

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Corinne ou l'Italie [Document électronique] / G. de Sta

LIVRE PREMIER

p1

Chapitre premier.

Oswald lord Nelvil, pair d' écosse,
partit d' édimbourg pour se rendre en
Italie pendant l' hiver de 1794 à 1795.
Il avait une figure noble et belle,
beaucoup d' esprit, un grand nom, une
fortune indépendante ; mais sa santé
était altérée par un profond sentiment
de peine, et les médecins, craignant
que sa poitrine ne fût attaquée, lui
avaient ordonné l' air du midi. Il suivit
leurs conseils, bien qu' il mît peu d' intérêt
à la conservation de ses jours. Il
espérait du moins trouver quelque distraction
dans la diversité des objets
qu' il allait voir. La plus intime de
toutes les douleurs, la perte d' un père,
était la cause de sa maladie ; des circonstances

p2

cruelles, des remords inspirés
par des scrupules délicats aigrissaient
encore ses regrets, et l' imagination
y mêlait ses fantômes. Quand
on souffre, on se persuade aisément
que l' on est coupable, et les violens
chagrins portent le trouble jusques
dans la conscience.
à vingt-cinq ans il était découragé
de la vie ; son esprit jugeait tout d' avance,

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

et sa sensibilité blessée ne goûtait plus les illusions du coeur. Personne ne se montrait plus que lui complaisant et dévoué pour ses amis quand il pouvait leur rendre service, mais rien ne lui causait un sentiment de plaisir, pas même le bien qu' il faisait ; il sacrifiait sans cesse et facilement ses goûts à ceux d' autrui ; mais on ne pouvait expliquer par la générosité seule cette abnégation absolue de tout égoïsme ; et l' on devait souvent l' attribuer au genre de tristesse qui ne lui permettait plus de s' intéresser à

p3

son propre sort. Les indifférens jouissaient de ce caractère, et le trouvaient plein de grâces et de charmes ; mais quand on l' aimait, on sentait qu' il s' occupait du bonheur des autres comme un homme qui n' en espérait pas pour lui-même ; et l' on était presque affligé de ce bonheur qu' il donnait sans qu' on pût le lui rendre. Il avait cependant un caractère mobile, sensible et passionné ; il réunissait tout ce qui peut entraîner les autres et soi-même : mais le malheur et le repentir l' avaient rendu timide envers la destinée : il croyait la désarmer en n' exigeant rien d' elle. Il espérait trouver dans le strict attachement à tous ses devoirs, et dans le renoncement aux jouissances vives, une garantie contre les peines qui déchirent l' ame ; ce qu' il avait éprouvé lui faisait peur, et rien ne lui paraissait valoir dans ce monde la chance de ces peines : mais quand on est capable

p4

de les ressentir, quel est le genre de vie qui peut en mettre à l' abri ? Lord Nelvil se flattait de quitter l' écosse sans regret, puisqu' il y restait sans plaisir ; mais ce n' est pas ainsi

qu' est faite la funeste imagination des
ames sensibles : il ne se doutait pas
des liens qui l' attachaient aux lieux
qui lui faisaient le plus de mal, à l' habitation
de son père. Il y avait dans
cette habitation des chambres, des
places dont il ne pouvait approcher
sans frémir : et cependant quand il se
résolut à s' en éloigner, il se sentit plus
seul encore. Quelque chose d' aride
s' empara de son coeur ; il n' était plus
le maître de verser des larmes quand
il souffrait ; il ne pouvait plus faire
renaître ces petites circonstances locales
qui l' attendrissaient profondément ;
ses souvenirs n' avaient plus
rien de vivant, ils n' étaient plus en
relation avec les objets qui l' environnaient ;
il ne pensait pas moins à celui

p5

qu' il regrettait, mais il parvenait plus
difficilement à se retracer sa présence.
Quelquefois aussi il se reprochait
d' abandonner les lieux où son père
avait vécu. Qui sait, se disait-il, si
les ombres des morts peuvent suivre
partout les objets de leur affection ?
Peut-être ne leur est-il permis d' errer
qu' autour des lieux où leurs cendres
reposent ! Peut-être que dans ce moment
mon père aussi me regrette ; mais
la force lui manque pour me rappeler
de si loin ! Hélas ! Quand il vivait, un
concours d' événements inouis n' a-t-il
pas dû lui persuader que j' avais trahi
sa tendresse, que j' étais rebelle à ma
patrie, à la volonté paternelle, à tout
ce qu' il y a de sacré sur la terre. Ces
souvenirs causaient à lord Nelvil une
douleur si insupportable, que non-seulement
il n' aurait pu les confier à
personne, mais il craignait lui-même
de les approfondir. Il est si facile de

p6

se faire, avec ses propres réflexions, un

mal irréparable !

Il en coûte davantage pour quitter sa patrie quand il faut traverser la mer pour s' en éloigner ; tout est solennel dans un voyage dont l' océan marque les premiers pas : il semble qu' un abîme s' entr' ouvre derrière vous, et que le retour pourrait devenir à jamais impossible. D' ailleurs le spectacle de la mer fait toujours une impression profonde ; elle est l' image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans cesse elle va se perdre. Oswald, appuyé sur le gouvernail et les regards fixés sur les vagues, était calme en apparence, car sa fierté et sa timidité réunies ne lui permettaient presque jamais de montrer même à ses amis ce qu' il éprouvait ; mais des sentimens pénibles l' agitaient intérieurement. Il se rappelait le temps où le spectacle de la mer animait sa jeunesse par le désir de fendre les flots à la

p7

nage, de mesurer sa force contre elle. -pourquoi, se disait-il avec un regret amer, pourquoi me livrer sans relâche à la réflexion ? Il y a tant de plaisirs dans la vie active, dans ces exercices violens qui nous font sentir l' énergie de l' existence ! La mort elle-même alors ne semble qu' un événement peut-être glorieux, subit au moins, et que le déclin n' a point précédé. Mais cette mort qui vient sans que le courage l' ait cherchée ; cette mort des ténèbres qui vous enlève dans la nuit ce que vous avez de plus cher, qui méprise vos regrets, repousse votre bras, et vous oppose sans pitié les éternelles lois du temps et de la nature ; cette mort inspire une sorte de mépris pour la destinée humaine, pour l' impuissance de la douleur, pour tous les vains efforts qui vont se briser contre la nécessité. Tels étaient les sentimens qui tourmentaient Oswald ; et ce qui caractérisait le malheur de sa situation c' était

p8

la vivacité de la jeunesse unie aux pensées d' un autre âge. Il s' identifiait avec les idées qui avaient dû occuper son père dans les derniers temps de sa vie, et il portait l' ardeur de vingt-cinq ans dans les réflexions mélancoliques de la vieillesse. Il était lassé de tout, et regrettait cependant le bonheur comme si les illusions lui étaient restés. Ce contraste, entièrement opposé aux volontés de la nature, qui met de l' ensemble et de la gradation dans le cours naturel des choses, jetait du désordre au fond de l' ame d' Oswald ; mais ses manières extérieures avaient toujours beaucoup de douceur et d' harmonie, et sa tristesse, loin de lui donner de l' humeur, lui inspirait encore plus de condescendance et de bonté pour les autres. Deux ou trois fois, dans le passage de Harwich à Embden, la mer menaçait d' être orageuse ; lord Nelvil conseillait les matelots, rassurait les passagers, et quand il servait lui-même à la manoeuvre,

p9

quand il prenait pour un moment la place du pilote, il y avait, dans tout ce qu' il faisait, une adresse et une force qui ne devaient pas être considérées comme le simple effet de la souplesse et de l' agilité du corps, car l' ame se mêle à tout. Quand il fallut se séparer, tout l' équipage se pressait autour d' Oswald pour prendre congé de lui ; ils le remerciaient tous de mille petits services qu' il leur avait rendus dans la traversée, et dont il ne se souvenait plus. Une fois c' était un enfant dont il s' était occupé long-temps ; plus souvent un vieillard dont il avait soutenu le pas, quand le vent agitait le vaisseau. Une telle absence de personnalité ne s' était peut-être jamais rencontrée ; sa journée se passait sans qu' il en prît aucun moment pour lui-même : il l' abandonnait aux autres par mélancolie et par bienveillance. En le quittant, les matelots lui

dirent tous presqu' en même temps ;

p10

mon cher seigneur, puissiez-vous être plus heureux ! Oswald n' avait pas exprimé cependant une seule fois sa peine, et les hommes d' une autre classe qui avaient fait le trajet avec lui ne lui en avaient pas dit un mot. Mais les gens du peuple, à qui leurs supérieurs se confient rarement, s' habituent à découvrir les sentimens autrement que par la parole ; ils vous plaignent quand vous souffrez, quoiqu' ils ignorent la cause de vos chagrins, et leur pitié spontanée est sans mélange de blâme ou de conseil.

p11

Chapitre ii.

Voyager est, quoi qu' on en puisse dire, un des plus tristes plaisirs de la vie. Lorsque vous vous trouvez bien dans quelque ville étrangère, c' est que vous commencez à vous y faire une patrie ; mais traverser des pays inconnus, entendre parler un langage que vous comprenez à peine, voir des visages humains sans relation avec votre passé ni avec votre avenir, c' est de la solitude et de l' isolement sans repos et sans dignité ; car cet empressement, cette hâte pour arriver là où personne ne vous attend, cette agitation dont la curiosité est la seule cause, vous inspire peu d' estime pour vous-même, jusqu' au moment où les objets nouveaux

p12

deviennent un peu anciens, et créent autour de vous quelques doux liens de sentiment et d' habitude. Oswald éprouva donc un redoublement de tristesse en traversant l' Allemagne pour se rendre en Italie. Il fallait

alors, à cause de la guerre, éviter la France et les environs de la France ; il fallait aussi s' éloigner des armées qui rendaient les routes impraticables. Cette nécessité de s' occuper des détails matériels du voyage, de prendre chaque jour, et presque à chaque instant, une résolution nouvelle, était tout à fait insupportable à lord Nelvil. Sa santé, loin de s' améliorer, l' obligeait souvent à s' arrêter lorsqu' il eût voulu se hâter d' arriver, ou du moins de partir. Il crachait le sang, et se soignait le moins qu' il était possible ; car il se croyait coupable, et s' accusait lui-même avec une trop grande sévérité. Il ne voulait vivre encore que pour défendre son pays. -la patrie, se disait-il, n' a-t-elle pas

p13

sur nous quelques droits paternels ! Mais il faut pouvoir la servir utilement, il ne faut pas lui offrir l' existence débile que je traîne, allant demander au soleil quelques principes de vie pour lutter contre mes maux. Il n' y a qu' un père qui vous recevrait dans un tel état, et vous aimerait d' autant plus que vous seriez plus délaissé par la nature ou par le sort. Lord Nelvil s' était flatté que la variété continuelle des objets extérieurs détournerait un peu son imagination de ses idées habituelles ; mais il fut bien loin d' en éprouver d' abord cet heureux effet. Il faut, après un grand malheur, se familiariser de nouveau avec tout ce qui vous entoure, s' accoutumer aux visages que l' on revoit, à la maison où l' on demeure, aux habitudes journalières qu' on doit reprendre ; chacun de ces efforts est une secousse pénible, et rien ne les multiplie comme un voyage.

p14

Le seul plaisir de lord Nelvil était de parcourir les montagnes du Tirol

sur un cheval écossais qu' il avait emmené avec lui, et qui, comme les chevaux de ce pays, galopait en gravissant les hauteurs ; il s' écartait de la grande route pour passer par les sentiers les plus escarpés. Les paysans étonnés s' écriaient d' abord avec effroi en le voyant ainsi sur le bord des abîmes, puis ils battaient des mains en admirant son adresse, son agilité, son courage. Oswald aimait assez l' émotion du danger : elle soulève le poids de la douleur, elle réconcilie un moment avec cette vie qu' on a reconquise, et qu' il est si facile de perdre.

p15

Chapitre iii.

Dans la ville d' Inspruck, avant d' entrer en Italie, Oswald entendit raconter à un négociant, chez lequel il s' était arrêté quelque temps, l' histoire d' un émigré français, appelé le comte d' Erfeuil, qui l' intéressa beaucoup en sa faveur. Cet homme avait supporté la perte entière d' une très-grande fortune avec une sérénité parfaite ; il avait vécu et fait vivre, par son talent pour la musique, un vieil oncle qu' il avait soigné jusqu' à sa mort ; il s' était constamment refusé à recevoir les services d' argent qu' on s' était empressé de lui offrir ; il avait montré la plus brillante valeur, la valeur française pendant la guerre, et la gaieté la plus inaltérable

p16

au milieu des revers : il désirait d' aller à Rome, pour y retrouver un de ses parens dont il devait hériter, et souhaitait un compagnon, ou plutôt un ami, pour faire avec lui le voyage plus agréablement.

Les souvenirs les plus douloureux de lord Nelvil étaient attachés à la France, néanmoins il était exempt des préjugés qui séparent les deux

nations, parce qu' il avait eu pour ami intime un français, et qu' il avait trouvé dans cet ami la plus admirable réunion de toutes les qualités de l' ame. Il offrit donc au négociant qui lui raconta l' histoire du comte d' Erfeuil, de conduire en Italie ce noble et malheureux jeune homme. Le négociant vint annoncer à lord Nelvil, au bout d' une heure, que sa proposition était acceptée avec reconnaissance. Oswald était heureux de rendre ce service, mais il lui en coûtait beaucoup de renoncer à la solitude, et sa timidité

p17

souffrait de se trouver tout à coup dans une relation habituelle avec un homme qu' il ne connaissait pas. Le comte d' Erfeuil vint faire visite à lord Nelvil, pour le remercier. Il avait des manières élégantes, une politesse facile et de bon goût, et dès l' abord il se montrait parfaitement à son aise. On s' étonnait, en le voyant, de tout ce qu' il avait souffert, car il supportait son sort avec un courage qui allait jusqu' à l' oubli, et il avait dans sa conversation une légèreté vraiment admirable, quand il parlait de ses propres revers, mais moins admirable, il faut en convenir, quand elle s' étendait à d' autres sujets. -je vous ai beaucoup d' obligation, milord, dit le comte d' Erfeuil, de me tirer de cette Allemagne où je m' ennuyais à périr. Vous y êtes cependant, répondit lord Nelvil, généralement aimé et considéré. J' y ai des amis, reprit le comte d' Erfeuil, que je regrette sincèrement ; car dans ce

p18

pays-ci l' on ne rencontre que les meilleures gens du monde ; mais je ne sais pas un mot d' allemand, et vous conviendrez que ce serait un peu long et un peu fatigant pour moi de l' apprendre.

Depuis que j' ai eu le malheur de perdre mon oncle, je ne sais que faire de mon temps ; quand il fallait m' occuper de lui, cela remplissait ma journée, à présent les vingt-quatre heures me pèsent beaucoup. La délicatesse avec laquelle vous vous êtes conduit pour monsieur votre oncle, dit lord Nelvil, inspire pour vous, m le comte, la plus profonde estime. Je n' ai fait que mon devoir, reprit le comte d' Erfeuil, le pauvre homme m' avait comblé de biens pendant mon enfance ; je ne l' aurais jamais quitté, eût-il vécu cent ans ! Mais c' est heureux pour lui d' être mort, ce le serait aussi pour moi, ajouta-t-il en riant, car je n' ai pas grand espoir dans ce monde. J' ai fait de mon mieux à la guerre pour

p19

être tué ; mais puisque le sort m' a épargné, il faut vivre aussi bien qu' on le peut. Je me féliciterai de mon arrivée ici, répondit lord Nelvil, si vous vous trouvez bien à Rome, et si... oh mon dieu, interrompit le comte d' Erfeuil, je me trouverai bien partout ; quand on est jeune et gai, tout s' arrange. Ce ne sont pas les livres ni la méditation qui m' ont acquis la philosophie que j' ai, mais l' habitude du monde et des malheurs ; et vous voyez bien, milord, que j' ai raison de compter sur le hasard, puisqu' il m' a procuré l' occasion de voyager avec vous. En achevant ces mots, le comte d' Erfeuil salua lord Nelvil de la meilleure grâce du monde, convint de l' heure du départ pour le jour suivant, et s' en alla. Le comte d' Erfeuil et lord Nelvil, partirent le lendemain. Oswald, après les premières phrases de politesse, fut plusieurs heures sans dire un mot ;

p20

mais voyant que ce silence fatiguait son compagnon, il lui demanda s' il se faisait un plaisir d' aller en Italie. Mon dieu, répondit le comte d' Erfeuil, je sais ce qu' il faut croire de ce pays-là, je ne m' attends pas du tout à m' y amuser. Un de mes amis, qui y a passé six mois, m' a dit qu' il n' y avait pas de province de France où il n' y eût un meilleur théâtre et une société plus agréable qu' à Rome ; mais, dans cette ancienne capitale du monde, je trouverai sûrement quelques français avec qui causer, et c' est tout ce que je désire. Vous n' avez pas été tenté d' apprendre l' italien, interrompit Oswald. Non, du tout, reprit le comte d' Erfeuil, cela n' entrerait pas dans le plan de mes études. Et il prit en disant cela un air si sérieux, qu' on aurait pu croire que c' était une résolution fondée sur de graves motifs. Si vous voulez que je vous le dise, continua le comte d' Erfeuil, je n' aime,

p21

en fait de nation, que les anglais et les français ; il faut être fiers comme eux ou brillants comme nous, tout le reste n' est que de l' imitation. Oswald se tut, le comte d' Erfeuil quelques momens après recommença l' entretien par des traits d' esprit et de gaieté fort aimables. Il jouait avec les mots, avec les phrases, d' une façon très-ingénieuse ; mais ni les objets extérieurs ni les sentimens intimes n' étaient l' objet de ses discours. Sa conversation ne venait, pour ainsi dire, ni du dehors ni du dedans, elle passait entre la réflexion et l' imagination, et les seuls rapports de la société en étaient le sujet. Il nommait vingt noms propres à lord Nelvil, soit en France, soit en Angleterre, pour savoir s' il les connaissait, et racontait à cette occasion des anecdotes piquantes avec une tournure pleine de grâce ; mais on eût dit, à l' entendre, que le seul entretien convenable pour un homme de goût,

p22

c' était, si l' on peut s' exprimer ainsi, le commérage de la bonne compagnie. Lord Nelvil réfléchit quelque temps au caractère du comte d' Erfeuil, à ce mélange singulier de courage et de frivolité, à ce mépris du malheur, si grand s' il avait coûté plus d' efforts, si héroïque s' il ne venait pas de la même source qui rend incapable des affections profondes. Un anglais, se disait Oswald, serait accablé de tristesse dans de semblables circonstances. D' où vient la force de ce français ? D' où vient aussi sa mobilité ? Le comte d' Erfeuil en effet entend-il vraiment l' art de vivre ? Quand je me crois supérieur, ne suis-je que malade ? Son existence légère s' accorde-t-elle mieux que la mienne avec la rapidité de la vie ? Et faut-il esquiver la réflexion comme une ennemie, au lieu d' y livrer toute son ame ? En vain Oswald aurait-il éclairci ces doutes, nul ne peut sortir de la région intellectuelle qui

p23

lui a été assignée, et les qualités sont plus indomptables encore que les défauts. Le comte d' Erfeuil ne faisait aucune attention à l' Italie, et rendait presque impossible à lord Nelvil de s' en occuper ; car il le détournait sans cesse de la disposition qui fait admirer un beau pays et sentir son charme pittoresque. Oswald prêtait l' oreille autant qu' il le pouvait au bruit du vent, au murmure des vagues ; car toutes les voix de la nature faisaient plus de bien à son ame que les propos de la société tenus au pied des Alpes, à travers les ruines et sur les bords de la mer. La tristesse qui consumait Oswald eût mis moins d' obstacles au plaisir qu' il pouvait goûter par l' Italie, que la gaieté même du comte d' Erfeuil ; les regrets d' une ame sensible peuvent s' allier avec la contemplation de la

nature et la jouissance des beaux arts ;

p24

mais la frivolité, sous quelque forme qu'elle se présente, ôte à l'attention sa force, à la pensée son originalité, au sentiment sa profondeur. Un des effets singuliers de cette frivolité était d'inspirer, beaucoup de timidité à lord Nelvil dans ses relations avec le comte d'Erfeuil : l'embarras est presque toujours pour celui dont le caractère est le plus sérieux. La légèreté spirituelle en impose à l'esprit méditatif, et celui qui se dit heureux semble plus sage que celui qui souffre.

Le comte d'Erfeuil était doux, obligeant, facile en tout, sérieux seulement dans l'amour-propre, et digne d'être aimé comme il aimait, c'est-à-dire comme un bon camarade des plaisirs et des périls ; mais il ne s'entendait point au partage des peines.

Il s'ennuyait de la mélancolie d'Oswald, et par bon cœur, autant que par goût, il aurait souhaité de la dissiper. Que vous manque-t-il, lui disait-il

p25

souvent ? N'êtes-vous pas jeune, riche, et si vous le voulez, bien portant ? Car vous n'êtes malade que parce que vous êtes triste. Moi, j'ai perdu ma fortune, mon existence, je ne sais ce que je deviendrai, et cependant je jouis de la vie comme si je possédais toutes les prospérités de la terre. Vous avez un courage aussi rare qu'honorable, répondit lord Nelvil ; mais les revers que vous avez éprouvés font moins de mal que les chagrins du cœur. Les chagrins du cœur, s'écria le comte d'Erfeuil, oh ! C'est vrai, ce sont les plus cruels de tous... mais... mais... encore faut-il s'en consoler ; car un homme sensé doit chasser de son âme tout ce qui ne peut servir ni aux autres ni à lui-même. Ne sommes-nous pas ici-bas pour être utiles d'abord, et puis heureux ensuite ? Mon cher

Nelvil, tenons-nous-en là.
Ce que disait le comte d' Erfeuil
était raisonnable dans le sens ordinaire

p26

de ce mot, car il avait, à beaucoup d' égards,
ce qu' on appelle une bonne
tête : ce sont les caractères passionnés,
bien plus que les caractères légers, qui
sont capables de folie ; mais, loin que
sa façon de sentir excitât la confiance
de lord Nelvil, il aurait voulu pouvoir
assurer au comte d' Erfeuil qu' il
était le plus heureux des hommes, pour
éviter le mal que lui faisaient ses consolations.
Cependant le comte d' Erfeuil s' attachait
beaucoup à lord Nelvil, sa résignation
et sa simplicité, sa modestie
et sa fierté lui inspiraient une considération
dont il ne pouvait se défendre.
Il s' agitait autour du calme extérieur
d' Oswald, il cherchait dans sa
tête tout ce qu' il avait entendu dire de
plus grave dans son enfance à des parents
âgés, afin de l' essayer sur lord
Nelvil ; et tout étonné de ne pas
vaincre son apparente froideur, il se
disait en lui-même : mais n' ai-je pas

p28

de la bonté, de la franchise, du courage ?
Ne suis-je pas aimable en société ?
Que peut-il donc me manquer
pour faire effet sur cet homme ? Et n' y
a-t-il pas entre nous quelque mal-entendu
qui vient peut-être de ce qu' il
ne sait pas assez bien le français ?
Chapitre iv.
Une circonstance imprévue accrut
beaucoup le sentiment de respect que
le comte d' Erfeuil éprouvait déjà,
presqu' à son insçu, pour son compagnon
de voyage. La santé de lord Nelvil
l' avait contraint de s' arrêter quelques
jours à Ancône. Les montagnes
et la mer rendent la situation de cette
ville très-belle, et la foule de grecs qui

travaillent sur le devant des boutiques, assis à la manière orientale, la diversité des costumes des habitans du levant qu' on rencontre dans les rues, lui donnent un aspect original et intéressant.

L' art de la civilisation tend sans cesse à rendre tous les hommes semblables en apparence et presque en réalité ; mais

p29

l' esprit et l' imagination se plaisent dans les différences qui caractérisent les nations : les hommes ne se ressemblent entre eux que par l' affectation ou le calcul ; mais tout ce qui est naturel est varié. C' est donc un petit plaisir, au moins pour les yeux, que la diversité des costumes ; elle semble promettre une manière nouvelle de sentir et de juger.

Le culte grec, le culte catholique et le culte juif existent simultanément et paisiblement dans la ville d' Ancône.

Les cérémonies de ces religions diffèrent extrêmement entre elles ; mais un même sentiment s' élève vers le ciel dans ces rites divers, un même cri de douleur, un même besoin d' appui.

L' église catholique est au haut de la montagne, et domine à pic sur la mer ; le bruit des flots se mêle souvent aux chants des prêtres ; l' église est surchargée dans l' intérieur d' une foule d' ornemens d' assez mauvais goût ; mais

p30

quand on s' arrête sous le portique du temple, on aime à rapprocher le plus pur des sentimens de l' ame, la religion, avec le spectacle de cette superbe mer, sur laquelle l' homme jamais ne peut imprimer sa trace. La terre est travaillée par lui, les montagnes sont coupées par ses routes, les rivières se resserrent en canaux pour porter ses marchandises ; mais si les vaisseaux sillonnent un moment les ondes, la

vague vient effacer aussitôt cette légère
marque de servitude, et la mer reparaît
telle qu' elle fut au premier jour de la
création.

Lord Nelvil avait fixé son départ
pour Rome au lendemain, lorsqu' il entendit
pendant la nuit des cris affreux
dans la ville : il se hâta de sortir de son
auberge pour en savoir la cause, et
vit un incendie qui partait du port et
remontait de maison en maison jusqu' au
haut de la ville ; les flammes se
répétaient au loin dans la mer, le vent,

p31

qui augmentait leur vivacité, agitait
aussi leur image dans les flots, et les
vagues soulevées réfléchissaient de
mille manières les traits sanglans d' un
feu sombre.

Les habitans d' Ancone n' ayant point
chez eux de pompes en bon état se hâtaient
de porter avec leurs bras quelques
secours. On entendait, à travers
les cris, le bruit des chaînes des
galériens employés à sauver la ville qui
leur servait de prison. Les diverses nations
du levant, que le commerce
attire à Ancone, exprimaient leur
effroi par la stupeur de leurs regards.
Les marchands, à l' aspect de leurs
magasins en flamme, perdaient entièrement
la présence d' esprit. Les alarmes
pour la fortune troublent autant le
commun des hommes que la crainte
de la mort, et n' inspirent pas cet élan
de l' ame, cet enthousiasme qui fait
trouver des ressources.
Les cris des matelots ont toujours

p32

quelque chose de lugubre et de prolongé
que la terreur rendait encore
bien plus sombre. Les mariniens sur
les bords de la mer Adriatique sont revêtus
d' une capote rouge et brune
très-singulière, et du milieu de ce vêtement

sortait le visage animé des italiens qui peignait la crainte sous mille formes. Les habitans couchés par terre dans les rues couvraient leur tête de leur manteau comme s' il ne leur restait plus rien à faire qu' à ne pas voir leur désastre, d' autres se jetaient dans les flammes sans la moindre espérance d' y échapper : on voyait tour à tour une fureur et une résignation aveugle, mais nulle part le sang-froid qui double les moyens et les forces.

Oswald se souvint qu' il y avait deux bâtimens anglais dans le port, et ces bâtimens ont à bord des pompes parfaitement bien faites : il courut chez le capitaine et monta avec lui sur un bateau pour aller chercher ces pompes.

p33

Les habitans qui le virent entrer dans la chaloupe lui criaient : *ah ! Vous faites bien, vous autres étrangers, de quitter notre malheureuse ville.* nous allons revenir, dit Oswald. Ils ne le crurent pas. Il revint pourtant, établit l' une de ses pompes en face de la première maison qui brûlait sur le port, et l' autre vis-à-vis de celle qui brûlait au milieu de la rue. Le comte d' Erfeuil exposait sa vie avec insouciance, courage et gaieté ; les matelots anglais et les domestiques de lord Nelvil vinrent tous à son aide ; car les habitans d' Ancone restaient immobiles, comprenant à peine ce que ces étrangers voulaient faire, et ne croyant pas du tout à leurs succès.

Les cloches sonnaient de toutes parts, les prêtres faisaient des processions, les femmes pleuraient en se prosternant devant quelques images de saints au coin des rues ; mais personne ne pensait aux secours naturels que Dieu a

p34

donnés à l' homme pour se défendre.

Cependant, quand les habitants aperçurent
les heureux effets de l' activité
d' Oswald ; quand ils virent que les
flammes s' éteignaient, et que leurs
maisons seraient conservées, ils passèrent
de l' étonnement à l' enthousiasme ;
ils se pressaient autour de lord Nelvil,
et lui baisaient les mains avec un empressement
si vif, qu' il était obligé
d' avoir recours à la colère pour écarter
de lui tout ce qui pouvait retarder la
succession rapide des ordres et des
mouvements nécessaires pour sauver la
ville. Tout le monde s' était rangé sous
son commandement, parce que dans
les plus petites comme dans les plus
grandes circonstances, dès qu' il y a du
danger, le courage prend sa place ; dès
que les hommes ont peur, ils cessent
d' être jaloux.
Oswald, à travers la rumeur générale,
distingua cependant des cris plus
horribles que tous les autres qui se faisaient

p35

entendre à l' autre extrémité de
la ville. Il demanda d' où venaient ces
cris ; on lui dit qu' ils partaient du
quartier des juifs : l' officier de police
avait coutume de fermer les barrières
de ce quartier le soir, et l' incendie gagnant
de ce côté, les juifs ne pouvaient
s' échapper. Oswald frémit à cette idée,
et demanda qu' à l' instant le quartier
fût ouvert ; mais quelques femmes du
peuple qui l' entendirent se jetèrent à
ses pieds pour le conjurer de n' en rien
faire : *vous voyez bien*, disaient-elles,
oh ! Notre bon ange ! Que c' est sûrement
à cause des juifs qui sont ici que
nous avons souffert cet incendie ; ce
sont eux qui nous portent malheur, et
si vous les mettez en liberté, toute
l' eau de la mer n' éteindra pas les flammes ;
et elles suppliaient Oswald de
laisser brûler les juifs, avec autant
d' éloquence et de douceur que si elles
avaient demandé un acte de clémence.
Ce n' étaient point de méchantes femmes,

p36

mais des imaginations superstitieuses
vivement frappées par un grand
malheur. Oswald contenait à peine
son indignation en entendant ces
étranges prières.

Il envoya quatre matelots anglais
avec des haches pour briser les barrières
qui retenaient ces malheureux ;
et ils se répandirent à l' instant dans la
ville, courant à leurs marchandises,
au milieu des flammes, avec cette avidité
de fortune qui a quelque chose
de bien sombre quand elle fait braver
la mort. On dirait que l' homme, dans
l' état actuel de la société, n' a presque
rien à faire du simple don de la vie.
Il ne restait plus qu' une maison au
haut de la ville, que les flammes entouraient
tellement qu' il était impossible
de les éteindre, et plus impossible encore
d' y pénétrer. Les habitans
d' Ancone avaient montré si peu d' intérêt
pour cette maison, que les matelots
anglais, ne la croyant point habitée,

p37

avaient ramené leurs pompes
vers le port. Oswald lui-même, étourdi
par les cris de ceux qui l' entouraient
et l' appelaient à leur secours, n' y avait
pas fait attention. L' incendie s' était
communiqué plus tard de ce côté,
mais y avait fait de grands progrès.
Lord Nelvil demanda si vivement
quelle était cette maison, qu' un homme
enfin lui répondit que c' était l' hôpital
des fous. à cette idée, toute son
ame fut bouleversée ; il se retourna, et
ne vit plus aucun de ses matelots autour
de lui : le comte d' Erfeuil n' y était
pas non plus ; et c' était en vain qu' il se
serait adressé aux habitans d' Ancone : ils
étaient presque tous occupés à sauver ou à faire
sauver leurs marchandises,
et trouvaient absurde de s' exposer
pour des hommes dont il n' y en
avait pas un qui ne fût fo sans remède :
c' est une bénédiction du ciel,
disaient-ils, *pour eux et pour leurs parens,*

s' ils meurent ainsi sans que ce soit la faute de personne.
pendant que l' on tenait de semblables discours autour d' Oswald, il marchait à grands pas vers l' hôpital, et la foule qui le blâmait le suivait avec un sentiment d' enthousiasme involontaire et confus. Oswald arrivé près de la maison vit, à la seule fenêtre qui n' était pas entourée par les flammes, des insensés qui regardaient les progrès de l' incendie, et souriaient de ce rire déchirant qui suppose ou l' ignorance de tous les maux de la vie, ou tant de douleur au fond de l' ame, qu' aucune forme de la mort ne peut plus épouvanter. Un frissonnement inexprimable s' empara d' Oswald à ce spectacle ; il avait senti, dans le moment le plus affreux de son désespoir, que sa raison était prête à se troubler ; et, depuis cette époque, l' aspect de la folie lui inspirait toujours la pitié la

plus douloureuse. Il saisit une échelle qui se trouvait près de là, il l' appuie contre le mur, monte au milieu des flammes, et entre par la fenêtre dans une chambre où les malheureux qui restaient à l' hôpital étaient tous réunis. Leur folie était assez douce pour que dans l' intérieur de la maison tous fussent libres, excepté un seul qui était enchaîné dans cette même chambre où les flammes se faisaient jour à travers la porte, mais n' avaient pas encore consumé le plancher. Oswald apparaissant au milieu de ces misérables créatures, toutes dégradées par la maladie et la souffrance, produisit sur elles un si grand effet de surprise et d' enchantement, qu' il s' en fit obéir d' abord sans résistance. Il leur ordonna de descendre devant lui, l' un après l' autre, par l' échelle que les flammes pouvaient dévorer dans un

moment. Le premier de ces malheureux obéit sans proférer une parole :

p40

l' accent et la physionomie de lord Nelvil l' avaient entièrement subjugué. Un troisième voulut résister, sans se douter du danger que lui faisait courir chaque moment de retard, et sans penser au péril auquel il exposait Oswald, en le retenant plus long-temps. Le peuple, qui sentait toute l' horreur de cette situation, criait à lord Nelvil de revenir, de laisser ces insensés s' en tirer comme ils le pourraient ; mais le libérateur n' écoutait rien avant d' avoir achevé sa généreuse entreprise.

Sur les six malheureux qui étaient dans l' hôpital, cinq étaient déjà sauvés ; il ne restait plus que le sixième qui était enchaîné. Oswald détache ses fers et veut lui faire prendre, pour échapper, les mêmes moyens qu' à ses compagnons ; mais c' était un pauvre jeune homme privé tout à fait de la raison, et se trouvant en liberté après deux ans de chaîne, il s' élançait dans la chambre avec une joie désordonnée.

p41

Cette joie devint de la fureur, lorsqu' Oswald voulut le faire sortir par la fenêtre. Lord Nelvil voyant alors que les flammes gagnaient toujours plus la maison, et qu' il était impossible de décider cet insensé à se sauver lui-même, le saisit dans ses bras, malgré les efforts du malheureux qui luttait contre son bienfaiteur. Il l' emporta sans savoir où il mettait les pieds, tant la fumée obscurcissait sa vue ; il sauta les derniers échelons au hasard, et remit l' infortuné, qui l' injurait encore, à quelques personnes, en leur faisant promettre d' avoir soin de lui.

Oswald, animé par le danger qu' il venait de courir, les cheveux épars, le regard fier et doux frappa d' admiration et presque de fanatisme la foule qui le considérait ; les femmes surtout s' exprimaient avec cette imagination qui est un don presque universel en Italie, et prête souvent de la noblesse

p42

aux discours des gens du peuple. Elles se jetaient à genoux devant lui, et s' écriaient : *vous êtes sûrement saint Michel, le patron de notre ville ; déployez vos ailes, mais ne nous quittez pas : allez là-haut sur le clocher de la cathédrale, pour que de là toute la ville vous voie et vous prie. Mon enfant est malade*, disait l' une, *guérissez-le. Dites-moi*, disait l' autre, *où est mon mari, qui est absent depuis plusieurs années ?* Oswald cherchait une manière de s' échapper. Le comte d' Erfeuil arriva, et lui dit en lui serrant la main : -cher Nelvil, il faut pourtant partager quelque chose avec ses amis ; c' est mal fait de prendre ainsi pour soi seul tous les périls. -tirez-moi d' ici, lui dit Oswald à voix basse. Un moment d' obscurité favorisa leur fuite, et tous les deux en hâte allèrent prendre des chevaux à la poste
lord Nelvil éprouva d' abord quelque

p43

douceur par le sentiment de la bonne action qu' il venait de faire ; mais avec qui pouvait-il en jouir, maintenant que son meilleur ami n' existait plus ? Malheur aux orphelins ! Les événemens fortunés aussi-bien que les peines leur font sentir la solitude du coeur. Comment, en effet, remplacer jamais cette affection née avec nous, cette intelligence, cette sympathie du sang, cette amitié préparée par

le ciel entre un enfant et son père ?
On peut encore aimer ; mais confier
toute son ame est un bonheur qu' on
ne retrouvera plus.

p44

Chapitre v.

Oswald parcourut la marche d' Ancone
et l' état ecclésiastique jusqu' à
Rome, sans rien observer, sans s' intéresser
à rien ; la disposition mélancolique
de son ame en était la cause, et
puis une certaine indolence naturelle
à laquelle il n' était arraché que par les
passions fortes. Son goût pour les arts
ne s' était point encore développé ; il
n' avait vécu qu' en France, où la société
est tout, et à Londres, où les intérêts
politiques absorbent presque tous les
autres : son imagination, concentrée
dans ses peines, ne se complaisait point
encore aux merveilles de la nature et
aux chefs-d' oeuvre des arts.
Le comte d' Erfeuil parcourait chaque
ville, le guide des voyageurs à la

p45

main ; il avait à la fois le double plaisir
de perdre son temps à tout voir, et d' assurer
qu' il n' avait rien vu qui pût être
admiré, quand on connaissait la France.
L' ennui du comte d' Erfeuil décourageait
Oswald ; il avait d' ailleurs des
préventions contre les italiens et contre
l' Italie ; il ne pénétrait pas encore le
mystère de cette nation ni de ce pays,
mystère qu' il faut comprendre par l' imagination
plutôt que par cet esprit de
jugement qui est particulièrement
développé dans l' éducation anglaise.
Les italiens sont bien plus remarquables
par ce qu' ils ont été, et par ce
qu' ils pourraient être, que par ce qu' ils
sont maintenant. Les déserts qui environnent
la ville de Rome, cette terre fatiguée
de gloire qui semble dédaigner
de produire, n' est qu' une contrée

inculte et négligée, pour qui la considère
seulement sous les rapports de
l' utilité. Oswald, accoutumé dès son
enfance à l' amour de l' ordre et de la

p46

prospérité publique, reçut d' abord des
impressions défavorables en traversant
les plaines abandonnées qui annoncent
l' approche de la ville autrefois reine du
monde : il blâma l' indolence des habitants
et de leurs chefs. Lord Nelvil jugeait
l' Italie en administrateur éclairé,
le comte d' Erfeuil en homme du monde ;
ainsi, l' un par raison, et l' autre par
légèreté, n' éprouvaient point l' effet
que la campagne de Rome produit sur
l' imagination, quand on s' est pénétré
des souvenirs et des regrets, des
beautés naturelles et des malheurs illustres,
qui répandent sur ce pays un
charme indéfinissable.

Le comte d' Erfeuil faisait de comiques
lamentations sur les environs de
Rome. Quoi, disait-il, point de maison
de campagne, point de voiture, rien
qui annonce le voisinage d' une grande
ville ! Ah, bon dieu, quelle
tristesse ! En approchant de Rome, les
postillons s' écrièrent avec transport :

p47

*voyez, voyez, c' est la coupole de
saint-Pierre !!* les napolitains montrent
ainsi le Vésuve ; et la mer fait de
même l' orgueil des habitans des côtes.
On croirait voir le dôme des invalides,
s' écria le comte d' Erfeuil. Cette
comparaison, plus patriotique que juste,
détruisit l' effet qu' Oswald aurait pu
recevoir à l' aspect de cette magnifique
merveille de la création des hommes.
Ils entrèrent dans Rome, non par un
beau jour, non par une belle nuit,
mais par un soir obscur, par un temps
gris, qui ternit et confond tous les
objets. Ils traversèrent le Tibre sans le

remarquer ; ils arrivèrent à Rome par la porte du peuple, qui conduit d'abord au corso, à la plus grande rue de la ville moderne, mais à la partie de Rome qui a le moins d'originalité, puisqu'elle ressemble davantage aux autres villes de l'Europe.

La foule se promenait dans les rues ; des marionnettes et des charlatans formaient

p48

des groupes sur la place où s'élève la colonne Antonine. Toute l'attention d'Oswald fut captivée par les objets les plus près de lui. Le nom de Rome ne retentissait point encore dans son âme ; il ne sentait que le profond isolement qui serre le cœur quand vous entrez dans une ville étrangère, quand vous voyez cette multitude de personnes à qui votre existence est inconnue, et qui n'ont aucun intérêt en commun avec vous. Ces réflexions, si tristes pour tous les hommes, le sont encore plus pour les anglais qui sont accoutumés à vivre entre eux, et se mêlent difficilement avec les mœurs des autres peuples. Dans le vaste caravansérail de Rome, tout est étranger, même les romains qui semblent habiter là, non comme des possesseurs, *mais comme des pèlerins qui se reposent auprès des ruines*. Oswald, oppressé par des sentimens pénibles, alla s'enfermer chez lui, et ne sortit point pour

p50

voir la ville. Il était bien loin de penser que ce pays, dans lequel il entra avec un tel sentiment d'abattement et de tristesse, serait bientôt pour lui la source de tant d'idées et de jouissances nouvelles.

LIVRE II

Chapitre premier.

Oswald se réveilla dans Rome. Un soleil éclatant, un soleil d'Italie frappa ses premiers regards, et son âme fut pénétrée d'un sentiment d'amour et de reconnaissance pour le ciel qui semblait se manifester par ces beaux rayons. Il entendit résonner les cloches des nombreuses églises de la ville ; des coups de canon, de distance en distance, annonçaient quelque grande solennité : il demanda quelle en était la cause ; on lui répondit qu'on devait couronner le matin même, au Capitole, la femme la plus célèbre de l'Italie, Corinne, poète, écrivain, improvisatrice, et l'une des plus belles personnes de Rome. Il fit

p51

quelques questions sur cette cérémonie consacrée par les noms de Pétrarque et du Tasse, et toutes les réponses qu'il reçut excitèrent vivement sa curiosité. Il n'y avait certainement rien de plus contraire aux habitudes et aux opinions d'un anglais que cette grande publicité donnée à la destinée d'une femme ; mais l'enthousiasme qu'inspirent aux italiens tous les talens de l'imagination, gagne, au moins momentanément, les étrangers ; et l'on oublie les préjugés même de son pays, au milieu d'une nation si vive dans l'expression des sentimens qu'elle éprouve. Les gens du peuple à Rome connaissent les arts, raisonnent avec goût sur les statues ; les tableaux, les monumens, les antiquités, et le mérite littéraire, porté à un certain degré, sont pour eux un intérêt national. Oswald sortit pour aller sur la place publique ; il y entendit parler de Corinne, de son talent, de son génie. On

p52

avait décoré les rues par lesquelles elle devait passer. Le peuple, qui ne se rassemble d'ordinaire que sur les pas de

la fortune ou de la puissance, était là
presqu' en rumeur pour voir une personne
dont l' esprit était la seule distinction.
Dans l' état actuel des italiens,
la gloire des beaux arts est l' unique
qui leur soit permise ; et ils sentent le
génie en ce genre avec une vivacité qui
devrait faire naître beaucoup de grands
hommes, s' il suffisait de l' applaudissement
pour les produire, s' il ne fallait
pas une vie forte, de grands intérêts,
et une existence indépendante pour
alimenter la pensée.
Oswald se promenait dans les rues
de Rome en attendant l' arrivée de
Corinne. à chaque instant on la nommait,
on racontait un trait nouveau
d' elle, qui annonçait la réunion de tous
les talents qui captivent l' imagination.
L' un disait que sa voix était la plus
touchante d' Italie, l' autre que personne

p53

ne jouait la tragédie comme elle, l' autre
qu' elle dansait comme une nymphe, et
qu' elle dessinait avec autant de grâce
que d' invention ; tous disaient qu' on
n' avait jamais écrit ni improvisé d' aussi
beaux vers, et que, dans la conversation
habituelle, elle avait tour à tour
une grâce et une éloquence qui charmaient
tous les esprits. On se disputait
pour savoir quelle ville d' Italie lui avait
donné la naissance, mais les romains
soutenaient vivement qu' il fallait être
né à Rome pour parler l' italien avec
cette pureté. Son nom de famille était
ignoré. Son premier ouvrage avait paru
cinq ans auparavant, et portait seulement
le nom de Corinne. Personne ne
savait où elle avait vécu, ni ce qu' elle
avait été avant cette époque ; elle avait
maintenant à peu près vingt-six ans. Ce
mystère et cette publicité tout à la fois,
cette femme dont tout le monde parlait,
et dont on ne connaissait pas le
véritable nom, parurent à lord Nelvil

p54

l' une des merveilles du singulier pays
qu' il venait voir. Il aurait jugé
très-sévèrement une telle femme en Angleterre,
mais il n' appliquait à l' Italie aucune
des convenances sociales, et le
couronnement de Corinne lui inspirait
d' avance l' intérêt que ferait naître une
aventure de l' Arioste.

Une musique très-belle et très-éclatante
précéda l' arrivée de la marche
triumphale. Un événement, quel qu' il
soit, annoncé par la musique, cause
toujours de l' émotion. Un grand nombre
de seigneurs romains et quelques étrangers
précédaient le char qui conduisait
Corinne. *c' est le cortège de ses
admirateurs*, dit un romain. *oui*,
répondit l' autre, *elle reçoit l' encens de
tout le monde, mais elle n' accorde à
personne une préférence décidée ; elle
est riche, indépendante ; l' on croit même,
et certainement elle en a bien l' air,
que c' est une femme d' une illustre naissance,
qui ne veut pas être connue.*

p55

quoi qu' il en soit, reprit un troisième,
c' est une divinité entourée de nuages.
Oswald regarda l' homme qui parlait
ainsi, et tout désignait en lui le rang
le plus obscur de la société ; mais, dans
le midi, l' on se sert si naturellement
des expressions les plus poétiques,
qu' on dirait qu' elles se puisent dans
l' air et sont inspirées par le soleil.
Enfin les quatre chevaux blancs qui
traînaient le char de Corinne se firent
place au milieu de la foule. Corinne
était assise sur ce char construit à l' antique,
et de jeunes filles, vêtues de
blanc, marchaient à côté d' elle. Partout
où elle passait l' on jetait en abondance
des parfums dans les airs ; chacun se
mettait aux fenêtres pour la voir, et ces
fenêtres étaient parées en dehors par
des pots de fleurs et des tapis d' écarlate ;
tout le monde criait : *vive Corinne !
vive le génie ! Vive la beauté !*
l' émotion était générale ; mais lord
Nelvil ne la partageait point encore ;

et bien qu' il se fût déjà dit qu' il fallait
mettre à part, pour juger tout cela,
la réserve de l' Angleterre et les plaisanteries
françaises, il ne se livrait
point à cette fête, lorsqu' enfin il aperçut
Corinne.

Elle était vêtue comme la sybille du
Dominiquin, un schall des Indes tourné
autour de sa tête, et ses cheveux du
plus beau noir entremêlés avec ce schall ;
sa robe était blanche ; une draperie
bleue se rattachait au-dessous de son
sein, et son costume était très-pittoresque,
sans s' écarter cependant assez des
usages reçus, pour que l' on pût y trouver
de l' affectation. Son attitude sur le
char était noble et modeste : on apercevait
bien qu' elle était contente d' être
admirée ; mais un sentiment de timidité
se mêlait à sa joie, et semblait demander
grâce pour son triomphe ; l' expression
de sa physionomie, de ses yeux, de
son sourire, intéressait pour elle, et
le premier regard fit de lord Nelvil son

ami, avant même qu' une impression
plus vive le subjuguât. Ses bras étaient
d' une éclatante beauté ; sa taille grande,
mais un peu forte, à la manière des
statues grecques, caractérisait énergiquement
la jeunesse et le bonheur ; son
regard avait quelque chose d' inspiré.
L' on voyait dans sa manière de saluer
et de remercier, pour les applaudissemens
qu' elle recevait, une sorte de
naturel qui relevait l' éclat de la situation
extraordinaire dans laquelle elle se trouvait ;
elle donnait à la fois l' idée d' une
prêtresse d' Apollon, qui s' avançait vers
le temple du soleil, et d' une femme
parfaitement simple dans les rapports
habituels de la vie ; enfin tous ses mouvemens
avaient un charme qui excitait
l' intérêt et la curiosité, l' étonnement
et l' affection.
L' admiration du peuple pour elle
allait toujours en croissant, plus elle

approchait du Capitole, de ce lieu si fécond en souvenirs. Ce beau ciel, ces

p58

romains si enthousiastes, et par-dessus tout Corinne, électrisaient l' imagination d' Oswald ; il avait vu souvent dans son pays des hommes d' état portés en triomphe par le peuple ; mais c' était pour la première fois qu' il était témoin des honneurs rendus à une femme, à une femme illustrée seulement par les dons du génie ; son char de victoire ne coûtait de larmes à personne, et nul regret, comme nulle crainte, n' empêchait d' admirer les plus beaux dons de la nature, l' imagination, le sentiment et la pensée.

Oswald était tellement absorbé dans ses réflexions, des idées si nouvelles l' occupaient, qu' il ne remarqua point les lieux antiques et célèbres à travers lesquels passait le char de Corinne ; c' est au pied de l' escalier qui conduit au Capitole que ce char s' arrêta, et dans ce moment tous les amis de Corinne se précipitèrent pour lui offrir la main. Elle choisit celle du prince

p59

Castel-Forte, le grand seigneur romain le plus estimé par son esprit et son caractère ; chacun approuva le choix de Corinne ; elle monta cet escalier du Capitole, dont l' imposante majesté semblait accueillir avec bienveillance les pas légers d' une femme. La musique se fit entendre avec un nouvel éclat au moment de l' arrivée de Corinne, le canon retentit, et la sybille triomphante entra dans le palais préparé pour la recevoir.

Au fond de la salle dans laquelle elle fut reçue, était placé le sénateur qui devait la couronner et les conservateurs du sénat : d' un côté tous les cardinaux et les femmes les plus distinguées du

pays, de l' autre les hommes de lettres de l' académie de Rome ; à l' extrémité opposée, la salle était occupée par une partie de la foule immense qui avait suivi Corinne. La chaise destinée pour elle était sur un gradin inférieur à celui du sénateur. Corinne, avant de s' y

p60

placer, devait, selon l' usage, en présence de cette auguste assemblée, mettre un genou en terre sur le premier degré. Elle le fit avec tant de noblesse et de modestie, de douceur et de dignité, que lord Nelvil sentit en ce moment ses yeux mouillés de larmes ; il s' étonna lui-même de son attendrissement ; mais au milieu de tout cet éclat, de tous ces succès, il lui semblait que Corinne avait imploré, par ses regards, la protection d' un ami, protection dont jamais une femme, quelque supérieure qu' elle soit, ne peut se passer ; et il pensait en lui-même qu' il serait doux d' être l' appui de celle à qui sa sensibilité seule rendrait cet appui nécessaire. Dès que Corinne fut assise, les poètes romains commencèrent à lire les sonnets et les odes qu' ils avaient composés pour elle. Tous l' exaltaient jusques aux cieux ; mais ils lui donnaient des louanges qui ne la caractérisaient pas

p61

plus qu' une autre femme d' un génie supérieur. C' était une agréable réunion d' images et d' allusions à la mythologie, qu' on aurait pu, depuis Sapho jusqu' à nos jours, adresser de siècle en siècle à toutes les femmes que leurs talens littéraires ont illustrés. Déjà lord Nelvil souffrait de cette manière de louer Corinne ; il lui semblait déjà qu' en la regardant il aurait fait à l' instant même un portrait d' elle plus vrai, plus juste, plus détaillé, un portrait enfin qui ne pût convenir

qu' à Corinne.

p62

Chapitre ii.

Le prince Castel-Forte prit la parole, et ce qu' il dit sur Corinne attira l' attention de toute l' assemblée. C' était un homme de cinquante ans qui avait dans ses discours et dans son maintien beaucoup de mesure et de dignité ; son âge et l' assurance qu' on avait donnée à lord Nelvil, qu' il n' était que l' ami de Corinne, lui inspirèrent un intérêt sans mélange pour le portrait qu' il fit d' elle. Oswald, sans ces motifs de sécurité, se serait déjà senti capable d' un mouvement confus de jalousie.

Le prince Castel-Forte lut quelques pages en prose, sans prétention, mais singulièrement propres à faire connaître Corinne. Il indiqua d' abord le mérite particulier des ouvrages ; il dit que

p63

ce mérite consistait en partie dans l' étude approfondie qu' elle avait faite des littératures étrangères ; elle savait unir au plus haut degré l' imagination, les tableaux, la vie brillante du midi, et cette connaissance, cette observation du coeur humain qui semble le partage des pays où les objets extérieurs excitent moins l' intérêt.

Il vanta la grâce et la gaieté de Corinne, cette gaieté qui ne tenait en rien à la moquerie, mais seulement à la vivacité de l' esprit, à la fraîcheur de l' imagination : il essaya de louer sa sensibilité ; mais on pouvait aisément deviner qu' un regret personnel se mêlait à ce qu' il en disait. Il se plaignit de la difficulté qu' éprouvait une femme supérieure à rencontrer l' objet dont elle s' est fait une image idéale, une image revêtue de tous les dons que le coeur et le génie peuvent souhaiter. Il se complut cependant à peindre la sensibilité

passionnée qui inspirait la poésie de

p64

Corinne et l' art qu' elle avait de saisir
des rapports touchans entre les beautés
de la nature et les impressions les plus
intimes de l' ame. Il releva l' originalité
des expressions de Corinne, de ces expressions
qui naissaient toutes de son
caractère et de sa manière de sentir,
sans que jamais aucune nuance d' affectation
pût altérer un genre de charme
non-seulement naturel, mais involontaire.
Il parla de son éloquence comme d' une force
toute-puissante qui devait
d' autant plus entraîner ceux qui l' écoutaient,
qu' ils avaient en eux-mêmes
plus d' esprit et de sensibilité véritables.
" Corinne, dit-il, est sans doute la
femme la plus célèbre de notre pays,
et cependant ses amis seuls peuvent
la peindre ; car les qualités de l' ame,
quand elles sont vraies, ont toujours
besoin d' être devinées : l' éclat aussi-bien
que l' obscurité peut empêcher
de les reconnaître, si quelque sympathie

p65

n' aide pas à les pénétrer. "
il s' étendit sur son talent d' improviser,
qui ne ressemblait en rien à ce qu' on
est convenu d' appeler de ce nom en
Italie. " ce n' est pas seulement,
continua-t-il, à la fécondité de son
esprit qu' il faut l' attribuer, mais à
l' émotion profonde qu' excitent en elle
toutes les pensées généreuses ; elle
ne peut prononcer un mot qui les
rappelle, sans que l' inépuisable source
des sentimens et des idées, l' enthousiasme,
ne l' anime et ne l' inspire. "
le prince Castel-Forte fit sentir aussi
le charme d' un style toujours pur, toujours
harmonieux. " la poésie de Corinne,
ajouta-t-il, est une mélodie
intellectuelle qui seule peut exprimer
le charme des impressions les

plus fugitives et les plus délicates. "
il vanta l'entretien de Corinne : on
sentait qu'il en avait goûté les délices.
" l'imagination et la simplicité, la justesse
et l'exaltation, la force et la

p66

douceur se réunissent, disait-il, dans
une même personne, pour varier à
chaque instant tous les plaisirs de
l'esprit : on peut lui appliquer ce
charmant vers de Pétrarque :

il parlar che nell'anima si sente.

et je lui crois quelque chose de cette
grâce tant vantée, de ce charme
oriental que les anciens attribuaient
à Cléopâtre.

Les lieux que j'ai parcourus avec
elle, ajouta le prince Castel-Forte,
la musique que nous avons entendue
ensemble, les tableaux qu'elle m'a
fait voir, les livres qu'elle m'a fait
comprendre, composent l'univers de
mon imagination. Il y a dans tous
ces objets une étincelle de sa vie ; et
s'il me fallait exister loin d'elle, je
voudrais au moins m'en entourer,

p67

certain que je serais de ne retrouver
nulle part cette trace de feu, cette
trace d'elle enfin qu'elle y a laissée.
Oui, continua-t-il (et dans ce moment
ses yeux tombèrent par hasard sur
Oswald), voyez Corinne, si vous
pouvez passer votre vie avec elle, si
cette double existence qu'elle vous
donnera peut vous être long-temps
assurée ; mais ne la voyez pas, si
vous êtes condamné à la quitter :
vous chercheriez en vain, tant que
vous vivriez, cette âme créatrice qui
partageait et multipliait vos sentiments
et vos pensées, vous ne la retrouveriez jamais. "
Oswald tressaillit à ces paroles ; ses
yeux se fixèrent sur Corinne, qui les
écoutait avec une émotion que l'amour-propre

ne faisait pas naître, mais qui
tenait à des sentiments plus aimables
et plus touchans. Le prince Castel-Forte
reprit son discours, qu' un moment
d' attendrissement lui avait fait

p68

suspendre ; il parla du talent de Corinne
pour la peinture, pour la musique,
pour la déclamation, pour la
danse : il dit que dans tous ces talens,
c' était toujours Corinne ne s' astreignant
point à telle manière, à telle règle,
mais exprimant dans des langages
variés la même puissance d' imagination,
le même enchantement des
beaux arts sous leurs diverses formes.
" je ne me flatte pas, dit en terminant
le prince Castel-Forte, d' avoir
pu peindre une personne dont
il est impossible d' avoir l' idée quand
on ne l' a pas entendue ; mais sa présence
est pour nous à Rome comme
l' un des bienfaits de notre ciel brillant,
de notre nature inspirée. Corinne
est le lien de ses amis entre
eux ; elle est le mouvement, l' intérêt
de notre vie ; nous comptons sur sa
bonté ; nous sommes fiers de son
génie ; nous disons aux étrangers :
-regardez-la, c' est l' image de notre

p69

belle Italie ; elle est ce que nous
serions sans l' ignorance, l' envie, la
discorde et l' indolence auxquelles
notre sort nous a condamnés ;
-nous nous plaçons à la contempler
comme une admirable production
de notre climat, de nos beaux arts,
comme un rejeton du passé, comme
une prophétie de l' avenir ; et quand
les étrangers insultent à ce pays d' où
sont sorties les lumières qui ont
éclairé l' Europe ; quand ils sont sans
pitié pour nos torts qui naissent de
nos malheurs, nous leur disons :

-regardez Corinne ; -oui, nous suivrions
ses traces, nous serions hommes
comme elle est femme, si les
hommes pouvaient comme les femmes
se créer un monde dans leur
propre coeur, et si notre génie,
nécessairement dépendant des relations
sociales et des circonstances extérieures,
pouvait s' allumer tout entier
au seul flambeau de la poésie. "

p70

au moment où le prince Castel-Forte
cessa de parler, des applaudissements
unanimes se firent entendre ; et
quoiqu' il y eût dans la fin de son discours
un blâme indirect de l' état actuel
des italiens, tous les grands de l' état
l' approuvèrent : tant il est vrai qu' on
trouve en Italie cette sorte de libéralité
qui ne porte pas à changer les institutions,
mais fait pardonner, dans les
esprits supérieurs, une opposition tranquille
aux préjugés existans.

La réputation du prince Castel-Forte
était très-grande à Rome. Il parlait
avec une sagacité rare ; et c' était
un don remarquable dans un pays où
l' on met encore plus d' esprit dans sa
conduite que dans ses discours. Il
n' avait pas dans les affaires l' habileté
qui distingue souvent les italiens ;
mais il se plaisait à penser, et ne craignait
pas la fatigue de la méditation.
Les heureux habitans du midi se refusent
quelquefois à cette fatigue, et se

p72

flattent de tout deviner par l' imagination,
comme leur féconde terre donne
des fruits sans culture, à l' aide seulement
de la faveur du ciel.

Chapitre iii.

Corinne se leva lorsque le prince
Castel-Forte eut cessé de parler ; elle
le remercia par une inclination de tête
si noble et si douce, qu' on y sentait

tout à la fois et la modestie et la joie bien naturelle d' avoir été louée selon son coeur. Il était d' usage que le poète couronné au Capitole improvisât ou récitât une pièce de vers avant que l' on posât sur sa tête les lauriers qui lui étaient destinés. Corinne se fit apporter sa lyre, instrument de son choix, qui ressemblait beaucoup à la harpe, mais était cependant plus antique par la forme, et plus simple dans les sons. En l' accordant, elle fut d' abord saisie d' un grand sentiment de timidité ; et ce fut avec une voix tremblante qu' elle

p73

demanda le sujet qui lui était imposé.
-la gloire et le bonheur de l' Italie !
s' écria-t-on autour d' elle, d' une voix unanime. Eh bien, oui, reprit-elle déjà saisie, déjà soutenue par son talent, *la gloire et le bonheur de l' Italie !* et se sentant animée par l' amour de son pays, elle se fit entendre dans des vers pleins de charmes, dont la prose ne peut donner qu' une idée bien imparfaite.
Improvisation de Corinne au Capitole.
" Italie, empire du soleil ; Italie, maîtresse du monde ; Italie, berceau des lettres, je te salue. Combien de fois la race humaine te fut soumise ! Tributaire de tes armes, de tes beaux arts et de ton ciel.
Un dieu quitta l' Olympe pour se réfugier en Ausonie ; l' aspect de ce

p74

pays fit rêver les vertus de l' âge d' or, et l' homme y parut trop heureux pour l' y supposer coupable.
Rome conquit l' univers par son génie, et fut reine par la liberté. Le caractère romain s' imprima sur le monde ; et l' invasion des barbares, en détruisant l' Italie, obscurcit l' univers

entier.

L' Italie reparut avec les divins
trésors que les grecs fugitifs rapportèrent
dans son sein ; le ciel lui révéla
ses lois ; l' audace de ses enfans découvrit
un nouvel hémisphère ; elle
fut reine encore par le sceptre de
la pensée, mais ce sceptre de lauriers
ne fit que des ingrats.

L' imagination lui rendit l' univers
qu' elle avait perdu. Les peintres, les
poètes, enfantèrent pour elle une
terre, un Olympe, des enfers et des

p75

cieux ; et le feu qui l' anime, mieux
gardé par son génie que par le dieu
des païens, ne trouva point dans
l' Europe un Prométhée qui le ravit.
Pourquoi suis-je au Capitole ?
Pourquoi mon humble front va-t-il
recevoir la couronne que Pétrarque
a portée, et qui reste suspendue au
cyprès funèbre du Tasse ? Pourquoi,
si vous n' aimez assez la gloire, ô mes
concitoyens, pour récompenser son
culte autant que ses succès.

Eh bien, si vous l' aimez cette
gloire, qui choisit trop souvent ses
victimes parmi les vainqueurs qu' elle
a couronnés, pensez avec orgueil à
ces siècles qui virent la renaissance
des arts. Le Dante, l' Homère des
temps modernes, poète sacré de nos
mystères religieux, héros de la pensée,
plongea son génie dans le Styx
pour aborder à l' enfer, et son ame

p76

fut profonde comme les abîmes qu' il
a décrits.

L' Italie, aux jours de sa puissance,
revit tout entière dans le Dante.

Animé par l' esprit des républiques,
guerrier aussi-bien que poète, il
souffle la flamme des actions parmi
les morts, et ses ombres ont une vie

plus forte que les vivans d' ici-bas.
Les souvenirs de la terre les poursuivent
encore ; leurs passions sans
but s' acharnent à leur coeur ; elles s' agitent
sur le passé, qui leur semble
encore moins irrévocable que leur
éternel avenir.

On dirait que le Dante, banni de
son pays, a transporté dans les régions
imaginaires les peines qui le
dévoraient. Ses ombres demandent
sans cesse des nouvelles de l' existence,
comme le poète lui-même

p77

s' informe de sa patrie, et l' enfer s' offre
à lui sous les couleurs de l' exil.

Tout à ses yeux se revêt du costume
de Florence. Les morts antiques
qu' il évoque semblent renaître aussi
toscans que lui ; ce ne sont point les
bornes de son esprit, c' est la force
de son ame qui fait entrer l' univers
dans le cercle de sa pensée.

Un enchaînement mystique de cercles
et de sphères le conduit de l' enfer
au purgatoire, du purgatoire au paradis ;
historien fidèle de sa vision,
il inonde de clarté les régions les plus
obscurées, et le monde qu' il crée dans
son triple poème est complet, animé,
brillant comme une planète nouvelle
aperçue dans le firmament.

à sa voix tout sur la terre se
change en poésie ; les objets, les
idées, les lois, les phénomènes, semblent

p78

un nouvel Olympe de nouvelles
divinités : mais cette mythologie
de l' imagination s' anéantit,
comme le paganisme, à l' aspect du
paradis, de cet océan de lumières,
étincelant de rayons et d' étoiles, de
vertus et d' amour.

Les magiques paroles de notre
plus grand poète sont le prisme de

l' univers ; toutes ses merveilles s' y
réfléchissent, s' y divisent, s' y recomposent ;
les sons imitent les couleurs,
les couleurs se fondent en harmonie ;
la rime, sonore ou bizarre, rapide
ou prolongée, est inspirée par
cette divination poétique, beauté suprême
de l' art, triomphe du génie,
qui découvre dans la nature tous les
secrets en relation avec le coeur de
l' homme.
Le Dante espérait de son poème
la fin de son exil ; il comptait sur la

p79

renommée pour médiateur ; mais il
mourut trop tôt pour recueillir les
palmes de la patrie. Souvent la vie
passagère de l' homme s' use dans les
revers ; et si la gloire triomphe, si
l' on aborde enfin sur une plage plus
heureuse, la tombe s' ouvre derrière
le port, et le destin à mille formes
annonce souvent la fin de la vie par
le retour du bonheur.
Ainsi le Tasse, infortuné, que
vos hommages, romains, devaient
consoler de tant d' injustices, beau,
sensible, chevaleresque, rêvant les
exploits, éprouvant l' amour qu' il
chantait, s' approcha de ces murs,
comme ces héros, de Jérusalem,
avec respect et reconnaissance. Mais
la veille du jour choisi pour le couronner,
la mort l' a réclamé pour sa
terrible fête : le ciel est jaloux de la
terre, et rappelle ses favoris des rives
trompeuses du temps.

p80

Dans un siècle plus fier et plus
libre que celui du Tasse, Pétrarque
fut aussi comme le Dante le poète
valeur de l' indépendance italienne.
Ailleurs, on ne connaît de
lui que ses amours, ici des souvenirs
plus sévères honorent à jamais son

nom ; et la patrie l' inspira mieux que
Laure elle-même.
Il ranima l' antiquité par ses veilles,
et loin que son imagination mît obstacle
aux études les plus profondes,
cette puissance créatrice, en lui
soumettant l' avenir, lui révéla les secrets
des siècles passés. Il éprouva
que connaître sert beaucoup pour
inventer, et son génie fut d' autant
plus original, que, semblable aux
forces éternelles, il sut être présent
à tous les temps.
Notre air serein, notre climat riant
ont inspiré l' Arioste. C' est l' arc-en-ciel

p81

qui parut après nos longues
guerres : brillant et varié comme ce
messager du beau temps, il semble
se jouer familièrement avec la vie ;
sa gaieté légère et douce est le sourire
de la nature, et non pas l' ironie
de l' homme.
Michel-Ange, Raphaël, Pergolèse,
Galilée, et vous intrépides voyageurs,
avides de nouvelles contrées, bien
que la nature ne pût vous offrir rien
de plus beau que la vôtre ! Joignez
aussi votre gloire à celle des poètes.
Artistes, savans, philosophes, vous
êtes comme eux enfans de ce soleil
qui tour à tour développe l' imagination,
concentre la pensée, excite
le courage, endort dans le bonheur,
et semble tout promettre ou tout
faire oublier.
Connaissez-vous cette terre où les
orangers fleurissent, que les rayons

p82

des cieux fécondent avec amour ?
Avez-vous entendu les sons mélodieux
qui célèbrent la douceur des
nuits ? Avez-vous respiré ces parfums,
luxé de l' air déjà si pur et si
doux ? Répondez, étrangers, la nature

est-elle chez vous belle et bienfaisante ?
Ailleurs, quand des calamités sociales
affligent un pays, les peuples
doivent s' y croire abandonnés par la
divinité ; mais ici nous sentons toujours
la protection du ciel, nous
voyons qu' il s' intéresse à l' homme,
et qu' il a daigné le traiter comme
une noble créature.

Ce n' est pas seulement de pampres
et d' épis que notre nature est parée,
mais elle prodigue sous les pas de
l' homme, comme à la fête d' un souverain,
une abondance de fleurs et
de plantes inutiles qui, destinées à
plaire, ne s' abaissent point à servir.

p83

Les plaisirs délicats soignés par
la nature sont goûtés par une nation
digne de les sentir ; les mets les plus
simples lui suffisent, elle ne s' enivre
point aux fontaines des vins que l' abondance
lui prépare : elle aime son
soleil, ses beaux-arts, ses monumens,
sa contrée tout à la fois antique
et printanière ; les plaisirs raffinés
d' une société brillante, les plaisirs
grossiers d' un peuple avide ne
sont pas faits pour elle.

Ici les sensations se confondent
avec les idées, la vie se puise tout
entière à la même source, et l' ame
comme l' air occupe les confins de la
terre et du ciel. Ici le génie se sent
à l' aise, parce que la rêverie y est
douce ; s' il agite, elle calme ; s' il regrette
un but, elle lui fait don de
mille chimères ; si les hommes l' oppriment,
la nature est là pour l' accueillir.

p84

Ainsi, toujours elle répare, et sa
main secourable guérit toutes les
blessures. Ici l' on se console des
peines même du coeur, en admirant
un dieu de bonté, en pénétrant le

secret de son amour, non par nos
jours passagers, mystérieux avant-coureurs
de l' éternité, mais dans le
sein fécond et majestueux de l' immortel
univers. "

Corinne fut interrompue pendant
quelques momens par les applaudissemens
les plus impétueux. Le seul Oswald
ne se mêla point aux transports
bruyans qui l' entouraient. Il avait
penché sa tête sur sa main lorsque Corinne
avait dit : *ici l' on se console des
peines même du coeur* ; et depuis lors
il ne l' avait point relevée. Corinne le
remarqua, et bientôt à ses traits, à la
couleur de ses cheveux, à son costume,
à sa taille élevée, à toutes ses manières
enfin, elle le reconnut pour un anglais.

p85

Le deuil qu' il portait, et sa physionomie
pleine de tristesse la frappèrent. Son regard
alors attaché sur elle semblait lui
faire doucement des reproches ; elle devina
les pensées qui l' occupaient, et se
sentit le besoin de le satisfaire en parlant
du bonheur avec moins d' assurance,
en consacrant à la mort quelques
vers au milieu d' une fête. Elle reprit
donc sa lyre dans ce dessein, fit rentrer
dans le silence toute l' assemblée par les
sons touchans et prolongés qu' elle tira
de son instrument, et recommença
ainsi :

" il est des peines cependant que
notre ciel consolateur ne saurait effacer ;
mais dans quel séjour les regrets
peuvent-ils porter à l' ame une impression
plus douce et plus noble
que dans ces lieux !

Ailleurs les vivans trouvent à peine
assez de place pour leurs rapides
courses et leurs ardents désirs ; ici

p86

les ruines, les déserts, les palais inhabités,
laissent aux ombres un

vaste espace. Rome maintenant
n' est-elle pas la patrie des tombeaux !
Le colisée, les obélisques, toutes
les merveilles qui du fond de l' égypte
et de la Grèce, de l' extrémité des
siècles, depuis Romulus jusqu' à
Léon X, se sont réunies ici, comme
la grandeur attirait la grandeur, et
qu' un même lieu dût renfermer tout
ce que l' homme a pu mettre à l' abri
du temps, toutes ces merveilles sont
consacrées aux monumens funèbres.
Notre indolente vie est à peine aperçue,
le silence des vivans est un hommage
pour les morts, ils durent et
nous passons.
Eux seuls sont honorés, eux seuls
sont encore célèbres ; nos destinées
obscurès relèvent l' éclat de nos ancêtres,
notre existence actuelle ne

p87

laisse debout que le passé, il ne se
fait aucun bruit autour des souvenirs !
Tous nos chefs-d' oeuvre sont
l' ouvrage de ceux qui ne sont plus,
et le génie lui-même est compté
parmi les illustres morts.
Peut-être un des charmes secrets
de Rome est-il de réconcilier l' imagination
avec le long sommeil. On
s' y résigne pour soi, l' on en souffre
moins pour ce qu' on aime. Les peuples
du midi se représentent la fin
de la vie sous des couleurs moins
sombres que les habitans du nord.
Le soleil comme la gloire réhausse
même la tombe.
Le froid et l' isolement du sépulcre
sous ce beau ciel, à côté de tant d' urnes
funéraires, poursuivent moins
les esprits effrayés. On se croit attendu
par la foule des ombres, et,
de notre ville solitaire à la ville souterraine,

p88

la transition semble assez

douce.

Ainsi la pointe de la douleur est émoussée, non que le coeur soit blasé, non que l' ame soit aride, mais une harmonie plus parfaite, un air plus odoriférant, se mêlent à l' existence. On s' abandonne à la nature avec moins de crainte, à la nature dont le créateur a dit : les lis ne travaillent ni ne filent, et cependant quels vêtements de rois pourraient égaler la magnificence dont j' ai revêtu ces fleurs ! "

Oswald fut tellement ravi par ces dernières strophes, qu' il exprima son admiration par les témoignages les plus vifs ; et cette fois les transports des italiens eux-mêmes n' égalèrent pas les siens. En effet, c' était à lui plus qu' aux romains que la seconde improvisation de Corinne était destinée.

p89

La plupart des italiens ont, en lisant les vers, une sorte de chant monotone, appelé *cantilène*, qui détruit toute émotion. C' est en vain que les paroles sont diverses, l' impression reste la même, puisque l' accent, qui est encore plus intime que les paroles, ne change presque point. Mais Corinne récitait avec une variété de tons qui ne détruisait pas le charme soutenu de l' harmonie ; c' étaient comme des airs différens joués tous par un instrument céleste.

Le son de voix touchant et sensible de Corinne, en faisant entendre cette langue italienne si pompeuse et si sonore, produisit sur Oswald une impression tout à fait nouvelle. La prosodie anglaise est uniforme et voilée ; ses beautés naturelles sont toutes mélancoliques ; les nuages ont formé ses couleurs, et le bruit des vagues sa modulation ; mais quand ces paroles italiennes, brillantes comme un jour de

p90

fête, retentissantes comme les instrumens de victoire que l' on a comparés à l' écarlate parmi les couleurs ; quand ces paroles, encore tout empreintes des joies qu' un beau climat répand dans tous les coeurs, sont prononcées par une voix émue, leur éclat adouci, leur force concentrée, fait éprouver un attendrissement aussi vif qu' imprévu. L' intention de la nature semble trompée, ses bienfaits inutiles, ses offres repoussées, et l' expression de la peine, au milieu de tant de jouissances, étonne et touche plus profondément que la douleur chantée dans les langues du nord qui semblent inspirées par elle.

p91

Chapitre iv.

Le sénateur prit la couronne de myrte et de laurier qu' il devait placer sur la tête de Corinne. Elle détacha le schall qui entourait son front, et tous ses cheveux, d' un noir d' ébène, tombèrent en boucles sur ses épaules. Elle s' avança la tête nue, le regard animé par un sentiment de plaisir et de reconnaissance qu' elle ne cherchait point à dissimuler. Elle se remit une seconde fois à genoux pour recevoir la couronne, mais elle paraissait moins troublée et moins tremblante que la première fois ; elle venait de parler, elle venait de remplir son ame des plus nobles pensées, l' enthousiasme l' emportait sur la timidité. Ce n' était plus une femme craintive, mais une prêtresse inspirée

p92

qui se consacrait avec joie au culte du génie.

Quand la couronne fut placée sur la tête de Corinne, tous les instrumens se firent entendre, et jouèrent ces airs triomphans qui exaltent l' ame d' une manière si puissante et si sublime. Le

bruit des timbales et des fanfares émut
de nouveau Corinne ; ses yeux se remplirent
de larmes, elle s' assit un moment,
et couvrit son visage de son
mouchoir. Oswald, vivement touché,
sortit de la foule, et fit quelques pas
pour lui parler, mais un invincible embarras
le retint. Corinne le regarda
quelque temps, en prenant garde néanmoins
qu' il ne remarquât qu' elle faisait
attention à lui ; mais lorsque le prince
Castel-Forte vint prendre sa main pour
l' accompagner du Capitole à son char,
elle se laissa conduire avec distraction,
et retourna la tête plusieurs fois, sous
divers prétextes, pour revoir Oswald.
Il la suivit ; et, dans le moment où

p93

elle descendait l' escalier, accompagnée
de son cortège, elle fit un mouvement
en arrière pour l' apercevoir encore : ce
mouvement fit tomber sa couronne.
Oswald se hâta de la relever, et lui
dit en la lui rendant quelques mots en
italien, qui signifiaient que les humbles
mortels mettaient aux pieds des dieux
la couronne qu' ils n' osaient placer sur
leurs têtes. Corinne remercia lord
Nelvil, en anglais, avec ce pur accent
national, ce pur accent insulaire qui
presque jamais ne peut être imité sur
le continent. Quel fut l' étonnement
d' Oswald en l' entendant ! Il resta d' abord
immobile à sa place, et se sentant
troublé, il s' appuya sur un des lions de
basalte qui sont au pied de l' escalier du
Capitole. Corinne le considéra de nouveau,
vivement frappée de son émotion ;
mais on l' entraîna vers son char,
et toute la foule disparut long-temps
avant qu' Oswald eût retrouvé sa force
et sa présence d' esprit.

p94

Corinne jusqu' alors l' avait enchanté
comme la plus charmante des étrangères,

comme l' une des merveilles du
pays qu' il voulait parcourir ; mais cet
accent anglais lui rappelait tous les
souvenirs de sa patrie, cet accent naturalisait
pour lui tous les charmes de
Corinne. était-elle anglaise ? Avait-elle
passé plusieurs années de sa vie en
Angleterre ? Il ne pouvait le deviner ;
mais il était impossible que l' étude
seule apprît à parler ainsi, il fallait que
Corinne et lord Nelvil eussent vécu
dans le même pays. Qui sait si leurs
familles n' étaient pas en relation ensemble ?
Peut-être même l' avait-il vue
dans son enfance ! On a souvent dans
le coeur je ne sais quelle image innée
de ce qu' on aime, qui pourrait persuader
qu' on reconnaît l' objet que l' on
voit pour la première fois.
Oswald avait beaucoup de préventions
contre les italiennes ; il les croyait passionnées,
mais mobiles, mais incapables

p95

d' éprouver des affections profondes
et durables. Déjà ce que Corinne avait
dit au Capitole lui avait inspiré toute
une autre idée ; que serait-ce donc s' il
pouvait à la fois retrouver les souvenirs
de sa patrie, et recevoir par l' imagination
une vie nouvelle, renaître pour
l' avenir sans rompre avec le passé !
Au milieu de ses rêveries, Oswald
se trouva sur le pont saint-ange, qui
conduit au château du même nom, ou
plutôt au tombeau d' Adrien, dont on
a fait une forteresse. Le silence du
lieu, les pâles ondes du Tibre, les
rayons de la lune qui éclairaient les
statues placées sur le pont, et faisaient
de ces statues comme des ombres blanches
regardant fixement couler et les
flots et le temps qui ne les concernent
plus ; tous ces objets le ramenèrent
à ses idées habituelles. Il mit
la main sur sa poitrine, et sentit le
portrait de son père qu' il y portait
toujours, il l' en détacha pour le considérer,

p96

et le moment de bonheur qu' il venait d' éprouver, et la cause de ce bonheur ne lui rappelèrent que trop le sentiment qui l' avait rendu jadis si coupable envers son père ; cette réflexion renouvela ses remords.

-éternel souvenir de ma vie, s' écria-t-il, ami trop offensé et pourtant si généreux ! Aurais-je pu croire que l' émotion du plaisir pût trouver sitôt accès dans mon ame ? Ce n' est pas toi, le meilleur et le plus indulgent des hommes, ce n' est pas toi qui me le reproches ; tu veux que je sois heureux, tu le veux encore malgré mes fautes : mais puissé-je du moins ne pas méconnaître ta voix si tu me parles du haut du ciel, comme je l' ai méconnue sur la terre !

LIVRE III

p97

Chapitre premier.

Le comte d' Erfeuil avait assisté à la fête du Capitole, il vint le lendemain chez lord Nelvil et lui dit : -mon cher Oswald, voulez-vous que je vous mène ce soir chez Corinne ? Comment, interrompit vivement Oswald, est-ce que vous la connaissez ? Non, répondit le comte d' Erfeuil, mais une personne aussi célèbre est toujours flattée qu' on désire de la voir, et je lui ai écrit ce matin pour lui demander la permission d' aller chez elle ce soir avec vous. J' aurais souhaité, répondit Oswald en rougissant, que vous ne m' eussiez pas ainsi nommé sans mon consentement. Sachez moi

p98

gré, reprit le comte d' Erfeuil, de vous avoir épargné quelques formalités ennuyeuses :

au lieu d' aller chez un ambassadeur,
qui vous aurait mené chez
un cardinal, qui vous aurait conduit
chez une femme, qui vous aurait introduit
chez Corinne, je vous présente,
vous me présentez, et nous serons très-bien
reçus tous les deux.

J' ai moins de confiance que vous,
et sans doute avec raison, reprit lord
Nelvil, je crains que cette demande
précipitée n' ait pu déplaire à Corinne.
Pas du tout, je vous assure, dit le
comte d' Erfeuil, elle a trop d' esprit
pour cela et sa réponse est très-polie.
Comment, elle vous a répondu, reprit
lord Nelvil, et que vous a-t-elle
donc dit, mon cher comte ? Ah, mon
cher comte, dit en riant M D' Erfeuil,
vous vous adoucissez donc depuis que
vous savez que Corinne m' a répondu ;
mais enfin *je vous aime et tout est pardonné.*
je vous avouerai donc modestement

p99

que dans mon billet j' avais parlé
de moi plus que de vous, et que dans
sa réponse il me semble qu' elle vous
nomme le premier ; mais je ne suis jamais
jaloux de mes amis. Assurément,
répondit lord Nelvil, je ne pense
pas que ni vous ni moi nous puissions
nous flatter de plaire à Corinne, et
quant à moi, tout ce que je désire,
c' est de jouir quelquefois de la société
d' une personne aussi étonnante : à ce
soir donc, puisque vous l' avez arrangé
ainsi. Vous viendrez avec moi, dit
le comte d' Erfeuil. Hé bien oui, répondit
lord Nelvil avec un embarras
très-visible. Pourquoi donc, continua
le comte d' Erfeuil, pourquoi s' être
tant plaint de ce que j' ai fait ? Vous
finissez comme j' ai commencé ; mais il
fallait bien vous laisser l' honneur d' être
plus réservé que moi, pourvu toutefois
que vous n' y perdissiez rien. C' est
vraiment une charmante personne que
Corinne, elle a de l' esprit et de la grâce ;

p100

je n' ai pas bien compris ce qu' elle disait,
parce qu' elle parlait italien, mais
à la voir je gagerais qu' elle sait très-bien
le français ; nous en jugerons ce soir.
Elle mène une vie singulière, elle est
riche, jeune, libre, sans qu' on puisse
savoir avec certitude si elle a des amans
ou non. Il paraît certain néanmoins
qu' à présent elle ne préfère personne ;
au reste, ajouta-t-il, il se peut qu' elle
n' ait pas rencontré dans ce pays un
homme digne d' elle, cela ne m' étonnerait
pas.

Le comte d' Erfeuil continua quelque
temps encore à discourir ainsi, sans
que lord Nelvil l' interrompît. Il ne disait
rien qui fût précisément inconvenable,
mais il froissait toujours les sentiments
délicats d' Oswald en parlant
trop fort ou trop légèrement sur ce qui
l' intéressait. Il y a des ménagemens que
l' esprit même et l' usage du monde n' apprennent
pas, et, sans manquer à la
plus parfaite politesse, on blesse souvent le coeur.

p101

Lord Nelvil fut très-agité tout le jour
en pensant à la visite du soir ; mais il
écarta, tant qu' il le put, les réflexions
qui le troublaient, et tâcha de se persuader
qu' il pouvait y avoir du plaisir
dans un sentiment, sans que ce sentiment
décidât du sort de la vie. Fausse
sécurité ! Car l' ame ne reçoit aucun plaisir
de ce qu' elle reconnaît elle-même
pour passager.

Lord Nelvil et le comte d' Erfeuil
arrivèrent chez Corinne ; sa maison
était placée dans le quartier des
transtéverins, un peu au-delà du château
saint-ange. La vue du Tibre embellissait
cette maison, ornée dans l' intérieur
avec l' élégance la plus parfaite. Le
salon était décoré par les copies, en
plâtre, des meilleures statues de l' Italie,
la Niobé, le Laocoon, la Vénus de
Médicis, le gladiateur mourant ; et
dans le cabinet où se tenait Corinne,
l' on voyait des instrumens de musique,
des livres, un ameublement simple,

p102

mais commode, et seulement arrangé pour rendre la conversation facile et le cercle resserré. Corinne n' était point encore dans son cabinet lorsqu' Oswald arriva ; en l' attendant, il se promenait avec anxiété dans son appartement ; il y remarquait, dans chaque détail, un mélange heureux de tout ce qu' il y a de plus agréable dans les trois nations française, anglaise et italienne ; le goût de la société, l' amour des lettres, et le sentiment des beaux arts.

Corinne enfin parut ; elle était vêtue sans aucune recherche, mais toujours pittoresquement. Elle avait dans ses cheveux des camées antiques, et portait à son cou un collier de corail. Sa poitresse était noble et facile ; en la voyant ainsi familièrement au milieu du cercle de ses amis, on retrouvait en elle la divinité du Capitole, bien qu' elle fût parfaitement simple et naturelle en tout. Elle salua d' abord le comte d' Erfeuil en regardant Oswald, et puis, comme

p103

si elle se fût repentie de cette espèce de fausseté, elle s' avança vers Oswald ; et l' on put remarquer qu' en l' appelant lord Nelvil, ce nom semblait produire un effet singulier sur elle, et deux fois elle le répéta d' une voix émue, comme s' il lui retraçait de touchans souvenirs.

Enfin, elle dit en italien à lord Nelvil quelques mots pleins de grâce sur l' obligeance qu' il lui avait témoignée la veille en relevant sa couronne. Oswald lui répondit en cherchant à lui exprimer l' admiration qu' elle lui avait inspirée, et se plaignit avec douceur de ce qu' elle ne lui parlait pas en anglais. Vous suis-je, ajouta-t-il, plus étranger qu' hier ? Non, assurément, lui répondit Corinne ; mais, quand on a

comme moi parlé plusieurs années de
sa vie deux ou trois langues différentes,
l' une ou l' autre est inspirée par les sentimens
que l' on doit exprimer. Sûrement,
dit Oswald, l' anglais est votre

p104

langue naturelle, celle que vous parlez
à vos amis, celle... je suis italienne,
interrompt Corinne, pardonnez-moi,
milord, mais il me semble que je retrouve
en vous cet orgueil national qui
caractérise souvent vos compatriotes.
Dans ce pays, nous sommes plus modestes,
nous ne sommes ni contens
de nous comme des français, ni fiers
de nous comme des anglais. Un peu
d' indulgence nous suffit de la part des
étrangers ; et comme il nous est refusé
depuis long-temps d' être une nation,
nous avons le grand tort de manquer
souvent, comme individus, de la dignité
qui ne nous est pas permise
comme peuple ; mais quand vous connaîtrez
les italiens, vous verrez qu' ils ont
dans leur caractère quelques traces de
la grandeur antique, quelques traces
rares, effacées, mais qui pourraient reparaître
dans des temps plus heureux.
Je vous parlerai anglais quelquefois,
mais pas toujours ; l' italien m' est cher :

p105

j' ai beaucoup souffert, dit-elle en soupirant,
pour vivre en Italie.
Le comte d' Erfeuil fit des reproches
aimables à Corinne de ce qu' elle l' oubliait
tout à fait en s' exprimant dans
des langues qu' il n' entendait pas.
Belle Corinne, lui dit-il, de grâce, parlez
français, vous en êtes vraiment digne.
Corinne sourit à ce compliment, et
se mit à parler français très-purement,
très-facilement, mais avec l' accent anglais.
Lord Nelvil et le comte d' Erfeuil
s' en étonnèrent également ; mais le
comte d' Erfeuil, qui croyait qu' on

pouvait tout dire, pourvu que ce fût avec grâce, et qui s'imaginait que l'impolitesse consistait dans la forme, et non dans le fond, demanda directement à Corinne raison de cette singularité. Elle fut d'abord un peu troublée de cette interrogation subite, puis, reprenant ses esprits, elle dit au comte d'Erfeuil : apparemment, monsieur, que j'ai appris le français d'un anglais. Il

p106

renouvella ses questions en riant, mais avec instance. Corinne s'embarrassa toujours plus, et lui dit enfin : depuis quatre ans, monsieur, que je suis fixée à Rome, aucun de mes amis, aucun de ceux qui, j'en suis sûre, s'intéressent beaucoup à moi, ne m'ont interrogée sur ma destinée ; ils ont compris d'abord qu'il m'était pénible d'en parler. Ces paroles mirent un terme aux questions du comte d'Erfeuil ; mais Corinne eut peur de l'avoir blessé, et comme il avait l'air d'être très-lié avec lord Nelvil, elle craignit encore plus, sans vouloir s'en rendre raison, qu'il ne parlât d'elle désavantageusement à son ami, et elle se remit à prendre assez de soin pour lui plaire. Le prince Castel-Forte arriva dans ce moment, avec plusieurs romains de ses amis et de ceux de Corinne. C'étaient des hommes d'un esprit aimable et gai, très-bienveillans dans leurs formes, et si facilement animés par la

p107

conversation des autres, qu'on trouvait un vif plaisir à leur parler, tant ils sentaient vivement ce qui méritait d'être senti. L'indolence des italiens les porte à ne point montrer en société, ni souvent d'aucune manière, tout l'esprit qu'ils ont. La plupart d'entre eux ne cultivent pas même dans la retraite les facultés intellectuelles que la nature

leur a données ; mais ils jouissent avec transport de ce qui leur vient sans peine.

Corinne avait beaucoup de gaieté dans l' esprit. Elle apercevait le ridicule avec la sagacité d' une française, et le peignait avec l' imagination d' une italienne ; mais elle mêlait à tout un sentiment de bonté : on ne voyait jamais rien en elle de calculé ni d' hostile ; car en toute chose c' est la froideur qui offense, et l' imagination, au contraire, a presque toujours de la bonhomie. Oswald trouvait Corinne pleine de grâce, et d' une grâce qui lui était toute

p108

nouvelle. Une grande et terrible circonstance de sa vie était attachée au souvenir d' une femme française très-aimable et très-spirituelle ; mais Corinne ne lui ressemblait en rien : sa conversation était un mélange de tous les genres d' esprit, l' enthousiasme des beaux arts et la connaissance du monde, la finesse des idées et la profondeur des sentimens ; enfin, tous les charmes de la vivacité et de la rapidité s' y faisaient remarquer, sans que pour cela ses pensées fussent jamais incomplètes, ni ses réflexions légères. Oswald était tout à la fois surpris et charmé, inquiet et entraîné ; il ne comprenait pas comment une seule personne pouvait réunir tout ce que possédait Corinne ; il se demandait si le lien de tant de qualités presque opposées était l' inconséquence ou la supériorité ; si c' était à force de tout sentir, ou parce qu' elle oubliait tout successivement, qu' elle passait ainsi, presque dans un même instant,

p109

de la mélancolie à la gaieté, de la profondeur à la grâce, de la conversation la plus étonnante, et par les connaissances et par les idées, à la coquetterie

d' une femme qui cherche à plaire et veut captiver ; mais il y avait dans cette coquetterie une noblesse si parfaite, qu' elle imposait autant de respect que la réserve la plus sévère.

Le prince Castel-Forte était très-occupé de Corinne, et tous les italiens qui composaient sa société lui montraient un sentiment qui s' exprimait par les soins et les hommages les plus délicats et les plus assidus : le culte habituel dont ils l' entouraient répandait comme un air de fête sur tous les jours de sa mais heureuse comme on l' est de vivre dans un climat doux, d' entendre des sons harmonieux, de ne recevoir enfin que des impressions agréables. Le sentiment profond et sérieux de l' amour ne se peignait point sur son visage, où

p110

tout était exprimé par la physionomie la plus vive et la plus mobile. Oswald la regardait en silence ; sa présence animait Corinne et lui inspirait le désir d' être aimable. Cependant elle s' arrêta quelquefois dans les momens où sa conversation était la plus brillante, étonnée d' calme extérieur d' Oswald, ne sachant pas si elle avait réussi auprès de lui, ou s' il la blâmait secrètement, et si ses idées anglaises lui permettaient d' applaudir à de tels succès dans une femme.

Oswald était trop captivé par les charmes de Corinne pour se rappeler alors ses anciennes opinions sur l' obscurité qui convenait aux femmes ; mais il se demandait si l' on pouvait être aimé d' elle ; s' il était possible de concentrer en soi seul tant de rayons ; enfin, il était à la fois ébloui et troublé : et bien qu' à son départ elle l' eût invité très-poliment à revenir la voir, il laissa passer tout un jour sans aller chez elle,

p111

éprouvant une sorte de terreur du sentiment
qui l'entraînait.
Quelquefois il comparait ce sentiment
nouveau avec l'erreur fatale des
premiers momens de sa jeunesse, et repoussait
vivement ensuite cette comparaison ;
car c'était l'art, et un art perfide,
qui l'avait subjugué, tandis qu'on
ne pouvait douter de la vérité de Corinne.
Son charme tenait-il de la magie
ou de l'inspiration poétique ? était-ce
Armide ou Sapho ? Pouvait-on espérer
de captiver jamais un génie doué
de si brillantes ailes ? Il était impossible
de le décider ; mais au moins on
sentait que ce n'était pas la société,
que c'était plutôt le ciel même qui
avait formé cet être extraordinaire, et
que son esprit était aussi incapable
d'imiter, que son caractère de feindre.
Oh ! Mon père, disait Oswald, si vous
aviez connu Corinne, qu'auriez-vous
pensé d'elle ?

p112

Chapitre ii.
Le comte d'Erfeuil vint, selon sa coutume,
le matin chez lord Nelvil ; et en
lui reprochant de n'avoir pas été la
veille chez Corinne, il lui dit : -vous
auriez été bien heureux si vous y étiez
venu. Hé pourquoi, reprit Oswald ?
Parce que j'ai acquis hier la certitude
que vous l'intéressez vivement.
Encore de la légèreté, interrompit
lord Nelvil ! Ne savez-vous donc pas
que je ne puis ni ne veux en avoir ?
Vous appelez légèreté, dit le comte
d'Erfeuil, la promptitude de mes observations ?
Ai-je moins de raison, parce que j'ai raison
plus vite ? Vous étiez tous
faits pour vivre dans cet
heureux temps des patriarches, où
l'homme avait cinq siècles de vie ; on

p113

nous en a retranché au moins quatre,

je vous en avertis. Soit, répondit
Oswald ; et ces observations si rapides
que vous ont-elles fait découvrir ?
Que Corinne vous aime. Hier je suis
arrivé chez elle : sans doute elle m' a
très-bien reçu ; mais ses yeux étaient
attachés sur la porte pour regarder si
vous me suiviez. Elle a essayé un
moment de parler d' autre chose ; mais
comme c' est une personne très-vive et
très-naturelle, elle m' a enfin demandé
tout simplement pourquoi vous n' étiez
pas venu avec moi. Je vous ai blâmé ;
vous ne m' en voudrez pas : j' ai dit que
vous étiez une créature sombre et bizarre :
mais je vous épargne d' ailleurs
tous les éloges que j' ai faits de vous.
Il est triste, m' a dit Corinne ; il a
perdu sans doute une personne qui
lui était chère. De qui porte-t-il le
deuil ? De son père, madame, lui
ai-je dit, quoiqu' il y ait plus d' un an
qu' il l' a perdu ; et comme la loi de la

p114

nature nous oblige tous à survivre à
nos parens, j' imagine que quelqu' autre
motif secret est la cause de sa longue
et profonde mélancolie. Oh ! Reprit
Corinne, je suis bien loin de penser
que des douleurs, en apparence semblables
soient les mêmes pour tous les
hommes. Le père de votre ami et votre
ami lui-même ne sont peut-être pas
dans la règle commune, et je suis bien
tentée de le croire. Sa voix était
très-douce, mon cher Oswald, en prononçant
ces derniers mots. Est-ce là,
reprit Oswald, toutes les preuves d' intérêt
que vous m' annoncez ? En vérité,
reprit le comte d' Erfeuil, c' est bien
assez, selon moi, pour être sûr d' être
aimé ; mais puisque vous voulez mieux,
vous aurez mieux : j' ai réservé le plus
fort pour la fin. Le prince Castel-Forte
est arrivé, et il a raconté toute votre
histoire d' Ancône, sans savoir que c' était
de vous dont il parlat : il l' a racontée
avec beaucoup de feu et d' imagination,

autant que j' en puis juger, grâce
 aux deux leçons d' italien que j' ai prises ;
 mais il y a tant de mots français dans
 les langues étrangères, que nous les
 comprenons presque toutes, même
 sans les savoir. D' ailleurs la physionomie
 de Corinne m' aurait expliqué ce
 que je n' entendais pas. On y lisait si
 visiblement l' agitation de son coeur ! Elle
 ne respirait pas, de peur de perdre un
 seul mot ; et quand elle demanda si l' on
 savait le nom de cet anglais, son anxiété
 était telle, qu' il était bien facile de
 juger combien elle craignait qu' un
 autre nom que le vôtre ne fût prononcé.
 Le prince Castel-Forte dit qu' il ignorait
 quel était cet anglais ; et Corinne,
 se retournant avec vivacité vers
 moi, s' écria : n' est-il pas vrai monsieur,
 que c' est lord Nelvil ? Oui, madame,
 lui répondis-je, c' est lui ; et Corinne
 alors fondit en larmes. Elle n' avait
 pas pleuré pendant l' histoire ; qu' y avait-il
 donc dans le nom du héros de plus

attendrissant que le récit même ?
 Elle a pleuré ! S' écria lord Nelvil ; ah !
 Que n' étais-je là ? Puis s' arrêtant tout
 à coup, il baissa les yeux, et son
 visage mâle exprima la timidité la
 plus délicate ; il se hâta de reprendre
 la parole, de peur que le comte d' Erfeuil
 ne troublât sa joie secrète en la
 remarquant. Si l' aventure d' Ancone
 mérite d' être racontée, dit Oswald,
 c' est à vous aussi, mon cher comte, que
 l' honneur en appartient. On a bien
 parlé, répondit le comte d' Erfeuil en
 riant, d' un français très-aimable qui
 était là, milord, avec vous ; mais personne
 que moi n' a fait attention à
 cette parenthèse du récit. La belle
 Corinne vous préfère, elle vous croit
 sans doute le plus fidèle de nous
 deux ; vous ne le serez peut-être pas
 davantage, peut-être même lui ferez-vous
 plus de chagrin que je ne lui en

aurais fait ; mais les femmes aiment
la peine, pourvu qu' elle soit bien romanesque ;

p117

ainsi vous lui convenez.
Lord Nelvil souffrait à chaque mot
du comte d' Erfeuil ; mais que lui dire ?
Il ne disputait jamais ; il n' écoutait jamais
assez attentivement pour changer
d' avis : ses paroles une fois lancées, il
ne s' y intéressait plus ; et le mieux
était encore de les oublier, si on le
pouvait, aussi vite que lui-même.

p118

Chapitre iii.
Oswald arriva le soir chez Corinne
avec un sentiment tout nouveau ; il
pensa qu' il était peut-être attendu. Quel
enchantement que cette première lueur
d' intelligence avec ce qu' on aime ! Avant
que le souvenir entre en partage avec
l' espérance, avant que les paroles aient
exprimé les sentimens, avant que l' éloquence
ait su peindre ce que l' on
éprouve, il y a dans ces premiers instans
je ne sais quel vague, je ne sais
quel mystère d' imagination, plus passager
que le bonheur même, mais plus
céleste encore que lui.
Oswald, en entrant dans la chambre
de Corinne, se sentit plus timide que
jamais. Il vit qu' elle était seule, et il
en éprouva presque de la peine ; il aurait

p119

voulu l' observer long-temps au
milieu du monde ; il aurait souhaité
d' être assuré, de quelque manière, de
sa préférence, au lieu de se trouver
tout à coup engagé dans un entretien
qui pouvait refroidir Corinne à son
égard, si, comme il en était certain, il
se montrait embarrassé et froid par

embarras.

Soit que Corinne s'aperçût de cette disposition d'Oswald, ou qu'une disposition semblable produisît en elle le désir d'animer la conversation pour faire cesser la gêne, elle se hâta de demander à lord Nelvil s'il avait vu quelques-uns des monumens de Rome.

Non, répondit Oswald. Qu'avez-vous donc fait hier ? Reprit Corinne en souriant. J'ai passé la journée chez moi, dit Oswald : depuis que je suis à Rome, je n'ai vu que vous, madame, ou je suis resté seul. Corinne voulut lui parler de sa conduite à Ancone ; elle commença par ces mots : hier

p120

j'ai appris... puis elle s'arrêta, et dit : je vous parlerai de cela quand il viendra du monde. Lord Nelvil avait une dignité dans les manières qui intimidait Corinne ; et d'ailleurs elle craignait, en lui rappelant sa noble conduite, de montrer trop d'émotion ; il lui semblait qu'elle en aurait moins quand ils ne seraient plus seuls. Oswald fut profondément touché de la réserve de Corinne, et de la franchise avec laquelle elle trahissait sans y penser, les motifs de cette réserve ; mais plus il était troublé, moins il pouvait exprimer ce qu'il éprouvait.

Il se leva donc tout à coup, et s'avança vers la fenêtre puis il sentit que Corinne ne pourrait expliquer ce mouvement ; et, plus déconcerté que jamais, il revint à sa place sans rien dire, Corinne avait en conversation plus d'assurance qu'Oswald ; néanmoins l'embarras qu'il témoignait était partagé par elle ; et dans sa distraction,

p121

cherchant une contenance, elle posa ses doigts sur la harpe qui était placée à côté d'elle, et fit quelques accords sans

suite et sans dessein. Ces sons harmonieux,
en accroissant l'émotion d'Oswald,
semblaient lui inspirer un peu
plus de hardiesse. Déjà il avait osé regarder
Corinne : eh ! Qui pouvait la regarder
sans être frappé de l'inspiration
divine qui se peignait dans ses yeux ?
Et rassuré, au même instant, par l'expression
de bonté qui voilait l'éclat de
ses regards, peut-être Oswald allait-il
parler, lorsque le prince Castel-Forte
entra.

Il ne vit pas sans peine lord Nelvil
tête à tête avec Corinne ; mais il avait
l'habitude de dissimuler ses impressions ;
cette habitude, qui se trouve
souvent réunie chez les italiens avec
une grande véhémence de sentiments,
était plutôt en lui le résultat de l'indolence
et de la douceur naturelle. Il
était résigné à n'être pas le premier objet

p122

des affections de Corinne ; il n'était
plus jeune : il avait beaucoup d'esprit,
un grand goût pour les arts, une imagination
aussi animée qu'il le fallait pour
diversifier la vie sans l'agiter, et un tel
besoin de passer toutes ses soirées avec
Corinne, que, si elle se fût mariée, il
aurait conjuré son époux de le laisser
venir tous les jours chez elle, comme
de coutume ; et à cette condition il n'eût
pas été très-malheureux de la voir liée à
un autre. Les chagrins du cœur en
Italie ne sont point compliqués par les
peines de la vanité, de manière que
l'on y rencontre, ou des hommes assez
passionnés pour poignarder leur rival
par jalousie, ou des hommes assez modestes
pour prendre volontiers le second rang
auprès d'une femme dont
l'entretien leur est agréable ; mais l'on
n'en trouverait guère qui, par la crainte
de passer pour dédaignés, se refusassent
à conserver une relation quelconque
qui leur plairait : l'empire de la

p123

société sur l' amour-propre est presque nul dans ce pyss.

Le comte d' Erfeuil et la société qui se rassemblait tous les soirs chez Corinne étant réunis, la conversation se dirigea sur le talent d' improviser que Corinne avait si glorieusement montré au Capitole, et l' on en vint à lui demander à elle-même ce qu' elle en pensait. C' est une chose si rare, dit le prince Castel-Forte, que de trouver une personne à la fois susceptible d' enthousiasme et d' analyse, douée comme un artiste et capable de s' observer elle-même, qu' il faut la conjurer de nous révéler, autant qu' elle le pourra, les secrets de son génie. Ce talent d' improviser, reprit Corinne, n' est pas plus extraordinaire dans les langues du midi, que l' éloquence de la tribune, ou la vivacité brillante de la conversation dans les autres langues. Je dirai même que malheureusement il est chez nous plus facile de faire des vers à l' improvisiste

p124

que de bien parler en prose.

Le langage de la poésie diffère tellement de celui de la prose, que, dès les premiers vers, l' attention est commandée par les expressions mêmes qui placent pour ainsi dire le poète à distance des auditeurs. Ce n' est pas uniquement à la douceur de l' italien, mais bien plutôt à la vibration forte et prononcée de ses syllabes sonores, qu' il faut attribuer l' empire de la poésie parmi nous. L' italien a un charme musical qui fait trouver du plaisir dans le son des mots presque indépendamment des idées ; ces mots d' ailleurs ont presque tous quelque chose de pittoresque, ils peignent ce qu' ils expriment. Vous sentez que c' est au milieu des arts et sous un beau ciel que ce langage mélodieux et coloré s' est formé. Il est donc plus aisé en Italie que partout ailleurs de séduire avec des paroles sans profondeur dans les pensées, et sans nouveauté dans les images. La poésie,

comme tous les beaux arts, captive autant les sensations que l' intelligence.
J' ose dire cependant que je n' ai jamais improvisé sans qu' une émotion vraie ou une idée que je croyais nouvelle ne m' ait animée, j' espère donc que je me suis un peu moins fiée que les autres à notre langue enchanteresse. Elle peut pour ainsi dire préluder au hasard, et donner encore un vif plaisir seulement par le charme du rythme et de l' harmonie. Vous croyez donc, interrompit un des amis de Corinne, que le talent d' improviser fait du tort à notre littérature ; je le croyais aussi avant de vous avoir entendue, mais vous m' avez fait entièrement revenir de cette opinion. J' ai dit, reprit Corinne, qu' il résultait de cette facilité, de cette abondance littéraire, une très-grande quantité de poésies communes ; mais je suis bien aise que cette fécondité existe en Italie, comme il me plaît de voir nos

campagnes couvertes de mille productions superflues. Cette libéralité de la nature m' enorgueillit. J' aime surtout l' improvisation dans les gens du peuple, elle nous fait voir leur imagination, qui est cachée partout ailleurs et ne se développe que parmi nous. Elle donne quelque chose de poétique aux derniers rangs de la société et nous épargne le mépris qu' on ne peut s' empêcher de sentir pour ce qui est vulgaire en tout genre. Quand nos siciliens, en conduisant les voyageurs dans leurs barques, leur adressent dans leur gracieux dialecte d' aimables félicitations, et leur disent en vers un doux et long adieu, on dirait que le souffle pur du ciel et de la mer agit sur l' imagination des hommes comme le vent sur les harpes éoliennes, et que la poésie comme les accords est l' écho de la nature. Une chose me fait encore attacher du prix à notre talent d' improviser,

c' est que ce talent serait presque

p127

impossible dans une société disposée à la moquerie ; il faut, passez-moi cette expression, il faut la bonhomie du midi, ou plutôt des pays où l' on aime à s' amuser sans trouver du plaisir à critiquer ce qui amuse, pour que les poètes se risquent à cette périlleuse entreprise. Un sourire railleur suffirait pour ôter la présence d' esprit nécessaire à une composition subite et non interrompue, il faut que les auditeurs s' animent avec vous, et que leurs applaudissemens vous inspirent.

Mais vous, madame, mais vous, dit enfin Oswald, qui jusqu' alors avait gardé le silence sans avoir un moment cessé de regarder Corinne, à laquelle de vos poésies donnez-vous la préférence ? Est-ce à celles qui sont l' ouvrage de la réflexion ou de l' inspiration instantanée ? Mylord, répondit Corinne, avec un regard qui exprimait et beaucoup d' intérêt et le sentiment plus délicat encore d' une

p128

considération respectueuse, ce serait vous que j' en ferais juge ; mais si vous me demandez d' examiner moi-même ce que je pense à cet égard, je dirai que l' improvisation est pour moi comme une conversation animée. Je ne me laisse point astreindre à tel ou tel sujet, je m' abandonne à l' impression que produit sur moi l' intérêt de ceux qui m' écoutent, et c' est à mes amis que je dois surtout en ce genre la plus grande partie de mon talent. Quelquefois l' intérêt passionné que m' inspire un entretien où l' on a parlé des grandes et nobles questions qui concernent l' existence morale de l' homme, sa destinée, son but, ses devoirs, ses affections ; quelquefois cet intérêt m' élève au-dessus

de mes forces, me fait découvrir
dans la nature, dans mon propre
coeur, des vérités audacieuses, des expressions
pleines de vie que la réflexion
solitaire n' aurait pas fait naître. Je
crois éprouver alors un enthousiasme

p129

surnaturel, et je sens bien que ce qui
parle en moi vaut mieux que moi-même ;
souvent il m' arrive de quitter
le rythme de la poésie et d' exprimer
ma pensée en prose, quelquefois je cite
les plus beaux vers des diverses langues
qui me sont connues. Ils sont à moi,
ces vers divins, dont mon ame s' est pénétrée.
Quelquefois aussi j' achève sur
ma lyre, par des accords, par des airs
simples et nationaux, les sentimens et
les pensées qui échappent à mes paroles.
Enfin je me sens poète, non pas seulement
quand un heureux choix de rimes
ou de syllabes harmonieuses, quand
une heureuse réunion d' images éblouit
les auditeurs, mais quand mon ame
s' élève, quand elle dédaigne de plus
haut l' égoïsme et la bassesse, enfin
quand une belle action me serait plus
facile : c' est alors que mes vers sont
meilleurs. Je suis poète lorsque j' admire,
lorsque je méprise, lorsque je
hais, non par des sentimens personnels,

p130

non pour ma propre cause, mais
pour la dignité de l' espèce humaine et
la gloire du monde.
Corinne s' aperçut alors que la conversation
l' avait entraînée, elle en rougit
un peu ; et se tournant vers lord
Nelvil, elle lui dit : vous le voyez,
je ne puis approcher d' aucun des sujets
qui me touchent sans éprouver
cette sorte d' ébranlement qui est la
source de la beauté idéale dans les arts,
de la religion dans les ames solitaires,
de la générosité dans les héros, du

désintéressement parmi les hommes ;
pardonnez-le-moi, mylord, bien qu' une
telle femme ne ressemble guères à celles
que l' on approuve dans votre pays.
Qui pourrait vous ressembler, reprit
lord Nelvil ? Et peut-on faire des lois
pour une personne unique ?
Le comte d' Erfeuil était dans un
véritable enchantement, bien qu' il
n' eût pas entendu tout ce que disait
Corinne ; mais ses gestes, le son de sa

p131

voix, sa manière de prononcer le charmait,
et c' était la première fois qu' une
grâce, qui n' était pas française, avait
agi sur lui. Mais, à la vérité, le grand
succès de Corinne à Rome le mettait un
peu sur la voie de ce qu' il devait penser
d' elle, et il ne perdait pas en l' admirant
la bonne habitude de se laisser
guider par l' opinion des autres.
Il sortit avec lord Nelvil, et lui dit
en s' en allant : convenez, mon cher
Oswald, que j' ai pourtant quelque mérite
en ne faisant pas ma cour à une
aussi charmante personne. Mais, répondit
lord Nelvil, il me semble qu' on
dit généralement qu' il n' est pas facile
de lui plaire. On le dit, reprit le
comte d' Erfeuil, mais j' ai de la peine
à le croire. Une femme seule, indépendante,
et qui mène à peu près la
vie d' un artiste, ne doit pas être difficile
à captiver. Lord Nelvil fut
blessé de cette réflexion. Le comte
d' Erfeuil, soit qu' il ne s' en aperçût

p132

pas, soit qu' il voulût suivre le cours
de ses propres idées, continua ainsi.
Ce n' est pas cependant, dit-il, que,
si je voulais croire à la vertu d' une
femme, je ne crusse aussi volontiers
à celle de Corinne qu' à toute autre.
Elle a certainement mille fois plus
d' expression dans le regard, de vivacité

dans les démonstrations, qu' il n' en faudrait chez vous et même chez nous pour faire douter de la sévérité d' une femme ; mais c' est une personne d' un esprit si supérieur, d' une instruction si profonde, d' un tact si fin, que les règles ordinaires pour juger les femmes ne peuvent s' appliquer à elle. Enfin, croiriez-vous que je la trouve imposante, malgré son naturel et le *laisser-aller* de sa conversation. J' ai voulu hier, tout en respectant son intérêt pour vous, dire quelques mots au hasard pour mon compte ; c' était de ces mots qui deviennent ce qu' ils peuvent ; si on les écoute, à la bonne heure ; si on ne

p133

les écoute pas, à la bonne heure encore ; et Corinne' a regardé froidement d' une manière qui m' a tout à fait troublé. C' est pourtant singulier d' être timide avec une italienne, un artiste, un poète, enfin tout c qui doit mettre à l' aise. Son nom est inconnu, reprit lord Nelvil ; mais ses manières doivent le faire croire illustre. Ah ! C' est dans les romans, dit le comte d' Erfeuil, qu' il est d' usage de cacher le plus beau ; mais dans le monde réel on dit tout ce qui nous fait honneur, et même un peu plus que tout. -oui, interrompit Oswald, dans quelques sociétés où l' on ne songe qu' à l' effet que l' on produit les uns sur les autres ; mais là où l' existence est intérieure il peut y avoir des mystères dans les circonstances, comme il y a des secrets dans les sentimens ; et celui-là seulement qui voudrait épouser Corinne pourrait savoir. ... épouser Corinne, interrompit le comte d' Erfeuil, en riant aux éclats,

p134

oh, cette idée-là ne me serait jamais venue ! Croyez-moi, mon cher Nelvil, si vous voulez faire des sottises, faites-en

qui soient réparables ; mais pour le mariage il ne faut jamais consulter que les convenances. Je vous parais frivole ; hé bien, néanmoins je parie que dans la conduite de la vie je serai plus raisonnable que vous. Je le crois aussi, répondit lord Nelvil ; et il n'ajouta pas un mot de plus.

En effet, pouvait-il dire au comte d'Erfeuil qu'il y a souvent beaucoup d'égoïsme dans la frivolité, et que cet égoïsme ne peut jamais conduire aux fautes de sentiment, à ces fautes dans lesquelles on ne sacrifie presque toujours aux autres ? Les hommes frivoles sont très-capables de devenir habiles dans la direction de leurs propres intérêts, car, dans tout ce qui s'appelle la science diplomatique de la vie privée comme de la vie publique, l'on réussit encore plus souvent par les qualités

p135

qu'on n'a pas, que par celles qu'on possède. Absence d'enthousiasme, absence d'opinion, absence de sensibilité, un peu d'esprit combiné avec ce trésor négatif, et la vie sociale proprement dite, c'est-à-dire la fortune et le rang, s'acquièrent ou se maintiennent assez bien. Les plaisanteries du comte d'Erfeuil cependant avaient fait de la peine à lord Nelvil. Il les blâmait, mais il se les rappelait d'une manière importune.

LIVRE IV

p136

Chapitre premier.

Quinze jours se passèrent pendant lesquels lord Nelvil se consacra tout entier à la société de Corinne. Il ne sortait de chez lui que pour se rendre chez elle, il ne voyait rien, il ne cherchait

rien qu' elle, et sans lui parler jamais de son sentiment, il l' en faisait jouir à tous les momens du jour. Elle était accoutumée aux hommages vifs et flatteurs des italiens, mais la dignité des manières d' Oswald, son apparente froideur, et sa sensibilité qui se trahissait malgré lui, exerçaient sur l' imagination une bien plus grande puissance. Jamais il ne racontait une action généreuse,

p137

jamais il ne parlait d' un malheur sans que ses yeux se remplissent de larmes, et toujours il cherchait à cacher son émotion. Il inspirait à Corinne un sentiment de respect qu' elle n' avait pas éprouvé depuis long-temps. Aucun esprit, quelque distingué qu' il fût, ne pouvait l' étonner ; mais l' élévation et la dignité du caractère agissaient profondément sur elle. Lord Nelvil joignait à ces qualités une noblesse dans les expressions, une élégance dans les moindres actions de la vie, qui faisaient contraste avec la négligence et la familiarité de la plupart des grands seigneurs romains. Bien que les goûts d' Oswald fussent à quelques égards différens de ceux de Corinne, ils se comprenaient mutuellement d' une façon merveilleuse. Lord Nelvil devinait les impressions de Corinne avec une sagacité parfaite, et Corinne découvrait, à la plus légère altération du visage de lord Nelvil, ce

p138

qui se passait en lui. Habitée aux démonstrations orageuses de la passion des italiens, cet attachement timide et fier, ce sentiment prouvé sans cesse et jamais avoué, répandait sur sa vie un intérêt tout à fait nouveau. Elle se sentait comme environnée d' une atmosphère plus douce et plus pure, et chaque instant de la journée lui causait un

sentiment de bonheur qu' elle aimait à goûter, sans vouloir s' en rendre compte. Un matin, le prince Castel-Forte vint chez elle ; il était triste, elle lui en demanda la cause. Cet écossais, lui dit-il, va nous enlever votre affection, et qui sait même s' il ne vous emmènera pas loin de nous ! Corinne garda quelques instans le silence, puis répondit : je vous atteste qu' il ne m' a point dit qu' il m' aimait. Vous le croyez, néanmoins, répondit le prince Castel-Forte ; il vous parle par sa vie, et son silence même est un habile moyen de vous intéresser. Que peut-on

p139

vous dire en effet que vous n' ayez pas entendu ! Quelle est la louange qu' on ne vous ait pas offerte ! Quel est l' hommage auquel vous ne soyez pas accoutumée ! Mais il y a quelque chose de contenu, de voilé dans le caractère de lord Nelvil, qui ne vous permettra jamais de le juger entièrement comme vous nous jugez. Vous êtes la personne du monde la plus facile à connaître ; mais c' est précisément parce que vous vous montrez volontiers telle que vous êtes, que la réserve et le mystère vous plaisent et vous dominent. L' inconnu, quel qu' il soit, a plus d' ascendant sur vous que tous les sentimens qu' on vous témoigne. Corinne sourit. Vous croyez donc, cher prince, lui dit-elle, que mon coeur est ingrat et mon imagination capricieuse. Il me semble cependant que lord Nelvil possède et laisse voir des qualités assez remarquables pour que je ne puisse pas me flatter de les avoir découvertes. C' est, j' en

p140

conviens, répondit le prince Castel-Forte, un homme fier, généreux, spirituel, sensible même, et surtout mélancolique ; mais je me trompe fort,

ou ses goûts n' ont pas le moindre rapport avec les vôtres. Vous ne vous en apercevrez pas tant qu' il sera sous le charme de votre présence, mais votre empire sur lui ne tiendrait pas, s' il était loin de vous. Les obstacles le fatigueraient, son ame a contracté, parles chagrins qu' il a éprouvés, une sorte de découragement qui doit nuire à l' énergie de ses résolutions ; et vous savez d' ailleurs combien les anglais en général sont asservis aux moeurs et aux habitudes de leur pays.
à ces mots, Corinne se tut et soupira. Des réflexions pénibles sur les premiers événemens de sa vie se retracèrent à sa pensée ; mais le soir elle revit Oswald plus occupé d' elle que jamais ; et tout ce qui resta dans son esprit de la conversation du prince Castel-Forte, ce

p141

fut le désir de fixer lord Nelvil en Italie, en lui faisant aimer les beautés de tout genre dont ce pays est doué. C' est dans cette intention qu' elle lui écrivit la lettre suivante. La liberté du genre de vie qu' on mène à Rome excusait ctte démarche, et Corinne en particulier, bien qu' on pût lui reprocher trop de franchise et d' entraînement dans le caractère, savait conserver beaucoup de dignité dans l' indépendance et de modestie dans la vivacité.

*Corinne à lord Nelvil.
ce 15 décembre 1794.*

" je ne sais, mylord, si vous me trouverez trop de confiance en moi-même, ou si vous rendrez justice aux motifs qui peuvent excuser cette confiance. Hier je vous ai entendu dire que vous n' aviez point encore

p142

voyagé dans Rome, que vous ne connaissiez ni les chefs-d' oeuvre de nos beaux arts, ni les ruines antiques

qui nous apprennent l' histoire par
l' imagination et le sentiment ; et j' ai
conçu l' idée d' oser me proposer pour
guide dans ces courses à travers les
siècles.

Sans doute Rome présenterait aisément
un grand nombre de savans
dont l' érudition profonde pourrait
vous être bien plus utile ; mais si je
puis réussir à vous faire aimer ce
séjour, vers lequel je me suis toujours
sentie si impérieusement attirée,
vos propres études achèveront ce
que mon imparfaite esquisse aur
commencé.

Beaucoup d' étrangers viennent à
Rome comme ils iraient à Londres,
comme ils iraient à Paris, pour chercher
les distractions d' une grande
ville ; et si l' on osait avouer qu' on
s' est ennuyé à Rome je crois que

p143

la plupart l' avoueraient ; mais il est
également vrai qu' on peut y découvrir
un charme dont on ne se lasse
jamais. Me pardonneriez-vous, mylord,
de souhaiter que ce charme
vous soit connu ?

Sans doute il faut oublier ici tous
les intérêts politiques du monde ;
mais lorsque ces intérêts ne sont pas
unis à des devoirs ou à des sentimens
sacrés, ils refroidissent le coeur. Il
faut aussi renoncer à ce qu' on appellerait
ailleurs les plaisirs de la société ;
mais ces plaisirs, presque toujours,
flétrissent l' imagination. L' on
jouit à Rome d' une existence tout à
la fois solitaire et animée, qui développe
librement en nous-mêmes
tout ce que le ciel y a mis. Je le répète,
mylord pardonnez-moi cet
amour pour ma patrie, qui me fait
désirer de la faire aimer d' un homme
tel que vous ; et ne jugez point avec
la sévérité anglaise les témoignages

p144

de bienveillance qu' une italienne
croit pouvoir donner, sans rien perdre
à ses yeux, ni aux vôtres. "

" *Corinne.* "

en vain Oswald aurait voulu se le
cacher, il fut vivement heureux en recevant
cette lettre ; il entrevit un avenir
confus de jouissances et de bonheur ;
l' imagination, l' amour, l' enthousiasme,
tout ce qu' il y a de divin
dans l' ame de l' homme, lui parut réuni
dans le projet enchanteur de voir Rome
avec Corinne. Cette fois il ne réfléchit
pas, cette fois il sortit à l' instant même
pour aller voir Corinne, et, dans la
route, il regarda le ciel, il sentit le
beau temps, il porta la vie légèrement.
Ses regrets et ses craintes se perdirent
dans les nuages de l' espérance ; son
coeur, depuis long-temps opprimé par
la tristesse, battait et tressaillait de
joie ; il craignait bien qu' une si heureuse

p145

disposition ne pût durer ; mais
l' idée même qu' elle était passagère
donnait à cette fièvre de bonheur plus
de force et d' activité.

Vous voilà ? Dit Corinne en voyant
entrer lord Nelvil, ah ! Merci. Et
elle lui tendit la main. Oswald la prit,
y imprima ses lèvres avec une vive tendresse,
et ne sentit pas dans ce moment
cette timidité souffrante qui se mêlait
souvent à ses impressions les plus agréables,
et lui donnait quelquefois, avec
les personnes qu' il aimait le mieux, des
sentimens amers et pénibles. L' intimité
avait commencé entre Oswald et Corinne
depuis qu' ils s' étaient quittés,
c' était la lettre de Corinne qui l' avait
établie ; ils étaient contents tous les
deux, et ressentaient l' un pour l' autre
une tendre reconnaissance.
C' est donc ce matin, dit Corinne,
que je vous montrerai le panthéon et
saint-Pierre : j' avais bien quelque espoir,
ajouta-t-elle en souriant, que

vous accepteriez le voyage de Rome avec moi ; aussi mes chevaux sont prêts. Je vous ai attendu ; vous êtes arrivé ; tout est bien ; partons. étonnante personne, dit Oswald, qui donc êtes-vous ? Où avez-vous pris tant de charmes divers qui sembleraient devoir s' exclure ; sensibilité, gaieté, profondeur, grâce, abandon, modestie ? êtes-vous une illusion ? êtes-vous un bonheur surnaturel pour la vie de celui qui vous rencontre ? Ah ! Si j' ai le pouvoir de vous faire quelque bien, reprit Corinne, vous ne devez pas croire que jamais j' y renonce. Prenez garde, reprit Oswald en saisissant la main de Corinne avec émotion, prenez garde à ce bien que vous voulez me faire. Depuis près de deux ans une main de fer serre mon coeur ; si votre douce présence m' a donné quelque relâche, si je respire près de vous, que deviendrai-je quand il faudra rentrer dans mon sort ; que deviendrai-je ? ...

laissons au temps, laissons au hasard, interrompit Corinne, à décider si cette impression d' un jour que j' ai produite sur vous durera plus qu' un jour. Si nos ames s' entendent, notre affection mutuelle ne sera point passagère. Quoi qu' il en soit, allons admirer ensemble tout ce qui peut élever notre esprit et nos sentimens ; nous goûterons toujours ainsi quelques momens de bonheur. En achevant ces mots, Corinne descendit, et lord Nelvil la suivit, étonné de sa réponse. Il lui sembla qu' elle admettait la possibilité d' un demi-sentiment, d' un attrait momentané. Enfin, il crut entrevoir de la légèreté dans la manière dont elle s' était exprimée, et il en fut blessé. Il se plaça sans rien dire dans la voiture de Corinne, qui, devinant sa pensée, lui dit : je ne crois pas que le coeur soit ainsi fait, que l' on éprouve

toujours ou point d' amour, ou la passion
la plus invincible. Il y a des commencemens

p148

de sentiment qu' un examen
plus approfondi peut dissiper. On se
flatte, on se détrompe, et l' enthousiasme
même dont on est susceptible,
s' il rend l' enchantement plus rapide,
peut faire aussi que le refroidissement
soit plus prompt. Vous avez beaucoup
réfléchi sur le sentiment, madame,
dit Oswald avec amertume.
Corinne rougit à ce mot, et se tut
quelques instans ; puis reprenant la
parole avec un mélange assez frappant
de franchise et de dignité : je ne
crois pas, dit-elle, qu' une femme sensible
soit jamais arrivée jusqu' à vingt-six
ans sans avoir connu l' illusion de
l' amour ; mais si n' avoir jamais été
heureuse, si n' avoir jamais rencontré
l' objet qui pouvait mériter toutes les
affections de son coeur, est un titre à
l' intérêt, j' ai droit au vôtre. Ces paroles,
et l' accent avec lequel Corinne
les prononça dissipèrent un peu le
nuage qui s' était élevé dans l' ame de

p149

lord Nelvil ; néanmoins il se dit en lui-même :
c' est la plus séduisante des
femmes, mais c' est une italienne ; et
ce n' est pas ce coeur timide, innocent,
à lui-même inconnu, que possède sans
doute la jeune anglaise à laquelle mon
père me destinait.
Cette jeune anglaise se nommait Lucile
Edgermond, la fille du meilleur
ami du père de lord Nelvil ; mais elle
était trop enfant encore lorsqu' Oswald
quitta l' Angleterre pour qu' il
pût l' épouser, ni même prévoir avec
certitude ce qu' elle serait un jour.

p150

Chapitre ii.

Oswald et Corinne allèrent d'abord au panthéon, qu' on appelle aujourd' hui *ste-Marie de la rotonde*. partout en Italie le catholicisme a hérité du paganisme ; mais le panthéon est le seul temple antique à Rome qui soit conservé tout entier, le seul où l' on puisse remarquer dans son ensemble la beauté de l' architecture des anciens, et le caractère particulier de leur culte. Oswald et Corinne s' arrêtèrent sur la place du panthéon, pour admirer le portique de ce temple, et les colonnes qui le soutiennent.

Corinne fit observer à lord Nelvil que le panthéon était construit de manière qu' il paraissait beaucoup plus grand qu' il ne l' est. L' église st Pierre,

p151

dit-elle, produira sur vous un effet tout différent ; vous la croirez d' abord moins immense qu' elle ne l' est en réalité. L' illusion si favorable au panthéon vient, à ce qu' on assure, de ce qu' il y a plus d' espace entre les colonnes, et que l' air joue librement autour ; mais surtout de ce que l' on n' y aperçoit presque point d' ornemens de détails, tandis que saint-Pierre en est surchargé. C' est ainsi que la poésie antique ne dessinait que les grandes masses, et laissait à la pensée de l' auditeur à remplir les intervalles, à suppléer les développemens ; en tout genre, nous autres modernes, nous disons trop.

Ce temple, continua Corinne, fut consacré par Agrippa, le favori d' Auguste, à son ami, ou plutôt à son maître. Cependant ce maître eut la modestie de refuser la dédicace du temple, et Agrippa se vit obligé de le dédier à tous les dieux de l' Olympe pour remplacer le dieu de la terre, la puissance.

p152

Il y avait un char de bronze au sommet du panthéon, sur lequel étaient placées les statues d' Auguste et d' Agrippa. De chaque côté du portique ces mêmes statues se retrouvaient sous une autre forme ; et sur le frontispice du temple on lit encore : *Agrippa l' a consacré.* Auguste donna son nom à son siècle, parce qu' il a fait de ce siècle une époque de l' esprit humain. Les chefs-d' oeuvre en divers genres de ses contemporains formèrent, pour ainsi dire, les rayons de son auréole. Il sut honorer habilement les hommes de génie qui cultivaient les lettres, et dans la postérité sa gloire s' en est bien trouvée. Entrons dans le temple, dit Corinne ; vous le voyez, il reste découvert presque comme il l' était autrefois. On dit que cette lumière qui venait d' en haut était l' emblème de la divinité supérieure à toutes les divinités. Les payens ont toujours aimé les images symboliques. Il semble en effet que ce

p153

langage convient mieux à la religion que la parole. La pluie tombe souvent sur ces parvis de marbre ; mais aussi les rayons du soleil viennent éclairer les prières. Quelle sérénité ! Quel air de fête on remarque dans cet édifice ! Les payens ont divinisé la vie, et les chrétiens ont divinisé la mort ; tel est l' esprit des deux cultes : mais notre catholicisme romain est moins sombre cependant que ne l' était celui du nord. Vous l' observerez quand nous serons à saint-Pierre. Dans l' intérieur du sanctuaire du panthéon sont les bustes de nos artistes les plus célèbres. Ils décorent les niches où l' on avait placé les dieux des anciens. Comme depuis la destruction de l' empire des césars nous n' avons presque jamais eu d' indépendance politique en Italie, on ne trouve point ici des hommes d' état ni de grands capitaines. C' est le génie de l' imagination qui fait notre seule gloire : mais ne trouvez-vous pas, mylord, qu' un peuple

p154

qui honore ainsi les talents qu' il possède
mériterait une plus noble destinée ? Je
suis sévère pour les nations, répondit
Oswald, je crois toujours qu' elles méritent
leur sort, quel qu' il soit. Cela
est dur, reprit Corinne, peut-être en
vivant en Italie éprouverez-vous un
sentiment d' attendrissement sur ce
beau pays, que la nature semble avoir
paré comme une victime ; mais du-moins
souvenez-vous que notre plus
chère espérance, à nous autres artistes,
à vous autres amans de la gloire, c' est
d' obtenir une place ici. J' ai déjà marqué
la mienne, dit-elle, en montrant
une niche encore vide. Oswald, qui
sait si vous ne reviendrez pas dans
cette même enceinte quand mon buste
y sera placé ? Alors... Oswald
l' interrompit vivement et lui dit :
resplendissante de jeunesse et de beauté,
pouvez-vous parler ainsi à celui que
le malheur et la souffrance font déjà
pencher vers la tombe ? Ah ! Reprit

p155

Corinne, l' orage peut briser en un
moment les fleurs qui tiennent encore
la tête levée. Oswald, cher Oswald,
ajouta-t-elle, pourquoi ne seriez-vous
pas heureux, pourquoi... ne m' interrogez
jamais, reprit lord Nelvil, vous
avez vos secrets, j' ai les miens, respectons
mutuellement notre silece. Non,
vous ne savez pas quelle émotion
j' éprouverais s' il fallait raconter mes
malheurs ! Corinne se tut, et ses pas,
en sortant du temple, étaient plus
lents, et ses regards plus rêveurs.
Elle s' arrêta sous le portique. Là,
dit-elle à lord Nelvil, était une urne
de porphyre de la plus grande beauté,
transportée maintenant à saint-Jean
De Latran ; elle contenait les cendres
d' Agrippa, qui furent placées au pied
de la statue qu' il s' était élevée à lui-même.
Les anciens mettaient tant de
soin à adoucir l' idée de la destruction,

qu' ils savaient en écarter ce qu' elle
peut avoir de lugubre et d' effrayant.

p156

Il y avait d' ailleurs tant de magnificence
dans leurs tombeaux, que le
contraste du néant de la mort et des
splendeurs de la vie s' y faisait moins
sentir. Il est vrai aussi que l' espérance
d' un autre monde étant chez eux
beaucoup moins vive que chez les
chrétiens, les payens s' efforçaient de
disputer à la mort le souvenir que nous
déposons sans crainte dans le sein de
l' éternel.

Oswald soupira et garda le silence.

Les idées mélancoliques ont beaucoup
de charmes tant qu' on n' a pas été soi-même
profondément malheureux ;
mais quand la douleur dans toute son
âpreté s' est emparée de l' ame, on n' entend
plus sans tressaillir de certains
mots qui jadis n' excitaient en nous que
des rêveries plus ou moins douces.

p157

Chapitre iii.

On passe, en allant à st-Pierre, sur
le pont st-ange, et Corinne et lord
Nelvil le traversèrent à pied. C' est
sur ce pont dit Oswald, qu' en revenant
du Capitole j' ai pour la première fois
pensé long-temps à vous. Je ne me
flattais pas, reprit Corinne, que ce
couronnement du Capitole me vaudrait
un ami, mais cependant en cherchant
la gloire, j' ai toujours espéré qu' elle
me ferait aimer. à quoi servirait-elle,
du moins aux femmes, sans cet espoir !
Restons encore ici quelques instans,
dit Oswald. Quel souvenir, entre tous
les siècles, peut valoir pour mon coeur
ce lieu qui me rappelle le jour où je
vous ai vue. Je ne sais si je me trompe,
reprit Corinne, mais il me semble qu' on

se devient plus cher l' un à l' autre, en admirant ensemble les monumens qui parlent à l' ame par une véritable grandeur. Les édifices de Rome ne sont ni froids, ni muets ; le génie les a conçus, des événemens mémorables les consacrent ; peut-être même faut-il aimer, Oswald, aimer surtout un caractère tel que le vôtre, pour se complaire à sentir avec lui tout ce qu' il y a de noble et de beau dans l' univers. Oui, reprit lord Nelvil, mais en vous regardant, mais en vous écoutant, je n' ai pas besoin d' autres merveilles. Corinne le remercia par un sourire plein de charmes. En allant à st Pierre, ils s' arrêtèrent devant le château st-ange : -voilà, dit Corinne, l' un des édifices dont l' extérieur a le plus d' originalité ; ce tombeau d' Adrien, changé en forteresse par les goths, porte le double caractère de sa première et de sa seconde destination. Bâti pour la mort,

une impénétrable enceinte l' environne, et cependant les vivans y ont ajouté quelque chose d' hostile par les fortifications extérieures qui contrastent avec le silence et la noble inutilité d' un monument funéraire. On voit sur le sommet un ange de bronze avec son épée nue, et dans l' intérieur sont pratiquées des prisons fort cruelles. Tous les événemens de l' histoire de Rome depuis Adrien jusqu' à nos jours sont liés à ce monument. Bélisaire s' y défendit contre les goths, et presque aussi barbare que ceux qui l' attaquaient, il lança contre ses ennemis les belles statues qui décoraient l' intérieur de l' édifice. Crescentius, Arnault De Brescia, Nicolas Rienzi, ces amis de la liberté romaine, qui ont pris si souvent les souvenirs pour des espérances, se sont défendus long-temps dans le tombeau d' un empereur. J' aime ces pierres qui

s' unissent à tant de faits illustres. J' aime
ce luxe du maître du monde un magnifique

p160

tombeau. Il y a quelque chose de
grand dans l' homme qui, possesseur
de toutes les jouissances et de toutes
les pompes terrestres, ne craint pas de
s' occuper long-temps d' avance de sa
mort. Des idées morales, des sentimens
désintéressés remplissent l' ame, dès
qu' elle sort de quelque manière des
bornes de la vie.

C' est d' ici, continua Corinne, que
l' on devrait apercevoir st-Pierre, et
c' est jusques ici que les colonnes qui le
précèdent devaient s' étendre ; tel était
le superbe plan de Michel-Ange, il espérait
du moins qu' on l' achèverait après
lui ; mais les hommes de notre temps
ne pensent plus à la postérité. Quand
une fois on a tourné l' enthousiasme en
ridicule, on a tout défait, excepté l' argent
et le pouvoir. C' est vous qui
ferez renaître ce sentiment, s' écria
lord Nelvil. Qui jamais éprouva le bonheur
que je goûte ? Rome montrée par
vous, Rome interprétée par l' imagination

p161

et le génie, *Rome, qui est un
monde, animé par le sentiment, sans lequel
le monde lui-même est un désert.*

ah, Corinne, que succèdera-t-il à ces
jours plus heureux que mon sort et
mon coeur ne le permettent ! Corinne
lui répondit avec douceur :

-toutes les affections sincères viennent
du ciel, Oswald, pourquoi ne protégerait-il
pas ce qu' il inspire ? C' est à lui
qu' il appartient de disposer de nous.
Alors st-Pierre leur apparut, cet
édifice, le plus grand que les hommes
aient jamais élevé, car les pyramides
d' égypte elles-mêmes lui sont inférieures
en hauteur. J' aurais peut-être
dû vous faire voir le plus beau de nos

édifices, dit Corinne, le dernier, mais ce n' est pas mon système. Il me semble que pour se rendre sensible aux beaux arts, il faut commencer par voir les objets qui inspirent une admiration vive et profonde. Ce sentiment, une fois éprouvé, révèle pour ainsi dire une

p162

nouvelle sphère d' idées, et rend ensuite plus capable d' aimer et de juger tout ce qui, dans un ordre même inférieur, retrace cependant la première impression qu' on a reçue. Toutes ces gradations, ces manières prudentes et nuancées pour préparer les grands effets, ne sont point de mon goût. On n' arrive point au sublime par degrés, des distances infinies le séparent même de ce qui n' est que beau. Oswald sentit une émotion tout à fait extraordinaire en arrivant en face de st-Pierre. C' était la première fois que l' ouvrage des hommes produisait sur lui l' effet d' une merveille de la nature. C' est le seul travail de l' art, sur notre terre actuelle, qui ait le genre de grandeur qui caractérise les oeuvres immédiates de la création. Corinne jouissait de l' étonnement d' Oswald. J' ai choisi, lui dit-elle, un jour où le soleil est dans tout son éclat pour vous faire voir ce monument. Je vous réserve un plaisir plus intime, plus

p163

religieux, c' est de le contempler au clair de la lune ; mais il fallait d' abord vous faire assister à la plus brillante des fêtes, le génie de l' homme décoré par la magnificence de la nature. La place de saint-Pierre est entourée par des colonnes légères de loin, et massives de près. Le terrain, qui va toujours un peu en montant jusqu' au portique de l' église, ajoute encore à l' effet qu' elle produit. Un obélisque de 80 pieds de haut, qui paraît à peine

élevé en présence de la coupole de saint-Pierre, est au milieu de la place. La forme des obélisques elle seule a quelque chose qui plaît à l'imagination ; leur sommet se perd dans les airs, et semble porter jusqu'au ciel une grande pensée de l'homme. Ce monument, qui vint d'Égypte pour orner les bains de Caligula, et que Sixte-Quint a fait transporter ensuite au pied du temple de saint-Pierre, ce contemporain de tant de siècles qui

p164

n'ont pu rien contre lui, inspire un sentiment de respect ; l'homme se sent si passager, qu'il a toujours de l'émotion en présence de ce qui est immuable.

À quelque distance des deux côtés de l'obélisque, s'élèvent deux fontaines dont l'eau jaillit perpétuellement et retombe avec abondance en cascade dans les airs. Ce murmure des ondes, qu'on a coutume d'entendre au milieu de la campagne, produit dans cette enceinte une sensation toute nouvelle ; mais cette sensation est en harmonie avec celle que fait naître l'aspect d'un temple majestueux.

La peinture, la sculpture, imitant le plus souvent la figure humaine, ou quelque objet existant dans la nature, réveillent dans notre âme des idées parfaitement claires et positives ; mais un beau monument d'architecture n'a point, pour ainsi dire, de sens déterminé, et l'on est saisi, en le contemplant, par cette rêverie sans calcul et

p165

sans but qui mène si loin la pensée. Le bruit des eaux convient à toutes ces impressions vagues et profondes ; il est uniforme comme l'édifice est régulier. *L'éternel mouvement et l'éternel repos* sont ainsi rapprochés l'un de l'autre. C'est dans ce lieu surtout que le temps

est sans pouvoir ; car il ne tarit pas plus ces sources jaillissantes, qu' il n' ébranle ces immobiles pierres. Les eaux qui s' élancent en gerbes de ces fontaines sont si légères et si nuageuses, que, dans un beau jour, les rayons du soleil y produisent de petits arcs-en-ciel formés des plus belles couleurs.

Arrêtez-vous un moment ici, dit Corinne à lord Nelvil comme il était déjà sous le portique de l' église, arrêtez-vous avant de soulever le rideau qui couvre la porte du temple ; votre coeur ne bat-il pas à l' approche de ce

p166

sanctuaire ? Et ne ressentez-vous pas, au moment d' entrer, tout ce que ferait éprouver l' attente d' un événement solennel ? Corinne elle-même souleva le rideau, et le retint pour laisser passer lord Nelvil ; elle avait tant de grâce dans cette attitude, que le premier regard d' Oswald fut pour la considérer ainsi : il se plut même pendant quelques instans à ne rien observer qu' elle. Cependant il s' avança dans le temple, et l' impression qu' il reçut sous ces voûtes immenses fut si profonde et si religieuse, que le sentiment même de l' amour ne suffisait plus pour remplir en entier son ame. Il marchait lentement à côté de Corinne ; l' un et l' autre se taisaient. Là tout commande le silence ; le moindre bruit retentit si loin, qu' aucune parole ne semble digne d' être ainsi répétée dans une demeure presque éternelle ! La prière seule, l' accent du malheur, de quelque faible voix qu' il parte, émeut profondément dans

p167

ces vastes lieux. Et quand, sous ces dômes immenses, on entend de loin venir un vieillard dont les pas tremblans se traînent sur ces beaux marbres arrosés par tant de pleurs, l' on sent que

l'homme est imposant par cette infirmité même de sa nature qui soumet son âme divine à tant de souffrances, et que le culte de la douleur, le christianisme, contient le vrai secret du passage de l'homme sur la terre.

Corinne interrompit la rêverie d'Oswald, et lui dit : vous avez vu des églises gothiques en Angleterre et en Allemagne, vous avez dû remarquer qu'elles ont un caractère beaucoup plus sombre que cette église. Il y avait quelque chose de mystique dans le catholicisme des peuples septentrionaux. Le nôtre parle à l'imagination par les objets extérieurs. Michel-Ange a dit, en voyant la coupole du panthéon : " je la placerai dans les airs. " et en effet, saint-Pierre est un temple posé sur

p168

une église. Il y a quelque alliance des religions antiques et du christianisme dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice. Je vais m'y promener souvent pour rendre à mon âme la sérénité qu'elle perd quelquefois. La vue d'un tel monument est comme une musique continuelle et fixée, qui vous attend pour vous faire du bien quand vous vous en approchez ; et certainement il faut mettre au nombre des titres de notre nation à la gloire, la patience, le courage et le désintéressement des chefs de l'église, qui ont consacré cent cinquante années, tant d'argent et tant de travaux à l'achèvement d'un édifice, dont ceux qui l'élevaient ne pouvaient se flatter de jouir. C'est un service rendu même à la morale publique, que de faire don à une nation d'un monument qui est l'emblème de tant d'idées nobles et généreuses. Oui, répondit Oswald, ici les arts ont de la grandeur ; l'imagination

p169

et l' invention sont pleines de génie :
mais la dignité de l' homme même
comment y est-elle défendue ? Quelles
institutions, quelle faiblesse dans la
plupart des gouvernemens d' Italie ! Et
néanmoins quel asservissement dans
les esprits ! -d' autres peuples, interrompit
Corinne, ont supporté le joug comme nous,
et ils ont de moins l' imagination
qui fait rêver une autre destinée :
servi siam si, ma servi ognor frementi.
nous sommes esclaves, mais des
esclaves toujours frémissans, dit Alfieri,
le plus fier de nos écrivains modernes.
Il y a tant d' ame dans nos beaux
arts que peut-être un jour notre caractère
égale notre génie.
Regardez, continua Corinne, ces
statues placées sur les tombeaux ; ces
tableaux en mosaïque, patientes et
fidèles copies des chefs-d' oeuvre de nos
grands maîtres. Je n' examine jamais

p170

saint-Pierre en détail, parce que je
n' aime pas à y trouver ces beautés multipliées
qui dérangent un peu l' impression
de l' ensemble. Mais qu' est-ce donc
qu' un monument où les chefs-d' oeuvre
de l' esprit humain eux-mêmes paraissent
des ornemens superflus ! Ce temple
est comme un monde à part. On y
trouve un asile contre le froid et la
chaleur. Il a ses saisons à lui, son printemps
perpétuel que l' atmosphère du
dehors n' altère jamais. Une église souterraine
est bâtie sous le parvis de ce
temple ; les papes et plusieurs souverains
des pays étrangers y sont ensevelis,
Christine, après son abdication, les
Stuart, depuis que leur dynastie est
renversée. Rome, depuis long-temps, est
l' asile des exilés du monde, Rome elle-même
n' est-elle pas détrônée ! Son aspect
console les rois dépouillés comme elle.
cadono le città, cadono i regni,
e l' uom, d' esser mortal, par che si sdegni.
les cités tombent, les empires disparaissent,
et l' homme s' indigne d' être mortel !

p171

placez-vous ici, dit Corinne à lord Nelvil, près de l' autel au milieu de la coupole, vous apercevrez à travers les grilles de fer l' église des morts qui est sous nos pieds, et en relevant les yeux vos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme, en le considérant même d' en bas, fait éprouver un sentiment de terreur. On croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au-delà d' une certaine proportion cause à l' homme, à la créature bornée, un invincible effroi. Ce que nous connaissons est aussi inexplicable que l' inconnu ; mais nous avons pour ainsi dire pratiqué notre obscurité habituelle, tandis que de nouveaux mystères nous épouvantent et mettent le trouble dans nos facultés. Toute cette église est ornée de marbres antiques, et ces pierres en savent plus que nous sur les siècles écoulés. Voici la statue de Jupiter, dont on a fait un st-Pierre en lui mettant une

p172

auréole sur la tête. L' expression générale de ce temple caractérise parfaitement le mélange des dogmes sombres et des cérémonies brillantes ; un fond de tristesse dans les idées, mais dans l' application la mollesse et la vivacité du midi ; des intentions sévères, mais des interprétations très-douces ; la théologie chrétienne et les images du paganisme ; enfin la réuion la plus admirable de l' éclat et de la majesté que l' homme peut donner à son culte envers la divinité. Les tombeaux décorés par les merveilles des beaux arts ne présentent point la mort sous un aspect redoutable. Ce n' est pas tout à fait comme les anciens, qui sculptaient sur les sarcophages des danses et des jeux, mais la pensée est détournée de la contemplation d' un cercueil par les chefs-d' oeuvre du génie. Ils rappellent l' immortalité

sur l' autel même de la mort ; et
l' imagination, animée par l' admiration
qu' ils inspirent, ne sent pas, comme

p173

dans le nord, le silence et le froid, immuables
gardiens des sépulchres.

-sans doute, dit Oswald, nous voulons
que la tristesse environne la mort,
et même avant que nous fussions éclairés
par les lumières du christianisme,
notre mythologie ancienne, notre Ossian
ne place à côté de la tombe que les
regrets et les chants funèbres. Ici vous
voulez oublier et jouir, je ne sais si je
désirerais que votre beau ciel me fit
ce genre de bien. -ne croyez pas,
cependant, reprit Corinne, que notre
caractère soit léger et notre esprit frivole.
Il n' y a que la vanité qui rende
frivole ; l' indolence peut mettre quelques
intervalles de sommeil ou d' oubli
dans la vie, mais elle n' use ni ne flétrit
le coeur ; et malheureusement pour
nous on peut sortir de cet état par des
passions plus profondes et plus terribles
que celles des ames habituellement
actives.

En achevant ces mots, Corinne et

p174

lord Nelvil s' approchaient de la porte
de l' église. -encore un dernier coup
d' oeil vers ce sanctuaire immense, dit-elle
à lord Nelvil. Voyez comme l' homme
est peu de chose en présence de la
religion, alors même que nous sommes
réduits à ne considérer que son emblème
matériel ! Voyez quelle immobilité,
quelle durée les mortels peuvent
donner à leurs oeuvres, tandis qu' eux-mêmes
ils passent si rapidement, et ne
se survivent que par le génie ! Ce temple
est une image de l' infini ; il n' y a point
de terme aux sentimens qu' il fait naître,
aux idées qu' il retrace, à l' immense
quantité d' années qu' il rappelle à la

réflexion, soit dans le passé, soit dans
l'avenir ; et quand on sort de son enceinte,
il semble qu' on passe des pensées
célestes aux intérêts du monde, et de
l'éternité religieuse à l' air léger du
temps.

Corinne fit remarquer à lord Nelvil,
lorsqu' ils furent hors de l' église, que
sur ses portes étaient représentées en

p175

bas-reliefs les métamorphoses d' Ovide.
-on ne se scandalise point à Rome,
lui dit-elle, des images du paganisme,
quand les beaux arts les ont consacrées.
Les merveilles du génie portent
toujours à l' ame une impression religieuse,
et nous faisons hommage au
culte chrétien de tous les chefs-d' oeuvre
que les autres cultes ont inspirés.
-Oswald sourit à cette explication.
-croyez-moi, milord, continua Corinne,
il y a beaucoup de bonne foi dans les
sentimens des nations dont l' imagination
est très-vive. Mais à demain, si
vous le voulez, je vous mènerai au Capitole.
J' ai, je l' espère, plusieurs courses
à vous proposer encore : quand elles
seront finies, est-ce que vous partirez ?
Est-ce que... elle s' arrêta, craignant
d' en avoir déjà trop dit. -non, Corinne,
reprit Oswald, non, je ne renoncerai
point à cet éclair de bonheur, que
peut-être un ange tutélaire
fait luire sur moi du haut du ciel.

p176

Chapitre iv.

Le lendemain Oswald et Corinne
partirent avec plus de confiance et de
sérénité. Ils étaient des amis qui voyageaient
ensemble ; ils commençaient à dire *nous*.
ah ! Qu' il est touchant ce
nous prononcé par l' amour ! Quelle déclaration
il contient timidement et
cependant vivement exprimée ! -nous
allons donc au Capitole, dit Corinne.

-oui, nous y allons, reprit Oswald ;
et sa voix disait tout avec des mots si
simples, tant son accent avait de tendresse
et de douceur ! -c' est du haut
du Capitole, tel qu' il est maintenant,
dit Corinne, que nous pouvons facilement
apercevoir les sept collines. Nous
les parcourrons toutes ensuite l' une

p177

après l' autre ; il n' en est pas une qui ne
conserve des traces de l' histoire.
Corinne et lord Nelvil suivirent d' abord
ce qu' on appelait autrefois la voie
sacrée ou la voie triomphale. -votre
char a passé par là, dit Oswald à Corinne ?
-oui, répondit-elle, cette
poussière antique devait s' étonner de
porter un tel char ; mais depuis la
république romaine, tant de traces criminelles
se sont empreintes sur cette route,
que le sentiment de respect
qu' elle inspirait est bien affaibli.
-Corinne se fit conduire ensuite au pied
de l' escalier du Capitole actuel. L' entrée
du Capitole ancien était par le
forum. -je voudrais bien, dit Corinne,
que cet escalier fût le même que
monta Scipion, lorsque, repoussant la
calomnie par la gloire, il alla dans le
temple pour rendre grâce aux dieux
des victoires qu' il avait remportées.
Mais ce nouvel escalier, mais ce nouveau
Capitole a été bâti sur les ruines

p178

de l' ancien, pour recevoir le paisible
magistrat qui porte à lui tout seul ce
nom immense de sénateur romain, jadis
l' objet des respects de l' univers. Ici
nous n' avons plus que des noms ; mais
leur harmonie, mais leur antique dignité
cause toujours une sorte d' ébranlement,
une sensation assez douce, mêlée de
plaisir et de regret. Je demandais l' autre
jour à une pauvre femme que je
rencontrai, où elle demeurait ! à la

roche tarpéienne, me répondit-elle ;
et ce mot, bien que dépouillé des idées
qui jadis y étaient attachées, agit encore
sur l' imagination.

Oswald et Corinne s' arrêterent pour
considérer les deux lions de basalte
qu' on voit au pied de l' escalier du Capitole.
Ils viennent d' égypte, les
sculpteurs égyptiens saisissaient avec
bien plus de génie la figure des animaux
que celle des hommes. Ces lions
du Capitole sont noblement paisibles,
et leur genre de physionomie est la

p179

véritable image de la tranquillité dans
la force.

a guisa di leon, quando si posa.

Dante.

à la manière du lion quand il se repose.

non loin de ces lions on voit une statue
de Rome mutilée, que les romains modernes
ont placée là, sans songer qu' ils
donnaient ainsi le plus parfait emblème
de leur Rome actuelle. Cette statue
n' a ni tête, ni pieds, mais le corps et
la draperie qui restent ont encore des
beautés antiques. Au haut de l' escalier
sont deux colosses qui représentent, à
ce qu' on croit, Castor et Pollux, puis
les trophées de Marius, puis deux colonnes
milliaires qui servaient à mesurer
l' univers romain, et la statue équestre
de Marc-Aurèle, belle et calme au
milieu de ces divers souvenirs. Ainsi
tout est là, les temps héroïques représentés
par les dioscures, la république

p180

par le lions, les guerres civiles par Marius,
et les beaux temps des empereurs
par Marc-Aurèle.

En avançant vers le Capitole moderne
on voit à droite et à gauche deux
églises bâties sur les ruines du temple
de Jupiter Férétrien et de Jupiter Capitolin.
En avant du vestibule est une

fontaine présidée par deux fleuves, le Nil et le Tibre, avec la louve de Romulus. On ne prononce pas le nom du Tibre comme celui des fleuves sans gloire ; c' est un des plaisirs de Rome que de dire : *conduisez-moi sur les bords du Tibre ; traversons le Tibre.* il semble qu' en prononçant ces paroles on évoque l' histoire et qu' on ranime les morts. En allant au Capitole, du côté du forum, on trouve à droite les prisons mamertines. Ces prisons furent d' abord construites par Ancus Martius, et servaient alors aux criminels ordinaires. Mais Servius Tullius en fit creuser sous terre de beaucoup plus cruelles pour

p181

les criminels d' état, comme si ces criminels n' étaient pas ceux qui méritent le plus d' égards, puisqu' il peut y avoir de la bonne foi dans leurs erreurs. Jugurtha et les complices de Catilina périrent dans ces prisons. On dit aussi que saint Pierre et saint Paul y ont été renfermés. De l' autre côté du Capitole est la roche tarpéienne ; au pied de cette roche l' on trouve aujourd' hui un hôpital appelé l' *hôpital de la consolation.* il semble que l' esprit sévère de l' antiquité et la douceur du christianisme soient ainsi rapprochés dans Rome à travers les siècles, et se montrent aux regards comme à la réflexion. Quand Oswald et Corinne furent arrivés au haut de la tour du Capitole, Corinne lui montra les sept collines, la ville de Rome bornée d' abord au mont Palatin, ensuite aux murs de Servius Tullius qui renfermaient les sept collines, enfin, aux murs d' Aurélien qui servent encore aujourd' hui d' enceinte

p182

à la plus grande partie de Rome. Corinne rappela les vers de Tibulle et de Properce, qui se glorifient des faibles

commencemens dont est sortie la maîtresse
du monde. Le mont Palatin
fut à lui seul tout Rome pendant quelque
temps ; mais dans la suite le palais
des empereurs remplit l' espace qui
avait suffi pour une nation. Un poète
du temps de Néron fit à cette occasion
cette épigramme : *Rome ne sera
bientôt plus qu' un palais. Allez à
Veyes, romains, si toutefois ce palais
n' occupe pas déjà Veyes même.*
les sept collines sont infiniment moins
élevées qu' elles ne l' étaient autrefois
lorsqu' elles méritaient le nom de *monts
escarpés*. Rome moderne est élevée de
quarante pieds au-dessus de Rome ancienne.
Les vallées qui séparaient les
collines se sont presque comblées par

p183

le temps et par les ruines des édifices ;
mais ce qui est plus singulier encore,
un amas de vases brisés a élevé deux
collines nouvelles, et c' est presque
une image des temps modernes, que
ces progrès ou plutôt ces débris de la
civilisation, mettant de niveau les montagnes
avec les vallées, effaçant au moral
comme au physique toutes les belles
inégalités produites par la nature, et
qui décoorent son aspect.
Trois autres collines, non comprises
dans les sept fameuses, donnent
à la ville de Rome quelque chose de
si pittoresque, que c' est peut-être la
seule ville qui, par elle-même, et dans
sa propre enceinte, offre les plus magnifiques
points de vue. On y trouve un
mélange si remarquable de ruines et
d' édifices, de campagnes et de déserts,

p184

qu' on peut contempler Rome de tous
les côtés, et voir toujours un tableau
frappant dans la perspective opposée.
Oswald ne pouvait se lasser de considérer
les traces de l' antique Rome du

point élevé du Capitole où Corinne l' avait
conduit. La lecture de l' histoire,
les réflexions qu' elle excite, agissent
bien moins sur notre ame que ces
pierres en désordre, que ces ruines
mêlées aux habitations nouvelles. Les
yeux sont tout-puissans sur l' ame ; après
avoir vu les ruines romaines on croit
aux antiques romains, comme si l' on
avait vécu de leur temps. Les souvenirs
de l' esprit sont acquis par l' étude. Les
souvenirs de l' imagination naissent
d' une impression plus immédiate et plus
intime qui donne de la vie à la pensée,
et nous rend, pour ainsi dire, témoins
de ce que nous avons appris. Sans
doute on est importuné de tous ces bâtimens
modernes qui viennent se mêler
aux antiques débris. Mais un portique

p185

debout à côté d' un humble toit ;
mais des colonnes entre lesquelles de
petites fenêtres d' église sont pratiquées,
un tombeau servant d' asile à
toute une famille rustique, produisent
je ne sais quel mélange d' idées grandes
et simples, je ne sais quel plaisir de
découverte qui inspire un intérêt continuel.
Tout est commun, tout est prosaïque
dans l' extérieur de la plupart
de nos villes européennes, et Rome,
plus souvent qu' aucune autre, présente
le triste aspect de la misère et de la
dégradation ; mais tout à coup une
colonne brisée, un bas-relief à demi détruit,
des pierres liées à la façon indestructible
des architectes anciens,
vous rappellent qu' il y a dans l' homme
une puissance éternelle, une étincelle
divine, et qu' il ne faut pas se lasser de
l' exciter en soi-même et de la ranimer
dans les autres.
Ce forum, dont l' enceinte est si resserrée
et qui a vu tant de choses étonnantes,

p186

est une preuve frappante de la grandeur morale de l' homme. Quand l' univers, dans les derniers temps de Rome, était soumis à des maîtres sans gloire, on trouve des siècles entiers dont l' histoire peut à peine conserver quelques faits ; et ce forum, petit espace, centre d' une ville alors très-circonscrite, et dont les habitans combattaient autour d' elle pour son territoire, ce forum n' a-t-il pas occupé, par les souvenirs qu' il retrace, les plus beaux génies de tous les temps ? Honneur donc, éternel honneur aux peuples courageux et libres, puisqu' ils captivent ainsi les regards de la postérité !

Corinne fit remarquer à lord Nelvil qu' on ne trouvait à Rome que très-peu de débris des temps républicains. Les aqueducs, les canaux construits sous terre pour l' écoulement des eaux, étaient le seul luxe de la république et des rois qui l' ont précédée. Il ne nous reste d' elle que des édifices utiles, des

p187

tombeaux élevés à la mémoire de ses grands hommes, et quelques temples de brique qui subsistent encore. C' est seulement après la conquête de la Sicile que les romains firent usage, pour la première fois, du marbre pour leurs monumens ; mais il suffit de voir les lieux où de grandes actions se sont passées pour éprouver une émotion indéfinissable. C' est à cette disposition de l' ame qu' on doit attribuer la puissance religieuse des pèlerinages. Les pays célèbres en tout genre, alors même qu' ils sont dépouillés de leurs grands hommes et de leurs monumens, exercent beaucoup de pouvoir sur l' imagination. Ce qui frappait les regards n' existe plus, mais le charme du souvenir y est resté.

On ne voit plus sur le forum aucune trace de cette fameuse tribune d' où le peuple romain était gouverné par l' éloquence ; on y trouve encore trois colonnes d' un temple élevé par

Auguste en l' honneur de Jupiter Tonnant, lorsque la foudre tomba près de lui sans le frapper ; un arc à Septime Sévère que le sénat lui éleva pour récompense de ses exploits. Les noms de ses deux fils, Caracalla et Géta, étaient inscrits sur le fronton de l' arc ; mais lorsque Caracalla eut assassiné Géta, il fit ôter son nom, et l' on voit encore la trace des lettres enlevées. Plus loin est un temple à Faustine, monument de la faiblesse aveugle de Marc-Aurèle ; un temple à Vénus, qui, du temps de la république, était consacré à Pallas ; un peu plus loin les ruines du temple dédié au soleil et à la lune, bâti par l' empereur Adrien, qui était jaloux d' Apollodore, fameux architecte grec, et le fit périr pour avoir blâmé les proportions de son édifice.

De l' autre côté de la place l' on voit les ruines de quelques monumens consacrés à de plus nobles buts, à des souvenirs plus purs. Les colonnes d' un

temple qu' on croit être celui de Jupiter Stator, Jupiter qui empêchait les romains de jamais fuir devant leurs ennemis. Une colonne, débris d' un temple de Jupiter Gardien, placé, dit-on, non loin de l' abîme où s' est précipité Curtius. Des colonnes d' un temple élevé, les uns disent à la concorde, les autres à la victoire. Peut-être les peuples conquérans confondent-ils ces deux idées, et pensent-ils qu' il ne peut exister de véritable paix que quand ils ont soumis l' univers ! à l' extrémité du mont Palatin s' élève un bel arc de triomphe dédié à Titus pour la conquête de Jérusalem. On prétend que les juifs qui sont à Rome ne passent jamais sous cet arc, et l' on montre un petit chemin qu' ils prennent, dit-on, pour l' éviter. Il est à souhaiter, pour l' honneur des juifs, que cette anecdote soit vraie ; les longs ressouvenirs conviennent aux

longs malheurs.
Non loin de là est l' arc de Constantin,

p190

embelli de quelques bas-reliefs enlevés
au forum de Trajan par les chrétiens,
qui voulaient décorer le monument
consacré au *fondateur du repos* ;
c' est ainsi que Constantin fut appelé.
Les arts, à cette époque, étaient déjà
dans la décadence, et l' on dépouillait
le passé pour honorer de nouveaux exploits.
Ces portes triomphales qu' on
voit encore à Rome perpétuaient, autant
que les hommes le peuvent, les
honneurs rendus à la gloire. Il y avait
sur leurs sommets une place destinée
aux joueurs de flûte et de trompette,
pour que le vainqueur, en passant,
fût enivré tout à la fois par la musique
et par la louange, et goûtât dans un
même moment toutes les émotions les
plus exaltées.
En face de ces arcs de triomphe
sont les ruines du temple de la paix
bâti par Vespasien ; il était tellement
orné de bronze et d' or dans l' intérieur,
que lorsqu' un incendie le consuma, des

p191

laves de métaux brûlans en découlèrent
jusques dans le forum. Enfin, le colisée,
la plus belle ruine de Rome, termine
la noble enceinte où comparait
toute l' histoire. Ce superbe édifice,
dont les pierres seules dépouillées de
l' or et des marbres subsistent encore,
servit d' arène aux gladiateurs combattant
contre les bêtes féroces. C' est ainsi
qu' on amusait et trompait le peuple
romain par des émotions fortes, alors
que les sentimens naturels ne pouvaient
plus avoir d' essor. L' on entrait par deux
portes dans le colisée, l' une qui était
consacrée aux vainqueurs, l' autre par
laquelle on emportait les morts. Singulier
mépris pour l' espèce humaine,

que de destiner d' avance la mort ou la vie de l' homme au simple passe-temps d' un spectacle ! Titus, le meilleur des empereurs, dédia ce colisée au peuple romain ; et ces admirables ruines portent

p192

avec elles un beau caractère de magnificence et de génie, qu' on est tenté de se faire illusion sur la véritable grandeur, et d' accorder aux chefs-d' oeuvre de l' art l' admiration qui n' est due qu' aux monumens consacrés à des institutions généreuses.

Oswald ne se laissait point aller à l' admiration qu' éprouvait Corinne ; en contemplant ces quatre galeries, ces quatre édifices, s' élevant les uns sur les autres, ce mélange de pompe et de vétusté, qui tout à la fois inspire le respect et l' attendrissement, il ne voyait dans ces lieux que le luxe du maître et le sang des esclaves, et se sentait prévenu contre les beaux arts, qui ne s' inquiètent point du but, et prodiguent leurs dons à quelqu' objet qu' on les destine. Corinne essayait de combattre cette disposition. -ne portez point, dit-elle à lord Nelvil, la rigueur de vos principes de morale et de justice dans la contemplation des monumens d' Italie ;

p193

ils rappellent pour la plupart, je vous l' ai dit, plutôt la splendeur, l' élégance et le goût des formes antiques, que l' époque glorieuse de la vertu romaine. Mais ne trouvez-vous pas quelques traces de la grandeur morale des premiers temps dans le luxe gigantesque des monumens qui leur ont succédé ? La dégradation même de ce peuple romain est imposante encore ; son deuil de la liberté couvre le monde de merveilles, et le génie des beautés idéales cherche à consoler l' homme de la dignité réelle et vraie qu' il a perdue. Voyez ces bains

immenses ouverts à tous ceux qui voulaient
en goûter les voluptés orientales ;
ces cirques destinés aux éléphants qui
venaient combattre avec les tigres ; ces
aqueducs qui faisaient tout à coup un
lac de ces arènes, où des galères luttaient
à leur tour ; ces crocodiles qui
paraissaient à la place, où des lions naguères
s' étaient montrés ; voilà quel fut
le luxe des romains, quand ils placèrent

p194

dans le luxe leur orgueil ! Ces
obélisques amenés d' égypte, et dérobés
aux ombres africaines, pour venir
décorer les sépulcres des romains ; cette
population de statues qui existait autrefois
dans Rome, ne peut être considérée
comme l' inutile et fastueuse pompe
des despotes de l' Asie ; c' est le génie romain,
vainqueur du monde, que les
arts ont revêtu d' une forme extérieure.
Il y a de la féerie dans cette magnificence,
et sa splendeur poétique fait
oublier et son origine et son but.
L' éloquence de Corinne excitait
l' admiration d' Oswald, sans le convaincre ;
il cherchait partout un sentiment
moral, et toute la magie des arts ne
pouvait jamais lui suffire. Alors Corinne
se rappela que, dans cette même
arène, les chrétiens persécutés étaient
morts victimes de leur persévérance ; et
montrant à lord Nelvil les autels élevés
en l' honneur de leurs cendres, et cette
route de la croix que suivent les pénitents
au pied des plus magnifiques débris

p195

de la grandeur mondaine, elle lui demanda
si cette poussière des martyrs
ne disait rien à son coeur. -oui,
s' écria-t-il, j' admire profondément cette
puissance de l' ame et de la volonté
contre les douleurs et la mort : un sacrifice,
quel qu' il soit, est plus beau, plus
difficile, que tous les élans de l' ame et

de la pensée. L' imagination exaltée peut
produire les miracles du génie ; mais
ce n' est qu' en se dévouant à son opinion,
ou à ses sentimens, qu' on est
vraiment vertueux : c' est alors seulement
qu' une puissance céleste subjugué
en nous l' homme mortel. Ces paroles nobles
et pures troublèrent cependant
Corinne ; elle regarda lord Nelvil,
puis elle baissa les yeux ; et bien
qu' en ce moment il prît sa main et la
serrât contre son coeur, elle frémit de
l' idée qu' un tel homme pouvait immoler
les autres et lui-même, au culte
d' opinions, de principes ou de devoirs
dont il aurait fait choix.

p196

Chapitre v.

Après la course du Capitole et du forum,
Corinne et lord Nelvil employèrent
deux jours à parcourir les sept collines.
Les romains d' autrefois faisaient
une fête en l' honneur des sept collines :
c' est une des beautés originales de
Rome, que ces monts enfermés dans
son enceinte ; et l' on conçoit sans peine
comment l' amour de la patrie se plaisait
à célébrer cette singularité.
Oswald et Corinne, ayant vu la veille
le mont Capitolin, recommencèrent
leurs courses par le mont Palatin. Le
palais des césars, appelé *le palais d' or*,
l' occupait tout entier. Ce mont n' offre
à présent que les débris de ce palais.
Auguste, Tibère, Cligula et Néron,
en ont bâti les quatre côtés, et des pierres,

p197

recouvertes par des plantes fécondes,
sont tout ce qu' il en reste aujourd' hui :
la nature y a repris son empire
sur les travaux des hommes, et la
beauté des fleurs console de la ruine
des palais. Le luxe, du temps des rois
et de la république, consistait seulement
dans les édifices publics ; les maisons

des particuliers étaient très-petites et très-simples. Cicéron, Hortensius, les Gracques, habitaient sur ce mont Palatin, qui suffit à peine, lors de la décadence de Rome, à la demeure d' un seul homme. Dans les derniers siècles, la nation ne fut plus qu' une foule anonyme, désignée seulement par l' ère de son maître : on cherche en vain dans ces lieux les deux lauriers plantés devant la porte d' Auguste, le laurier de la guerre, et celui des beaux arts cultivés par la paix ; tous les deux ont disparu. Il reste encore sur le mont Palatin quelques chambres des bains de Livie ; l' on y montre la place des pierres précieuses

p198

qu' on prodiguait alors aux plafonds, comme un ornement ordinaire ; et l' on y voit des peintures dont les couleurs sont encore parfaitement intactes ; la fragilité même des couleurs ajoute à l' étonnement de les voir conservées, et rapproche de nous les temps passés. S' il est vrai que Livie abrégéa les jours d' Auguste, c' est dans l' une de ces chambres que fut conçu cet attentat ; et les regards du souverain du monde, trahi dans ses affections les plus intimes, se sont peut-être arrêtés sur l' un de ces tableaux dont les élégantes fleurs subsistent encore. Que pensa-t-il, dans sa vieillesse, de la vie et de ses pompes ? Se rappela-t-il ses proscriptions ou sa gloire ? Craignit-il, espéra-t-il un monde à venir ? Et la dernière pensée qui révèle tout à l' homme, la dernière pensée d' un maître de l' univers erre-t-elle encore sous ces voûtes ? Le mont Aventin offre plus qu' aucun autre les traces des premiers temps

p199

de l' histoire romaine. Précisément en face du palais construit par Tibère on voit les débris du temple de la liberté,

bâti par le père des Gracques. Au pied du mont Aventin était le temple dédié à la fortune virile par Servius Tullius, pour remercier les dieux de ce qu' étant né esclave, il était devenu roi. Hors des murs de Rome on trouve aussi les débris d' un temple qui fut consacré à la fortune des femmes, lorsque Véturie arrêta Coriolan. Vis-à-vis du mont Aventin est le mont Janicule, sur lequel Porsenna plaça son armée. C' est en face de ce mont qu' Horatius Coclès fit couper derrière lui le pont qui conduisait à Rome. Les fondemens de ce pont subsistent encore ; il y a sur les bords du fleuve un arc de triomphe bâti en briques, aussi simple que l' action qu' il rappelle était grande. Cet arc fut élevé, dit-on, en l' honneur d' Horatius Coclès. Au milieu du Tibre on aperçoit une île formée des gerbes

p200

de blé recueillies dans les champs de Tarquin, et qui furent pendant longtemps exposées sur le fleuve, parce que le peuple romain ne voulait point les prendre, croyant qu' un mauvais sort y était attaché. On aurait de la peine, de nos jours, à faire tomber sur des richesses quelconques des malédictions assez efficaces pour que personne ne consentît à s' en emparer. C' est sur le mont Aventin que furent placés les temples de la pudeur patricienne et de la pudeur plébéienne. Au pied de ce mont on voit le temple de Vesta, qui subsiste encore presque en entier, quoique les inondations du Tibre l' aient souvent menacé. Non loin de là sont les débris d' une prison pour dettes, où se passa, dit-on, le beau trait de piété filiale généralement connu. C' est aussi dans ce même lieu

p201

que Clélie et ses compagnes, prisonnières

de Porsenna, traversèrent le Tibre pour venir rejoindre les romains. Ce mont Aventin repose l'ame de tous les souvenirs pénibles que rappellent les autres collines, et son aspect est beau comme les souvenirs qu' il retrace. On avait donné le nom de belle rive (*pulchrum littus*) au bord du fleuve qui est au pied de cette colline. C' est là que se promenaient les orateurs de Rome en sortant du forum ; c' est là que César et Pompée se rencontraient comme de simples citoyens, et qu' ils cherchaient à captiver Cicéron, dont l' indépendante éloquence leur importait plus alors que la puissance même de leurs armées. La poésie vient encore embellir ce séjour. Virgile a placé sur le mont Aventin la caverne de Cacus ; et les romains, si grands par leur histoire, le sont encore par les fictions héroïques dont les poètes ont orné leur origine

p202

fabuleuse. Enfin, en revenant du mont Aventin, on aperçoit la maison de Nicolas Rienzi, qui essaya vainement de faire revivre les temps anciens dans les temps modernes ; et ce souvenir, tout faible qu' il est à côté des autres, fait encore penser long-temps. Le mont Coelius est remarquable parce qu' on y voit les débris du camp des prétoriens et de celui des soldats étrangers. On a trouvé cette inscription dans les ruines de l' édifice construit pour recevoir ces soldats : *au génie saint des camps étrangers*. saint, en effet, pour ceux dont il maintenait la puissance ! Ce qui reste de ces antiques casernes fait juger qu' elles étaient bâties à la manière des cloîtres, ou plutôt que les cloîtres ont été bâtis sur leur modèle. Le mont Esquilin était appelé le mont *des poètes*, parce que Mécène ayant son palais sur cette colline, Horace, Properce et Tibulle y avaient aussi leur habitation. Non loin de là

sont les ruines des thermes de Titus et de Trajan. On croit que Raphaël prit le modèle de ses arabesques dans les peintures à fresque des thermes de Titus. C'est aussi là qu'on a découvert le groupe de Laocoon. La fraîcheur de l'eau donne un tel sentiment de plaisir dans les pays chauds, qu'on se plaisait à réunir toutes les pompes du luxe et toutes les jouissances de l'imagination dans les lieux où l'on se baignait. Les romains y faisaient exposer les chefs-d'oeuvre de la peinture et de la sculpture. C'était à la clarté des lampes qu'ils les considéraient ; car il paraît, par la construction de ces bâtimens, que le jour n'y pénétrait jamais, et qu'on voulait ainsi se préserver de ces rayons du soleil si poignans dans le midi : c'est sans doute à cause de la sensation qu'ils produisent, que les anciens les ont appelés les dards d'Apollon. On pourrait croire, en observant les précautions extrêmes

prises par les anciens contre la chaleur, que le climat était alors plus brûlant encore que de nos jours. C'est dans les thermes de Caracalla qu'étaient placés l'Hercule de Farnèse, la Flore et le groupe de Dircé. Près d'Ostie, l'on a trouvé dans les bains de Néron l'Apollon du Belvédère. Peut-on concevoir qu'en regardant cette noble figure Néron n'ait pas senti quelques mouvemens généreux ! Les thermes et les cirques sont les seuls genres d'édifices consacrés aux amusemens publics dont il reste des traces à Rome. Il n'y a point d'autre théâtre que celui de Marcellus dont les ruines subsistent encore. Pline raconte que l'on a vu trois cent soixante colonnes de marbre et trois mille statues dans un théâtre qui ne devait durer que peu de jours. Tantôt les romains élevaient des bâtimens si solides,

qu' ils résistaient aux tremblemens de terre ; tantôt ils se plaisaient à consacrer

p205

des travaux immenses à des édifices qu' ils détruisaient eux-mêmes quand les fêtes étaient finies : ils se jouaient ainsi du temps sous toutes les formes. Les romains, d' ailleurs, n' avaient pas, comme les grecs, la passion des représentations dramatiques ; les beaux arts ne fleurirent à Rome que par les ouvrages et les artistes de la Grèce, et la grandeur romaine s' exprimait plutôt par la magnificence colossale de l' architecture, que par les chefs-d' oeuvre de l' imagination. Ce luxe gigantesque, ces merveilles de la richesse ont un grand caractère de dignité : ce n' était plus de la liberté, mais c' était toujours de la puissance. Les monumens consacrés aux bains publics s' appelaient des provinces ; on y réunissait les diverses productions, et les divers établissemens qui peuvent se trouver dans un pays tout entier. Le cirque (appelé *circus maximus*), dont on voit encore les débris, touchait de si près

p206

au palais des césars, que Néron, des fenêtres de son palais, pouvait donner le signal des jeux. Le cirque était assez grand pour contenir trois cent mille personnes. La nation presque tout entière était amusée dans le même moment ; ces fêtes immenses pouvaient être considérées comme une sorte d' institution populaire qui réunissait tous les hommes pour le plaisir, comme autrefois ils se réunissaient pour la gloire. Le mont Quirinal et le mont Viminal se tiennent de si près, qu' il est difficile de les distinguer : c' était là qu' existait la maison de Salluste et de Pompée ; c' est aussi là que le pape a maintenant

fixé son séjour. On ne peut faire un pas dans Rome sans rapprocher le présent avec le passé, et les différens passés entre eux. Mais on apprend à se calmer sur les événemens de son temps, en voyant l' éternelle mobilité de l' histoire des hommes ; et l' on a comme une sorte

p207

de honte de s' agiter, en présence de tant de siècles, qui tous ont renversé l' ouvrage de leurs prédécesseurs. à côté des sept collines, ou sur leur penchant ou sur leur sommet, on voit s' élever une multitud de clochers, des obélisques, la colonne Trajane, la colonne Antonine, la tour de Conti, d' où l' on prétend que Néron contempla l' incendie de Rome, et la coupole de saint-Pierre, qui domine encore sur tout ce qui domine. Il semble que l' air est peuplé par tous ces monumens qui se prolongent vers le ciel, et qu' une ville aérienne plane avec majesté sur la ville de la terre.

En rentrant dans Rome, Corinne fit passer Oswald sous le portique d' Octavie, de cette femme qui a si bien aimé et tant souffert ; puis ils traversèrent *la route scélérate*, par laquelle l' infâme Tullie a passé, foulant le corps de son père sous les pieds de ses chevaux ; on voit de loin le temple élevé par

p208

Agrippine en l' honneur de Claude, qu' elle a fait empoisonner ; et l' on passe enfin devant le tombeau d' Auguste, dont l' enceinte intérieure sert aujourd' hui d' arène aux combats des animaux. -je vous ai fait parcourir bien rapidement, dit Corinne à lord Nelvil, quelques traces de l' histoire antique ; mais vous comprendrez le plaisir qu' on peut trouver dans ces recherches, à la fois savantes et poétiques, qui parlent à l' imagination comme à la pensée. Il y

a dans Rome beaucoup d' hommes distingués dont la seule occupation est de découvrir un nouveau rapport entre l' histoire et les ruines. -je ne sais point d' étude qui captivât davantage mon intérêt, reprit lord Nelvil, si je me sentais assez de calme pour m' y livrer : ce genre d' érudition est bien plus animé que celle qui s' acquiert par les livres : on dirait que l' on fait revivre ce qu' on découvre, et que le passé reparaît sous la poussière qui l' a enseveli. -sans

p209

doute, dit Corinne, et ce n' est pas un vain préjugé que cette passion pour les temps antiques. Nous vivons dans un siècle où l' intérêt personnel semble le seul principe de toutes les actions des hommes ; et quelle sympathie, quelle émotion, quel enthousiasme pourrait jamais résulter de l' intérêt personnel ! Il est plus doux de rêver à ces jours de dévouement, de sacrifice et d' héroïsme qui pourtant ont existé, et dont la terre porte encore les honorables traces.

p210

Chapitre vi.

Corinne se flattait en secret d' avoir captivé le cœur d' Oswald : mais comme elle connaissait sa réserve et sa sévérité, elle n' avait point osé lui montrer tout l' intérêt qu' il lui inspirait, quoiqu' elle fût disposée, par caractère, à ne point cacher ce qu' elle éprouvait. Peut-être aussi croyait-elle que, même en se parlant sur des sujets étrangers à leur sentiment, leur voix avait un accent qui trahissait leur affection mutuelle, et qu' un aveu secret d' amour était peint dans leurs regards et dans ce langage mélancolique et voilé qui pénètre si profondément dans l' ame.

Un matin, lorsque Corinne se préparait à continuer ses courses avec Oswald, elle reçut un billet de lui, presque

p211

cérémonieux, qui lui annonçait que le mauvais état de sa santé le retenait chez lui pour quelques jours. Une inquiétude douloureuse serra le coeur de Corinne : d'abord elle craignit qu'il ne fût dangereusement malade ; mais le comte d'Erfeuil, qu'elle vit le soir, lui dit que c'était un de ces accès de mélancolie auxquels il était très-sujet, et pendant lesquels il ne voulait parler à personne. -moi-même, dit alors le comte d'Erfeuil, quand il est comme cela, je ne le vois pas. Ce *moi-même* déplaisait assez à Corinne, mais elle se garda bien de le témoigner au seul homme qui pût lui donner des nouvelles de lord Nelvil. Elle l'interrogea, se flattant qu'un homme aussi léger, du moins en apparence, lui dirait tout ce qu'il savait. Mais tout à coup, soit qu'il voulût cacher par un air de mystère qu'Oswald ne lui avait rien confié, soit qu'il crût plus honorable de refuser ce qu'on lui demandait que de l'accorder,

p212

il opposa un silence imperturbable à l'ardente curiosité de Corinne. Elle, qui avait toujours eu de l'ascendant sur tous ceux à qui elle avait parlé, ne pouvait comprendre pourquoi ses moyens de persuasion étaient sans effet sur le comte d'Erfeuil ; ne savait-elle pas que l'amour-propre est ce qu'il y a au monde de plus inflexible ? Quelle ressource restait-il donc à Corinne pour savoir ce qui se passait dans le coeur d'Oswald ! Lui écrire ? Tant de mesure est nécessaire en écrivant ! Et Corinne était surtout aimable par l'abandon et le naturel. Trois jours s'écoulèrent, pendant lesquels elle ne vit point lord Nelvil, et fut tourmentée par une agitation mortelle. -qu'ai-je donc fait, se disait-elle, pour le détacher de moi ? Je ne lui ai point dit que je l'aimais, je n'ai point eu ce tort si terrible en Angleterre, et si pardonnable en

Italie. L' a-t-il deviné ? Mais pourquoi m' en estimerait-il moins ? Oswald

p213

ne s' était éloigné de Corinne que parce qu' il se sentait trop vivement entraîné par son charme. Bien qu' il n' eût pas donné sa parole d' épouser Lucile Edgermond, il savait que l' intention de son père avait été de la lui donner pour femme, et il désirait de s' y conformer. Enfin Corinne n' était point connue sous son véritable nom, et menait, depuis plusieurs années, une vie beaucoup trop indépendante ; un tel mariage n' eût point obtenu (lord Nelvil le croyait) l' approbation de son père, et il sentait bien que ce n' était pas ainsi qu' il pouvait expier ses torts envers lui. Voilà quels étaient ses motifs pour s' éloigner de Corinne. Il avait formé le projet de lui écrire en quittant Rome, ce qui le condamnait à cette résolution ; mais comme il ne s' en sentait pas la force, il se bornait à ne pas aller chez elle, et ce sacrifice, toutefois, lui parut dès le second jour trop pénible. Corinne était frappée de l' idée qu' elle

p214

ne reverrait plus Oswald, qu' il s' en irait sans lui dire adieu. Elle s' attendait à chaque instant à recevoir la nouvelle de son départ ; et cette crainte exaltait tellement son sentiment, qu' elle se sentit saisie tout à coup par la passion, par cette griffe de vautour sous laquelle le bonheur et l' indépendance succombent. Ne pouvant rester dans sa maison, où lord Nelvil ne venait pas, elle errait quelquefois dans les jardins de Rome, espérant le rencontrer. Elle supportait mieux les heures pendant lesquelles se promenant au hasard, elle avait une chance quelconque de l' apercevoir. L' imagination ardente de Corinne était la source de son

talent ; mais, pour son malheur, cette imagination se mêlait à sa sensibilité naturelle, et la lui rendait souvent très-douloureuse.

Le soir du quatrième jour de cette cruelle absence il faisait un beau clair de lune, et Rome est bien belle pendant

p215

le silence de la nuit : il semble alors qu' elle n' est habitée que par ses illustres ombres. Corinne, en revenant de chez une femme de ses amies, oppressée par la douleur, descendit de sa voiture et se reposa quelques instans près de la fontaine de Trevi, devant cette source abondante qui tombe en cascade au milieu de Rome, et semble comme la vie de ce tranquille séjour. Lorsque pendant quelques jours cette cascade s' arrête, on dirait que Rome est frappée de stupeur. C' est le bruit des voitures que l' on a besoin d' entendre dans les autres villes, à Rome c' est le murmure de cette fontaine immense qui semble comme l' accompagnement nécessaire à l' existence rêveuse qu' on y mène : l' image de Corinne se peignit dans cette onde si pure, qu' elle porte depuis plusieurs siècles le nom de l' *eau virginale*. Oswald, qui s' était arrêté dans le même lieu peu de momens après, aperçut le charmant visage de

p216

son amie qui se répétait dans l' eau. Il fut saisi d' une émotion tellement vive qu' il ne savait pas d' abord si c' était son imagination qui lui faisait apparaître l' ombre de Corinne, comme tant de fois elle lui avait montré celle de son père ; il se pencha vers la fontaine pour mieux voir, et ses propres traits vinrent alors se réfléchir à côté de ceux de Corinne. Elle le reconnut, fit un cri, s' élança vers lui rapidement et lui saisit le bras, comme si elle eût craint qu' il ne s' échappât

de nouveau ; mais à peine se fut-elle livrée à ce mouvement trop impétueux, qu' elle rougit, en se ressouvenant du caractère de lord Nelvil, d' avoir montré si vivement ce qu' elle éprouvait ; et laissant tomber la main qui retenait Oswald, elle se couvrit le visage avec l' autre pour cacher ses pleurs.

-Corinne, dit Oswald, chère Corinne, mon absence vous a donc rendue malheureuse ! -oh, oui, répondit-elle,

p217

et vous en étiez sûr ! Pourquoi donc me faire du mal ? Ai-je mérité de souffrir par vous ! -non, s' écria lord Nelvil, non, sans doute. Mais si je ne me crois pas libre, si je sens que je n' ai dans le coeur que des orages et des regrets, pourquoi vous associerais-je à cette tourmente de sentimens et de craintes ? Pourquoi... -il n' est plus temps, interrompit Corinne, il n' est plus temps, la douleur est déjà dans mon sein, ménagez-moi. -vous, de la douleur ? Reprit Oswald ; est-ce au milieu d' une carrière si brillante, de tant de succès, avec une imagination si vive ? -arrêtez, dit Corinne, vous ne me connaissez pas ; de toutes mes facultés la plus puissante c' est la faculté de souffrir. Je suis née pour le bonheur, mon caractère est confiant, mon imagination est animée ; mais la peine excite en moi je ne sais quelle impétuosité qui peut troubler ma raison ou me donner la mort. Je vous le répète encore,

p218

ménagez-moi ; la gaieté, la mobilité ne me servent qu' en apparence ; mais il y a dans mon ame des abîmes de tristesse dont je ne pouvais me défendre qu' en me préservant de l' amour. Corinne prononça ces mots avec une expression qui émut vivement Oswald.

-je reviendrai vous voir demain matin,
reprit-il, n' en doutez pas, Corinne.
-me le jurez-vous ? Dit-elle avec une
inquiétude qu' elle s' efforçait en vain de
cacher. -oui, je le jure, s' écria lord
Nelvil ; et il disparut.

LIVRE V

p219

Chapitre premier.

Le lendemain, Oswald et Corinne
furent embarrassés l' un et l' autre en se
revoyant. Corinne n' avait plus de confiance
dans l' amour qu' elle inspirait.
Oswald était mécontent de lui-même :
il se connaissait dans le caractère un
genre de faiblesse qui l' irritait quelquefois
contre ses propres sentimens
comme contre une tyrannie ; et tous
les deux cherchèrent à ne pas se parler
de leur affection mutuelle. -je vous
propose aujourd' hui, dit Corinne, une
course assez solennelle, mais qui sûrement
vous intéressera : allons voir les
tombeaux ; allons voir le dernier asile

p220

de ceux qui vécutrent parmi les monumens
dont nous avons contemplé les
ruines. -oui, répondit Oswald, vous
avez deviné ce qui convient à la disposition
actuelle de mon ame ; et il
prononça ces mots avec un accent si
douloureux, que Corinne se tut quelques
momens, n' osant pas essayer de
lui parler. Mais reprenant courage par
le désir de soulager Oswald de ses
peines, en l' intéressant vivement à
tout ce qu' ils voyaient ensemble, elle
lui dit : -vous le savez, mylord, loin
que chez les anciens l' aspect des tombeaux
décourageât les vivans, on croyait
inspirer une émulation nouvelle en plaçant
ces tombeaux sur les routes publiques,

afin que retraçant aux jeunes gens le souvenir des hommes illustres, ils invitassent silencieusement à les imiter. -ah ! Que j' envie, dit Oswald en soupirant, tous ceux dont les regrets ne sont pas mêlés à des remords ! -vous, des remords, s' écria Corinne,

p221

vous ! Ah ! Je suis certaine qu' ils ne sont en vous qu' une vertu de plus, un scrupule du coeur, une délicatesse exaltée. -Corinne, Corinne, n' approchez pas de ce sujet, interrompit Oswald : dans votre heureuse contrée les sombres pensées disparaissent à la clarté des cieux ; mais la douleur qui a creusé jusqu' au fond de notre ame ébranle à jamais toute notre existence. -vous me jugez mal, répondit Corinne ; je vous l' ai déjà dit, bien que mon caractère soit fait pour jouir vivement du bonheur, je souffrirais plus que vous, si... elle n' acheva pas, et changea de discours. -mon seul désir, mylord, continua-t-elle, c' est de vous distraire un moment ; je n' espère rien de plus. La douceur de cette réponse toucha lord Nelvil ; et voyant une expression de mélancolie dans les regards de Corinne naturellement si pleins d' intérêt et de flamme, il se reprocha d' attrister une personne née pour les impressions

p222

vives et douces, et s' efforça de l' y ramener. Mais l' inquiétude qu' éprouvait Corinne sur les projets d' Oswald, sur la possibilité de son départ, troublait entièrement sa sérénité accoutumée. Elle conduisit lord Nelvil hors des portes de la ville, sur les anciennes traces de la voie appienne. Ces traces sont marquées, au milieu de la campagne de Rome, par des tombeaux à droite et à gauche dont les ruines se voient à perte de vue à plusieurs milles

en-delà des murs. Les romains ne souffraient pas qu' on ensevelît les morts dans l' intérieur de la ville ; les tombeaux seuls des empereurs y étaient admis. Cependant un simple citoyen, nommé Publius Bibulus, obtint cette faveur, en récompense de ses vertus obscures. Les contemporains, en effet, honorent plus volontiers celles-là que toutes les autres.

On passe, pour aller la voie appienne, par la porte st-Sébastien, autrefois

p223

appelée *Capene*. Cicéron dit qu' en sortant par cette porte, les tombeaux qu' on aperçoit les premiers sont ceux des Métellus, des Scipions et des Servilius. Le tombeau de la famille des Scipions a été trouvé dans ces lieux mêmes, et transporté depuis au vatican. C' est presque un sacrilège de déplacer les cendres, d' altérer les ruines : l' imagination tient de plus près qu' on ne croit à la morale ; il ne faut pas l' offenser. Parmi tant de tombeaux qui frappent les regards, on place des noms au hasard, sans pouvoir être assuré de ce qu' on suppose ; mais cette incertitude même inspire une émotion qui ne permet de voir avec indifférence aucun de ces monumens. Il en est dans lesquels des maisons de paysans sont pratiquées ; car les romains consacraient un grand espace et des édifices assez vastes à l' urne funéraire de leurs amis ou de leurs concitoyens illustres. Ils n' avaient pas cet aride principe

p224

d' utilité qui fertilise quelques coins de terre de plus, en frappant de stérilité le vaste domaine du sentiment et de la pensée.

On voit, à quelque distance de la voie appienne, un temple élevé par la république à l' honneur et à la vertu ;

un autre au dieu qui a fait retourner
Annibal sur ses pas ; la fontaine d' égérie,
où Numa allait consulter la divinité
des hommes de bien, la conscience
interrogée dans la solitude. Il
semble qu' autour de ces tombeaux les
traces seules des vertus subsistent encore.
Aucun monument des siècles du
crime ne se trouve à côté des lieux où
reposent ces illustres morts ; ils se sont
entourés d' une honorable espace, où
les plus nobles souvenirs peuvent régner
sans être troublés.
L' aspect de la campagne autour de
Rome a quelque chose de singulièrement
remarquable : sans doute c' est un
désert, car il n' y a point d' arbres ni

p225

d' habitations ; mais la terre est couverte
de plantes naturelles que l' énergie de
la végétation renouvelle sans cesse. Ces
plantes parasites se glissent dans les
tombeaux, décorent les ruines, et semblent
là seulement pour honorer les
morts. On dirait que l' orgueilleuse
nature a repoussé tous les travaux de
l' homme, depuis que les Cincinnatus
ne conduisent plus la charrue qui sillonnait
son sein ; elle produit des plantes
au hasard, sans permettre que les
vivans se servent de sa richesse. Ces
plaines incultes doivent déplaire aux
agriculteurs, aux administrateurs, à
tous ceux qui spéculent sur la terre
et veulent l' exploiter pour les besoins
de l' homme ; mais les ames rêveuses,
que la mort occupe autant que la vie,
se plaisent à contempler cette campagne
de Rome où le temps présent n' a
imprimé aucune trace ; cette terre qui
chérit ses morts, et les couvre avec
amour des inutiles fleurs, des inutiles

p226

plantes qui se traînent sur le sol, et ne
s' élèvent jamais assez pour se séparer

des cendres qu' elles ont l' air de caresser.
Oswald convint que dans ce lieu l' on
devait goûter plus de calme que partout
ailleurs. L' ame n' y souffre pas autant
par les images que la douleur lui
représente ; il semble que l' on partage
encore avec ceux qui ne sont plus les
charmes de cet air, de ce soleil et de
cette verdure. Corinne observa l' impression
que recevait lord Nelvil, et
elle en conçut quelque espérance : elle
ne se flattait point de consoler Oswald ;
elle n' eût pas même souhaité d' effacer
de son coeur les justes regrets qu' il devait
à la perte de son père ; mais il y a
dans le sentiment même des regrets
quelque chose de doux et d' harmonieux
qu' il faut tâcher de faire connaître à
ceux qui n' en ont encore éprouvé que
les amertumes, c' est le seul bien qu' on
puisse leur faire.

p227

-arrêtons-nous ici, dit Corinne,
en face de ce tombeau, le seul qui reste
encore presque en entier ; ce n' est point
le tombeau d' un romain célèbre, c' est
celui de Cécilia Métella, jeune fille à
qui son père a fait élever ce monument.
-heureux, dit Oswald, heureux les
enfants qui meurent dans les
bras de leur père, et reçoivent la mort
dans le sein qui leur donna la vie, la
mort elle-même alors perd son aiguillon
pour eux. -oui, dit Corinne avec émotion,
heureux ceux qui ne sont pas
orphelins. Voyez, on a sculpté des
armes sur ce tombeau, bien que ce
soit celui d' une femme ; mais les filles
des héros peuvent avoir sur leurs tombes
les trophées de leur père : c' est une
belle union que celle de l' innocence et
de la valeur. Il y a une élégie de Properce
qui peint mieux qu' aucun autre
écrit de l' antiquité, cette dignité des
femmes chez les romains, plus imposante
et plus pure que l' éclat même

p228

dont elles jouissaient pendant le temps de la chevalerie. Cornélie, morte dans sa jeunesse, adresse à son époux les adieux et les consolations les plus touchantes, et l'on y sent presque à chaque mot tout ce qu'il y a de respectable et de sacré dans les liens de famille. Le noble orgueil d'une vie sans tache se peint dans cette poésie majestueuse des latins, dans cette poésie noble et sévère comme les maîtres du monde.

oui, dit Cornélie, aucune tache n'a souillé ma vie depuis l'hymen jusqu'au bûcher ; j'ai vécu pure entre les deux flambeaux. quelle admirable expression, s'écria Corinne ! Quelle image sublime ! Et qu'il est digne d'envie le sort de la femme qui peut avoir ainsi conservé la plus parfaite unité dans sa destinée, et n'emporte au tombeau qu'un souvenir ! C'est assez pour une vie.

En achevant ces mots, les yeux de Corinne se remplirent de larmes ; un

p229

sentiment cruel, un soupçon pénible s'empara du cœur d'Oswald. -Corinne, s'écria-t-il, Corinne, votre âme délicate n'a-t-elle rien à se reprocher ? Si je pouvais disposer de moi, si je pouvais m'offrir à vous, n'aurais-je point de rivaux dans le passé ? Pourrais-je être fier de mon choix ? Une jalousie cruelle ne troublerait-elle pas mon bonheur ? -je suis libre, et je vous aime comme je n'ai jamais aimé, répondit Corinne, que voulez-vous de plus ? Faut-il me condamner à vous avouer qu'avant de vous avoir connu, mon imagination a pu me tromper sur l'intérêt qu'on m'inspirait ! Et n'y a-t-il pas, dans le cœur de l'homme, une pitié divine pour les erreurs que le sentiment, ou du moins l'illusion du sentiment, aurait fait commettre ! En achevant ces mots, un rougeur modeste couvrit son visage. Oswald tressaillit, mais il se tut. Il y avait dans le regard de Corinne une expression de repentir et de timidité,

p230

qui ne lui permit pas de la juger avec
rigueur, et il lui sembla qu' un rayon
du ciel descendait sur elle pour l' absoudre.
Il prit sa main, la serra contre
son coeur, et se mit à genoux devant
elle sans rien prononcer, sans rien promettre,
mais en la contemplant avec
un regard d' amour qui laissait tout
espérer.

-croyez-moi, dit Corinne à lord
Nelvil, ne formons point de plan pour
les années qui suivront. Les plus heureux
moments de la vie sont encore
ceux qu' un hasard bienfaisant nous accorde.
Est-ce donc ici, est-ce donc au
milieu des tombeaux qu' il faut tant
croire à l' avenir ? -non, s' écria lord
Nelvil, non, je ne crois point à l' avenir
qui nous séparerait ! Ces quatre jours
d' absence m' ont trop bien appris que
je n' existais plus maintenant que par
vous. Corinne ne répondit rien à ces
douces paroles, mais elle les recueillit
religieusement dans son coeur ; elle

p231

craignait toujours, en prolongeant l' entretien
sur le sentiment qui seul l' occupait,
d' exciter Oswald à déclarer ses
projets avant qu' une plus longue habitude
lui rendît la séparation impossible.
Souvent même elle dirigeait à
dessein son attention vers les objets extérieurs ;
comme cette sultane des
contes arabes qui cherchait à captiver,
par mille récits divers, l' intérêt de celui
qu' elle aimait, afin d' éloigner la décision
de son sort jusqu' au moment où
les charmes de son esprit remportèrent
la victoire.

p232

Chapitre ii.
Non loin de la voie appienne, Oswald

et Corinne se firent montrer les
columbarium où les esclaves sont réunis
à leurs maîtres, où l' on voit dans un
même tombeau tout ce qui vécut par
la protection d' un seul homme ou d' une
seule femme. Les femmes de Livie, par
exemple, celles qui, consacrées jadis
aux soins de sa beauté, luttèrent pour
elle contre le temps, et disputaient aux
années quelques-uns de ses charmes,
sont placées à côté d' elle dans de petites
urnes. On croit voir une collection
de morts obscurs autour d' un mort illustre,
non moins silencieux que son
cortège. à peu de distance de là, l' on
aperçoit un champ où les vestales infidèles
à leurs vœux étaient enterrées
vivantes ; singulier exemple de fanatisme

p233

dans une religion naturellement tolérante.
-je ne vous mènerai point aux catacombes,
dit Corinne à lord Nelvil,
quoique, par un hasard singulier, elles
soient au-dessous de cette voie appienne,
et que les tombeaux habitent
ainsi sous les tombeaux. Mais cet asile
des chrétiens persécutés a quelque
chose de si sombre et de si terrible,
que je ne puis me résoudre à y retourner ;
ce n' est pas cette mélancolie touchante
que l' on respire dans les lieux
ouverts, c' est le cachot près du sépulcre,
c' est le supplice de la vie à côté des horreurs
de la mort. Sans doute on se sent
pénétré d' admiration pour les hommes
qui, par la seule puissance de l' enthousiasme,
ont pu supporter cette vie souterraine,
et se sont ainsi séparés entièrement
du soleil et de la nature ;
mais l' ame est si mal à l' aise dans ce lieu,
qu' il n' en peut résulter aucun bien pour
elle. L' homme est une partie de la création,

p234

il faut qu' il trouve son harmonie
morale dans l' ensemble de l' univers,

dans l'ordre habituel de la destinée ; et de certaines exceptions violentes et redoutables peuvent étonner la pensée, mais effraient tellement l'imagination, que la disposition habituelle de l'ame ne saurait y gagner. Allons plutôt, continua Corinne, voir la pyramide de Cestius ; les protestans qui meurent ici sont tous ensevelis autour de cette pyramide, et c'est un doux asile, tolérant et libéral. -oui, répondit Oswald, c'est là que plusieurs de mes compatriotes ont trouvé leur dernier séjour. Allons-y ; peut-être est-ce ainsi du moins que je ne vous quitterai jamais. Corinne frémit à ces mots, et sa main tremblait en s'appuyant sur le bras de lord Nelvil. -je suis mieux, reprit-il, bien mieux depuis que je vous connais. Et le visage de Corinne fut éclairé de nouveau par cette joie douce et tendre, son expression habituelle.

p235

Cestius présidait aux jeux des romains ; son nom ne se trouve point dans l'histoire, mais il s'est illustré par son tombeau. La pyramide massive qui le renferme défend sa mort de l'oubli qui a tout-à-fait effacé sa vie. Aurélien craignant qu'on ne se servît de cette pyramide comme d'une forteresse pour attaquer Rome, l'a fait enclaver dans les murs qui subsistent encore, non pas comme d'inutiles ruines, mais comme l'enceinte actuelle de Rome moderne. On dit que les pyramides imitent, par leur forme, la flamme qui s'élève sur un bûcher. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette forme mystérieuse attire les regards et donne un caractère pittoresque à tous les points de vue dont elle fait partie. En face de cette pyramide est le mont Testacée, sous lequel il y a des grottes extrêmement fraîches où l'on donne des festins pendant l'été. Les festins, à Rome, ne sont point troublés par la vue des tombeaux. Les pins

p236

et les cyprès qu' on aperçoit de distance
en distance dans la riante campagne
d' Italie retracent aussi ces souvenirs
solennels ; et ce contraste produit le
même effet que les vers d' Horace,

... moriture delli,...

*linquenda tellus, et domus, et placens
uxor,*

au milieu des poésies consacrées à toutes
les jouissances de la terre. Les anciens
ont toujours senti que l' idée de la mort
a sa volupté ; l' amour et les fêtes la
rappellent, et l' émotion d' une joie vive
semble s' accroître par l' idée même de
la brièveté de la vie.

Corinne et lord Nelvil revinrent de
la course des tombeaux en côtoyant

p237

les bords du Tibre. Jadis il était couvert
de vaisseaux et bordé de palais ;
jadis ses inondations mêmes étaient regardées
comme des présages : c' était le
fleuve prophète, la divinité tutélaire de
Rome. Maintenant on dirait qu' il
coule parmi les ombres, tant il est solitaire,
tant la couleur de ses eaux paraît livide !
Les plus beaux monumens
des arts, les plus admirables statues
ont été jetés dans le Tibre, et sont cachés
sous ses flots. Qui sait si, pour les
chercher, on ne le détournera pas un
jour de son lit ? Mais quand on songe
que les chefs-d' oeuvre du génie humain
sont peut-être là devant nous, et qu' un
oeil plus perçant les verrait à travers
les ondes, l' on éprouve je ne sais quelle
émotion qui renaît à Rome sans cesse
sous diverses formes, et fait trouver une
société pour la pensée dans les objets
physiques, muets partout ailleurs.

p238

Chapitre iii.

Raphaël a dit que Rome moderne
était presque en entier bâtie avec les débris

de Rome ancienne ; et il est certain
qu' on n' y peut faire un pas sans être
frappé de quelques restes de l' antiquité.
L' on aperçoit les *murs éternels*,
selon l' expression de Pline, à travers
l' ouvrage des derniers siècles ; les édifices
de Rome portent presque tous une
empreinte historique ; on y peut remarquer,
pour ainsi dire, la physionomie
des âges. Depuis les étrusques jusqu' à
nos jours, depuis ces peuples plus anciens
que les romains même, et qui
ressemblent aux égyptiens par la solidité
de leurs travaux et la bizarrerie
de leurs dessins, depuis ces peuples
jusqu' au chevalier Bernin, cet artiste

p239

maniéré, comme les poètes italiens du
dix-septième siècle, on peut observer
l' esprit humain à Rome dans les différens
caractères des arts, des édifices et des
ruines. Le moyen âge et le siècle brillant
des Médicis reparaissent à nos yeux
par leurs oeuvres, et cette étude du
passé dans les objets présens à nos regards
nous fait pénétrer le génie des
temps. On croit que Rome avait autrefois
un nom mystérieux, qui n' était
connu que de quelques adeptes ; il semble
qu' il est encore nécessaire d' être
initié dans le secret de cette ville. Ce
n' est pas simplement un assemblage
d' habitations, c' est l' histoire du monde,
figurée par divers emblèmes, et représentée
sous diverses formes.

Corinne convint avec lord Nelvil
qu' ils iraient voir ensemble d' abord les
édifices de Rome moderne, et qu' ils
réserveraient pour un autre temps les
admirables collections de tableaux et
de statues qu' elle renferme. Peut-être

p240

sans s' en rendre raison, Corinne désirait-elle
de renvoyer le plus qu' il était
possible ce qu' on ne peut se dispenser

de connaître à Rome ; car qui l' a jamais
quittée sans avoir contemplé l' Apollon
du Belvédère et les tableaux de Raphaël !
Cette garantie, toute faible qu' elle
était, qu' Oswald ne partirait pas encore,
plaisait à son imagination. Y a-t-il de
la fierté, dira-t-on, à vouloir retenir
ce qu' on aime par un autre motif que
celui du sentiment ? Je ne sais, mais
plus on aime, moins on se fie au sentiment
que l' on inspire ; et quelle que soit
la cause qui nous assure la présence
de l' objet qui nous est cher, on l' accepte
toujours avec joie. Il y a souvent bien
de la vanité dans un certain genre de
fierté ; et si des charmes généralement
admirés, tels que ceux de Corinne, ont
un véritable avantage, c' est qu' ils permettent
de placer son orgueil dans le
sentiment qu' on éprouve, plus encore
que dans celui qu' on inspire.

p241

Corinne et lord Nelvil recommencèrent
leurs courses par les églises les
plus remarquables entre les nombreuses
églises de Rome ; elles sont toutes
décorées par les magnificences antiques ;
mais quelque chose de sombre
et de bizarre se mêle à ces beaux marbres,
à ces ornemens de fête enlevés
aux temples païens. Les colonnes de
porphyre et de granit étaient en si grand
nombre à Rome, qu' on les a prodiguées
presque sans y attacher aucun prix.
à saint-Jean De Latran, dans cette
église fameuse par les conciles qui y
ont été tenus, on trouve une telle quantité
de colonnes de marbre, qu' il en
est plusieurs qu' on a recouvertes d' un
mastic de plâtre pour en faire des
pilastres, tant la multitude de ces
richesses y avait rendu indifférent !
Quelques-unes de ces colonnes étaient
dans le tombeau d' Adrien, d' autres au
Capitole ; celles-ci portent encore sur
leur chapiteau la figure des oies qui ont

p242

sauvé le peuple romain ; ces colonnes soutiennent des ornemens gothiques, et quelques-unes, des ornemens à la manière des arabes. L' urne d' Agrippa recèle les cendres d' un pape, car les morts eux-mêmes ont cédé la place à d' autres morts, et les tombeaux ont presque aussi souvent changé de maîtres que la demeure des vivans.

Près de saint-Jean De Latran est l' escalier saint, transporté, dit-on, de Jérusalem à Rome. On ne peut le monter qu' à genoux. César lui-même et Claude montèrent aussi à genoux l' escalier qui conduisait au temple de Jupiter Capitolin. à côté de saint-Jean De Latran est le baptistère où l' on dit que Constantin fut baptisé. Au milieu de la place l' on voit un obélisque qui est peut-être le plus ancien monument qui soit dans le monde. Un obélisque contemporain de la guerre de Troye ! Un obélisque que le barbare Cambyse respecta cependant assez pour faire

p243

arrêter en son honneur l' incendie d' une ville ! Un obélisque pour lequel un roi mit en gage la vie de son fils unique ! Les romains l' ont fait arriver miraculeusement du fond de l' égypte jusqu' en Italie ; ils détournèrent le Nil de son cours pour qu' il allât le chercher et le transportât jusqu' à la mer ; cet obélisque est encore couvert des hiéroglyphes qui gardent leur secret depuis tant de siècles, et défient jusqu' à ce jour les plus savantes recherches. Les indiens, les égyptiens, l' antiquité de l' antiquité nous seraient peut-être révélés par ces signes. Le charme merveilleux de Rome, ce n' est pas seulement la beauté réelle de ses monumens, mais l' intérêt qu' ils inspirent en excitant à penser ; et ce genre d' intérêt s' accroît chaque jour par chaque étude nouvelle. Une des églises les plus singulières de Rome, c' est st-Paul : son extérieur est celui d' une grange mal bâtie, et l' intérieur est orné par quatre-vingts

p244

colonnes d' un marbre si beau, d' une forme si parfaite, qu' on croit qu' elles appartiennent à un temple d' Athènes décrit par Pausanias. Cicéron dit : *nous sommes entourés des vestiges de l' histoire.* s' il le disait alors, que dirons-nous maintenant !

Les colonnes, les statues, les bas-reliefs de l' ancienne Rome sont tellement prodigués dans les églises de la ville moderne, qu' il en est une (ste-Agnès) où des bas-reliefs retournés servent de marches à un escalier, sans qu' on se soit donné la peine de savoir ce qu' ils représentent. Quel étonnant aspect offrirait maintenant Rome antique, si l' on avait laissé les colonnes, les marbres, les statues à la place même où ils ont été trouvés ! La ville ancienne presque en entier serait encore debout, mais les hommes de nos jours oseraient-ils s' y promener ?

Les palais des grands seigneurs sont extrêmement vastes, d' une architecture

p245

souvent très-belle et toujours imposante ; mais les ornemens de l' intérieur sont rarement de bon goût, et l' on n' y a point l' idée de ces appartemens élégans que les jouissances perfectionnées de la vie sociale ont fait inventer ailleurs. Ces vastes demeures des princes romains sont désertes et silencieuses ; les paresseux habitans de ces superbes palais se retirent chez eux dans quelques petites chambres inaperçues, et laissent les étrangers parcourir leurs magnifiques galeries, où les plus beaux tableaux du siècle de Léon X sont réunis. Ces grands seigneurs romains sont aussi étrangers maintenant au luxe pompeux de leurs ancêtres, que ces ancêtres l' étaient eux-mêmes aux vertus austères des romains de la république. Les maisons de campagne donnent encore plus l' idée de cette solitude, de cette indifférence des possesseurs au

milieu des plus admirables séjours du monde. On se promène dans ces immenses

p246

jardins sans se douter qu' ils aient un maître. L' herbe croît au milieu des allées, et, dans ces mêmes allées abandonnées, les arbres sont taillés artistement selon l' ancien goût qui régnait en France ; singulière bizarrerie que cette négligence du nécessaire et cette affectation de l' inutile ! Mais on est souvent surpris à Rome, et dans la plupart des autres villes d' Italie, du goût qu' ont les italiens pour les ornemens maniérés, eux qui ont sans cesse sous les yeux la noble simplicité de l' antique. Ils aiment ce qui est brillant plutôt que ce qui est élégant et commode. Ils ont en tout genre les avantages et les inconvéniens de ne point vivre habituellement en société. Leur luxe est pour l' imagination plutôt que pour la jouissance ; isolés qu' ils sont entre eux, ils ne peuvent redouter l' esprit de moquerie qui pénètre rarement à Rome dans les secrets de la maison : et l' on dirait souvent, à voir

p247

le contraste du dedans et du dehors des palais, que la plupart des grands seigneurs d' Italie arrangent leurs demeures pour éblouir les passans, mais non pour y recevoir des amis. Après avoir parcouru les églises et les palais, Corinne conduisit Oswald dans la villa Mellini, jardin solitaire et sans autre ornement que des arbres magnifiques. On voit de là, dans l' éloignement, la chaîne des Appenins ; la transparence de l' air colore ces montagnes, les rapproche et les dessine d' une manière singulièrement pittoresque. Oswald et Corinne restèrent dans ce lieu quelque temps pou goûter le charme du ciel et la tranquillité de la

nature. On ne peut avoir l' idée de
cette tranquillité singulière quand on
n' a pas vécu dans les contrées méridionales.
L' on ne sent pas, dans un
jour chaud, le plus léger souffle de vent.
Les plus faibles brins de gazon sont
d' une immobilité parfaite ; les animaux

p248

eux-mêmes partagent l' indolence inspirée
par le beau temps ; à midi, vous
n' entendez point le bourdonnement des
mouches, ni le bruit des cigales, ni le
chant des oiseaux ; nul ne se fatigue
en agitations inutiles et passagères, tout
dort jusqu' au moment où les orages,
où les passions réveillent la nature véhémence
qui sort avec impétuosité de
son profond repos.

Il y a dans les jardins de Rome un
grand nombre d' arbres toujours verts
qui ajoutent encore à l' illusion que fait
déjà la douceur du climat pendant
l' hiver. Des pins d' une élégance particulière,
larges et touffus vers le sommet,
et rapprochés l' un de l' autre,
forment comme une espèce de plaine
dans les airs, dont l' effet est charmant
quand on monte assez haut pour l' apercevoir.
Les arbres inférieurs sont placés
à l' abri de cette voûte de verdure.
Deux palmiers seulement se trouvent

p249

dans Rome, et sont tous les deux dans
des jardins de moines : l' un d' eux placé
sur une hauteur sert de point de vue à
distance, et l' on a toujours un sentiment
de plaisir en apercevant, en retrouvant
dans les diverses perspectives
de Rome, ce député de l' Afrique, cette
image d' un midi plus brûlant encore
que celui de l' Italie, et qui réveille tant
d' idées et de sensations nouvelles.
-ne trouvez-vous pas, dit Corinne
en contemplant avec Oswald la campagne
dont ils étaient environnés, que

la nature en Italie fait plus rêver que partout ailleurs ? On dirait, qu' elle est ici plus en relation avec l' homme, et que le créateur s' en sert comme d' un langage entre la créature et lui. -sans doute, reprit Oswald, je le crois ainsi ; mais qui sait si ce n' est pas l' attendrissement profond que vous excitez dans mon coeur qui me rend sensible à tout ce que je vois ? Vous me révélez les pensées et les émotions que les objets

p250

extérieurs peuvent faire naître. Je ne vivais que dans mon coeur, vous avez réveillé mon imagination. Mais cette magie de l' univers que vous m' apprenez à connaître ne m' offrira jamais rien de plus beau que votre regard, de plus touchant que votre voix. -puisse ce sentiment que je vous inspire aujourd' hui durer autant que ma vie, dit Corinne, ou du moins puisse ma vie ne pas durer plus que lui ! Oswald et Corinne terminèrent leur voyage de Rome par la villa Borghèse, celui de tous les jardins et de tous les palais romains où les splendeurs de la nature et des arts sont rassemblées avec le plus de goût et d' éclat. On y voit des arbres de toutes les espèces et des eaux magnifiques. Une réunion incroyable de statues, de vases, de sarcophages antiques, se mêlent avec la fraîcheur de la jeune nature du sud. La mythologie des anciens y semble ranimée. Les naïades sont placées sur le bord des

p251

ondes, les nymphes dans des bois dignes d' elles, les tombeaux sous des ombrages élyséens, la statue d' Esculape est au milieu d' une île, celle de Vénus semble sortir des ondes ; Ovide et Virgile pourraient se promener dans ce beau lieu, et se croire encore au siècle d' Auguste. Les chefs-d' oeuvre de

sculpture que renferme le palais lui
donnent une magnificence à jamais
nouvelle. On aperçoit de loin, à travers
les arbres, la ville de Rome et st-Pierre,
et la campagne et les longues arcades,
débris des aqueducs qui transportaient
les sources des montagnes dans l' ancienne
Rome. Tout est là pour la pensée,
pour l' imagination, pour la rêverie.
Les sensations les plus pures se confondent
avec les plaisirs de l' ame, et
donnent l' idée d' un bonheur parfait ;
mais quand l' on demande, pourquoi
ce séjour ravissant n' est-il pas habité ?
L' on vous répond que le mauvais air
(*la cattiva aria*) ne permet pas d' y
vivre pendant l' été.

p252

Ce mauvais air fait pour ainsi dire
le siège de Rome ; il avance chaque
année quelques pas de plus, et l' on est
forcé d' abandonner les plus charmantes
habitations à son empire : sans doute
l' absence d' arbres dans la campagne
autour de la ville en est une des causes,
et c' est peut-être pour cela que les anciens
romains avaient consacré les bois
aux déesses, afin de les faire respecter
par le peuple. Maintenant des forêts
sans nombre ont été abattues ; pourrait-il
en effet exister de nos jours des
lieux assez sanctifiés pour que l' avidité
s' abstînt de les dévaster ? Le mauvais
air est le fléau des habitans de Rome,
et menace la ville d' une entière dépopulation ;
mais il ajoute peut-être encore
à l' effet que produisent les superbes
jardins qu' on voit dans l' enceinte
de Rome. L' influence maligne ne se
fait sentir par aucun signe extérieur ;
vous respirez un air qui semble pur
et qui est très-agréable ; la terre est
riante et fertile ; une fraîcheur délicieuse

p253

vous repose le soir des chaleurs brûlantes

du jour ; et tout cela, c' est la
mort !

-j' aime, disait Oswald à Corinne,
ce danger mystérieux, invisible, ce
danger sous la forme des impressions
les plus douces. Si la mort n' est, comme
je le crois, qu' un appel à une existence
plus heureuse, pourquoi le parfum
des fleurs, l' ombrage des beaux
arbres, le souffle rafraîchissant du soir
ne seraient-ils pas chargés de nous
en apporter la nouvelle ? Sans doute le
gouvernement doit veiller de toutes les
manières à la conservation de la vie
humaine, mais la nature a des secrets
que l' imagination seule peut pénétrer ;
et je conçois facilement que les habitants
et les étrangers ne se dégoûtent point
de Rome par le genre de péril que
l' on y court pendant les plus belles
saisons de l' année.

LIVRE VI

p254

Chapitre premier.

L' irrésolution du caractère d' Oswald,
augmentée par ses malheurs, le
portait à craindre tous les partis irrévocables.
Il n' avait pas même osé, dans
son incertitude, demander à Corinne
le secret de son nom et de sa destinée,
et cependant son amour pour elle acquérait
chaque jour de nouvelles forces ;
il ne la regardait jamais sans émotion ;
il pouvait à peine, au milieu de la société,
s' éloigner, même pour un instant,
de la place où elle était assise ; elle ne
disait pas un mot qu' il ne sentît ; elle
n' avait pas un instant de tristesse ou de
gaieté dont le reflet ne se peignît sur sa

p255

propre physionomie. Mais tout en admirant,
tout en aimant Corinne, il se

rappelait combien une telle femme s'accordait peu avec la manière de vivre des anglais, combien elle différait de l'idée que son père s'était formée de celle qu'il lui convenait d'épouser ; et ce qu'il disait à Corinne se ressentait du trouble et de la contrainte que ces réflexions faisaient naître en lui.

Corinne ne s'en apercevait que trop bien ; mais il lui en aurait tant coûté de rompre avec lord Nelvil, qu'elle se prêtait elle-même à ce qu'il n'y eût point entre eux d'explication décisive ; et comme elle avait dans le caractère assez d'imprévoyance, elle était heureuse du présent tel qu'il était, quoiqu'il lui fût impossible de savoir ce qui devait en arriver.

Elle s'était entièrement séparée du monde pour se consacrer à son sentiment pour Oswald. Mais à la fin, blessée

p256

de son silence sur leur avenir, elle résolut d'accepter une invitation pour un bal où elle était vivement désirée. Rien n'est plus indifférent à Rome, que de quitter la société et d'y reparaître tour à tour, selon que cela convient : c'est le pays où l'on s'occupe le moins de ce qu'on appelle ailleurs le *comméragé* ; chacun fait ce qu'il veut sans que personne s'en informe, à moins qu'on ne rencontre dans les autres un obstacle à son amour ou à son ambition. Les romains ne s'inquiètent pas plus de la conduite de leurs compatriotes, que de celle des étrangers qui passent et repassent dans leur ville, rendez-vous des européens. Quand lord Nelvil sut que Corinne allait au bal, il en éprouva de l'humeur. Il avait cru voir en elle depuis quelque temps une disposition mélancolique qui sympathisait avec la sienne ; tout à coup elle lui parut vivement occupée de la danse, de ce talent dans

p257

lequel elle excellait, et son imagination semblait animée par la perspective d' une fête. Corinne n' était pas une personne frivole ; mais elle se sentait chaque jour plus subjuguée par son amour pour Oswald, et elle voulait essayer d' en affaiblir la force. Elle savait par expérience que la réflexion et les sacrifices ont moins de pouvoir sur les caractères passionnés que la distraction, et elle pensait que la raison ne consiste pas à triompher de soi selon les règles, mais comme on le peut. -il faut, disait-elle à lord Nelvil, qui lui reprochait cette intention, il faut pourtant que je sache s' il n' y a plus que vous au monde qui puissiez remplir ma vie ; si ce qui me plaisait autrefois ne peut pas encore m' amuser, et si le sentiment que vous m' inspirez doit absorber tout autre intérêt et toute autre idée. -vous voulez donc cesser de m' aimer, reprit Oswald ? -non, répondit Corinne ; mais ce n' est que

p258

dans la vie domestique qu' il peut être doux de se sentir ainsi dominée par une seule affection. Moi qui ai besoin de mes talents, de mon esprit, de mon imagination pour soutenir l' éclat de la vie que j' ai adoptée, cela me fait mal, et beaucoup de mal, d' aimer comme je vous aime. -vous ne me sacrifieriez donc pas, lui dit Oswald, ces hommages, cette gloire... -que vous importe, dit Corinne, de savoir si je vous les sacrifierais ! Il ne faut pas, puisque nous ne sommes point destinés l' un à l' autre, flétrir à jamais pour moi le genre de bonheur dont je dois me contenter. Lord Nelvil ne répondit point, parce qu' il fallait, en exprimant son sentiment, dire aussi quel dessein ce sentiment lui inspirait, et son coeur l' ignorait encore. Il se tut donc en soupirant, et suivit Corinne au bal, quoiqu' il lui en coûtât beaucoup d' y aller. C' était la première fois, depuis son

p259

malheur, qu' il revoyait une grande
assemblée ; et le tumulte d' une fête lui
causa une telle impression de tristesse,
qu' il resta long-temps dans une salle
à côté de celle du bal, la tête appuyée
sur sa main, et ne cherchant pas même
à voir danser Corinne. Il écoutait cette
musique de danse, qui comme toutes
les musiques, fait rêver, bien qu' elle
ne semble destinée qu' à la joie. Le
comte d' Erfeuil arriva, tout enchanté
d' un bal, d' une assemblée, d' une société
nombreuse enfin qui lui rappelait
un peu la France. -j' ai fait ce
que j' ai pu, dit-il à lord Nelvil, pour
trouver quelque intérêt à ces ruines
dont on parle tant à Rome. Je ne vois
rien de beau dans cela ; c' est un préjugé,
que l' admiration de ces débris
couverts de ronces. J' en dirai mon avis
quand je reviendrai à Paris ; car il est
temps que ce prestige de l' Italie finisse.
Il n' y a pas un monument en Europe,
subsistant aujourd' hui dans son entier,

p260

qui ne vaille mieux que ces tronçons
de colonne, que ces bas-reliefs
noircis par le temps, qu' on ne peut
admirer qu' à force d' érudition. Un
plaisir qu' il faut acheter par tant
d' études ne me paraît pas bien vif en
lui-même ; car, pour être ravi par l' opéra
de Paris, personne n' a besoin de
pâler sur les livres. -lord Nelvil ne
répondit rien. Le comte d' Erfeuil l' interrogea
de nouveau sur l' impression
que Rome avait produite sur lui.
-au milieu d' un bal, dit Oswald, ce
n' est pas trop le moment d' en parler
d' une manière sérieuse ; et vous savez
que je ne sais pas parler autrement.
-à la bonne heure, reprit le comte d' Erfeuil :
je suis plus gai que vous, j' en conviens ;
mais qui sait si je ne suis pas

plus sage ? Il y a beaucoup de philosophie,
croyez-moi, dans mon apparente
légèreté ; la vie doit être prise
comme cela. -vous avez peut-être
raison, reprit Oswald ; mais c' est par

p261

nature, et non par réflexion que vous
êtes ainsi, et voilà pourquoi votre manière
d' être ne convient qu' à vous.
Le comte d' Erfeuil entendit nommer
Corinne dans la salle du bal, et il y
entra pour savoir ce dont il s' agissait.
Lord Nelvil s' avança jusqu' à la porte,
et vit le prince d' Amalfi, napolitain de
la plus belle figure, qui priait Corinne
de danser avec lui la *tarantelle*, une
danse de Naples, pleine de grâce et
d' originalité. Les amis de Corinne le
lui demandaient aussi. Elle accepta
sans se faire prier ; ce qui étonna assez
le comte d' Erfeuil, accoutumé qu' il
était aux refus par lesquels il est d' usage
de faire précéder le consentement. Mais
en Italie, on ne connaît pas ce genre de
grâces, et chacun croit tout simplement
plaire davantage à la société,
en s' empressant de faire ce qu' elle désire.
Corinne aurait inventé cette manière
naturelle, si déjà elle n' avait pas
été en usage. L' habit qu' elle avait mis

p262

pour le bal était élégant et léger ; ses
cheveux étaient rassemblés dans un
filet de soie à l' italienne, et ses yeux
exprimaient un plaisir vif qui la rendait
plus séduisante que jamais. Oswald
en fut troublé ; il combattait contre
lui-même ; il s' indignait d' être captivé
par des charmes dont il devait se plaindre,
puisque, loin de songer à lui
plaire, c' était presque pour échapper
à son empire que Corinne se montrait
si ravissante. Mais qui peut résister
aux séductions de la grâce ? Fût-elle
même dédaigneuse, elle serait encor

toute-puissante ; et ce n' était assurément pas la disposition de Corinne.

Elle aperçut lord Nelvil, rougit, et ses yeux avaient, en le regardant, une douceur enchanteresse.

Le prince d' Amalfi s' accompagnait, en dansant, avec des castagnettes. Corinne, avant de commencer, fit avec les deux mains un salut plein de grâce à l' assemblée, et, tournant légèrement

p263

sur elle-même, elle prit le tambour de basque que le prince d' Amalfi lui présentait. Elle se mit à danser, en frappant l' air de ce tambour de basque, et tous ses mouvemens avaient une souplesse, une grâce, un mélange de pudeur et de volupté qui pouvait donner l' idée de la puissance que les bayadères exercent sur l' imagination des indiens, quand elles sont pour ainsi dire poètes avec leur danse, quand elles expriment tant de sentimens divers par les pas caractérisés et les tableaux enchanteurs qu' elles offrent aux regards. Corinne connaissait si bien toutes les attitudes que représentent les peintres et les sculpteurs antiques, que, par un léger mouvement de ses bras, en plaçant son tambour de basque tantôt au-dessus de sa tête, tantôt en avant avec une de ses mains, tandis que l' autre parcourait les grelots avec une incroyable dextérité, elle rappelait les danseuses d' Herculanium, et faisait naître

p264

successivement une foule d' idées nouvelles pour le dessein et la peinture.

Ce n' était point la danse française, si remarquable par l' élégance et la difficulté des pas ; c' était un talent qui tenait de beaucoup plus près à l' imagination et au sentiment. Le caractère de la musique était exprimé tour à tour par la précision et la mollesse des

mouvements. Corinne, en dansant, faisait passer dans l'ame des spectateurs ce qu'elle éprouvait, comme si elle avait improvisé, comme si elle avait joué de la lyre ou dessiné quelques figures ; tout était langage pour elle : les musiciens, en la regardant, s'animaient à mieux faire sentir le génie de leur art ; et je ne sais quelle joie passionnée, quelle sensibilité d'imagination électrisait à la fois tous les témoins de cette danse magique, et les transportait dans une existence idéale où l'on rêve un bonheur qui n'est pas de ce monde.

p265

Il y a un moment dans cette danse napolitaine où la femme se met à genoux, tandis que l'homme tourne autour d'elle, non en maître, mais en vainqueur. Quel était dans ce moment le charme et la dignité de Corinne ! Comme à genoux elle était souveraine ! Et quand elle se releva, en faisant retentir le son de son instrument, de sa cymbale aérienne, elle semblait animée par un enthousiasme de vie, de jeunesse et de beauté, qui devait persuader qu'elle n'avait besoin de personne pour être heureuse. Hélas ! Il n'en était pas ainsi ; mais Oswald le craignait, et soupirait en admirant Corinne, comme si chacun de ses succès l'eût séparée de lui ! à la fin de la danse, l'homme se jette à genoux à son tour, et c'est la femme qui danse autour de lui. Corinne en cet instant se surpassa, s'il était possible encore ; sa course était si légère en parcourant deux ou trois fois le même cercle, que

p266

ses pieds chaussés en brodequins volaient sur le plancher avec la rapidité de l'éclair ; et quand elle éleva l'une de ses mains en agitant son tambour de

basque, et que de l' autre elle fit signe au prince d' Amalfi de se relever, tous les hommes étaient tentés de se mettre à genoux comme lui, tous, excepté lord Nelvil qui se retira de quelques pas en arrière, et le comte d' Erfeuil qui fit quelques pas en avant, pour complimenter Corinne. Quant aux italiens qui étaient là, ils ne pensaient point à faire effet par leur enthousiasme ; ils s' y livraient, parce qu' ils l' éprouvaient. Ce ne sont pas des hommes assez habitués à la société, et à l' amour-propre qu' elle excite, pour s' occuper de l' effet qu' ils produisent ; ils ne se laissent jamais détourner de leur plaisir par la vanité, ni de leur but par la route. Corinne était charmée de son succès, et remerciait tout le monde avec une grâce pleine de simplicité. Elle était

p267

contente d' avoir réussi, et le laissait voir en bonne enfant, si l' on peut s' exprimer ainsi ; mais ce qui l' occupait surtout, c' était le désir de traverser la foule pour arriver jusqu' à la porte contre laquelle Oswald était appuyé. Elle y arriva enfin, et s' arrêta un moment pour attendre un mot de lui. -Corinne, lui dit-il, en s' efforçant de cacher son trouble, son enchantement et sa peine ; Corinne, voilà bien des hommages, voilà bien des succès ! Mais au milieu de ces adorateurs si enthousiastes, y a-t-il un ami courageux et sûr ? Y a-t-il un protecteur pour la vie ? Et le vain tumulte des applaudissemens devrait-il suffire à une ame telle que la vôtre ?

p268

Chapitre ii.

La foule empêcha Corinne de répondre à lord Nelvil. On allait souper, et chaque *cavaliere servente* se hâtait de s' asseoir à côté de sa dame. Une étrangère

arriva, et, ne trouvant plus de
place, aucun homme, excepté lord
Nelvil et le comte d' Erfeuil, ne lui
offrit la sienne : ce n' était ni par impolitesse,
ni par égoïsme, qu' aucun
romain ne s' était levé ; mais l' idée que
les grands seigneurs de Rome ont de
l' honneur et du devoir, c' est de ne pas
quitter d' un pas ni d' un instant leur
dame. Quelques-uns n' ayant pas pu
s' asseoir se tenaient derrière la chaise
de leurs belles, prêts à les servir au
moindre signe. Les dames ne parlaient
qu' à leurs cavaliers ; les étrangers

p269

erraient en vain autour de ce cercle,
où personne n' avait rien à leur dire.
Car les femmes ne savent pas en Italie
ce que c' est que la coquetterie, ce
que c' est en amour qu' un succès d' amour-propre ;
elles n' ont envie de
plaire qu' à celui qu' elles aiment ; il n' y
a point de séduction d' esprit avant
celle du coeur ou des yeux ; les commencemens
les plus rapides sont suivis
quelquefois par un sincère dévouement,
et même une très-longue constance.
L' infidélité est en Italie blâmée
plus sévèrement dans un homme que
dans une femme. Trois ou quatre
hommes, sous des titres différens, suivent
la même femme, qui les mène
avec elle, sans se donner quelquefois
même la peine de dire leur nom au
maître de la maison qui les reçoit ;
l' un est le préféré, l' autre celui qui
aspire à l' être, un troisième s' appelle le
souffrant (*il patito*) ; celui-là est
tout-à-fait dédaigné, mais on lui permet

p270

cependant de faire le service d' adorateur ;
et tous ces rivaux vivent paisiblement
ensemble. Les gens du peuple
seuls ont encore conservé la coutume
des coups de poignard. Il y a dans ce

pays un bizarre mélange de simplicité et de corruption, de dissimulation et de vérité, de bonhomie et de vengeance, de faiblesse et de force, qui s'explique par une observation constante ; c'est que les bonnes qualités viennent de ce qu'on n'y fait rien pour la vanité, et les mauvaises, de ce qu'on y fait beaucoup pour l'intérêt, soit que cet intérêt tienne à l'amour, à l'ambition ou à la fortune.

Les distinctions de rang font en général peu d'effet en Italie ; ce n'est point par philosophie, mais par facilité de caractère et familiarité de mœurs, qu'on y est peu susceptible des préjugés aristocratiques ; et comme la société ne s'y constitue juge de rien, elle admet tout.

p271

Après le souper, chacun se mit au jeu, quelques femmes aux jeux de hasard, d'autres au whist le plus silencieux ; et pas un mot n'était prononcé dans cette chambre naguères si bruyante. Les peuples du midi passent souvent de la plus grande agitation au plus profond repos ; c'est encore un des contrastes de leur caractère, que la paresse, unie à l'activité la plus infatigable ; ce sont en tout des hommes qu'il faut se garder de juger au premier coup-d'oeil : car les qualités, comme les défauts les plus opposés, se trouvent en eux ; si vous les voyez prudents dans tel instant, il se peut que, dans un autre, ils se montrent les plus audacieux des hommes ; s'ils sont indolents, c'est peut-être qu'ils se reposent d'avoir agi, ou se préparent pour agir encore ; enfin, ils ne perdent aucune force de l'âme dans la société, et toutes s'amassent en eux pour les circonstances décisives.

p272

Dans cette assemblée de Rome, où se trouvaient Oswald et Corinne, il y avait des hommes qui perdaient des sommes énormes au jeu, sans qu' on pût l' apercevoir le moins du monde sur leur physionomie : ces mêmes hommes auraient eu l' expression la plus vive et les gestes les plus animés, s' ils avaient raconté quelques faits de peu d' importance. Mais quand les passions arrivent à un certain degré de violence, elles craignent les témoins, et se voilent presque toujours par le silence et l' immobilité. Lord Nelvil avait conservé un ressentiment amer de la scène du bal ; il croyait que les italiens et leur manière animée d' exprimer l' enthousiasme, avaient détourné de lui, du moins pour un moment, l' intérêt de Corinne. Il en était très-malheureux ; mais sa fierté lui conseillait de le cacher, ou de le témoigner seulement en montrant du dédain pour les suffrages qui

p273

flattaient sa brillante amie. On lui proposa de jouer, il le refusa ; Corinne aussi ; et elle lui fit signe de venir s' asseoir à côté d' elle. Oswald était inquiet de compromettre Corinne, en passant ainsi la soirée seule avec elle en présence de tout le mond. -soyez tranquille, lui dit-elle, personne ne s' occupera de nous ; c' est l' usage ici de ne faire en société que ce qui plaît ; il n' y a pas une convenance établie, pas un égard exigé, une politesse bienveillante suffit ; personne ne veut que l' on se gêne les uns pour les autres. Ce n' est sûrement pas un pays où la liberté subsiste telle que vous l' entendez en Angleterre ; mais on y jouit d' une parfaite indépendance sociale. -c' est-à-dire, reprit Oswald, qu' on n' y montre aucun respect pour les moeurs. -au moins, interrompit Corinne, aucune hypocrisie. M De La Rochefoucault dit : *le moindre des défauts d' une femme galante est de l' être.* en effet,

quels que soient les torts des femmes en Italie, elles n'ont pas recours au mensonge ; et si le mariage n'y est pas assez respecté, c'est du consentement des deux époux.

-ce n'est point la sincérité qui est la cause de ce genre de franchise, répondit Oswald, mais l'indifférence pour l'opinion publique. En arrivant ici, j'avais une lettre de recommandation pour une princesse ; je la donnai à mon domestique de place pour la porter ; il me dit : *monsieur, dans ce moment cette lettre ne nous servirait à rien, car la princesse ne voit personne, elle est inamorata* ; et cet état d'être *inamorata* se proclamait comme toute autre situation de la vie, et cette publicité n'est point excusée par une passion extraordinaire ; plusieurs attachemens se succèdent ainsi, et sont également connus. Les femmes mettent si peu de mystère à cet égard, qu'elles avouent leurs liaisons avec moins d'embarras

que nos femmes n'en auraient en parlant de leur époux. Aucun sentiment profond ni délicat ne se mêle, on le croit aisément, à cette mobilité sans pudeur. Aussi, dans cette nation où l'on ne pense qu'à l'amour, il n'y a pas un seul roman, parce que l'amour y est si rapide, si public, qu'il ne prête à aucun genre de développemens, et que, pour peindre véritablement les mœurs générales à cet égard, il faudrait commencer et finir dans la première page.

Pardon, Corinne, s'écria lord Nelvil, en remarquant la peine qu'il lui faisait éprouver, vous êtes italienne, cette idée devrait me désarmer. Mais l'une des causes de votre grâce incomparable, c'est la réunion de tous les charmes qui caractérisent les différentes nations. Je ne sais dans quel pays vous avez été élevée ; mais certainement vous n'avez pas passé toute votre vie en Italie :

peut-être est-ce en Angleterre même... ah !
Corinne, si cela était vrai, comment

p276

auriez-vous pu quitter ce sanctuaire
de la pudeur et de la délicatesse pour
venir ici, où non-seulement la vertu,
mais l' amour même est si mal connu ?
On le respire dans l' air ; mais pénètre-t-il
dans le coeur ? Les poésies, dans
lesquelles l' amour joue un si grand rôle,
ont beaucoup de grâce, beaucoup d' imagination ;
elles sont ornées par des
tableaux brillans dont les couleurs sont
vives et voluptueuses. Mais où trouverez-vous
ce sentiment mélancolique
et tendre qui anime notre poésie ? Que
pourriez-vous comparer à la scène
de Belvidera et de son époux, dans
Otway ; à Roméo, dans Shakespeare ;
enfin surtout aux admirables vers de
Thomson, dans son chant du printemps,
lorsqu' il peint avec des traits si nobles
et si touchans le bonheur de l' amour
dans le mariage. Y a-t-il un tel mariage
en Italie ? Et là où il n' y a pas de
bonheur domestique, peut-il exister de
l' amour ? N' est-ce pas ce bonheur qui

p277

est le but de la passion du coeur, comme
la possession est celui de la passion des
sens ? Toutes les femmes jeunes et belles
ne se ressemblent-elles pas, si les qualités
de l' ame et de l' esprit ne fixent pas
la préférence ? Et ces qualités, que font-elles
désirer ? Le mariage, c' est-à-dire
l' association de tous les sentimens et de
toutes les pensées. L' amour illégitime,
quand malheureusement il existe chez
nous, est encore, si j' ose m' exprimer
ainsi, un reflet du mariage. On y cherche
ce bonheur intime qu' on n' a pu
goûter chez soi, et l' infidélité même est
plus morale en Angleterre, que le mariage
en Italie.
Ces paroles étaient dures, elles blessèrent

profondément Corinne, et se levant aussitôt, les yeux remplis de larmes, elle sortit de la chambre et retourna subitement chez elle. Oswald fut au désespoir d' avoir offensé Corinne ; mais il avait une sorte d' irritation de ses succès du bal qui s' était trahie par

p278

les paroles qui venaient de lui échapper. Il la suivit chez elle, mais elle refusa de lui parler. Il y retourna le lendemain matin encore inutilement, sa porte était fermée. Ce refus prolongé de recevoir lord Nelvil n' était pas dans le caractère de Corinne, mais elle était douloureusement affligée de l' opinion qu' il avait témoignée sur les italiennes, et cette opinion même lui faisait une loi de cacher à l' avenir, si elle le pouvait, le sentiment qui l' entraînait.

Oswald de son côté trouvait que Corinne ne se conduisait pas dans cette circonstance avec la simplicité qui lui était naturelle, et il se confirmait toujours plus dans le mécontentement que le bal lui avait causé, il excitait en lui cette disposition qui pouvait lutter contre le sentiment dont il redoutait l' empire. Ses principes étaient sévères, et le mystère qui enveloppait la vie passée de celle qu' il aimait lui causait une grande douleur. Les manières de Corinne

p279

lui paraissaient pleines de charmes, mais quelquefois un peu trop animées par le désir universel de plaire. Il lui trouvait beaucoup de noblesse et de réserve dans ses discours et dans son maintien, mais trop d' indulgence dans les opinions. Enfin Oswald était un homme séduit, entraîné, mais conservant au-dedans de lui-même un opposant qui combattait ce qu' il éprouvait. Cette situation porte souvent à l' amertume. On est mécontent de soi-même

et des autres. L' on souffre, et l' on a
comme une sorte de besoin de souffrir
encore davantage, ou du moins d' amener
une explication violente qui fasse
triumpher complètement l' un des deux
sentimens qui déchirent le coeur.
C' est dans cette disposition que lord
Nelvil écrivit à Corinne. Sa lettre était
amère et inconvenable : il le sentait,
mais des mouvemens confus le portaient
à l' envoyer : il était si malheureux
par ses combats, qu' il voulait à

p280

tout prix une circonstance quelconque
qui pût les terminer.
Un bruit auquel il ne croyait pas,
mais que le comte d' Erfeuil était venu
lui raconter, contribua peut-être encore
à rendre ses expressions plus âpres.
On répandait dans Rome que Corinne
épouserait le prince d' Amalfi. Oswald
savait bien qu' elle ne l' aimait pas, et
devait penser que le bal était la seule
cause de cette nouvelle ; mais il se persuada
qu' elle l' avait reçu chez elle le
matin du jour où il n' avait pu lui-mêe
être admis ; et trop fier pour exprimer
un sentiment de jalousie, il satisfit son
mécontentement secret en dénigrant la
nation pour laquelle il voyait avec tant
de peine la prédilection de Corinne.

p281

Chapitre iii.

lettre d' Oswald à Corinne.
ce 24 janvier 1795.

" vous refusez de me voir ; vous êtes
offensée de notre conversation d' avant
hier ; vous vous proposez sans
doute de ne plus admettre à l' avenir
chez vous que vos compatriotes : vous
voulez expier apparemment le tort
que vous avez eu de recevoir un
homme d' une autre nation. Cependant,
loin de me repentir d' avoir parlé
avec sincérité sur les italiennes, à

vous que dans mes chimères je voulais
considérer comme une anglaise,
j' oserai dire avec bien plus de force
encore que vous ne trouverez ni bonheur,
ni dignité, si vous voulez faire

p282

choix d' un époux au milieu de la société
qui vous environne. Je ne connais
pas un homme parmi les italiens
qui puisse vous mériter ; il n' en est
pas un qui vous honorât par son alliance,
de quelque titre qu' il vous
revêtît. Les hommes en Italie, valent
beaucoup moins que les femmes ; car
ils ont les défauts des femmes, et les
leurs propres en sus. Me persuaderez-vous
qu' ils sont capables d' amour,
ces habitans du midi qui fuient
avec tant de soin la peine, et sont
si décidés au bonheur ? N' avez-vous
pas vu, je le tiens de vous, le mois
dernier, au spectacle, un homme qui
avait perdu huit jours auparavant sa
femme, et une femme qu' il disait aimer.
On veut ici se débarrasser, le
plus tôt possible, et des morts, et de
l' idée de la mort. Les cérémonies des
funérailles sont accomplies par les
prêtres, comme les soins de l' amour
sont observés par les *cavaliers servans*.

p283

les rites et l' habitude ont tout
prescrit d' avance, les regrets et l' enthousiasme
n' y sont pour rien. Enfin,
et c' est là surtout ce qui détruit l' amour,
les hommes n' inspirent aucun
genre de respect aux femmes ; elles
ne leur savent aucun gré de leur soumission,
parce qu' ils n' ont aucune
fermeté de caractère, aucune occupation
sérieuse dans la vie. Il faut,
pour que la nature et l' ordre social se
montrent dans toute leur beauté,
que l' homme soit le protecteur et la
femme protégée, mais que ce protecteur

adore la faiblesse qu' il défend,
et respecte la divinité sans pouvoir,
qui, comme ses dieux pénates, porte
bonheur à sa maison. Ici l' on dirait
presque que les femmes sont le sultan
et les hommes le sérail.

Les hommes ont la douceur et la
souplesse du caractère des femmes.
Un proverbe italien dit : *qui ne sait
pas feindre ne sait pas vivre.* n' est-ce

p284

pas là un proverbe de femme ? Et en
effet, dans un pays où il n' y a ni
carrière militaire, ni institution libre,
comment un homme pourrait-il se
former à la dignité et à la force ? Aussi
tournent-ils tout leur esprit vers
l' habileté ; ils jouent la vie comme
une partie d' échecs, dans laquelle le
succès est tout. Ce qu' il leur reste de
souvenirs de l' antiquité, c' est quelque
chose de gigantesque dans les expressions
et dans la magnificence extérieure ;
mais à côté de cette grandeur
sans base, vous voyez souvent tout
ce qu' il y a de plus vulgaire dans les
goûts et de plus misérablement négligés
dans la vie domestique. Est-ce là,
Corinne, la nation que vous devez
préférer à toute autre ? Est-ce elle,
dont les bruyans applaudissemens
vous sont si nécessaires, que toute
autre destinée vous paraîtrait silencieuse
à côté de ces *bravo* retentissans ?
Qui pourrait se flatter de vous

p285

rendre heureuse en vous arrachant à
ce tumulte ? Vous êtes une personne
inconcevable, profonde dans vos
sentimens et légère dans vos goûts ;
indépendante par la fierté de votre
ame, et cependant asservie par le
besoin des distractions ; capable
d' aimer un seul, mais ayant besoin
de tous. Vous êtes une magicienne

qui inquiétez et rassurez alternativement ;
qui vous montrez sublime et
disparaissez tout à coup de cette région
où vous êtes seule, pour vous
confondre dans la foule. Corinne,
Corinne, on ne peut s'empêcher de
vous redouter en vous aimant ! "
Oswald.

Corinne, en lisant cette lettre fut
offensée des préjugés haineux qu' Oswald
exprimait contre sa nation. Mais
elle eut cependant le bonheur de deviner
qu' il était irrité de la fête et de
ce qu' elle s' était refusée à le recevoir

p286

depuis la conversation du souper ; cette
réflexion adoucit un peu l' impression
pénible que lui faisait sa lettre. Elle
hésita quelque temps, ou du moins
crut hésiter sur la conduite qu' elle devait
tenir envers lui. Son sentiment
l' entraîna à le revoir, mais il lui était
extrêmement pénible qu' il pût s' imaginer
qu' elle désirait de l' épouser, bien
que leur fortune fût au moins égale
et qu' elle pût, en révélant son nom,
montrer qu' il n' était en rien inférieur
à celui de lord Nelvil. Néanmoins, ce
qu' il y avait de singulier et d' indépendant
dans le genre de vie qu' elle avait
adopté devait lui inspirer de l' éloignement
pour le mariage ; et sûrement elle
en aurait repoussé l' idée, si son sentiment
ne l' eût pas aveuglée sur toutes
les peines qu' elle aurait à souffrir en
épousant un anglais et en renonçant
à l' Italie.

On peut abdiquer la fierté dans tout
ce qui tient au coeur, mais dès que les

p287

convenances ou les intérêts du monde
se présentent de quelque manière pour
obstacle, dès qu' on peut supposer que
la personne qu' on aime ferait un sacrifice
quelconque en s' unissant à vous,

il n' est plus possible de lui montrer à
cet égard aucun abandon de sentiment.
Corinne néanmoins, ne pouvant se résoudre
à rompre avec Oswald, voulut
se persuader qu' elle pourrait le
voir désormais et lui cacher l' amour
qu' elle ressentait pour lui ; c' est donc
dans cette intention qu' elle se fit une
loi dans sa lettre de répondre seulement
à ses accusations injustes contre
la nation italienne, et de raisonner avec
lui sur ce sujet comme si c' était le seul
qui l' intéressât. Peut-être la meilleure
manière dont une femme d' un esprit
supérieur peut reprendre sa froideur
et sa dignité, c' est lorsqu' elle se retranche
dans la pensée comme dans
un asile.

p288

*Corinne, à lord Nelvil.
ce 25 janvier 1795.*

" si votre lettre ne concernait que
moi, mylord, je n' essaierais point
de me justifier : mon caractère est
tellement facile à connaître, que celui
qui ne me comprendrait pas de lui-même
ne me comprendrait pas davantage
par l' explication que je lui
en donnerais. La réserve pleine de
vertu des femmes anglaises, et l' art
plein de grâce des femmes françaises,
servent souvent à cacher, croyez-moi,
la moitié de ce qui se passe
dans l' ame des unes et des autres :
et ce qu' il vous plaît d' appeler en
moi de la magie, c' est un naturel
sans contrainte qui laisse voir quelquefois
des sentimens divers et des
pensées opposées, sans travailler à
les mettre d' accord ; car cet accord,
quand il existe, est presque
toujours factice, et la plupart des

p289

caractères vrais sont inconséquens :
mais ce n' est pas de moi dont je

veux vous parler, c' est de la nation infortunée que vous attaquez si cruellement. Serait-ce mon affection pour mes amis qui vous inspirerait cette malveillance amère ? Vous me connaissez trop pour en être jaloux ; et je n' ai point l' orgueil de croire qu' un tel sentiment vous rendît injuste au point où vous l' êtes. Vous dites sur les italiens ce que disent tous les étrangers, ce qui doit frapper au premier abord : mais il faut pénétrer plus avant pour juger ce pays qui a été si grand à diverses époques. D' où vient donc que cette nation a été sous les romains la plus militaire de toutes, la plus jalouse de sa liberté dans les républiques du moyen âge, et dans le seizième siècle la plus illustre par les lettres, les sciences et les arts ? N' a-t-elle pas poursuivi la gloire sous toutes les formes ? Et si

p290

maintenant elle n' en a plus, pourquoi n' en accuseriez-vous pas sa situation politique, puisque dans d' autres circonstances elle s' est montrée si différente de ce qu' elle est maintenant ? Je ne sais si je m' abuse, mais les torts des italiens ne font que m' inspirer un sentiment de pitié pour leur sort. Les étrangers de tout temps ont conquis, déchiré ce beau pays, l' objet de leur ambition perpétuelle ; et les étrangers reprochent avec amertume à cette nation les torts des nations vaincues et déchirées ! L' Europe a reçu des italiens les arts et les sciences, et maintenant qu' elle a tourné contre eux leurs propres présens, elle leur conteste souvent encore la dernière gloire qui soit permise aux nations sans force militaire et sans liberté politique, la gloire des sciences et des arts. Il est si vrai que les gouvernemens font le caractère des nations,

p291

que, dans cette même Italie, vous voyez des différences de moeurs remarquables entre les divers états qui la composent. Les piémontais, qui formaient un petit corps de nation, ont l' esprit plus militaire que le reste de l' Italie ; les florentins, qui ont possédé ou la liberté, ou des princes d' un caractère libéral, sont éclairés et doux ; les vénitiens et les génois se montrent capables d' idées politiques, parce qu' il y a chez eux une aristocratie républicaine ; les milanais sont plus sincères, parce que les nations du nord y ont apporté depuis long-temps ce caractère ; les napolitains pourraient aisément devenir belliqueux, parce qu' ils ont été réunis, depuis plusieurs siècles, sous un gouvernement très-imparfait, mais enfin sous un gouvernement à eux. La noblesse romaine, n' ayant rien à faire ni militairement, ni politiquement, doit être ignorante et

p292

paresseuse ; mais l' esprit des ecclésiastiques, qui ont une carrière et une occupation, est beaucoup plus développé que celui des nobles ; et comme le gouvernement papal n' admet aucune distinction de naissance, et qu' il est au contraire purement électif dans l' ordre du clergé, il en résulte une sorte de libéralité, non dans les idées, mais dans les habitudes, qui fait de Rome le séjour le plus agréable pour tous ceux qui n' ont plus ni l' ambition, ni la possibilité de jouer un rôle dans le monde. Les peuples du midi sont plus aisément modifiés par leurs institutions que les peuples du nord ; ils ont une indolence qui devient bientôt de la résignation ; et la nature leur offre tant de jouissances, qu' ils se consolent facilement de celles que la société leur refuse. Il y a sûrement beaucoup de corruption en Italie, et cependant la civilisation y

p293

est beaucoup moins raffinée que dans d' autres pays. On pourrait presque trouver quelque chose de sauvage à ce peuple, malgré la finesse de son esprit : cette finesse ressemble à celle du chasseur dans l' art de surprendre sa proie. Les peuples indolents sont facilement rusés ; ils ont une habitude de douceur qui leur sert à dissimuler, quand il le faut, même leur colère ; c' est toujours avec ses manières accoutumées qu' on parvient à cacher une situation accidentelle. Les italiens ont de la sincérité, de la fidélité dans les relations privées. L' intérêt, l' ambition, exercent un grand empire sur eux, mais non l' orgueil ou la vanité : les distinctions de rang y font très-peu d' impression ; il n' y a point de société, point de salon, point de mode, point de petits moyens journaliers de faire effet en détail. Ces sources habituelles de

p294

dissimulation et d' envie n' existent point chez eux ; quand ils trompent leurs ennemis et leurs concurrents, c' est parce qu' ils se considèrent avec eux comme en état de guerre ; mais en paix, ils ont du naturel et de la vérité. C' est même cette vérité qui est cause du scandale dont vous vous plaignez ; les femmes entendant parler d' amour sans cesse, vivant au milieu des séductions et des exemples de l' amour, ne cachent pas leurs sentiments, et portent pour ainsi dire une sorte d' innocence dans la galanterie même ; elles ne se doutent pas non plus du ridicule, surtout de celui que la société peut donner. Les unes sont d' une ignorance telle, qu' elles ne savent pas écrire, et l' avouent publiquement ; elles font répondre à un billet du matin par leur procureur (*il paglietto*), sur du papier à grand format, et en style

de requête. Mais en revanche, parmi

p295

celles qui sont instruites, vous en verrez qui sont professeurs dans les académies, et donnent des leçons publiquement en écharpe noire ; et si vous vous avisiez de rire de cela, l' on vous répondrait : y a-t-il du mal à savoir le grec ? Y a-t-il du mal à gagner sa vie par son travail ? Pourquoi riez-vous donc d' une chose aussi simple ?

enfin, mylord, aborderai-je un sujet plus délicat ? Chercherai-je à démêler pourquoi les hommes montrent souvent peu d' esprit militaire ? Ils exposent leur vie pour l' amour et la haine avec une grande facilité ; et les coups de poignard donnés et reçus pour cette cause n' étonnent ni n' intimident personne ; ils ne craignent point la mort, quand les passions naturelles commandent de la braver ; mais souvent, il faut l' avouer, ils aiment mieux la vie que des intérêts politiques, qui ne les

p296

touchent guère, parce qu' ils n' ont point de patrie. Souvent aussi l' honneur chevaleresque a peu d' empire au milieu d' une nation où l' opinion et la société qui la forme n' existent pas ; il est assez simple que, dans une telle désorganisation de tous les pouvoirs publics, les femmes prennent beaucoup d' ascendant sur les hommes, et peut-être en ont-elles trop pour les respecter et les admirer. Néanmoins leur conduite envers elles est pleine de délicatesse et de dévouement. Les vertus domestiques font en Angleterre la gloire et le bonheur des femmes ; mais s' il y a des pays où l' amour subsiste hors des liens sacrés du mariage, parmi ces

pays, celui de tous où le bonheur des femmes est le plus ménagé, c' est l' Italie. Les hommes s' y sont fait une morale pour des rapports hors de la morale, mais du moins ont-ils été justes et généreux dans le partage

p297

des devoirs ; ils se sont considérés eux-mêmes comme plus coupables que les femmes, quand ils brisaient les liens de l' amour, parce que les femmes avaient fait plus de sacrifices, et perdaient davantage ; ils ont pensé que, devant le tribunal du coeur, les plus criminels sont ceux qui font le plus de mal : quand les hommes ont tort, c' est par dureté ; quand les femmes ont tort, c' est par faiblesse. La société, qui est à la fois rigoureuse et corrompue, c' est-à-dire impitoyable pour les fautes, quand elles entraînent des malheurs, doit être plus sévère pour les femmes ; mais, dans un pays où il n' y a pas de société, la bonté naturelle a plus d' influence.

Les idées de considération et de dignité sont beaucoup moins puissantes, et même beaucoup moins connues, j' en conviens, en Italie, que partout ailleurs. L' absence de

p298

société et d' opinion publique en est la cause : mais, malgré tout ce qu' on a dit de la perfidie des italiens, je soutiens que c' est un des pays du monde où il y a le plus de bonhomie. Cette bonhomie est telle dans tout ce qui tient à la vanité, que bien que ce pays soit celui dont les étrangers aient dit le plus de mal, il n' en est point où ils rencontrent un accueil aussi bienveillant. On reproche aux italiens trop de penchant à la flatterie ; mais il faut aussi convenir que

la plupart du temps, ce n' est point par calcul, mais seulement par désir de plaire qu' ils prodiguent leurs douces expressions, inspirées par une obligeance véritable ; ces expressions ne sont point démenties par la conduite habituelle de la vie. Toutefois seraient-ils fidèles à l' amitié dans des circonstances extraordinaires, s' il fallait braver pour elle les périls et l' adversité ? Le petit nombre, j' en

p299

conviens, le très-petit nombre en serait capable ; mais ce n' est pas à l' Italie seulement que cette observation peut s' appliquer. Les italiens ont une paresse orientale dans l' habitude de la vie ; mais il n' y a point d' hommes plus persévérans ni plus actifs, quand une fois leurs passions sont excitées. Ces mêmes femmes aussi que vous voyez indolentes comme les odalisques du serail sont capables tout à coup des actions les plus dévouées. Il y a des mystères dans le caractère et l' imagination des italiens, et vous y rencontrez tour à tour des traits inattendus de générosité et d' amitié, ou des preuves sombres et redoutables de haine et de vengeance. Il n' y a ici d' émulation pour rien : la vie n' y est plus qu' un sommeil rêveur sous un beau ciel ; mais donnez à ces hommes un but, et vous les verrez en six mois tout apprendre et tout concevoir.

p300

Il en est de même des femmes ; pourquoi s' instruiraient-elles, puisque la plupart des hommes ne les entendraient pas ? Elles isoleraient leur coeur en cultivant leur esprit ; mais ces mêmes femmes deviendraient bien vite dignes d' un homme supérieur, si cet homme supérieur

était l' objet de leur tendresse. Tout dort ici ; mais dans un pays où les grands intérêts sont assoupis, le repos et l' insouciance sont plus nobles qu' une vaine agitation pour les petites choses.

Les lettres elles-mêmes languissent là où les pensées ne se renouvellent point par l' action forte et variée de la vie. Mais dans quel pays cependant a-t-on jamais témoigné plus qu' en Italie de l' admiration pour la littérature et les beaux-arts ? L' histoire nous apprend que les papes, les princes et les peuples ont rendu dans tous les temps aux peintres, aux

p301

poètes, aux écrivains distingués, les hommages les plus éclatans. Cet enthousiasme pour le talent est, je l' avouerai, mylord, un des premiers motifs qui m' attachent à ce pays. On n' y trouve point l' imagination blasée, l' esprit décourageant, ni la médiocrité despotique, qui savent si bien ailleurs tourmenter ou étouffer le génie naturel. Une idée, un sentiment, une expression heureuse prennent feu pour ainsi dire parmi les auditeurs. Le talent, par cela même qu' il tient ici le premier rang, excite beaucoup d' envie ; Pergolèse a été assassiné pour son *stabat* ; Giorgione s' armait d' une cuirasse quand il était obligé de peindre dans un lieu public ; mais la jalousie violente qu' inspire le talent parmi nous est celle que fait naître ailleurs la puissance ; cette jalousie ne dégrade point son objet, cette jalousie peut haïr, proscrire, tuer ; et néanmoins toujours mêlée au fanatisme de l' admiration,

p302

elle excite encore le génie tout en le persécutant. Enfin, quand on

voit tant de vie dans un cercle si
resserré, au milieu de tant d'obstacles
et d'asservissemens de tout genre,
on ne peut s'empêcher, ce me semble,
de prendre un vif intérêt à ce
peuple qui respire avec avidité le
peu d'air que l'imagination fait pénétrer
à travers les bornes qui le renferment.
Ces bornes sont telles, je ne le
nierai point, que les hommes maintenant
acquièrent rarement en Italie
cette dignité, cette fierté qui distingue
les nations libres et militaires.
J'avouerai même, si vous le voulez,
mylord, que le caractère de ces nations
pourrait inspirer aux femmes
plus d'enthousiasme et d'amour. Mais
ne serait-il pas possible aussi qu'un
homme intrépide, noble et sévère
réunît toutes les qualités qui font aimer,
sans posséder celles qui promettent
le bonheur ? "
Corinne.

p303

Chapitre iv.

La lettre de Corinne fit repentir une
seconde fois Oswald d'avoir pu songer à
se détacher d'elle. La dignité spirituelle
et la douceur imposante avec laquelle
elle repoussait les paroles dures qu'il
s'était permises le touchèrent et le pénétrèrent
d'admiration. Une supériorité
si grande, si simple, si vraie, lui parut
au-dessus de toutes les règles ordinaires.
Il sentait bien toujours que Corinne
n'était pas la femme faible, timide,
doutant de tout, hors de ses devoirs
et de ses sentimens, qu'il avait
choisie dans son imagination pour la
compagne de sa vie ; et le souvenir de
Lucile, telle qu'il l'avait vue à l'âge de
douze ans, s'accordait mieux avec cette
idée : mais pouvait-on rien comparer

p304

à Corinne ! Les lois, les règles communes

pouvait-elles s'appliquer à une personne qui réunissait en elle tant de qualités diverses dont le génie et la sensibilité étaient le lien ? Corinne était un miracle de la nature, et ce miracle ne se faisait-il pas en faveur d'Oswald, quand il pouvait se flatter d'intéresser une telle femme. Mais quel était son nom, quelle était sa destinée ? Quels seraient ses projets s'il lui déclarait l'intention de s'unir à elle ? Tout était encore dans l'obscurité, et quoique l'enthousiasme qu'Oswald ressentait pour Corinne lui persuadât qu'il était décidé à l'épouser, souvent aussi l'idée que la vie de Corinne n'avait pas été tout-à-fait irréprochable, et qu'un tel mariage aurait été sûrement condamné par son père, bouleversait de nouveau toute son âme et le jetait dans l'anxiété la plus pénible. Il n'était pas aussi abattu par la douleur que dans le temps où il ne

p305

connaissait pas Corinne ; mais il ne sentait plus cette sorte de calme qui peut exister même au milieu du repentir, lorsque la vie entière est consacrée à l'expiation d'une grande faute. Il ne craignait pas autrefois de s'abandonner à ses souvenirs, qu'elle que fût leur amertume ; maintenant il redoutait les rêveries longues et profondes qui lui auraient révélé ce qui se passait au fond de son âme. Il se préparait cependant à se rendre chez Corinne pour la remercier de sa lettre et pour obtenir le pardon de celle qu'il avait écrite, lorsqu'il vit entrer dans sa chambre M Edgermond, un parent de la jeune Lucile. C'était un brave gentilhomme anglais qui avait presque toujours vécu dans la principauté de Galles où il possédait une terre ; il avait les principes et les préjugés qui servent à maintenir en tout pays les choses comme elles sont ; et c'est un bien quand ces

p306

choses sont aussi bonnes que la raison humaine le permet : alors les hommes tels que M Edgermond, c' est-à-dire les partisans de l' ordre établi, quoique fortement et même opiniâtrement attachés à leurs habitudes et à leur manière de voir, doivent être considérés comme des esprits éclairés et raisonnables. Lord Nelvil tressaillit en entendant annoncer chez lui M Edgermond, il lui sembla que tous ses souvenirs se représentaient à la fois ; mais bientôt il lui vint dans l' esprit que Lady Edgermond, la mère de Lucile, avait envoyé son parent pour lui faire des reproches, et qu' elle voulait ainsi gêner son indépendance. Cette pensée lui rendit toute sa fermeté, et il reçut M Edgermond avec une froideur extrême. Il avait d' autant plus tort en l' accueillant ainsi, que M Edgermond n' avait pas le moindre projet qui pût concerner lord Nelvil. Il traversait l' Italie pour sa santé, en faisant beaucoup d' exercice, en

p307

chassant, en buvant à la santé du roi George et de la vieille Angleterre ; c' était le plus honnête homme du monde, et même il avait beaucoup plus d' esprit et d' instruction que ses habitudes ne devaient le faire croire. Il était anglais avant tout, non-seulement comme il devait l' être, mais aussi comme on aurait pu souhaiter qu' il ne le fût pas ; suivant dans tous les pays les coutumes du sien, ne vivant qu' avec les anglais, et ne s' entretenant jamais avec les étrangers, non par dédain, mais par une sorte de répugnance à parler les langues étrangères, et de timidité même à l' âge de cinquante ans, qui lui rendait très-difficile de faire de nouvelles connaissances.
-je suis charmé de vous voir,
dit-il à lord Nelvil, je vais à Naples dans quinze jours, vous y trouverai-je ?
Je le voudrais, car j' ai peu de temps

à rester en Italie, parce que mon régiment doit bientôt s' embarquer.

p308

-votre régiment, répéta lord Nelvil, et il rougit, comme s' il avait oublié qu' il avait un congé d' une année, son régiment ne devant pas être employé avant cette époque ; mais il rougit en pensant que Corinne pourrait peut-être lui faire oublier même son devoir. -votre régiment, à vous, continua M Edgermond, ne sera pas mis en activité de sitôt, ainsi rétablissez votre santé ici sans inquiétude ; j' ai vu avant de partir ma jeune cousine à laquelle vous vous intéressez ; elle est plus charmante que jamais ; et dans un an, quand vous reviendrez, je ne doute pas qu' elle ne soit la plus belle femme de l' Angleterre. -lord Nelvil se tut, et M Edgermond garda le silence aussi de son côté. Ils se dirent encore quelques mots d' une manière assez laconique quoique bienveillante, et M Edgermond allait sortir, lorsqu' il revint sur ses pas, et dit : -à propos, mylord, vous pouvez me faire un plaisir : on m' a dit que vous

p309

connaissiez la célèbre Corinne, et bien que je n' aime pas en général les nouvelles connaissances, je suis tout-à-fait curieux de celle-là. -je demanderai à Corinne la permission de vous mener chez elle, puisque vous le désirez, répondit Oswald. -faites, je vous prie, reprit M Edgermond, que je la voie un jour où elle improvisera, chantera ou dansera en notre présence. -Corinne, dit lord Nelvil, ne montre point ainsi ses talents aux étrangers, c' est une femme votre égale et la mienne sous tous les rapports. -pardon de ma méprise, reprit M Edgermond ; comme on ne lui connaît pas d' autre nom que Corinne, et qu' à vingt-six ans elle vit

toute seule sans aucune personne de sa famille, je croyais qu' elle existait par ses talents, et saisissait volontiers l' occasion de les faire connaître. -sa fortune, répondit vivement lord Nelvil, est tout-à-fait indépendante et son ame encore plus. -M Edgermond finit à

p310

l' instant de parler sur Corinne, et se repentit de l' avoir nommée quand il vit que ce sujet intéressait Oswald. Les anglais sont les hommes du monde qui ont le plus de discrétion et de ménagement dans tout ce qui tient aux affections véritables.

M Edgermond s' en alla. Lord Nelvil resté seul ne put s' empêcher de s' écrier dans son émotion : -il faut que j' épouse Corinne, il faut que je sois son protecteur, afin que personne désormais ne puisse la méconnaître. Je lui donnerai le peu que je puis donner, un rang, un nom, tandis qu' elle me comblera de toutes les félicités qu' elle seule peut accorder sur la terre. -ce fut dans cette disposition qu' il se hâta d' aller chez Corinne, et jamais il n' y entra avec un plu doux sentiment d' espérance et d' amour ; mais par un mouvement naturel de timidité, il commença la conversation, pour se rassurer lui-même, par des paroles insignifiantes, et de ce

p311

nombre fut la demande d' amener M Edgermond chez elle. à ce nom, Corinne se troubla visiblement, et refusa d' une voix émue ce que désirait Oswald. Il en fut singulièrement étonné, et lui dit : -je pensais que dans une maison où vous recevez tant de monde le titre de mon ami ne serait pas un motif d' exclusion. -ne vous offensez pas, mylord, reprit Corinne, croyez-moi, il faut que j' aie des raisons bien puissantes pour ne pas consentir à ce que vous désirez.

-et ces raisons, me les direz-vous ?
Reprit Oswald. -impossible, s' écria
Corinne, impossible ! -ainsi donc, dit
Oswald... et la violence de son émotion
lui coupant la parole, il voulut
sortir : Corinne alors, tout en pleurs,
lui dit en anglais : -au nom de Dieu,
si vous ne voulez pas briser mon coeur,
ne partez pas.
Ces paroles, cet accent remuèrent
profondément l' ame d' Oswald, et il se
rassit à quelque distance de Corinne,

p312

la tête appuyée contre un vase d' albâtre
qui éclairait sa chambre ; puis
tout à coup il lui dit : -cruelle femme,
vous voyez que je vous aime, vous
voyez que vingt fois par jour je suis
prêt à vous offrir et ma main et ma
vie, et vous ne voulez pas m' apprendre
qui vous êtes ! Dites-le moi, Corinne,
dites-le moi, répétait-il en lui tendant
la main avec la plus touchante expression
de sensibilité. -Oswald, s' écria
Corinne, Oswald, vous ne savez pas le
mal que vous me faites. Si j' étais assez
insensée pour vous tout dire, si je l' étais,
vous ne m' aimeriez plus. -grand dieu,
reprit-il, qu' avez-vous donc à
révéler ? -rien qui me rende indigne
de vous ; mais des hasards, mais des différences
entre nos goûts, nos opinions,
qui jadis ont existé, qui n' existeraient
plus. N' exigez pas de moi que je me
fasse connaître à vous, un jour, peut-être,
un jour si vous m' aimez assez, si...
ah ! Je ne sais ce que je dis, continua

p313

Corinne, vous saurez tout, mais ne
m' abandonnez pas avant de m' entendre.
Promettez-le-moi au nom de
votre père qui réside dans le ciel. -ne
prononcez pas ce nom, s' écria lord
Nelvil ; savez-vous s' il nous réunit ou
s' il nous sépare ! Croyez-vous qu' il

consentît à notre union ? Si vous le croyez, attestez-le-moi, je ne serai plus troublé, déchiré. Une fois je vous dirai quelle a été ma triste vie, mais à présent voyez dans quel état je suis, dans quel état vous me mettez. -et en effet son front était couvert d'une froide sueur, son visage était pâle et ses lèvres tremblaient en articulant à peine ces dernières paroles. Corinne s'assit à côté de lui, et tenant ses mains dans les siennes le rappela doucement à lui-même. -mon cher Oswald, lui dit-elle, demandez à M Edgermond s'il n'a jamais été dans le Northumberland, ou du moins si ce n'est que depuis cinq ans qu'il y a été : dans ce casseulement vous pouvez l'amener

p314

ici. -Oswald regarda fixement Corinne à ces mots ; elle baissa les yeux et se tut. Lord Nelvil lui répondit : -je ferai ce que vous m'ordonnez, et il partit. Rentré chez lui, il s'épuisait en conjectures sur les secrets de Corinne, il lui paraissait évident qu'elle avait passé beaucoup de temps en Angleterre, et que son nom et sa famille devaient y être connus. Mais quel motif les lui faisait cacher, et pourquoi avait-elle quitté l'Angleterre si elle y avait été établie ? Ces diverses questions agitaient extrêmement le cœur d'Oswald, il était convaincu que rien de mal ne pouvait être découvert dans la vie de Corinne ; mais il craignait une combinaison de circonstances qui pût la rendre coupable aux yeux des autres, et ce qu'il redoutait le plus pour elle, c'était la désapprobation de l'Angleterre. Il se sentait fort contre celle de tout autre pays ; mais le souvenir de son père était

p315

si intimement uni dans sa pensée avec sa patrie, que ces deux sentimens

s' accroissaient l' un par l' autre. Oswald sut de M Edgermond qu' il avait été pour la première fois dans le Northumberland l' année dernière, et lui promit de le conduire le soir même chez Corinne. Il arriva le premier pour la prévenir des idées que M Edgermond avait conçues sur elle, et la pria de lui faire sentir par des manières froides et réservées combien il s' était trompé. -si vous le permettez, reprit Corinne, je serai avec lui comme avec tout le monde ; s' il désire de m' entendre, j' improviserai pour lui ; enfin je me montrerai telle que je suis, et je crois cependant qu' il apercevra tout aussi bien la dignité de l' ame à travers une conduite simple, que si je me donnais un air contraint qui serait affecté. -oui, Corinne, répondit Oswald, oui, vous avez raison. Ah ! Qu' il aurait tort celui qui voudrait altérer en rien

p316

vosre admirable naturel ! -M Edgermond arriva dans ce moment avec le reste de la société. Au commencement de la soirée lord Nelvil se plaçait à côté de Corinne, et, avec un intérêt qui tenait à la fois de l' amant et du protecteur, il disait tout ce qui pouvait la faire valoir ; il lui témoignait un respect qui avait encore plus pour but de commander les égards des autres, que de se satisfaire lui-même ; mais il sentit bientôt avec joie l' inutilité de toutes ses inquiétudes. Corinne captiva tout-à-fait M Edgermond ; elle le captiva non-seulement par son esprit et ses charmes, mais en lui inspirant le sentiment d' estime que les caractères vrais obtiennent toujours des caractères honnêtes ; et lorsqu' il osa lui demander de se faire entendre sur un sujet de son choix, il aspirait à cette grâce avec autant de respect que d' empressement. Elle y consentit sans se faire prier un instant, et sut prouver ainsi que cette faveur avait un prix indépendant

p317

de la difficulté de l' obtenir. Mais elle avait un si vif désir de plaire à un compatriote d' Oswald, à un homme qui par la considération qu' il méritait pouvait influencer sur son opinion en lui parlant d' elle, que ce sentiment la remplît tout à coup d' une timidité qui lui était nouvelle ; elle voulut commencer, et elle sentit que l' émotion lui coupait la parole. Oswald souffrait de ce qu' elle ne se montrait pas dans toute sa supériorité à un anglais. Il baissait les yeux et son embarras était si visible, que Corinne, uniquement occupée de l' effet qu' elle produisait sur lui, perdait toujours plus la présence d' esprit nécessaire pour le talent d' improviser. Enfin sentant qu' elle hésitait, que les paroles lui venaient par la mémoire et non par le sentiment, et qu' elle ne peignait ainsi ni ce qu' elle pensait, ni ce qu' elle éprouvait réellement, elle s' arrêta tout à coup, et dit à M Edgermond : -pardonnez-moi si la timidité m' ôte aujourd' hui

p318

mon talent, c' est la première fois, mes amis le savent, que je me suis trouvée ainsi tout-à-fait au-dessous de moi-même, mais ce ne sera peut-être pas la dernière, ajouta-t-elle en soupirant. Oswald fut profondément ému par la touchante faiblesse de Corinne. Jusqu' alors il avait toujours vu l' imagination et le génie triompher de ses affections, et relever son ame dans les moments où elle était le plus abattue ; cette fois, le sentiment avait subjugué tout-à-fait son esprit ; et néanmoins Oswald s' était tellement identifié dans cette occasion avec la gloire de Corinne, qu' il avait souffert de son trouble, au lieu d' en jouir. Mais comme il était certain qu' elle brillerait un autre jour avec l' éclat qui lui était naturel, il se livra sans regret à la douceur des observations qu' il venait de faire, et l' image de son amie régna plus que jamais dans son coeur.

LIVRE VII

p319

Chapitre premier.

Lord Nelvil désirait vivement que
M Edgermond jouît de l' entretien de
Corinne, qui valait bien ses vers improvisés.
Le jour suivant, la même société
se rassembla chez elle ; et, pour l' engager
à parler, il amena la conversation
sur la littérature italienne, et provoqua
sa vivacité naturelle, en affirmant que
l' Angleterre possédait un plus grand
nombre de vrais poètes et de poètes
supérieurs, par l' énergie et la sensibilité,
à tous ceux dont l' Italie pouvait
se vanter.

-d' abord, répondit Corinne, les
étrangers ne connaissent, pour la plupart,
que nos poètes du premier rang,

p320

Le Dante, Pétrarque, l' Arioste, Guarini,
Le Tasse et Métastase, tandis que
nous en avons plusieurs autres, tels
que Chiabrera, Guidi, Filicaja, Parini,
etc, sans compter Sannazar, Politien,
etc qui ont écrit en latin avec
génie ; et tous réunissent dans leurs
vers le coloris à l' harmonie, tous
savent, avec plus ou moins de talent,
faire entrer les merveilles des beaux
arts et de la nature dans les tableaux
représentés par la parole. Sans doute il
n' y a pas dans nos poètes cette mélancolie
profonde, cette connaissance du
coeur humain qui caractérise les vôtres ;
mais ce genre de supériorité n' appartient-il
pas plutôt aux écrivains philosophes
qu' aux poètes ? La mélodie
brillante de l' italien convient mieux à
l' éclat des objets extérieurs qu' à la méditation.
Notre langue serait plus propre
à peindre la fureur que la tristesse,
parce que les sentimens réfléchis exigent

des expressions plus métaphysiques,

p321

tandis que le désir de la vengeance anime l' imagination, et tourne la douleur en dehors. Cesarotti a fait la meilleure et la plus élégante traduction d' Ossian qu' il y ait ; mais il semble, en la lisant, que les mots ont en eux-mêmes un air de fête qui contraste avec les idées sombres qu' ils rappellent. On se laisse charmer par nos douces paroles, de *ruisseau limpide*, de *campagne riante*, d' *ombrage frais*, comme par le murmure des eaux et la variété des couleurs ; qu' exigez-vous de plus de la poésie ? Pourquoi demander au rossignol ce que signifie son chant ? Il ne peut l' expliquer qu' en recommençant à chanter ; on ne peut le comprendre qu' en se laissant aller à l' impression qu' il produit. La mesure des vers, les rimes harmonieuses, ces terminaisons rapides, composées de deux syllabes brèves, dont les sons glissent en effet, comme l' indique leur nom (*sdrucchioli*), imitent quelquefois les pas légers de la

p322

danse ; quelquefois des tons plus graves rappellent le bruit de l' orage ou l' éclat des armes ; enfin notre poésie est une merveille de l' imagination, il ne faut y chercher que ses plaisirs sous toutes les formes.

-sans doute, reprit lord Nelvil, vous expliquez, aussi bien qu' il est possible, et les beautés et les défauts de votre poésie ; mais quand ces défauts, sans les beautés, se trouvent dans la prose, comment les défendez-vous ? Ce qui n' est que du vague dans la poésie devient du vide dans la prose ; et cette foule d' idées communes, que vos poètes savent embellir par leur mélodie et leurs images, reparaît à froid dans la prose avec une vivacité fatigante. La

plupart de vos écrivains en prose, aujourd' hui,
ont un langage si déclamatoire, si
diffus, si abondant en superlatifs,
qu' on dirait qu' ils écrivent tous
de commande, avec des phrases reçues,
et pour une nature de convention ; ils

p323

semblent ne pas se douter qu' écrire c' est
exprimer son caractère et sa pensée. Le
style littéraire est pour eux un tissu
artificiel, une mosaïque rapportée, je ne
sais quoi d' étranger enfin à leur ame,
qui se fait avec la plume, comme un
ouvrage mécanique avec les doigts ; ils
possèdent au plus haut degré le secret
de développer, de commenter, d' enfler
une idée, de faire mousser un sentiment,
si l' on peut parler ainsi ; tellement
qu' on serait tenté de dire à ces écrivains,
comme cette femme africaine à une dame
française qui portait un grand panier
sous une longue robe : *madame, tout
cela est-il vous-même ?* en effet, où est
l' être réel, dans toute cette pompe de
mots, qu' une expression vraie ferait disparaître
comme un vain prestige ?
-vous oubliez, interrompit vivement
Corinne, d' abord Machiavel et Bocace,
puis Gravina, Filangieri, et de
nos jours encore Cesarotti, Verri, Bettinelli,
et tant d' autres enfin qui savent

p324

écrire et penser. Mais je conviens
avec vous que depuis les derniers siècles,
des circonstances malheureuses ayant
privé l' Italie de son indépendance, on
y a perdu tout intérêt pour la vérité, et
souvent même la possibilité de la dire.
Il en est résulté l' habitude de se complaire
dans les mots sans oser approcher
des idées. Comme l' on était certain
de ne pouvoir obtenir par ses écrits
aucune influence sur les choses, on n' écrivait
que pour montrer de l' esprit,
ce qui est le plus sûr moyen de finir

bientôt par n' avoir pas même de l' esprit ;
car c' est en dirigeant ses efforts
vers un objet noblement utile qu' on
rencontre le plus d' idées. Quand les
écrivains en prose ne peuvent influencer
en aucun genre sur le bonheur d' une
nation, quand on n' écrit que pour briller,
enfin quand c' est la route qui est
le but, on se replie en mille détours,
mais l' on n' avance pas. Les italiens, il
est vrai, craignent les pensées nouvelles,

p325

mais c' est par paresse qu' ils les redoutent,
et non par servilité littéraire. Leur
caractère, leur gaieté, leur imagination
ont beaucoup d' originalité, et cependant
comme ils ne se donnent plus la
peine de réfléchir, leurs idées générales
sont communes ; leur éloquence même,
si vive quand ils parlent, n' a point de
naturel quand ils écrivent ; on dirait
qu' ils se refroidissent en travaillant ;
d' ailleurs les peuples du midi sont gênés
par la prose, et ne peignent leurs véritables
sentimens qu' en vers. Il n' en
est pas de même dans la littérature française,
dit Corinne, en s' adressant au
comte d' Erfeuil, vos prosateurs sont
souvent plus éloquens, et même plus
poétiques que vos poètes. -il est vrai,
répondit le comte d' Erfeuil, que nous
avons en ce genre les véritables autorités
classiques ; Bossuet, La Bruyère,
Montesquieu, Buffon, ne peuvent être
surpassés ; surtout les deux premiers,
qui appartiennent à ce siècle de Louis XIV,
qu' on ne saurait trop louer, et

p326

dont il faut imiter, autant qu' on le peut,
les parfaits modèles. C' est un conseil
que les étrangers doivent s' empresser
de suivre aussi bien que nous. -j' ai
de la peine à croire, répondit Corinne,
qu' il fût désirable pour le monde entier
de perdre toute couleur nationale,

toute originalité de sentimens et d' esprit,
et j' oserai vous dire, m le comte,
que, dans votre pays même, cette orthodoxie
littéraire, si je puis m' exprimer
ainsi, qui s' oppose à toute innovation
heureuse, doit rendre à la longue
votre littérature très-stérile. Le génie
est essentiellement créateur, il porte
le caractère de l' individu qui le possède.
La nature, qui n' a pas voulu que
deux feuilles se ressemblassent, a mis
encore plus de diversité dans les ames,
et l' imitation est une espèce de mort,
puisqu' elle dépouille chacun de son
existence naturelle.
Ne voudriez-vous pas, belle étrangère,
reprit le comte d' Erfeuil, que
nous admissions chez nous la barbarie

p327

tudesque, les nuits d' Young des anglais,
les *Concetti* des italiens et des espagnols.
Que deviendraient le goût, l' élégance
du style français après un tel
mélange ? -le prince Castel-Forte,
qui n' avait point encore parlé, dit :
-il me semble que nous avons tous besoin
les uns des autres ; la littérature de
chaque pays découvre, à qui sait la
connaître, une nouvelle sphère d' idées.
C' est Charles-Quint lui-même, qui a
dit : qu' *un homme qui sait quatre langues
vaut quatre hommes*. si ce grand
génie politique en jugeait ainsi pour les
affaires, combien cela n' est-il pas plus
vrai pour les lettres ? Les étrangers savent
tous le français ; ainsi leur point
de vue est plus étendu que celui des
français qui ne savent pas les langues
étrangères. Pourquoi ne se donnent-ils
pas plus souvent la peine de les apprendre ?
Ils conserveraient ce qui les
distingue, et découvriraient ainsi quelquefois
ce qui peut leur manquer.

p328

Chapitre ii.

-vous m' avouerez au moins, reprit le comte d' Erfeuil, qu' il est un rapport sous lequel nous n' avons rien à apprendre de personne. Notre théâtre est décidément le premier de l' Europe ; car je ne pense pas que les anglais eux-mêmes imaginassent de nous opposer Shakespeare. -je vous demande pardon, interrompit M Edgermond ; ils l' imaginent. -et, ce mot dit, il rentra dans le silence. -alors je n' ai rien à dire, continua le comte d' Erfeuil, avec un sourire qui exprimait un dédain gracieux, chacun peut penser ce qu' il veut ; mais enfin je persiste à croire qu' on peut affirmer sans présomption que nous sommes les premiers dans l' art dramatique ; et quant aux italiens, s' il m' est permis de parler

p329

franchement, ils ne se doutent seulement pas qu' il y ait un art dramatique dans le monde. La musique est tout chez eux, et la pièce n' est rien. Si le second acte d' une pièce a une meilleure musique que le premier, ils commencent par le second acte ; si ce sont les deux premiers actes de deux pièces différentes, ils jouent ces deux actes le même jour, et mettent entre deux un acte d' une comédie en prose, qui contient ordinairement la meilleure morale du monde, mais une morale toute composée de sentences que nos ancêtres mêmes ont déjà renvoyées à l' étranger comme trop vieilles pour eux. Vos musiciens fameux disposent en entier de vos poètes ; l' un lui déclare qu' il ne peut pas chanter s' il n' a dans son ariette la parole *felicità* ; le tenor demande la *tomba* ; et le troisième chanteur ne peut faire des roulades que sur le mot *catene*. il faut que le pauvre poète arrange ces goûts divers comme

p330

il le peut avec la situation dramatique. Ce n' est pas tout encore ; il y a des virtuoses qui ne veulent pas arriver de plein-pied sur le théâtre ; il faut qu' ils se montrent d' abord dans un nuage, ou qu' il descendent du haut de l' escalier d' un palais pour produire plus d' effet à leur entrée. Quand l' ariette est chantée, dans quelque situation touchante ou violente que ce soit, l' acteur doit saluer pour remercier des applaudissemens qu' il obtient. L' autre jour, à Sémiramis, après que le spectre de Ninus eut chanté son ariette, l' acteur qui le représentait fit, en son costume d' ombre, une grande révérence au parterre ; ce qui diminua beaucoup l' effroi de l' apparition. On est accoutumé en Italie à regarder le théâtre comme une grande salle de réunion où l' on n' écoute que les airs et le ballet. C' est avec raison que je dis *où l' on n' écoute que le ballet*, car c' est seulement lorsqu' il va commencer que

p331

le parterre fait faire silence ; et ce ballet est encore un chef-d' oeuvre de mauvais goût. Excepté les grotesques, qui sont de véritables caricatures de la danse, je ne sais pas ce qui peut amuser dans ces ballets, si ce n' est leur ridicule. J' ai vu Gengis-Kan, mis en ballet, tout couvert d' hermine, tout revêtu de beaux sentimens, car il cédait sa couronne à l' enfant du roi qu' il avait vaincu, et l' élevait en l' air sur un pied ; nouvelle façon d' établir un monarque sur le trône. J' ai aussi vu le dévouement de Curtius, ballet en trois actes, avec tous les divertissemens. Curtius, habillé en berger d' Arcadie, dansait long-temps avec sa maîtresse avant de monter sur un véritable cheval au milieu du théâtre, et de s' élancer ainsi dans un gouffre de feu fait avec du satin jaune et du papier doré ; ce qui lui donnait beaucoup plus l' apparence d' un surtout de dessert que d' un abîme. Enfin j' ai vu tout l' abrégé de

l' histoire romaine en ballet, depuis Romulus jusqu' à César.

Tout ce que vous dites est vrai, répondit le prince Castel-Forte avec douceur, mais vous n' avez parl que de la musique et de la danse, et ce n' est pas là ce que dans aucun pays l' on considère comme le théâtre dramatique. -c' est bien pis, interrompit le comte d' Erfeuil, quand on représente des tragédies ou des drames qui ne sont pas nommés *drame d' une fin joyeuse*, on réunit plus d' horreurs en cinq actes que l' imagination ne pourrait se le figurer. Dans une des pièces de ce genre, l' amant tue le frère de sa maîtresse dès le second acte ; au troisième il brûle la cervelle à sa maîtresse elle-même sur le théâtre ; le quatrième est rempli par l' enterrement ; dans l' intervalle du quatrième au cinquième acte, l' acteur qui joue l' amant vient annoncer, le plus tranquillement du monde, au parterre les arlequinades que l' on donne le jour

suivant, et reparaît en scène au cinquième acte pour se tuer d' un coup de pistolet. Les acteurs tragiques sont en parfaite harmonie avec le froid et le gigantesque des pièces. Ils commettent toutes ces terribles actions avec le plus grand calme. Quand un acteur s' agite, on dit qu' il se démène comme un prédicateur ; car, en effet, il y a beaucoup plus de mouvement dans la chaire que sur le théâtre, et c' est bien heureux que ces acteurs soient si paisibles dans le pathétique, car, comme il n' y a rien d' intéressant dans la pièce, ni dans la situation, plus ils feraient de bruit, plus ils seraient ridicules : encore si ce ridicule était gai, mais il n' est que monotone. Il n' y a pas plus en Italie de comédie que de tragédie ; et dans cette carrière encore c' est nous qui sommes les premiers. Le seul genre qui appartienne vraiment à l' Italie, ce sont les

arlequinades ; un valet fripon, gourmand
et poltron, un vieux tuteur

p334

dupe, avare ou amoureux, voilà tout
le sujet de ces pièces. Vous conviendrez
qu' il ne faut pas beaucoup d' efforts
pour une telle invention, et que le Tartuffe
et le Misanthrope supposent un
peu plus de génie.

Cette attaque du comte d' Erfeuil
déplaisait assez aux italiens qui l' écoutaient ;
mais cependant ils en riaient ;
et le comte d' Erfeuil en conversation
aimait beaucoup mieux montrer de
l' esprit que de la bonté. Sa bienveillance
naturelle influait sur ses actions,
mais son amour-propre sur ses paroles.
Le prince Castel-Forte et tous les italiens
qui se trouvaient là étaient impatients
de refuter le comte d' Erfeuil ; mais
comme ils croyaient leur cause mieux
défendue par Corinne que par tout autre,
et que le plaisir de briller en conversation
ne les occupait guère, ils suppliaient
Corinne de répondre, et se
contentaient seulement de citer les
noms si connus de Maffei, de Métastase,

p335

de Goldoni, d' Alfieri, de Monti.
Corinne convint d' abord que les italiens
n' avaient point de théâtre ; mais
elle voulut prouver que les circonstances,
et non l' absence du talent en
était la cause. La comédie qui tient à
l' observation des moeurs ne peut exister
que dans un pays où l' on vit habituellement
au centre d' une société nombreuse
et brillante ; il n' y a en Italie
que des passions violentes ou des jouissances
paresseuses ; et les passions violentes
produisent des crimes ou des
vices d' une couleur si forte ! Qu' elles
font disparaître toutes les nuances des
caractères. Mais la comédie idéale, pour
ainsi dire celle qui tient à l' imagination

et peut convenir à tous les temps comme à tous les pays, c' est en Italie qu' elle a été inventée. Les personnages d' Arlequin, de Brighella, de Pantalon, etc se trouvent dans toutes les pièces avec le même caractère. Ils ont, sous tous les rapports, des masques et non pas

p336

des visages : c' est-à-dire que leur physionomie est celle de tel genre de personnes et non pas de tel individu. Sans doute les auteurs modernes des arlequinades, trouvant tous les rôles donnés d' avance comme les pièces d' un jeu d' échecs, n' ont pas le mérite de les avoir inventés ; mais cette première invention est due à l' Italie ; et ces personnages fantasques, qui d' un bout de l' Europe à l' autre amusent tous les enfans et les hommes que l' imagination rend enfans, doivent être considérés comme une création des italiens qui leur donne des droits à l' art de la comédie. L' observation du coeur humain est une source inépuisable pour la littérature, mais les nations qui sont plus propres à la poésie qu' à la réflexion se livrent plutôt à l' enivrement de la joie qu' à l' ironie philosophique. Il y a quelque chose de triste au fond de la plaisanterie fondée sur la connaissance des

p337

hommes, la gaieté vraiment inoffensive est celle qui appartient seulement à l' imagination. Ce n' est pas que les italiens n' étudient habilement les hommes avec lesquels ils ont à faire, et ne découvrent plus finement que personne les pensées les plus secrètes ; mais c' est comme esprit de conduite qu' ils ont ce talent, et ils n' ont point l' habitude d' en faire un usage littéraire. Peut-être même n' aimeraient-ils pas à généraliser leurs découvertes, à publier leurs aperçus. Ils ont dans le caractère

quelque chose de prudent et de dissimulé,
qui leur conseille de ne pas
mettre en dehors, par les comédies,
ce qui leur sert à se guider dans les
relations particulières, et de ne pas révéler
par les fictions de l'esprit ce qui
peut être utile dans les circonstances
de la vie réelle.

Machiavel cependant, bien loin de
rien cacher, a fait connaître tous les
secrets d'une politique criminelle ; et

p338

l'on peut voir par lui de quelle terrible
connaissance du cœur humain les italiens
sont capables ! Mais une telle profondeur
n'est pas du ressort de la comédie,
et les loisirs de la société, proprement
dite, peuvent seuls apprendre
à peindre les hommes sur la scène comique.
Goldoni qui vivait à Venise, la
ville d'Italie où il y a le plus de société,
met déjà dans ses pièces beaucoup plus
de finesse d'observation qu'il ne s'en
trouve communément dans les autres
auteurs. Néanmoins ses comédies sont
monotones, on y voit revenir les mêmes
situations, parce qu'il y a peu de variété
dans les caractères. Ses nombreuses
pièces semblent faites sur le
modèle des pièces de théâtre en général,
et non d'après la vie. Le vrai caractère
de la gaieté italienne ce n'est pas
la moquerie, c'est l'imagination ; ce
n'est pas la peinture des mœurs, mais
les exagérations poétiques. C'est l'Arioste
et non pas Molière qui peut
amuser l'Italie.

p339

Gozzi, le rival de Goldoni, a bien
plus d'originalité dans ses compositions,
elles ressemblent bien moins à des comédies
régulières. Il a pris son parti
de se livrer franchement au génie italien,
de représenter des contes de fées,
de mêler les bouffonneries, les arlequinades,

au merveilleux des poèmes ;
de n' imiter en rien la nature, mais de
se laisser aller aux fantaisies de la gaieté
comme aux chimères de la féerie, et
d' entraîner de toutes les manières l' esprit
au-delà des bornes de ce qui se
passe dans le monde. Il eut un succès
prodigieux dans son temps, et peut-être
est-il l' auteur comique dont le
genre convient le mieux à l' imagination
italienne ; mais pour savoir avec certitude
quelles pourraient être la comédie
et la tragédie en Italie, il faudrait qu' il
y eut quelque part un théâtre et des
acteurs. La multitude des petites villes,
qui toutes veulent avoir un théâtre,
perd en les dispersant le peu de ressources

p340

qu' on pourrait rassembler. La
division des états, si favorable en général
à la liberté et au bonheur, est
nuisible à l' Italie. Il lui faudrait un
centre de lumières et de puissance
pour résister aux préjugés qui la dévorent.
L' autorité des gouvernemens
réprime souvent ailleurs l' élan individuel.
En Italie cette autorité serait un
bien, si elle luttait contre l' ignorance des
états séparés et des hommes isolés entre
eux, si elle combattait par l' émulation
l' indolence naturelle au climat, enfin
si elle donnait une vie à toute cette nation
qui se contente d' un rêve.
Ces diverses idées et plusieurs autres
encore furent spirituellement développées
par Corinne. Elle entendait
aussi très-bien l' art rapide des entretiens
légers qui n' insistent sur rien, et
l' occupation de plaire qui fait valoir
chacun à son tour, quoiqu' elle s' abandonnât
souvent dans la conversation
au genre de talent qui la rendait une

p341

improvisatrice célèbre. Plusieurs fois
elle pria le prince Castel-Forte de venir

à son secours en faisant connaître ses propres opinions sur le même sujet, mais elle parlait si bien, que tous les auditeurs se plaisaient à l'écouter et ne supportaient pas qu'on l'interrompît. M Edgermond surtout ne pouvait se rassasier de voir et d'entendre Corinne, il osait à peine lui exprimer le sentiment d'admiration qu'elle lui inspirait, et prononçait tout bas quelques mots à sa louange, espérant qu'elle les comprendrait sans qu'il fût obligé de les lui dire. Il avait cependant un désir si vif de savoir ce qu'elle pensait sur la tragédie, qu'il se hasarda, malgré sa timidité, à lui adresser la parole à cet égard.

-madame, lui dit-il, ce qui me paraît surtout manquer à la littérature italienne, ce sont des tragédies ; il me semble qu'il y a moins loin des enfans aux hommes, que de vos tragédies aux

p342

nôtres : car les enfans, dans leur mobilité, ont des sentimens légers, mais vrais, tandis que le sérieux de vos tragédies a quelque chose d'affecté et de gigantesque qui détruit pour moi toute émotion. N'est-il pas vrai, lord Nelvil ? Continua M Edgermond, en se retournant vers lui et l'appelant par ses regards à le soutenir, étonné qu'il était d'avoir osé parler devant tant de monde.

-je pense en entier comme vous, répondit Oswald. Métastase, que l'on vante comme le poète de l'amour, donne à cette passion, dans tous les pays, dans toutes les situations, la même couleur. On doit applaudir à des ariettes admirables, tantôt par la grâce et l'harmonie, tantôt par les beautés lyriques du premier ordre qu'elles renferment, surtout quand on les détache du drame où elles sont placées ; mais il nous est impossible à nous qui possédons Shakespeare, le poète qui a le mieux approfondi

p343

l' histoire et les passions de
l' homme, de supporter ces deux couples
d' amoureux qui se partagent presque
toutes les pièces de Métastase, et
qui s' appellent tantôt Achille, tantôt
Tircis, tantôt Brutus, tantôt Corilas,
et chantent tous de la même manière
des chagrins et des martyres d' amour
qui remuent à peine l' ame à la superficie,
et peignent comme une fadeur le
sentiment le plus orageux qui puisse
agiter le coeur humain. C' est avec un
respect profond pour le caractère
d' Alfieri, que
je me permettrai quelques réflexions
sur ses pièces. Leur but est si
noble, les sentimens que l' auteur exprime
sont si bien d' accord avec sa
conduite personnelle, que ses tragédies
doivent toujours être louées comme
des actions, quand même elles seraient
critiquées à quelques égards comme
des ouvrages littéraires. Mais il me
semble que quelques-unes de ses tragédies
ont autant de monotonie dans la

p344

force, que Métastase en a dans la douceur.
Il y a dans les pièces d' Alfieri
une telle profusion d' énergie et de magnanimité,
ou bien une telle exagération
de violence et de crime, qu' il
est impossible d' y reconnaître le véritable
caractère des hommes. Ils ne sont
jamais ni si méchants ni si généreux qu' il
les peint. La plupart des scènes sont
composées pour mettre en contraste le
vice et la vertu ; mais ces oppositions ne
sont pas présentées avec les gradations
de la vérité. Si les tyrans supportaient
dans la vie ce que les opprimés leur
disent en face dans les tragédies d' Alfieri,
on serait presque tenté de les
plaindre. La pièce d' Octavie est une de
celles où ce défaut de vraisemblance est
le plus frappant. Sénèque y moralise
sans cesse Néron, comme s' il était le
plus patient des hommes, et lui Sénèque
le plus courageux de tous. Le maître
du monde, dans la tragédie, consent

à se laisser insulter et à se mettre en

p345

colère à chaque scène pour le plaisir des spectateurs, comme s' il ne dépendait pas de lui de tout finir avec un mot. Certainement ces dialogues continuels donnent lieu à de très-belles réponses de Sénèque, et l' on voudrait trouver dans une harangue ou dans un ouvrage les nobles pensées qu' il exprime ; mais est-ce ainsi qu' on peut donner l' idée de la tyrannie ? Ce n' est pas la peindre sous ses redoutables couleurs, c' est en faire seulement un but pour l' escrime de la parole. Mais si Shakespeare avait représenté Néron entouré d' hommes tremblans qui oseraient à peine répondre à la question la plus indifférente ; lui-même cachant son trouble, s' efforçant de paraître calme, et Sénèque près de lui travaillant à l' apologie du meurtre d' Agrippine, la terreur n' eût-elle pas été mille fois plus grande ? Et pour une réflexion énoncée par l' auteur, mille ne seraient-elles pas nées dans l' ame des spectateurs, par le silence

p346

même de la rhétorique et la vérité des tableaux ? Oswald aurait pu parler long-temps encore sans que Corinne l' eût interrompu ; elle se plaisait tellement, et dans le son de sa voix, et dans la noble élégance de ses expressions, qu' elle eût voulu prolonger cette impression des heures entières. Ses regards fixés sur lui avaient peine à s' en détacher, lors même qu' il eût cessé de parler. Elle se tourna lentement vers le reste de la société, qui lui demandait avec impatience ce qu' elle pensait de la tragédie italienne, et revenant à lord Nelvil : -mylord, dit-elle, je suis de votre avis presque sur tout, ce n' est donc pas pour vous combattre que je répons, mais

pour présenter quelques exceptions à vos observations peut-être trop générales. Il est vrai que Métastase est plutôt un poète lyrique que dramatique, et qu' il peint l' amour comme l' un des beaux-arts qui embellissent la vie, et

p347

non comme le secret le plus intime de nos peines ou de notre bonheur. En général, quoique notre poésie ait été consacrée à chanter l' amour, je hasarderais de dire que nous avons plus de profondeur et de sensibilité dans la peinture de toutes les autres passions que dans celle-là. à force de faire des vers amoureux, on s' est créé à cet égard parmi nous un langage convenu, et ce n' est pas ce qu' on a éprouvé, mais ce qu' on a lu qui sert d' inspiration aux poètes. L' amour tel qu' il existe en Italie ne ressemble nullement à l' amour tel que nos écrivains le peignent. Je ne connais qu' un roman, *fiammetta* du Boccace, dans lequel on puisse se faire une idée de cette passion décrite avec des couleurs vraiment nationales. Nos poètes subtilisent et exagèrent le sentiment, tandis que le véritable caractère de la nature italienne c' est une impression rapide et profonde, qui s' exprimerait bien plutôt par des actions

p348

silencieuses et passionnées que par un ingénieux langage. En général notre littérature exprime peu notre caractère et nos mœurs. Nous sommes une nation beaucoup trop modeste, je dirais presque trop humble pour oser avoir des tragédies à nous, composées avec notre histoire, ou du moins caractérisées d' après nos propres sentiments. Alfieri, par un hasard singulier, était pour ainsi dire transplanté de l' antiquité dans les temps modernes ; il était né pour agir, et il n' a pu qu' écrire :

son style et ses tragédies se ressentent de cette contrainte. Il a voulu marcher par la littérature à un but politique : ce but était le plus noble de tous sans doute ; mais n'importe, rien ne dénature les ouvrages d'imagination comme d'en avoir un. Alfieri, impatienté de vivre au milieu d'une nation où l'on rencontre de savants très-érudits et quelques hommes très-éclairés, mais dont les littérateurs et

p349

les lecteurs ne s'intéressaient pour la plupart à rien de sérieux, et se plaisaient uniquement dans les contes, dans les nouvelles, dans les madrigaux ; Alfieri, dis-je, a voulu donner à ses tragédies le caractère le plus austère. Il en a retranché les confidens, les coups de théâtre, tout, hors l'intérêt du dialogue. Il semblait qu'il voulût ainsi faire faire pénitence aux Italiens de leur vivacité et de leur imagination naturelle ; il a pourtant été fort admiré, parce qu'il est vraiment grand par son caractère et par son âme, et parce que les habitants de Rome surtout applaudissent aux louanges données aux actions et aux sentimens des anciens Romains, comme si cela les regardait encore. Ils sont amateurs de l'énergie et de l'indépendance comme des beaux tableaux qu'ils possèdent dans leurs galeries. Mais il n'en est pas moins vrai qu'Alfieri n'a pas créé ce qu'on pourrait appeler un théâtre italien, c'est-à-dire

p350

des tragédies dans lesquelles on trouverait un mérite particulier à l'Italie. Et même il n'a pas caractérisé les mœurs des pays et des siècles qu'il a peints. Sa conjuration des Pazzi, Virginie, Philippe second, sont admirables par l'élévation et la force des idées, mais on y voit toujours l'empreinte d'Alfieri,

et non celle des nations et des temps
qu' il met en scène. Bien que l' esprit
français et celui d' Alfieri n' aient pas la
moindre analogie, ils se ressemblent en
ceci que tous les deux font porter leurs
propres couleurs à tous les sujets qu' ils
traitent.

Le comte d' Erfeuil entendant parler
de l' esprit français prit la parole. Il
nous serait impossible, dit-il, de supporter
sur la scène les inconséquences
des grecs, ni les monstruosités de Shakespeare ;
les français ont un goût
trop pur pour cela. Notre théâtre est le
modèle de la délicatesse et de l' élégance,
c' est là ce qui le distingue ; et ce

p351

serait nous plonger dans la barbarie,
que de vouloir introduire rien d' étranger
parmi nous. -autant vaudrait,
dit Corinne en souriant, élever autour
de vous la grande muraille de la Chine.
Il y a sûrement de rares beautés dans
vos auteurs tragiques ; il s' en développerait
peut-être encore de nouvelles,
si vous permettiez quelquefois que
l' on vous montrât sur la scène autre
chose que des français. Mais nous qui
sommes italiens, notre génie dramatique
perdrait beaucoup à s' astreindre
à des règles dont nous n' aurions pas
l' honneur, et dont nous souffririons la
contrainte. L' imagination, le caractère,
les habitudes d' une nation doivent former
son théâtre. Les italiens aiment
passionnément les beaux-arts, la musique,
la peinture, et même la pantomime,
enfin tout ce qui frappe les sens.
Comment se pourrait-il donc que l' austérité
d' un dialogue éloquent fût le seul
plaisir théâtral dont ils se contentassent ?

p352

C' est en vain qu' Alfieri avec tout son
génie a voulu les y réduire, il a senti
lui-même que son système était trop

rigoureux.

La Mérope de Maffei, le Saül d' Alfieri, l' Aristodème de Monti, et surtout le poème du Dante, bien que cet auteur n' ait point composé de tragédie, me semblent faits pour donner l' idée de ce que pourrait être l' art dramatique en Italie. Il y a dans la Mérope de Maffei une grande simplicité d' action, mais une poésie brillante, revêtue des images les plus heureuses ; et pour quoi s' interdirait-on cette poésie dans les ouvrages dramatiques ? La langue des vers est si magnifique en Italie, que l' on y aurait plus tort que partout ailleurs en renonçant à ses beautés. Alfieri qui, quand il le voulait, excellait dans tous les genres, a fait dans son Saül un superbe usage de la poésie lyrique ; et l' on pourrait y introduire heureusement la musique elle-même, non pas pour mêler

p353

le chant aux paroles, mais pour calmer les transports furieux de Saül par la harpe de David. Nous possédons une musique si délicieuse, que ce plaisir peut rendre indolent sur les jouissances de l' esprit. Loin donc de vouloir les séparer, il faudrait chercher à les réunir, non en faisant chanter les héros, ce qui détruit toute dignité dramatique, mais en introduisant ou des chœurs, comme les anciens, ou des effets de musique, qui se lient à la situation par des combinaisons naturelles, comme cela arrive si souvent dans la vie. Loin de diminuer sur le théâtre italien les plaisirs de l' imagination, il me semble qu' il faudrait au contraire les augmenter et les multiplier de toutes les manières. Le goût vif des italiens pour la musique, et pour les ballets à grand spectacle, est un indice de la puissance de leur imagination et de la nécessité de l' intéresser toujours, même en traitant les objets sérieux, au

p354

lieu de les rendre encore plus sévères
qu' ils ne le sont, comme l' a fait Alfieri.
La nation croit de son devoir d' applaudir
à ce qui est austère et grave,
mais elle retourne bientôt à ses goûts
naturels, et ils pourraient être satisfaits
dans la tragédie, si on l' embellissait par
le charme et la variété des différens
genres de poésies, et de toutes les diversités
théâtrales dont les anglais et les
espagnols savent jouir.

L' Aristodème de Monti a quelque
chose du terrible pathétique du Dante,
et sûrement cette tragédie est, à juste
titre, une des plus admirées. Le Dante,
ce grand maître en tant de genres, possédait
le génie tragique qui aurait produit
le plus d' effet en Italie, si, de
quelque manière, on pouvait l' adapter
à la scène : car ce poète sait peindre
aux yeux ce qui se passe au fond de
l' ame, et son imagination fait sentir et
voir la douleur. Si Le Dante avait écrit
des tragédies, elles auraient frappé les

p355

enfans comme les hommes, la foule
comme les esprits distingués. La littérature
dramatique doit être populaire ;
elle est comme un événement public,
toute la nation en doit juger.
-lorsque Le Dante vivait, dit Oswald,
les italiens jouaient en Europe
et chez eux un grand rôle politique.
Peut-être vous est-il impossible maintenant
d' avoir un théâtre tragique national.
Pour que ce théâtre existe, il
faut que de grandes circonstances développent
dans la vie les sentimens
qu' on exprime sur la scène. De tous les
chefs-d' oeuvre de la littérature, il n' en
est point qui tienne autant qu' une tragédie
à tout l' ensemble d' un peuple ; les
spectateurs y contribuent presque autant
que les auteurs. Le génie dramatique
se compose de l' esprit public, de
l' histoire, du gouvernement, des moeurs,
enfin de tout ce qui s' introduit chaque
jour dans la pensée, et forme l' être moral,
comme l' air que l' on respire alimente

p356

la vie physique. Les espagnols,
avec lesquels votre climat et votre religion
doivent vous donner des rapports,
ont bien plus que vous cependant
le génie dramatique ; leurs pièces
sont remplies de leur histoire, de leur
chevalerie, de leur foi religieuse, et ces
pièces sont originales et vivantes : mais
aussi leurs succès en ce genre remontent-ils
à l' époque de leur gloire historique.
Comment donc pourrait-on maintenant
fonder en Italie ce qui n' y a jamais
existé, un théâtre tragique ?
-il est malheureusement possible
que vous ayez raison, mylord, reprit
Corinne ; néanmoins j' espère toujours
beaucoup pour nous de l' essor naturel
des esprits en Italie, de leur émulation
individuelle alors même qu' aucune circonstance
extérieure ne les favorise ;
mais ce qui nous manque surtout pour
la tragédie, ce sont des acteurs. Des
paroles affectées amènent nécessairement
une déclamation fautive ; mais il

p357

n' est pas de langue dans laquelle un
grand acteur pût montrer autant de
talens que dans la nôtre ; car la mélodie
des sons ajoute un nouveau charme
à la vérité de l' accent : c' est une musique
continue qui se mêle à l' expression
des sentimens sans lui rien
ôter de sa force. -si vous voulez, interrompit
le prince Castel-Forte, convaincre
de ce que vous dites, il faut que
vous nous le prouviez : oui, donnez-nous
l' inexprimable plaisir de vous voir
jouer la tragédie ; il faut que vous accordiez
aux étrangers que vous en
croyez dignes la rare jouissance de connaître
un talent que vous seule possédez
en Italie, ou plutôt que vous seule
dans le monde possédez, puisque toute
votre ame y est empreinte.

Corinne avait un désir secret de
jouer la tragédie devant lord Nelvil, et
de se montrer ainsi très à son avantage ;
mais elle n' osait accepter sans son approbation,
et ses regards la lui demandaient.

p358

Il les entendit ; et comme
il était tout à la fois touché de la timidité
qui l' avait empêchée la veille d' improviser,
et ambitieux pour elle du suffrage
de M Edgermond, il se joignit
aux sollicitations de ses amis. Corinne
alors n' hésita plus. -hé bien, dit-elle
en se retournant vers le prince Castel-Forte,
nous accomplirons donc, si vous
le voulez, le projet que j' avais formé
depuis long-temps, de jouer la traduction
que j' ai faite de Roméo et Juliette.
Roméo et Juliette de Shakespeare,
s' écria M Edgermond ? Vous
savez donc l' anglais ? -oui, répondit
Corinne. -et vous aimez Shakespeare,
dit encore M Edgermond ? -comme
un ami, reprit-elle, puisqu' il connaît
tous les secrets de la douleur. -et
vous le jouerez en italien, s' écria
M Edgermond, et je l' entendrai ! Et vous
aussi, mon cher Nelvil ! Ah ! Que vous
êtes heureux ! -puis se repentant à
l' instant de cette parole indiscrete, il

p359

rougit ; et la rougeur inspirée par la
délicatesse et la bonté peut intéresser
à tous les âges. -que nous serons
heureux, reprit-il avec embarras, si
nous assistons à un tel spectacle !

p360

Chapitre iii.
Tout fut arrangé en peu de jours,
les rôles distribués, et la soirée choisie
pour la représentation dans un palais

que possédait une parente du prince Castel-Forte, amie de Corinne. Oswald avait un mélange d' inquiétude et de plaisir à l' approche de ce nouveau succès ; il en jouissait par avance ; mais par avance aussi il était jaloux, non de tel homme en particulier, mais du public, témoin des talents de celle qu' il aimait ; il eût voulu connaître seul ce qu' elle avait d' esprit et de charmes ; il eût voulu que Corinne, timide et réservée comme une anglaise possédât cependant pour lui seul son éloquence et son génie. Quelque distingué que soit un homme, peut-être ne jouit-il jamais

p361

sans mélange de la supériorité d' une femme s' il l' aime, son coeur s' en inquiète ; s' il ne l' aime pas, son amour-propre s' en offense. Oswald près de Corinne était plus enivré qu' heureux, et l' admiration qu' elle lui inspirait augmentait son amour, sans donner à ses projets plus de stabilité. Il la voyait comme un phénomène admirable qui lui apparaissait de nouveau chaque jour ; mais le ravissement et l' étonnement même qu' elle lui faisait éprouver semblait éloigner l' espoir d' une vie tranquille et paisible. Corinne cependant était la femme la plus douce et la plus facile à vivre ; on l' eût aimée pour ses qualités communes, indépendamment de ses qualités brillantes : mais encore une fois, elle réunissait trop de talents, elle était trop remarquable en tout genre. Lord Nelvil, de quelque avantage qu' il fût doué, ne croyait pas l' égaler, et cette idée lui inspirait des craintes sur la durée de leur affection mutuelle.

p362

En vain Corinne, à force d' amour, se faisait son esclave, le maître souvent inquiet de cette reine dans les fers ne jouissait point en paix de son empire.

Quelques heures avant la représentation,
lord Nelvil conduisit Corinne
dans le palais de la princesse Castel-Forte,
où le théâtre était préparé. Il
faisait un soleil admirable, et d' une des
fenêtres de cet escalier on découvrait
Rome et la campagne. Oswald arrêta
Corinne un moment et lui dit : -voyez
ce beau temps, c' est pour vous, c' est
pour éclairer vos succès. -ah ! Si cela
était, reprit-elle, c' est vous qui me porteriez
bonheur, c' est à vous que je devrais
la protection du ciel. -les sentimens
doux et purs que cette belle nature
inspire suffiraient-ils à votre bonheur ?
Reprit Oswald ; il y a loin de cet
air que nous respirons, de cette rêverie
qu' inspire la campagne à la salle bruyante
qui va retentir de votre nom.
-Oswald, lui dit Corinne, ces applaudissemens,

p363

si je les obtiens, n' est-ce pas
parce que vous les entendrez qu' ils auront
le pouvoir de me toucher ? Et si
je montre quelque talent, ne sera-ce
pas mon sentiment pour vous qui me
l' inspirera ? La poésie, l' amour, la religion,
tout ce qui tient à l' enthousiasme
enfin est en harmonie avec la nature ;
et en regardant le ciel azuré, en
me livrant à l' impression qu' il me cause,
je comprends mieux les sentimens de
Juliette, je suis plus digne de Roméo.
-oui, tu en es digne, céleste créature,
s' écria lord Nelvil ; oui, c' est une
faiblesse de l' ame que cette jalousie
de tes talens, que ce besoin de vivre
seul avec toi dans l' univers. Va recueillir
les hommages du monde, va ;
mais que ce regard d' amour qui est
plus divin encore que ton génie, ne
soit dirigé que sur moi. -ils se quittèrent
alors, et lord Nelvil alla se placer
dans la salle, en attendant le plaisir
de voir paraître Corinne.

p364

C' est un sujet italien que Roméo et Juliette ; la scène se passe à Vérone ; on y montre encore le tombeau de ces deux amans. Shakespeare a écrit cette pièce avec cette imagination du midi tout à la fois si passionnée et si riante, cette imagination qui triomphe dans le bonheur, et passe si facilement, néanmoins, de ce bonheur au désespoir, et du désespoir à la mort. Tout y est rapide dans les impressions, et l' on sent cependant que ces impressions rapides seront ineffaçables. C' est la force de la nature, et non la frivolité du coeur qui sous un climat énergique, hâte le développement des passions. Le sol n' est point léger, quoique la végétation soit prompte ; et Shakespeare, mieux qu' aucun écrivain étranger, a saisi le caractère national de l' Italie et cette fécondité d' esprit qui invente mille manières pour varier l' expression des mêmes sentimens, cette éloquence orientale qui se sert des images de toute la nature

p365

pour peindre ce qui se passe dans le coeur. Ce n' est pas, comme dans l' Ossian, une même teinte, un même son qui répond constamment à la corde la plus sensible du coeur ; mais les couleurs multipliées que Shakespeare emploie dans Roméo et Juliette ne donnent point à son style une froide affectation, c' est le rayon divisé, réfléchi, varié, qui produit ces couleurs, et l' on y sent toujours la lumière et le feu dont elles viennent. Il y a dans cette composition une sève de vie, un éclat d' expression qui caractérise et le pays et les habitans. La pièce de Roméo et Juliette, traduite en italien, semblait rentrer dans sa langue maternelle. La première fois que Juliette paraît, c' est à un bal où Roméo Montague s' est introduit dans la maison des Capulets, les ennemis mortels de sa famille. Corinne était revêtue d' un habit de fête charmant, et cependant conforme au costume des temps. Ses cheveux étaient

p366

artistement mêlés avec des pierreries et
des fleurs ; elle frappait d'abord comme
une personne nouvelle, puis on reconnaissait
sa voix et sa figure, mais sa figure
divinisée qui ne conservait plus
qu'une expression poétique. Des applaudissemens
unanimes firent retentir
la salle à son arrivée. Ses premiers regards
découvrirent à l'instant Oswald
et s'arrêtèrent sur lui ; une étincelle de
joie, une espérance douce et vive se
peignit dans sa physionomie ; en la
voyant le coeur battait de plaisir et de
crainte : on sentait que tant de félicité
ne pouvait pas durer sur la terre ; était-ce
pour Juliette, était-ce pour Corinne
que ce pressentiment devait s'accomplir ?
Quand Roméo s'approcha d'elle pour
lui adresser à demi-voix des vers si brillans
dans l'anglais, si magnifiques dans
la traduction italienne, sur sa grâce et
sa beauté, les spectateurs, ravis d'être
interprétés ainsi, s'unirent tous avec

p367

transport à Roméo ; et la passion subite
qui le saisit, cette passion allumée par
le premier regard, parut à tous les
yeux bien vraisemblable. Oswald commença
dès ce moment à se troubler ; il
lui semblait que tout était prêt à se
révéler, qu'on allait proclamer Corinne
un ange parmi les femmes, l'interroger
lui-même sur ce qu'il ressentait pour
elle, la lui disputer, la lui ravir ; je ne
sais quel nuage éblouissant passa devant
ses yeux, il craignit de ne plus
voir, il craignit de s'évanouir, et se
retira derrière une colonne pendant
quelques instans. Corinne inquiète le
cherchait avec anxiété, et prononça
ce vers :
too early seen unknown, and known too late !
ah ! Je l'ai vu trop tôt sans le connaître,
et je l'ai connu trop tard, avec

un accent si profond, qu' Oswald tressaillit
en l' entendant, parce qu' il lui

p368

sembla que Corinne l' appliquait à leur
situation personnelle.

Il ne pouvait se lasser d' admirer la
grâce de ses gestes, la dignité de ses
mouvements, une physionomie qui peignait
ce que la parole ne pouvait dire,
et découvrait ces mystères du coeur
qu' on n' a jamais exprimés, et qui pourtant
disposent de la vie. L' accent, le
regard, les moindres signes d' un acteur
vraiment ému, vraiment inspiré, sont
une révélation continuelle du coeur humain ;
et l' idéal des beaux-arts se mêle
toujours à ces révélations de la nature.

L' harmonie des vers, le charme des attitudes
prêtent à la passion ce qui lui
manque souvent dans la réalité, la grâce
et la dignité. Ainsi tous les sentimens
du coeur et tous les mouvements de
l' ame passent à travers l' imagination
sans rien perdre de leur vérité.

Au second acte, Juliette paraît sur
le balcon de son jardin pour s' entretenir
avec Roméo. De toute la parure de

p369

Corinne, il ne lui restait plus que les
fleurs, et bientôt après aussi les fleurs
devaient disparaître ; le théâtre à demi
éclairé, pour représenter la nuit, répandait
sur le visage de Corinne une
lumière plus douce et plus touchante.

Le son de sa voix était encore plus harmonieux
que dans l' éclat d' une fête.

Sa main levée vers les étoiles semblait
invoquer les seuls témoins dignes de
l' entendre, et quand elle répétait *Roméo*,
Roméo, bien qu' Oswald fût certain
que c' était à lui qu' elle pensait, il
se sentait jaloux des accents délicieux
qui faisaient retentir un autre nom dans
les airs. Oswald se trouvait placé en
face du balcon, et celui qui jouait

Roméo étant un peu caché par l' obscurité,
tous les regards de Corinne purent
tomber sur Oswald lorsqu' elle dit ces
vers ravissans :

*" in truth, fair montague, i am too fond ;
and therefore thou may' st think my behaviour
light :*

p370

*but trust me, gentleman, i' ll prove more true,
than those that have more cunning to be strange...
therefore pardon me ;*

" il est vrai, beau montague, je
me suis montrée trop passionnée,
tu pourrais penser que ma conduite
a été légère ; mais crois-moi, noble
Roméo, tu me trouveras plus fidèle
que celles qui ont plus d' art pour cacher
ce qu' elles éprouvent ; ainsi donc
pardonne-moi. "

à ce mot : -pardonne-moi ! Pardonne-moi
d' aimer ! Pardonne-moi de
te l' avoir laissé connaître ! -il y avait
dans le regard de Corinne une prière si
tendre : tant de respect pour son amant
tant d' orgueil de son choix, lorsqu' elle
disait : -noble Roméo ! Beau montague ! -
qu' Oswald se sentit aussi
fier qu' il était heureux. Il releva sa tête
que l' attendrissement avait fait pencher,
et se crut le roi du monde, puisqu' il

p371

régnait sur un coeur qui renfermait
tous les trésors de la vie.
Corinne, en apercevant l' effet qu' elle
produisait sur Oswald, s' anima toujours
plus par cette émotion du coeur qui
seule produit des miracles ; et quand à
l' approche du jour Juliette croit entendre
le chant de l' alouette, signal du
départ de Roméo, les accents de Corinne
avaient un charme surnaturel ; ils peignaient
l' amour, et cependant on y
sentait un mystère religieux, quelques
souvenirs du ciel, un présage de retour
vers lui, une douleur toute céleste,

telle que celle d' une ame exilée
sur la terre, et que sa divine patrie va
bientôt rappeler. Ah ! Qu' elle était heureuse
Corinne, le jour où elle représentait
ainsi devant l' ami de son choix
un noble rôle dans une belle tragédie ;
que d' années, combien de vies seraient
ternes auprès d' un tel jour !
Si lord Nelvil avait pu jouer avec
Corinne le rôle de Roméo, le plaisir

p372

qu' elle goûtait n' eût pas été si complet.
Elle aurait désiré d' écarter les vers des
plus grands poètes pour parler elle-même
selon son coeur ; peut-être même
qu' un sentiment invincible de timidité
eût enchaîné son talent, elle n' eût pas
osé regarder Oswald, de peur de se
trahir, enfin la vérité portée jusqu' à
ce point aurait détruit le prestige de
l' art ; mais qu' il était doux de savoir là
celui qu' elle aimait, quand elle éprouvait
ce mouvement d' exaltation que la
poésie seule peut donner ! Quand elle
ressentait tout le charme des émotions
sans en avoir le trouble ni le déchirement
réel ! Quand les affections qu' elle
exprimait n' avaient à la fois rien de personnel
ni d' abstrait, et qu' elle semblait
dire à lord Nelvil : -voyez comme je
suis capable d' aimer !
-il est impossible que dans sa propre
situation on puisse être contente de
soi, la passion et la timidité tour à tour
entraînent ou retiennent, inspirent trop

p373

d' amertume ou trop de soumission : mais
se montrer parfaite sans qu' il y ait de
l' affectation ; unir le calme à la sensibilité,
quand trop souvent elle l' ôte ; enfin
exister pour un moment dans les
plus doux rêves du coeur, telle était
la jouissance pure de Corinne en jouant
la tragédie. Elle joignait à ce plaisir celui
de tous les succès, de tous les applaudissemens

qu' elle obtenait, et son regard
les mettait aux pieds d' Oswald, aux
pieds de l' objet dont le suffrage valait
à lui seul plus que la gloire. Ah ! Du
moins un moment Corinne a senti le
bonheur. Un moment elle connut, au
prix de son repos, ces délices de l' ame,
que jusqu' alors elle avait souhaitées,
vainement, et qu' elle devait regretter
toujours.

Juliette au troisième acte devient
secrètement l' épouse de Roméo. Dans le
quatrième, ses parens voulant la forcer
à en épouser un autre, elle se décide
à prendre le breuvage assoupissant

p374

qu' elle tient de la main d' un moine,
et qui doit lui donner l' apparence de
la mort. Tous les mouvemens de Corinne,
sa démarche agitée, ses accens
altérés, ses regards tantôt vifs, tantôt
abattus, peignaient le cruel combat de
la crainte et de l' amour ; les images
terribles qui la poursuivaient, à l' idée
de se voir transportée vivante dans les
tombeaux de ses ancêtres, et cependant
l' enthousiasme de passion, qui faisait
triompher une ame si jeune d' un
effroi si naturel. Oswald sentait comme
un besoin irrésistible de voler à son
secours. Une fois elle leva les yeux vers
le ciel avec une ardeur qui exprimait
profondément ce besoin de la protection
divine, dont jamais un être humain
n' a pu s' affranchir. Une autre fois
lord Nelvil crut voir qu' elle étendait
les bras vers lui comme pour l' appeler
à son aide, et il se leva dans un transport
insensé, puis se rassit, ramené à
lui-même par les regards surpris de

p375

ceux qui l' environnaient ; mais son émotion
devenait si forte qu' elle ne pouvait
plus se cacher.
Au cinquième acte, Roméo, qui

croit Juliette sans vie, la soulève du tombeau avant son réveil et la presse contre son coeur ainsi évanouie. Corinne était vêtue de blanc, ses cheveux noirs tout épars, et sa tête penchée sur Roméo avec une grâce et cependant une vérité de mort si touchante et si sombre, qu' Oswald se sentit ébranlé tout à la fois par les impressions les plus opposées. Il ne pouvait supporter de voir Corinne dans les bras d' un autre, il frémissait en contemplant l' image de celle qu' il aimait ainsi privée de vie ; enfin il éprouvait comme Roméo ce mélange cruel de désespoir et d' amour, de mort et de volupté, qui font de cette scène la plus déchirante du théâtre. Enfin quand Juliette se réveille de ce tombeau, au pied duquel son amant vient de s' immoler, et que ses premiers

p376

mots dans son cercueil sous ces voûtes funèbres ne sont point inspirés par l' effroi qu' elles devaient causer, lorsqu' elle s' écrit :

where is my lord ? Where is my Romeo ?
" où est mon époux ? Où est mon Roméo ? " -lord Nelvil répondit à ces cris par des gémissemens, et ne revint à lui que lorsqu' il fut entraîné par M Edgermond hors de la salle. La pièce finie, Corinne s' était trouvée mal d' émotion et de fatigue. Oswald entra le premier dans sa chambre, et la vit seule avec ses femmes, encore revêtue du costume de Juliette et comme elle presque évanouie entre leurs bras. Dans l' excès de son trouble, il ne savait pas distinguer si c' était la vérité ou la fiction, et se jettant aux pieds de Corinne, il lui dit en anglais ces paroles de Roméo :

" oh, mes yeux, regardez-la pour la dernière fois ! Oh, mes bras, serrez-la

p377

pour la dernière fois contre mon
coeur. "

*eyes, look your last ! Arms, take your last
embrace.*

Corinne, encore égarée, s' écria :

-grand dieu ! Que dites-vous ? Voudriez-vous
me quitter, le voudriez-vous ?

-non, non, interrompit Oswald, non,
je jure... -à l' instant la foule des
amis et des admirateurs de Corinne força
sa porte pour la voir ; elle regardait
Oswald, attendant avec anxiété ce
qu' il allait dire, mais ils ne purent se
parler de toute la soirée ; on ne les
laissa pas seuls un instant.

Jamais tragédie n' avait produit un tel
effet en Italie. Les romains exaltaient
avec transport la traduction et la pièce
et l' actrice. Ils disaient que c' était là
véritablement la tragédie qui convenait
aux italiens, peignait leurs moeurs,
remuait leur ame en captivant leur imagination,
et faisait valoir leur belle

p378

langue par un style tour à tour éloquent
et lyrique, inspiré et naturel. Corinne
recevait tous ces éloges avec un air de
douceur et de bienveillance ; mais son
ame était restée suspendue à ce mot *je
jure...* qu' Oswald avait prononcé, et
dont l' arrivée du monde avait interrompu
la suite : ce mot pouvait en effet
contenir le secret de sa destinée.

LIVRE VIII

p1

Chapitre premier.

Après la journée qui venait de se
passer, Oswald ne put fermer l' oeil de
la nuit. Il n' avait jamais été plus près
de tout sacrifier à Corinne. Il ne voulait
pas même lui demander son secret, ou
du moins il voulait prendre, avant de

le savoir, l' engagement solennel de lui consacrer sa vie. L' incertitude semblait, pendant quelques heures, entièrement écartée de son esprit ; et il se plaisait à composer dans sa tête la lettre qu' il écrirait le lendemain, et qui déciderait de son sort. Mais cette confiance dans le bonheur, ce repos dans la résolution, ne fut pas de longue durée. Bientôt ses

p2

pensées le ramenèrent vers le passé ; il se souvint qu' il avait aimé, bien moins, il est vrai, qu' il n' aimait Corinne, et l' objet de son premier choix ne pouvait lui être comparé ; mais enfin c' était ce sentiment qui l' avait entraîné à des actions irréfléchies, à des actions qui avaient déchiré le coeur de son père. -ah ! Qui sait, s' écria-t-il, qui sait s' il ne craindrait pas également aujourd' hui que son fils oubliât sa patrie et ses devoirs envers elle ? -ô toi ! Dit-il en s' adressant au portrait de son père ; toi, le meilleur ami que j' aurai jamais sur la terre, je ne peux plus entendre ta voix ; mais apprends-moi par ce regard muet, si puissant encore sur mon ame, apprends-moi ce que je dois faire pour te donner dans le ciel quelque contentement de ton fils. Et cependant n' oublie pas ce besoin de bonheur qui consume les mortels ; sois indulgent dans ta demeure céleste, comme tu l' étais sur la

p3

terre. J' en deviendrai meilleur, si je suis heureux quelque temps, si je vis avec cette créature angélique, si j' ai l' honneur de protéger, de sauver une telle femme. -la sauver ? Reprit-il tout à coup ; et de quoi ? D' une vie qui lui plaît, d' une vie d' hommages, de succès, d' indépendance ! -cette réflexion, qui venait de lui, l' effraya lui-même comme une inspiration de son

père.

Dans les combats de sentiment, qui n' a pas souvent éprouvé, je ne sais quelle superstition secrète, qui nous fait prendre ce que nous pensons pour un présage, et ce que nous souffrons pour un avertissement du ciel ? Ah ! Quelle lutte se passe dans les ames susceptibles et de passion et de conscience ! Oswald se promenait dans sa chambre avec une agitation cruelle, s' arrêtant quelquefois pour regarder la lune d' Italie, si douce et si belle. L' aspect

p4

de la nature enseigne la résignation, mais ne peut rien sur l' incertitude. Le jour vint pendant qu' il était dans cet état ; et quand le comte D' Erfeuil et M Edgermond entrèrent chez lui, ils s' inquiétèrent de sa santé, tant les anxiétés de la nuit l' avaient changé ! Le comte D' Erfeuil rompit le premier le silence qui s' était établi entre eux trois. -il faut convenir, dit-il, que le spectacle d' hier était charmant. Corinne est admirable. Je perdais la moitié de ses paroles ; mais je devinais tout par ses accents et par sa physionomie. Quel dommage que ce soit une personne riche qui ait un tel talent ! Car, si elle était pauvre, libre comme elle l' est, elle pourrait monter sur le théâtre ; et ce serait la gloire de l' Italie qu' une actrice comme elle. Oswald ressentit une impression pénible par ce discours, et ne savait néanmoins de quelle manière la témoigner. Car le comte D' Erfeuil avait cela de

p5

particulier, que l' on ne pouvait pas légitimement se fâcher de ce qu' il disait, lors même qu' on en recevait une impression désagréable. Il n' y a que les ames sensibles qui savent se ménager réciproquement : l' amour-propre, si

susceptible pour lui-même, ne devine presque jamais la susceptibilité des autres.

M Edgermond loua Corinne dans les termes les plus convenables et les plus flatteurs. Oswald lui répondit en anglais, afin de soustraire la conversation sur Corinne aux éloges déplaisans du comte D' Erfeuil. -je suis de trop, ce me semble, dit alors le comte D' Erfeuil, je m' en vais chez Corinne : elle sera bien aise d' entendre mes observations sur son jeu d' hier au soir. J' ai quelques conseils à lui donner, qui portent sur les détails, mais les détails font beaucoup à l' ensemble ; et c' est vraiment une femme si étonnante, qu' il ne faut rien négliger pour lui faire atteindre

p6

la perfection. -et puis, dit-il en se penchant vers l' oreille de lord Nelvil, je veux l' encourager à jouer plus souvent la tragédie : c' est un moyen sûr pour se faire épouser par quelque étranger de distinction qui passera par ici.

Vous et moi, mon cher Oswald, nous ne donnerons pas dans cette idée, nous sommes trop accoutumés aux femmes charmantes pour qu' elles nous fassent faire une sottise ; mais un prince allemand, un grand d' Espagne, qui sait ?

-à ces mots, Oswald se leva, hors de lui-même, et l' on ne peut savoir ce qu' il en serait arrivé, si le comte D' Erfeuil avait aperçu son mouvement ; mais il avait été si satisfait de sa dernière réflexion, qu' il s' en était allé là dessus légèrement, et sur la pointe du pied, ne se doutant pas qu' il avait offensé lord Nelvil : s' il l' avait su, bien qu' il l' aimât autant qu' il pouvait aimer, il serait sûrement resté. La valeur brillante du comte D' Erfeuil contribuait plus encore

p7

que son amour-propre à lui faire illusion

sur ses défauts. Comme il avait beaucoup de délicatesse dans tout ce qui tenait à l'honneur, il n'imaginait pas qu'il pût en manquer dans ce qui avait rapport à la sensibilité ; et se croyant, avec raison, aimable et brave, il s'applaudissait de son lot, et ne soupçonnait rien de plus profond dans la vie.

Aucun des sentimens qui agitaient Oswald n'avait échappé à M Edgermond, et quand le comte D' Erfeuil fut sorti, il lui dit : -mon cher Oswald, je pars, je vais à Naples. -eh pourquoi sitôt, répondit lord Nelvil ? -parce qu'il ne fait pas bon ici pour moi, continua M Edgermond. J'ai cinquante ans, et cependant je ne suis pas sûr que je ne devinsse fou de Corinne. -et si vous le deveniez, interrompit Oswald, que vous en arriverait-il ? -une telle femme n'est pas faite pour vivre dans le pays de Galles,

p8

reprit M Edgermond : croyez-moi, mon cher Oswald, il n'y a que les anglaises pour l'Angleterre : il ne m'appartient pas de vous donner des conseils, et je n'ai pas besoin de vous assurer que je ne dirai pas un mot de ce que j'ai vu ; mais, tout aimable qu'est Corinne, je pense comme Thomas Walpole, *que fait-on de cela à la maison ?* et la maison est tout chez nous, vous le savez, tout pour les femmes du moins. Vous représentez-vous votre belle italienne restant seule pendant que vous chasserez, ou que vous irez au parlement, et vous quittant au dessert pour aller préparer le thé quand vous sortirez de table ? Cher Oswald, nos femmes ont des vertus domestiques que vous ne trouverez nulle part. Les hommes en Italie n'ont rien à faire qu'à plaire aux femmes, ainsi plus elles sont aimables et mieux c'est. Mais chez nous, où les hommes ont une carrière active, il faut que les femmes soient dans l'ombre,

et ce serait bien dommage d' y
mettre Corinne ; je la voudrais sur le
trône de l' Angleterre, mais non pas
sous mon humble toit. Mylord, j' ai
connu votre mère que votre respectable
père a tant regrettée ; c' était une
personne tout-à-fait semblable à ma
jeune cousine, et c' est comme cela que
je voudrais une femme, si j' étais encore
dans l' âge de choisir et d' être
aimé. Adieu, mon cher ami, ne me
sachez pas mauvais gré de ce que je
viens de vous dire, car personne n' est
plus que moi l' admirateur de Corinne,
et peut-être qu' à votre âge je ne serais
pas capable de renoncer à l' espérance
de lui plaire. -en achevant ces mots
il prit la main de lord Nelvil, la serra
cordialement, et s' en alla sans qu' Oswald
lui répondit un seul mot. Mais
M Edgermond comprit la cause de
son silence, et satisfait du serrement
de main d' Oswald qui avait répondu
au sien, il partit, impatient lui-même

de finir une conversation qui lui coûtait.
De tout ce qu' il avait dit, un seul
mot avait frappé au coeur d' Oswald ;
c' était le souvenir de sa mère et de l' attachement
profond que son père avait
eu pour elle. Il l' avait perdue, lorsqu' il
n' avait encore que quatorze ans, mais
il se rappelait avec un profond respect
et ses vertus, et le caractère timide et
réservé de ses vertus. -insensé que
je suis, s' écria-t-il quand il fut seul, je
veux savoir quelle est l' épouse que mon
père me destinait : et ne le sais-je pas,
puisque je puis me retracer l' image de
ma mère qu' il a tant aimée ? Que veux-je
donc de plus ? Et pourquoi me tromper
moi-même, en faisant semblant d' ignorer
ce qu' il penserait à présent, si je
pouvais le consulter encore ? -il était
cependant affreux pour Oswald de retourner
chez Corinne, après ce qui s' était passé la
veille, sans lui rien dire qui

confirmât les sentimens qu' il lui avait

p11

témoignés. Son agitation, sa peine devint si forte, qu' elle lui rendit un accident dont il se croyait guéri ; le vaisseau cicatrisé dans sa poitrine se rouvrit. Pendant que ses gens effrayés appelaient du secours de toutes parts, il souhaitait en secret que la fin de sa vie terminât ses chagrins. -si je pouvais mourir, se disait-il, après avoir revu Corinne, après qu' elle m' aurait appelé son Roméo ! -et des larmes s' échappèrent de ses yeux, c' était les premières, depuis la mort de son père, qu' une autre douleur lui arrachait.

Il écrivit à Corinne l' accident qui le retenait chez lui, et quelques mots mélancoliques terminaient sa lettre. Corinne avait commencé ce même jour avec des pressentimens bien trompeurs : elle jouissait de l' impression qu' elle avait produite sur Oswald, et se croyant aimée, elle était heureuse, car elle ne savait pas bien clairement d' ailleurs ce qu' elle désirait. Mille circonstances

p12

faisaient que l' idée d' épouser lord Nelvil était pour elle mêlée de beaucoup de crainte, et comme c' était une personne plus passionnée que prévoyante, dominée par le présent, mais s' occupant peu de l' avenir, ce jour qui devait lui coûter tant de peines s' était levé pour elle comme le jour le plus pur et le plus serein de sa vie.

En recevant le billet d' Oswald, un trouble cruel s' empara de son ame : elle le crut dans un grand danger, et partit à l' instant à pied, traversant le *corso* à l' heure où toute la ville s' y promène, et entrant dans la maison d' Oswald à la vue de presque toute la société de Rome. Elle ne s' était pas donné le temps de réfléchir, et sa course avait

été si rapide, qu' en arrivant dans la chambre d' Oswald elle ne pouvait plus respirer ni prononcer un seul mot. Lord Nelvil comprit tout ce qu' elle venait de hasarder pour le voir, et s' exagérant les conséquences de cette action

p13

qui, en Angleterre, aurait entièrement perdu de réputation une femme et à plus forte raison une femme non mariée, il se sentit saisi par la générosité, l' amour et la reconnaissance, et se levant, tout faible qu' il était, il serra Corinne contre son coeur, et s' écria :
-chère amie ! Non je ne t' abandonnerai pas, quand ton sentiment pour moi te compromet ! Quand je dois réparer... Corinne comprit sa pensée, et l' interrompant aussitôt en se dégageant doucement de ses bras, elle lui dit, après s' être informée de son état qui s' était amélioré : -vous vous trompez, mylord, je ne sais rien en venant vous voir, que la plupart des femmes de Rome n' eussent fait à ma place. Je vous ai su malade, vous êtes étranger ici, vous n' y connaissez que moi, c' est à moi de vous soigner. Les convenances établies sont très-respectables, quand il ne faut leur sacrifier que soi, mais ne doivent-elles pas céder aux sentiments

p14

vrais et profonds que fait naître le danger ou la douleur d' un ami ? Quel serait donc le sort d' une femme, si ces mêmes convenances sociales, en permettant d' aimer, défendaient seulement le mouvement irrésistible qui fait voler au secours de ce qu' on aime ? Mais, je vous le répète, mylord, ne craignez point qu' en venant ici je me sois compromise. J' ai, par mon âge et mes talents, à Rome, la liberté d' une femme mariée. Je ne cache point à mes amis que je suis venue chez vous ; je ne sais

s' ils me blâment de vous aimer, mais sûrement ils ne me blâmeront pas d' être dévouée à vous, quand je vous aime. -

en entendant ces paroles, si naturelles et si sincères, Oswald éprouva un mélange confus d' impressions diverses ; il était touché par la délicatesse de la réponse de Corinne, mais il était presque fâché que ce qu' il avait pensé d' abord ne fût pas vrai ; il aurait souhaité

p15

qu' elle eût commis pour lui une grande faute selon le monde, afin que cette faute même, lui faisant un devoir de l' épouser, terminât ses incertitudes. Il pensait avec humeur à cette liberté des moeurs d' Italie, qui prolongeait son anxiété, en lui laissant beaucoup de bonheur, sans lui imposer aucun lien. Il eût voulu que l' honneur lui commandât ce qu' il désirait. Ces pensées pénibles lui causèrent de nouveau des accidens dangereux. Corinne, dans la plus affreuse inquiétude, sut lui prodiguer des soins pleins de douceur et de charme.

Vers le soir, Oswald paraissait plus oppressé ; et Corinne, à genoux auprès de son lit, soutenait sa tête entre ses bras, quoiqu' elle fût elle-même bien plus émue que lui. Il la regardait souvent avec une impression de bonheur à travers ses souffrances. -Corinne, lui dit-il à voix basse, lisez-moi dans ce recueil, où sont écrites les pensées

p16

de mon père, ses réflexions sur la mort. Ne pensez pas, dit-il en voyant l' effroi de Corinne, que je m' en croie menacé. Mais jamais je ne suis malade sans relire ces consolations, qu' il me semble encore entendre de sa bouche ; et puis je veux, chère amie, vous faire ainsi connaître quel homme était mon père, vous

comprendrez mieux et ma douleur et son empire sur moi ; et tout ce que je veux vous confier un jour. -Corinne prit ce recueil dont Oswald ne se séparait jamais, et, d' une voix tremblante, elle en lut quelques pages.

" justes, aimés du seigneur, vous parlerez de la mort sans crainte ; car elle ne sera pour vous qu' un changement d' habitation ; et celle que vous quitterez est peut-être la moindre de toutes. ô mondes innombrables qui remplissez à nos yeux l' infini de l' espace ! Communautés inconnues des créatures de Dieu ; communautés de ses enfans, éparses dans le firmament

p17

et rangées sous ses voûtes ; que nos louanges se joignent aux vôtres : nous ignorons votre condition, nous ignorons, votre première, votre seconde, votre dernière part aux générosités de l' être suprême ; mais en parlant de la mort et de la vie, du temps passé, du temps à venir, nous atteignons, nous touchons aux intérêts de tous les êtres intelligens et sensibles, n' importe les lieux et les distances qui les séparent. Familles des peuples, familles des nations, assemblages des mondes, vous dites avec nous : gloire au maître des cieux, au roi de la nature, au dieu de l' univers ; gloire, hommage à celui qui peut, à sa volonté, transformer la stérilité en abondance, l' ombre en réalité, et la mort elle-même en éternelle vie.

" ah ! Sans doute, la fin du juste est la mort désirable ; mais peu d' entre nous, peu d' entre nos anciens, en ont

p18

été les témoins. Où est-il cet homme qui se présenterait sans crainte aux regards de l' éternel ? Où est-il cet

homme qui a aimé Dieu sans distraction,
qui l' a servi dès sa jeunesse, et
qui, atteignant un âge avancé, ne
trouve dans ses souvenirs aucun sujet
d' inquiétude ? Où est-il cet homme
moral en toutes ses actions, sans jamais
songer à la louange et aux récompenses
de l' opinion ? Où est-il
cet homme si rare parmi les hommes,
cet être si digne de nous servir
à tous de modèle ? Où est-il ? Où
est-il ? Ah ! S' il existe au milieu de
nous, que nos respects l' environnent ;
et demandez, vous ferez bien,
demandez d' assister à sa mort, comme
au plus beau des spectacles : armez-vous
seulement de courage, afin de
le suivre attentivement sur le lit
d' épouvante, dont il ne se relèvera point.
Il le prévoit, il en est certain, et
la sérénité règne dans ses regards,

p19

et son front semble environné d' une
auréole céleste ; il dit avec l' apôtre :
je sais à qui j' ai cru ; et cette
confiance, lorsque ses forces s' éteignent,
anime encore ses traits. Il contemple
déjà sa nouvelle patrie ; mais, sans
oublier celle qu' il va quitter, il est
à son créateur et à son dieu, sans
rejeter loin de lui les sentimens qui
ont charmé sa vie.

" c' est une épouse fidèle qui, selon
les lois de la nature, doit, entre les
siens, le suivre la première : il la console,
il essuie ses larmes, il lui donne
rendez-vous dans ce séjour de félicité
qu' il ne peut se peindre sans elle. Il
lui retrace les jours heureux qu' ils
ont parcourus ensemble ; non pour
déchirer le coeur d' une sensible amie,
mais pour accroître leur confiance
mutuelle à la bonté céleste. Il rappelle
encore à la compagne de sa
fortune l' amour si tendre qu' il eut
toujours pour elle ; non pour animer

p20

des regrets qu' il voudrait adoucir,
mais pour jouir de la douce idée que
deux vies ont tenu à la même tige, et
que, par leur union, elles deviendront
peut-être une défense, une
garantie de plus, dans cet obscur
avenir, où la pitié d' un dieu suprême
est le dernier refuge de nos
pensées. Hélas ! Peut-on se former
une juste image de toutes les émotions
qui pénètrent une ame aimante
au moment où une vaste solitude se
présente à nos regards, au moment
où les sentimens, les intérêts dont
on a subsisté pendant le cours de ses
belles années, vont s' évanouir pour
jamais ? Ah ! Vous qui devez survivre
à cet être semblable à vous, que le
ciel vous avait donné pour soutien,
à cet être qui était tout pour vous,
et dont les regards vous disent un
effrayant adieu, vous ne refuserez
pas de placer votre main sur un
coeur défaillant, afin qu' une dernière

p21

palpitation vous parle encore, lorsque
tout autre langage n' existera
plus. Et vous blâmerions-nous, amis
fidèles, si vous aviez désiré que vos
cendres se confondissent, que vos
dépouilles mortelles fussent réunies
dans le même asile ? Dieu de bonté,
réveillez-les ensemble ; ou si l' un des
deux seulement a mérité cette faveur,
si l' un des deux seulement doit être
du nombre des élus, que l' autre en
apprenne la nouvelle ; que l' autre
aperçoive la lumière des anges au
moment où le sort des heureux sera
proclamé, afin qu' il ait encore un
moment de joie avant de retomber
dans la nuit éternelle.
" ah ! Nous nous égarons peut-être
lorsque nous essayons de décrire les
derniers jours de l' homme sensible,
de l' homme qui voit la mort
s' avancer à grands pas, qui la voit prête
à le séparer de tous les objets de son
affection.

p22

" il se ranime et reprend un moment de force, afin que ses dernières paroles servent d' instruction à ses enfans. Il leur dit : ne vous effrayez point d' assister à la fin prochaine de votre père, de votre ancien ami. C' est par une loi de la nature qu' il quitte avant vous cette terre où il est venu le premier. Il vous montrera du courage ; et pourtant il s' éloigne de vous avec douleur. Il eût souhaité sans doute de vous aider plus long-temps de son expérience, et de faire encore quelques pas avec vous à travers les périls dont votre jeunesse est environnée ; *mais la vie n' a point de défense quand il faut descendre au tombeau.* vous irez seuls maintenant, seuls au milieu d' un monde d' où je vais disparaître. Puissiez-vous recueillir avec abondance les biens que la providence y a semés mais n' oubliez jamais que ce monde lui-même est une patrie passagère, et

p23

qu' une autre plus durable vous appelle. Nous nous reverrons peut-être ; et quelque part sous les regards de mon dieu, j' offrirai pour vous en sacrifice et mes vœux et mes larmes. Aimez la religion qui a tant de promesses ; aimez la religion, ce dernier traité d' alliance entre les pères et les enfans, entre la mort et la vie... approchez-vous de moi ! ... que je vous aperçoive encore, que la bénédiction d' un serviteur de Dieu soit sur vous... il meurt... ô ! Les anges du ciel, recevez son ame, et laissez-nous sur la terre le souvenir de ses actions, le souvenir de ses pensées, le souvenir de ses espérances. "

l' émotion d' Oswald et de Corinne avait souvent interrompu cette lecture.

Enfin ils furent forcés d' y renoncer.
Corinne craignait pour Oswald l' abondance
de ses pleurs. Elle était bouleversée
de l' état où elle le voyait, et elle
ne s' apercevait pas qu' elle-même était

p24

aussi troublée que lui. -oui, lui dit
Oswald en lui tendant la main, oui,
chère amie de mon coeur, tes larmes se
sont confondues avec les miennes. Tu
le pleures avec moi, cet ange tutélaire
dont je sens encore le dernier embrassement,
dont je vois encore le noble
regard ; peut-être est-ce toi qu' il a
choisie pour me consoler ; peut-être...
-non, non, s' écria Corinne, non, il
ne m' en a pas crue digne. -que dites-vous,
interrompit Oswald ? -Corinne
eut peur d' avoir révélé ce qu' elle voulait
cacher, et répéta ce qui venait de
lui échapper, en disant seulement, il
ne m' en croirait pas digne ! -ce mot
changé dissipa l' inquiétude que le premier
avait fait naître dans le coeur d' Oswald,
et il continua sans crainte à s' entretenir
de son père avec Corinne.
Les médecins arrivèrent et la rassurèrent
un peu ; mais ils défendirent
absolument à lord Nelvil de parler jusqu' à
ce que le vaisseau qui s' était ouvert

p25

dans sa poitrine fût fermé. Six
jours entiers se passèrent, pendant
lesquels Corinne ne quitta point Oswald,
et l' empêcha de prononcer un
seul mot, lui imposant doucement silence
dès qu' il voulait parler. Elle trouvait
l' art de varier les heures par la lecture,
par la musique, et quelquefois
par une conversation dont elle faisait
tous les frais, en cherchant à s' animer
elle-même, dans le sérieux comme dans
la plaisanterie, avec un intérêt soutenu.
Toute cette grace, tout ce charme
voilait l' inquiétude qu' elle éprouvait

intérieurement, et qu' il fallait dérober à lord Nelvil ; mais elle n' en était pas distraite un seul instant. Elle s' apercevait presque avant Oswald lui-même de ce qu' il souffrait, et le courage qu' il mettait à le cacher ne trompait jamais Corinne ; elle découvrait toujours ce qui pouvait lui faire du bien, et se hâtait de le soulager, en tâchant seulement de fixer son attention le moins

p26

qu' il était possible sur les soins qu' elle lui rendait. Cependant, quand Oswald pâissait, la couleur abandonnait aussi les lèvres de Corinne, et ses mains tremblaient en lui portant du secours ; mais elle s' efforçait bientôt de se remettre, et souriait, quoique ses yeux fussent remplis de larmes. Quelquefois elle pressait la main d' Oswald sur son coeur, et semblait vouloir ainsi lui donner sa propre vie. Enfin ses soins réussirent, Oswald se guérit.

-Corinne, lui dit-il, lorsqu' elle lui permit de parler, pourquoi M Edgermond, mon ami, n' a-t-il pas été témoin des jours que vous venez de passer auprès de moi ? Il aurait vu que vous n' êtes pas moins bonne qu' admirable ; il aurait vu que la vie domestique se compose avec vous d' enchantemens continuels, et que vous ne différez des autres femmes que pour ajouter à toutes les vertus le prestige de tous les charmes. Non, c' en est trop,

p27

il faut faire cesser le combat qui me déchire, ce combat qui vient de me mettre au bord du tombeau. Corinne, tu m' entendras, tu sauras tous mes secrets, toi qui me caches les tiens, et tu prononceras sur notre sort.

-notre sort, répondit Corinne, si vous sentez comme moi, c' est de ne pas nous quitter. Mais m' en croirez-vous

quand je vous dirai que jusqu' à présent
du moins je n' ai pas osé souhaiter
d' être votre épouse. Ce que j' éprouve
est bien nouveau pour moi : mes idées
sur la vie, mes projets pour l' avenir
sont tout-à-fait bouleversés par ce
sentiment qui me trouble et m' asservit
chaque jour davantage. Mais je ne sais
pas si nous pouvons, si nous devons
nous unir. -Corinne, reprit Oswald,
me mépriserez-vous d' avoir hésité ?
L' attribueriez-vous à des considérations misérables ?
N' avez-vous pas deviné
que le remords profond et douloureux
qui, depuis près de deux ans,

p28

me poursuit et me déchire, a pu seul
causer mes incertitudes ? -
-je l' ai compris, reprit Corinne.
Si je vous avais soupçonné d' un motif
étranger aux affections du coeur, vous
ne seriez pas celui que j' aime. Mais la
vie, je le sais, n' appartient pas tout
entière à l' amour. Les habitudes, les
souvenirs, les circonstances créent autour
de nous je ne sais quel enlacement
que la passion même ne peut détruire.
Brisé pour un moment, il se
reformerait, et le lierre viendrait à
bout du chêne. Mon cher Oswald, ne
donnons pas à chaque époque de notre
existence plus que cette époque ne demande.
Ce qui m' est nécessaire dans ce
moment, c' est que vous ne me quittiez
pas. Cette terreur d' un départ qui
pourrait être subit me poursuit sans
cesse. Vous êtes étranger dans ce pays :
aucun lien ne vous y retient. Si vous
partiez, tout serait dit, il ne me resterait
de vous que ma douleur. Cette nature,

p29

ces beaux-arts, cette poésie que je
sens avec vous, et maintenant, hélas !
Seulement avec vous, tout deviendrait
muet pour mon ame. Je ne me réveille

qu' en tremblant ; je ne sais pas,
quand je vois ce beau jour, s' il ne me
trompe point par ses rayons resplendissans,
si vous êtes encore là, vous,
l' astre de ma vie. Oswald, ôtez-moi
cette terreur, et je ne verrai rien au-delà
de cette sécurité délicieuse.
-vous savez, répondit Oswald, que jamais
un anglais n' a renoncé à sa patrie,
que la guerre peut me rappeler,
que... -ah ! Dieu, s' écria Corinne,
voudriez-vous me préparer ? ... et tous
ses membres tremblaient comme à l' approche
du plus effroyable danger.
-hé bien, s' il est ainsi, emmenez-moi
comme épouse, comme esclave... mais
tout à coup reprenant ses esprits, elle
dit... Oswald, vous ne partirez jamais
sans m' en prévenir, jamais, n' est-ce
pas ? écoutez : dans aucun pays, un

p30

criminel n' est conduit au supplice,
sans que quelques heures lui soient
données pour recueillir ses pensées. Ce
ne sera point par une lettre, ce sera
vous même qui viendrez me le dire,
vous m' avertirez, vous m' entendrez
avant de vous éloigner de moi. -et
le pourrai-je alors... -quoi ! Vous
hésitez à m' accorder ce que je demande,
s' écria Corinne. -non, répondit
Oswald, je n' hésite pas, tu le veux. Hé
bien, je le jure, si ce départ est nécessaire,
je vous en préviendrai, et ce moment
décidera de notre vie. -oui, dit
Corinne, il en décidera. -et elle sortit.

p31

Chapitre ii.

Pendant les jours qui suivirent la
maladie d' Oswald, Corinne évita
soigneusement ce qui pouvait amener une
explication entre eux. Elle voulait rendre
la vie de son ami aussi douce qu' il
était possible ; mais elle ne voulait point
lui confier encore son histoire. Tout ce

qu' elle avait remarqué dans leurs entretiens
ne l' avait que trop convaincue
de l' impression qu' il recevrait en apprenant,
et ce qu' elle était, et ce qu' elle
avait sacrifié ; et rien ne lui faisait plus
de peur que cette impression qui pouvait
le détacher d' elle.

Revenant donc à l' aimable adresse
dont elle avait coutume de se servir
pour empêcher Oswald de se livrer à
ses inquiétudes passionnées, elle voulut
intéresser de nouveau son esprit et

p32

son imagination par les merveilles des
beaux-arts qu' il n' avait point encore
vus, et retarder ainsi l' instant où le
sort devait s' éclaircir et se décider.
Une telle situation serait insupportable,
dans tout autre sentiment que l' amour ;
mais il donne des heures si douces ; il
répand un tel charme sur chaque minute,
que, bien qu' il ait besoin d' un
avenir indéfini, il s' enivre du présent,
et reçoit un jour comme un siècle de
bonheur ou de peine, tant ce jour est
rempli par une multitude d' émotions
et d' idées ! Ah ! Sans doute, c' est par
l' amour que l' éternité peut être comprise ;
il confond toutes les notions du
temps ; il efface les idées de commencement
et de fin ; on croit avoir toujours
aimé l' objet qu' on aime, tant il est
difficile de concevoir qu' on ait pu vivre
sans lui. Plus la séparation est affreuse,
moins elle paraît vraisemblable ; elle
devient, comme la mort, une crainte
dont on parle plus qu' on n' y croit, un

p33

avenir qui semble impossible, alors
même qu' on le sait inévitable.
Corinne, parmi ses innocentes ruses
pour varier les amusemens d' Oswald,
avait encore réservé les statues et les
tableaux. Un jour donc, lorsque lord
Nelvil fut rétabli, elle lui proposa d' aller

voir ensemble ce que la sculpture et la peinture offraient à Rome de plus beau. -il est honteux, lui dit-elle en souriant, que vous ne connaissiez ni nos statues, ni nos tableaux, et demain il faut commencer le tour des musées et des galeries. -vous le voulez, répondit lord Nelvil, j' y consens. Mais en vérité, Corinne, vous n' avez pas besoin de ces ressources étrangères pour me fixer auprès de vous ; c' est, au contraire, un sacrifice que je vous fais, quand je détourne mes regards de vous pour quelque objet que ce puisse être. - ils allèrent d' abord au musée du vatican, ce palais des statues où l' on

p34

voit la figure humaine divinisée par le paganisme, comme les sentimens de l' ame le sont maintenant par le christianisme. Corinne fit remarquer à lord Nelvil ces salles silencieuses où sont rassemblées les images des dieux et des héros, où la plus parfaite beauté, dans un repos éternel, semble jouir d' elle-même. En contemplant ces traits et ces formes admirables, il se révèle je ne sais quel dessein de la divinité sur l' homme, exprimé par la noble figure dont elle a daigné lui faire don. L' ame s' élève par cette contemplation à des espérances pleines d' enthousiasme et de vertu ; car la beauté est une dans l' univers, et, sous quelque forme qu' elle se présente, elle excite toujours une émotion religieuse dans le coeur de l' homme. Quelle poésie que ces visages où la plus sublime expression est pour jamais fixée, où les plus grandes pensées sont revêtues d' une image si digne d' elles ! Quelquefois un sculpteur ancien ne

p35

faisait qu' une statue dans sa vie, elle était toute son histoire. Il la perfectionnait

chaque jour : s' il aimait, s' il était
aimé, s' il recevait par la nature ou par
les beaux-arts une impression nouvelle,
il embellissait les traits de son héros
par ses souvenirs et par ses affections.
Il savait ainsi traduire aux regards tous
les sentimens de son ame. La douleur
dans nos temps modernes, au milieu de
notre état social si froid et si oppressif,
est ce qu' il y a de plus noble dans
l' homme ; et, de nos jours, qui n' aurait
pas souffert, n' aurait jamais senti ni
pensé. Mais il y avait dans l' antiquité
quelque chose de plus noble que la
douleur, c' était le calme héroïque,
c' était le sentiment de sa force qui
pouvait se développer au milieu d' institutions
franches et libres. Les plus
belles statues des grecs n' ont presque
jamais indiqué que le repos. Le Laocoon
et la Niobé sont les seules qui
peignent des douleurs violentes ; mais

p36

c' est la vengeance du ciel qu' elles rappellent
toutes les deux, et non les passions
nées dans le coeur humain. L' être
moral avait une organisation si saine
chez les anciens, l' air circulait si librement
dans leur large poitrine, et l' ordre
politique était si bien en harmonie avec
les facultés, qu' il n' existait presque jamais,
comme de notre temps, des ames
mal à l' aise : cet état fait découvrir
beaucoup d' idées fines, mais ne fournit
point aux arts, et particulièrement à la
sculpture, les simples affections, les
élémens primitifs des sentimens qui
peuvent seuls s' exprimer par le marbre
éternel.

à peine trouve-t-on dans leurs statues
quelques traces de mélancolie. Une
tête d' Apollon au palais justiniani, une
autre d' Alexandre mourant, sont les
seules où les dispositions de l' ame rêveuse
et souffrante soient indiquées ;
mais elles appartiennent l' une et l' autre,
selon toute apparence, au temps

p37

ou la Grèce était asservie. Dès-lors, il n' y avait plus cette fierté, ni cette tranquillité d' ame qui ont produit chez les anciens les chefs-d' oeuvre de la sculpture et de la poésie composée dans le même esprit.

La pensée qui n' a plus d' alimens au-dehors se replie sur elle-même, analise, travaille, creuse les sentimens intérieurs ; mais elle n' a plus cette force de création qui suppose et le bonheur, et la plénitude de forces que le bonheur seul peut donner. Les sarcophages même chez les anciens ne rappellent que des idées guerrières ou riantes : dans la multitude de ceux qui se trouvent au musée du vatican, on voit des batailles, des jeux représentés en bas-reliefs sur les tombeaux. Le souvenir de l' activité de la vie était le plus bel hommage que l' on crût devoir rendre aux morts. Rien n' affaiblissait, rien ne diminuait les forces. L' encouragement, l' émulation étaient le principe des

p38

beaux-arts comme de la politique ; il y avait place pour toutes les vertus, comme pour tous les talens. Le vulgaire se glorifiait de savoir admirer, et le culte du génie était desservi par ceux même qui ne pouvaient point aspirer à ses couronnes.

La religion grecque n' était point, comme le christianisme, la consolation du malheur, la richesse de la misère, l' avenir des mourans ; elle voulait la gloire, le triomphe ; elle faisait pour ainsi dire l' apothéose de l' homme. Dans ce culte périssable, la beauté même était un dogme religieux. Si les artistes étaient appelés à peindre des passions basses ou féroces, ils en sauvaient la honte à la figure humaine, en y joignant, comme dans les faunes et les centaures, quelques traits des animaux ; et, pour donner à la beauté son plus sublime caractère, ils unissaient tour à tour dans les statues des hommes et des femmes, dans la Minerve guerrière et dans l' Apollon

Musagète, les charmes des deux sexes, la force à la douceur, la douceur à la force ; mélange heureux de deux qualités opposées, sans lequel aucune des deux ne serait parfaite.

Corinne, en continuant ses observations, retint Oswald quelque temps devant des statues endormies qui sont placées sur les tombeaux, et montrent l'art de la sculpture sous le point de vue le plus agréable. Elle lui fit remarquer que toutes les fois que les statues sont censées représenter une action, le mouvement qui s'arrête produit une sorte d'étonnement quelquefois pénible. Mais les statues dans le sommeil, ou seulement dans l'attitude d'un repos complet, offrent une image de l'éternelle tranquillité, qui s'accorde merveilleusement avec l'effet général du midi sur l'homme. Il semble que là les beaux-arts sont les paisibles spectateurs de la nature, et que le génie lui-même qui agite l'ame dans le nord

n'est, sous un beau ciel, qu'une harmonie de plus.

Oswald et Corinne passèrent dans la salle où sont rassemblées les images sculptées des animaux et des reptiles ; et la statue de Tibère se trouve par hasard au milieu de cette cour. C'est sans projet qu'une telle réunion s'est faite. Ces marbres se sont d'eux-mêmes rangés autour de leur maître. Une autre salle renferme les monumens tristes et sévères des égyptiens, de ce peuple chez lequel les statues ressemblent plus aux momies qu'aux hommes, et qui par ses institutions silencieuses, roides et serviles, semble avoir, autant qu'il le pouvait, assimilé la vie à la mort. Les égyptiens excellaient bien plus dans l'art d'imiter les animaux que les hommes,

c' est l' empire de l' ame qui semble leur être inaccessible.
Viennent ensuite les portiques du musée, où l' on voit à chaque pas un nouveau chef-d' oeuvre. Des vases, des

p41

autels, des ornemens de toute espèce entourent l' Apollon, le Laocoon, les muses. C' est là qu' on apprend à sentir Homère et Sophocle : c' est là que se révèle à l' ame une connaissance de l' antiquité, qui ne peut jamais s' acquérir ailleurs. C' est en vain que l' on se fie à la lecture de l' histoire pour comprendre l' esprit des peuples ; ce que l' on voit excite en nous bien plus d' idées que ce qu' on lit, et les objets extérieurs causent une émotion forte, qui donne à l' étude du passé l' intérêt et la vie qu' on trouve dans l' observation des hommes et des faits contemporains. Au milieu des magnifiques portiques, asile de tant de merveilles, il y a des fontaines qui coulent sans cesse et vous avertissent doucement des heures qui passaient de même, il y a deux mille ans, quand les artistes de ces chefs-d' oeuvre existaient encore. Mais l' impression la plus mélancolique que l' on éprouve au musée du vatican, c' est

p42

en contemplant les débris de statues que l' on y voit rassemblés ; le torse d' Hercule, des têtes séparées du tronc, un pied de Jupiter, qui suppose une statue plus grande et plus parfaite que toutes celles que nous connaissons. On croit voir le champ de bataille où le temps a lutté contre le génie ; et ces membres mutilés attestent sa victoire et nos pertes.
Après être sorti du vatican, Corinne conduisit Oswald devant les colosses de Monte-Cavallo ; ces deux statues représentent, dit-on, Castor et

Pollux. Chacun des deux héros dompte d' une seule main un cheval fougueux qui se cabre. Ces formes colossales, cette lutte de l' homme avec les animaux, donne, comme tous les ouvrages des anciens, une admirable idée de la puissance physique de la nature humaine. Mais cette puissance a quelque chose de noble qui ne se retrouve plus dans notre ordre social, où la plupart

p43

des exercices du corps sont abandonnés aux gens du peuple. Ce n' est point la force animale de la nature humaine, si l' on peut s' exprimer ainsi, qui se fait remarquer dans ces chefs-d' oeuvre. Il semble qu' il y avait une union plus intime entre les qualités physiques et morales chez les anciens qui vivaient sans cesse au milieu de la guerre, et d' une guerre presque d' homme à homme. La force du corps et la générosité de l' ame, la dignité des traits et la fierté du caractère, la hauteur de la stature et l' autorité du commandement étaient des idées inséparables, avant qu' une religion tout intellectuelle eût placé la puissance de l' homme dans son ame. La figure humaine, qui était aussi la figure des dieux, paraissait symbolique ; et le colosse nerveux de l' Hercule, et toutes les figures de ce genre de l' antiquité, ne retracent point les vulgaires idées de la vie commune, mais la volonté toute puissante, la volonté

p44

divine, qui se montre sous l' emblème d' une force physique surnaturelle. Corinne et lord Nelvil terminèrent leur journée en allant voir l' atelier de Canova, du plus grand sculpteur moderne. Comme il était tard, ce fut aux flambeaux qu' ils se le firent montrer ; et les statues gagnent beaucoup à cette manière d' être vues. Les anciens en

jugeaient ainsi, puisqu' ils les plaçaient souvent dans leurs thermes, où le jour ne pouvait pas pénétrer. à la lueur des flambeaux, l' ombre plus prononcée amortit la brillante uniformité du marbre, et les statues paraissent des figures pâles qui ont un caractère plus touchant et de grâce et de vie. Il y avait chez Canova une admirable statue destinée pour un tombeau : elle représentait le génie de la douleur, appuyé sur un lion, emblème de la force. Corinne, en contemplant ce génie, crut y trouver quelque ressemblance avec Oswald,

p45

et l' artiste lui-même en fut aussi frappé. Lord Nelvil se détourna pour ne point attirer l' attention en ce genre ; mais il dit à voix basse à son amie : -Corinne, j' étais condamné à cette éternelle douleur quand je vous ai rencontrée ; mais vous avez changé ma vie ; et quelquefois l' espoir, et toujours un trouble mêlé de charmes remplit ce coeur qui ne devait plus éprouver que des regrets. -

p46

chapitre iii.
Les chefs-d' oeuvre de la peinture étaient alors réunis à Rome, et sa richesse, sous ce rapport, surpassait toutes celles du reste du monde. Un seul point de discussion pouvait exister sur l' effet que produisaient ces chefs-d' oeuvre. La nature des sujets que les grands artistes d' Italie ont choisis se prête-t-elle à toute la variété, à toute l' originalité de passions et de caractères que la peinture peut exprimer ? Oswald et Corinne différaient d' opinion à cet égard ; mais cette différence, comme toutes celles qui existaient entre eux, tenait à la diversité des nations, des climats et des religions. Corinne affirmait que les sujets les plus favorables à la peinture c' étaient les sujets

p47

religieux. Elle disait que la sculpture était l'art du paganisme, comme la peinture était celui du christianisme, et que l'on retrouvait dans ces arts, comme dans la poésie, les qualités qui distinguent la littérature ancienne et moderne. Les tableaux de Michel-Ange, ce peintre de la bible, de Raphaël, ce peintre de l'évangile, supposent autant de profondeur et de sensibilité qu'on en peut trouver dans Shakespeare et Racine. La sculpture ne saurait présenter aux regards qu'une existence énergique et simple, tandis que la peinture indique les mystères du recueillement et de la résignation, et fait parler l'âme immortelle à travers de passagères couleurs. Corinne soutenait aussi que les faits historiques, ou tirés des poèmes, étaient rarement pittoresques. Il faudrait souvent, pour comprendre de tels tableaux, que l'on eût conservé l'usage des peintres du vieux temps, d'écrire les paroles que

p48

doivent dire les personnages sur un ruban qui sort de leur bouche. Mais les sujets religieux sont à l'instant entendus par tout le monde, et l'attention n'est point détournée de l'art pour deviner ce qu'il représente. Corinne pensait que l'expression des peintres modernes, en général, était souvent théâtrale, qu'elle avait l'empreinte de leur siècle, où l'on ne connaissait plus, comme André Mantegna, Perugin et Léonard De Vinci, cette unité d'existence, ce naturel dans la manière d'être, qui tient encore du repos antique. Mais à ce repos est unie la profondeur de sentimens qui caractérise le christianisme. Elle admirait la composition sans artifice des tableaux de Raphaël, surtout dans sa

première manière. Toutes les figures sont dirigées vers un objet principal, sans que l'artiste ait songé à les grouper en attitude, à travailler l'effet qu'elles peuvent produire. Corinne disait

p49

que cette bonne foi dans les arts d'imagination, comme dans tout le reste, est le caractère du génie, et que le calcul du succès est presque toujours destructeur de l'enthousiasme. Elle prétendait qu'il y avait de la rhétorique en peinture comme dans la poésie, et que tous ceux qui ne savaient pas caractériser cherchaient les ornemens accessoires, réunissaient tout le prestige d'un sujet brillant aux costumes riches, aux attitudes remarquables ; tandis qu'une simple vierge tenant son enfant dans ses bras, un vieillard attentif dans la messe de Bolsène, un homme appuyé sur son bâton dans l'école d'Athènes, sainte Cécile levant les yeux au ciel, produisaient, par l'expression seule du regard et de la physionomie, des impressions bien plus profondes. Ces beautés naturelles se découvrent chaque jour davantage ; mais au contraire dans les tableaux d'effet, le premier

p50

coup-d'oeil est toujours le plus frappant. Corinne ajoutait à ces réflexions une observation qui les fortifiait encore ; c'est que les sentimens religieux des grecs et des romains, la disposition de leur ame en tout genre, ne pouvant être la nôtre, il nous est impossible de créer dans leur sens, d'inventer pour ainsi dire sur leur terrain. L'on peut les imiter à force d'étude ; mais comment le génie trouverait-il tout son essor dans un travail où la mémoire et l'érudition sont si nécessaires ? Il n'en est pas de même des sujets qui

appartiennent à notre propre histoire
ou à notre propre religion. Les peintres
peuvent en avoir eux-mêmes l' inspiration
personnelle : ils sentent ce qu' ils
peignent, ils peignent ce qu' ils ont vu.
La vie leur sert pour imaginer la vie ;
mais en se transportant dans l' antiquité,
il faut qu' ils inventent d' après
les livres et les statues. Enfin Corinne

p51

trouvait que les tableaux pieux faisaient
à l' ame un bien que rien ne
pouvait remplacer, et qu' ils supposaient
dans l' artiste un saint enthousiasme
qui se confond avec le génie,
le renouvelle, le ranime, et peut seul
le soutenir contre les dégoûts de la vie
et les injustices des hommes.
Oswald recevait, sous quelques rapports,
une impression différente. D' abord
il était presque scandalisé de voir
représenter en peinture, comme l' a
fait Michel-Ange, la figure de la divinité
même revêtue de traits mortels. Il
croyait que la pensée n' osait lui donner
des formes, et qu' on trouvait à peine
au fond de son ame une idée assez intellectuelle,
assez éthérée pour l' élever
jusqu' à l' être suprême ; et quant aux
sujets tirés de l' écriture sainte, il lui
semblait que l' expression et les images
dans ce genre de tableaux laissaient
beaucoup à désirer. Il croyait, avec
Corinne, que la méditation religieuse

p52

est le sentiment le plus intime que
l' homme puisse éprouver ; et, sous ce
rapport, il est celui qui fournit aux
peintres les plus grands mystères de la
physionomie et du regard ; mais la religion
réprimant tous les mouvemens du
coeur qui ne naissent pas immédiatement
d' elle, les figures des saints et des
martyrs ne peuvent être très-variées.
Le sentiment de l' humilité, si noble devant

le ciel, affaiblit l' énergie des passions terrestres et donne nécessairement de la monotonie à la plupart des sujets religieux. Quand Michel-Ange, avec son terrible talent, voulu peindre ces sujets, il en a presque altéré l' esprit, en donnant à ses prophètes une expression redoutable et puissante qui en fait des Jupiter plutôt que des saints. Souvent aussi il se sert, comme Le Dante, des images du paganisme, et mêle la mythologie au christianisme. Une des circonstances les plus admirables de l' établissement du

p53

christianisme, c' est l' état vulgaire des apôtres qui l' ont prêché, l' asservissement et la misère du peuple juif, dépositaire pendant long-tems des promesses qui annonçaient le Christ. Ce contraste entre la petitesse des moyens et la grandeur du résultat est très-beau moralement ; mais en peinture, où les moyens seuls peuvent paraître, les sujets chrétiens doivent être moins éclatans que ceux tirés des tems héroïques et fabuleux. Parmi les arts, la musique seule peut être purement religieuse. La peinture ne saurait se contenter d' une expression aussi rêveuse et aussi vague que celle des sons. Il est vrai que l' heureuse combinaison des couleurs et du clair-obscur produit, si l' on peut s' exprimer ainsi, un effet musical dans la peinture ; mais, comme elle représente la vie, on lui demande l' expression des passions dans toute leur énergie et leur diversité. Sans doute il faut choisir parmi les faits historiques

p54

ceux qui sont assez connus pour qu' il ne faille point d' étude pour les comprendre ; car l' effet produit par les tableaux doit être immédiat et rapide comme tous les plaisirs causés par les beaux-arts ; mais quand les faits historiques

sont aussi populaires que les sujets religieux, ils ont sur eux l'avantage de la variété des situations et des sentiments qu'ils retracent.

Lord Nelvil pensait aussi qu'on devait de préférence représenter en tableaux les scènes de tragédie, ou les fictions poétiques les plus touchantes, afin que tous les plaisirs de l'imagination et de l'âme fussent réunis. Corinne combattit encore cette opinion, quelque séduisante qu'elle fût. Elle était convaincue que l'empiètement d'un art sur l'autre leur nuisait mutuellement. La sculpture perd les avantages qui lui sont particuliers, quand elle aspire aux groupes de la peinture ; la peinture, quand elle veut atteindre

p55

à l'expression dramatique. Les arts sont bornés dans leurs moyens, quoique sans bornes dans leurs effets. Le génie ne cherche point à combattre ce qui est dans l'essence des choses ; sa supériorité consiste, au contraire, à la deviner.

-vous, mon cher Oswald, dit Corinne, vous n'aimez pas les arts en eux-mêmes, mais seulement à cause de leurs rapports avec le sentiment ou l'esprit. Vous n'êtes ému que par ce qui vous retrace les peines du cœur. La musique et la poésie conviennent à cette disposition ; tandis que les arts qui parlent aux yeux, bien que leur signification soit idéale, ne plaisent et n'intéressent que lorsque notre âme est tranquille et notre imagination tout-à-fait libre. Il ne faut pas non plus, pour les goûter, la gaieté qu'inspire la société, mais la sérénité que fait naître un beau jour, un beau climat. Il faut sentir, dans ces arts qui représentent les objets extérieurs, l'harmonie

p56

universelle de la nature ; et quand notre

ame est troublée, nous n' avons plus en nous-mêmes cette harmonie, le malheur l' a détruite. -je ne sais, répondit Oswald, si je ne cherche dans les beaux-arts que ce qui peut rappeler les souffrances de l' ame ; mais je sais bien au moins que je ne puis supporter d' y trouver la représentation des douleurs physiques. Ma plus forte objection, continua-t-il, contre les sujets chrétiens en peinture, c' est le sentiment pénible que fait éprouver l' image du sang, des blessures, des supplices, bien que le plus noble enthousiasme ait animé les victimes. Philoctète est peut-être le seul sujet tragique dans lequel les maux physiques puissent être admis. Mais de combien de circonstances poétiques ces maux cruels ne sont-ils pas entourés ! Ce sont les flèches d' Hercule qui les ont causés. Le fils d' Esculape doit les guérir. Enfin, cette blessure se confond presque, avec

p57

le ressentiment moral qu' elle fait naître dans celui qui en est atteint ; et ne peut exciter aucune impression de dégoût. Mais la figure du possédé, dans le superbe tableau de la transfiguration par Raphaël, est une image désagréable et qui n' a nullement la dignité des beaux-arts. Il faut qu' ils nous découvrent le charme de la douleur, comme la mélancolie de la prospérité ; c' est l' idéal de la destinée humaine qu' ils doivent représenter dans chaque circonstance particulière. Rien ne tourmente davantage l' imagination, que des plaies sanglantes ou des convulsions nerveuses. Il est impossible que dans de semblables tableaux l' on ne cherche et l' on ne craigne pas en même temps de trouver l' exactitude de l' imitation. L' art qui ne consisterait que dans cette imitation, quel plaisir nous donnerait-il ? Il est plus horrible ou moins beau que la nature même, dès

p58

l' instant qu' il aspire seulement à lui ressembler.

-vous avez raison, mylord, dit Corinne, de désirer qu' on écarte des sujets chrétiens les images pénibles ; elles n' y sont pas nécessaires. Mais avouez cependant que le génie, et le génie de l' ame sait triompher de tout. Voyez cette communion de saint Jérôme par Le Dominiquin. Le corps du vénérable mourant est livide et décharné : c' est la mort qui se soulève. Mais dans ce regard est la vie éternelle, et toutes les misères du monde ne sont là que pour disparaître devant le pur éclat d' un sentiment religieux. Cependant, cher Oswald, continua Corinne, bien que je ne sois pas de votre avis en tout, je veux vous montrer que, même en différant, nous avons toujours quelque analogie. J' ai essayé ce que vous désirez, dans la galerie de tableaux que des artistes de mes amis m' ont composée,

p59

et dont j' ai moi-même esquissé quelques dessins. Vous y verrez les défauts et les avantages des sujets de peinture que vous aimez. Cette galerie est dans ma maison de campagne à Tivoli. Le temps est assez beau pour la voir, voulez-vous que nous y allions demain ? Et comme elle attendait qu' Oswald y consentît, il lui dit : -mon amie, pouvez-vous douter de ma réponse ? Ai-je un autre bonheur dans ce monde, une autre idée que vous ? Et ma vie que j' ai trop affranchie peut-être de toute occupation, comme de tout intérêt, n' est-elle pas uniquement remplie par le bonheur de vous entendre et de vous voir ? -

p60

chapitre iv.
Ils partirent donc le lendemain pour

Tivoli. Oswald conduisait lui-même les quatre chevaux qui les traînaient ; et se plaisait dans la rapidité de leur course ; rapidité qui semble accroître la vivacité du sentiment de l' existence ; et cette impression est douce à côté de ce qu' on aime. Il dirigeait la voiture avec une attention extrême, dans la crainte que le moindre accident ne pût arriver à Corinne. Il avait ces soins protecteurs qui sont le plus doux lien de l' homme avec la femme. Corinne n' était point, comme la plupart des femmes, facilement effrayée par les dangers possibles d' une route ; mais il lui était si doux de remarquer la sollicitude d' Oswald, qu' elle souhaitait

p61

presque d' avoir peur, afin d' être rassurée par lui.

Ce qui donnait, comme on le verra dans la suite, un si grand ascendant à lord Nelvil sur le coeur de son amie, c' était les contrastes inattendus qui prêtaient à toute sa manière d' être un charme particulier. Tout le monde admirait son esprit et la grace de sa figure ; mais il devait intéresser surtout une personne qui, réunissant en elle par un accord singulier la constance à la mobilité, se plaisait dans les impressions tout à la fois variées et fidèles. Jamais il n' était occupé que de Corinne ; et cette occupation même prenait sans cesse des caractères différens ; tantôt la réserve y dominait, tantôt l' abandon ; tantôt une douceur parfaite, tantôt une amertume sombre, qui prouvait la profondeur des sentimens, mais mêlait le trouble à la confiance, et faisait naître sans cesse une émotion nouvelle. Oswald, intérieurement agité,

p62

cherchait à se contenir au dehors ; et celle qui l' aimait, occupée à le deviner,

trouvait dans ce mystère un intérêt continu. On eût dit que les défauts mêmes d' Oswald étaient faits pour relever ses agréments. Un homme, quelque distingué qu' il eût été, mais dont le caractère n' eût point offert de contradiction ni de combats, n' aurait pas ainsi captivé l' imagination de Corinne. Elle avait une sorte de peur d' Oswald qui l' asservissait à lui ; il régnait sur son ame par une bonne et par une mauvaise puissance, par ses qualités et par l' inquiétude que ces qualités mal combinées pouvaient inspirer ; enfin, il n' y avait pas de sécurité dans le bonheur que donnait lord Nelvil ; et peut-être faut-il expliquer, par ce tort même, l' exaltation de la passion de Corinne ; peut-être ne pouvait-elle aimer à ce point que celui qu' elle craignait de perdre. Un esprit supérieur, une sensibilité aussi ardente que délicate, pouvait

p63

se laisser de tout, excepté de l' homme vraiment extraordinaire, dont l' ame constamment ébranlée semblait, comme le ciel même, tantôt serein, tantôt couvert de nuages ; Oswald, toujours vrai, toujours profond et passionné, était néanmoins souvent prêt à renoncer à l' objet de sa tendresse, parce qu' une longue habitude de la peine lui faisait croire qu' il ne pouvait y avoir que du remords et de la souffrance dans les affections trop vives du coeur. Lord Nelvil et Corinne, dans leur course à Tivoli, passèrent devant les ruines du palais d' Adrien, et du jardin immense qui l' entourait. Il avait réuni dans ce jardin les productions les plus rares, les chefs-d' oeuvre les plus admirables des pays conquis par les romains. On y voit encore aujourd' hui quelques pierres éparses qui s' appellent *l' égypte, l' Inde et l' Asie*. plus loin, était la retraite où Zénobie, reine de Palmyre, a terminé ses jours. Elle n' a

p64

pas soutenu dans l'adversité la grandeur
de sa destinée ; elle n'a su, ni,
comme un homme, mourir pour la
gloire, ni, comme une femme, mourir
plutôt que de trahir son ami.
Enfin ils découvrirent Tivoli qui fut
la demeure de tant d'hommes célèbres,
de Brutus, d'Auguste, de Mécène, de
Catulle, mais surtout la demeure d'Horace ;
car ce sont ses vers qui ont illustré
ce séjour. La maison de Corinne
était bâtie au-dessus de la cascade
bruyante du Téverone ; au haut de la
montagne, en face de son jardin, était
le temple de la Sibylle. C'est une belle
idée qu'avaient les anciens de placer
les temples au sommet des lieux élevés.
Ils dominaient sur la campagne, comme
les idées religieuses sur toute autre
pensée. Ils inspiraient plus d'enthousiasme
pour la nature, en annonçant
la divinité dont elle émane, et l'éternelle
reconnaissance des générations
successives envers elle. Le paysage, de

p65

quelque point de vue qu'on le considérât,
faisait tableau avec le temple qui
était là comme le centre ou l'ornement
de tout. Les ruines répandent un singulier
charme sur la campagne d'Italie.
Elles ne rappellent pas, comme les édifices
modernes, le travail et la présence
de l'homme, elles se confondent avec
les arbres, avec la nature ; elles semblent
en harmonie avec le torrent solitaire, image
du temps qui les a fait ce
qu'elles sont. Les plus belles contrées
du monde, quand elles ne retracent
aucun souvenir, quand elles ne portent
l'empreinte d'aucun événement remarquable,
sont dépourvues d'intérêt,
en comparaison des pays historiques.
Quel lieu pouvait mieux convenir
à l'habitation de Corinne en Italie,
que le séjour consacré à la Sibylle,
à la mémoire d'une femme animée par
une inspiration divine ! La maison de
Corinne était ravissante ; elle était ornée
avec l'élégance du goût moderne,

p66

et cependant le charme d' une imagination
qui se plaît dans les beautés
antiques s' y faisait sentir. L' on y
remarquait une rare intelligence de
bonheur dans le sens le plus élevé de ce
mot, c' est-à-dire, en le faisant consister
dans tout ce qui ennoblit l' ame, excite
la pensée et vivifie le talent.

En se promenant avec Corinne,
Oswald s' aperçut que le souffle du
vent avait un son harmonieux, et répandait
dans l' air des accords qui semblaient
venir du balancement des fleurs,
de l' agitation des arbres, et prêter une
voix à la nature. Corinne lui dit que
c' étaient les harpes éoliennes que le
vent faisait résonner et qu' elle avait
placées dans quelques grottes du jardin,
pour remplir l' atmosphère de sons
aussi-bien que de parfums. Dans cette
demeure délicieuse, Oswald était inspiré
par le sentiment le plus pur.

-écoutez, dit-il à Corinne, jusqu' à ce
jour j' éprouvais du remords, en étant

p67

heureux près de vous ; mais à présent,
je me dis que c' est mon père qui vous a
envoyée vers moi, pour que je ne
souffre plus sur cette terre. C' est lui
que j' avais offensé, et c' est lui cependant
dont les prières dans le ciel ont
obtenu ma grace. Corinne ! S' écria-t-il
en se jetant à ses genoux, je suis pardonné ;
je le sens à ce calme innocent
et doux qui règne dans mon ame. Tu
peux, sans crainte, t' unir à mon sort,
il n' aura plus rien de fatal. -eh bien !
Dit Corinne, jouissons encore quelque
temps de cette paix du coeur qui nous
est accordée. Ne touchons pas à la destinée ;
elle fait si peur quand on veut
s' en mêler, quand on tâche d' obtenir
plus qu' elle ne donne ! Ah ! Mon ami,
ne changeons rien, puisque nous sommes

heureux ! -
lord Nelvil fut blessé de cette réponse
de Corinne. Il pensait qu' elle
devait comprendre qu' il était prêt à lui
tout dire, à lui tout promettre, si,

p68

dans ce moment, elle lui confiait son
histoire ; et cette manière de l' éviter
encore l' offensa en l' affligeant ; il
n' aperçut pas qu' un sentiment de délicatesse
empêchait Corinne de profiter de l' émotion
d' Oswald pour le lier par un
serment. Peut-être, d' ailleurs, est-il
dans la nature d' un amour profond et
vrai de redouter un moment solennel,
quelque désiré qu' il soit, et de ne
changer qu' en tremblant l' espérance
contre le bonheur même. Oswald,
loin d' en juger ainsi, se persuada que
Corinne, tout en l' aimant, désirait de
conserver son indépendance, et qu' elle
éloignait attentivement tout ce qui
pouvait amener une union indissoluble.
Cette pensée lui fit éprouver une irritation
douloureuse ; et prenant aussitôt
un air froid et contenu, il suivit Corinne
dans sa galerie de tableaux, sans prononcer
un seul mot. Elle devina bien
vite l' impression qu' elle avait produite
sur lui. Mais connaissant sa fierté, elle

p69

n' osa pas lui dire ce qu' elle avait remarqué ;
toutefois en lui montrant ses tableaux,
en lui parlant sur des idées générales,
elle avait une espérance vague
de l' adoucir, qui donnait à sa voix un
charme plus touchant, alors même
qu' elle ne prononçait que des paroles
indifférentes.
Sa galerie était composée de tableaux
d' histoire, de tableaux sur des sujets
poétiques et religieux, et de paysages.
Il n' y en avait point qui fussent composés
d' un très-grand nombre de
figures. Ce genre présente sans doute

de grandes difficultés, mais il donne moins de plaisir. Les beautés qu' on y trouve sont trop confuses ou trop détaillées. L' unité d' intérêt, ce principe de vie dans les arts, comme dans tout, y est nécessairement morcelée. Le premier des tableaux historiques représentait Brutus dans une méditation profonde, assis au pied de la statue de Rome. Dans le fond, des esclaves

p70

portent ses deux fils sans vie, qu' il a lui même condamnés à mort, et de l' autre côté du tableau la mère et les soeurs s' abandonnent au désespoir ; les femmes sont heureusement dispensées du courage qui fait sacrifier les affections du coeur. La statue de Rome, placée près de Brutus est une belle idée : c' est elle qui dit tout. Cependant comment pourrait-on savoir, sans une explication, que c' est Brutus l' ancien qui vient d' envoyer ses fils au supplice ? Et néanmoins il est impossible de caractériser cet événement plus qu' il ne l' est dans ce tableau. L' on aperçoit dans l' éloignement Rome simple encore, sans édifices, sans ornemens, mais bien grande comme patrie, puisqu' elle inspire un tel sacrifice. -sans doute, dit Corinne à lord Nelvil, quand je vous ai nommé Brutus, toute votre ame s' est attachée à ce tableau, mais vous auriez pu le voir, sans en deviner le sujet. Et cette incertitude,

p71

qui existe presque toujours dans les tableaux historiques, ne mêle-t-elle pas le tourment d' une énigme aux jouissances des beaux-arts qui doivent être si faciles et si claires ? J' ai choisi ce sujet, parce qu' il rappelle la plus terrible action que l' amour de la patrie ait inspirée. Le pendant de ce tableau, c' est Marius épargné par

le Cimbre, qui ne peut se résoudre à tuer ce grand homme : la figure de Marius est imposante ; le costume du Cimbre, l' expression de sa physionomie est très-pittoresque. C' est la deuxième époque de Rome, lorsque les lois n' existaient plus, mais quand le génie exerçait encore un grand empire sur les circonstances. Vient ensuite celle où les talens et la gloire n' attiraient que le malheur et l' insulte. Le troisième tableau que voici représente Bélisaire portant sur ses épaules son jeune guide mort en demandant l' aumône pour lui. Bélisaire aveugle et mendiant est ainsi

p72

récompensé par son maître ; et dans l' univers qu' il a conquis, il n' a plus d' autre emploi que de porter dans la tombe les tristes restes du pauvre enfant qui seul ne l' avait point abandonné. Cette figure de Bélisaire est admirable, et depuis les peintres anciens on n' en a guères fait d' aussi belles. L' imagination du peintre comme celle d' un poète a réuni tous les genres de malheur, et peut être même y en a-t-il trop pour la pitié ; mais qui nous dit que c' est Bélisaire ? Ne faut-il pas être fidèle à l' histoire pour la rappeler, et quand on y est fidèle, est-elle assez pittoresque ? Après ces tableaux qui représentent dans Brutus les vertus qui ressemblent au crime ; dans Marius, la gloire, cause des malheurs ; dans Bélisaire, les services payés par les persécutions les plus noires, enfin toutes les misères de la destinée humaine que les événemens de l' histoire racontent chacun à sa manière, j' ai

p73

placé deux tableaux de l' ancienne école qui soulagent un peu l' ame oppressée en rappelant la religion qui a consolé l' univers asservi et déchiré, la religion

qui donnait une vie au fond du cœur,
quand tout au-dehors n' était qu' oppression
et silence. Le premier est de L' Albane ;
il a peint le Christ enfant endormi
sur la croix. Voyez quelle douceur,
quel calme dans ce visage ! Quelles
idées pures il rappelle, comme il fait
sentir que l' amour céleste n' a rien à
craindre de la douleur ni de la mort.
Le Titien est l' auteur du second tableau ;
c' est Jésus-Christ succombant sous le
fardeau de la croix. Sa mère vient au-devant
de lui. Elle se jette à genoux
en l' apercevant. Admirable respect
d' une mère pour les malheurs et les
vertus divines de son fils ! Quel regard
que celui du Christ quelle divine résignation,
et cependant quelle souffrance
et quelle sympathie par cette souffrance
avec le cœur de l' homme ! Voilà sans

p74

doute le plus beau de mes tableaux.
C' est celui vers lequel je reporte sans
cesse mes regards, sans pouvoir jamais
épuiser l' émotion qu' il me cause. Viennent
ensuite, continua Corinne, les tableaux
dramatiques tirés de quatre
grands poètes. Jugez avec moi, mylord,
de l' effet qu' ils produisent. Le premier
représente énée dans les champs-élysées,
lorsqu' il veut s' approcher de Didon.
L' ombre indignée s' éloigne et s' applaudit
de ne plus porter dans son sein le
cœur qui battrait encore d' amour à l' aspect
du coupable. La couleur vaporeuse
des ombres, et la pâle nature qui
les environne, font contraste avec l' air
de vie d' énée et de la sibylle qui le
conduit. Mais c' est un jeu de l' artiste
que ce genre d' effet, et la description
du poète est nécessairement bien supérieure
à ce que l' on peut en peindre.
J' en dirai autant du tableau que voici,
Clorinde mourante et Tancrède. Le
plus grand attendrissement qu' il puisse

p75

causer, c' est de rappeler les beaux vers du Tasse, lorsque Clorinde pardonne à son ennemi qui l' adore et vient de lui percer le sein. C' est nécessairement subordonner la peinture à la poésie, que de la consacrer à des sujets traités par les grands poètes ; car il reste de leurs paroles une impression qui efface tout, et presque toujours les situations qu' ils ont choisies tirent leur plus grande force du développement des passions et de leur éloquence, tandis que la plupart des effets pittoresques, naissent d' une beauté calme, d' une expression simple, d' une attitude noble, d' un moment de repos enfin, digne d' être indéfiniment prolongé, sans que le regard s' en lasse jamais.

Votre terrible Shakespeare, mylord, continua Corinne, a fourni le sujet du troisième tableau dramatique. C' est Macbeth, l' invincible Macbeth, qui, prêt à combattre Macduff dont il a fait périr la femme et les enfans, apprend

p76

que l' oracle des sorcières s' est accompli, que la forêt de Birnam paraît s' avancer vers Dunsinane, et qu' il se bat avec un homme né depuis la mort de sa mère. Macbeth est vaincu par le sort, mais non par son adversaire. Il tient le glaive d' une main désespérée ; il sait qu' il va mourir, mais il veut essayer si la force humaine ne pourrait pas triompher du destin. Certainement il y a dans cette tête une belle expression de désordre et de fureur, de trouble et d' énergie ; mais à combien de beautés du poète cependant ne faut-il pas renoncer ? Peut-on peindre Macbeth précipité dans le crime par les prestiges de l' ambition, qui s' offrent à lui sous la forme de la sorcellerie ? Comment exprimer la terreur qu' il éprouve ? Cette terreur qui se concilie cependant avec une bravoure intrépide. Peut-on caractériser le genre de superstition qui l' opprime ? Cette croyance sans dignité, cette fatalité de l' enfer qui

p77

pèse sur lui, son mépris de la vie, son horreur de la mort ? Sans doute la physionomie de l'homme est le plus grand des mystères ; mais cette physionomie fixée dans un tableau ne peut guères exprimer que les profondeurs d'un sentiment unique. Les contrastes, les luttes, les événements enfin appartiennent à l'art dramatique. La peinture peut difficilement rendre ce qui est successif : le temps ni le mouvement n'existent pas pour elle.

La Phèdre de Racine a fourni le sujet du quatrième tableau, dit Corinne, en le montrant à lord Nelvil.

Hippolyte, dans toute la beauté de la jeunesse et de l'innocence, repousse les accusations perfides de sa belle-mère ; le héros Thésée protège encore son épouse coupable qu'il entoure de son bras vainqueur. Phèdre porte sur son visage un trouble qui glace d'effroi ; et sa nourrice, sans remords, l'encourage dans son crime. Hippolyte, dans

p78

ce tableau, est peut-être plus beau que dans Racine même ; il y ressemble davantage au Méléagre antique, parce que nul amour pour Aricie ne dérange l'impression de sa noble et sauvage vertu ; mais est-il possible de supposer que Phèdre en présence d'Hippolyte pût soutenir son mensonge, qu'elle le vît innocent et persécuté, et ne tombât point à ses pieds ? Une femme offensée peut outrager ce qu'elle aime en son absence, mais quand elle le voit, il n'y a plus dans son cœur que de l'amour.

Le poète n'a jamais mis en scène Hippolyte avec Phèdre depuis que Phèdre l'a calomnié ; le peintre devait les réunir pour rassembler, comme il l'a fait, toutes les beautés des contrastes ; mais n'est-ce pas une preuve qu'il y a toujours une telle différence entre les sujets poétiques et les sujets pittoresques, qu'il vaut mieux que les poètes

fassent des vers d' après les tableaux,
que les peintres des tableaux d' après

p79

les poètes ? L' imagination doit toujours
précéder la pensée, l' histoire de l' esprit
humain nous le prouve.

Pendant que Corinne expliquait ainsi
ses tableaux à lord Nelvil, elle s' était
arrêtée plusieurs fois, espérant qu' il
lui parlerait ; mais son ame blessée ne
se trahissait par aucun mot ; seulement,
chaque fois qu' elle exprimait
une idée sensible, il soupirait et détournait
la tête, afin qu' elle ne vît pas
combien, dans sa disposition actuelle,
il était facilement ému : Corinne
oppressée par ce silence s' assit en couvrant
son visage de ses mains ; lord
Nelvil se promena quelque temps avec
vivacité dans la chambre, puis il s' approcha
de Corinne, et fut au moment
de se plaindre et de se livrer à ce qu' il
éprouvait ; mais un mouvement de
fierté tout-à-fait invincible dans son
caractère réprima son attendrissement,
et il retourna vers les tableaux, comme
s' il attendait que Corinne achevât de

p80

les lui montrer ; elle espérait beaucoup
de l' effet du dernier de tous ; et faisant
effort à son tour pour paraître calme,
elle se leva et dit : -mylord, il me
reste encore trois paysages à vous faire
voir ; deux font allusion à quelques
idées intéressantes : je n' aime pas beaucoup
les scènes champêtres, qui sont
fades en peinture comme des idylles,
quand elles ne font aucune allusion à
la fable ou à l' histoire. Ce qui vaut le
mieux, ce me semble, en ce genre,
c' est la manière de Salvator Rosa, qui
représente, comme vous le voyez dans
ce tableau, un rocher, des torrens et
des arbres, sans un seul être vivant,
sans que seulement le vol d' un oiseau

rappelle l' idée de la vie. L' absence de l' homme au milieu de la nature excite des réflexions profondes. Que serait cette terre ainsi délaissée ? Oeuvre sans but, et cependant oeuvre encore si belle, dont la mystérieuse impression ne s' adresserait qu' à la divinité.

p81

Enfin, voici les deux tableaux où, selon moi, l' histoire et la poésie sont heureusement unies au paysage. L' un représente le moment où Cincinnatus est invité par les consuls à quitter sa charrue pour commander les armées romaines. C' est tout le luxe du midi que vous verrez dans ce paysage, son abondante végétation, son ciel brûlant, cet air riant de toute la nature qui se retrouve dans la physionomie même des plantes ; et cet autre tableau qui fait contraste avec celui-ci, c' est le fils de Caïrbar endormi sur la tombe de son père. Il attend depuis trois jours et trois nuits le barde qui doit rendre des honneurs à la mémoire des morts. Ce barde est aperçu dans le lointain, descendant de la montagne ; l' ombre du père plane sur les nuages ; la campagne est couverte de frimas ; les arbres, quoique dépouillés, sont agités par les vents, et leurs branches mortes

p82

et leurs feuilles desséchées suivent encore la direction de l' orage. - Oswald, jusqu' alors, avait conservé du ressentiment contre ce qui s' était passé dans le jardin ; mais, à l' aspect de ce tableau, le tombeau de son père et les montagnes d' écosse se retracèrent à sa pensée, et ses yeux se remplirent de larmes. Corinne prit sa harpe, et devant ce tableau elle se mit à chanter les romances écossaises dont les simples notes semblent accompagner le bruit du vent qui gémit dans les vallées.

Elle chante les adieux d' un guerrier
en quittant sa patrie et sa maîtresse ;
et ce mot jamais (*no more*), un des
plus harmonieux et des plus sensibles
de la langue anglaise, Corinne le prononçait
avec l' expression la plus touchante.
Oswald ne résista point à l' émotion
qui l' oppressait, et l' un et autre
s' abandonnèrent sans contrainte à leurs
larmes. -ah ! S' écria lord Nelvil, cette

p83

patrie qui est la mienne ne dit-elle rien
à ton coeur ? Me suivrais-tu dans ces
retraites peuplées par mes souvenirs ?
Serais-tu la digne compagne de ma
vie, comme tu en es le charme et l' enchantement ?
-je le crois, répondit
Corinne, je le crois puisque je vous
aime. -au nom de l' amour et de la
pitié, ne me cachez plus rien, dit Oswald.
-vous le voulez, interrompit
Corinne, j' y souscris. Ma promesse est
donnée ; je n' y mets qu' une condition,
c' est que vous ne me demanderez pas
de l' accomplir avant l' époque prochaine
de nos solemnités religieuses. Au moment
où je vais décider de mon sort,
l' appui du ciel ne m' est-il pas plus que
jamais nécessaire ? -va, s' écria lord
Nelvil, si ce sort dépend de moi, Corinne,
il n' est plus douteux. -vous le
croyez, reprit-elle, je n' ai pas la même
confiance ; mais enfin, je vous en conjure,
ayez pour ma faiblesse la condescendance que je
désire. -Oswald soupira

p84

sans accorder ni refuser le délai
demandé. -partons maintenant, dit
Corinne, et retournons à la ville.
Comment vous rien taire dans cette
solitude ? Et si ce que je dois vous dire
devait vous détacher de moi, faudrait-il
que sitôt... partons, Oswald, vous
reviendrez ici ; quoi qu' il arrive, mes
cendres y reposeront. -Oswald attendri,

troublé, obéit à Corinne. Il revint avec elle, et pendant la route ils ne se parlèrent presque pas. De temps en temps ils se regardaient avec une affection qui disait tout ; mais néanmoins un sentiment de mélancolie régnait au fond de leur ame quand ils arrivèrent au milieu de Rome.

LIVRE IX

p85

Chapitre premier.

C' était le jour de la fête la plus bruyante de l' année, à la fin du carnaval, lorsqu' il prend au peuple romain comme une fièvre de joie, comme une fureur d' amusement, dont on ne trouve point d' exemple ailleurs. Toute la ville se déguise, à peine reste-t-il aux fenêtres des spectateurs sans masque pour regarder ceux qui en ont ; et cette gaieté commence tel jour à point nommé, sans que les événemens publics ou particuliers de l' année empêchent presque jamais personne de se divertir à cette époque. C' est là qu' on peut juger de toute

p86

l' imagination des gens du peuple. L' italien est plein de charmes, même dans leur bouche. Alfieri disait qu' il allait à Florence sur le marché public, pour apprendre le bon italien. Rome a le même avantage ; et ces deux villes sont peut-être les seules du monde où le peuple parle si bien, que l' amusement de l' esprit peut se rencontrer à tous les coins des rues.

Le genre de gaieté qui brille dans les auteurs des arlequinades et de l' opéra-bouffe se trouve très-communément même parmi les hommes sans éducation. Dans ces jours de carnaval,

où l' exagération et la caricature sont admises, il se passe entre les masques les scènes les plus comiques. Souvent une gravité grotesque contraste avec la vivacité des italiens, et l' on dirait que leurs vêtemens bizarres leur inspirent une dignité qui ne leur est pas naturelle. D' autres fois ils font voir une connaissance si singulière de

p87

la mythologie, dans les déguisemens qu' ils arrangent, qu' on croirait les anciennes fables encore populaires à Rome. Plus souvent ils se moquent des divers états de la société, avec une plaisanterie pleine de force et d' originalité. La nation paraît mille fois plus distinguée dans ses jeux que dans son histoire. La langue italienne se prête à toutes les nuances de la gaieté, avec une facilité qui ne demande qu' une légère inflexion de voix, une terminaison un peu différente pour accroître ou diminuer, ennoblir ou travestir le sens des paroles. Elle a surtout de la grâce dans la bouche des enfans. L' innocence de cet âge et la malice naturelle de la langue font un contraste très-piquant. Enfin, on pourrait dire que c' est une langue qui va d' elle-même, exprime sans qu' on s' en mêle, et paraît presque toujours avoir plus d' esprit que celui qui la parle. Il n' y a ni luxe ni bon goût dans la

p88

fête du carnaval, une sorte de pétulance universelle la fait ressembler aux bacchanales de l' imagination, mais de l' imagination seulement : car les romains sont en général très-sobres et même assez sérieux, les derniers jours de carnaval exceptés. On fait en tout genre des découvertes subites dans le caractère des italiens ; et c' est ce qui contribue à leur donner la

réputation d' hommes rusés. Il y a sans doute une grande habitude de feindre dans ce pays, qui a supporté tant de jougs différens ; mais ce n' est pas à la dissimulation qu' il faut toujours attribuer le passage rapide d' une manière d' être à l' autre. Une imagination inflammable en est souvent la cause. Les peuples qui ne sont que raisonnables ou spirituels peuvent aisément s' expliquer et se prévoir ; mais tout ce qui tient à l' imagination est inattendu. Elle saute les intermédiaires ; un rien peut la blesser, et quelquefois elle est indifférente

p89

à ce qui devrait le plus l' émouvoir. Enfin, c' est en elle-même que tout se passe, et l' on ne peut calculer ses impressions d' après ce qui les cause. On ne comprend pas du tout, par exemple, d' où vient l' amusement que les grands seigneurs romains trouvent à se promener en voiture, d' un bout du *corso* à l' autre, des heures entières, soit pendant les jours de carnaval, soit les autres jours de l' année. Rien ne les dérange de cette habitude. Il y a aussi parmi les masques des hommes qui se promènent le plus ennuyeusement du monde dans le costume le plus ridicule, et qui, tristes arlequins et taciturnes polichinelles, ne disent pas une parole pendant toute la soirée, mais ont, pour ainsi dire, leur conscience de carnaval satisfaite quand ils n' ont rien négligé pour se divertir. On trouve à Rome un genre de masque qui n' existe point ailleurs. Ce sont des masques pris d' après les figures

p90

des statues antiques, et qui de loin imitent une parfaite beauté : souvent les femmes perdent beaucoup en les quittant. Mais cependant cette immobile imitation de la vie, ces visages de

cire ambulans, quelque jolis qu' ils soient, font une sorte de peur. Les grands seigneurs montrent un assez grand luxe de voitures les derniers jours du carnaval ; mais le plaisir de cette fête, c' est la foule et la confusion : c' est comme un souvenir des saturnales ; toutes les classes de Rome sont mêlées ensemble ; les plus graves magistrats se promènent assidûment, et presque' officiellement, dans leur carrosse au milieu des masques ; toutes les fenêtres sont décorées : toute la ville est dans les rues : c' est véritablement une fête populaire. Le plaisir du peuple ne consiste ni dans les spectacles, ni dans les festins qu' on lui donne, ni dans la magnificence dont il est témoin. Il ne fait aucun excès du vin, ni de nourriture ;

p91

il s' amuse seulement d' être mis en liberté, et de se trouver au milieu des grands seigneurs qui se divertissent à leur tour de se trouver au milieu du peuple. C' est surtout le raffinement et la délicatesse des plaisirs qui mettent une barrière entre les différentes classes ; c' est aussi la recherche et la perfection de l' éducation. Mais, en Italie, les rangs en ce genre ne sont pas marqués d' une manière très-sensible ; et le pays est plus distingué par le talent naturel et l' imagination de tous, que par la culture d' esprit des premières classes. Il y a donc, pendant le carnaval, un mélange complet de rangs, de manières et d' esprits ; et la foule et les cris, et les bons mots et les dragées dont on inonde indistinctement les voitures qui passent, confondent tous les êtres mortels ensemble, remettent la nation pêle-mêle, comme s' il n' y avait plus d' ordre social. Corinne et lord Nelvil, tous les deux

p92

rêveurs et pensifs, arrivèrent au milieu de ce tumulte. Ils en furent d'abord étourdis ; car rien ne paraît plus singulier que cette activité des plaisirs bruyans, quand l'ame est tout entière recueillie en elle-même. Ils s'arrêtèrent à la place du peuple, pour monter sur l'amphithéâtre près de l'obélisque, d'où l'on voit la course des chevaux. Au moment où ils descendirent de leur calèche, le comte D'Erfeuil les aperçut, et prit à part Oswald pour lui parler.

-ce n'est pas bien, lui dit-il, de vous montrer ainsi publiquement, arrivant seul de la campagne avec Corinne : vous la compromettrez ; et qu'en ferez-vous après ? -je ne crois pas, répondit lord Nelvil, que je compromette Corinne, en montrant l'attachement qu'elle m'inspire. Mais si cela était vrai, je serais trop heureux que le dévouement de ma vie... -ah ! Pour heureux, interrompit le comte D'Erfeuil,

p93

je n'en crois rien ; on n'est heureux que par ce qui est convenable. La société a, quoi qu'on fasse, beaucoup d'empire sur le bonheur, et ce qu'elle n'approuve pas, il ne faut jamais le faire. -on vivrait donc toujours pour ce que la société dira de nous, reprit Oswald ; et ce qu'on pense et ce qu'on sent ne servirait jamais de guide. S'il en était ainsi, si l'on devait s'imiter constamment les uns les autres, à quoi bon une ame et un esprit pour chacun ? La providence aurait pu s'épargner ce luxe. -c'est très-bien dit, reprit le comte D'Erfeuil, très-philosophiquement pensé ; mais avec ces maximes-là l'on se perd, et quand l'amour est passé, le blâme de l'opinion reste. Moi qui vous parais léger, je ne ferai jamais rien qui puisse m'attirer la désapprobation du monde. On peut se permettre de petites libertés, d'aimables plaisanteries, qui annoncent de l'indépendance dans la manière de voir, pourvu

qu' il n' y en ait pas dans la manière d' agir ;
 car, quand cela touche au sérieux...
 -mais le sérieux, répondit lord Nelvil,
 c' est l' amour et le bonheur. -non,
 non, interrompit le comte D' Erfeuil,
 ce n' est pas cela que je veux dire ; ce
 sont de certaines convenances établies
 qu' il ne faut pas braver, sous peine de
 passer pour un homme bizarre, pour
 un homme... enfin, vous m' entendez,
 pour un homme qui n' est pas comme
 les autres. -lord Nelvil sourit ; et
 sans humeur, comme sans peine, il
 plaisanta le comte D' Erfeuil sur sa
 frivole sévérité ; il sentit avec joie que,
 pour la première fois, sur un sujet qui
 lui causait tant d' émotion, le comte
 D' Erfeuil n' avait pas eu la moindre influence
 sur lui. Corinne, de loin, avait
 deviné tout ce qui se passait ; mais le
 sourire de lord Nelvil remit le calme
 dans son coeur ; et cette conversation
 du comte D' Erfeuil, loin de troubler
 Oswald, ni son amie, leur inspira des

dispositions plus analogues à la fête.
 La course de chevaux se préparait.
 Lord Nelvil s' attendait à voir une
 course semblable à celles d' Angleterre ;
 mais il fut fort étonné d' apprendre que
 de petits chevaux barbes devaient courir
 tout seuls, sans cavaliers, les uns
 contre les autres. Ce spectacle attire
 singulièrement l' attention des romains.
 Au moment où il va commencer, toute
 la foule se range des deux côtés de la
 rue. La place du peuple, qui était
 couverte de monde, est vide en un
 moment. Chacun monte, sur les amphithéâtres
 qui entourent l' obélisque ;
 et des multitudes innombrables de têtes
 et d' yeux noirs sont tournés vers la barrière
 d' où les chevaux doivent s' élancer.
 Ils arrivent sans bride et sans selle,
 seulement le dos couvert d' une étoffe
 brillante, et conduits par des palefreniers
 très bien vêtus, qui mettent

à leurs succès un intérêt passionné.
On place les chevaux derrière la barrière,

p96

et leur ardeur pour la franchir
est excessive. à chaque instant on les
retient : ils se cabrent, ils hennissent,
ils trépignent comme s' ils étaient impatients
d' une gloire qu' ils vont obtenir
à eux seuls, sans que l' homme les dirige.
Cette impatience des chevaux,
ces cris des palefreniers font, du moment
où la barrière tombe, un vrai
coup de théâtre. Les chevaux partent,
les palefreniers crient *place, place*,
avec un transport inexprimable. Ils
accompagnent leurs chevaux du geste
et de la voix aussi long-temps qu' ils
peuvent les apercevoir. Les chevaux
sont jaloux l' un de l' autre comme des
hommes. Le pavé étincelle sous leurs
pas, leur crinière vole, et leur désir
de gagner le prix, ainsi abandonnés à
eux-mêmes, est tel, qu' il en est qui,
en arrivant, sont morts de la rapidité
de leur course. On s' étonne de voir ces
chevaux libres, ainsi animés par des
passions personnelles ; cela fait peur,

p97

comme si c' était de la pensée sous cette
forme d' animal. La foule rompt ses
rangs quand les chevaux sont passés,
et les suit en tumulte. Ils arrivent au
palais de Venise, où est le but. Et il
faut entendre les exclamations des
palefreniers dont les chevaux sont
vainqueurs. Celui qui avait gagné le
premier prix se jeta à genoux devant
son cheval et le remercia, et le recommanda
à saint Antoine, patron des
animaux, avec un enthousiasme aussi
sérieux en lui, que comique pour les
spectateurs.
C' est à la fin du jour, ordinairement,
que les courses finissent. Alors commence
un autre genre d' amusement

beaucoup moins pittoresque, mais aussi très-bruyant. Les fenêtres sont illuminées. Les gardes abandonnent leur poste, pour se mêler eux-mêmes à la joie générale. Chacun prend alors un petit flambeau appelé *moccolo*, et l' on cherche mutuellement à se l' éteindre,

p98

en répétant le mot *ammazzare* (tuer), avec une vivacité redoutable. (che la bella principessa sia ammazzata, che il signore abbate sia ammazzato.) *que la belle princesse soit tuée ! Que le seigneur abbé soit tué !* crie-t-on d' un bout de la rue à l' autre. La foule rassurée, parce qu' à cette heure on interdit les chevaux et les voitures, se précipite de tous les côtés. Enfin, il n' y a plus d' autre plaisir que le tumulte et l' étourdissement. Cependant la nuit s' avance ; le bruit cesse par degrés ; le plus profond silence lui succède ; et il ne reste plus de cette soirée que l' idée d' un songe confus, qui, changeant l' existence de chacun en un rêve, a fait oublier pour un moment, au peuple, ses travaux, aux savans leurs études, aux grands seigneurs, leur oisiveté.

p99

Chapitre vi.
Oswald, depuis son malheur, ne s' était pas encore senti le courage d' écouter la musique. Il redoutait ces accords ravissans qui plaisent à la mélancolie, mais font un véritable mal, quand des chagrins réels nous oppressent. La musique réveille les souvenirs que l' on s' efforçait d' apaiser. Lorsque Corinne chantait, Oswald écoutait les paroles qu' elle prononçait ; il contemplait l' expression de son visage : c' était d' elle uniquement qu' il était occupé ; mais si dans les rues, le soir, plusieurs voix se réunissaient, comme cela arrive

souvent en Italie pour chanter
les beaux airs des grands maîtres, il
essayait d'abord de rester pour les entendre,
puis il s'éloignait, parce qu'une

p100

émotion si vive et si vague en même
temps renouvelait toutes ses peines.
Cependant on devait donner à Rome,
dans la salle du spectacle, un superbe
concert, où les premiers chanteurs
étaient réunis ; Corinne engagea lord
Nelvil à y venir avec elle, et il y
consentit, espérant que la présence de
celle qu'il aimait répandrait de la
douceur sur tout ce qu'il pourrait
éprouver.

En entrant dans sa loge, Corinne
fut d'abord reconnue, et le souvenir
du capitole ajoutant à l'intérêt qu'elle
inspirait ordinairement, la salle
retentit d'applaudissemens à son arrivée.
De toutes parts on cria *vive Corinne*,
et les musiciens eux-mêmes, électrisés
par ce mouvement général, se mirent
à jouer des fanfares de victoires ; car le
triomphe, quel qu'il soit, rappelle toujours
aux hommes la guerre et les combats.
Corinne fut vivement émue de
ces témoignages universels d'admiration

p101

et de bienveillance. La musique,
les applaudissemens, les *bravo*, et cette
impression indéfinissable que produit
toujours une grande multitude d'hommes,
quand ils expriment un même
sentiment, lui causèrent un attendrissement
profond qu'elle cherchait à
contenir ; mais ses yeux se remplirent
de larmes, et les battemens de son
cœur soulevaient sa robe sur son sein.
Oswald en ressentit de la jalousie, et
s'approchant d'elle, il lui dit à demi-voix :
-il ne faut pas, madame, vous
arracher à de tels succès, ils valent
l'amour, puisqu'ils font ainsi palpiter

votre cœur. -et en achevant ces
mots, il alla se placer à l' extrémité de
la loge de Corinne, sans attendre sa
réponse. Elle fut cruellement troublée
de ce qu' il venait de lui dire, et dans
l' instant il lui ravit tout le plaisir qu' elle
avait trouvé dans ces succès dont elle
aimait qu' il fût témoin.
Ce concert commença ; qui n' a pas

p102

entendu le chant italien, ne peut avoir
l' idée de la musique ! Les voix, en
Italie, ont cette mollesse et cette douceur
qui rappellent et le parfum des
fleurs et la pureté du ciel. La nature
a destiné cette musique pour ce climat ;
l' une est comme un reflet de
l' autre. Le monde est l' oeuvre d' une
seule pensée, qui s' exprime sous mille
formes différentes. Les italiens, depuis
des siècles, aiment la musique avec
transport. Le Dante, dans le poème
du purgatoire, rencontre un des meilleurs
chanteurs de son temps, il lui
demande un de ses airs délicieux, et
les âmes ravies s' oublient en l' écoutant,
jusqu' à ce que leur gardien les rappelle.
Les chrétiens comme les païens ont
étendu l' empire de la musique après
la mort. De tous les beaux-arts, c' est
celui qui agit le plus immédiatement
sur l' âme. Les autres la dirigent vers
telle ou telle idée, celui-là seul s' adresse
à la source intime de l' existence, et

p103

change en entier la disposition intérieure.
Ce qu' on a dit de la grâce divine,
qui tout à coup transforme les
cœurs, peut humainement parlant,
s' appliquer à la puissance de la mélodie ;
et parmi les pressentimens de
la vie à venir, ceux qui naissent de la
musique ne sont point à dédaigner.
La gaieté même que la musique
bouffe sait si bien exciter, n' est point

une gaieté vulgaire, qui ne dise rien à l' imagination. Au fond de la joie qu' elle donne, il y a des sensations poétiques, une rêverie agréable que les plaisanteries parlées ne sauraient jamais inspirer. La musique est un plaisir si passager, on le sent tellement s' échapper à mesure qu' on l' éprouve, qu' une impression mélancolique se mêle à la gaieté qu' elle cause. Mais aussi, quand elle exprime la douleur, elle fait encore naître un sentiment doux. Le coeur bat plus vite en l' écoutant ; la satisfaction que cause la régularité de la mesure,

p104

en rappelant la brièveté du temps, donne le besoin d' en jouir. Il n' y a plus de vide, il n' y a plus de silence autour de vous, la vie est remplie, le sang coule rapidement, vous sentez en vous-même le mouvement que donne une existence active, et vous n' avez point à craindre au dehors de vous les obstacles qu' elle rencontre. La musique double l' idée que nous avons des facultés de notre ame ; quand on l' entend, on se sent capable des plus nobles efforts. C' est par elle qu' on marche à la mort avec enthousiasme ; elle a l' heureuse impuissance d' exprimer aucun sentiment bas, aucun artifice, aucun mensonge. Le malheur même, dans le langage de la musique, est sans amertume, sans déchirement, sans irritation. La musique soulève doucement le poids qu' on a presque toujours sur le coeur, quand on est capable d' affections sérieuses et profondes ; ce poids qui se confond

p105

quelquefois avec le sentiment même de l' existence, tant la douleur qu' il cause est habituelle. Il semble qu' en écoutant des sons purs et délicieux on est prêt à saisir le secret du créateur, à

pénétrer le mystère de la vie. Aucune parole ne peut exprimer cette impression : car les paroles se traînent après les impressions primitives, comme les traducteurs en prose sur les pas des poètes. Il n'y a que le regard qui puisse en donner quelque idée ; le regard de ce qu' on aime, long-temps attaché sur vous, et pénétrant par degrés tellement dans votre coeur, qu' il faut à la fin baisser les yeux pour se dérober à un bonheur si grand : ainsi le rayon d' une autre vie consumerait l' être mortel qui voudrait le considérer fixement. La justesse admirable de deux voix parfaitement d' accord produit, dans les duo des grands maîtres d' Italie, un attendrissement délicieux, mais qui ne pourrait se prolonger sans une sorte

p106

de douleur : c' est un bien-être trop grand pour la nature humaine, et l' ame vibre alors comme un instrument à l' unisson que briserait une harmonie trop parfaite. Oswald était resté obstinément loin de Corinne pendant la première partie du concert ; mais lorsque le duo commença, presque à demi-voix, accompagné par les instrumens à vent qui faisaient entendre doucement des sons plus purs encore que la voix même, Corinne couvrit son visage de son mouchoir, et son émotion l' absorbait tout entière ; elle pleurait sans souffrir, elle aimait sans rien craindre. Sans doute l' image d' Oswald était présente à son coeur ; mais l' enthousiasme le plus noble se mêlait à cette image, et des pensées confuses erraient en foule dans son ame : il eût fallu borner ces pensées pour les rendre distinctes. On dit qu' un prophète, en une minute, parcourut sept régions différentes des cieux. Celui qui

p107

conçut ainsi tout ce qu' un instant peut renfermer avait sûrement entendu les accords d' une belle musique à côté de l' objet qu' il aimait. Oswald en sentit la puissance, son ressentiment s' apaisa par degrés. L' attendrissement de Corinne expliqua tout, justifia tout ; il se rapprocha doucement, et Corinne l' entendit respirer auprès d' elle dans le moment le plus enchanteur de cette musique céleste ; c' en était trop, la tragédie la plus pathétique n' aurait pas excité dans son coeur autant de trouble que ce sentiment intime de l' émotion profonde qui les pénétrait tous deux en même temps, et que chaque instant, chaque son nouveau exaltait toujours plus. Les paroles que l' on chante ne sont pour rien dans cette émotion ; à peine quelques mots d' amour et de mort dirigent-ils de temps en temps la réflexion, mais plus souvent le vague de la musique se prête à tous les mouvemens de l' ame, et chacun croit retrouver

p108

dans cette mélodie, comme dans l' astre pur et tranquille de la nuit, l' image de ce qu' il souhaite sur la terre.

-sortons, dit Corinne à lord Nelvil ; je me sens prête à m' évanouir.
-qu' avez-vous, lui dit Oswald avec inquiétude ; vous pâlissez ; venez à l' air avec moi, venez. -et ils sortirent ensemble. Corinne était soutenue par le bras d' Oswald, et sentait ses forces revenir en s' appuyant sur lui. Ils s' approchèrent tous les deux d' un balcon ; et Corinne, vivement émue, dit à son ami : -cher Oswald, je vais vous quitter pour huit jours. -que dites-vous, interrompit-il ? -tous les ans, reprit-elle, à l' approche de la semaine sainte, je vais passer quelque temps dans un couvent de religieuses pour me préparer à la solennité de pâque. -Oswald n' opposa rien à ce dessein ; il savait qu' à cette époque la plupart des dames romaines se livrent aux pratiques

p109

les plus sévères, sans pour cela s'occuper très-sérieusement de religion le reste de l'année ; mais il se rappela que Corinne professait un culte différent du sien, et qu'ils ne pouvaient prier ensemble. -que n'êtes-vous, s'écria-t-il, de la même religion, du même pays que moi ! -et puis, il s'arrêta après avoir prononcé ce vœu. -notre âme et notre esprit n'ont-ils pas la même patrie, répondit Corinne ? -c'est vrai, répondit Oswald ; mais je n'en sens pas moins avec douleur tout ce qui nous sépare. -et cette absence de huit jours lui serrait tellement le cœur, que les amis de Corinne étant venus la rejoindre, il ne prononça plus un seul mot de toute la soirée.

p110

Chapitre iii.

Oswald alla le lendemain de bonne heure chez Corinne, inquiet de ce qu'elle lui avait dit. Sa femme de chambre vint au devant de lui, et lui remit un billet de sa maîtresse, qui lui annonçait qu'elle s'était retirée dans le couvent le matin même, comme elle l'en avait prévenu, et qu'elle ne le reverrait qu'après le vendredi saint. Elle lui avouait qu'elle n'avait pas eu le courage de lui dire la veille qu'elle s'éloignait le lendemain. Oswald fut surpris comme par un coup inattendu. Cette maison, où il avait toujours vu Corinne, et qui était devenue si solitaire, lui causa l'impression la plus pénible. Il voyait là sa harpe, ses livres, ses dessins, tout ce qui l'entourait

p111

habituellement ; mais elle n'y était plus. Un frisson douloureux s'empara

d' Oswald : il se rappela la chambre de son père, et il fut forcé de s' asseoir, car il ne pouvait plus se soutenir.
-il se pourrait donc, s' écria-t-il, que j' apprise ainsi sa perte ! Cet esprit si animé, ce coeur si vivant, cette figure si brillante de fraîcheur et de vie, pourraient être frappés par la foudre, et la tombe de la jeunesse serait aussi muette que celle des vieillards ! Ah ! Quelle illusion que le bonheur ! Quel moment dérobé à ce temps inflexible qui veille toujours sur sa proie ! Corinne ! Corinne ! Il ne fallait pas me quitter ; c' était votre charme qui m' empêchait de réfléchir ; tout se confondait dans ma pensée, ébloui que j' étais par les momens heureux que je passais avec vous ; à présent me voilà seul ; à présent je me retrouve, et toutes mes blessures vont se rouvrir. -et il appelait Corinne avec une sorte de désespoir,

p112

qu' on ne pouvait attribuer à une aussi courte absence, mais à l' angoisse habituelle de son coeur, que Corinne elle seule avait le pouvoir de soulager. La femme de chambre de Corinne rentra : elle avait entendu les gémissemens d' Oswald ; et touchée de ce qu' il regrettait ainsi sa maîtresse, elle lui dit : -mylord, je veux vous consoler en trahissant un secret de ma maîtresse ; j' espère qu' elle me le pardonnera. Venez dans ma chambre à coucher, vous y verrez votre portrait. -mon portrait ! S' écria-t-il. -elle y a travaillé de mémoire, reprit Thérésine (c' était le nom de la femme de chambre de Corinne) ; elle s' est levée, depuis huit jours, à cinq heures du matin pour l' avoir fini avant d' aller à son couvent. - Oswald vit ce portrait qui était très-ressemblant et peint avec une grâce parfaite : ce témoignage de l' impression qu' il avait produite sur Corinne le

p113

pénétra de la plus douce émotion. En face de ce portrait il y avait un tableau charmant qui représentait la vierge ; et l' oratoire de Corinne était devant ce tableau. Ce mélange singulier d' amour et de religion se trouve chez la plupart des femmes italiennes avec des circonstances beaucoup plus extraordinaires encore que dans l' appartement de Corinne ; car, libre comme elle l' était, le souvenir d' Oswald ne s' unissait dans son ame qu' aux espérances et aux sentimens les plus purs : mais cependant placer ainsi l' image de celui qu' on aime vis-à-vis d' un emblème de la divinité, et se préparer à la retraite dans un couvent, par huit jours consacrés à tracer cette image, c' était un trait qui caractérisait les femmes italiennes en général plutôt que Corinne en particulier. Leur genre de dévotion suppose plus d' imagination et de sensibilité que de sérieux dans l' ame ou de sévérité dans les principes, et rien

p114

n' était plus contraire aux idées d' Oswald sur la manière de concevoir et de sentir la religion ; néanmoins, comment aurait-il pu blâmer Corinne, dans le moment même où il recevait une si touchante preuve de son amour ! Ses regards parcouraient avec émotion cette chambre où il entrait pour la première fois. Au chevet du lit de Corinne il vit le portrait d' un homme âgé, mais dont la figure n' avait point le caractère d' une physionomie italienne. Deux bracelets étaient attachés près de ce portrait, l' un fait avec des cheveux noirs et blancs, et l' autre avec des cheveux d' un blond admirable ; et ce qui parut à lord Nelvil un hasard singulier, les cheveux étaient parfaitement semblables à ceux de Lucile Edgermond, qu' il avait remarqués très-attentivement, il y avait trois ans, à cause de leur rare beauté. Oswald considérait ces bracelets et ne disait pas un mot, car, interroger Thérésine

p115

sur sa maîtresse était indigne de lui. Mais Thérésine croyant deviner ce qui occupait Oswald, et voulant écarter de lui tout soupçon de jalousie, se hâta de lui dire que, depuis onze ans qu' elle était attachée à Corinne, elle lui avait toujours vu porter ces bracelets, et qu' elle savait que c' était des cheveux de son père, de sa mère et de sa soeur. -il y a onze ans que vous êtes avec Corinne, dit lord Nelvil, vous savez donc... -et puis il s' interrompit tout à coup en rougissant, honteux de la question qu' il allait commencer, et sortit précipitamment de la maison pour ne pas dire un mot de plus. En s' en allant il se retourna plusieurs fois pour apercevoir encore les fenêtres de Corinne ; mais quand il eut perdu de vue son habitation, il éprouva une tristesse nouvelle pour lui, celle que cause la solitude. Il essaya d' aller le soir dans une grande société de Rome ; il cherchait la distraction ;

p116

car, pour trouver du charme dans la rêverie, il faut, dans le bonheur comme dans le malheur, être en paix avec soi-même. Le monde fut bientôt insupportable à lord Nelvil ; il comprit encore mieux tout le charme, tout l' intérêt que Corinne savait répandre sur la société, en remarquant quel vide y laissait son absence : il essaya de parler à quelques femmes, qui lui répondirent ces insipides phrases dont on est convenu pour n' exprimer avec vérité ni ses sentimens ni ses opinions, si toutefois celles qui s' en servent ont en ce genre quelque chose à cacher. Il s' approcha de plusieurs groupes d' hommes qui, à leurs gestes et à leur voix, semblaient s' entretenir avec chaleur sur quelque

objet important : il entendit discuter
les plus misérables intérêts de la manière
la plus commune. Il s' assit alors
pour considérer à son aise cette vivacité
sans but et sans cause qui se retrouve

p117

dans la plupart des assemblées
nombreuses ; et néanmoins en Italie la
médiocrité est assez bonne personne :
elle a peu de vanité, peu de jalousie,
beaucoup de bienveillance pour les
esprits supérieurs, et si elle fatigue de
son poids, elle ne blesse du moins
presque jamais par ses prétentions.
C' était dans ces mêmes assemblées
cependant qu' Oswald avait trouvé tant
d' intérêt peu de jours auparavant ; le
léger obstacle qu' opposait le grand
monde à son entretien avec Corinne,
le soin qu' elle mettait à revenir vers
lui dès qu' elle avait été suffisamment
polie envers les autres, l' intelligence
qui existait entre eux sur les observations
que la société leur suggérait, le
plaisir qu' avait Corinne à causer devant
Oswald, à lui adresser indirectement
des réflexions dont lui seul comprenait
le véritable sens, variait tellement
la conversation, qu' à toutes les
places de ce même salon Oswald se retraçait

p118

des momens doux, piquans,
agréables, qui lui avaient fait croire
que ces assemblées mêmes étaient amusantes.
-ah ! Dit-il en s' en allant, ici
comme dans tous les lieux du monde,
c' est elle seule qui donne la vie ; allons
plutôt dans les endroits les plus déserts
jusqu' à ce qu' elle revienne. Je sentirai
moins douloureusement son absence
lorsqu' il n' y aura rien autour de moi
qui ressemble à du plaisir. -

LIVRE X

p119

chapitre premier.

Oswald passa le jour suivant dans les jardins de quelques couvens d' hommes. Il alla d' abord au couvent des chartreux, et s' arrêta quelque temps avant d' y entrer, pour considérer deux lions égyptiens qui sont à peu de distance de la porte. Ces lions ont une expression remarquable de force et de repos ; il y a quelque chose dans leur physionomie qui n' appartient ni à l' animal ni à l' homme : ils semblent une puissance de la nature, et l' on conçoit, en les voyant, comment les dieux du paganisme pouvaient être représentés sous cet emblème.

p120

Le couvent des chartreux est bâti sur le débris des thermes de Dioclétien, et l' église qui est à côté du couvent est décorée par les colonnes de granit qu' on y a trouvées debout. Les moines qui habitent ce couvent les montrent avec empressement ; ils ne tiennent plus au monde que par l' intérêt qu' ils prennent aux ruines. La manière de vivre des chartreux suppose, dans les hommes qui sont capables de la mener, ou un esprit extrêmement borné, ou la plus noble et la plus continuelle exaltation des sentimens religieux ; cette succession de jours sans variété d' événemens rappelle ce vers fameux :
sur les mondes détruits le temps dort immobile.
Il semble que la vie ne serve là qu' à contempler la mort. La mobilité des idées, avec une telle uniformité d' existence, serait le plus cruel des supplices. Au milieu du cloître s' élèvent quatre

p121

cyprès. Cet arbre noir et silencieux,
que le vent même agite difficilement,
n' introduit pas le mouvement dans ce
séjour. Près des cyprès il y a une
fontaine d' où sort un peu d' eau que l' on
entend à peine, tant le jet en est faible
et lent ; on dirait que c' est la clepsydre
qui convient à cette solitude, où le
temps fait si peu de bruit. Quelquefois
la lune y pénètre avec sa pâle lumière,
et son absence et son retour
sont un événement dans cette vie monotone.
Ces hommes qui existent ainsi sont
pourtant les mêmes à qui la guerre et
toute son activité suffiraient à peine
s' ils s' y étaient accoutumés. C' est un
sujet inépuisable de réflexion que les
différentes combinaisons de la destinée
humaine sur la terre. Il se passe dans
l' intérieur de l' ame mille accidens, il
se forme mille habitudes qui font de
chaque individu un monde et son
histoire. Connaître un autre parfaitement

p122

serait l' étude d' une vie entière ; qu' est-ce
donc qu' on entend par connaître les
hommes ? Les gouverner, cela se peut,
mais les comprendre, Dieu seul le fait.
Oswald, du couvent les chartreux,
se rendit au couvent de Bonaventure,
bâti sur les ruines du palais de Néron ;
là où tant de crimes se sont commis
sans remords, de pauvres moines, tourmentés
par des scrupules de conscience,
s' imposent des supplices cruels
pour les plus légères fautes. - *nous
espérons seulement*, disait un de ces
religieux, *qu' à l' instant de la mort nos
péchés n' auront pas excédé nos pénitences.* -
*lord Nelvil en entrant dans
ce couvent heurta son pied contre une
trappe, et il en demanda l' usage.*
- c' est par-là qu' on nous enterre, *dit
l' un des plus jeunes religieux que la
maladie du mauvais air avait déjà
frappé. Les habitans du midi craignant
beaucoup la mort, l' on s' étonne d' y
trouver des institutions qui la rappellent*

p123

à ce point ; mais il est dans la nature
d'aimer à se livrer à l'idée même
que l'on redoute. Il y a comme un
enivrement de tristesse qui fait à l'ame le
bien de la remplir tout entière.
Un antique sarcophage d'un jeune
enfant sert de fontaine à ce couvent.
Le beau palmier dont Rome se vante
est le seul arbre du jardin de ces
moines ; mais ils ne font point d'attention
aux objets extérieurs. Leur discipline
est trop rigoureuse pour laisser à
leur esprit aucun genre de liberté. Leurs
regards sont abattus, leur démarche
est lente, ils ne font plus en rien usage
de leur volonté. Ils ont abdiqué le
gouvernement d'eux mêmes, tant cet empire
fatigue son triste possesseur ! ce
jour néanmoins n'agit pas fortement
sur l'ame d'Oswald ; l'imagination se
révolte contre une intention si manifeste
de lui présenter le souvenir de la
mort sous toutes les formes. Quand ce
souvenir se rencontre d'une manière

p124

inattendue, quand c'est la nature qui
nous en parle et non pas l'homme, l'impression
que nous en recevons est bien
plus profonde.
Des sentimens doux et calmes s'emparèrent
de l'ame d'Oswald, lorsqu'au
coucher du soleil il entra dans le jardin
de *san giovanni et paolo*. Les
moines de ce couvent sont soumis à des
pratiques moins sévères, et leur jardin
domine toutes les ruines de l'ancienne
Rome. On voit de là le colisée,
le forum, tous les arcs de triomphe
encore debout, les obélisques, les colonnes.
Quel beau site pour un tel
asile ! Les solitaires se consolent de
n'être rien, en considérant les monumens
élevés par tous ceux qui ne sont
plus. Oswald se promena long-temps
sous les ombrages du jardin de ce couvent,
si rares en Italie. Ces beaux
arbres interrompent un moment la vue

de Rome, comme pour redoubler l'émotion qu'on éprouve en la revoyant.

p125

C'était à l'heure de la soirée où l'on entend toutes les cloches de Rome sonner l'*ave maria* :

... squilla di lontano

che paja il giorno pianger che si muore.

Dante.

et le son de l'airain, dans l'éloignement, paraît plaindre le jour qui se

meurt. en Italie l'on dit : *je vous*

verrai une heure avant, une heure après

l'ave maria ; et les époques du jour

ou de la nuit sont ainsi religieusement

désignées. Oswald jouit alors de l'admirable

spectacle du soleil, qui vers

le soir descend lentement au milieu

des ruines, et semble pour un moment

se soumettre au déclin comme les ouvrages

des hommes. Oswald sentit renaître

en lui toutes ses pensées habituelles.

Corinne elle-même avait trop

de charmes, promettait trop de bonheur

pour l'occuper en ce moment. Il

cherchait l'ombre de son père au milieu

des ombres célestes qui l'avaient

p126

accueillie. Il lui semblait qu'à force

d'amour il animerait de ses regards les

nuages qu'il considérait, et parviendrait

à leur faire prendre la forme sublime

et touchante de son immortel

ami ; il espérait enfin que ses vœux

obtiendraient du ciel, je ne sais quel

souffle pur et bienfaisant, qui ressemblerait

à la bénédiction d'un père.

p127

Chapitre ii.

Le désir de connaître et d'étudier la religion d'Italie décida lord Nelvil à

chercher l' occasion d' entendre quelques-uns
des prédicateurs qui font retentir
les églises de Rome pendant le
carême. Il comptait les jours qui devaient
le réunir à Corinne ; et tant que
durait son absence il ne voulait rien
voir qui pût appartenir aux beaux arts,
rien qui reçût son charme de l' imagination.
Il ne pouvait supporter l' émotion
de plaisir que donnent les chefs-d' oeuvre,
quand il n' était pas avec Corinne ;
il ne se pardonnait le bonheur que
lorsqu' il venait d' elle ; la poésie, la
peinture, la musique, tout ce qui embellit
la vie par de vagues espérances

p128

lui faisait mal partout ailleurs qu' à ses
côtés.
C' est le soir, et avec les lumières
presque éteintes, que les prédicateurs
à Rome se font entendre pendant la semaine
sainte dans les églises. Toutes les
femmes alors sont vêtues de noir, en
souvenir de la mort de Jésus-Christ ;
et il y a quelque chose de bien touchant
dans ce deuil anniversaire, renouvelé
tant de fois depuis tant de
siècles. C' est donc avec une émotion
véritable que l' on arrive au milieu de
ces belles églises, où les tombeaux préparent
si bien à la prière ; mais le prédicateur
dissipe presque toujours cette
émotion en peu d' instans.
Sa chaire est une assez longue tribune
qu' il parcourt d' un bout à l' autre
avec autant d' agitation que de régularité.
Il ne manque jamais de partir au
commencement d' une phrase, et de
revenir à la fin, comme le balancier
d' une pendule ; et cependant il fait

p129

tant de gestes, il a l' air si passionné,
qu' on le croirait capable de tout oublier.
Mais c' est, si l' on peut s' exprimer
ainsi, une fureur systématique,

telle qu' on en voit beaucoup en Italie, où la vivacité des mouvemens extérieurs n' indique souvent qu' une émotion superficielle. Un crucifix est suspendu à l' extrémité de la chaire ; le prédicateur le détache, le baise, le presse sur son coeur, et puis le remet à sa place avec un très-grand sang-froid quand la période pathétique est achevée. Il y a aussi un moyen de faire effet dont les prédicateurs ordinaires se servent assez souvent, c' est le bonnet carré qu' ils portent sur la tête ; ils l' ôtent et le remettent avec une rapidité inconcevable. L' un d' eux s' en prenait à Voltaire, et surtout à Rousseau, de l' irrégion du siècle. Il jetait son bonnet au milieu de la chaire, le chargeait de représenter Jean Jacques, et en cette qualité il le haranguait, et lui disait :

p130

hé bien, philosophe génevois, qu' avez-vous à objecter à mes argumens ? -il se taisait alors quelques momens, comme pour attendre la réponse ; et le bonnet ne répondant rien, il le remettait sur sa tête, et terminait l' entretien par ces mots : à présent que vous êtes convaincu, n' en parlons plus.

ces scènes bizarres se renouvellent souvent parmi les prédicateurs à Rome, car le véritable talent en ce genre y est très-rare. La religion est respectée en Italie comme une loi toute puissante ; elle captive l' imagination par les pratiques et les cérémonies ; mais on s' y occupe beaucoup moins en chaire de la morale que du dogme, et l' on n' y pénètre point par les idées religieuses dans le fond du coeur humain. L' éloquence de la chaire, ainsi que beaucoup d' autres branches de la littérature, est donc absolument livrée aux idées communes qui ne peignent rien, qui n' expriment rien. Une pensée nouvelle

p131

causerait presque une sorte de rumeur
dans ces esprits tellement ardents
et paresseux tout à la fois, qu' ils ont
besoin de l' uniformité pour se calmer,
et qu' ils l' aiment parce qu' elle les repose.
Il y a dans les sermons une sorte
d' étiquette pour les idées et les phrases.
Les unes viennent presque toujours
à la suite des autres ; et cet ordre
serait dérangé si l' orateur, parlant
d' après lui-même, cherchait dans son
ame ce qu' il faut dire. La philosophie
chrétienne, celle qui cherche l' analogie
de la religion avec la nature humaine,
est aussi peu connue des prédicateurs
italiens que toute autre philosophie.
Penser sur la religion les scandaliserait
presqu' autant que penser
contre, tant ils sont accoutumés à la
routine dans ce genre.
Le culte de la vierge est particulièrement
cher aux italiens et à toutes les
nations du midi, il semble s' allier de
quelque manière à ce qu' il y a de plus

p132

pur et de plus sensible dans l' affection
pour les femmes. Mais les mêmes formes
de rhétorique exagérées se retrouvent
encore dans tout ce que les prédicateurs
disent à ce sujet ; et l' on ne conçoit
pas comment leurs gestes et leurs
discours ne changent pas constamment
en plaisanteries ce qu' il y a de plus
sérieux. On ne rencontre presque jamais
en Italie, dans l' auguste fonction de la
chaire, un accent vrai ni une parole
naturelle.
Oswald, lassé de la monotonie la
plus fatigante de toutes, celle d' une
véhémence affectée, voulut aller au
colisée pour entendre le capucin qui
devait y prêcher en plein air au pied
de l' un de ces autels qui désignent dans
l' intérieur de l' enceinte ce qu' on appelle
la route de la croix. quel plus
beau sujet pour l' éloquence que l' aspect
de ce monument, que cette arène
où les martyrs ont succédé aux gladiateurs !
Mais il ne faut rien espérer à

cet égard du pauvre capucin, qui ne connaît de l'histoire des hommes que sa propre vie. Néanmoins, si l'on parvient à ne pas écouter son mauvais sermon, on se sent ému par les divers objets dont il est entouré. La plupart de ses auditeurs sont de la confrérie des camaldules ; ils se revêtent pendant les exercices religieux d'une espèce de robe grise qui couvre entièrement la tête et tout le corps, et ne laisse que deux petites ouvertures pour les yeux ; c'est ainsi que les ombres pourraient être représentées. Ces hommes, ainsi cachés sous leurs vêtements, se prosternent la face contre terre et se frappent la poitrine. Quand le prédicateur se jette à genoux en criant *miséricorde et pitié !* le peuple qui l'environne se jette aussi à genoux et répète ce même cri, qui va se perdre sous les vieux portiques du colisée. Il est impossible de ne pas éprouver alors une émotion profondément religieuse ; cet appel de la

douleur à la bonté, de la terre au ciel, remue l'ame jusques dans son sanctuaire le plus intime. Oswald tressaillit au moment où tous les assistans se mirent à genoux ; il resta debout, pour ne pas professer un culte qui n'était pas le sien ; mais il lui en coûtait de ne pas s'associer publiquement aux mortels, quels qu'ils fussent, qui se prosternaient devant Dieu. Hélas ! En effet, est-il une invocation à la pitié céleste qui ne convienne pas également à tous les hommes ? Le peuple avait été frappé de la belle figure de lord Nelvil et de ses manières étrangères, mais ne fut pas scandalisé de ce qu'il ne se mettait pas à genoux ; il n'y a point de peuple plus tolérant que les romains, ils sont accoutumés

à ce qu' on ne vienne chez eux que pour voir et pour observer. Et soit fierté, soit indolence, ils ne cherchent à faire partager leurs opinions à personne. Ce qui est plus extraordinaire encore, c' est

p135

que pendant la semaine sainte surtout, il en est beaucoup parmi eux qui s' infligent des pénitences corporelles, et pendant qu' ils se donnent des coups de discipline, la porte de l' église est ouverte, on peut y entrer, cela leur est égal. C' est un peuple qui ne s' occupe pas des autres, il ne fait rien pour être regardé, il ne s' abstient de rien parce qu' on le regarde ; il marche toujours à son but ou à son plaisir, sans se douter qu' il y ait un sentiment qui s' appelle la vanité, pour lequel il n' y a ni plaisir ni but, excepté le besoin d' être applaudi.

p136

Chapitre iii.

On a souvent parlé des cérémonies de la semaine sainte à Rome. Tous les étrangers viennent exprès pendant le carême pour jouir de ce spectacle ; et comme la musique de la chapelle sixtine et l' illumination de saint-Pierre sont des beautés uniques dans leur genre, il est naturel qu' elles attirent vivement la curiosité ; mais l' attente n' est pas également satisfaite par les cérémonies proprement dites. Le dîner des douze apôtres, servi par le pape, leurs pieds lavés par lui, enfin les diverses coutumes de ces temps solennels rappellent toutes des idées touchantes ; mais mille circonstances inévitables nuisent souvent à l' intérêt et à la dignité de ce spectacle. Tous ceux

p137

qui y contribuent ne sont pas également recueillis, également occupés d' idées pieuses ; ces cérémonies, tant de fois répétées, sont devenues une sorte d' exercice machinal pour la plupart de ceux qui s' en mêlent, et les jeunes prêtres dépêchent le service des grandes fêtes avec une activité et une dextérité peu imposantes. Ce vague, cet inconnu, ce mystérieux qui convient tant à la religion, est tout-à-fait dissipé par l' espèce d' attention qu' on ne peut s' empêcher de donner à la manière dont chacun s' acquitte de ses fonctions. L' avidité des uns pour les mets qui leur sont présentés, et l' indifférence des autres pour les genuflexions qu' ils multiplient ou les prières qu' ils récitent, rendent souvent la fête peu solennelle. Les anciens costumes qui servent encore aujourd' hui d' habillement aux ecclésiastiques s' accordent mal avec la coiffure moderne ; l' évêque grec, avec

p138

sa longue barbe, est celui dont le vêtement paraît le plus respectable. Les vieux usages aussi, tel que celui de faire la révérence comme les femmes, au lieu de saluer à la manière actuelle des hommes, produisent une impression peu sérieuse. L' ensemble enfin n' est pas en harmonie, et l' antique et le nouveau s' y mêlent sans qu' on prenne aucun soin pour frapper l' imagination, et surtout pour éviter tout ce qui peut la distraire. Un culte éclatant et majestueux dans les formes extérieures est certainement très-propre à remplir l' ame des sentimens les plus élevés ; mais il faut prendre garde que les cérémonies ne dégèrent en un spectacle, où l' on joue son rôle l' un vis-à-vis de l' autre, où l' on apprend ce qu' il faut faire, à quel moment il faut le faire, quand on doit prier, finir de prier, se mettre à genoux, se relever ; la régularité des cérémonies d' une cour introduite dans un temple gêne le

p139

libre élan du coeur, qui donne seul à l'homme l'espérance de se rapprocher de la divinité. Ces observations sont assez généralement senties par les étrangers ; mais les romains, pour la plupart, ne se lassent point de ces cérémonies, et tous les ans ils y trouvent un nouveau plaisir. Un trait singulier du caractère des italiens, c'est que leur mobilité ne les porte point à l'inconstance, et que leur vivacité ne leur rend point la variété nécessaire. Ils sont, en toute chose, patients et persévérans ; leur imagination embellit ce qu'ils possèdent ; elle occupe leur vie, au lieu de la rendre inquiète ; ils trouvent tout plus magnifique, plus imposant, plus beau que cela n'est réellement, et tandis qu'ailleurs la vanité consiste à se montrer blasé, celle des italiens, ou plutôt la chaleur et la vivacité qu'ils ont en eux-mêmes leur fait trouver du plaisir dans le sentiment de l'admiration.

p140

Lord Nelvil s'attendait, d'après tout ce que les romains lui avaient dit, à recevoir beaucoup plus d'effet par les cérémonies de la semaine sainte. Il regretta les nobles et simples fêtes du culte anglican. Il revint chez lui avec une impression pénible ; car rien n'est plus triste que de n'être pas ému par ce qui devrait nous émouvoir ; on se croit l'ame desséchée ; on craint d'avoir perdu cette puissance d'enthousiasme, sans laquelle la faculté de penser ne servirait plus qu'à dégoûter de la vie.

p141

Chapitre iv.
Mais le vendredi saint rendit bientôt à lord Nelvil toutes les émotions

religieuses qu' il regrettait de n' avoir
pas éprouvées les jours précédens. La
retraite de Corinne allait finir ; il
attendait le bonheur de la revoir ; les
doucees espérances du sentiment s' accordent
avec la piété, il n' y a que la
vie factice du monde qui puisse en détourner
tout-à-fait. Oswald se rendit
à la chapelle sixtine pour entendre le
fameux *miserere* vanté dans toute
l' Europe. Il arriva de jour encore, et
vit ces peintures célèbres de Michel-Ange,
qui représentent le jugement
dernier, avec toute la force effrayante
de ce sujet, et du talent qui l' a traité.
Michel-Ange s' était pénétré de la
lecture

p142

du Dante ; et le peintre comme le
poète représente des êtres mythologiques
en présence de Jésus-Christ ;
mais il fait presque toujours du paganisme
le mauvais principe, et c' est sous
la forme des démons qu' il caractérise
les fables païennes. On aperçoit sur la
voûte de la chapelle les prophètes et
les sibylles appelés en témoignage
par les chrétiens ; une foule d' anges
les entourent, et toute cette voûte
ainsi peinte semble rapprocher le ciel
de nous ; mais ce ciel est sombre et
redoutable ; le jour perce à peine à
travers les vitraux qui jettent sur les
tableaux plutôt des ombres que des lumières ;
l' obscurité agrandit encore les
figures déjà si imposantes que Michel-Ange
a tracées ; l' encens, dont le parfum
a quelque chose de funéraire, remplit
l' air dans cette enceinte, et toutes
les sensations préparent à la plus profonde

p143

de toutes, celle que la musique
doit produire.
Pendant qu' Oswald était absorbé
par les réflexions que faisaient naître

tous les objets qui l' environnaient, il vit entrer dans la tribune des femmes, derrière la grille qui les sépare des hommes, Corinne qu' il n' espérait pas encore, Corinne vêtue de noir, toute pâle de l' absence, et si tremblante dès qu' elle aperçut Oswald, qu' elle fut obligée de s' appuyer sur la balustrade pour avancer : en ce moment le *miserere* commença.

Les voix, parfaitement exercées à ce chant antique et pur, partent d' une tribune au commencement de la voûte ; on ne voit point ceux qui chantent ; la musique semble planer dans les airs ; à chaque instant la chute du jour rend la chapelle plus sombre ; ce n' était plus cette musique voluptueuse et passionnée qu' Oswald et Corinne avaient entendue huit jours auparavant ; c' était

p144

une musique toute religieuse qui conseillait le renoncement à la terre. Corinne se jeta à genoux devant la grille et resta plongée dans la plus profonde méditation ; Oswald lui-même disparut à ses yeux. Il lui semblait que c' était dans un tel moment d' exaltation qu' on aimerait à mourir, si la séparation de l' ame avec le corps ne s' accomplissait point par la douleur ; si tout à coup un ange venait enlever sur ses ailes le sentiment et la pensée, étincelles divines qui retourneraient vers leur source : la mort ne serait pour ainsi dire alors qu' un acte spontané du coeur, qu' une prière plus ardente et mieux exaucée.

Le *miserere*, c' est-à-dire *ayez pitié de nous*, est un psaume composé de versets qui se chantent alternativement d' une manière très-différente.

Tour à tour une musique céleste se fait entendre, et le verset suivant, dit en récitatif, est murmuré d' un ton sourd

p145

et presque rauque ; on dirait que c' est la réponse des caractères durs aux coeurs sensibles, que c' est le réel de la vie qui vient flétrir et repousser les voeux des ames généreuses ; et quand ce choeur si doux reprend, on renaît à l' espérance ; mais lorsque le verset récité recommence, une sensation de froid saisit de nouveau ; ce n' est pas la terreur qui la cause, mais le découragement de l' enthousiasme. Enfin le dernier morceau, plus noble et plus touchant encore que tous les autres, laisse au fond de l' ame une impression douce et pure : Dieu nous accorde cette même impression avant de mourir. On éteint les flambeaux ; la nuit s' avance ; les figures des prophètes et des sibylles apparaissent comme des fantômes enveloppés du crépuscule. Le silence est profond, la parole ferait un mal insupportable dans cet état de l' ame où tout est intime et intérieur ;

p146

et quand le dernier son s' éteint, chacun s' en va lentement et sans bruit ; chacun semble craindre de rentrer dans les intérêts vulgaires de ce monde. Corinne suivit la procession qui se rendait dans le temple de saint-Pierre, qui n' est alors éclairé que par une croix illuminée ; ce signe de douleur, seul resplendissant dans l' auguste obscurité de cet immense édifice, est la plus belle image du christianisme au milieu des ténèbres de la vie. Une lumière pâle et lointaine se projette sur les statues qui décorent les tombeaux. Les vivans qu' on aperçoit en foule sous ces voûtes semblent des pygmées en comparaison des images des morts. Il y a autour de la croix un espace éclairé par elle, où se prosternent le pape vêtu de blanc et tous les cardinaux rangés derrière lui. Ils restent là près d' une demi-heure dans le plus profond silence, et il est impossible de

p147

n' être pas ému par ce spectacle. On ne sait pas ce qu' ils demandent, on n' entend pas leurs secrets gémissens ; mais ils sont vieux, ils nous devancent dans la route de la tombe ; quand nous passerons à notre tour dans cette terrible avant-garde, Dieu nous fera-t-il la grâce d' ennoblir assez la vieillesse, pour que le déclin de la vie soit les premiers jours de l' immortalité ! Corinne aussi, la jeune et belle Corinne, était à genoux derrière le cortège des prêtres, et la douce lumière qui éclairait son visage pâlisait son teint sans affaiblir l' éclat de ses yeux. Oswald la contemplait ainsi comme un tableau ravissant et comme un être adoré. Quand sa prière fut finie elle se leva, lord Nelvil n' osait l' approcher encore, respectant la méditation religieuse dans laquelle il la croyait plongée ; mais elle vint à lui la première avec un transport de bonheur ; et ce sentiment se répandant sur tout ce

p148

qu' elle faisait, elle accueillit avec une gaieté vive ceux qui l' abordèrent dans saint-Pierre, devenu tout à coup comme une grande promenade publique où chacun se donne rendez-vous pour parler de ses affaires ou de ses plaisirs. Oswald était étonné de cette mobilité qui faisait succéder l' une à l' autre des impressions si différentes, et bien qu' il fût heureux de la joie de Corinne, il était surpris de ne trouver en elle aucune trace des émotions de la journée : il ne concevait pas comment on permettait que cette belle église fût, dans un jour si solennel, le café de Rome où l' on se rassemblait pour s' amuser ; et regardant Corinne au milieu de son cercle parlant avec vivacité et ne pensant point aux objets dont elle était entourée, il conçut un sentiment de défiance sur la légèreté dont elle

pouvait être capable ; elle s' en aperçut
à l' instant, et se séparant brusquement

p149

de la société, elle prit le bras
d' Oswald pour se promener avec lui
dans l' église, et lui dit : -je ne vous
ai jamais entretenu de mes sentimens
religieux, permettez qu' aujourd' hui je
vous en parle, peut-être dissiperai-je
ainsi les nuages que j' ai vu s' élever dans
votre esprit. -

p150

chapitre v.
-la différence de nos religions,
mon cher Oswald, continua Corinne,
est cause du blâme secret que vous ne
pouvez vous empêcher de me laisser
voir. La vôtre est sévère et sérieuse, la
nôtre est vive et tendre. On croit généralement
que le catholicisme est plus
rigoureux que le protestantisme, et cela
peut être vrai dans les pays où la lutte
a existé entre les deux religions ; mais
en Italie, nous n' avons point de dissensions
religieuses, et en Angleterre
vous en avez beaucoup éprouvé ; il est
résulté de cette différence, que le
catholicisme a pris, en Italie, un
caractère de douceur et d' indulgence, et que,
pour détruire le catholicisme en Angleterre,

p151

la réformation s' est armée de la
plus grande sévérité dans les principes
et dans la morale. Notre religion, comme
celle des anciens, anime les arts, inspire
les poètes, fait partie, pour ainsi dire,
de toutes les puissances de notre vie,
tandis que la vôtre, s' établissant dans
un pays où la raison dominait plus encore
que l' imagination, a pris un caractère
d' austérité morale dont elle ne

s'écartera jamais. La nôtre parle au nom de l'amour, la vôtre au nom du devoir. Vos principes sont libéraux, nos dogmes sont absolus ; et néanmoins, dans l'application, notre despotisme orthodoxe transige avec les circonstances particulières, et votre liberté religieuse fait respecter ses lois, sans aucune exception. Il est vrai que notre catholicisme impose à ceux qui sont entrés dans l'état monastique des pénitences très-dures : cet état, choisi librement, est un rapport mystérieux entre l'homme et la divinité ; mais la religion des

p152

séculiers, en Italie, est une source habituelle d'émotions touchantes. L'amour, l'espérance et la foi sont les vertus principales de cette religion ; et toutes ces vertus annoncent et donnent le bonheur. Loin donc que nos prêtres nous interdisent en aucun temps le pur sentiment de la joie, ils nous disent que ce sentiment exprime notre reconnaissance envers les dons du créateur. Ce qu'ils exigent de nous, c'est l'observation des pratiques qui prouvent notre respect pour notre culte et notre désir de plaire à Dieu ; c'est la charité pour les malheureux et la repentance dans nos faiblesses. Mais ils ne se refusent point à nous absoudre, quand nous le leur demandons avec zèle ; et les attachements du cœur inspirent ici plus qu'ailleurs une indulgente pitié. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit de la Magdeleine : *il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé*. ces mots ont été prononcés sous un ciel aussi beau que le

p153

nôtre ; ce même ciel implore pour nous la miséricorde de la divinité.
-Corinne, répondit lord Nelvil,
comment combattre des paroles si douces,
et dont mon cœur a tant de besoin !

Mais je le ferai cependant, parce que ce n' est pas pour un jour que j' aime Corinne et que j' espère avec elle un long avenir de bonheur et de vertu. La religion la plus pure est celle qui fait du sacrifice de nos passions, et de l' accomplissement de nos devoirs, un hommage continuel à l' être suprême. La moralité de l' homme est son culte envers Dieu : c' est dégrader l' idée que nous avons du créateur, que de lui supposer dans ses rapports avec la créature une volonté qui ne soit pas relative à son perfectionnement intellectuel. La paternité, cette noble image d' un maître souverainement bon, ne demande rien aux enfans que pour les rendre meilleurs ou plus heureux ; comment donc s' imaginer que Dieu exigerait de

p154

l' homme ce qui n' aurait pas l' homme même pour objet ! Aussi voyez quelle confusion il résulte, dans la tête de votre peuple, de l' habitude où il est d' attacher plus d' importance aux pratiques religieuses qu' aux devoirs de la morale : c' est après la semaine sainte, vous le savez, que se commet à Rome le plus grand nombre de meurtres. Le peuple se croit pour ainsi dire en fonds par le carême, et dépense en assassinats les trésors de sa pénitence. On a vu des criminels qui tout dégouttans encore de meurtre, se faisaient scrupule de manger de la viande le vendredi ; et les esprits grossiers, à qui l' on a persuadé que le plus grand des crimes consiste à désobéir aux pratiques ordonnées par l' église, épuisent leur conscience sur ce sujet, et considèrent la divinité comme les gouvernemens du monde, qui font plus de cas de la soumission à leur pouvoir, que de toute autre vertu : ce sont des rapports de courtisan mis à la place

p155

du respect qu' inspire le créateur,
comme la source et la récompense d' une
vie scrupuleuse et délicate. Le catholicisme
italien, tout en démonstrations extérieures,
dispense l' ame de la méditation
et du recueillement. Quand le
spectacle est fini, l' émotion cesse, le
devoir est rempli ; et l' on n' est pas,
comme chez nous, long-temps absorbé
dans les pensées et les sentimens que
fait naître l' examen rigoureux de la
conduite de son coeur.

-vous êtes sévère, mon cher Oswald,
reprit Corinne, ce n' est pas la
première fois que je l' ai remarqué. Si
la religion consistait seulement dans la
stricte observation de la morale, qu' aurait-elle
de plus que la philosophie et la
raison ? Et quels sentimens de piété se
développerait-il en nous, si notre
principal but était d' étouffer les sentimens
du coeur ? Les stoïciens en savaient
presque autant que nous sur les
devoirs et l' austérité de la conduite ;

p156

mais ce qui n' est dû qu' au christianisme,
c' est l' enthousiasme religieux
qui s' unit à toutes les affections de l' ame ;
c' est la puissance d' aimer et de plaindre ;
c' est le culte de sentiment et d' indulgence
qui favorise si bien l' essor de
l' ame vers le ciel ! Que signifie la parabole
de l' enfant prodigue ? Si ce n' est
l' amour, l' amour sincère préféré même
à l' accomplissement le plus exact de
tous les devoirs. Il avait quitté, cet enfant,
la maison paternelle, et son frère
y était resté ; il s' était plongé dans tous
les plaisirs du monde, et son frère ne
s' était pas écarté un instant de la régularité
de la vie domestique ; mais il revint,
mais il pleura, mais il aima, et
son père fit une fête pour son retour.
Ah ! Sans doute que, dans les mystères
de notre nature, aimer, encore aimer,
est ce qui nous est resté de notre héritage
céleste. Nos vertus mêmes sont
souvent trop compliquées avec la vie,
pour que nous puissions toujours comprendre

p157

ce qui est bien, ce qui est mieux, et quel est le sentiment secret qui nous dirige et nous égare. Je demande à mon dieu de m' apprendre à l' adorer, et je sens l' effet de mes prières par les larmes que je répands. Mais, pour se soutenir dans cette disposition, les pratiques religieuses sont plus nécessaires que vous ne pensez ; c' est une relation constante avec la divinité ; ce sont des actions journalières sans rapport avec aucun des intérêts de la vie, et seulement dirigées vers le monde invisible. Les objets extérieurs aussi sont d' un grand secours pour la piété ; l' ame retombe sur elle-même, si les beaux-arts, les grands monumens, les chants harmonieux, ne viennent pas ranimer ce génie poétique, qui est aussi le génie religieux. L' homme le plus vulgaire, lorsqu' il prie, lorsqu' il souffre et qu' il espère dans le ciel, cet homme, dans ce moment, a quelque chose en lui qui s' exprimerait

p158

comme Milton, comme Homère, ou comme Le Tasse, si l' éducation lui avait appris à revêtir de paroles ses pensées. Il n' y a que deux classes d' hommes distinctes sur la terre, celle qui sent l' enthousiasme, et celle qui le méprise ; toutes les autres différences sont le travail de la société. Celui-là n' a pas de mots pour ses sentimens. Celui-ci sait ce qu' il faut dire pour cacher le vide de son coeur. Mais la source qui jaillit du rocher même, à la voix du ciel, cette source est le vrai talent, la vraie religion, le véritable amour. La pompe de notre culte, ces tableaux où les saints à genoux expriment dans leurs regards une prière continuelle ; ces statues, placées sur les tombeaux, comme pour se réveiller un jour avec les morts ; ces églises et leurs voûtes immenses ont un rapport intime avec les idées religieuses. J' aime cet hommage

éclatant rendu par les hommes à ce qui
ne leur promet ni la fortune, ni la puissance,

p159

à ce qui ne les punit ou ne les
récompense que par un sentiment du
coeur : je me sens alors plus fière de
mon être ; je reconnais dans l' homme
quelque chose de désintéressé, et dût-on
multiplier trop les magnificences religieuses,
j' aime cette prodigalité des
richesses terrestres pour une autre vie,
du temps pour l' éternité : assez de choses
se font pour demain, assez de soins se
prennent pour l' économie des affaires humaines.
Oh ! Que j' aime l' inutile : l' inutile,
si l' existence n' est qu' un travail pénible
pour un misérable gain. Mais si
nous sommes sur cette terre en marche
vers le ciel, qu' y a-t-il de mieux à faire,
que d' élever assez notre ame pour
qu' elle semble l' infini, l' invisible et
l' éternel au milieu de toutes les bornes qui
l' entourent !
Jésus-Christ laissait une femme faible,
et peut-être repentante, arroser
ses pieds des parfums les plus précieux,
il repoussa ceux qui conseillaient de réserver

p160

ces parfums pour un usage plus
profitable : *laissez-la faire*, disait-il,
car je suis pour peu de temps avec vous.
hélas ! Tout ce qu' il y a de bon, de sublime
sur cette terre, est pour peu de
temps avec nous ; l' âge, les infirmités,
la mort tariraient bientôt cette goutte de
rosée qui tombe du ciel, et ne se repose
que sur les fleurs. Cher Oswald,
laissez-nous donc tout confondre,
amour, religion, génie, et le soleil et
les parfums, et la musique et la poésie ;
il n' y a d' athéisme que dans la froideur,
l' égoïsme et la bassesse. Jésus-Christ a
dit : *quand deux ou trois seront rassemblés
en mon nom, je serai au milieu d' eux.*
et qu' est-ce, ô mon Dieu ! Que

d' être rassemblés en votre nom, si ce n' est jouir des dons sublimes de votre belle nature, et vous en faire hommage, et vous remercier de la vie, et vous en remercier surtout quand un coeur aussi créé par vous répond tout entier au nôtre ! -

p161

une inspiration céleste animait dans cet instant la physionomie de Corinne. Oswald put à peine s' empêcher de se jeter à genoux devant elle au milieu du temple, et se tut pendant long-temps pour se livrer au plaisir de se rappeler ses paroles, et de les retrouver encore dans ses regards. Enfin, cependant, il voulut répondre, il ne voulut point abandonner la cause qui lui était chère. -Corinne, dit-il alors, permettez encore quelques mots à votre ami. Son ame n' a point de sécheresse ; non, Corinne, elle n' en a point, croyez-le ; et si j' aime l' austérité dans les principes et dans les actions, c' est parce qu' elle donne aux sentimens plus de profondeur et de durée. Si j' aime la raison dans la religion, c' est-à-dire si je repousse et les dogmes contradictoires et les moyens humains de faire effet sur les hommes, c' est parce que je vois la divinité dans la raison comme dans l' enthousiasme ; et si je ne puis souffrir

p162

qu' on affaiblisse l' homme dans aucune de ses facultés, c' est qu' il n' a pas de trop de toutes pour connaître une vérité que la réflexion lui révèle, aussi bien que l' instinct du coeur, l' existence de Dieu et l' immortalité de l' ame. Que peut-on ajouter à ces idées sublimes, à leur union avec la vertu ! Que peut-on y ajouter qui ne soit au-dessous d' elles ! L' enthousiasme poétique, qui vous donne tant de charmes, n' est pas, j' ose le dire, la dévotion la plus salutaire.

Corinne, comment pourrait-on se préparer par cette disposition aux sacrifices sans nombre qu' exige de nous le devoir ! Il n' y avait de révélation que par les élans de l' ame, quand la destinée humaine, future et présente, ne s' offrait à l' esprit qu' à travers les nuages ; mais pour nous, à qui le christianisme l' a rendue claire et positive, le sentiment peut être notre récompense ; mais il ne doit pas être notre seul guide : vous décrivez l' existence des bienheureux, et

p163

non pas celle des mortels. La vie religieuse est un combat, et non pas un hymne. Si nous n' étions pas condamnés à réprimer dans ce monde les mauvais penchans des autres et de nous-mêmes, il n' y aurait, en effet, d' autres distinctions à faire qu' entre les ames froides et les ames exaltées. Mais l' homme est une créature plus âpre et plus redoutable que votre coeur ne vous le peint ; et la raison dans la piété, et l' autorité dans le devoir, sont un frein nécessaire à ses orgueilleux égaremens. De quelque manière que vous considérez les pompes extérieures, et les pratiques multipliées de votre religion, croyez-moi, chère amie, la contemplation de l' univers et de son auteur sera toujours le premier des cultes, celui qui remplira l' imagination, sans que l' examen y puisse trouver rien de futile ni d' absurde. Les dogmes qui blessent ma raison refroidissent aussi mon enthousiasme. Sans doute le monde, tel

p164

qu' il est, est un mystère que nous ne pouvons ni nier ni comprendre ; il serait donc bien fou, celui qui se refuserait à croire tout ce qu' il ne peut expliquer ; mais ce qui est contradictoire, est toujours de la création des hommes. Le mystère, tel que Dieu nous l' a donné,

est au-dessus des lumières de l' esprit,
mais non en opposition avec elles.

Un philosophe allemand a dit : *je ne
connais que deux belles choses dans
l' univers, le ciel étoilé sur nos têtes
et le sentiment du devoir dans nos
coeurs.* en effet, toutes les merveilles
de la création sont réunies dans ces
paroles.

Loin qu' une religion simple et sévère
dessèche le coeur, j' aurais pensé,
avant de vous connaître, Corinne,
qu' elle seule pouvait concentrer et
perpétuer les affections. J' ai vu la
conduite la plus austère et la plus pure
développer dans un homme une inépuisable
tendresse ; je l' ai vu conserver

p165

jusques dans la vieillesse une virginité
d' ame que les orages des passions et les
fautes qu' elles font commettre auraient
nécessairement flétrie. Sans doute le
repentir est une belle chose, et j' ai
besoin, plus que personne, de croire
à son efficacité ; mais le repentir qui
se répète fatigue l' ame, ce sentiment
ne régénère qu' une fois. C' est la rédemption
qui s' accomplit au fond de
notre ame ; et ce grand sacrifice ne
peut se renouveler. Quand la faiblesse
humaine s' y accoutume, elle perd la
force d' aimer : car il faut de la force
pour aimer, du moins avec constance.
Je ferai des objections du même
genre à ce culte plein de splendeur
qui, selon vous, agit si vivement sur
l' imagination : je crois l' imagination
modeste et retirée comme le coeur. Les
émotions qu' on lui commande sont
moins puissantes que celles qui naissent
d' elles-mêmes. J' ai vu dans les Cévennes

p166

un ministre protestant qui prêchait,
vers le soir, dans le fond des montagnes.
Il invoquait les tombeaux des

français bannis et proscrits par leurs frères, et dont les cendres avaient été rapportées dans ces lieux. Il promettait à leurs amis qu' ils les retrouveraient dans un meilleur monde. Il disait qu' une vie vertueuse nous assurait ce bonheur, il disait : *faites du bien aux hommes, pour que Dieu cicatrise dans votre coeur la blessure de la douleur.* il s' étonnait de l' inflexibilité, de la dureté que l' homme d' un jour montre à l' homme d' un jour comme lui, et s' emparait de cette terrible pensée de la mort, que les vivans ont conçue, mais qu' ils n' épuiseront jamais. Enfin il n' annonçait rien qui ne fût touchant et vrai : c' était des paroles parfaitement en harmonie avec la nature. Le torrent qu' on entendait dans l' éloignement, la lumière scintillante des étoiles, semblaient exprimer la même

p167

pensée sous une autre forme. La magnificence, la seule qui donne des fêtes sans offenser l' infortune ; et toute cette imposante simplicité remuait l' ame bien plus profondément que des cérémonies éclatantes.

Le surlendemain de cet entretien, le jour de pâques, Corinne et lord Nelvil étaient ensemble sur la place de saint-Pierre, au moment où le pape s' avance sur le balcon le plus élevé de l' église, et demande au ciel la bénédiction qu' il va répandre sur la terre ; lorsqu' il prononce ces mots : -à la ville et au monde (*urbi et orbi*). -tout le peuple rassemblé se jette à genoux, et Corinne et lord Nelvil sentirent, par l' émotion qu' ils éprouvèrent en ce moment, que tous les cultes se ressemblent. Le sentiment religieux unit intimement les hommes entre eux, quand l' amour propre et le fanatisme n' en font pas un objet de jalousie et de haine. Prier ensemble dans quelque

p169

langue, dans quelque rite que ce soit,
c' est la plus touchante fraternité d' espérance
et de sympathie que les
hommes puissent contracter sur cette
terre.

Chapitre vi.

Le jour de pâques s' était passé, et
Corinne ne parlait point d' accomplir sa
promesse, en confiant son histoire à
lord Nelvil. Blessé de ce silence, il dit
un jour devant elle qu' on vantait beaucoup
les beautés de Naples, et qu' il
avait envie d' y aller. Corinne, pénétrant
à l' instant ce qui se passait dans
son ame, lui proposa de faire le voyage
avec lui. Elle se flattait de reculer les
aveux qu' il exigeait d' elle, en lui donnant
cette preuve d' amour qui devait
le satisfaire. Et d' ailleurs elle pensait
que s' il l' emmenait c' était sans doute
parce qu' il avait dessein de lui consacrer
sa vie. Elle attendait donc avec
anxiété ce qu' il dirait, et ses regards
presque supplians lui demandaient une

p170

réponse favorable. Oswald ne put y résister ;
il avait d' abord été surpris de
cette offre et de la simplicité avec laquelle
Corinne la faisait, il hésita quelque
temps à l' accepter ; mais en voyant
le trouble de son amie, l' agitation de
son sein, ses yeux remplis de larmes,
il consentit à partir avec elle, sans se
rendre compte à lui-même de l' importance
d' une telle résolution. Corinne
fut au comble de la joie : car son coeur
se fia tout-à-fait, dans ce moment, au
sentiment d' Oswald.

Le jour fut pris, et la douce perspective
de voyager ensemble fit disparaître
toute autre idée. Ils s' amusèrent
à ordonner les détails de ce voyage, et
il n' y avait pas un de ces détails qui ne
fût une source de plaisir. Heureuse
disposition de l' ame où tous les arrangemens
de la vie ont un charme particulier,
en se rattachant à quelque espérance
du coeur ! Il ne vient que trop
tôt le moment où l' existence fatigue

p171

dans chacune de ses heures comme
dans son ensemble, où chaque matin
exige un travail pour supporter le réveil,
et conduire le jour jusqu' au soir.
Au moment où lord Nelvil sortait de
chez Corinne afin de tout préparer
pour leur départ, le comte D' Erfeuil y
arriva, et apprit d' elle le projet qu' ils
venaient d' arrêter ensemble. -y pensez-vous,
lui dit-il, quoi ! Vous mettre
en route avec lord Nelvil, sans qu' il soit
votre époux, sans qu' il vous ait promis
de l' être ! Et que deviendrez-vous s' il
vous abandonne ? -ce que je deviendrais,
répondit Corinne, dans toutes
les situations de la vie, s' il cessait de
m' aimer, la plus malheureuse personne
du monde. Oui, mais si vous n' avez
rien fait qui vous compromette, vous
resterez, vous tout entière. -moi
tout entière, s' écria Corinne, quand
le plus profond sentiment de ma vie
serait flétri ! Quand mon coeur serait
brisé ? -le public ne le saurait pas,

p172

et vous pourriez, en dissimulant, ne rien
perdre dans l' opinion. -et pourquoi
ménager cette opinion, répondit Corinne,
si ce n' est pour avoir un charme
de plus aux yeux de ce qu' on aime ?
-on cesse d' aimer, reprit le comte
D' Erfeuil, mais l' on ne cesse pas de vivre
au milieu de la société et d' avoir besoin
d' elle. -ah ! Si je pouvais penser,
répondit Corinne, qu' il arrivera, le
jour où l' affection d' Oswald ne serait
pas tout pour moi dans ce monde, si je
pouvais le penser, j' aurais déjà cessé
de l' aimer. Qu' est-ce donc que l' amour,
quand il prévoit, quand il calcule le
moment où il n' existera plus ? S' il y a
quelque chose de religieux dans ce sentiment,
c' est parce qu' il fait disparaître
tous les autres intérêts et se complaît
comme la dévotion dans le sacrifice entier
de soi-même. -
que me dites-vous là, reprit le

comte D' Erfeuil, une personne d' esprit
comme vous peut-elle se remplir la

p173

tête de pareilles folies ! C' est notre
avantage à nous autres hommes que
les femmes pensent comme vous, nous
avons alors bien plus d' ascendant sur
elles ; mais il ne faut pas que votre
supériorité soit perdue, il faut qu' elle
vous serve à quelque chose. -me
servir, dit Corinne, ah ! Je lui dois
beaucoup, si elle me fait mieux sentir
tout ce qu' il y a de touchant et de généreux
dans le caractère de lord Nelvil.
-lord Nelvil est un homme tout
comme un autre, reprit le comte D' Erfeuil ;
il retournera dans son pays, il
suivra sa carrière, il sera raisonnable
enfin, et vous exposez imprudemment
votre réputation en allant à Naples
avec lui. -j' ignore les intentions de
lord Nelvil, dit Corinne, et peut-être
aurais-je mieux fait d' y réfléchir avant
de l' aimer ; mais à présent qu' importe
un sacrifice de plus ! Ma vie ne dépend-elle
pas toujours de son sentiment
pour moi ? Je trouve au contraire

p174

quelque douceur à ne me laisser aucune
ressource ; il n' en est jamais quand
le coeur est blessé : néanmoins le monde
peut quelque fois croire qu' il vous en
reste, et j' aime à penser que même
sous ce rapport mon malheur serait
complet si lord Nelvil se séparait de
moi. -et sait-il à quel point vous vous
compromettez pour lui ? Continua le
comte D' Erfeuil. -j' ai pris grand soin
de le lui dissimuler, répondit Corinne,
et comme il ne connaît pas bien les
usages de ce pays, j' ai pu lui exagérer
un peu la facilité qu' ils donnent. Je
vous demande votre parole de ne pas
lui dire un mot à cet égard, je veux
qu' il soit libre et toujours libre dans

ses relations avec moi : il ne peut faire
mon bonheur par aucun genre de sacrifice.
Le sentiment qui me rend heureuse
est la fleur de la vie, et ni la
bonté ni la délicatesse ne pourraient la
ranimer, si elle venait à se flétrir. Je
vous en conjure donc, mon cher comte,

p175

ne vous mêlez pas de ma destinée ;
rien de ce que vous savez sur les affections
du coeur ne peut me convenir ;
ce que vous dites est sage, bien raisonné,
fort applicable aux situations
comme aux personnes ordinaires ; mais
vous me feriez très-innocemment un
mal affreux en voulant juger mon
caractère d' après ces grandes divisions
communes, pour lesquelles il y a des
maximes toutes faites. Je souffre, je
jouis, je sens à ma manière, et ce
serait moi seule qu' il faudrait observer,
si l' on voulait influencer sur mon bonheur. -
l' amour-propre du comte D' Erfeuil
était un peu blessé de l' inutilité de ses
conseils et de la grande marque d' amour
que Corinne donnait à lord Nelvil :
il savait bien qu' il n' était pas aimé
d' elle, il savait également qu' Oswald
l' était ; mais il lui était désagréable
que tout cela fût constaté si publiquement.
Il y a toujours dans les succès

p176

d' un homme auprès d' une femme
quelque chose qui déplaît, même aux
meilleurs amis de cet homme. -je
vois que je n' y peux rien, dit le comte
D' Erfeuil, mais quand vous serez bien
malheureuse, vous vous souviendrez
de moi ; en attendant je vais quitter
Rome, puisque ni vous ni lord Nelvil
n' y serez plus, je m' y ennuierais trop en
votre absence. Je vous reverrai sûrement
l' un et l' autre en écosse ou en
Italie, car j' ai pris goût aux voyages
en attendant mieux. Pardonnez-moi

mes conseils, charmante Corinne, et croyez toujours à mon dévouement. - Corinne le remercia et se sépara de lui avec un sentiment de regret. Elle l' avait connu en même temps qu' Oswald, et ce souvenir formait entre elle et lui des liens qu' elle n' aimait pas à voir brisés. Elle se conduisit comme elle l' avait annoncé au comte D' Erfeuil. Quelques inquiétudes troublèrent un moment la joie avec laquelle lord Nelvil

p177

avait accepté le projet du voyage : il craignit que le départ pour Naples ne pût faire tort à Corinne, et voulait obtenir d' elle son secret avant ce départ, pour savoir avec certitude s' ils n' étaient point séparés par quelque obstacle invincible ; mais elle lui déclara qu' elle ne s' expliquerait qu' à Naples, et lui fit doucement illusion sur ce qu' on pourrait dire du parti qu' elle prenait. Oswald se prêtait à cette illusion : l' amour, dans un caractère incertain et faible, trompe à demi, la raison éclaire à demi, et c' est l' émotion présente qui décide laquelle des deux moitiés sera le tout. L' esprit de lord Nelvil était singulièrement étendu et pénétrant, mais il ne se jugeait bien lui-même que dans le passé. Sa situation actuelle ne s' offrait jamais à lui que confusément. Susceptible tout à la fois d' entraînement et de remords, de passion et de timidité, ces contrastes ne lui permettaient de se connaître que quand l' événement avait

p178

décidé du combat qui se passait en lui. Lorsque les amis de Corinne, et particulièrement le prince Castel-Forte, furent instruits de son projet, ils en éprouvèrent un grand chagrin. Le prince Castel-Forte surtout en ressentit une telle peine, qu' il résolut d' aller

la rejoindre dans peu de temps. Il n' y avait pas assurément de vanité à se mettre ainsi à la suite d' un amant préféré ; mais ce qu' il ne pouvait supporter, c' était le vide affreux de l' absence de son amie ; il n' avait pas un ami qu' il ne rencontrât chez Corinne, et jamais il n' allait dans une autre maison que la sienne. La société qui se rassemblait autour d' elle devait se disperser quand elle n' y serait plus ; il deviendrait impossible d' en rassembler les débris. Le prince Castel-Forte avait peu l' habitude de vivre dans sa famille : bien que fort spirituel, l' étude le fatiguait : le jour entier eût donc été pour lui d' un

p179

poids insupportable, s' il n' était pas venu le soir et le matin chez Corinne : elle partait, il ne savait plus que devenir, et se promit en secret de se rapprocher d' elle comme un ami sans exigence, mais qui est toujours là pour nous consoler dans le malheur ; et cet ami doit être bien sûr que son moment arrivera.

Corinne éprouvait un sentiment de mélancolie en rompant ainsi toutes ses habitudes ; elle s' était fait depuis quelques années dans Rome une manière d' être qui lui plaisait ; elle était le centre de tout ce qu' il y avait d' artistes célèbres et d' hommes éclairés ; une indépendance parfaite d' idées et d' habitudes donnait beaucoup de charmes à son existence : qu' allait-elle maintenant devenir ? Si elle était destinée au bonheur d' avoir Oswald pour époux, c' était en Angleterre qu' il devait la conduire, et de quelle manière y serait-elle jugée ? Comment elle-même

p180

saurait-elle s' astreindre à ce genre de vie, si différent de celui qu' elle venait de mener depuis six ans ! Mais ces réflexions

ne faisaient que traverser son esprit, et toujours son sentiment pour Oswald en effaçait les légères traces. Elle le voyait, elle l'entendait, et ne comptait les heures que par son absence ou sa présence. Qui sait disputer avec le bonheur ! Qui ne le reçoit pas quand il vient ! Corinne surtout avait peu de prévoyance, la crainte ni l'espérance n'étaient pas faites pour elle ; sa foi dans l'avenir était confuse, et son imagination lui faisait en ce genre peu de bien et peu de mal.

Le matin de son départ le prince Castel-Forte entra chez elle, et les larmes aux yeux il lui dit : -ne reviendrez-vous plus à Rome ? -ô mon dieu, oui, répondit-elle ; dans un mois nous y serons. -mais si vous épousez lord Nelvil, il faudra quitter l'Italie. -quitter l'Italie ! Dit Corinne,

p181

et elle soupira. -ce pays, continua le prince Castel-Forte, où l'on parle votre langue, où l'on vous entend si bien, où vous êtes si vivement admirée ; et vos amis, Corinne, et vos amis ! Où serez-vous aimée comme ici ? Où trouverez-vous l'imagination et les beaux-arts qui vous plaisent ? Est-ce donc un seul sentiment qui fait la vie ? N'est-ce pas la langue, les coutumes, les moeurs dont se compose l'amour de la patrie, cet amour qui donne le mal du pays, terrible douleur des exilés ! -ah ! Que me dites-vous, s'écria Corinne, ne l'ai-je pas éprouvée ! N'est-ce pas cette douleur qui a décidé de mon sort ! - elle regarda tristement sa chambre et les statues qui la décoraient, puis le Tibre qui coulait sous ses fenêtres, et le ciel dont la beauté semblait l'inviter à rester. Mais dans ce moment Oswald passait à cheval sur le pont saint-ange, il venait avec la rapidité de l'éclair. -le voilà ! S'écria Corinne.

p182

-à peine avait-elle dit ces mots, qu' il
était déjà arrivé ; elle courut au devant
de lui ; tous les deux, impatiens de
partir, se hâtèrent de monter en voiture.
Corinne dit cependant un aimable
adieu au prince Castel-Forte ; mais
ses paroles obligeantes se perdirent
dans les airs, au milieu des cris des
postillons, des hennissemens des chevaux,
et de tout ce bruit de départ,
quelquefois triste, quelquefois enivrant,
selon la crainte ou l' espoir qu' inspirent
les nouvelles chances de la destinée.

LIVRE XI

p183

Chapitre premier.
Oswald était fier d' emmener sa conquête ;
lui, qui se sentait presque toujours
troublé dans ses jouissances par
les réflexions et les regrets, n' éprouvait
plus cette fois la peine de l' incertitude.
Ce n' était pas qu' il fût décidé, mais il
ne s' occupait pas de l' être, et il se laissait
aller aux événemens, espérant bien
être entraîné par eux à ce qu' il souhaitait.
Ils traversèrent la campagne d' Albano,
lieu où l' on montre encore ce
qu' on croit être le tombeau des Horaces
et des Curiaces. Ils passèrent près du
lac de Nemi et des bois sacrés qui l' entourent.
On dit qu' Hippolyte fut ressuscité

p184

par Diane dans ces lieux ; elle ne
permettait pas aux chevaux d' en approcher,
et perpétuait, par cette défense,
le souvenir du malheur de son
jeune favori. C' est ainsi qu' en Italie,
presqu' à chaque pas, l' histoire, la poésie
viennent se retracer à la mémoire,
et les sites charmans qui les rappellent
adoucissent tout ce qu' il y a de mélancolique

dans le passé, et semblent lui
conserver une jeunesse éternelle.
Oswald et Corinne traversèrent ensuite
les marais pontins, campagne fertile
et pestilentielle tout à la fois, où
l'on ne voit pas une seule habitation,
quoique la nature y semble féconde.
Quelques hommes malades attèlent vos
chevaux et vous recommandent de ne
pas vous endormir en passant les marais :
car le sommeil est là le véritable
avant-coureur de la mort. Des buffles
d'une physionomie tout à la fois basse
et féroce traînent la charrue, que d'imprudens
cultivateurs conduisent encore

p185

quelquefois sur cette terre fatale, et le
plus brillant soleil éclaire ce triste spectacle.
Les lieux marécageux et malsains
dans le nord sont annoncés par leur
effrayant aspect ; mais, dans les contrées
les plus funestes du midi, la nature
conserve une sérénité dont la douceur
trompeuse fait illusion aux voyageurs.
S'il est vrai qu'il soit très-dangereux de
s'endormir en traversant les marais
pontins, l'invincible penchant au sommeil
qu'ils inspirent dans la chaleur est
encore une des impressions perfides
que ce lieu fait éprouver. Lord Nelvil
veillait constamment sur Corinne.
Quelquefois elle penchait sa tête sur
Thérésine qui les accompagnait, quelquefois
elle fermait les yeux, vaincue par la
langueur de l'air. Oswald se hâtait de
la réveiller avec une inexprimable terreur,
et bien qu'il fût silencieux naturellement,
il était inépuisable en sujets
de conversation, toujours soutenus,
toujours nouveaux, pour l'empêcher

p186

de succomber un moment à ce fatal
sommeil. Ah ! Ne faut-il pas pardonner
au cœur des femmes les regrets déchirans
qui s'attachent à ces jours où

elles étaient aimées, où leur existence était si nécessaire à l'existence d'un autre, lorsqu'à tous les instans elles se sentaient soutenues et protégées ? Quel isolement doit succéder à ces temps de délices ! Et qu'elles sont heureuses celles que le lien sacré du mariage a conduites doucement de l'amour à l'amitié, sans qu'un moment cruel ait déchiré leur vie !

Oswald et Corinne, après le passage inquiétant des marais pontins, arrivèrent enfin à Terracine, sur le bord de la mer, aux confins du royaume de Naples. C'est là que commence véritablement le midi ; c'est là qu'il accueille les voyageurs avec toute sa magnificence. Cette terre de Naples, *cette campagne heureuse*, est comme séparée du reste de l'Europe, et par la

p187

mer qui l'entoure, et par cette contrée dangereuse qu'il faut traverser pour y arriver. On dirait que la nature s'est réservé le secret de ce séjour de délices, et qu'elle a voulu que les abords en fussent périlleux. Rome n'est point encore le midi : on en pressent les douceurs ; mais son enchantement ne commence véritablement que sur le territoire de Naples. Non loin de Terracine est le promontoire choisi par les poètes, comme la demeure de Circé, et derrière Terracine s'élève le mont Anxur, où Théodoric, roi des goths, avait placé l'un des châteaux forts dont les guerriers du nord couvrirent la terre. Il y a très-peu de traces de l'invasion des barbares en Italie, ou du moins là où ces traces consistent en destructions, elles se confondent avec l'effet du temps. Les nations septentrionales n'ont point donné à l'Italie cet aspect guerrier que l'Allemagne a conservé. Il semble que la molle terre de l'Ausonie n'ait pu garder

p188

les fortifications et les citadelles,
dont les pays du nord sont hérissés.
Rarement un édifice gothique, un château
féodal s' y rencontre encore, et les
souvenirs des antiques romains règnent
seuls à travers les siècles, malgré les
peuples qui les ont vaincus.
Toute la montagne qui domine Terracine
est couverte d' oranges et de citronniers
qui embaument l' air d' une
manière délicieuse. Rien ne ressemble,
dans nos climats, au parfum méridional
des citronniers en pleine terre : il
produit sur l' imagination presque le
même effet qu' une musique mélodieuse ;
il donne une disposition poétique, excite
le talent et l' enivre de la nature.
Les aloès, les cactus à larges feuilles
que vous rencontrez à chaque pas, ont
une physionomie particulière, qui rappelle
ce que l' on sait des productions de
l' Afrique. Ces plantes causent une
sorte d' effroi : elles ont l' air d' appartenir
à une nature violente et dominatrice.

p189

Tout l' aspect du pays est étranger :
on se sent dans un autre monde,
dans un monde qu' on n' a connu que
par les descriptions des poètes de l' antiquité,
qui ont tout à la fois, dans leurs
peintures, tant d' imagination et
d' exactitude. En entrant dans Terracine, les
enfants jetèrent dans la voiture de Corinne
une immense quantité de fleurs
qu' ils cueillaient au bord du chemin,
qu' ils allaient chercher sur la montagne,
et qu' ils répandaient au hasard,
tant ils se confiaient dans la prodigalité
de la nature ! Les chariots qui rapportaient
la moisson des champs étaient
ornés tous les jours avec des guirlandes
de roses, et quelquefois les enfants entouraient
leur coupe de fleurs : car l' imagination
du peuple même devient
poétique sous un beau ciel. On voyait,
on entendait à côté de ces riens tableaux,
la mer dont les vagues se brisaient
avec fureur. Ce n' était point l' orage
qui l' agitait, mais les rochers, obstacle

habituel qui s' opposait à ses flots,
et dont sa grandeur était irritée.
E non udite ancor come risuona
il roco ed alto fremito marino ?
*et n' entendez-vous pas encore comme
retentit le frémissement rauque et profond
de la mer ?* ce mouvement sans
but, cette force sans objet qui se renouvelle
pendant l' éternité, sans que nous
puissions connaître ni sa cause ni sa
fin, nous attire sur le rivage où ce
grand spectacle s' offre à nos regards ; et
l' on éprouve comme un besoin mêlé de
terreur de s' approcher des vagues et
d' étourdir sa pensée par leur tumulte.
Vers le soir tout se calma. Corinne
et lord Nelvil se promenèrent lentement
et avec délices dans la campagne.
Chaque pas, en pressant les fleurs,
faisait sortir les parfums de leur sein. Les
rossignols venaient se reposer plus volontiers
sur les arbustes qui portaient

les roses. Ainsi les chants les plus purs
se réunissaient aux odeurs les plus
suaves ; tous les charmes de la nature
s' attiraient mutuellement ; mais ce qui
est sur-tout ravissant et inexprimable,
c' est la douceur de l' air qu' on respire.
Quand on contemple un beau site dans
le nord, le climat qui se fait sentir
trouble toujours un peu le plaisir qu' on
pourrait goûter. C' est comme un son
faux dans un concert, que ces petites
sensations de froid et d' humidité qui
détournent plus ou moins votre attention
de ce que vous voyez ; mais en approchant
de Naples, vous éprouvez un
bien-être si parfait, une si grande amitié
de la nature pour vous, que rien
n' altère les sensations agréables qu' elle
vous cause. Tous les rapports de l' homme
dans nos climats sont avec la société.
La nature, dans les pays chauds, met
en relation avec les objets extérieurs,
et les sensations s' y répandent doucement
au dehors. Ce n' est pas que le

p192

midi n' ait aussi sa mélancolie ; dans
quels lieux la destinée de l' homme ne
produit-elle pas cette impression ! Mais
il n' y a dans cette mélancolie ni mécontentement,
ni anxiété, ni regret.

Ailleurs, c' est la vie qui, telle qu' elle
est, ne suffit pas aux facultés de l' ame ;
ici, ce sont les facultés de l' ame qui ne
suffisent pas à la vie, et la surabondance
des sensations inspire une rêveuse
indolence dont on se rend à peine
compte en l' éprouvant.

Pendant la nuit, des mouches luisantes
se montraient dans les airs ; on
eût dit que la montagne étincelait, et
que la terre brûlante laissait échapper
quelques-unes de ses flammes. Ces mouches
volaient à travers les arbres, se reposaient
quelquefois sur les feuilles, et
le vent balançait ces petites étoiles et
variait de mille manières leurs lumières
incertaines. Le sable aussi contenait un
grand nombre de petites pierres ferrugineuses
qui brillaient de toutes parts ;

p193

c' était la terre de feu conservant encore
dans son sein les traces du soleil, dont
les derniers rayons venaient de l' échauffer.
Il y a tout à la fois dans cette nature
une vie et un repos qui satisfont
en entier les voeux divers de l' existence.
Corinne se livrait au charme de cette
soirée, s' en pénétrait avec joie ; Oswald
ne pouvait cacher son émotion. Plusieurs
fois il serra Corinne contre son
coeur ; plusieurs fois il s' éloigna, puis
revint, puis s' éloigna de nouveau pour
respecter celle qui devait être la compagne
de sa vie. Corinne ne pensait
point aux dangers qui auraient pu l' alarmer ;
car telle était son estime pour
Oswald, que, s' il lui eût demandé le
don entier de son être, elle n' eût pas
douté que cette prière ne fût le serment

solennel de l' épouser ; mais elle était bien aise qu' il triomphât de lui-même et l' honorât par ce sacrifice ; et il y avait dans son ame cette plénitude de bonheur et d' amour qui ne permet pas de

p194

former un désir de plus. Oswald était bien loin de ce calme : il se sentait embrasé par les charmes de Corinne. Une fois il se jeta à ses pieds avec violence, et semblait avoir perdu tout empire sur sa passion ; mais Corinne le regarda avec tant de douceur et de crainte, elle semblait tellement reconnaître son pouvoir en lui demandant de n' en pas abuser, que cette humble défense lui inspira plus de respect que toute autre. Ils aperçurent alors dans la mer le reflet d' un flambeau qu' une main inconnue portait sur le rivage, en se rendant secrètement dans la maison voisine. -il va voir celle qu' il aime, dit Oswald. -oui, répondit Corinne. -et pour moi, reprit Oswald, le bonheur de ce jour va finir. -les regards de Corinne, élevés vers le ciel en cet instant, se remplirent de larmes. Oswald craignit de l' avoir offensée, et se prosterna devant elle pour obtenir le pardon de l' amour qui l' entraînait.

p195

-non, lui dit Corinne, en lui tendant la main et l' invitant à s' en retourner ensemble ; non, Oswald, j' en suis assurée : vous respecterez celle qui vous aime : vous le savez, une simple prière de vous serait toute-puissante ; c' est donc vous qui répondez de moi ; c' est vous qui me refuseriez à jamais pour votre épouse si vous me rendiez indigne de l' être. -hé bien ! Répondit Oswald, puisque vous croyez à ce cruel empire de votre volonté sur mon coeur, d' où vient, Corinne, d' où vient donc votre tristesse ? -hélas, reprit-elle,

je me disais que ces momens que
je passais avec vous à présent étaient
les plus heureux de ma vie : et comme
je tournais mes regards vers le ciel pour
l' en remercier, je ne sais par quel hasard
une superstition de mon enfance
s' est ranimée dans mon coeur. La lune
que je contemplais s' est couverte d' un
nuage, et l' aspect de ce nuage était
funeste. J' ai toujours trouvé que le ciel

p196

avait une véritable physionomie, tantôt
paternelle, tantôt irritée, et je vous
le dis, Oswald, ce soir il condamnait
notre amour. -chère amie, répondit
lord Nelvil, les seuls augures de la vie
de l' homme, ce sont ses actions bonnes
ou mauvaises ; et n' ai-je pas, ce soir
même, immolé mes plus ardents désirs
à un sentiment de vertu ? -eh bien,
tant mieux, si vous n' êtes pas compris
dans ce présage, reprit Corinne ; en
effet, il se peut que ce ciel orageux
n' ait menacé que moi. -

p197

chapitre ii.

Ils arrivèrent à Naples, de jour, au
milieu de cette immense population
qui est si animée et si oisive tout à la
fois. Ils traversèrent d' abord la rue de
Tolède, et virent les lazzaroni couchés
sur les pavés, ou retirés dans un
panier d' osier, qui leur sert d' habitation
jour et nuit. Cet état sauvage qui
se voit là mêlé avec la civilisation, a
quelque chose de très-original. Il en
est parmi ces hommes qui ne savent
pas même leur propre nom, et vont à
confesse avouer des péchés anonymes,
ne pouvant dire comment s' appelle celui
qui les a commis. Il existe à Naples
une grotte sous terre, où des milliers
de lazzaroni passent leur vie, en sortant
seulement à midi pour voir le soleil,

et dormant le reste du jour, pendant que leurs femmes filent. Dans les climats où le vêtement et la nourriture sont si faciles, il faudrait un gouvernement très-indépendant et très-actif, pour donner à la nation une émulation suffisante. Car il est si aisé pour le peuple de subsister matériellement à Naples, qu' il peut se passer du genre d' industrie nécessaire ailleurs pour gagner sa vie. La paresse et l' ignorance, combinées avec l' air volcanique qu' on respire dans ce séjour, doivent produire la férocité, quand les passions sont excitées ; mais ce peuple n' est pas plus méchant qu' un autre. Il a de l' imagination ; ce qui pourrait être le principe d' actions désintéressées, et avec cette imagination, on le conduirait au bien, si ses institutions politiques et religieuses étaient bonnes. On voit des calabrois qui se mettent en marche pour aller cultiver les terres, avec un joueur de violon à leur tête,

et dansant de temps en temps pour se reposer de marcher. Il y a tous les ans, près de Naples, une fête consacrée à la *madone* de la grotte, dans laquelle les jeunes filles dansent au son du tambourin et des castagnettes, et il n' est pas rare qu' elles fassent mettre pour condition, dans leur contrat de mariage, que leur époux les conduira tous les ans à cette fête. On voit à Naples, sur le théâtre, un acteur âgé de quatre-vingts ans, qui depuis soixante ans fait rire les napolitains dans leur rôle comique national, le Polichinelle. Se représente-t-on ce que sera l' immortalité de l' ame pour un homme qui remplit ainsi sa longue vie ? Le peuple de Naples n' a d' autre idée du bonheur que le plaisir ; mais l' amour du plaisir vaut encore mieux qu' un égoïsme aride. Il est vrai que c' est le peuple du monde qui aime le mieux l' argent ; si

vous demandez à un homme du peuple
votre chemin dans la rue, il tend

p200

la main après vous avoir fait un signe :
car ils sont plus paresseux pour les paroles
que pour les gestes ; mais leur
goût pour l' argent n' est point méthodique
ni réfléchi ; ils le dépensent aussitôt
qu' ils le reçoivent. Si l' argent s' introduisait
chez les sauvages, les sauvages
le demanderaient comme cela.
Ce qui manque le plus à cette nation,
en général, c' est le sentiment de la dignité.
Ils font des actions généreuses et
bienveillantes par bon coeur, plutôt
que par principes : car leur théorie,
en tout genre, ne vaut rien, et l' opinion,
en ce pays, n' a point de force.
Mais lorsque des hommes ou des femmes
échappent à cette anarchie morale,
leur conduite est plus remarquable en
elle-même et plus digne d' admiration
que partout ailleurs, puisque rien,
dans les circonstances extérieures, ne
favorise la vertu. On la prend tout entière
dans son ame. Les lois ni les
moeurs ne récompensent ni ne punissent.

p201

Celui qui est vertueux est d' autant
plus héroïque, qu' il n' en est pour
cela ni plus considéré ni plus recherché.
à quelques honorables exceptions
près, les hautes classes ont assez de
ressemblance avec les dernières ; l' esprit
des unes n' est guère plus cultivé
que celui des autres, et l' usage du
monde fait la seule différence à l' extérieur.
Mais, au milieu de cette ignorance,
il y a un fond d' esprit naturel
et d' aptitude à tout, tel, qu' on ne peut
prévoir ce que deviendrait une semblable
nation, si toute la force du gouvernement
était dirigée dans le sens
des lumières et de la morale. Comme
il y a peu d' instruction à Naples, on y

trouve, jusqu' à présent, plus d' originalité
dans le caractère que dans l' esprit.
Mais les hommes remarquables de ce
pays, tels que l' abbé Galiani, Caraccioli, etc.,
possédaient, dit-on, au plus
haut degré, la plaisanterie et la réflexion,

p202

rare puissances de la pensée,
réunion sans laquelle la pédanterie ou
la frivolité vous empêchent de connaître
la véritable valeur des choses !
Le peuple napolitain, à quelques
égards, n' est point du tout civilisé ;
mais il n' est point vulgaire à la manière
des autres peuples. Sa grossièreté
même frappe l' imagination. La rive africaine
qui borde la mer de l' autre côté
se fait déjà presque sentir, et il y a je
ne sais quoi de numide dans les cris
sauvages qu' on entend de toutes parts.
Ces visages bruns, ces vêtements formés
de quelques morceaux d' étoffe
rouge ou violette, dont la couleur foncée
attire les regards ; ces lambeaux
d' habillemens, que ce peuple artiste
drape encore avec art, donnent quelque
chose de pittoresque à la populace,
tandis qu' ailleurs l' on ne peut
voir en elle que les misères de la civilisation.
Un certain goût pour la parure
et les décorations se trouve souvent, à

p203

Naples, à côté du manque absolu des
choses nécessaires ou commodes. Les
boutiques sont ornées agréablement
avec des fleurs et des fruits. Quelques-unes
ont un air de fête qui ne tient ni
à l' abondance ni à la félicité publique,
mais seulement à la vivacité de l' imagination ;
on veut réjouir les yeux avant
tout. La douceur du climat permet aux
ouvriers, en tout genre, de travailler
dans la rue. Les tailleurs y font des habits,
les traiteurs leurs repas, et les
occupations de la maison, se passent

ainsi au dehors, multiplient le mouvement de mille manières. Les chants, les danses, des jeux bruyans accompagnent assez bien tout ce spectacle ; et il n' y a point de pays où l' on sente plus clairement la différence de l' amusement au bonheur ; enfin, l' on sort de l' intérieur de la ville pour arriver sur les quais, d' où l' on voit et la mer et le Vésuve, et l' on oublie alors tout ce que l' on sait des hommes.

p204

Oswald et Corinne arrivèrent à Naples pendant que l' éruption du Vésuve durait encore. Ce n' était de jour qu' une fumée noire qui pouvait se confondre avec les nuages ; mais le soir, en s' avançant sur le balcon de leur demeure, ils éprouvèrent une émotion tout-à-fait inattendue. Ce fleuve de feu descend vers la mer, et ses vagues de flamme, semblables aux vagues de l' onde, expriment, comme elles, la succession rapide et continuelle d' un infatigable mouvement. On dirait que la nature, lorsqu' elle se transforme en des élémens divers, conserve néanmoins toujours quelques traces d' une pensée unique et première. Ce phénomène du Vésuve cause un véritable battement de coeur. On est si familiarisé d' ordinaire avec les objets extérieurs, qu' on aperçoit à peine leur existence ; et l' on ne reçoit guère d' émotion nouvelle, en ce genre, au milieu de nos prosaïques contrées ; mais

p205

tout-à-coup l' étonnement que doit causer l' univers se renouvelle à l' aspect d' une merveille inconnue de la création : tout notre être est agité par cette puissance de la nature, dont les combinaisons sociales nous avaient distraits long-temps ; nous sentons que les plus grands mystères de ce

monde ne consistent pas tous dans l' homme, et qu' une force indépendante de lui le menace ou le protège, selon des lois qu' il ne peut pénétrer. Oswald et Corinne se promirent de monter sur le Vésuve ; et ce qu' il pouvait y avoir de périlleux dans cette entreprise répandait un charme de plus sur un projet qu' ils devaient exécuter ensemble.

p206

Chapitre iii.

Il y avait alors dans le port de Naples un vaisseau de guerre anglais, où le service religieux se faisait tous les dimanches. Le capitaine et la société anglaise qui étaient à Naples proposèrent à lord Nelvil d' y venir le lendemain. Il accepta sans songer d' abord s' il y conduirait Corinne, et comment il la présenterait à ses compatriotes. Il fut tourmenté par cette inquiétude toute la nuit. Comme il se promenait avec Corinne, le matin suivant, près du port, et qu' il était prêt à lui conseiller de ne pas venir sur le vaisseau, ils virent arriver une chaloupe anglaise conduite par dix matelots, vêtus de blanc, portant sur leur tête un bonnet de velours noir, et le léopard en argent brodé sur

p207

ce bonnet : un jeune officier descendit, et saluant Corinne du nom de lady Nelvil, il lui proposa de monter dans la barque pour se rendre au grand vaisseau. à ce nom de lady Nelvil, Corinne se troubla, rougit et baissa les yeux. Oswald parut hésiter un moment ; puis tout à coup lui prenant la main, il lui dit en anglais : -venez, ma chère. -et elle le suivit. Le bruit des vagues et le silence des matelots qui, dans une discipline admirable, ne faisaient pas un mouvement, ne disaient pas une parole inutile,

et conduisaient rapidement la
barque sur cette mer qu' ils avaient tant
de fois parcourue, inspiraient la rêverie.
D' ailleurs Corinne n' osait pas faire
une question à lord Nelvil sur ce qui
venait de se passer. Elle cherchait à deviner
son projet, ne croyant pas (ce
qui est toujours cependant le plus probable)
qu' il n' en eût point, et qu' il se
laissât aller à chaque circonstance nouvelle.

p208

Un moment elle imagina qu' il la
conduisait au service divin pour la
prendre là pour épouse ; et cette idée
lui causa, dans ce moment, plus d' effroi
que de bonheur : il lui semblait
qu' elle quittait l' Italie, et retournait en
Angleterre, où elle avait beaucoup
souffert. La sévérité des moeurs et des
habitudes de ce pays revenait à sa pensée,
et l' amour même ne pouvait triompher
entièrement du trouble de ses
souvenirs. Combien, cependant, dans
d' autres circonstances, elle s' étonnera
de ces pensées, quelque passagères
qu' elles fussent ! Combien elle les abjurera !
Corinne monta sur le vaisseau, dont
l' intérieur était entretenu avec les soins
et la propreté la plus recherchée. On
n' entendait que la voix du capitaine,
qui se prolongeait et se répétait d' un
bord à l' autre par le commandement
et l' obéissance. La subordination, le
sérieux, la régularité, le silence qu' on

p209

remarquait dans ce vaisseau, étaient
l' image d' un ordre social libre et sévère,
en contraste avec cette ville de
Naples, si vive, si passionnée, si
tumultueuse. Oswald était occupé de Corinne
et de l' impression qu' elle recevait ;
mais il était aussi quelquefois distrait
d' elle par le plaisir de se trouver
dans sa patrie. Et n' est-ce pas, en effet,
l' air natal pour un anglais, qu' un vaisseau

au milieu de la mer ? Oswald se promenait avec les anglais qui étaient à bord pour savoir des nouvelles de l' Angleterre, pour causer de son pays et de la politique. Pendant ce temps, Corinne était auprès des femmes anglaises qui étaient venues de Naples pour assister au culte divin. Elles étaient entourées de leurs enfans, beaux comme le jour, mais timides comme leurs mères, et pas un mot ne se disait devant une nouvelle connaissance. Cette contrainte, ce silence rendaient Corinne assez triste ; elle levait

p210

les yeux vers la belle Naples, vers ses bords fleuris, vers sa vie animée, et elle soupirait. Heureusement pour elle, Oswald ne s' en aperçut pas ; au contraire, en la voyant assise au milieu des femmes anglaises, ses paupières noires, baissées comme leurs paupières blondes, et se conformant en tout à leurs manières, il éprouva un grand sentiment de joie. C' est en vain qu' un anglais se plaît un moment aux moeurs étrangères ; son coeur revient toujours aux premières impressions de sa vie. Si vous interrogez des anglais voguant sur un vaisseau à l' extrémité du monde, et que vous leur demandiez où ils vont, ils vous répondront : -chez nous- (*home*), si c' est en Angleterre qu' ils retournent. Leurs voeux, leurs sentimens, à quelque distance qu' ils soient de leur patrie, sont toujours tournés vers elle. L' on descendit entre les deux premiers ponts pour écouter le service divin,

p211

et Corinne s' aperçut bientôt que son idée était sans nul fondement, et que lord Nelvil n' avait point le projet solennel qu' elle lui avait d' abord supposé. Alors elle se reprocha de l' avoir

craint, et sentit renaître en elle l' embarras de sa situation ; car tout ce qui était là ne doutait pas qu' elle ne fût la femme de lord Nelvil, et elle n' avait pas eu la force de dire un mot qui pût détruire ou confirmer cette idée. Oswald souffrait aussi cruellement ; mais il avait, à travers mille rares qualités, beaucoup de faiblesse et d' irrésolution dans le caractère. Ces défauts sont inaperçus de celui qui les a, et prennent à ses yeux une nouvelle forme dans chaque circonstance : tantôt c' est la prudence, la sensibilité ou la délicatesse qui éloignent le moment de prendre un parti, et prolongent une situation indécise : presque jamais l' on ne sent que c' est le même caractère qui donne à

p212

toutes les circonstances le même genre d' inconvénient. Corinne, cependant, malgré les pensées pénibles qui l' occupaient, reçut une impression profonde par le spectacle dont elle fut témoin. Rien ne parle plus à l' ame en effet que le service divin sur un vaisseau ; et la noble simplicité du culte des réformés semble particulièrement adaptée aux sentimens que l' on éprouve alors. Un jeune homme remplissait les fonctions de chapelain ; il prêchait avec une voix ferme et douce, et sa figure avait la sévérité d' une ame pure dans la jeunesse. Cette sévérité porte avec elle une idée de force qui convient à la religion prêchée au milieu des périls de la guerre. à des momens marqués, le ministre anglican prononçait des prières dont toute l' assemblée répétait avec lui les dernières paroles. Ces voix confuses, et néanmoins assez douces, venaient de distance en

p213

distance ranimer l' intérêt et l' émotion. Les matelots, les officiers, le capitaine,

se mettaient plusieurs fois à genoux,
surtout à ces mots : -seigneur, faites-nous
miséricorde. - (*lord, havemercy upon us*).
le sabre du capitaine qu' on
voyait traîner à côté de lui, pendant
qu' il était à genoux, rappelait cette
noble réunion de l' humilité devant Dieu
et de l' intrépidité contre les hommes,
qui rend la dévotion des guerriers si
touchante ; et pendant que tous ces
braves gens priaient le dieu des armées,
on apercevait la mer à travers les sabords,
et quelquefois le bruit léger de
ses vagues, alors tranquilles, semblait
seulement dire : -vos prières sont
entendues. -le chapelain finit le service
par la prière qui est particulière
aux marins anglais. *que Dieu, disent-ils,
nous fasse la grace de défendre
au dehors notre heureuse constitution,
et de retrouver dans nos foyers, au
retour, le bonheur domestique !* que de

p214

beaux sentimens sont réunis dans ces
simples paroles ! Les études préalables
et continuelles qu' exige la marine, la
vie austère d' un vaisseau, en font comme
un cloître militaire au milieu des flots,
et la régularité des occupations les plus
sérieuses n' y est interrompue que par
les périls et la mort. Souvent les matelots,
malgré leurs habitudes guerrières,
s' expriment avec beaucoup de douceur,
et montrent une pitié singulière pour
les femmes et les enfans quand il s' en
trouve à bord avec eux. On est d' autant
plus touché de ces sentimens qu' on sait
avec quel sang-froid ils s' exposent à ces
effroyables dangers de la guerre et de
la mer, au milieu desquels la présence
de l' homme a quelque chose de surnaturel.
Corinne et lord Nelvil remontèrent
sur la barque qui devait les conduire ;
ils revirent cette ville de Naples bâtie
en amphithéâtre, comme pour assister
plus commodément à la fête de la nature,

p215

et Corinne, en mettant le pied sur le rivage, ne put se défendre d'un sentiment de joie. Si lord Nelvil s'était douté de ce sentiment, il en eût été vivement blessé, peut-être avec raison ; et cependant il eût été injuste envers Corinne, car elle l'aimait passionnément, malgré l'impression pénible que lui faisaient les souvenirs d'un pays où des circonstances cruelles l'avaient rendue malheureuse. Son imagination était mobile, il y avait dans son cœur une grande puissance d'aimer ; mais le talent, et le talent surtout dans une femme, cause une disposition à l'ennui, un besoin de distraction que la passion la plus profonde ne fait pas disparaître entièrement. L'image d'une vie monotone, même au sein du bonheur, fait éprouver de l'effroi à un esprit qui a besoin de variété. C'est quand on a peu de vent dans les voiles qu'on peut côtoyer toujours la rive ; mais l'imagination divague, bien que

p216

la sensibilité soit fidèle ; il en est ainsi du moins jusqu'au moment où le malheur fait disparaître toutes ces inconséquences, et ne laisse plus qu'une seule pensée et ne fait plus sentir qu'une douleur. Oswald attribua la rêverie de Corinne uniquement au trouble que lui causait encore l'embarras dans lequel elle avait dû se trouver en s'entendant nommer lady Nelvil ; et se reprochant vivement de ne l'en avoir pas tirée, il craignit qu'elle ne le soupçonnât de légèreté. Il commença donc, pour arriver enfin à l'explication tant désirée, par lui offrir de lui confier sa propre histoire. -je parlerai le premier, dit-il, et votre confiance suivra la mienne. -oui, sans doute, il le faut, répondit Corinne en tremblant. Eh bien, vous le voulez ? Quel jour, à quelle heure ? Quand vous aurez parlé... je dirai tout. -dans quelle douloureuse agitation vous êtes ! Reprit Oswald. Quoi

p217

donc ! éprouverez-vous toujours cette crainte de votre ami, cette défiance de son coeur ? -non, il le faut, continua Corinne ; j' ai tout écrit : si vous le voulez, demain... -demain, dit lord Nelvil, nous devons aller ensemble au Vésuve ; je veux contempler avec vous cette étonnante merveille, apprendre de vous à l' admirer, et dans ce voyage même, si j' en ai la force, vous apprendre tout ce qui concerne mon propre sort. Il faut que ma confiance précède la vôtre, mon coeur y est résolu. -eh bien, oui, reprit Corinne, vous me donnez donc encore demain : je vous remercie de ce jour. Ah ! Qui sait si vous serez toujours le même pour moi, quand je vous aurai ouvert mon coeur, qui le sait ! Et comment ne pas frémir de ce doute ! -

p218

chapitre iv.

Les ruines de Pompéïa sont du même côté de la mer que le Vésuve, et c' est par ces ruines que Corinne et lord Nelvil commencèrent leur voyage. Ils étaient silencieux l' un et l' autre ; car le moment de la décision de leur sort approchait, et cette vague espérance dont ils avaient joui si long-temps, et qui s' accorde si bien avec l' indolence et la rêverie qu' inspire le climat d' Italie, devait enfin être remplacée par une destinée positive. Ils virent ensemble Pompéïa, la ruine la plus curieuse de l' antiquité. à Rome, l' on ne trouve guère que les débris des monumens publics, et ces monumens ne retracent que l' histoire politique des siècles écoulés ; mais à Pompéïa c' est la vie privée des

p219

anciens qui s' offre à vous telle qu' elle

était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l' a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l' air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s' est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d' une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant ; la farine qui allait être pétrie est encore là : les restes d' une femme sont encore ornés des parures qu' elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l' interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits portent

p220

la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d' un corps-de-garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir. Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d' où l' on voit de tous les côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu' on attende quelqu' un, que le maître soit prêt à venir ; et l' apparence même de vie qu' offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C' est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d' autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux. Cette histoire du monde où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l' ont consumée, remplit le

p221

coeur d' une profonde mélancolie. Qu' il y a long-temps que l' homme existe ! Qu' il y a long-temps qu' il vit, qu' il souffre et qu' il périt ! Où peut-on retrouver ses sentimens et ses pensées ? L' air qu' on respire dans ces ruines en est-il encore empreint, ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel où règne l' immortalité ? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanium et à Pompéïa, et que l' on essaye de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres que l' art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu' un souffle n' enlève cette poussière où de nobles idées sont peut-être encore empreintes. Les édifices publics dans cette ville même de Pompéïa, qui était une des moins grandes de l' Italie, sont encore assez beaux. Le luxe des anciens avait

p222

presque toujours pour but un objet d' intérêt public. Leurs maisons particulières sont très-petites, et l' on n' y voit point la recherche de la magnificence ; mais un goût vif pour les beaux-arts s' y fait remarquer. Presque tout l' intérieur était orné de peintures les plus agréables et de pavés de mosaïque artistement travaillés. Il y a beaucoup de ces pavés sur lesquels on trouve écrit : -salut (*salve*). -ce mot est placé sur le seuil de la porte. Ce n' était pas sûrement une simple politesse que ce salut, mais une invocation à l' hospitalité. Les chambres sont singulièrement étroites, peu éclairées, n' ayant jamais de fenêtres sur la rue, et donnant presque toutes sur un portique qui est dans l' intérieur de la maison, ainsi que la cour de marbre qu' il entoure. Au milieu de cette cour est une citerne simplement décorée. Il est évident, par ce

genre d' habitation, que les anciens vivaient presque toujours en plein air, et

p223

que c' était ainsi qu' ils recevaient leurs amis. Rien ne donne une idée plus douce et plus voluptueuse de l' existence, que ce climat qui unit intimement l' homme avec la nature. Il semble que le caractère des entretiens et de la société doit être différent avec de telles habitudes, que dans les pays où la rigueur du froid force à se renfermer dans les maisons. On comprend mieux les dialogues de Platon en voyant ces portiques sous lesquels les anciens se promenaient la moitié du jour. Ils étaient sans cesse animés par le spectacle d' un beau ciel : l' ordre social, tel qu' ils le concevaient, n' était point l' aride combinaison du calcul et de la force, mais un heureux ensemble d' institutions qui excitaient les facultés, développaient l' ame, et donnaient à l' homme pour but le perfectionnement de lui-même et de ses semblables. L' antiquité inspire une curiosité insatiable. Les érudits qui s' occupent

p224

seulement à recueillir une collection de noms qu' ils appellent l' histoire sont sûrement dépourvus de toute imagination. Mais pénétrer dans le passé, interroger le coeur humain à travers les siècles, saisir un fait par un mot, et le caractère et les moeurs d' une nation par un fait, enfin remonter jusques aux temps les plus reculés pour tâcher de se figurer comment la terre, dans sa première jeunesse, apparaissait aux regards des hommes, et de quelle manière ils supportaient alors ce don de la vie que la civilisation a tant compliqué maintenant ; c' est un effort continu de l' imagination, qui devine et découvre les plus beaux secrets que la

réflexion et l' étude puissent nous révéler.
Ce genre d' intérêt et d' occupation
attirait singulièrement Oswald, et il
répétait souvent à Corinne, que, s' il
n' avait pas eu dans son pays de nobles
intérêts à servir, il n' aurait trouvé la
vie supportable que dans les lieux où

p225

les monumens de l' histoire tiennent lieu
de l' existence présente. Il faut au moins
regretter la gloire quand il n' est plus
possible de l' obtenir. C' est l' oubli seul
qui dégrade l' ame ; mais elle peut trouver
un asile dans le passé, quand d' arides
circonstances privent les actions de
leur but.

En sortant de Pompéïa et repassant
à Portici, Corinne et lord Nelvil furent
bientôt entourés par les habitans, qui
les engageaient à grands cris à venir
voir *la montagne*, c' est ainsi qu' ils
appellent le Vésuve. A-t-il besoin d' être
nommé ? Il est pour les napolitains
la gloire et la patrie ; leur pays est
signalé par cette merveille. Oswald
voulut que Corinne fût portée sur une
espèce de palanquin jusqu' à l' hermitage
de Saint-Salvador, qui est à moitié
chemin de la montagne, et où les
voyageurs se reposent avant d' entreprendre
de gravir sur le sommet. Il
monta à cheval à côté d' elle pour surveiller

p226

ceux qui la portaient, et plus
son coeur était rempli par les généreuses
pensées qu' inspirent la nature et l' histoire,
plus il adorait Corinne.

Au pied du Vésuve, la campagne
est la plus fertile et la mieux cultivée
que l' on puisse trouver dans le royaume
de Naples, c' est-à-dire dans la contrée
de l' Europe la plus favorisée du ciel.
La vigne célèbre dont le vin est appelé
lacryma christi se trouve dans cet
endroit, et tout à côté des terres dévastées

par la lave. On dirait que la nature a fait un dernier effort en ce lieu voisin du volcan, et s' est parée de ses plus beaux dons avant de périr. à mesure que l' on s' élève on découvre, en se retournant, Naples et l' admirable pays qui l' environne. Les rayons du soleil font scintiller la mer comme des pierres précieuses, mais toute la splendeur de la création s' éteint par degrés jusques à la terre de cendre et de fumée qui annonce d' avance l' approche du volcan.

p227

Les laves ferrugineuses des années précédentes tracent sur le sol leur large et noir sillon, et tout est aride autour d' elles. à une certaine hauteur les oiseaux ne volent plus, à telle autre les plantes deviennent très-rares, puis les insectes mêmes ne trouvent plus rien pour subsister dans cette nature consumée. Enfin tout ce qui a vie disparaît, vous entrez dans l' empire de la mort, et la cendre de cette terre pulvérisée roule seule sous vos pieds mal affermis.

Nè greggi nè armenti
guida bifolco mai guida pastore.
*jamais le berger ni le pasteur ne
conduisent en ce lieu ni leurs brebis ni
leurs troupeaux.*

un hermite habite là sur les confins de la vie et de la mort. Un arbre, le dernier adieu de la végétation, est devant sa porte ; et c' est à l' ombre de son pâle feuillage que les voyageurs ont

p228

coutume d' attendre que la nuit vienne pour continuer leur route. Car, pendant le jour, les feux du Vésuve ne s' aperçoivent que comme un nuage de fumée, et la lave si ardente de nuit n' est que sombre à la clarté du soleil. Cette métamorphose elle-même est un beau spectacle, qui renouvelle chaque soir l' étonnement que la continuité du

même aspect pourrait affaiblir. L' impression de ce lieu, sa solitude profonde, donnèrent à lord Nelvil plus de force pour révéler ses secrets sentiments ; et désirant encourager la confiance de Corinne, il consentit à lui parler, et lui dit avec une vive émotion :
-vous voulez lire jusqu' au fond de l' ame de votre malheureux ami, hé bien, je vous avouerai tout : mes blessures vont se rouvrir, je le sens ; mais en présence de cette nature immuable faut-il donc avoir tant de peur des souffrances que le temps entraîne avec lui ? -

LIVRE XII

p229

chapitre premier.

J' ai été élevé dans la maison paternelle avec une tendresse, avec une bonté que j' admire bien davantage depuis que je connais les hommes. Je n' ai jamais rien aimé plus profondément que mon père, et cependant il me semble que si j' avais su, comme je le sais à présent, combien son caractère était unique dans le monde, mon affection eût été plus vive encore et plus dévouée. Je me rappelle mille traits de sa vie, qui me paraissaient tout simples, parce que mon père les trouvait tels, et qui m' attendrissent douloureusement aujourd' hui que j' en connais la

p230

valeur. Les reproches qu' on se fait envers une personne qui nous fut chère et qui n' est plus, donnent l' idée de ce que pourraient être les peines éternelles, si la miséricorde divine ne venait point au secours d' une telle douleur. J' étais heureux et calme auprès de mon père, mais je souhaitais de voyager avant

de m' engager dans l' armée.
Il y a, dans mon pays, la plus belle
carrière civile pour les hommes éloquens ;
mais j' avais, j' ai même encore
une si grande timidité, qu' il m' eût été
très-pénible de parler en public, et je
préfèrais l' état militaire. J' aimais mieux
avoir affaire aux périls certains qu' aux
dégoûts possibles. Mon amour-propre
est, à tous les égards, plus susceptible
qu' ambitieux, et j' ai toujours trouvé
que les hommes s' offrent à l' imagination
comme des fantômes quand ils
vous blâment, et comme des pygmées
quand ils vous louent. J' avais envie

p231

d' aller en France, où venait d' éclater
cette révolution qui, malgré la vieillesse
du genre humain, prétendait à
recommencer l' histoire du monde. Mon
père avait conservé quelques préventions
contre Paris, qu' il avait vu vers
la fin du règne de Louis Xv, et ne
concevait guère comment des cotteries
pouvaient se changer en nation, des
prétentions en vertus, et des vanités
en enthousiasme. Néanmoins il consentit
au voyage que je désirais, parce
qu' il craignait de rien exiger : il avait
une sorte d' embarras de son autorité
paternelle, quand le devoir ne lui
commandait pas d' en faire usage. Il
redoutait toujours que cette autorité
n' altérât la vérité, la pureté d' affection qui
tient à ce qu' il y a de plus libre et de plus
involontaire dans notre nature, et il
avait, avant tout, besoin d' être aimé.
Il m' accorda donc, au commencement
de 1791, lorsque j' avais vingt-un ans
accomplis, six mois de séjour en France,

p232

et je partis pour connaître cette nation
si voisine de nous, et toutefois si différente
par ses institutions et les habitudes
qui en sont résultées.

Je croyais ne jamais aimer ce pays ;
j' avais contre lui les préjugés que nous
inspirent la fierté et la gravité anglaises.
Je craignais les moqueries contre tous
les cultes de la pensée et du coeur ; je
détestais cet art de rabattre tous les
élans et de désenchanter tous les amours.
Le fonds de cette gaieté tant vantée
me paraissait bien triste, puisqu' il
frappait de mort mes sentimens les
plus chers. Je ne connaissais pas alors
les français vraiment distingués ; et
ceux-là réunissent aux qualités les plus
nobles des manières pleines de charmes.
Je fus étonné de la simplicité, de la
liberté qui régnaient dans les sociétés
de Paris. Les plus grands intérêts y
étaient traités sans frivolité comme
sans pédanterie ; il semblait que les
idées les plus profondes fussent devenues

p233

le patrimoine de la conversation,
et que la révolution du monde entier
ne se fit que pour rendre la société de
Paris plus aimable. Je rencontrais des
hommes d' une instruction sérieuse,
d' un talent supérieur, animés par le
désir de plaire, plus encore que par le
besoin d' être utiles ; recherchant les
suffrages d' un salon même après ceux
d' une tribune, et vivant dans la société
des femmes pour être applaudis plutôt
que pour être aimés.
Tout, à Paris, était parfaitement
bien combiné, par rapport au bonheur
extérieur. Il n' y avait aucune gêne dans
les détails de la vie ; de l' égoïsme au
fond, mais jamais dans les formes ; un
mouvement, un intérêt qui prenait
chacun de vos jours, sans vous en laisser
beaucoup de fruit, mais aussi sans
que jamais vous en sentissiez le poids ;
une promptitude de conception qui
permettait d' indiquer et de comprendre
par un mot ce qui aurait exigé ailleurs

p234

un long développement ; un esprit d' imitation qui pourrait bien s' opposer à toute indépendance véritable, mais qui introduit dans la conversation cette sorte de bon accord et de complaisance qu' on ne trouve nulle autre part ; enfin une manière facile de conduire la vie, de la diversifier, de la soustraire à la réflexion, sans en écarter le charme de l' esprit. à tous ces moyens de s' étourdir il faut ajouter les spectacles, les étrangers, les nouvelles, et vous aurez l' idée de la ville la plus sociale qui soit au monde. Je m' étonne presque de prononcer son nom dans cet hermitage, au milieu d' un désert, à l' autre extrême des impressions que fait naître la plus active population du monde ; mais je devais vous peindre ce séjour et son effet sur moi.

Le croiriez-vous, Corinne, maintenant que vous m' avez connu si sombre et si découragé, je me laissai séduire par ce tourbillon spirituel ! Je fus bien

p235

aise de n' avoir pas un moment d' ennui, eussé-je dû n' en avoir pas un de méditation, et d' émousser en moi la faculté de souffrir, bien que celle d' aimer s' en ressentît. Si j' en puis juger par moi-même, il me semble qu' un homme d' un caractère sérieux et sensible peut être fatigué par l' intensité même et la profondeur de ses impressions : il revient toujours à sa nature ; mais ce qui l' en fait sortir, au moins pour quelque temps, lui fait du bien. C' est en m' élevant au-dessus de moi-même, Corinne, que vous dissipez ma mélancolie naturelle ; c' est en me faisant valoir moins que je ne vaux réellement, qu' une femme, dont je vous parlerai bientôt, étourdissait ma tristesse intérieure. Cependant, quoique j' eusse pris le goût et l' habitude de la vie de Paris, elle ne m' aurait pas suffi longtemps, si je n' avais pas obtenu l' amitié d' un homme, parfait modèle du caractère français dans son antique loyauté,

p236

et de l' esprit français dans sa culture nouvelle.

Je ne vous dirai pas, mon amie, le véritable nom des personnes dont j' ai à vous parler, et vous comprendrez ce qui m' oblige à vous le cacher, en apprenant le reste de cette histoire. Le comte Raimond était de la plus illustre famille de France ; il avait dans l' ame toute la fierté chevaleresque de ses ancêtres, et sa raison adoptait les idées philosophiques, quand elles lui commandaient des sacrifices personnels : il ne s' était point activement mêlé de la révolution ; mais il aimait ce qu' il y avait de vertueux dans chaque parti ; le courage de la reconnaissance dans les uns, l' amour de la liberté dans les autres : tout ce qui était désintéressé lui plaisait. La cause de tous les opprimés lui paraissait juste, et cette générosité de caractère était encore relevée par la plus grande négligence pour sa propre vie. Ce n' était pas qu' il fût précisément

p237

malheureux, mais il y avait un tel contraste entre son ame et la société telle qu' elle est en général, que la peine journalière qu' il en ressentait le détachait de lui-même. Je fus assez heureux pour intéresser le comte Raimond ; il souhaita de vaincre ma réserve naturelle, et pour en triompher, il mit dans notre liaison une coquetterie d' amitié vraiment romanesque : il ne connaissait aucun obstacle, ni pour rendre un grand service, ni pour faire un petit plaisir. Il voulait aller s' établir la moitié de l' année en Angleterre pour ne pas me quitter ; j' avais beaucoup de peine à l' empêcher de partager avec moi tout ce qu' il possédait. -je n' ai qu' une soeur, me disait-il, mariée à un vieillard très-riche, et je suis parfaitement libre de faire ce

que je veux de ma fortune. D' ailleurs
cette révolution tournera mal, et je
pourrais bien être tué ; faites-moi donc

p238

jouir de ce que j' ai, en le regardant
comme à vous. -hélas ! Ce généreux
Raimond prévoyait trop bien sa destinée.
Quand on est capable de se connaître,
on se trompe rarement sur son
sort ; et les pressentimens ne sont le
plus souvent qu' un jugement sur soi-même
qu' on ne s' est pas encore tout-à-fait
avoué. Noble, sincère, imprudent
même, le comte Raimond mettait en
dehors toute son ame ; c' était un plaisir
nouveau pour moi qu' un tel caractère :
chez nous les trésors de l' ame ne sont
pas facilement exposés aux regards, et
nous avons pris l' habitude de douter de
tout ce qui se montre ; mais cette bonté
expansive, que je trouvais dans mon
ami, me donnait des jouissances tout
à la fois faciles et sûres : et je n' avais
pas un doute sur ses qualités, bien
qu' elles se fissent toutes voir dès le
premier instant. Je n' éprouvais aucune
timidité dans mes rapports avec lui, et,
ce qui valait mieux encore, il me mettait

p239

à l' aise avec moi-même. Tel était
l' aimable français pour qui j' ai senti
cette amitié parfaite, cette fraternité
de compagnon d' armes, dont on n' est
capable que dans la jeunesse, avant
qu' on ait connu le sentiment de la rivalité,
avant que les carrières irrévocablement
tracées sillonnent et partagent
le champ de l' avenir.
Un jour le comte Raimond me dit :
-ma soeur est veuve, j' en suis charmé :
je n' aimais pas son mariage ; elle
avait accepté la main du vieillard qui
vient de mourir, dans un moment où
nous n' avons de fortune ni l' un ni
l' autre ; car la mienne vient d' un héritage

qui m' est arrivé nouvellement :
mais, néanmoins, je m' étais opposé
dans le temps à cette union autant que
je l' avais pu ; je n' aime pas qu' on fasse
rien par calcul, et encore moins la plus
solennelle action de la vie. Mais enfin
elle s' est conduite à merveille avec l' époux
qu' elle n' aimait pas ; il n' y a rien
à dire à tout cela, selon le monde :

p240

maintenant qu' elle est libre, elle revient
demeurer chez moi. Vous la verrez ;
c' est une personne très-aimable à
la longue : et vous autres anglais vous
aimez à faire des découvertes. Pour
moi, je trouve plus agréable de lire
d' abord tout dans la physionomie ; vos
manières contenues cependant, mon
cher Oswald, ne m' ont jamais fait de
la peine ; mais celles de ma soeur me
gênent un peu. -
Madame D' Arbigny, la soeur du
comte Raimond, arriva le lendemain
matin, et le même soir je lui fus présenté :
elle avait des traits semblables
à ceux de son frère, un son de voix
analogue, mais une manière d' accentuer
toute différente, et beaucoup plus
de réserve et de finesse dans l' expression
de ses regards ; sa figure d' ailleurs
était très-agréable, sa taille pleine de
grâce, et il y avait dans tous ses mouvements
une élégance parfaite ; elle ne
disait pas un mot qui ne fût convenable ;

p241

elle ne manquait à aucun
genre d' égards, sans que sa politesse
fût en rien exagérée ; elle flattait
l' amour-propre avec beaucoup d' adresse,
et montrait qu' on lui plaisait, sans jamais
se compromettre : car, dans tout
ce qui tenait à la sensibilité, elle
s' exprimait toujours comme si, dans ce
genre, elle voulait dérober aux autres
ce qui se passait dans son coeur. Cette

manière avait avec celle des femmes de mon pays une ressemblance apparente qui me séduisit ; il me semblait bien que Madame D' Arbigny trahissait trop souvent ce qu' elle prétendait vouloir cacher, et que le hasard n' amenait pas tant d' occasions d' attendrissement involontaire qu' il en naissait autour d' elle ; mais cette réflexion traversait légèrement mon esprit, et ce que j' éprouvais habituellement auprès de Madame D' Arbigny m' était doux et nouveau. Je n' avais jamais été flatté par personne.

p242

Chez nous l' on ressent avec profondeur et l' amour et l' enthousiasme qu' il inspire ; mais l' art de s' insinuer dans le coeur par l' amour-propre est peu connu. D' ailleurs, je sortais des universités, et jusqu' alors personne, en Angleterre, n' avait fait attention à moi. Madame D' Arbigny relevait chaque mot que je disais ; elle s' occupait de moi avec une attention constante ; je ne crois pas qu' elle connût bien l' ensemble de ce que je puis être ; mais elle me révélait à moi-même par mille observations des détails dont la sagacité me confondait ; il me semblait quelquefois qu' il y avait un peu d' art dans son langage, qu' elle parlait trop bien et d' une voix trop douce, que ses phrases étaient trop soigneusement rédigées ; mais sa ressemblance avec son frère, le plus sincère de tous les hommes, éloignait de mon esprit ces doutes, et contribuait à m' inspirer de l' attrait pour elle.

p243

Un jour je disais au comte Raimond l' effet que produisait sur moi cette ressemblance, il m' en remercia ; mais après un instant de réflexion il me dit : -ma soeur et moi cependant nous n' avons pas de rapport

dans le caractère. -il se tut après ces mots ; mais en me les rappelant, ainsi que beaucoup d' autres circonstances, j' ai été convaincu, dans la suite, qu' il ne désirait pas que j' épousasse sa soeur. Je ne puis douter qu' elle n' en eût l' intention dès-lors, quoique cette intention ne fût pas aussi prononcée que dans la suite ; nous passions notre vie ensemble, et les jours s' écoulaient avec elle, souvent agréablement, toujours sans peine. J' ai réfléchi depuis qu' elle était habituellement de mon avis ; quand je commençais une phrase, elle la finissait, ou prévoyant d' avance celle que j' allais dire, elle se hâtait de s' y conformer ; et cependant, malgré cette douceur parfaite dans les formes, elle

p244

exerçait un empire très-despotique sur mes actions ; elle avait une manière de me dire : - *sûrement vous vous conduirez ainsi, sûrement vous ne ferez pas telle démarche*, qui me dominait tout-à-fait ; il me semblait que je perdrais toute son estime pour moi, si je trompais son attente, et j' attachais du prix à cette estime, témoignée souvent avec des expressions très-flatteuses. Cependant, Corinne, croyez-moi, car je le pensais même avant de vous connaître : ce n' était point de l' amour que le sentiment que m' inspirait Madame D' Arbigny ; je ne lui avais point dit que je l' aimais ; je ne savais point si une telle belle-fille conviendrait à mon père ; il n' était point dans ses idées que j' épousasse une française, et je ne voulais rien faire sans son aveu. Mon silence, je le crois, déplaisait à Madame D' Arbigny : car elle avait quelquefois de l' humeur dont elle faisait toujours de la tristesse, et qu' elle expliquait

p245

après par des motifs touchans, bien

que sa physionomie, dans les momens où elle ne s' observait pas, eût quelquefois beaucoup de sécheresse ; mais j' attribuais ces instans d' inégalité à nos rapports ensemble, dont je n' étais pas content moi-même : car cela fait mal d' aimer un peu, et de ne pas aimer tout-à-fait.

Ni le comte Raimond ni moi nous ne nous parlions de sa soeur : c' était la première gêne qui eût existé entre nous ; mais plusieurs fois Madame D' Arbigny m' avait conjuré de ne pas m' entretenir d' elle avec son frère, et lorsque je m' étonnais de cette prière, elle me disait : -je ne sais si vous êtes comme moi, mais je ne puis souffrir qu' un tiers, même mon ami intime, se mêle de mes sentimens pour un autre. J' aime le secret dans toutes les affections. -cette explication me plaisait assez, et j' obéissais à ses désirs. Je reçus alors une lettre de mon

p246

père, qui me rappelait en écosse. Les six mois fixés pour mon séjour en France étaient écoulés, et les troubles de ce pays allant toujours en croissant, il ne pensait pas qu' il convînt à un étranger d' y rester davantage. Cette lettre me causa d' abord une vive peine. Je sentais, néanmoins, combien mon père avait raison ; j' avais un grand désir de le revoir ; mais la vie que je menais à Paris, dans la société du comte Raimond et de sa soeur, m' était tellement agréable, que je ne pouvais m' en arracher sans un amer chagrin. J' allai tout de suite chez Madame D' Arbigny, je lui montrai ma lettre, et, pendant qu' elle la lisait, j' étais si absorbé par ma peine, que je ne vis pas même quelle impression elle en recevait. Je l' entendis seulement qui me disait quelques mots pour m' engager à retarder mon départ, à écrire à mon père que j' étais malade ; enfin à *louvoyer* avec sa volonté. Je me souviens

que ce fut le terme dont elle se servit ;
j' allais répondre, et j' aurais dit ce qui
était vrai, c' est que mon départ était
résolu pour le lendemain, lorsque le
comte Raimond entra, et sachant ce
dont il s' agissait, déclara le plus nettement
du monde que je devais obéir à
mon père, et qu' il n' y avait pas à hésiter.
Je fus étonné de cette décision si
rapide ; je m' attendais à être sollicité,
retenu ; je voulais résister à mes propres
regrets ; mais je ne croyais pas que
l' on me rendît le triomphe si facile, et,
pour un moment, je méconnus le sentiment
de mon ami ; il s' en aperçut, me
prit la main, et me dit : -dans trois
mois je serai en Angleterre, pourquoi
donc vous retiendrais-je en France ?
J' ai mes raisons pour n' en rien faire,
ajouta-t-il à demi-voix. -mais sa soeur
l' entendit, et se hâta de dire qu' il était
sage, en effet, d' éviter les dangers que
pouvait courir un anglais en France,
au milieu de la révolution. Je suis bien

sûr à présent que ce n' était pas à cela
que le comte Raimond faisait allusion ;
mais il ne contredit ni ne confirma
l' explication de sa soeur. Je partais ; il
ne crut pas nécessaire de m' en dire
davantage.
-si je pouvais être utile à mon
pays, je resterais, continua-t-il ; mais
vous le voyez, il n' y a plus de France.
Les idées et les sentimens qui la faisaient
aimer n' existent plus. Je regretterai
encore le sol ; mais je retrouverai
ma patrie quand je respirerai le même
air que vous. -combien je fus ému
des touchantes expressions d' une amitié
si vraie ! Combien en ce moment Raimond
l' emportait sur sa soeur dans
mes affections ! Elle le devina bien vite,
et ce soir-là même je la vis sous un
point de vue nouveau. Il arriva du
monde, elle fit les honneurs de chez
elle à merveille, parla de mon départ

avec la plus grande simplicité, et donna généralement l' idée que c' était pour

p249

elle l' événement le plus ordinaire. J' avais déjà remarqué dans plusieurs occasions qu' elle mettait un tel prix à la considération, que jamais elle ne laissait voir à personne les sentimens qu' elle me témoignait ; mais cette fois c' en était trop, et j' étais tellement blessé de son indifférence, que je résolus de partir avant la société, et de ne pas rester seul un moment avec elle. Elle vit que je m' approchais de son frère pour lui demander de me dire adieu le lendemain matin avant mon départ ; alors elle vint à moi, et me dit assez haut pour que l' on pût l' entendre, qu' elle avait une lettre à me remettre pour une de ses amies en Angleterre, et elle ajouta très-vîte et très-bas :
-vous ne regrettez que mon frère ; vous ne parlez qu' à lui, et vous voulez me percer le coeur en vous en allant ainsi !
-puis elle retourna sur-le-champ s' asseoir au milieu de son cercle. Je fus troublé de ces paroles, et j' allais rester

p250

comme elle le désirait, lorsque le comte Raimond me prit par le bras et m' emmena dans sa chambre.
Quand tout le monde fut parti, nous entendîmes sonner à coups redoublés dans l' appartement de Madame D' Arbigny ; le comte Raimond n' y faisait pas attention : je le forçai cependant à s' en inquiéter, et nous envoyâmes demander ce que c' était ; on nous répondit que Madame D' Arbigny venait de se trouver mal. Je fus vivement ému ; je voulais la revoir, retourner chez elle encore une fois, le comte Raimond m' en empêcha obstinément. -évitons ces émotions, dit-il, les femmes se consolent toujours mieux quand elles

sont seules. -je ne pouvais comprendre
cette dureté pour sa soeur, si
fort en contraste avec la constante
bonté de mon ami, et je me séparai de
lui le lendemain avec une sorte
d' embarras qui rendit nos adieux moins
tendres. Ah ! Si j' avais deviné le sentiment

p251

plein de délicatesse qui l' empêchait
de consentir à ce que sa soeur
me captivât, quand il ne la croyait pas
faite pour me rendre heureux ; si j' avais
prévu sur-tout quels événemens allaient
nous séparer pour toujours ! Mes
adieux auraient satisfait et son ame et
la mienne.

p252

Chapitre ii.
Oswald cessa de parler pendant
quelques instans ; Corinne écoutait son
récit avec une telle avidité qu' elle se
tut aussi, dans la crainte de retarder le
moment où il reprendrait la parole.
-je serais heureux, continua-t-il, si
mes rapports avec Madame D' Arbigny
avaient fini alors, si j' étais resté près
de mon père, et si je n' avais pas remis
le pied sur la terre de France ! Mais la
fatalité, c' est-à-dire peut-être la faiblesse
de mon caractère, a pour jamais
empoisonné ma vie ; oui pour jamais,
chère amie, même auprès de vous.
Je passai près d' une année en écosse
avec mon père, et notre tendresse l' un
pour l' autre devint chaque jour plus
intime ; je pénétrai dans le sanctuaire

p253

de cette ame céleste, et je trouvais
dans l' amitié qui m' unissait à lui ces
sympathies du sang dont les liens mystérieux
tiennent à tout notre être ; je

recevais des lettres de Raimond pleines d'affection, il me racontait les difficultés qu'il trouvait à dénaturer sa fortune pour venir me joindre ; mais sa persévérance dans ce projet était la même. Je l'aimais toujours ; mais quel ami pouvais-je comparer à mon père ! Le respect qu'il m'inspirait ne gênait pas ma confiance. J'avais foi aux paroles de mon père comme à un oracle, et les incertitudes qui sont malheureusement dans mon caractère cessaient toujours dès qu'il avait parlé. *le ciel nous a formés*, dit un écrivain anglais, *pour l'amour de ce qui est vénérable*. mon père n'a pas su, il n'a pu savoir à quel point je l'aimais, et ma fatale conduite a dû l'en faire douter. Cependant il a eu pitié de moi ; il m'a plaint en mourant de la douleur que me causerait sa

p254

perte. Ah ! Corinne, j'avance dans ce triste récit, soutenez mon courage, j'en ai besoin. -cher ami, lui dit Corinne, trouvez quelque douceur à montrer votre ame si noble et si sensible devant la personne du monde qui vous admire et vous chérit le plus. - il m'envoya pour ses affaires à Londres, reprit lord Nelvil, et je le quittai lorsque je ne devais plus le revoir, sans qu'aucun frémissement m'avertît de mon malheur. Il fut plus aimable que jamais dans nos derniers entretiens ; on dirait que l'ame des justes donne, comme les fleurs, plus de parfums vers le soir. Il m'embrassa les larmes aux yeux : il me disait souvent qu'à son âge tout était solennel ; mais moi je croyais à sa vie comme à la mienne, nos ames s'entendaient si bien, il était si jeune pour aimer, que je ne songeais pas à sa vieillesse. La confiance comme la crainte sont inexplicables dans les affections vives. Mon

p255

père m' accompagna cette fois jusqu' au
seuil de la porte de son château, de ce
château que j' ai revu depuis désert et
dévasté comme mon triste coeur.
Il n' y avait pas huit jours que j' étais
à Londres, quand je reçus de Madame
D' Arbigny la fatale lettre dont j' ai
retenu chaque mot. " hier, dix août,
disait-elle, mon frère a été massacré
aux tuileries en défendant son roi.
Je suis proscrite, comme sa soeur, et
obligée de me cacher pour échapper
à mes persécuteurs. Le comte Raimond
avait pris toute ma fortune
avec la sienne, pour la faire passer
en Angleterre : l' avez-vous déjà reçue ?
Ou savez-vous à qui il l' a confiée
pour vous la remettre ? Je n' ai qu' un
mot de lui, écrit du château même,
au moment où il sut qu' on se disposait
à l' attaquer ; et ce mot me dit
seulement de m' adresser à vous pour
tout savoir. Si vous pouviez venir
ici pour m' emmener, vous me sauveriez

p256

peut-être la vie ; car les anglais
voyagent librement encore en
France ; et moi je ne puis obtenir un
passe-port ; le nom de mon frère me
rend suspecte. Si la malheureuse
soeur de Raimond vous intéresse
assez pour venir la chercher, vous
sarez à Paris, chez M De Maltigues,
mon parent, le lieu de ma
retraite. Mais si vous avez la généreuse
intention de me secourir, ne
perdez pas un instant pour l' accomplir ;
car on dit que la guerre peut
éclater d' un jour à l' autre entre nos
deux pays. "
représentez-vous l' effet que cette
lettre produisit sur moi. Mon ami massacré,
sa soeur au désespoir, et leur
fortune, disait-elle, entre mes mains,
bien que je n' en eusse pas reçu la
moindre nouvelle. Ajoutez à ces circonstances
le danger de Madame D' Arbigny,
et l' idée qu' elle avait que je
pouvais la servir en allant la chercher.

p257

Il ne me parut pas possible d' hésiter ;
et je partis à l' instant, en envoyant un
courrier à mon père, qui lui portait la
lettre que je venais de recevoir, et la
promesse qu' avant quinze jours je
serais revenu ! Par un hasard vraiment
cruel, l' homme que j' envoyai tomba
malade en route, et la seconde lettre
que j' écrivis à mon père de Douvres
lui arriva avant la première. Il sut
ainsi mon départ sans en connaître les
motifs, et, quand l' explication lui arriva,
il avait pris sur ce voyage une
inquiétude qui ne se dissipa point.
J' arrivai à Paris en trois jours ; j' y
appris que Madame D' Arbigny s' était
retirée dans une ville de province à
soixante lieues, et je continuai ma route
pour aller l' y rejoindre. Nous éprouvâmes
l' un et l' autre une profonde
émotion en nous revoyant : elle était
dans son malheur beaucoup plus aimable
qu' auparavant, parce qu' il y
avait dans ses manières moins d' art et

p258

de contrainte. Nous pleurâmes ensemble
son noble frère et les désastres publics !
Je m' informai avec anxiété de sa
fortune : elle me dit qu' elle n' en avait
aucune nouvelle ; mais, peu de jours
après, j' appris que le banquier auquel
le comte Raimond l' avait confiée la lui
avait rendue ; et ce qui est singulier,
je l' appris par un négociant de la ville
où nous étions, qui me le dit par hasard,
et m' assura que Madame D' Arbigny
n' avait jamais dû en être véritablement
inquiète. Je n' y compris rien,
et j' allai chez Madame D' Arbigny
pour lui demander ce que cela signifiait. Je
trouvai chez elle un de ses parens,
M De Maltigues, qui me dit, avec une
promptitude et un sang-froid remarquables,
qu' il arrivait à l' instant même

de Paris pour apporter à Madame D' Arbigny
la nouvelle du retour du banquier
qu' elle croyait parti pour l' Angleterre,
et dont elle n' avait pas entendu
parler depuis un mois. Madame

p259

D' Arbigny confirma ce qu' il disait, et
je la crus ; mais en me rappelant
qu' elle a constamment trouvé des prétextes
pour ne pas me montrer le prétendu
billet de son frère dont elle me
parlait dans sa lettre, j' ai compris depuis
qu' elle s' était servi d' une ruse pour
m' inquiéter sur sa fortune.

Au moins est-il vrai qu' elle était
riche, et que dans son désir de m' épouser
il ne se mêlait aucun motif intéressé ;
mais le grand tort de Madame
D' Arbigny était de faire une entreprise
du sentiment, de mettre de l' adresse
là où il suffisait d' aimer, et de dissimuler
sans cesse quand il eût mieux
valu montrer tout simplement ce qu' elle
éprouvait. Car elle m' aimait alors autant
qu' on peut aimer quand on combine
ce qu' on fait, presque ce que l' on
pense, et que l' on conduit des relations
du coeur comme des intrigues politiques.
La tristesse de Madame D' Arbigny

p260

ajoutait encore à ses charmes extérieurs,
et lui donnait une expression
touchante qui me plaisait extrêmement.
Je lui avais formellement déclaré que
je ne me marierais point sans le consentement
de mon père ; mais je ne
pouvais m' empêcher de lui exprimer
les transports que sa figure séduisante
excitait en moi ; et comme il entraît
dans ses projets de me captiver à tout
prix, je crus entrevoir qu' elle n' était
pas invariablement résolue à repousser
mes désirs ; et maintenant que je me
retrace ce qui s' est passé entre nous, il
me semble qu' elle hésitait par des motifs

étrangers à l' amour, et que ses combats apparens étaient des délibérations secrètes. Je me trouvais seul avec elle tout le jour, et, malgré les résolutions que la délicatesse m' inspirait, je ne pus résister à mon entraînement, et Madame D' Arbigny m' imposa tous les devoirs en m' accordant tous les droits. Elle me montra plus de douleur

p261

et de remords que peut-être elle n' en avait réellement, et me lia fortement à son sort par son repentir même.

Je voulais la mener en Angleterre avec moi, la faire connaître à mon père, et le conjurer de consentir à mon union avec elle ; mais elle se refusait à quitter la France sans que je fusse son époux. Peut-être avait-elle raison en cela ; mais sachant bien de tout temps que je ne pouvais me résoudre à l' épouser sans l' aveu de mon père, elle avait tort dans les moyens qu' elle prenait et pour ne pas partir, et pour me retenir malgré les devoirs qui me rappelaient en Angleterre.

Quand la guerre fut déclarée entre les deux pays, mon désir de quitter la France devint plus vif, et les obstacles que Madame D' Arbigny y opposait se multiplièrent. Tantôt elle ne pouvait obtenir un passe-port ; tantôt, si je voulais partir seul, elle m' assurait qu' elle serait compromise en restant

p262

en France après mon départ, parce qu' on la soupçonnerait d' être en correspondance avec moi. Cette femme si douce, si mesurée, se livrait par moment à des accès de désespoir qui bouleversaient entièrement mon ame. Elle employait les attraits de sa figure et les grâces de son esprit pour me plaire, et sa douleur pour m' intimider. Peut-être les femmes ont-elles tort

de commander au nom des larmes, et
d' asservir ainsi la force à leur faiblesse.
Mais quand elles ne craignent pas
d' employer ce moyen, il réussit presque
toujours, au moins pour un temps.
Sans doute le sentiment s' affaiblit par
l' empire même que l' on usurpe sur lui,
et la puissance des pleurs trop souvent
exercée refroidit l' imagination. Mais il
y avait en France dans ce temps mille
occasions de ranimer l' intérêt et la pitié.
La santé de Madame D' Arbigny paraissait
aussi tous les jours plus faible ;
et c' est encore un terrible moyen de

p263

domination pour les femmes que la
maladie. Celles qui n' ont pas comme
vous, Corinne, une juste confiance
dans leur esprit et dans leur ame, ou
celles qui ne sont pas, comme nos anglaises,
si fières et si timides que la
feinte leur est impossible, ont recours
à l' art pour inspirer l' attendrissement ;
et le mieux que l' on puisse attendre
d' elles alors, c' est que leur dissimulation
ait pour cause un sentiment vrai.
Un tiers se mêlait à mon insçu de
mes relations avec Madame D' Arbigny ;
c' était M De Maltigues : elle lui plaisait ;
il ne demandait pas mieux que
de l' épouser. Mais une immoralité réfléchie
le rendait indifférent à tout ; il
aimait l' intrigue comme un jeu, même
quand le but ne l' intéressait pas, et
secondait Madame D' Arbigny dans le
désir qu' elle avait de s' unir à moi,
quitte à déjouer ce projet si l' occasion
de servir le sien se présentait. C' était
un homme pour qui j' avais un singulier

p264

éloignement : à peine âgé de trente ans,
ses manières et son extérieur étaient
d' une sécheresse remarquable. En Angleterre,
où l' on nous accuse d' être
froids, je n' ai rien vu de comparable

au sérieux de son maintien quand il entra dans une chambre. Je ne l'aurais jamais pris pour un français s'il n'avait pas eu le goût de la plaisanterie, et un besoin de parler très-bizarre dans un homme qui paraissait blasé sur tout, et qui mettait cette disposition en système. Il prétendait qu'il était né très-sensible, très-enthousiaste, mais que la connaissance des hommes dans la révolution de France l'avait détrompé de tout cela. Il avait aperçu, disait-il, qu'il n'y avait de bon dans ce monde que la fortune ou le pouvoir, ou tous les deux, et que les amitiés, en général, devaient être considérées comme des moyens qu'il faut prendre ou quitter selon les circonstances. Il était assez habile dans la pratique de

p265

cette opinion ; il n'y faisait qu'une faute, c'était de la dire ; mais bien qu'il n'eût pas comme les français d'autrefois, le désir de plaire, il lui restait le besoin de faire effet par la conversation, et cela le rendait très-imprudent. Bien différent en cela de Madame D'Arbigny, qui voulait atteindre son but, mais qui ne se trahissait point comme M De Maltigues, en cherchant à briller par l'immoralité même. Entre ces deux personnes, ce qui était bizarre, c'est que la femme sensible cachait bien son secret, et que l'homme froid ne savait pas se taire. Tel qu'il était, ce M De Maltigues, il avait un ascendant singulier sur Madame D'Arbigny, il la devinait, ou bien elle lui confiait tout ; cette femme habituellement dissimulée avait peut-être besoin de faire de temps en temps une imprudence comme pour respirer ; au moins est-il certain que, quand M De Maltigues la regardait durement, elle

p266

se troublait toujours ; s' il avait l' air mécontent, elle se levait pour le prendre à part ; s' il sortait avec humeur, elle s' enfermait presque à l' instant pour lui écrire. Je m' expliquais cette puissance de M De Maltigues sur Madame D' Arbigny, parce qu' il la connaissait dès son enfance, et dirigeait ses affaires depuis qu' elle n' avait pas de plus proche parent que lui ; mais le principal motif des ménagemens de Madame D' Arbigny pour M De Maltigues, c' était le projet qu' elle avait formé, et que j' appris trop tard, de l' épouser si je la quittais, car elle ne voulait à aucun prix passer pour une femme abandonnée. Une telle résolution devrait faire croire qu' elle ne m' aimait pas, et cependant elle n' avait pour me préférer aucune raison que le sentiment. Mais elle avait mêlé toute sa vie le calcul à l' entraînement, et les prétentions factices de la société aux affections naturelles. Elle pleurait parce qu' elle était

p267

émue ; mais elle pleurait aussi parce que c' est ainsi qu' on attendrit. Elle était heureuse d' être aimée, parce qu' elle aimait, mais aussi parce que cela fait honneur dans le monde ; elle avait de bons sentimens quand elle était toute seule, mais elle n' en jouissait pas si elle ne pouvait les faire tourner au profit de son amour-propre ou de ses désirs. C' était une personne formée par et pour la bonne compagnie, et qui avait cet art de travailler le vrai qui se rencontre si souvent dans les pays où le désir de produire de l' effet par ses sentimens est plus vif que ces sentimens mêmes.

Je n' avais pas, depuis long-temps, de nouvelles de mon père, parce que la guerre avait interrompu sa correspondance avec moi. Une lettre enfin m' arriva par une occasion ; il m' adjurait de partir au nom de mon devoir et de sa tendresse ; il me déclarait en même temps, de la manière la plus

formelle, que si j' épousais Madame D' Arbigny, je lui causerais une douleur mortelle, et me demandait au moins de revenir libre en Angleterre, et de ne me décider qu' après l' avoir entendu. Je lui répondis à l' instant, en lui donnant ma parole d' honneur que je ne me marierais pas sans son consentement, et l' assurant que dans peu je le rejoindrais. Madame D' Arbigny employa d' abord la prière, puis le désespoir pour me retenir, et voyant enfin qu' elle ne réussissait pas, je crois qu' elle eut recours à la ruse ; mais comment alors aurais-je pu le soupçonner ! Un matin elle arriva chez moi, pâle, échevelée, et se jeta dans mes bras en me suppliant de la protéger : elle paraissait mourir de frayeur. à peine pus-je comprendre, à travers son émotion, que l' ordre était venu de l' arrêter, comme soeur du comte Raimond, et qu' il fallait que je lui trouvasse un asile pour la dérober à ceux qui la poursuivaient.

à cette époque même des femmes avaient péri, et toutes les terreurs paraissaient naturelles. Je la menai chez un négociant qui m' était dévoué ; je l' y cachai, je crus la sauver, et M De Maltigues et moi nous avons seuls le secret de sa retraite. Comment dans cette situation ne pas s' intéresser vivement au sort d' une femme ! Comment se séparer d' une personne proscrite ! Quel est le jour, quel est le moment où il se peut qu' on lui dise : -vous avez compté sur mon appui et je vous le retire. -cependant le souvenir de mon père me poursuivait continuellement, et dans plusieurs occasions j' essayai d' obtenir de Madame D' Arbigny la permission de partir seul ; mais elle me menaça de se livrer à ses assassins si je la quittais, et sortit deux fois en plein jour, dans un trouble affreux qui me pénétra de douleur et de

crainte. Je la suivis dans la rue, en la conjurant en vain de revenir. Heureusement, par hasard, ou à dessein, nous rencontrâmes chaque fois M De Maltigues, et il la ramena, en lui faisant sentir l' imprudence de sa conduite. Alors je me résignai à rester, et j' écrivis à mon père en motivant, autant que je le pus, ma conduite ; mais je rougissais d' être en France, au milieu des événemens affreux qui s' y passaient, et lorsque mon pays était en guerre avec les français.

M De Maltigues se moquait souvent de mes scrupules ; mais, tout spirituel qu' il était, il ne prévoyait pas, ou ne se donnait pas la peine d' observer l' effet de ses plaisanteries ; car elles réveillaient en moi tous les sentimens qu' il voulait éteindre. Madame D' Arbigny remarquait bien l' impression que je recevais, mais elle n' avait point d' empire sur M De Maltigues, qui se décidait souvent par le caprice, au défaut de l' intérêt. Elle recourait pour m' attendrir à sa douleur véritable, à sa douleur

p271

exagérée ; elle se servait de la faiblesse de sa santé autant pour plaire que pour toucher, car elle n' était jamais plus attrayante que quand elle s' évanouissait à mes pieds. Elle savait embellir sa beauté comme tout le reste de ses agrémens, et ses charmes extérieurs eux-mêmes étaient habilement combinés avec ses émotions pour me captiver. Je vivais ainsi toujours troublé, toujours incertain, tremblant quand je recevais une lettre de mon père, plus malheureux encore quand je n' en recevais pas, retenu par l' attrait que je ressentais pour Madame D' Arbigny et surtout par la peur de son désespoir ; car, par un mélange singulier, c' était la personne la plus douce dans l' habitude de la vie, la plus égale, souvent même la plus enjouée, et néanmoins la plus violente dans une scène. Elle voulait enchaîner par le bonheur et par la crainte, et transformait

p272

ainsi toujours son naturel en moyen. Un jour, c' était au mois de septembre 1793, il y avait plus d' un an déjà que j' étais en France, je reçus une lettre de mon père, conçue en peu de mots ; mais ces mots étaient si sombres et si douloureux, qu' il faut, Corinne, m' épargner de vous les dire, ils me feraient trop de mal. Mon père était déjà malade, mais il ne me le dit pas, sa délicatesse et sa fierté l' en empêchèrent. Cependant toute sa lettre exprimait tant de douleur, et sur mon absence et sur la possibilité de mon mariage avec Madame D' Arbigny, que je ne conçois pas encore comment, en la lisant, je n' ai pas prévu le malheur dont j' étais menacé. Je fus assez ému néanmoins pour ne plus hésiter, et j' allai chez Madame D' Arbigny, parfaitement décidé à prendre congé d' elle. Elle aperçut bien vite que mon parti était pris, et, se recueillant en elle-même, tout à coup elle se leva et me dit : -avant de partir

p273

il faut que vous sachiez un secret que je rougissais de vous avouer. Si vous m' abandonnez, ce ne sera pas moi seule que vous ferez mourir, et le fruit de ma honte et de mon coupable amour périra dans mon sein avec moi. -rien ne peut exprimer l' émotion que j' éprouvai ; ce devoir sacré, ce devoir nouveau s' empara de toute mon ame, et je fus soumis à Madame D' Arbigny comme l' esclave le plus dévoué. Je l' aurais épousée, comme elle le voulait, s' il ne se fût pas rencontré dans ce moment les plus grands obstacles à ce qu' un anglais pût se marier en France, en déclarant, comme il le fallait, son nom à l' officier civil. J' ajournai donc notre union jusqu' au moment où nous pourrions aller ensemble

en Angleterre, et je résolu de ne pas quitter Madame D' Arbigny jusqu' alors : elle se calma d' abord, quand elle fut tranquilisée sur le danger prochain de mon départ ; mais elle recommença

p274

bientôt après à se plaindre et à se montrer tour à tour blessée et malheureuse, de ce que je ne surmontais pas toutes les difficultés pour l' épouser. J' aurais fini par céder à sa volonté ; j' étais tombé dans la mélancolie la plus profonde ; je passais des jours entiers chez moi, sans pouvoir en sortir ; j' étais en proie à une idée que je ne m' avouais jamais et qui me persécutait toujours. J' avais un pressentiment de la maladie de mon père, et je ne voulais pas croire à mon pressentiment, que je prenais pour une faiblesse. Par une bizarrerie, résultat de l' effroi que me causait la douleur de Madame D' Arbigny, je combattais mon devoir comme une passion, et ce qu' on aurait pu croire une passion me tourmentait comme un devoir. Madame D' Arbigny m' écrivait sans cesse pour m' engager à venir chez elle ; j' y venais, et quand je la voyais, je ne lui parlais pas de son état, parce que je n' aimais pas à rappeler ce qui

p275

lui donnait des droits sur moi ; il me semble à présent qu' elle aussi m' en parlait moins qu' elle n' aurait dû le faire ; mais je souffrais trop alors pour rien remarquer.

Enfin, une fois que j' étais resté trois jours chez moi, dévoré de remords, écrivant vingt lettres à mon père et les déchirant toutes, M De Maltigues, qui ne venait guère me voir, parce que nous ne nous convenions pas, arriva, député par Madame D' Arbigny pour m' arracher à ma solitude ; mais s' intéressant assez peu, comme vous allez

en juger, au succès de son ambassade.
Il aperçut en entrant, avant que
j' eusse eu le temps de le cacher, que
j' avais le visage couvert de larmes.
-à quoi bon cette douleur, mon cher,
me dit-il ? Quittez ma cousine, ou bien
épousez-la : ces deux partis sont également
bons, puisqu' ils en finissent. -il
y a des situations dans la vie, lui
répondis-je, où même en se sacrifiant on

p276

ne sait pas encore comment remplir
tous ses devoirs. -c' est qu' il ne faut
pas se sacrifier, reprit M De Maltigues ;
je ne connais, quant à moi, aucune
circonstance où cela soit nécessaire : avec
de l' adresse on se tire de tout ; l' habileté
est la reine du monde. -ce n' est
pas l' habileté que j' envie, lui dis-je ;
mais je voudrais au moins, je vous le
répète, en me résignant à n' être pas
heureux, ne pas affliger ce que j' aime.
-croyez-moi, dit M De Maltigues,
ne mêlez pas à cette oeuvre difficile qu' on
appelle vivre le sentiment qui la complique
encore plus : c' est une maladie
de l' ame, j' en suis atteint quelquefois
tout comme un autre ; mais quand elle
m' arrive, je me dis que cela passera,
et je me tiens toujours parole. -mais,
lui répondis-je, en cherchant à rester
comme lui dans les idées générales, car
je ne pouvais ni ne voulais lui témoigner
aucune confiance ; quand on pourrait
écarter le sentiment, il resterait

p277

toujours l' honneur et la vertu, qui
s' opposent souvent à nos désirs en tout
genre. -l' honneur, reprit M De Maltigues :
entendez-vous, par l' honneur,
se battre quand on est insulté ? à cet
égard il n' y a pas de doute ; mais sous
tous les autres rapports, quel intérêt
aurait-on à se laisser entraver par mille
délicatesses vaines ? -quel intérêt !

Interrompis-je, il me semble
que ce n' est pas là le mot dont il
s' agit. -à parler sérieusement, continua
M De Maltigues, il en est peu
qui aient un sens aussi clair ; je sais bien
qu' autrefois l' on disait : *un honorable
malheur, un glorieux revers*. mais
aujourd' hui que tout le monde est persécuté,
les coquins, comme ce qu' on
est convenu d' appeler les honnêtes
gens, il n' y a de différence dans ce
monde qu' entre les oiseaux pris au filet
et ceux qui y ont échappé. -je crois
à une autre différence, lui répondis-je,
la prospérité méprisée et les revers

p278

honorés par l' estime des hommes de
bien. -trouvez-les-moi donc, reprit
M De Maltigues, ces hommes de bien
qui vous consolent de vos peines par
leur courageuse estime ; il me semble,
au contraire, que la plupart des
personnes soi-disant vertueuses, si vous
êtes heureux, vous excusent, si vous
êtes puissant, vous aiment. C' est très-beau
sans doute à vous de ne pas savoir
contrarier un père, qui devrait à présent
ne plus se mêler de vos affaires ;
mais il ne faudrait pas pour cela perdre
votre vie ici de toutes les façons ; quant
à moi, quoi qu' il m' arrive, je veux à
tout prix épargner à mes amis le chagrin
de me voir souffrir, et à moi le
spectacle du visage alongé de la consolation.
-je croyais, interrompis-je
vivement, que le but de la vie d' un
honnête homme n' était pas le bonheur,
qui ne sert qu' à lui, mais la vertu qui
sert aux autres. -la vertu, la vertu...
dit M De Maltigues, en hésitant un

p279

peu, puis se décidant à la fin, c' est un
langage pour le vulgaire, que les augures
ne peuvent se parler entre eux
sans rire. Il y a de bonnes ames que de

certains mots, de certains sons harmonieux
remuent encore, c' est pour elles
que l' on fait jouer l' instrument ; mais
toute cette poésie que l' on appelle la
conscience, le dévouement, l' enthousiasme,
a été inventée pour consoler
ceux qui n' ont pas su réussir dans le
monde ; c' est comme le *de profundis*
que l' on chante pour les morts. Les
vivans, quand ils sont dans la prospérité,
ne sont pas du tout curieux d' obtenir
ce genre d' hommage.

Je fus tellement irrité de ce discours,
que je ne pus m' empêcher de dire avec
hauteur : -je serais fâché, monsieur,
si j' avais des droits sur la maison de
Madame D' Arbigny, qu' elle reçût chez
elle un homme qui se permet une telle
manière de penser et de s' exprimer.
-vous pouvez à cet égard, répondit

p280

M De Maltigues, quand il en sera
temps, décider ce qui vous plaira ;
mais si ma cousine m' en croit, elle
n' épousera point un homme qui se montre
si malheureux de la possibilité de cette
union ; depuis long-temps, elle peut
vous le dire, je lui reproche sa faiblesse
et tous les moyens qu' elle emploie pour
un but qui n' en vaut pas la peine. -
à ce mot, que l' accent rendait encore
plus insultant, je fis signe à M De
Maltigues de sortir avec moi, et pendant
le chemin je dois dire qu' il continuait
à développer son système avec le plus
grand sang-froid du monde ; et pouvant
mourir dans peu d' instans, il ne
disait pas un mot qui fût ni religieux
ni sensible. -si j' avais donné dans
toutes vos fadaïses, à vous autres jeunes
gens, me disait-il, pensez-vous que ce
qui se passe dans mon pays ne m' en
aurait pas guéri ? Quand avez-vous vu
que d' être scrupuleux à votre manière
servît à rien ? -je conviens avec vous,

p281

lui dis-je, que dans votre pays à présent cela sert un peu moins qu' ailleurs ; mais avec le temps, ou par-delà le temps, tout a sa récompense. -oui, reprit M De Maltigues, en faisant entrer le ciel dans ses calculs. -et pourquoi pas ? Lui dis-je, l' un de nous va peut-être savoir ce qui en est. -si c' est moi qui dois mourir, continua-t-il en riant, je suis bien sûr que je n' en saurai rien ; si c' est vous, vous ne reviendrez pas pour éclairer mon ame. -en chemin je pensai que si j' étais tué par M De Maltigues, je n' avais pris aucune précaution pour faire savoir mon sort à mon père, ni pour donner à Madame D' Arbigny une partie de ma fortune à laquelle je lui croyais des droits. Pendant que je faisais ces réflexions, nous passâmes devant la maison de M De Maltigues, et je lui demandai la permission d' y monter pour écrire deux lettres ; il y consentit : et lorsque nous continuâmes notre route

p282

pour sortir de la ville, je les lui remis et je lui parlai de Madame D' Arbigny avec beaucoup d' intérêt en la lui recommandant comme à un ami que je croyais sûr. Cette preuve de confiance le toucha, car il faut observer, à la gloire de l' honnêteté, que les hommes qui professent le plus ouvertement l' immoralité sont très-flattés si par hasard on leur donne une marque d' estime : la circonstance aussi dans laquelle nous nous trouvions était assez grave pour que M De Maltigues en fût peut-être ému ; mais comme pour rien au monde il n' aurait voulu qu' on le remarquât, il dit en plaisantant ce qui lui était inspiré, je le crois, par un sentiment plus sérieux. -vous êtes une honnête créature, mon cher Nelvil, je veux faire pour vous quelque chose de généreux, on dit que cela porte bonheur, et la générosité est en effet une qualité si enfantine qu' elle doit être plutôt récompensée

p283

dans le ciel que sur la terre.
Mais avant de vous servir, il faut que
nos conditions soient bien faites ; quoi
que je vous dise, nous ne nous en battons
pas moins. -je répondis à ces
mots par un consentement très-dédaigneux,
à ce que je crois, car je trouvais
la précaution oratoire au moins
inutile. M De Maltigues continua d' un
ton sec et dégagé. -Madame D' Arbigny
ne vous convient pas, vos caractères
n' ont aucun rapport ensemble ; votre
père, d' ailleurs, serait désespéré si
vous faisiez ce mariage, et vous seriez
désespéré d' affliger votre père ; il vaut
donc mieux que, si je vis, ce soit moi
qui épouse Madame D' Arbigny, et si
vous me tuez, il vaut mieux encore
qu' elle en épouse un troisième ; car
c' est une personne d' une haute sagesse
que ma cousine, et qui, lors même
qu' elle aime, prend toujours de sages
précautions pour le cas où on ne l' aimerait
plus. Vous apprendrez tout cela

p284

par ses lettres, je vous les laisse après
moi ; vous les trouverez dans mon secrétaire
dont voici la clef. Je suis lié
avec ma cousine depuis qu' elle est au
monde, et vous savez que, bien qu' elle
soit très-mystérieuse, elle ne me cache
aucun de ses secrets ; elle croit que je
ne dis que ce que je veux ; il est vrai que
je ne suis entraîné par rien ; mais aussi je
ne mets pas d' importance à grand' chose,
et je pense que nous autres hommes
nous nous devons de ne nous rien taire
à l' égard des femmes. Aussi-bien si je
meurs, c' est pour les beaux yeux de Madame
D' Arbigny que cet accident m' arrivera,
et quoique je sois prêt à périr
pour elle de bonne grâce, je ne lui suis
pas trop obligé de la situation où elle
m' a mis par sa double intrigue. Au

reste, ajouta-t-il, il n' est pas dit que vous me tuerez ; -et en achevant ces mots, comme nous étions hors de la ville, il tira son épée et se mit en garde.

p285

Il avait parlé avec une vivacité singulière, et j' étais resté confondu de ce qu' il m' avait dit. L' approche du danger, sans le troubler, l' animait pourtant davantage, et je ne pouvais deviner si c' était la vérité qu' il trahissait, ou le mensonge qu' il forgeait pour se venger. Néanmoins, dans cette incertitude, je ménageai beaucoup sa vie, il était moins adroit que moi dans les exercices du corps, et dix fois j' aurais pu lui plonger mon épée dans le coeur, mais je me contentai de le blesser au bras, et de le désarmer. Il parut sensible à mon procédé, et je lui rappelai, en le conduisant chez lui, la conversation qui avait précédé l' instant où nous nous étions battus. Il me dit alors : -je suis fâché d' avoir trahi la confiance de ma cousine ; le péril est comme le vin, il monte la tête ; mais enfin, je m' en console ; car vous n' auriez pas été heureux avec Madame D' Arbigny ; elle est trop rusée pour

p286

vous. Moi, cela m' est égal, car bien que je la trouve charmante, et que son esprit me plaise extrêmement, elle ne me fera jamais rien faire à mon détriment, et nous nous servirons très-bien en tout, parce que le mariage rendra nos intérêts communs. Mais vous, qui êtes romanesque, vous auriez été sa dupe. Il ne tenait qu' à vous de me tuer, et je vous dois la vie ; je ne puis donc vous refuser les lettres que je vous avais promises après ma mort. Lisez-les, partez pour l' Angleterre, et ne soyez pas trop tourmenté des chagrins

de Madame D' Arbigny. Elle pleurera,
parce qu' elle vous aime ; mais elle se
consolera, parce que c' est une femme
assez raisonnable pour ne pas vouloir
être malheureuse, et surtout passer
pour l' être. Dans trois mois elle sera
Madame De Maltigues. -tout ce qu' il
me disait était vrai ; les lettres qu' il me
montra le prouvèrent. Je restai convaincu
que Madame D' Arbigny n' était

p287

point dans l' état qu' elle avait feint de
m' avouer en rougissant pour me contraindre
à l' épouser, et qu' elle m' avait
à cet égard indignement trompé. Sans
doute elle m' aimait, puisqu' elle le disait
dans ses lettres à M De Maltigues lui-même ;
mais elle le flattait avec tant
d' art mais elle lui laissait tant d' espérance
et montrait pour lui plaire un
caractère si différent de celui qu' elle
m' avait toujours fait voir, qu' il me fut
impossible de douter qu' elle ne le ménageât,
dans l' intention de l' épouser si
notre mariage n' avait pas lieu. Telle
était la femme, Corinne, qui m' a coûté
pour toujours le repos du coeur et de
la conscience !
Je lui écrivis en partant, et je ne la
revis plus : et comme M De Maltigues
l' avait prédit, j' ai su depuis qu' elle
l' avait épousé. Mais j' étais loin d' envisager
alors le malheur qui m' attendait ;
je croyais obtenir mon pardon de mon
père ; j' étais sûr qu' en lui disant combien

p288

j' avais été trompé, il m' aimerait
davantage, puisqu' il me saurait plus
à plaindre. Après un voyage de près d' un
mois, jour et nuit, à travers l' Allemagne,
j' arrivai en Angleterre plein de
confiance dans l' inépuisable bonté paternelle.
Corinne, en débarquant, un
papier public m' annonça que mon
père n' était plus ! Vingt mois se sont

passés depuis ce moment, et il est toujours
devant moi comme un fantôme
qui me poursuit. Les lettres qui formaient
ces mots : *lord Nelvil vient*
de mourir, ces lettres étaient
flamboyantes ; le feu du volcan qui est là
devant nous est moins effrayant qu'elles.
Ce n'est pas tout encore ; j'ai appris qu'il
était mort profondément affligé de mon
séjour en France, craignant que je ne
renonçasse à la carrière militaire, que
je n'épousasse une femme dont il pensait
peu de bien et que, me fixant
dans un pays en guerre avec le mien,
je ne me perdisse entièrement de réputation

p289

en Angleterre. Qui sait si ces
douloureuses pensées n'ont pas abrégé
ses jours ! Corinne, Corinne, ne suis-je
pas un assassin, ne le suis-je pas,
dites-le-moi ? -non, s'écria-t-elle, non, vous
n'êtes que malheureux ; c'est la bonté,
c'est la générosité qui vous ont entraîné.
Je vous respecte autant que je vous aime :
jugez-vous dans mon cœur, prenez-le
pour votre conscience. La douleur vous
égare : croyez celle qui vous chérit.
Ah ! L'amour, tel que je le sens, n'est
point une illusion, c'est parce que vous
êtes le meilleur, le plus sensible des
hommes, que je vous admire et vous
adore. -Corinne, lui dit Oswald, cet
hommage ne m'est pas dû ; mais il se
peut cependant que je ne sois pas si
coupable : mon père m'a pardonné
avant de mourir ; j'ai trouvé dans un
dernier écrit de lui, qui m'était adressé,
de douces paroles ; une lettre de moi
lui était parvenue, qui m'avait un peu
justifié ; mais le mal était fait, et la

p290

douleur qui venait de moi avait déchiré
son cœur.
Quand je rentrai dans son château,
quand ses vieux serviteurs m'entourèrent,

je repoussai leurs consolations,
je m' accusai devant eux, j' allai me prosterner
sur sa tombe, j' y jurai, comme
si le temps de réparer existait encore
pour moi, que jamais je ne me marierais
sans le consentement de mon père.
Hélas ! Que promettais-je à celui qui
n' était plus ! Que signifiaient alors ces
paroles de mon délire ! Je dois les
considérer au moins comme un engagement
de ne rien faire qu' il eût désapprouvé
pendant sa vie. Corinne,
chère amie, pourquoi ces mots vous
troublent-ils ? Mon père a pu me demander
le sacrifice d' une femme dissimulée,
qui ne devait qu' à son adresse
le goût qu' elle m' inspirait ; mais la
personne la plus vraie, la plus naturelle
et la plus généreuse, celle pour qui j' ai
senti le premier amour, celui qui purifie

p291

l' ame au lieu de l' égarer, pourquoi
les êtres célestes voudraient-ils me
séparer d' elle ?
Lorsque j' entrai dans la chambre de
mon père, je vis son manteau, son
fauteuil, son épée, qui étaient encore
là comme autrefois ; encore là : mais sa
place était vide, et mes cris l' appelaient
en vain ! Ce manuscrit, ce recueil de
ses pensées est tout ce qui me répond ;
vous en connaissez déjà quelques morceaux,
dit Oswald en le donnant à
Corinne ; je le porte toujours avec moi ;
lisez ce qu' il écrivait sur le devoir des
enfants envers leurs parens ; lisez, Corinne ;
votre douce voix me familiarisera
peut-être avec ces paroles. Corinne
obéit à la volonté d' Oswald et lut ce
qui suit :
" ah ! Qu' il faut peu de chose pour
rendre défiants d' eux-mêmes un père,
une mère avancés dans la vie ; ils
croient aisément qu' ils sont de trop sur
la terre. à quoi se croiraient-ils bons

p292

pour vous, qui ne leur demandez plus de conseils ? Vous vivez en entier dans le moment présent ; vous y êtes consigné par une passion dominante ; et tout ce qui ne se rapporte pas à ce moment vous paraît antique et suranné. Enfin, vous êtes tellement en votre personne, et de cœur et d'esprit, que, croyant former à vous seul un point historique, les ressemblances éternelles entre le temps et les hommes échappent à votre attention ; et l'autorité de l'expérience vous semble une fiction, ou une vaine garantie destinée uniquement au crédit des vieillards et aux dernières jouissances de leur amour-propre. Quelle erreur est la vôtre !

Le monde, ce vaste théâtre, ne change pas d'acteurs ; c'est toujours l'homme qui s'y montre en scène ; mais l'homme ne se renouvelle point, il se diversifie : et comme toutes ses formes sont dépendantes de quelques passions

p293

principales dont le cercle est depuis long-temps parcouru, il est rare que, dans les petites combinaisons de la vie privée, l'expérience, cette science du passé, ne soit la source féconde des enseignemens les plus utiles.

" honneur donc aux pères et aux mères, honneur à eux, honneur et respect, ne fût-ce que pour leur règne passé ; pour ce temps dont ils ont été seuls maîtres et qui ne reviendra plus ; ne fût-ce que pour ces années à jamais perdues, et dont ils portent sur le front l'auguste empreinte.

" voilà votre devoir, enfans présomptueux, et qui paraissez impatients de courir seuls dans la route de la vie.

Ils s'en iront, vous n'en pouvez douter, ces parens qui tardent à vous faire place ; ce père dont les discours ont encore une teinte de sévérité qui vous blesse ; cette mère dont le vieil âge vous impose des

soins qui vous importunent : ils s' en
ironent, ces surveillans attentifs de votre
enfance, et ces protecteurs animés
de votre jeunesse ; ils s' en ironent,
et vous chercherez en vain de meilleurs
amis ; ils s' en ironent, et dès qu' ils
ne seront plus, ils se présenteront à
vous sous un nouvel aspect ; car le
temps, qui vieillit les gens présens à
notre vue, les rajeunit pour nous
quand la mort les a fait disparaître ;
le temps leur prête alors un éclat qui
nous était inconnu : nous les voyons
dans le tableau de l' éternité où il n' y
a plus d' âge, comme il n' y a plus de
gradation ; et s' ils avaient laissé sur
la terre un souvenir de leur vertu,
nous les ornerions en imagination
d' un rayon céleste, nous les suivrions
de nos regards dans le séjour des élus,
nous les contemplerions dans ces
demeures de gloire et de félicité ; et,
près des vives couleurs dont nous
composerions leur sainte auréole,

nous nous trouverions effacés au milieu
même de nos beaux jours, au
milieu des triomphes dont nous
sommes le plus éblouis. "

Corinne, s' écria lord Nelvil avec une
douleur déchirante, pensez-vous que
c' est contre moi qu' il écrivait ces
éloquentes plaintes ? -non, non, répondit
Corinne ; vous savez qu' il vous chérissait,
qu' il croyait à votre tendresse ;
et je tiens de vous que ces réflexions
furent écrites long-temps avant que
vous eussiez eu le tort que vous vous
reprochez. écoutez plutôt, continua
Corinne, en parcourant le recueil
qu' elle avait encore entre les mains,
écoutez ces réflexions sur l' indulgence,
qui sont écrites quelques pages plus
loin :

" nous marchons dans la vie, environnés
de pièges et d' un pas chancelant ;
nos sens se laissent séduire par

des amorces trompeuses ; notre imagination
nous égare par de fausses

p296

lueurs ; et notre raison elle-même
reçoit chaque jour de l' expérience le
degré de lumière qui lui manquait
et la confiance dont elle a besoin.
Tant de dangers unis à une si grande
faiblesse ; tant d' intérêts divers, avec
une prévoyance limitée, une capacité
si restreinte ; enfin tant de choses
inconnues et une si courte vie : toutes
ces circonstances, toutes ces conditions
de notre nature, ne sont-elles
pas pour nous un avertissement du
haut rang que nous devons accorder
à l' indulgence dans l' ordre des vertus
sociales ? -hélas ! Où est-il l' homme
qui soit exempt de faiblesses ? Où
est-il l' homme qui n' ait aucun reproche
à se faire ? Où est-il l' homme
qui puisse regarder en arrière de sa
vie sans éprouver un seul remords
ou sans connaître aucun regret ?
Celui-là seul est étranger aux agitations
d' une ame timorée, qui ne s' est
jamais examiné lui-même, qui n' a

p297

jamais séjourné dans la solitude de
sa conscience. "
voilà, reprit Corinne, les paroles
que votre père vous adresse du haut
du ciel, voilà celles qui sont pour vous.
-cela est vrai, dit Oswald ; oui,
Corinne, vous êtes l' ange des consolations,
vous me faites du bien ; mais si j' avais
pu le voir un moment avant sa mort,
s' il avait su de moi que je n' étais pas
indigne de lui, s' il m' avait dit qu' il le
croyait, je ne serais pas agité par les
remords comme le plus criminel des
hommes ; je n' aurais pas cette conduite
vacillante, cette ame troublée qui ne
promet de bonheur à personne. Ne
m' accusez pas de faiblesse ; mais le

courage ne peut rien contre la conscience :
c' est d' elle qu' il vient ; comment pourrait-il
trionpher d' elle ? à présent
même que l' obscurité s' avance, il me
semble que je vois dans ces nuages les
sillons de la foudre qui me condamne.
Corinne ! Corinne ! Rassurez votre malheureux

p298

ami, ou laissez-moi couché
sur cette terre, qui s' entr' ouvrira peut-être
à mes cris, et me laissera pénétrer
jusqu' au séjour des morts. -

LIVRE XIII

p299

chapitre premier.
Lord Nelvil resta long-temps anéanti
après le récit cruel qui avait ébranlé
toute son ame. Corinne essaya doucement
de le rappeler à lui-même : la
rivière de feu qui tombait du Vésuve,
rendue visible enfin par la nuit, frappa
vivement l' imagination troublée d' Oswald.
Corinne profita de cette impression
pour l' arracher aux souvenirs qui
l' agitaient, et se hâta de l' entraîner avec
elle sur le rivage de cendres de la lave
enflammée.
Le terrain qu' ils traversèrent, avant
d' y arriver, fuyait sous leurs pas, et
semblait les repousser loin d' un séjour
ennemi de tout ce qui a vie : la nature

p300

n' est plus dans ces lieux en relation
avec l' homme. Il ne peut plus s' en
croire le dominateur ; elle échappe à
son tyran par la mort. Le feu du torrent
est d' une couleur funèbre ; néanmoins
quand il brûle les vignes ou les

arbres, on en voit sortir une flamme
claire et brillante ; mais la lave même est
sombre, telle qu' on se représente un
fleuve de l' enfer ; elle roule lentement
comme un sable noir de jour et rouge
la nuit. On entend, quand elle approche,
un petit bruit d' étincelles qui
fait d' autant plus de peur qu' il est léger,
et que la ruse semble se joindre à
la force : le tigre royal arrive ainsi
secrètement à pas comptés. Cette lave
avance, avance sans jamais se hâter et
sans perdre un instant ; si elle rencontre
un mur élevé, un édifice quelconque
qui s' oppose à son passage, elle s' arrête,
elle amoncèle devant l' obstacle ses torrens
noirs et bitumineux, et l' ensevelit
enfin sous ses vagues brûlantes. Sa

p301

marche n' est point assez rapide pour
que les hommes ne puissent pas fuir
devant elle ; mais elle atteint, comme
le temps, les imprudens et les vieillards
qui, la voyant venir lourdement
et silencieusement, s' imaginent qu' il
est aisé de lui échapper. Son éclat est
si ardent, que pour la première fois la
terre se réfléchit dans le ciel, et lui
donne l' apparence d' un éclair continu :
ce ciel, à son tour, se répète dans
la mer, et la nature est embrasée par
cette triple image du feu.
Le vent se fait entendre et se fait
voir par des tourbillons de flamme dans
le gouffre d' où sort la lave. On a peur
de ce qui se passe au sein de la terre,
et l' on sent que d' étranges fureurs la
font trembler sous nos pas. Les rochers
qui entourent la source de la lave sont
couverts de soufre, de bitume, dont
les couleurs ont quelque chose d' infernal.
Un vert livide, un jaune brun,
un rouge sombre, forment comme une

p302

dissonance pour les yeux, et tourmentent

la vue, comme l'ouïe serait
déchirée par ces sons aigus que faisaient
entendre les sorcières quand elles
appelaient, de nuit, la lune sur la terre.
Tout ce qui entoure le volcan rappelle
l'enfer, et les descriptions des
poètes sont sans doute empruntées de
ces lieux. C'est là que l'on conçoit comment
les hommes ont cru à l'existence
d'un génie malfaisant qui contrariait
les desseins de la providence. On a dû
se demander, en contemplant un tel
séjour, si la bonté seule présidait aux
phénomènes de la création, ou bien
si quelque principe caché forçait la
nature, comme l'homme, à la férocité.
-Corinne, s'écria lord Nelvil, est-ce
de ces bords infernaux que part la douleur ?
L'ange de la mort prend-il son
vol de ce sommet ? Si je ne voyais pas
ton céleste regard je perdrais ici jusqu'au
souvenir des oeuvres de la divinité
qui décorent le monde ; et cependant

p303

cet aspect de l'enfer, tout affreux
qu'il est, me cause moins d'effroi que
les remords du coeur. Tous les périls
peuvent être bravés, mais comment
l'objet qui n'est plus pourrait-il nous
délivrer des torts que nous nous
reprochons envers lui ? Jamais ! Jamais !
Ah ! Corinne, quelle parole de fer et
de feu ! Les supplices inventés par les
rêves de la souffrance, la roue qui
tourne sans cesse, l'eau qui fuit dès
qu'on veut en approcher, les pierres
qui retombent à mesure qu'on les soulève,
ne sont qu'une faible image pour
exprimer cette terrible pensée, l'impossible
et l'irréparable ! -
un silence profond régnait autour
d'Oswald et de Corinne ; leurs guides
eux-mêmes s'étaient retirés dans l'éloignement ;
et comme il n'y a près du cratère
ni animal, ni insecte, ni plante,
on n'y entendait que le sifflement de la
flamme agitée. Néanmoins, un bruit
de la ville arriva jusques dans ce lieu ;

c' était le son des cloches qui se faisait entendre à travers les airs : peut-être célébraient-elles la mort, peut-être annonçaient-elles la naissance ; n' importe, elles causèrent une douce émotion aux voyageurs. -cher Oswald, dit Corinne, quittons ce désert, redescendons vers les vivans ; mon ame est ici mal à l' aise. Toutes les autres montagnes, en nous rapprochant du ciel, semblent nous élever au-dessus de la vie terrestre ; mais ici je ne sens que du trouble et de l' effroi : il me semble voir la nature traitée comme un criminel, et condamnée, comme un être dépravé, à ne plus sentir le souffle bienfaisant de son créateur. Ce n' est sûrement pas ici le séjour des bons, allons-nous-en. Une pluie abondante tombait pendant que Corinne et lord Nelvil redescendaient vers la plaine. Leurs flambeaux étaient à chaque instant prêts à s' éteindre. Les lazzaroni les accompagnaient en poussant des cris continuels

qui pourraient inspirer de la terreur à qui ne saurait pas que c' est leur façon d' être habituelle. Mais ces hommes sont quelquefois agités par un superflu de vie dont ils ne savent que faire, parce qu' ils réunissent au même degré la paresse et la violence. Leur physionomie plus marquée que leur caractère semble indiquer un genre de vivacité dans lequel l' esprit et le coeur n' entrent pour rien. Oswald inquiet que la pluie ne fît du mal à Corinne, que la lumière ne leur manquât, enfin qu' elle ne fût exposée à quelques dangers, ne s' occupait plus que d' elle ; et cet intérêt si tendre remit son ame par degrés de l' état où l' avait jeté la confiance qu' il lui avait faite. Ils retrouvèrent leur voiture au pied de la montagne ; ils ne s' arrêtèrent point aux ruines d' Herculanium, qu' on a comme ensevelies de nouveau pour ne pas renverser la ville

de Portici qui est bâtie sur cette ville
ancienne. Ils arrivèrent à Naples vers

p307

minuit, et Corinne promet à lord
Nelvil, en le quittant, de lui remettre
le lendemain matin l'histoire de
sa vie.

Chapitre ii.

En effet, le lendemain matin, Corinne
voulut s'imposer l'effort qu'elle
avait promis, et bien que la connaissance
plus intime qu'elle avait acquise
du caractère d'Oswald redoublât son
inquiétude, elle sortit de sa chambre,
portant ce qu'elle avait écrit, tremblante,
et résolue néanmoins à le donner.

Elle entra dans le salon de l'auberge
où ils demeuraient tous les deux ;
Oswald y était, et venait de recevoir
des lettres de l'Angleterre. Une de ces
lettres était sur la cheminée, et l'écriture
frappa tellement Corinne, qu'avec
un trouble inexprimable elle lui demanda
de qui elle était ? -c'est de
lady Edgermond, répondit Oswald.
-vous êtes en correspondance avec

p308

elle ? Interrompit Corinne. -lord
Edgermond était l'ami de mon père,
reprit Oswald, et puisque le hasard m'a
fait vous parler d'elle, je ne vous
dissimulerai point que mon père avait
pensé qu'il pouvait me convenir un
jour d'épouser Lucile Edgermond sa
fille. -grand dieu ! S'écria Corinne,
et elle tomba sur une chaise, presque
évanouie.

-d'où vient cette émotion cruelle,
dit lord Nelvil ? Que pouvez-vous craindre
de moi, Corinne, quand je vous
aime avec idolâtrie ? Si mon père m'avait,
en mourant, demandé d'épouser
Lucile, sans doute je ne me croirais
pas libre, et je me serais éloigné de
votre charme irrésistible ; mais il n'a

fait que me conseiller ce mariage, en m' écrivant lui-même qu' il ne pouvait pas juger Lucile, puisqu' elle n' était encore qu' un enfant. Je ne l' ai vue moi-même qu' une fois, à peine alors avait-elle douze ans. Je n' ai pris avec sa mère

p309

aucun engagement avant de partir ; cependant les incertitudes, le trouble que vous avez pu remarquer dans ma conduite, venaient uniquement de ce désir de mon père : avant de vous connaître, je souhaitais de pouvoir l' accomplir, tout fugitif qu' il était, comme une espèce d' expiation envers lui, comme une manière de prolonger après sa mort l' empire de sa volonté sur mes résolutions ; mais vous avez triomphé de tout moi-même, et j' ai seulement besoin de me faire pardonner ce qui dans ma conduite a dû vous paraître de la faiblesse et de l' irrésolution. Corinne, on ne se relève jamais entièrement de la douleur que j' ai éprouvée : elle flétrit l' espérance, elle donne un sentiment de timidité pénible et douloureux ; la destinée m' a tant fait de mal, qu' alors même qu' elle semble m' offrir le plus grand bien, je me défie encore d' elle. Mais, chère amie, ces inquiétudes sont dissipées, je suis à toi

p310

pour toujours, à toi ! Je me dis que si mon père vous avait connue, c' est vous qu' il aurait choisie pour la compagne de ma vie, c' est vous... -arrêtez, s' écria Corinne, en fondant en pleurs je vous en conjure, ne me parlez pas ainsi. - pourquoi vous opposeriez-vous, dit lord Nelvil, au plaisir que je trouve à vous unir dans ma pensée avec le souvenir de mon père, à confondre ainsi dans mon coeur tout ce qui m' est cher et sacré. -vous ne le pouvez pas,

interrompt Corinne ; Oswald, je sais trop que vous ne le pouvez pas. -juste ciel, reprit lord Nelvil, qu' avez-vous à m' apprendre ? Donnez-moi cet écrit qui doit contenir l' histoire de votre vie, donnez-le-moi. -vous l' aurez, reprit Corinne ; mais, je vous en conjure, encore huit jours de grâce, seulement huit jours. Ce que j' ai appris ce matin m' oblige à quelques détails de plus. -comment, dit Oswald, quel rapport

p311

avez-vous ? ... -n' exigez pas que je vous réponde à présent, interrompt Corinne, bientôt vous saurez tous, et ce sera peut-être la fin, la terrible fin de mon bonheur ; mais, avant cet instant, je veux que nous voyions ensemble la campagne heureuse de Naples, avec un sentiment encore doux, avec une ame encore accessible à cette ravissante nature ; je veux consacrer, de quelque manière dans ces beaux lieux, l' époque la plus solennelle de ma vie : il faut que vous conserviez un dernier souvenir de moi, telle que j' étais, telle que j' aurais toujours été, si mon coeur s' était défendu de vous aimer. -ah ! Corinne, dit Oswald, que voulez-vous m' annoncer par ces paroles sinistres ? Il ne se peut pas que vous ayez rien à m' apprendre qui refroidisse et ma tendresse et mon admiration. Pourquoi donc prolonger encore de huit jours cette anxiété, ce mystère, qui semble élever une barrière entre

p312

nous ? -cher Oswald, je le veux, répondit Corinne, pardonnez-moi ce dernier acte de pouvoir ; bientôt vous seul déciderez de nous deux ; j' attendrai mon sort de votre bouche, sans murmurer, s' il est cruel : car je n' ai sur cette terre ni sentimens, ni liens qui me condamnent à survivre à votre

amour. -en achevant ces mots, elle sortit, en repoussant doucement avec sa main Oswald qui voulait la suivre.

p313

Chapitre iii.

Corinne avait résolu de donner une fête à lord Nelvil pendant les huit jours de délai qu' elle avait demandés ; et cette idée d' une fête s' unissait pour elle aux sentimens les plus mélancoliques. En examinant le caractère d' Oswald, il était impossible qu' elle ne fût pas inquiète de l' impression qu' il recevrait par ce qu' elle avait à lui dire. Il fallait juger Corinne en poète, en artiste, pour lui pardonner le sacrifice de son rang, de sa famille, de son pays, de son nom, à l' enthousiasme du talent et des beaux-arts. Lord Nelvil avait sans doute tout l' esprit nécessaire pour admirer l' imagination et le génie ; mais il croyait que les relations de la vie sociale devaient l' emporter sur tout, et que la première

p314

destination des femmes et même des hommes n' était pas l' exercice des facultés intellectuelles, mais l' accomplissement des devoirs particuliers à chacun. Les remords cruels qu' il avait éprouvés, en s' écartant de la ligne qu' il s' était tracée, avaient encore fortifié les principes sévères de moralité innés en lui. Les moeurs d' Angleterre, les habitudes et les opinions d' un pays où l' on se trouve si bien du respect le plus scrupuleux pour les devoirs, comme pour les lois, le retenaient dans des liens assez étroits à beaucoup d' égards ; enfin, le découragement qui naît d' une profonde tristesse fait aimer ce qui est dans l' ordre naturel, ce qui va de soi-même, et n' exige point de résolution nouvelle, ni de décision contraire aux circonstances qui nous sont marquées par le sort.

L' amour d' Oswald pour Corinne
avait modifié toute sa manière de sentir ;
mais l' amour n' efface jamais entièrement

p315

le caractère, et Corinne apercevait
ce caractère à travers la passion
qui en triomphait ; et peut-être même
le charme de lord Nelvil tenait-il
beaucoup à cette opposition entre sa nature
et son sentiment, opposition qui donnait
un nouveau prix à tous les témoignages
de sa tendresse. Mais l' instant
approchait où les inquiétudes fugitives
que Corinne avait constamment écartées,
et qui n' avaient mêlé qu' un trouble
léger et rêveur à la félicité dont
elle jouissait, devaient décider de sa vie.
Cette ame née pour le bonheur, accoutumée
aux sensations mobiles du
talent de la poésie, s' étonnait de l' âpreté,
de la fixité de la douleur ; un
frémissement que n' éprouvent point
les femmes résignées depuis long-temps
à souffrir agitait alors tout son être.
Cependant, au milieu de la plus
cruelle anxiété, elle préparait secrètement
une journée brillante qu' elle voulait
encore passer avec Oswald. Son

p316

imagination et sa sensibilité s' unissaient
ainsi d' une manière romanesque. Elle
invita les anglais qui étaient à Naples,
quelques napolitains et napolitaines
dont la société lui plaisait, et le matin
du jour qu' elle avait choisi pour être
tout à la fois et celui d' une fête et la
veille d' un aveu qui pouvait détruire à
jamais son bonheur, un trouble singulier
animait ses traits, et leur donnait
une expression toute nouvelle. Des
yeux distraits pouvaient prendre cette
expression si vive pour de la joie ; mais
ses mouvemens agités et rapides, ses
regards qui ne s' arrêtaient sur rien ne
prouvaient que trop à lord Nelvil ce

qui se passait dans son ame. C' est en vain qu' il essayait de la calmer par les protestations les plus tendres. -vous me direz cela dans deux jours, lui disait-elle, si vous pensez toujours de même : à présent ces douces paroles ne me font que du mal, -et elle s' éloignait de lui.

p317

Les voitures qui devaient conduire la société que Corinne avait invitée arrivèrent à la fin du jour, au moment où le vent de mer s' élève, et rafraîchissant l' air, permet à l' homme de contempler la nature. La première station de la promenade fut au tombeau de Virgile. Corinne et sa société s' y arrêterent avant de traverser la grotte de Pausilipe. Ce tombeau est placé dans le plus beau site du monde ; le golfe de Naples lui sert de perspective. Il y a tant de repos et de magnificence dans cet aspect, qu' on est tenté de croire que c' est Virgile lui-même qui l' a choisi ; ce simple vers des géorgiques aurait pu servir d' épitaphe :
illo virgilium me tempore dulcis alebat parthenope...
ses cendres y reposent encore, et la

p318

mémoire de son nom attire dans ce lieu les hommages de l' univers. C' est tout ce que l' homme, sur cette terre, peut arracher à la mort. Pétrarque a planté un laurier sur ce tombeau, et Pétrarque n' est plus, et le laurier se meurt. La foule des étrangers qui sont venus honorer la mémoire de Virgile ont écrit leurs noms sur les murs qui environnent l' urne. L' on est importuné par ces noms obscurs qui semblent là seulement pour troubler la paisible idée de solitude que ce séjour fait naître. Il n' y a que Pétrarque qui fût digne de laisser une trace durable

de son voyage au tombeau de Virgile.
On redescend en silence de cet asile
funéraire de la gloire : on se rappelle et
les pensées et les images que le talent
du poète a consacrées pour toujours.
Admirable entretien avec les races futures,
entretien que l' art d' écrire perpétue
et renouvelle ! Ténèbres de la
mort, qu' êtes-vous donc ? Les idées, les

p319

sentimens, les expressions d' un homme
subsistent, et ce qui était lui ne
subsisterait plus ! Non, une telle contradiction
dans la nature est impossible.
Oswald, dit Corinne à lord Nelvil,
les impressions que vous venez d' éprouver
préparent mal pour une fête ; mais
combien, ajouta-t-elle avec une sorte
d' exaltation dans le regard, combien
de fêtes se sont passées non loin des
tombeaux ! -chère amie, répondit
Oswald, d' où vient cette peine secrète
qui vous agite ? Confiez-vous à moi, je
vous ai dû six mois les plus fortunés de
ma vie ; peut-être aussi pendant ce
temps ai-je répandu quelque douceur
sur vos jours. Ah ! Qui pourrait être
impie envers le bonheur ! Qui pourrait
se ravir la jouissance suprême de faire
du bien à une ame telle que la vôtre !
Hélas ! C' est déjà beaucoup que de se
sentir nécessaire au plus humble des
mortels ; mais être nécessaire à Corinne,
croyez-moi, c' est trop de gloire,

p320

c' est trop de délices pour y renoncer.
-je crois à vos promesses, répondit Corinne ;
mais n' y a-t-il pas des momens
où quelque chose de violent et de bizarre
s' empare du coeur et accélère ses
battemens avec une agitation douloureuse. -
ils traversèrent la grotte de Pausilipe
aux flambeaux : on la passe ainsi, même
à l' heure de midi, car c' est une grotte
creusée sous la montagne pendant près

d' un quart de lieue, et lorsqu' on est au milieu, l' on aperçoit à peine le jour aux deux extrémités. Un retentissement extraordinaire se fait entendre sous cette longue voûte ; les pas des chevaux, les cris de leurs conducteurs, font un bruit étourdissant qui ne laisse dans la tête aucune pensée suivie. Les chevaux de Corinne traînaient sa voiture avec une étonnante rapidité, et cependant elle n' était pas encore contente de leur vitesse, et disait à lord Nelvil : -mon cher Oswald, comme ils avancent lentement !

p321

Faites donc qu' ils se pressent.
-d' où vous vient cette impatience, Corinne, répondit Oswald ? Autrefois, quand nous étions ensemble, vous ne cherchiez pas à précipiter les heures, vous en jouissiez. -à présent, dit Corinne, il faut que tout se décide ; il faut que tout arrive à son terme ; et je me sens le besoin de tout hâter, fût-ce ma mort. -
au sortir de la grotte on éprouve une vive sensation de plaisir en retrouvant le jour et la nature, et quelle nature que celle qui s' offre alors aux regards ! Ce qui manque souvent à la campagne d' Italie, ce sont les arbres ; l' on en voit dans ce lieu en abondance. La terre d' ailleurs y est couverte de tant de fleurs, que c' est le pays où l' on peut le mieux se passer de ces forêts qui sont la plus grande beauté de la nature dans toute autre contrée. La chaleur est si grande à Naples qu' il est impossible de se promener, même à l' ombre, pendant

p322

le jour ; mais le soir ce pays ouvert, entouré par la mer et le ciel, s' offre en entier à la vue, et l' on respire sa fraîcheur de toutes parts. La transparence de l' air, la variété des sites, les formes pittoresques des montagnes

caractérisent si bien l' aspect du royaume de Naples, que les peintres en dessinent les paysages de préférence. La nature a dans ce pays une puissance et une originalité que l' on ne peut expliquer par aucun des charmes que l' on recherche ailleurs.

-je vous fais passer, dit Corinne à ceux qui l' accompagnaient, sur les bords du lac d' Averno, près du Phlégéon, et voilà devant vous le temple de la sibylle de Cumès. Nous traversons les lieux célèbres sous le nom des délices de Bayes ; mais je vous propose de ne pas vous y arrêter dans ce moment. Nous recueillerons les souvenirs de l' histoire et de la poésie qui nous entourent ici quand nous serons arrivés

p323

dans un lieu d' où nous pourrions les apercevoir tous à la fois. - c' était sur le cap Misène que Corinne avait fait préparer les danses et la musique. Rien n' était plus pittoresque que l' arrangement de cette fête. Tous les matelots de Bayes étaient vêtus avec des couleurs vives et bien contrastées ; quelques orientaux qui venaient d' un bâtiment levantin, alors dans le port, dansaient avec des paysannes des îles voisines d' Ischia et de Procida, dont l' habillement a conservé de la ressemblance avec le costume grec ; des voix parfaitement justes se faisaient entendre dans l' éloignement, et les instrumens se répondaient derrière les rochers, d' échos en échos, comme si les sons allaient se perdre dans la mer. L' air qu' on respirait était ravissant ; il pénétrait l' ame d' un sentiment de joie qui animait tous ceux qui étaient là, et s' empara même de Corinne. On lui proposa de se mêler à la danse des paysannes,

p324

et d' abord elle y consentit avec

plaisir ; mais à peine eut-elle commencé, que les sentimens les plus sombres lui rendirent odieux les amusemens auxquels elle prenait part, et s' éloignant rapidement de la danse et de la musique, elle alla s' asseoir à l' extrémité du cap sur le bord de la mer. Oswald se hâta de l' y suivre ; mais comme il arrivait près d' elle, la société qui les accompagnait le rejoignit aussitôt pour supplier Corinne d' improviser dans ce beau lieu. Son trouble était tel en ce moment, qu' elle se laissa ramener vers le tertre élevé où l' on avait placé sa lyre, sans pouvoir réfléchir à ce qu' on attendait d' elle.

p325

Chapitre iv.
Cependant Corinne souhaitait que Oswald l' entendît encore une fois, comme au jour du capitole, avec tout le talent qu' elle avait reçu du ciel ; si ce talent devait être perdu pour jamais, elle voulait que ses derniers rayons, avant de s' éteindre, brillassent pour celui qu' elle aimait. Ce désir lui fit trouver dans l' agitation même de son ame l' inspiration dont elle avait besoin. Sa lyre était préparée, et tous ses amis impatiens de l' entendre. Le peuple même qui la connaissait de réputation, ce peuple qui dans le midi est par l' imagination bon juge de la poésie, entourait en silence l' enceinte où les amis de Corinne étaient placés, et tous

p326

ces visages napolitains exprimaient par leur vive physionomie l' attention la plus animée. La lune se levait à l' horizon ; mais les derniers rayons du jour rendaient encore sa lumière très-pâle. Du haut de la petite colline qui s' avance dans la mer et forme le cap Misène on découvrait parfaitement le Vésuve, le golphe de Naples, les îles

dont il est parsemé, et la campagne
qui s' étend depuis Naples jusqu' à
Gaëte, enfin la contrée de l' univers où
les volcans, l' histoire et la poésie ont
laissé le plus de traces. Aussi, d' un
commun accord, tous les amis de Corinne
lui demandèrent-ils de prendre
pour sujet des vers qu' elle allait chanter
les souvenirs que ces lieux retraçaient.
elle accorda sa lyre et commença d' une
voix altérée. Son regard était beau ;
mais qui la connaissait comme Oswald
pouvait y démêler l' anxiété de son ame ;
elle essaya cependant de contenir sa
peine, et de s' élever du moins pour

p327

un moment au-dessus de sa situation
personnelle.
Improvisation de Corinne dans
la campagne de Naples.
" la poésie, la nature et l' histoire
rivalisent ici de grandeur ; ici l' on
peut embrasser d' un coup d' oeil tous
les temps et tous les prodiges.
" j' aperçois le lac d' Averno, volcan
éteint, dont les ondes inspiraient
jadis la terreur ; l' Achéron, le Phlégéon,
qu' une flamme souterraine
fait bouillonner, sont les fleuves de
cet enfer visité par énée.
" le feu, cette vie dévorante qui
crée le monde et le consume, épouvantait
d' autant plus que ses lois
étaient moins connues. La nature
jadis ne révélait ses secrets qu' à la
poésie.
" la ville de Cumes, l' antre de la

p328

sibylle, le temple d' Apollon, étaient
sur cette hauteur. Voici le bois où
fut cueilli le rameau d' or. La terre
de l' énéide vous entoure, et les fictions
consacrées par le génie sont
devenues des souvenirs dont on
cherche encore les traces.

" un triton a plongé dans ces flots
le troyen téméraire qui osa défier les
divinités de la mer par ses chants :
ces rochers creux et sonores sont tels
que Virgile les a décrits. L' imagination
est fidèle, quand elle est toute-puissante.
Le génie de l' homme est
créateur, quand il sent la nature,
imitateur, quand il croit l' inventer.
" au milieu de ces masses terribles,
vieux témoins de la création, l' on
voit une montagne nouvelle que le
volcan a fait naître. Ici la terre est
orageuse comme la mer et ne rentre
pas comme elle paisiblement dans
ses bornes. Le lourd élément, soulevé
par les tremblemens de l' abîme,

p329

creuse les vallées, élève des monts,
et ses vagues pétrifiées attestent les
tempêtes qui déchirent son sein.
" si vous frappez sur ce col, la voûte
souterraine retentit. On dirait que
le monde habité n' est plus qu' une
surface prête à s' entr' ouvrir. La campagne
de Naples est l' image des passions
humaines : sulfureuse et féconde,
ses dangers et ses plaisirs
semblent naître de ces volcans enflammés
qui donnent à l' air tant de
charmes, et font gronder la foudre
sous nos pas.
" Pline étudiait la nature pour mieux
admirer l' Italie ; il vantait son pays
comme la plus belle des contrées,
quand il ne pouvait plus l' honorer
à d' autres titres. Cherchant la science
comme un guerrier les conquêtes, il
partit de ce promontoire même pour
observer le Vésuve à travers les
flammes, et ces flammes l' ont consumé.

p330

" oh ! Souvenir, noble puissance,
ton empire est dans ces lieux ! De
siècle en siècle, bizarre destinée !

L' homme se plaint de ce qu' il a perdu.
L' on dirait que les temps écoulés
sont tous dépositaires à leur tour
d' un bonheur qui n' est plus ; et tandis
que la pensée s' enorgueillit de ses
progrès, s' élance dans l' avenir, notre
ame semble regretter une ancienne
patrie dont le passé la rapproche.
" les romains, dont nous envions
la splendeur, n' enviaient-ils pas la
simplicité mâle de leurs ancêtres ?
Jadis ils méprisaient cette contrée
voluptueuse, et ses délices ne domptèrent
que leurs ennemis. Voyez dans
le lointain Capoue : elle a vaincu le
guerrier dont l' ame inflexible résista
plus long-temps à Rome que l' univers.
" les romains à leur tour habitèrent
ces lieux : quand la force de l' ame
servait seulement à mieux sentir la

p331

honte et la douleur, ils s' amollirent
sans remords. à Bayes on les a vus
conquérir sur la mer un rivage pour
leurs palais. Les monts furent creusés
pour en arracher des colonnes, et les
maîtres du monde, esclaves à leur
tour, asservirent la nature pour se
consoler d' être asservis.
" Cicéron a perdu la vie près du
promontoire de Gaëte qui s' offre à
nos regards. Les triumvirs, sans respect
pour la postérité, la dépouillèrent
des pensées que ce grand
homme aurait conçues. Le crime des
triumvirs dure encore. C' est contre
nous encore que leur forfait est commis.
" Cicéron succomba sous le poignard
des tyrans. Scipion, plus malheureux,
fut banni par son pays encore libre.
Il termina ses jours non loin de cette
rive, et les ruines de son tombeau
sont appelées *la tour de la patrie*.
touchante allusion au souvenir dont
sa grande ame fut occupée !

p332

" Marius s' est réfugié dans ces marais
de Minturnes, près de la demeure
de Scipion. Ainsi, dans tous
les temps, les nations ont persécuté
leurs grands hommes ; mais ils sont
consolés par l' apothéose, et le ciel où
les romains croyaient commander
encore reçoit parmi ses étoiles Romulus,
Numa, César : astres nouveaux
qui confondent à nos regards
les rayons de la gloire et la lumière
céleste.

" ce n' est pas assez des malheurs.
La trace de tous les crimes est ici.
Voyez, à l' extrémité du golfe, l' île
de Caprée, où la vieillesse a désarmé
Tibère ; où cette ame à la fois cruelle
et voluptueuse, violente et fatiguée,
s' ennuya même du crime, et voulut
se plonger dans les plaisirs les plus
bas, comme si la tyrannie ne l' avait
pas encore assez dégradée.

" le tombeau d' Agrippine est sur
ces bords, en face de l' île de Caprée ;

p333

il ne fut élevé qu' après la mort de
Néron : l' assassin de sa mère proscrivit
aussi ses cendres. Il habita
long-temps à Baynes, au milieu des
souvenirs de son forfait. Quels monstres
le hasard rassemble sous nos
yeux ! Tibère et Néron se regardent.

" les îles que les volcans ont fait
sortir de la mer servirent, presque en
naissant, aux crimes du vieux monde ;
les malheureux relégués sur ces rochers
solitaires, au milieu des flots,
contemplaient de loin leur patrie,
tâchaient de respirer ses parfums
dans les airs, et quelquefois, après
un long exil, un arrêt de mort leur
apprenait que leurs ennemis du moins
ne les avaient pas oubliés.

" oh ! Terre, toute baignée de sang
et de larmes, tu n' as jamais cessé de
produire et des fruits et des fleurs !
Es-tu donc sans pitié pour l' homme ?
Et sa poussière retourne-t-elle dans

p334

ton sein maternel sans le faire tressaillir ? " ici, Corinne se reposa quelques instans. Tous ceux que la fête avait rassemblés jetaient à ses pieds des branches de myrte et de laurier. La lueur douce et pure de la lune embellissait son visage ; le vent frais de la mer agitait ses cheveux pittoresquement, et la nature semblait se plaire à la parer. Corinne cependant fut tout à coup saisie par un attendrissement irrésistible : elle considéra ces lieux enchanteurs, cette soirée enivrante, Oswald qui était là, qui n' y serait peut-être pas toujours, et des larmes coulèrent de ses yeux. Le peuple même qui venait de l' applaudir avec tant de bruit respectait son émotion, et tous attendaient en silence que ses paroles fissent partager ce qu' elle éprouvait. Elle préluda quelque temps sur sa lyre, et ne

p335

divisant plus son chant en octaves, elle s' abandonna dans ses vers à un mouvement non interrompu.

" quelques souvenirs du coeur, quelques noms de femmes, réclament aussi vos pleurs. C' est à Misène, dans le lieu même où nous sommes, que la veuve de Pompée, Cornélie, conserva jusqu' à la mort son noble deuil ; Agrippine pleura long-temps Germanicus sur ces bords. Un jour, le même assassin qui lui ravit son époux la trouva digne de le suivre. L' île de Nisida fut témoin des adieux de Brutus et de Porcie.

" ainsi les femmes amies des héros ont vu périr l' objet qu' elles avaient adoré. C' est en vain que pendant long-temps elles suivirent ses traces. Un jour vint qu' il fallut le quitter. Porcie se donne la mort ; Cornélie presse contre son sein l' urne sacrée

p336

qui ne répond plus à ses cris ; Agrippine,
pendant plusieurs années, irrite
en vain le meurtrier de son époux
et ces créatures infortunées, errant
comme des ombres sur des plages
dévastées du fleuve éternel, soupirent
pour aborder à l' autre rive ; dans
leur longue solitude, elles interrogent
le silence, et demandent à la nature
entière, à ce ciel étoilé, comme à
cette mer profonde, un son d' une
voix chérie, un accent qu' elles
n' entendront plus.

" amour, suprême puissance du
coeur, mystérieux enthousiasme qui
renferme en lui-même la poésie,
l' héroïsme et la religion ! Qu' arrive-t-il
quand la destinée nous sépare de
celui qui avait le secret de notre ame
et nous avait donné la vie du coeur,
la vie céleste ? Qu' arrive-t-il quand
l' absence ou la mort isolent une
femme sur la terre ? Elle languit,
elle tombe. Combien de fois ces rochers

p337

qui nous entourent n' ont-ils pas
offert leur froid soutien à ces veuves
délaiées qui s' appuyaient jadis sur
le sein d' un ami, sur le bras d' un
héros !

" devant vous est Sorente ; là, demeurerait
la soeur du Tasse, quand il
vint en pèlerin demander à cette
obscurie amie un asile contre l' injustice
des princes : ses longues douleurs
avaient presque égaré sa raison ; il ne
lui restait que la connaissance des
choses divines, toutes les images de
la terre étaient troublées. Ainsi le talent,
épouvanté du désert qui l' environne,
parcourt l' univers sans trouver
rien qui lui ressemble. La nature
pour lui n' a plus d' écho ; et le
vulgaire prend pour la folie ce malaise
d' une ame qui ne respire pas dans ce
monde assez d' air, assez d' enthousiasme,
assez d' espoir.

" la fatalité, continua Corinne avec

p338

une émotion toujours croissante, la fatalité ne poursuit-elle pas les âmes exaltées, les poètes dont l'imagination tient à la puissance d'aimer et de souffrir ? Ils sont les bannis d'une autre région, et l'universelle bonté ne devait pas ordonner toute chose pour le petit nombre des élus ou des proscrits. Que voulaient dire les anciens, quand ils parlaient de la destinée avec tant de terreur ? Que peut-elle cette destinée sur les êtres vulgaires et paisibles ? Ils suivent les saisons, ils parcourent docilement le cours habituel de la vie. Mais la prêtresse qui rendait les oracles se sentait agitée par une puissance cruelle. Je ne sais quelle force involontaire précipite le génie dans le malheur : il entend le bruit des sphères que les organes mortels ne sont pas faits pour saisir ; il pénètre les mystères du sentiment inconnus aux autres hommes,

p339

et son âme recèle un dieu qu'elle ne peut contenir !
" sublime créateur de cette belle nature, protège-nous ! Nos élans sont sans force, nos espérances mensongères. Les passions exercent en nous une tyrannie tumultueuse, qui ne nous laisse ni liberté ni repos. Peut-être ce que nous ferons demain décidera-t-il de notre sort ; peut-être hier avons-nous dit un mot que rien ne peut racheter. Quand notre esprit s'élève aux plus hautes pensées, nous sentons, comme au sommet des édifices élevés, un vertige qui confond tous les objets à nos regards ; mais alors même la douleur, la terrible douleur, ne se perd point dans les nuages, elle les sillonne, elle

les entr' ouvre. ô mon dieu, que
veut-elle nous annoncer ? ... "
à ces mots, une pâleur mortelle
couvrit le visage de Corinne ; ses yeux

p340

se fermèrent, et elle serait tombée à
terre, si lord Nelvil ne s' était pas à
l' instant trouvé près d' elle pour la
soutenir.

p341

Chapitre v.
Corinne revint à elle, et la vue d' Oswald,
qui avait dans son regard la
plus touchante expression d' intérêt et
d' inquiétude, lui rendit un peu de
calme. Les napolitains remarquaient
avec étonnement la teinte sombre de
la poésie de Corinne ; ils admiraient
l' harmonieuse beauté de ses vers ; mais
ils auraient souhaité que ces vers fussent
inspirés par une disposition moins
triste : car ils ne considéraient les
beaux-arts, et parmi les beaux-arts la poésie,
que comme une manière de se distraire
des peines de la vie, et non de
creuser plus avant dans ses terribles
secrets. Mais les anglais qui avaient
entendu Corinne étaient pénétrés d' admiration
pour elle.

p342

Ils étaient ravis de voir ainsi les
sentimens mélancoliques exprimés avec
l' imagination italienne. Cette belle
Corinne dont les traits animés et le
regard plein de vie étaient destinés à
peindre le bonheur, cette fille du soleil,
atteinte par des peines secrètes,
ressemblait à ces fleurs encore fraîches
et brillantes, mais qu' un point
noir causé par une piqûre mortelle
menace d' une fin prochaine.

Toute la société s' embarqua pour retourner à Naples ; et la chaleur et le calme qui régnaient alors faisaient goûter vivement le plaisir d' être sur la mer. Goethe a peint, dans une délicieuse romance, ce penchant que l' on éprouve pour les eaux au milieu de la chaleur. La nymphe du fleuve vante au pêcheur le charme de ses flots : elle l' invite à s' y rafraîchir, et séduit par degrés, enfin il s' y précipite. Cette puissance magique de l' onde ressemble, en quelque manière, au regard du serpent

p343

qui attire en effrayant. La vague qui s' élève de loin et se grossit par degrés, et se hâte en approchant du rivage, semble correspondre avec un désir secret du coeur, qui commence doucement et devient irrésistible. Corinne était plus calme ; les délices du beau temps rassuraient son ame ; elle avait relevé les tresses de ses cheveux pour mieux sentir ce qu' il pouvait y avoir d' air autour d' elle ; sa figure était ainsi plus charmante que jamais. Les instrumens à vent qui suivaient dans une autre barque produisaient un effet enchanteur : ils étaient en harmonie avec la mer, les étoiles et la douceur enivrante d' un soir d' Italie ; mais ils causaient une plus touchante émotion encore : ils étaient la voix du ciel au milieu de la nature. -chère amie, dit Oswald à voix basse, chère amie de mon coeur, je n' oublierai jamais ce jour : en pourra-t-il jamais exister un plus heureux ? -et en prononçant

p344

ces paroles, ses yeux étaient remplis de larmes. L' un des agrémens séducteurs d' Oswald, c' était cette émotion facile et cependant contenue qui mouillait souvent, malgré lui, ses yeux de pleurs : son regard avait alors une

expression irrésistible. Quelquefois même, au milieu d' une douce plaisanterie, on s' apercevait qu' il était ébranlé par un attendrissement secret qui se mêlait à sa gaieté et lui donnait un noble charme. -hélas ! Répondit Corinne, non, je n' espère plus un jour tel que celui-ci ; qu' il soit béni, du moins, comme le dernier de ma vie, s' il n' est pas, s' il ne peut pas être l' aurore d' un bonheur durable. -

p345

chapitre vi.

Le temps commençait à changer lorsqu' ils arrivèrent à Naples ; le ciel s' obscurcissait, et l' orage, qui s' annonçait dans l' air, agitait déjà fortement les vagues, comme si la tempête de la mer répondait du sein des flots à la tempête du ciel. Oswald avait devancé Corinne de quelques pas, parce qu' il voulait faire apporter des flambeaux pour la conduire plus sûrement jusqu' à sa demeure. En passant sur le quai, il vit des lazzaroni rassemblés qui criaient assez haut : *ah ! Le pauvre homme, il ne peut pas s' en tirer ; il faut avoir patience, il périra.* -que dites-vous, s' écria lord Nelvil avec impétuosité ? De qui parlez-vous ? - *d' un pauvre vieillard,* répondirent-ils, *qui se baignait*

p346

là bas, non loin du môle, mais qui a été pris par l' orage, et n' a pas assez de force pour lutter contre les vagues et regagner le bord. le premier mouvement d' Oswald était de se jeter à l' eau ; mais réfléchissant à la frayeur qu' il causerait à Corinne, lorsqu' elle approcherait, il offrit tout l' argent qu' il portait avec lui, et en promit le double à celui qui se jetterait dans l' eau pour retirer le vieillard. Les lazzaroni refusèrent, en disant : *nous avons trop peur, il y a trop de danger, cela*

ne se peut pas. en ce moment, le vieillard disparut sous les flots. Oswald n' hésita plus, et s' élança dans la mer, malgré les vagues qui recouvraient sa tête. Il lutta cependant heureusement contre elles, atteignit le vieillard qui périssait un instant plus tard, le saisit et le ramena sur la rive. Mais le froid de l' eau, les efforts violens d' Oswald contre la mer agitée, lui firent tant de mal, qu' au moment où il apportait le

p347

vieillard sur la rive, il tomba sans connaissance, et sa pâleur était telle en cet état, qu' on devait croire qu' il n' existerait plus.

Corinne passait alors, ne pouvant pas se douter de ce qui venait d' arriver. Elle aperçut une grande foule rassemblée, et entendant crier : *il est mort*, elle allait s' éloigner, cédant à la terreur que lui inspiraient ces paroles, lorsqu' elle vit un des anglais qui l' accompagnaient fendre précipitamment la foule. Elle fit quelques pas pour le suivre, et le premier objet qui frappa ses regards ce fut l' habit d' Oswald, qu' il avait laissé sur le rivage en se jetant dans l' eau. Elle saisit cet habit avec un désespoir convulsif, croyant qu' il ne restait plus que cela d' Oswald ; et quand elle le reconnut enfin lui-même, bien qu' il parût sans vie, elle se jeta sur son corps inanimé avec une sorte de transport, et, le pressant dans ses bras avec ardeur, elle eut l' inexprimable

p348

bonheur de sentir encore les battemens du coeur d' Oswald, qui se ranimait peut-être à l' approche de Corinne. -il vit, s' écria-t-elle, il vit ! -et dans ce moment elle reprit une force, un courage qu' avaient à peine les simples amis d' Oswald. Elle appela tous les secours, elle-même sut les donner ;

elle soutenait la tête d' Oswald évanoui ; elle le couvrait de ses larmes, et, malgré la plus cruelle agitation, elle n' oubliait rien, elle ne perdait pas un instant, et ses soins n' étaient point interrompus par sa douleur. Oswald paraissait un peu mieux. Cependant il n' avait point encore repris l' usage de ses sens, Corinne le fit transporter chez elle, et se mit à genoux à côté de lui, l' entoura des parfums qui devaient le ranimer, et l' appelait avec un accent si tendre, si passionné, que la vie devait revenir à cette voix. Oswald l' entendit, rouvrit les yeux et lui serra la main.

p349

Se peut-il que pour jouir d' un tel moment il ait fallu sentir les angoisses de l' enfer ! Pauvre nature humaine ! Nous ne connaissons l' infini que par la douleur ; et dans toutes les jouissances de la vie il n' est rien qui puisse compenser le désespoir de voir mourir ce qu' on aime.
-cruel ! S' écria Corinne, cruel, qu' avez-vous fait ? -pardonnez, reprit Oswald d' une voix encore tremblante, pardonnez. Dans l' instant où je me suis cru prêt à périr, croyez-moi, chère amie, j' avais peur pour vous. -admirable expression de l' amour partagé, de l' amour au plus heureux moment de la confiance mutuelle ! Corinne, vivement émue par ces délicieuses paroles, ne put se les rappeler jusqu' à son dernier jour sans un attendrissement qui, pour quelques instans du moins, fait tout pardonner.

p350

Chapitre vii.

Le second mouvement d' Oswald fut de porter sa main sur sa poitrine pour y retrouver le portrait de son père : il y était encore ; mais les eaux l' avaient tellement effacé, qu' il était à peine

reconnaissable. Oswald, amèrement affligé de cette perte, s'écrit : -mon dieu ! Vous m'enlevez donc jusques à son image ! -Corinne pria lord Nelvil de lui permettre de rétablir ce portrait. Il y consentit, mais sans beaucoup d'espoir. Quel fut son étonnement, lorsqu'au bout de trois jours elle le rapporta non-seulement réparé, mais plus frappant de ressemblance encore qu'auparavant. -oui, dit Oswald avec ravissement ; oui, vous avez deviné ses traits et sa physionomie. C'est un

p351

miracle du ciel qui vous désigne à moi comme la compagne de mon sort, puisqu'il vous révèle le souvenir de celui qui doit à jamais disposer de moi. Corinne, continua-t-il en se jettant à ses pieds, règne à jamais sur ma vie. Voilà l'anneau que mon père avait donné à sa femme, l'anneau le plus saint, le plus sacré, qui fut offert par la bonne foi la plus noble, accepté par le cœur le plus fidèle ; je l'ôte de mon doigt pour le mettre au tien. Et dès cet instant je ne suis plus libre, tant que vous le conserverez, chère amie, je ne le suis plus. J'en prends l'engagement solennel avant de savoir qui vous êtes ; c'est votre ame que j'en crois, c'est elle qui m'a tout appris. Les événements de votre vie, s'ils viennent de vous, doivent être nobles comme votre caractère ; s'ils viennent du sort, et que vous en ayez été la victime, je remercie le ciel d'être chargé de les réparer. Ainsi donc, ô ma Corinne,

p352

apprenez-moi vos secrets, vous le devez à celui dont les promesses ont précédé votre confiance. -
-Oswald, répondit Corinne, cette émotion si touchante naît en vous d'une erreur, et je ne puis accepter

cet anneau sans la dissiper ; vous croyez que j' ai deviné par une inspiration du coeur les traits de votre père ; mais je dois vous apprendre que je l' ai vu lui-même plusieurs fois. -vous avez vu mon père, s' écria lord Nelvil, et comment ? Dans quel lieu, se peut-il ? ô mon dieu ! Qui donc êtes-vous ? -voilà votre anneau, dit Corinne avec une émotion étouffée, je dois déjà vous le rendre. -non, reprit Oswald après un moment de silence, je jure de ne jamais être l' époux d' une autre, tant que vous ne me renverrez pas cet anneau. Mais pardonnez au trouble que vous venez d' exciter en mon ame ; des idées confuses se retracent à moi, mon inquiétude est douloureuse.

p353

-je le vois, reprit Corinne, et je vais l' abrégé. Mais déjà votre voix n' est plus la même, et vos paroles sont changées. Peut-être après avoir lu mon histoire, peut-être que l' horrible mot adieu... -adieu, s' écria lord Nelvil, non, chère amie, ce n' est que sur mon lit de mort que je pourrais te le dire. Ne le crains pas avant cet instant. - Corinne sortit, et peu de minutes après Thérésine entra dans la chambre d' Oswald pour lui remettre de la part de sa maîtresse l' écrit qu' on va lire.

LIVRE XIV

p354

Chapitre premier.
Oswald, je vais commencer par l' aveu qui doit décider de ma vie ; si après l' avoir lu vous ne croyez pas possible de me pardonner, n' achevez point cette lettre et rejetez-moi loin de vous ; mais si, quand vous connaîtrez

et le nom et le sort auxquels j' ai renoncé,
tout n' est pas brisé entre nous,
ce que vous apprendrez ensuite servira
peut-être à m' excuser.

Lord Edgermond était mon père ;
je suis née en Italie de sa première
femme qui était romaine, et Lucile
Edgermond qu' on vous destinait pour
épouse est ma soeur du côté paternel ;

p355

elle est le fruit du second mariage de
mon père avec une anglaise.
Maintenant écoutez-moi. élevée en
Italie, je perdis ma mère lorsque je
n' avais encore que dix ans ; mais, comme
en mourant elle avait témoigné un extrême
désir que mon éducation fût terminée
avant que j' allasse en Angleterre,
mon père me laissa chez une tante
de ma mère à Florence jusqu' à l' âge
de quinze ans ; mes talents, mes goûts,
mon caractère même, étaient formés,
quand la mort de ma tante décida mon
père à me rappeler près de lui. Il
vivait dans une petite ville de Northumberland,
qui ne peut, je crois, donner
aucune idée de l' Angleterre ; mais c' est
tout ce que j' en ai connu pendant les
six années que j' y ai passées ; ma mère
dès mon enfance ne m' avait entretenue
que du malheur de ne plus vivre en
Italie, et ma tante m' avait souvent répété
que c' était la crainte de quitter
son pays qui avait fait mourir ma mère

p356

de chagrin. Ma bonne tante se persuadait
aussi qu' une catholique était damnée
quand elle vivait dans un pays
protestant ; et bien que je ne partageasse
pas cette crainte, cependant
l' idée d' aller en Angleterre me causait
beaucoup d' effroi.
Je partis avec un sentiment de tristesse
inexprimable. La femme qui était
venue me chercher ne savait pas l' italien ;

j' en disais bien encore quelques
mots à la dérobée avec ma pauvre Thérésine
qui avait consenti à me suivre,
quoiqu' elle ne cessât de pleurer en
s' éloignant de sa patrie ; mais il fallut
me déshabituer de ces sons harmonieux
qui plaisent tant, même aux étrangers,
et dont le charme était uni pour
moi à tous les souvenirs de l' enfance.
Je m' avançais vers le nord ; sensation
triste et sombre que j' éprouvais, sans
en concevoir bien clairement la cause.
Il y avait cinq ans que je n' avais vu
mon père quand j' arrivai chez lui. Je

p357

pus à peine le reconnaître : il me sembla
que sa figure avait pris un caractère
plus grave ; cependant il me reçut
avec un tendre intérêt, et me dit beaucoup
que je ressemblais à ma mère. Ma
petite soeur, qui avait alors trois ans,
me fut amenée ; c' était la figure la
plus blanche, les cheveux de soie les
plus blonds que j' eusse jamais vus. Je
la regardai avec étonnement ; car nous
n' avons presque pas de ces figures en
Italie, mais dès ce moment elle m' intéressa
beaucoup ; je pris ce jour-là
même de ses cheveux pour en faire
un bracelet, que j' ai toujours conservé
depuis. Enfin, ma belle-mère parut,
et l' impression qu' elle me fit la première
fois que je la vis s' est constamment
accrue et renouvelée pendant
les six années que j' ai passées avec
elle.
Lady Edgermond aimait exclusivement
la province où elle était née, et
mon père, qu' elle dominait, lui avait

p358

fait le sacrifice du séjour de Londres
ou d' Edimbourg. C' était une personne
froide, digne, silencieuse, dont les
yeux étaient sensibles quand elle regardait
sa fille ; mais qui avaient d' ailleurs

quelque chose de si positif dans l'expression de sa physionomie et dans ses discours, qu'il paraissait impossible de lui faire entendre, ni une idée nouvelle, ni seulement une parole à laquelle elle ne fût pas accoutumée. Elle me reçut bien, mais j'aperçus facilement que toute ma manière la surprenait, et qu'elle se proposait de la changer, si elle le pouvait. L'on ne dit pas un mot pendant le dîner, bien qu'on eût invité quelques personnes du voisinage : je m'ennuyais tellement de ce silence, qu'au milieu du repas j'essayai de parler un peu à un homme âgé qui était assis à côté de moi. Je savais assez bien l'anglais, que mon père m'avait appris dès l'enfance, et je citai dans la conversation des vers italiens très-purs,

p359

très-déliçats, mais dans lesquels il était question d'amour : ma belle-mère, qui savait un peu d'italien, me regarda, rougit et donna le signal aux femmes, plutôt qu'à l'ordinaire encore, de se retirer pour aller préparer le thé, et laisser les hommes seuls à table pendant le dessert. Je n'entendais rien à cet usage, qui surprend beaucoup en Italie, où l'on ne peut concevoir aucun agrément dans la société sans les femmes ; et je crus, un moment, que ma belle-mère était si indignée contre moi, qu'elle ne voulait pas rester dans la chambre où j'étais. Cependant je me rassurai, parce qu'elle me fit signe de la suivre, et ne m'adressa aucun reproche pendant les trois heures que nous passâmes dans le salon, attendant que les hommes vinssent nous rejoindre. Ma belle-mère à souper me dit assez doucement qu'il n'était pas d'usage que les jeunes personnes parlassent, et

p360

que, surtout, elles ne devaient jamais

se permettre de citer des vers où le mot d' amour était prononcé. -miss Edgermond, ajouta-t-elle, vous devez tâcher d' oublier tout ce qui tient à l' Italie ; c' est un pays qu' il serait à désirer que vous n' eussiez jamais connu. -je passai la nuit à pleurer ; mon coeur était oppressé de tristesse ; le matin j' allai me promener ; il faisait un brouillard affreux ; je n' aperçus pas le soleil, qui du moins m' aurait rappelé ma patrie ; je rencontrai mon père ; il vint à moi, et me dit : -ma chère enfant, ce n' est pas ici comme en Italie, les femmes n' ont d' autre vocation parmi nous que les devoirs domestiques ; les talens que vous avez vous désennuieront dans la solitude ; peut-être aurez-vous un mari qui s' en fera plaisir ; mais dans une petite ville comme celle-ci, tout ce qui attire l' attention excite l' envie, et vous ne trouveriez pas du tout à vous marier, si l' on croyait que vous

p361

avez des goûts étrangers à nos moeurs ; ici la manière d' exister doit être soumise aux anciennes habitudes d' une province éloignée. J' ai passé avec votre mère douze ans en Italie, et le souvenir m' en est très-doux ; j' étais jeune alors, et la nouveauté me plaisait ; à présent je suis rentré dans ma case, et je m' en trouve bien ; une vie régulière, même un peu monotone, fait passer le temps sans qu' on s' en aperçoive. Mais il ne faut pas lutter contre les usages du pays où l' on est établi, l' on en souffre toujours ; car dans une ville aussi petite que celle où nous sommes, tout se sait, tout se répète : il n' y a pas lieu à l' émulation, mais bien à la jalousie, et il vaut mieux supporter un peu d' ennui, que de rencontrer toujours des visages surpris et malveillans, qui vous demanderaient à chaque instant raison de ce que vous faites. Non, mon cher Oswald, vous ne pouvez vous faire une idée de la peine

p362

que j' éprouvai en entendant mon père
parler ainsi. Je me le rappelais plein
de grâce et de vivacité, tel que je
l' avais vu dans mon enfance, et je le
voyais courbé maintenant sous ce
manteau de plomb, que Le Dante décrit
dans l' enfer, et que la médiocrité jette
sur les épaules de ceux qui passent
sous son joug ; tout s' éloignait à mes
regards, l' enthousiasme de la nature,
des beaux-arts, des sentimens ; et mon
ame me tourmentait comme une flamme
inutile qui me dévorait moi-même,
n' ayant plus d' alimens au-dehors.
Comme je suis naturellement douce,
ma belle-mère n' avait point à se plaindre
de moi dans mes rapports avec
elle ; mon père encore moins, car je
l' aimais tendrement, et c' était dans
mes entretiens avec lui que je trouvais
encore quelque plaisir. Il étoit résigné,
mais il savait qu' il l' étoit ; tandis que
la plus part de nos gentilshommes campagnards,
buvant, chassant et dormant,

p363

croyaient mener la plus sage et
la plus belle vie du monde.
Leur contentement me troublait à
un tel point, que je me demandais si
ce n' étoit pas à moi dont la manière
de penser étoit une folie ; et si cette
existence toute solide qui échappe à la
douleur comme à la pensée, au sentiment
comme à la rêverie, ne valait
pas beaucoup mieux que ma manière
d' être ; mais à quoi m' aurait servi cette
triste conviction ! à m' affliger de
mes facultés comme d' un malheur,
tandis qu' elles passaient en Italie pour
un beau don du ciel.
Parmi les personnes que nous voyions,
il y en avait qui ne manquaient pas d' esprit ;
mais elles l' étouffaient comme une
lueur importune ; et pour l' ordinaire,
vers quarante ans, ce petit mouvement
de leur tête s' étoit engourdi avec tout
le reste. Mon père, vers la fin de l' automne,

allait beaucoup à la chasse, et nous l' attendions quelquefois jusqu' à

p364

minuit. Pendant son absence, je restais dans ma chambre la plus grande partie de la journée, pour cultiver mes talents, et ma belle-mère en avait de l' humeur. à qui bon tout cela, me disait-elle, en serez-vous plus heureuse ? Et ce mot me mettait au désespoir. Qu' est-ce donc que le bonheur, me disais-je, si ce n' est pas le développement de nos facultés ? Ne vaut-il pas autant se tuer physiquement que moralement ? Et s' il faut étouffer mon esprit et mon ame, que sert de conserver le misérable reste de vie qui m' agite en vain ? Mais je me gardais bien de parler ainsi à ma belle-mère. Je l' avais essayé une ou deux fois ; mais elle m' avait répondu qu' une femme était faite pour soigner le ménage de son mari et la santé de ses enfans ; que toutes les autres prétentions ne faisaient que du mal, et que le meilleur conseil qu' elle avait à me donner, c' était de les cacher si je les avais ; et ce discours, tout commun

p365

qu' il était, me laissait absolument sans réponse : car l' émulation, l' enthousiasme, tous ces moteurs de l' ame et du génie ont singulièrement besoin d' être encouragés, et se flétrissent comme les fleurs sous un ciel triste et glacé.

Il n' y a rien de si facile que de se donner l' air très-moral, en condamnant tout ce qui tient à une ame élevée. Le devoir, la plus noble destination de l' homme, peut être dénaturé comme toute autre idée, et devenir une arme hostile, dont les esprits étroits, les gens médiocres et contens de l' être se servent pour imposer silence au talent et se débarrasser de l' enthousiasme,

du génie, enfin de tous leurs ennemis. On dirait, à les entendre, que le devoir consiste dans le sacrifice des facultés distinguées que l' on possède, et que l' esprit est un tort qu' il faut expier, en menant précisément la même vie que ceux qui en manquent ; mais est-il vrai que le devoir

p366

prescrive à tous les caractères des règles semblables ? Les grandes pensées, les sentimens généreux ne sont-ils pas dans ce monde la dette des êtres capables de l' acquitter ? Chaque femme comme chaque homme ne doit-elle pas se frayer une route d' après son caractère et ses talens ? Et faut-il imiter l' instinct des castors, dont les générations se succèdent sans progrès et sans diversité ?

Non, Oswald, pardonnez à l' orgueil de Corinne ; mais je me croyais faite pour une autre destinée ; je me sens aussi soumise à ce que j' aime, que ces femmes dont j' étais entourée, et qui ne permettaient, ni un jugement à leur esprit, ni un désir à leur coeur ; s' il vous plaisait de passer vos jours au fond de l' écosse, je serais heureuse d' y vivre et d' y mourir auprès de vous : mais loin d' abdiquer mon imagination, elle me servirait à mieux jouir de la nature, et plus l' empire de mon esprit serait étendu,

p367

plus je trouverais de gloire et de bonheur à vous en déclarer le maître. Ma belle-mère était presque aussi importunée de mes idées que de mes actions ; il ne lui suffisait pas que je menasse la même vie qu' elle, il fallait encore que ce fût par les mêmes motifs ; car elle voulait que les facultés qu' elle n' avait pas fussent considérées seulement comme une maladie. Nous vivions assez près du bord de la mer, et le vent du nord se faisait sentir souvent

dans notre château : je l' entendais siffler
la nuit à travers les longs corridors
de notre demeure, et le jour il favorisait
merveilleusement notre silence quand
nous étions réunies. Le temps était
humide et froid ; je ne pouvais presque
jamais sortir sans éprouver une sensation
douloureuse ; il y avait dans la nature
quelque chose d' hostile qui me
faisait regretter amèrement sa bienfaisance
et sa douceur en Italie.
Nous rentrions l' hiver dans la ville

p368

si c' est une ville toutefois qu' un lieu où
il n' y a ni spectacle, ni édifices, ni musique,
ni tableaux, c' était un rassemblement
de commérages, une collection
d' ennuis divers et pareils.
La naissance, le mariage et la mort,
composaient toute l' histoire de notre
société, et ces trois événemens différaient
là moins qu' ailleurs. Représentez-vous
ce que c' était pour une italienne
comme moi, que d' être assise
autour d' une table à thé plusieurs heures
par jour après dîner, avec la société
de ma belle-mère. Elle était composée
de sept femmes les plus graves de la province ;
deux d' entre elles étaient des
demoiselles de cinquante ans, timides
comme à quinze, mais beaucoup moins
gaies qu' à cet âge. Une femme disait à
l' autre : *ma chère, croyez-vous que
l' eau soit assez bouillante pour la
verser sur le thé. Ma chère, répondait
l' autre, je crois que ce serait trop tôt ;
car ces messieurs ne sont pas encore*

p369

*prêts à venir. Resteront-ils long-temps
à table aujourd' hui, disait la troisième,
qu' en croyez-vous, ma chère !
-je ne sais pas, répondait la quatrième,
il me semble que l' élection du
parlement doit avoir lieu la semaine
prochaine, et il se pourrait qu' ils*

restassent pour s' en entretenir. Non,
reprenait la cinquième, *je crois plutôt*
qu' ils parlent de cette chasse au renard
qui les a tant occupés la semaine
passée, et qui doit recommencer lundi
prochain ; je crois cependant que le dîner
sera bientôt fini. -ah ! Je ne
l' espère guères, disait la sixième en
souponnant, et le silence recommençait. J' avais
été dans les couvens d' Italie ; ils
me paraissaient pleins de vie à côté de
ce cercle, et je ne savais qu' y devenir.
Tous les quarts d' heure il s' élevait
une voix qui faisait la question la plus
insipide, pour obtenir la réponse la
plus froide, et l' ennui soulevé retombait
avec un nouveau poids sur ces

p370

femmes que l' on aurait pu croire malheureuses,
si l' habitude prise dès l' enfance
n' apprenait pas à tout supporter.
Enfin les *messieurs* revenaient, et ce
moment si attendu n' apportait pas un
grand changement dans la manière
d' être des femmes : les hommes continuaient
leur conversation auprès de la
cheminée ; les femmes restaient dans le
fond de la chambre, distribuant les
tasses de thé ; et, quand l' heure du
départ arrivait, elles s' en allaient avec
leurs époux, prêtes à recommencer le
lendemain une vie qui ne différait de
celle de la veille que par la date de
l' almanach et la trace des années qui
venait enfin s' imprimer sur le visage de
ces femmes, comme si elles avaient
vécu pendant ce temps.
Je ne puis concevoir encore comment
mon talent a pu échapper au
froid mortel dont j' étais entourée ; car
il ne faut pas se le cacher, il y a deux
côtés à toutes les manières de voir : on

p371

peut vanter l' enthousiasme on peut le
blâmer ; le mouvement et le repos, la

variété et la monotonie, sont susceptibles d' être attaqués et défendus par divers argumens ; on peut plaider pour la vie, et il y a cependant assez de bien à dire de la mort, ou de ce qui lui ressemble. Il n' est donc pas vrai qu' on puisse tout simplement mépriser ce que disent les gens médiocres, ils pénètrent malgré vous dans le fond de votre pensée, ils vous attendent dans les momens où la supériorité vous a causé des chagrins, pour vous dire un *hé bien*, tout tranquille, tout modéré en apparence, et qui est cependant le mot le plus dur qu' il soit possible d' entendre ; car on ne peut supporter l' envie que dans les pays où cette envie même est excitée par l' admiration qu' inspirent les talens ; mais quel plus grand malheur que de vivre là où la supériorité ferait naître la jalousie et point l' enthousiasme ! Là où l' on serait

p372

hai comme une puissance, en étant moins fort qu' un être obscur ! Telle était ma situation dans cet étroit séjour ; je n' y faisais qu' un bruit importun à presque tout le monde, et je ne pouvais, comme à Londres ou à Edimbourg, rencontrer ces hommes supérieurs qui savent tout juger et tout connaître, et qui, sentant le besoin des plaisirs inépuisables de l' esprit et de la conversation, auraient trouvé quelque charme dans l' entretien d' une étrangère, quand même elle ne se serait pas en tout conformée aux sévères usages du pays.

Je passais quelquefois des jours entiers dans les sociétés de ma belle-mère sans entendre dire un mot qui répondît ni à une idée ni à un sentiment ; l' on ne se permettait pas même des gestes en parlant ; on voyait sur le visage des jeunes filles la plus belle fraîcheur, les couleurs les plus vives et la plus parfaite immobilité : singulier

p373

contraste entre la nature et la société !
Tous les âges avoient des plaisirs
semblables : l' on prenait le thé, l' on
jouait au whist, et les femmes vieillissaient
en faisant toujours la même
chose, en restant toujours à la même
place : le temps était bien sûr de ne
pas les manquer, il savait où les
prendre.

Il y a dans les plus petites villes
d' Italie un théâtre, de la musique, des
improvisateurs, beaucoup d' enthousiasme
pour la poésie et les arts, un
beau soleil ; enfin, on y sent qu' on vit ;
mais je l' oubliais tout-à-fait dans la
province que j' habitais, et j' aurais pu,
ce me semble, envoyer à ma place une
poupée légèrement perfectionnée par
la mécanique, elle aurait très-bien
rempli mon emploi dans la société.
Comme il y a partout, en Angleterre,
des intérêts de divers genres qui honorent
l' humanité, les hommes, dans
quelque retraite qu' ils vivent, ont toujours

p374

les moyens d' occuper dignement
leur loisir ; mais l' existence des femmes,
dans le coin isolé de la terre que j' habitais,
était bien insipide. Il y en avait
quelques-unes qui, par la nature et la
réflexion, avaient développé leur esprit,
et j' avais découvert quelques accents,
quelques regards, quelques mots
dits à voix basse, qui sortaient de la
ligne commune ; mais la petite opinion
du petit pays, toute-puissante dans
son petit cercle, étouffait entièrement
ces germes : on aurait eu l' air d' une
mauvaise tête, d' une femme de vertu
douteuse, si l' on s' était livré à parler,
à se montrer de quelque manière ; et
ce qui était pis que tous les inconvénients,
il n' y avait aucun avantage.
D' abord j' essayai de ranimer cette
société endormie : je leur proposai de
lire des vers, de faire de la musique.
Une fois, le jour était pris pour cela ;
mais tout à coup une femme se rappela
qu' il y avait trois semaines qu' elle

était invitée à souper chez sa tante ; une autre qu' elle était en deuil d' une vieille cousine qu' elle n' avait jamais vue et qui était morte depuis plus de trois mois ; une autre, enfin, que dans son ménage il y avait des arrangemens domestiques à prendre : tout cela était très-raisonnable ; mais ce qui était toujours sacrifié, c' étaient les plaisirs de l' imagination et de l' esprit, et j' entendais si souvent dire : *cela ne se peut pas*, que parmi tant de négations, ne pas vivre, m' eût encore semblé la meilleure de toutes.

Moi-même, après m' être débattue quelque temps, j' avais renoncé à mes vaines tentatives, non que mon père me les interdît, il avait même engagé ma belle-mère à ne pas me tourmenter à cet égard ; mais les insinuations, mais les regards à la dérobée, pendant que je parlais, mille petites peines semblables aux liens dont les pygmées entouraient Gulliver, me rendaient

tous les mouvemens impossibles, et je finissais par faire comme les autres, en apparence, mais avec cette différence que je mourais d' ennui, d' impatience et de dégoût au fond du coeur. J' avais déjà passé ainsi quatre années les plus fastidieuses du monde ; et ce qui m' affligeait davantage encore, je sentais mon talent se refroidir ; mon esprit se remplissait, malgré moi, de petites choses : car, dans une société où l' on manque tout à la fois d' intérêt pour les sciences, la littérature, les tableaux et la musique, où l' imagination enfin n' occupe personne, ce sont les petits faits, les critiques minutieuses qui font nécessairement le sujet des entretiens ; et les esprits étrangers à l' activité comme à la méditation ont quelque chose d' étroit de susceptible et de contraint, qui rend les rapports de la société tout à la fois pénibles et fades.

Il n' y a là de jouissance que dans une certaine régularité méthodique, qui

p377

convient à ceux dont le désir est d' effacer toutes les supériorités, pour mettre le monde à leur niveau ; mais cette uniformité est une douleur habituelle pour les caractères appelés à une destinée qui leur soit propre ; le sentiment amer de la malveillance que j' excitais malgré moi se joignait à l' oppression causée par le vide, qui m' empêchait de respirer. C' est en vain qu' on se dit tel homme n' est pas digne de me juger, telle femme n' est pas capable de me comprendre ; le visage humain exerce un grand pouvoir sur le coeur humain ; et quand vous lisez sur ce visage une désapprobation secrète, elle vous inquiète toujours, en dépit de vous-même ; enfin, le cercle que vous environne finit toujours par vous cacher le reste du monde ; le plus petit objet placé devant votre oeil vous intercepte le soleil ; il en est de même aussi de la cotterie dans laquelle on vit : ni l' Europe ni la postérité ne pourraient rendre

p378

insensible aux tracasseries de la maison voisine ; et qui veut être heureux et développer son génie, doit, avant tout, bien choisir l' atmosphère dont il s' entoure immédiatement.

p379

Chapitre ii.

Je n' avais d' autre amusement que l' éducation de ma petite soeur ; ma belle-mère ne voulait pas qu' elle sût la musique, mais elle m' avait permis de lui apprendre l' italien et le dessin, et je suis persuadée qu' elle se souvient

encore de l' un et de l' autre, car je lui
dois la justice qu' elle montrait alors
beaucoup d' intelligence. Oswald, Oswald !
Si c' est pour votre bonheur que
je me suis donné tant de soins, je
m' en applaudis encore : je m' en applaudirais
dans le tombeau.

J' avais près de vingt ans, mon père
voulait me marier, et c' est ici que toute
la fatalité de mon sort va se déployer.
Mon père était l' intime ami du vôtre,
et c' est à vous, Oswald, à vous qu' il

p380

pensa pour mon époux. Si nous nous
étions connus alors, et si vous m' aviez
aimée, notre sort à tous les deux eût
été sans nuage. J' avais entendu parler
de vous avec un tel éloge, que soit
pressentiment soit orgueil, je fus
extrêmement flattée par l' espoir de vous
épouser. Vous étiez trop jeune pour
moi, puisque j' ai dix-huit mois de plus
que vous ; mais votre esprit, votre goût
pour l' étude devançait, dit-on, votre
âge, et je me faisais une idée si douce
de la vie passée avec un caractère tel
qu' on peignait le vôtre, que cet espoir
effaçait entièrement mes préventions
contre la manière d' exister des femmes
en Angleterre. Je savais d' ailleurs que
vous vouliez vous établir à Edimbourg
ou à Londres, et j' étais sûre de trouver
dans chacune de ces deux villes la société
la plus distinguée. Je me disais
alors, ce que je crois encore à présent,
c' est que tout le malheur de ma situation
venait de vivre dans une petite

p381

ville, reléguée au fond d' une province
du nord. Les grandes villes seules conviennent
aux personnes qui sortent de
la règle commune, quand c' est en société
qu' elles veulent vivre ; comme la
vie y est variée, la nouveauté y plaît ;
mais dans les lieux où l' on a pris une

assez douce habitude de la monotonie,
l' on n' aime pas à s' amuser une fois,
pour découvrir que l' on s' ennue tous
les jours.

Je me plais à le répéter, Oswald,
quoique je ne vous eusse jamais vu,
j' attendais votre père, qui devait venir
passer huit jours chez le mien, avec une
véritable anxiété ; et ce sentiment était
alors trop peu motivé pour qu' il ne fût
pas un avant-coureur de ma destinée.
Quand lord Nelvil arriva, je désirai de
lui plaire, je le désirai peut-être trop,
et je fis pour y réussir infiniment plus
de frais qu' il n' en fallait ; je lui montrai
tous mes talens, je dansai, je chantai,
j' improvisai pour lui, et mon esprit,

p382

long-temps contenu, fut peut-être trop
vif en brisant ses chaînes. Depuis sept
ans l' expérience m' a calmée ; j' ai moins
d' empressement à me montrer ; je suis
plus accoutumée à moi ; je sais mieux
attendre ; j' ai peut-être moins de confiance
dans la bonne disposition des
autres, mais aussi moins d' ardeur pour
leurs applaudissemens, enfin il est possible
qu' alors il y eût en moi quelque
chose d' étrange. On a tant de feu, tant
d' imprudence dans la première jeunesse !
On se jette en avant de la vie
avec tant de vivacité ! L' esprit, quelque
distingué qu' il soit, ne supplée jamais
au temps : et bien qu' avec cet esprit
on sache parler sur les hommes
comme si l' on les connaissait, on n' agit
point en conséquence de ses propres
aperçus ; on a je ne sais quelle fièvre
dans les idées, qui ne nous permet pas
de conformer notre conduite à nos
propres raisonnemens.
Je crois, sans le savoir avec certitude,

p383

que je parus à lord Nelvil une
personne trop vive, car après avoir

passé huit jours chez mon père, et s' être
montré cependant très-aimable pour
moi, il nous quitta et écrivit à mon
père que, toute réflexion faite, il trouvait
son fils trop jeune pour conclure le
mariage dont il avait été question. Oswald,
quelle importance attacherez-vous
à cet aveu ? Je pouvais vous dissimuler
cette circonstance de ma vie,
je ne l' ai pas fait. Serait-il possible
cependant qu' elle vous parût ma condamnation !
Je suis, je le sais, améliorée
depuis sept années ; et votre père
aurait-il vu sans émotion ma tendresse
et mon enthousiasme pour vous ! Oswald
il vous aimait, nous nous serions
entendus.
Ma belle-mère forma le projet de
me marier au fils de son frère aîné qui
possédait une terre dans notre voisinage ;
c' était un homme de trente ans,
riche, d' une belle figure, d' une naissance

p384

illustre et d' un caractère fort honnête ;
mais si parfaitement convaincu
de l' autorité d' un mari sur sa femme,
et de la destination soumise et domestique
de cette femme, qu' un doute à
cet égard l' aurait autant révolté que si
l' on avait mis en question l' honneur
ou la probité. M Maclinson (c' était son
nom) avait assez de goût pour moi, et
ce qu' on disait dans la ville de mon esprit
et de mon caractère singulier ne
l' inquiétait pas le moins du monde ; il
y avait tant d' ordre dans sa maison,
tout s' y faisait si régulièrement, à la
même heure et de la même manière,
qu' il était impossible à personne d' y
rien changer. Les deux vieilles tantes
qui dirigeaient le ménage, les domestiques,
les chevaux mêmes n' auraient
pas su faire une seule chose différente
de la veille, et les meubles qui assistaient
à ce genre de vie depuis trois générations
se seraient, je crois, déplacés
d' eux-mêmes si quelque chose de nouveau

p385

leur était apparu. M Maclinson
avait donc raison de ne pas craindre mon
arrivée dans ce lieu ; le poids des habitudes
y était si fort, que la petite liberté
que je me serais donnée aurait pu le
désennuyer un quart d' heure par semaine,
mais n' aurait jamais eu sûrement
une autre conséquence.

C' était un homme bon, incapable de
faire de la peine ; mais si cependant je
lui avais parlé des chagrins sans nombre
qui peuvent tourmenter une ame active
et sensible, il m' aurait considérée
comme une personne vaporeuse, et
m' aurait simplement conseillée de monter
à cheval, et de prendre l' air. Il
désirait de m' épouser précisément parce
qu' il ne se doutait pas des besoins de
l' esprit ni de l' imagination, et que je
lui plaisais sans qu' il me comprît. S' il
avait eu seulement l' idée de ce que
c' était qu' une femme distinguée, et des
avantages et des inconvénients qu' elle
peut avoir, il eût craint de ne pas être

p386

assez aimable à mes yeux ; mais ce
genre d' inquiétude n' entraînait pas même
dans sa tête : jugez de ma répugnance
pour un tel mariage. Je le refusai
décidément ; mon père me soutint ; ma
belle-mère en conçut un vif ressentiment
contre moi : c' était une personne
despotique au fond de l' ame, bien que
sa timidité l' empêchât souvent d' exprimer
sa volonté : quand on ne la devinait
pas, elle en avait de l' humeur ; et
quand on lui résistait après qu' elle avait
fait l' effort de s' exprimer, elle le pardonnait
d' autant moins, qu' il lui en avait
plus coûté pour sortir de sa réserve
accoutumée.

Toute la ville me blâma de la manière
la plus prononcée. Une union
aussi convenable, une fortune si bien
en ordre, un homme si estimable, un
nom si considéré, tel était le cri général !
J' essayai d' expliquer pourquoi cette
union si convenable ne me convenait
pas ; j' y perdis ma peine. Quelquefois

p387

je me faisais comprendre quand je parlais ; mais dès que j' étais partie, ce que j' avais dit ne laissait aucune trace ; car les idées habituelles rentraient aussitôt dans les têtes de mes auditeurs, et ils recevaient avec un nouveau plaisir ces anciennes connaissances que j' avais un moment écartées.

Une femme beaucoup plus spirituelle que les autres, bien qu' elle se fût conformée en tout extérieurement à la vie commune, me prit à part, un jour que j' avais parlé avec encore plus de vivacité qu' à l' ordinaire, et me dit ces paroles qui me firent une impression profonde :
-vous vous donnez beaucoup de peine, ma chère, pour un résultat impossible : vous ne changerez pas la nature des choses ; une petite ville du nord, sans rapport avec le reste du monde, sans goût pour les arts ni pour les lettres, ne peut être autrement qu' elle n' est : si vous devez vivre ici, soumettez-vous ; allez-vous-en, si vous

p388

le pouvez ; il n' y a que ces deux partis à prendre. -ce raisonnement n' était que trop évident ; je me sentis pour cette femme une considération que je n' avais pas pour moi-même ; car, avec des goûts assez analogues aux miens, elle avoit su se résigner à la destinée que je ne pouvais supporter ; et tout en aimant la poésie et les jouissances idéales, elle jugeait mieux la force des choses et l' obstination des hommes. Je cherchai beaucoup à la voir ; mais ce fut en vain ; son esprit sortait du cercle, mais sa vie y était renfermée ; et je crois même qu' elle craignait un peu de réveiller, par nos entretiens, sa supériorité naturelle : qu' en aurait-elle fait ?

p389

Chapitre iii.

J' aurais cependant passé toute ma vie dans la déplorable situation où je me trouvais, si j' avais conservé mon père ; mais un accident subit me l' enleva : je perdis avec lui mon protecteur, mon ami, le seul qui m' entendît encore dans ce désert peuplé, et mon désespoir fut tel, que je n' eus plus la force de résister à mes impressions. J' avais vingt ans quand il mourut, et je me trouvai sans autre appui, sans autre relation que ma belle-mère, une personne avec laquelle, depuis cinq ans que nous vivions ensemble, je n' étais pas plus liée que le premier jour. Elle se mit à me reparler de M Maclinson, et quoiqu' elle n' eût pas le droit de me commander de l' épouser, elle

p390

ne recevait que lui chez elle, et me déclarait assez nettement qu' elle ne favoriserait aucun autre mariage. Ce n' était pas qu' elle aimât beaucoup M Maclinson, quoiqu' il fût son proche parent ; mais elle me trouvait dédaigneuse en le refusant, et elle faisait cause commune avec lui, plutôt pour la défense de la médiocrité que par amour-propre de famille. Chaque jour ma situation devenait plus odieuse ; je me sentais saisie par la maladie du pays, la plus inquiète douleur qui puisse s' emparer de l' ame. L' exil est quelquefois, pour les caractères vifs et sensibles, un supplice beaucoup plus cruel que la mort ; l' imagination prend en déplaisance tous les objets qui vous entourent, le climat, le pays, la langue, les usages, la vie en masse, la vie en détail ; il y a une peine pour chaque moment comme pour chaque situation : car la patrie nous donne mille plaisirs habituels que nous ne connaissons

p391

pas nous-mêmes avant de les
avoir perdus :
... la favella, i costumi,
l' aria, i tronchi, il terren, le mura, i sassi !
C' est déjà un vif chagrin que de ne plus
voir les lieux où l' on a passé son enfance :
les souvenirs de cet âge, par
un charme particulier, rajeunissent le
coeur, et cependant adoucissent l' idée de
la mort. La tombe rapprochée du berceau
semble placer sous le même ombrage
toute une vie ; tandis que les années
passées sur un sol étranger sont
comme des branches sans racines. La
génération qui vous précède ne vous a
pas vu naître ; elle n' est pas pour vous la
génération des pères, la génération protectrice ;
mille intérêts qui vous sont communs
avec vos compatriotes ne sont

p392

plus entendus par les étrangers ; il faut
tout expliquer, tout commenter, tout
dire, au lieu de cette communication facile,
de cette effusion de pensées qui commence
à l' instant où l' on retrouve ses
concitoyens. Je ne pouvais me rappeler,
sans émotion, les expressions bienveillantes
de mon pays. *cara, carissima*,
disais-je quelquefois en me promenant
toute seule, pour m' imiter à moi-même
l' accueil si amical des italiens et des
italiennes ; je comparais cet accueil à celui
que je recevais.
Chaque jour j' errais dans la campagne,
où j' avais coutume d' entendre,
le soir, en Italie, des airs harmonieux
chantés avec des voix si justes, et les
cris des corbeaux retentissaient seuls
dans les nuages. Le soleil si beau, l' air
si suave de mon pays était remplacé
par les brouillards ; les fruits mûrissaient
à peine, je ne voyais point de
vignes, les fleurs croissaient languissamment
à long intervalle l' une de

p393

l' autre ; les sapins couvraient les montagnes
toute l' année, comme un noir
vêtement : un édifice antique, un tableau
seulement, un beau tableau aurait
relevé mon ame, mais je l' aurais
vainement cherché à trente milles à la
ronde. Tout était terne, tout était
morne autour de moi, et ce qu' il avait
d' habitations et d' habitans servait seulement
à priver la solitude de cette horreur
poétique qui donne à l' ame un frisson
assez doux. Il y avait de l' aisance,
un peu de commerce et de la culture
autour de nous ; enfin, ce qu' il faut
pour qu' on vous dise : *vous devez être
contente, il ne vous manque rien.*
stupide jugement porté sur l' extérieur de la
vie, quand tout le foyer du bonheur
et de la souffrance est dans le sanctuaire
le plus intime et le plus secret de
nous-mêmes !
à vingt et un ans, je devais naturellement
entrer en possession de la fortune
de ma mère et de celle que mon

p394

père m' avait laissée. Une fois alors, dans
mes rêveries solitaires, il me vint dans
l' idée, puisque j' étais orpheline et majeure,
de retourner en Italie pour y mener
une vie indépendante, tout entière consacrée
aux arts. Ce projet, quand il entra
dans ma pensée, m' enivra de bonheur,
et d' abord je ne conçus pas la possibilité
d' une objection. Cependant, quand
ma fièvre d' espérance fut un peu calmée,
j' eus peur de cette résolution irréparable ;
et me représentant ce qu' en penseraient
tous ceux que je connaissais, le
projet que j' avais d' abord trouvé si facile
me sembla tout à fait impraticable ;
mais néanmoins l' image de cette vie
au milieu de tous les souvenirs de l' antiquité,
de la peinture, de la musique,
s' était offerte à moi avec tant de détails
et de charmes, que j' avais pris un nouveau
dégout pour mon ennuyeuse existence.
Mon talent que j' avais craint de perdre
s' était accru par l' étude suivie que

j' avais faite de la littérature anglaise ; la manière profonde de penser et de sentir qui caractérise vos poètes avait fortifié mon esprit et mon ame, sans que j' eusse rien perdu de l' imagination vive qui semble n' appartenir qu' aux habitans de nos contrées. Je pouvais donc me croire destinée à des avantages particuliers, par la réunion des circonstances rares qui m' avaient donné une double éducation, et, si je puis m' exprimer ainsi, deux nationalités différentes. Je me souvenais de l' approbation qu' un petit nombre de bons juges avaient accordée dans Florence à mes premiers essais en poésie. Je m' exaltais sur les nouveaux succès que je pourrais obtenir ; enfin j' espérais beaucoup de moi : n' est-ce pas la première et la plus noble illusion de la jeunesse ? Il me semblait que j' entrerais en possession de l' univers le jour où je ne sentirais plus le souffle desséchant de la médiocrité malveillante ; mais quand il

fallait prendre la résolution de partir, de m' échapper secrètement, je me sentais arrêtée par l' opinion, qui m' en imposait beaucoup plus en Angleterre qu' en Italie ; car, bien que je n' aimasse pas la petite ville que j' habitais, je respectais l' ensemble du pays dont elle faisait partie. Si ma belle-mère avait daigné me conduire à Londres ou à Edimbourg, si elle avait songé à me marier avec un homme qui eût assez d' esprit pour faire cas du mien, je n' aurais jamais renoncé ni à mon nom, ni à mon existence, même pour retourner dans mon ancienne patrie. Enfin quelque dure que fût pour moi la domination de ma belle-mère, je n' aurais peut-être jamais eu la force de changer de situation sans une multitude de circonstances qui se réunirent comme pour décider mon esprit incertain. J' avais près de moi la femme de chambre italienne que vous connaissez,

Thérésine ; elle est toscane, et, bien

p397

que son esprit n' ait point été cultivé,
elle se sert de ces expressions nobles et
harmonieuses qui donnent tant de grâce
aux moindres discours de notre peuple.
C' était avec elle seulement que je parlais
ma langue, et ce lien m' attachait à
elle. Je la voyais souvent triste, et je
n' osais lui en demander la cause, me
doutant qu' elle regrettait, comme moi,
notre pays, et craignant de ne pouvoir
plus contraindre mes propres sentimens,
s' ils étaient excités par les sentimens
d' une autre. Il y a des peines qui
s' adoucissent en les communiquant ;
mais les maladies de l' imagination
s' augmentent quand on les confie ; elles
s' augmentent surtout, quand on aperçoit
dans un autre une douleur semblable
à la sienne. Le mal qu' on souffre paraît
alors invincible, et l' on n' essaie plus
de le combattre. Ma pauvre Thérésine
tomba tout à coup sérieusement malade ;
et, l' entendant gémir nuit et jour,
je me déterminai à lui demander enfin

p398

le sujet de ses chagrins. Quelle fut mon
étonnement de l' entendre me dire presque
tout ce que j' avais senti ! Elle
n' avait pas si bien réfléchi que moi sur
la cause de ses peines ; elle s' en prenait
davantage à des circonstances locales,
à des personnes en particulier ; mais la
tristesse de la nature, l' insipidité de la
ville où nous demeurions, la froideur de
ses habitans, la contrainte de leurs usages,
elle sentait tout, sans pouvoir s' en
rendre raison, et s' écriait sans cesse :
-oh ! Mon pays, ne vous reverrai-je
donc jamais ! -et puis elle ajoutait
cependant qu' elle ne voulait pas me
quitter, et, avec une amertume qui me
déchirait le coeur, elle pleurait de ne
pouvoir concilier avec son attachement

pour moi son beau ciel d' Italie, et le plaisir d' entendre sa langue maternelle. Rien ne fit plus d' effet sur mon esprit que ce reflet de mes propres impressions dans une personne toute commune, mais qui avait conservé le

p399

caractère et les goûts italiens dans leur vivacité naturelle, et je lui promis qu' elle reverrait l' Italie. -avec vous, répondit-elle. -je gardai le silence. Alors elle s' arracha les cheveux, et jura qu' elle ne s' éloignerait jamais de moi ; mais elle paraissait prête à mourir à mes yeux en prononçant ces paroles. Enfin il m' échappa de lui dire que j' y retournerais aussi, et ce mot, qui n' avait eu pour but que de la calmer, devint plus solennel, par la joie inexprimable qu' il lui causa et la confiance qu' elle y prit. Depuis ce jour, sans en rien dire, elle se lia avec quelques négocians de la ville, et m' annonçait exactement quand un vaisseau partait du port voisin pour Gênes ou Livourne ; je l' écoutais et je ne répondais rien : elle imitait aussi mon silence, mais ses yeux se remplissaient de larmes. Ma santé souffrait tous les jours davantage du climat et de mes peines intérieures ; mon esprit a besoin de mouvement

p400

et de gaieté, je vous l' ai dit souvent, la douleur me tuerait ; il y a trop de lutte en moi contre elle ; il faut lui céder pour n' en pas mourir. Je revenais donc fréquemment à l' idée qui m' avait occupée depuis la mort de mon père ; mais j' aimais beaucoup Lucile qui avait alors neuf ans, et que je soignais depuis six comme sa seconde mère ; un jour je pensai que si je partais ainsi secrètement, je ferais un tel tort à ma réputation, que le nom de ma soeur en souffrirait, et cette crainte

me fit renoncer, pour un temps, à mes projets. Cependant, un soir que j' étais plus affectée que jamais des chagrins que j' éprouvais, et dans mes rapports avec ma belle-mère, et dans mes rapports avec la société, je me trouvai seule à souper avec lady Edgermond ; et, après une heure de silence, il me prit tout à coup un tel ennui de son imperturbable froideur, que je commençai la conversation en me plaignant de la vie

p401

que je menais, plus, d' abord, pour la forcer à parler que pour l' amener à aucun résultat qui pût me concerner ; mais en m' animant, je supposai tout à coup la possibilité, dans une situation semblable à la mienne, de quitter pour toujours l' Angleterre. Ma belle-mère n' en fut pas troublée, et, avec un sang-froid et une sécheresse que je n' oublierai de ma vie, elle me dit : -vous avez vingt-un ans, miss Edgermond, ainsi la fortune de votre mère et celle que votre père vous a laissée sont à vous. Vous êtes donc la maîtresse de vous conduire comme vous le voudrez ; mais si vous prenez un parti qui vous déshonore dans l' opinion, vous devez à votre famille de changer de nom et de vous faire passer pour morte. -je me levai à ces paroles avec impétuosité, et je sortis sans répondre. Cette dureté dédaigneuse m' inspira la plus vive indignation, et pour un moment un désir de vengeance tout-à-fait

p402

étranger à mon caractère s' empara de moi. Ces mouvemens se calmèrent ; mais la conviction que personne ne s' intéressait à mon bonheur rompit les liens qui m' attachaient encore à la maison où j' avais vu mon père. Certainement lady Edgermond ne me plaisait pas, mais je n' avais pas pour elle l' indifférence qu' elle me témoignait ; j' étais touchée de sa

tendresse pour sa fille, je croyais l' avoir intéressée par les soins que je donnais à cet enfant, et peut-être, au contraire, ces soins mêmes avaient-ils excité sa jalousie : car plus elle s' était imposé de sacrifices sur tous les points, plus elle était passionnée dans la seule affection qu' elle se fût permise. Tout ce qu' il y a dans le coeur humain, de vif et d' ardent, maîtrisé par sa raison sous tous les autres rapports, se retrouvait dans son caractère quand il s' agissait de sa fille.

Au milieu du ressentiment qu' avait excité dans mon coeur mon entretien

p403

avec lady Edgermond, Thérésine vint me dire, avec une émotion extrême, qu' un bâtiment arrivé de Livourne même était entré dans le port, dont nous n' étions éloignées que de quelques lieues, et qu' il y avait sur ce bâtiment des négocians qu' elle connaissait et qui étaient les plus honnêtes gens du monde. -ils sont tous italiens, me dit-elle en pleurant, ils ne parlent qu' italien. Dans huit jours ils se rembarquent, et vont directement en Italie ; et si madame était décidée...

-retournez avec eux, ma bonne Thérésine, lui répondis-je. -non madame, s' écria-t-elle, j' aime mieux mourir ici. -et elle sortit de ma chambre, où je restai réfléchissant à mes devoirs envers ma belle-mère. Il me paraissait clair qu' elle désirait ne plus m' avoir auprès d' elle ; mon influence sur Lucile lui déplaisait ; elle craignait que la réputation, que j' avais autour de moi d' être une personne extraordinaire, ne nuisît un jour à l' établissement de sa

p404

fille ; enfin elle m' avait dit le secret de son coeur, en m' indiquant le désir que je me fisse passer pour morte ; et ce

conseil amer, qui m' avait d' abord tant révoltée, me parut, à la réflexion, assez raisonnable.

-oui, sans doute, m' écriais-je, passons pour morte dans les lieux où mon existence n' est qu' un sommeil agité. Je revivrai avec la nature, avec le soleil, avec les beaux arts ; et les froides lettres qui composent mon nom, inscrites sur un vain tombeau, tiendront aussi bien que moi ma place dans ce séjour sans vie. -ces élans de mon ame vers la liberté ne me donnèrent point encore cependant la force d' une résolution décisive ; il y a des momens où l' on se croit la puissance de ce qu' on désire, et d' autres où l' ordre habituel des choses paraît devoir l' emporter sur tous les sentimens de l' ame. J' étais dans cette indécision qui pouvait durer toujours, puisque rien au dehors de moi ne m' obligeait à prendre un parti,

p405

lorsque, le dimanche qui suivit ma conversation avec ma belle-mère, j' entendis, vers le soir, sous mes fenêtres, des chanteurs italiens qui étaient venus sur le bâtiment de Livourne, et que Thérésine avait attirés pour me causer une agréable surprise. Je ne puis exprimer l' émotion que je ressentis, un déluge de pleurs couvrit mon visage, tous mes souvenirs se ranimèrent : rien ne retrace le passé comme la musique ; elle fait plus que retracer, il apparaît, quand elle l' évoque, semblable aux ombres de ceux qui nous sont chers, revêtu d' un voile mystérieux et mélancolique. Les musiciens chantèrent ces délicieuses paroles de Monti, qu' il a composées dans son exil :
bella itallia, amate sponde,
pur vi torno à riveder.
Trema in petto e si confonde
l' alma oppressa dal piacer.

p406

J' étais dans une sorte d' ivresse, je sentais pour l' Italie tout ce que l' amour fait éprouver, désir, enthousiasme, regrets ; je n' étais plus maîtresse de moi-même, toute mon ame était entraînée vers ma patrie : j' avais besoin de la voir, de la respirer, de l' entendre, chaque battement de mon coeur était un appel à mon beau séjour, à ma riante contrée ! Si la vie était offerte aux morts dans les tombeaux, ils ne soulèveraient pas la pierre qui les couvre, avec plus d' impatience que je n' en éprouvais pour écarter de moi tous mes linceuls, et reprendre possession de mon imagination, de mon génie, de la nature ! Au moment de cette exaltation causée par la musique, j' étais loin encore de prendre aucun parti, car mes sentimens étaient trop confus pour en tirer aucune idée fixe, lorsque ma

p407

belle-mère entra, et me pria de faire cesser ces chants, parce qu' il était scandaleux d' entendre de la musique le dimanche. Je voulus insister : les italiens parlaient le lendemain ; il y avait six ans que je n' avais joui d' un semblable plaisir ; ma belle-mère ne m' écouta pas, et me disant qu' il fallait, avant tout, respecter les convenances du pays où l' on vivait, elle s' approcha de la fenêtre et commanda à ses gens d' éloigner mes pauvres compatriotes. Ils partirent, et me répétaient de loin en loin, en chantant, un adieu qui me perçait le coeur. La mesure de mes impressions était comblée, le vaisseau devait s' éloigner le lendemain ; Thérésine, à tout hasard et sans m' en avertir, avait tout préparé pour mon départ. Lucile était depuis huit jours chez une parente de sa mère. Les cendres de mon père ne reposaient pas dans la maison de campagne que nous habitions : il avait ordonné que son tombeau fût élevé dans la terre

p408

qu' il avait en écosse. Enfin je partis sans en prévenir ma belle-mère, et lui laissant une lettre qui lui apprenait ma résolution. Je partis dans un de ces momens où l' on se livre à la destinée, où tout paraît meilleur que la servitude, le dégoût et l' insipidité ; où la jeunesse inconsidérée se fie à l' avenir, et le voit dans les cieux comme une étoile brillante qui lui promet un heureux sort.

p409

Chapitre iv.

Des pensées plus inquiètes s' emparèrent de moi quand je perdis de vue les côtes d' Angleterre ; mais comme je n' y avais pas laissé d' attachement vif, je fus bientôt consolée, en arrivant à Livourne, par tout le charme de l' Italie. Je ne dis à personne mon véritable nom, comme je l' avais promis à ma belle-mère ; je pris seulement celui de Corinne, que l' histoire d' une femme grecque, amie de Pindare, et poète, m' avait fait aimer. Ma figure, en se développant, avait tellement changé que j' étais sûre de n' être pas reconnue. J' avais vécu assez solitaire à Florence, et je devais compter sur ce qui m' est arrivé, c' est que personne à Rome n' a su qui j' étais. Ma belle-mère me manda

p410

qu' elle avait répandu le bruit que les médecins m' avaient ordonné le voyage du midi pour rétablir ma santé, et que j' étais morte dans la traversée. Sa lettre ne contenait d' ailleurs aucune réflexion : elle me fit passer avec une très-grande exactitude toute ma fortune qui est assez considérable ; mais elle ne m' a plus écrit. Cinq ans se sont écoulés depuis ce moment jusqu' à celui où je vous ai vu ; cinq ans pendant lesquels j' ai goûté assez de bonheur ; je suis venue m' établir

à Rome, ma réputation s' est accrue,
les beaux-arts et la littérature
m' ont encore donné plus de jouissances
solitaires qu' ils ne m' ont valu de succès,
et je n' ai pas connu, jusques à vous,
tout l' empire que le sentiment peut
exercer ; mon imagination colorait et
décolorait quelquefois mes illusions sans
me causer de vives peines ; je n' avais
point encore été saisie par une affection
qui pût me dominer. L' admiration,
le respect, l' amour, n' enchaînaient

p411

point toutes les facultés de mon
ame ; je concevais, même en aimant,
plus de qualités et plus de charmes que
je n' en ai rencontré ; enfin je restais
supérieure à mes propres impressions,
au lieu d' être entièrement subjuguée
par elles.
N' exigez point que je vous raconte
comment deux hommes, dont la passion
pour moi n' a que trop éclaté, ont
occupé successivement ma vie avant
de vous connaître : il faudrait faire
violence à ma conviction intime pour
me persuader maintenant qu' un autre
que vous a pu m' intéresser, et j' en
éprouve autant de repentir que de
douleur. Je vous dirai seulement ce
que vous avez appris déjà par mes
amis, c' est que mon existence indépendante
me plaisait tellement, qu' après
de longues irrésolutions et de pénibles
scènes j' ai rompu deux fois des
liens que le besoin d' aimer m' avait fait
contracter, et que je n' ai pu me résoudre

p412

à rendre irrévocables. Un grand
seigneur allemand voulait, en m' épousant,
m' emmener dans son pays où son
rang et sa fortune le fixaient. Un prince
italien m' offrait à Rome même l' existence
la plus brillante. Le premier sut
me plaire en m' inspirant la plus haute

estime ; mais je m' aperçus avec le temps
qu' il avait peu de ressources dans l' esprit.
Quand nous étions seuls il fallait
que je me donnasse beaucoup de peine
pour soutenir la conversation et pour
lui cacher avec soin ce qui lui manquait.
Je n' osais, en causant avec lui,
me montrer ce qui je puis être, de
peur de le mettre mal à l' aise ; je prévis
que son sentiment pour moi diminuerait
nécessairement le jour où je cesserais
de le ménager, et néanmoins il
est difficile de conserver de l' enthousiasme
pour ceux que l' on ménage. Les
égards d' une femme pour une infériorité
quelconque dans un homme supposent
toujours qu' elle ressent pour lui

p413

plus de pitié que d' amour ; et le genre
de calcul et de réflexion que ces égards
demandent flétrit la nature céleste d' un
sentiment involontaire. Le prince italien
était plein de grâce et de fécondité
dans l' esprit. Il voulait s' établir à
Rome, partageait tous mes goûts, aimait
mon genre de vie ; mais je remarquai
dans une occasion importante
qu' il manquait d' énergie dans l' ame, et
que dans les circonstances difficiles de
la vie ce serait moi qui me verrais obligée
de le soutenir et de le fortifier :
alors tout fut dit pour l' amour ; car les
femmes ont besoin d' appui, et rien ne
les refroidit comme la nécessité d' en
donner. Je fus donc deux fois détrompée
de mes sentimens, non par des
malheurs ni des fautes, mais l' esprit
observateur me découvrit ce que l' imagination
m' avait caché.
Je me crus destinée à ne jamais aimer
de toute la puissance de mon ame ;
quelquefois cette idée m' était pénible,

p414

plus souvent je m' applaudissais d' être
libre ; je craignais en moi cette faculté

de souffrir, cette nature passionnée qui
menace mon bonheur et ma vie ; je me
rassurais toujours, en songeant qu' il était
difficile de captiver mon jugement,
et je ne croyais pas que personne
pût jamais répondre à l' idée que j' avais
du caractère et de l' esprit d' un homme ;
j' espérais toujours échapper au pouvoir
absolu d' un attachement, en apercevant
quelques défauts dans l' objet qui
pourrait me plaire ; je ne savais pas
qu' il existe des défauts qui peuvent
accroître l' amour même par l' inquiétude
qu' ils lui causent. Oswald, la mélancolie,
l' incertitude qui vous découragent
de tout, la sévérité de vos opinions,
troublent mon repos sans refroidir mon
sentiment ; je pense souvent que ce
sentiment ne me rendra pas heureuse ;
mais alors c' est moi que je juge, et jamais
vous.
Vous connaissez maintenant l' histoire

p415

de ma vie ; l' Angleterre abandonnée,
mon changement de nom,
l' inconstance de mon coeur, je n' ai rien
dissimulé. Sans doute vous penserez
que l' imagination m' a souvent égarée ;
mais si la société n' enchaînait pas les
femmes par des liens de tout genre
dont les hommes sont dégagés, qu' y
aurait-il dans ma vie qui pût empêcher
de m' aimer ? Ai-je jamais trompé ?
Ai-je jamais fait de mal ? Mon ame
a-t-elle jamais été flétrie par de vulgaires
intérêts ? Sincérité, bonté, fierté, Dieu
demandera-t-il davantage à l' orpheline
qui se trouvait seule dans l' univers ?
Heureuses les femmes qui rencontrent
à leurs premiers pas dans la
vie celui qu' elles doivent aimer toujours !
Mais le mérité-je moins pour
l' avoir connu trop tard ?
Cependant je vous le dirai, mylord,
et vous en croirez ma franchise : si je
pouvais passer ma vie près de vous,
sans vous épouser, il me semble que,

p416

malgré la perte d' un grand bonheur,
et d' une gloire à mes yeux la première
de toutes, je ne voudrais pas m' unir à
vous. Peut-être ce mariage est-il pour
vous un sacrifice ; peut-être un jour
regretterez-vous cette belle Lucile, ma
soeur, que votre père vous a destinée.
Elle est plus jeune que moi de douze
années ; son nom est sans tache, comme
la première fleur du printemps ; il faudrait
en Angleterre faire revivre le mien,
qui est déjà passé sous l' empire de la
mort. Lucile a, je le sais, une ame
douce et pure ; si j' en juge par son enfance,
il se peut qu' elle soit capable de
vous entendre en vous aimant. Oswald,
vous êtes libre ; quand vous le désirerez,
votre anneau vous sera rendu.
Peut-être voulez-vous savoir avant
que de vous décider ce que je souffrirais
si vous me quittez ? Je l' ignore : il s' élève
quelquefois des mouvemens tumultueux
dans mon ame, qui sont plus forts
que ma raison, et je ne serais pas coupable

p417

si de tels mouvemens me rendaient
l' existence tout-à-fait insupportable.
Il est également vrai que j' ai
beaucoup de facultés de bonheur ; je
sens quelquefois en moi comme une
fièvre de pensées qui fait circuler mon
sang plus vite. Je m' intéresse à tout ;
je parle avec plaisir ; je jouis avec
délices de l' esprit des autres, de l' intérêt
qu' ils me témoignent, des merveilles de la
nature, des ouvrages de l' art que l' affectation
n' a point frappés de mort. Mais,
serait-il en ma puissance de vivre quand
je ne vous verrais plus ? C' est à vous
d' en juger, Oswald ; car vous me connaissez
mieux que moi-même ; je ne suis
pas responsable de ce que je puis éprouver ;
c' est à celui qui enfonce le poignard
à savoir si la blessure qu' il fait
est mortelle. Mais quand elle le serait,
Oswald, je devrais vous le pardonner.
Mon bonheur dépend en entier du sentiment
que vous m' avez montré depuis

p418

six mois. Je défierais toute la puissance de votre volonté et de votre délicatesse de me tromper sur la plus légère altération dans ce sentiment. éloignez de vous, à cet égard, toute idée de devoir ; je ne connais pour l' amour ni promesse ni garantie. La divinité seule peut faire renaître une fleur quand le vent l' a flétrie. Un accent, un regard de vous suffiraient pour m' apprendre que votre coeur n' est plus le même, et je détesterais tout ce que vous pourriez m' offrir à la place de votre amour, de ce rayon divin, ma céleste auréole. Soyez donc libre maintenant, Oswald, libre chaque jour, libre encore quand vous seriez mon époux ; car si vous ne m' aimiez plus, je vous affranchirais, par ma mort, des liens indissolubles qui vous attacheraient à moi.

Dès que vous aurez lu cette lettre, je veux vous revoir ; mon impatience me conduira vers vous, et je saurai mon sort en vous apercevant ; car le

p419

malheur est rapide, et le coeur, tout faible qu' il est, ne doit pas se méprendre aux signes funestes d' une destinée irrévocable. Adieu.

LIVRE XV

p1

Chapitre premier.

C' était avec une émotion profonde qu' Oswald avait lu la lettre de Corinne. Un mélange confus de diverses peines l' agitait : tantôt il était blessé du tableau qu' elle faisait d' une province d' Angleterre, et se disait avec désespoir que jamais une telle femme ne pourrait être

heureuse dans la vie domestique ; tantôt il la plaignait de ce qu' elle avait souffert, et ne pouvait s' empêcher d' aimer et d' admirer la simplicité avec laquelle elle le racontait. Il se sentait jaloux aussi des affections qu' elle avait éprouvées avant de le connaître, et plus il voulait se cacher à lui-même cette jalousie,

p2

plus il en était tourmenté ; enfin, surtout, la part qu' avait son père dans cette histoire l' affligeait amèrement, et l' angoisse de son ame était telle, qu' il ne savait plus ce qu' il pensait, ni ce qu' il faisait. Il sortit précipitamment, à midi, par un soleil brûlant : à cette heure il n' y a personne dans les rues de Naples, l' effroi de la chaleur retient tous les êtres vivans à l' ombre. Il s' en alla du côté de Portici, marchant au hasard et sans dessein, et les rayons ardents qui tombaient sur sa tête excitaient tout à la fois et troublaient ses pensées.

Corinne cependant, après quelques heures d' attente, ne put résister au besoin de voir Oswald ; elle entra dans sa chambre, et ne l' y trouvant point, cette absence dans ce moment lui causa une terreur mortelle. Elle vit sur la table de lord Nelvil ce qu' elle lui avait écrit, et, ne doutant pas que ce ne fût après l' avoir lu qu' il s' en était allé,

p3

elle s' imagina qu' il était parti tout-à-fait, et qu' elle ne le reverrait plus. Alors une douleur insupportable s' empara d' elle ; elle essaya d' attendre, et chaque moment la consumait ; elle parcourait sa chambre à grands pas, et puis s' arrêtait soudain, de peur de perdre le moindre bruit qui pourrait annoncer le retour. Enfin, ne résistant plus à son anxiété, elle descendit pour demander si l' on n' avait pas vu passer

lord Nelvil, et de quel côté il avait porté ses pas. Le maître de l' auberge répondit que lord Nelvil était allé du côté de Portici, mais que sûrement, ajouta l' hôte, il n' avait pas été loin ; car, dans ce moment, un coup de soleil serait très-dangereux. Cette crainte se mêlant à toutes les autres, bien que Corinne n' eût rien sur la tête qui pût la garantir de l' ardeur du jour, elle se mit à marcher au hasard dans la rue. Les larges pavés blancs de Naples, ces pavés de lave, et placés là comme

p4

pour multiplier l' effet de la chaleur et de la lumière, brûlaient ses pieds, et l' éblouissaient par le reflet des rayons du soleil.

Elle n' avait pas le projet d' aller jusqu' à Portici, mais elle avançait toujours, et toujours plus vite ; la souffrance et le trouble précipitaient ses pas. On ne voyait personne sur le grand chemin : à cette heure, les animaux eux-mêmes se tiennent cachés, ils redoutent la nature.

Une poussière horrible remplit l' air dès que le moindre souffle de vent ou le char le plus léger traverse la route : les prairies couvertes de cette poussière ne rappellent plus par leur couleur la végétation, ni la vie. De moment en moment, Corinne se sentait prête à tomber, elle ne rencontrait pas un arbre pour s' appuyer, et sa raison s' égarait dans ce désert enflammé ; elle n' avait plus que quelques pas à faire pour arriver au palais du roi, sous les portiques

p5

duquel elle aurait trouvé de l' ombre et de l' eau pour se rafraîchir. Mais ses forces lui manquaient ; elle essayait en vain de marcher, elle ne voyait plus sa route ; un vertige la lui cachait, et lui faisait apparaître mille

lumières, plus vives encore que celles
même du jour ; et tout à coup succédait
à ces lumières un nuage qui l' environnait
d' une obscurité sans fraîcheur.
Une soif ardente la dévorait ; elle
rencontra un Lazzaroni, l' unique créature
humaine qui pût braver en ce moment
la puissance du climat, et elle le pria
d' aller lui chercher un peu d' eau ; mais
cet homme, en voyant seule sur le chemin,
à cette heure, une femme si remarquable,
et par sa beauté, et par l' élégance de
ses vêtemens, ne douta pas
qu' elle ne fût folle, et s' éloigna d' elle
avec terreur.
Heureusement Oswald revenait sur ses
pas à cet instant, et quelques accens
de Corinne frappèrent de loin son

p6

oreille ; hors de lui-même, il courut vers
elle, et la reçut dans ses bras, comme
elle tombait sans connaissance ; il la
porta ainsi sous le portique du palais
de Portici, et la rappela à la vie par ses
soins et sa tendresse.
Dès qu' elle le reconnut, elle lui dit,
encore égarée : -vous m' aviez promis
de ne pas me quitter sans mon consentement :
je puis vous paraître à présent indigne
de votre affection ; mais
votre promesse, pourquoi la méprisez-vous ?
-Corinne, reprit Oswald, jamais
l' idée de vous quitter ne s' est approchée
de mon coeur ; je voulais seulement
réfléchir sur notre sort, et
recueillir mes esprits avant de vous
revoir. -eh bien ! Dit alors Corinne
en essayant de paraître calme, vous en
avez eu le temps pendant ces mortelles
heures qui ont failli me coûter la vie :
vous en avez eu le temps ; parlez donc,
et dites-moi ce que vous avez résolu.
-Oswald, effrayé du son de voix de

p7

Corinne, qui trahissait son émotion

intérieure, se mit à genoux devant elle, et lui dit : -Corinne, le coeur de ton ami n' est point changé ; qu' ai-je donc appris qui pût me désenchanter de toi ? Mais, écoute- et comme elle tremblait toujours plus fortement, il reprit avec instance : -écoute sans terreur celui qui ne peut vivre, et te savoir malheureuse. -ah ! S' écria Corinne, c' est de mon bonheur que vous parlez ; il ne s' agit déjà plus du vôtre. Je ne repousse pas votre pitié ; dans ce moment, j' en ai besoin ; mais pensez-vous cependant que c' est d' elle seule que je veuille vivre ? -non ; c' est de mon amour que nous vivrons tous les deux, dit Oswald ; je reviendrai... -vous reviendrez ? Interrompit Corinne ; ah ! Vous voulez donc partir ! Qu' est-il arrivé ? Qu' y a-t-il de changé depuis hier ? Malheureuse que je suis ! -chère amie ! Que ton coeur ne se trouble pas ainsi, reprit Oswald, et

p8

laisse-moi, si je le puis, te révéler ce que j' éprouve ; c' est moins que tu ne crains, bien moins ; mais il faut, dit-il en faisant effort sur lui-même pour s' expliquer, il faut pourtant que je connaisse les raisons que mon père peut avoir eues pour s' opposer, il y a sept ans, à notre union ; il ne m' en a jamais parlé : j' ignore tout à cet égard ; mais son ami le plus intime, qui vit encore en Angleterre, saura quels étaient ses motifs. Si, comme je le crois, ils ne tiennent qu' à des circonstances de peu d' importance, je ne les compterai pour rien ; je te pardonnerai d' avoir quitté le pays de ton père et le mien, une si noble patrie ; j' espérerai que l' amour t' y rattachera, et que tu préféreras le bonheur domestique, les vertus sensibles et naturelles, à l' éclat même de ton génie. J' espérerai tout, je ferai tout ; mais si mon père s' était prononcé contre toi, Corinne, je ne serais jamais l' époux d' une autre ; mais jamais aussi je ne pourrais être le tien. -

quand ces paroles furent dites, une sueur froide coula sur le front d' Oswald ; et l' effort qu' il avait fait pour parler ainsi était tel, que Corinne, ne pensant qu' à l' état où elle le voyait, fut quelque temps sans lui répondre, et prenant sa main, elle lui dit : -quoi, vous partez, quoi, vous allez en Angleterre sans moi ? -Oswald se tut.

-cruel, s' écria Corinne avec désespoir, vous ne répondez rien, vous ne combattez pas ce que je vous dis.

Ah, c' est donc vrai ! Hélas, tout en le disant, je ne le croyais pas encore.

J' ai retrouvé, grâce à vos soins, répondit Oswald, la vie que j' étais prêt à perdre ; cette vie appartient à mon pays pendant la guerre. Si je puis m' unir à vous, nous ne nous quitterons plus, et je vous rendrai votre nom et votre existence en Angleterre. Si cette destinée trop heureuse m' était interdite, je reviendrais à la paix en Italie ; je resterais long-temps près

de vous, et je ne changerais rien à votre sort, qu' en vous donnant un fidèle ami de plus. -ah ! Vous ne changeriez rien à mon sort, dit Corinne, quand vous êtes devenu mon seul intérêt au monde, quand j' ai goûté de cette coupe enivrante qui donne le bonheur ou la mort ! Mais au moins dites-moi, ce départ, quand aura-t-il lieu ? Combien de jours me restent-ils ?

-chère amie, dit Oswald, en la serrant contre son coeur, je jure qu' avant trois mois je ne te quitterai pas, et peut-être même alors... -trois mois, s' écria Corinne, je vivrai donc encore tout ce temps ; c' est beaucoup, je n' en espérais pas tant. Allons, je me sens mieux ; c' est un avenir que trois mois, dit-elle avec un mélange de tristesse et de joie qui toucha profondément Oswald. -tous deux alors montèrent en silence dans la voiture qui les conduisit

à Naples.

p11

Chapitre ii.

En arrivant, ils trouvèrent le prince Castel-Forte qui les attendait à l' auberge. Le bruit s' était répandu que lord Nelvil avait épousé Corinne, et quoique cette nouvelle fit une grande peine à ce prince, il était venu pour s' assurer par lui-même si cela était vrai, et pour se rattacher de quelque manière encore à la société de son amie, lors même qu' elle serait pour jamais liée à un autre. La mélancolie de Corinne, l' état d' abattement dans lequel, pour la première fois, il la voyait, lui causèrent une vive inquiétude ; mais il n' osa point l' interroger, parce qu' elle semblait fuir toute conversation à ce sujet. Il est des situations de l' ame où l' on redoute de se confier à personne ; il suffirait

p12

d' une parole qu' on dirait ou qu' on entendrait pour dissiper à nos propres yeux l' illusion qui nous fait supporter l' existence ; et l' illusion dans les sentimens passionnés, de quelque genre qu' ils soient, a cela de particulier qu' on se ménage soi-même comme on ménagerait un ami que l' on craindrait d' affliger en l' éclairant, et que, sans s' en apercevoir, l' on met sa propre douleur sous la protection de sa propre pitié. Le lendemain, Corinne qui était la personne du monde la plus naturelle, et ne cherchait point à faire effet par sa douleur, essaya de paraître gaie, de se ranimer encore, et pensa même que le meilleur moyen pour retenir Oswald était de se montrer aimable comme autrefois ; elle commençait donc avec vivacité un sujet d' entretien intéressant ; puis tout à coup la distraction s' emparait d' elle, et ses regards erraient sans objet. Elle qui possédait au plus

haut degré la facilité de la parole, hésitait

p13

dans le choix des mots, et quelquefois elle se servait d'une expression qui n'avait pas le moindre rapport avec ce qu'elle voulait dire. Alors elle riait d'elle-même ; mais, à travers ce rire, ses yeux se remplissaient de larmes. Oswald était au désespoir de la peine qu'il lui causait : il voulait s'entretenir seul avec elle, mais elle en évitait avec soin les occasions.

-que voulez-vous savoir de moi, lui dit-elle un jour qu'il insistait pour lui parler, je me regrette, et voilà tout. J'avais quelque orgueil de mon talent, j'aimais le succès, la gloire, les suffrages mêmes des indifférents étaient l'objet de mon ambition ; mais à présent je ne me soucie de rien, et ce n'est pas le bonheur qui m'a détachée de ces vains plaisirs, c'est un profond découragement. Je ne vous en accuse pas, il vient de moi, peut-être en triompherai-je ! Il se passe tant de choses au fond de l'âme que nous ne pouvons ni

p14

prévoir, ni diriger ; mais je vous rends justice, Oswald, vous souffrez de ma peine, je le vois. J'ai aussi pitié de vous, pourquoi ce sentiment ne nous conviendrait-il pas à tous les deux ? Hélas, il peut s'adresser à tout ce qui respire sans commettre beaucoup d'erreurs.

Oswald n'était pas alors moins malheureux que Corinne : il l'aimait vivement ; mais son histoire l'avait blessé dans sa manière de penser et dans ses affections : il lui semblait voir clairement que son père avait tout prévu, tout jugé d'avance pour lui, et que c'était mépriser ses avertissements que de prendre Corinne pour épouse : cependant il ne pouvait y renoncer et se

trouvait replongé dans les incertitudes dont il espérait sortir en connaissant le sort de son amie. Elle, de son côté, n' avait pas toujours souhaité le lien du mariage avec Oswald ; et si elle s' était crue certaine qu' il ne la quitterait jamais,

p15

elle n' aurait eu besoin de rien de plus pour être heureuse ; mais elle le connaissait assez pour savoir qu' il ne concevait le bonheur que dans la vie domestique, et que s' il abjurait le dessein de l' épouser, ce ne pouvait jamais être qu' en l' aimant moins. Le départ d' Oswald pour l' Angleterre lui paraissait un signal de mort ; elle savait combien les moeurs et les opinions de ce pays avaient d' influence sur lui ; c' est en vain qu' il formait le projet de passer sa vie avec elle en Italie ; elle ne doutait point qu' en se retrouvant dans sa patrie, l' idée de la quitter une seconde fois ne lui devînt odieuse. Enfin elle sentait que tout son pouvoir venait de son charme, et qu' est-ce que ce pouvoir en absence ? Qu' est-ce que les souvenirs de l' imagination lorsque l' on est cerné de toutes parts par la force et la réalité d' un ordre social, d' autant plus dominateur, qu' il est fondé sur des idées nobles et pures ?

p16

Corinne, tourmentée par ces réflexions, aurait souhaité d' exercer quelque empire sur son sentiment pour Oswald. Elle tâchait de s' entretenir avec le prince Castel-Forte sur les objets qui l' avaient toujours intéressée, la littérature et les beaux-arts ; mais lorsque Oswald entrait dans la chambre, la dignité de son maintien, un regard mélancolique qu' il jetait sur Corinne et qui semblait lui dire : *pourquoi voulez-vous renoncer à moi ?* détruisait tous ses projets. Vingt fois Corinne voulut

dire à lord Nelvil que son irrésolution
l' offensait, et qu' elle était décidée à
s' éloigner de lui ; mais elle le voyait,
tantôt appuyer sa tête sur sa main comme
un homme accablé par des sentimens
douloureux, tantôt respirer avec effort,
ou rêver sur les bords de la mer, ou
lever les yeux vers le ciel quand des
sons harmonieux se faisaient entendre,
et ces mouvemens si simples dont la magie
n' était connue que d' elle, renversaient

p17

soudain tous ses efforts. L' accent,
la physionomie, une certaine grâce dans
chaque geste révèle à l' amour les secrets
les plus intimes de l' ame, et peut-être
est-il vrai qu' un caractère froid en
apparence, tel que celui de lord Nelvil, ne
pouvait être pénétré que par celle qui
l' aimait : l' impartialité ne devinant rien,
ne peut juger que ce qui se montre. Corinne
dans le silence de la réflexion,
essayait ce qui lui avait réussi autrefois
quand elle croyait aimer : elle appelait
à son secours son esprit d' observation
qui découvrait avec sagacité les
moindres faiblesses ; elle tâchait d' exciter
son imagination à lui représenter
Oswald sous des traits moins séduisants ;
mais il n' y avait rien en lui qui ne fût
noble, touchant et simple, et comment
défaire à ses propres yeux le charme
d' un caractère et d' un esprit parfaitement
naturels ! Il n' y a que l' affectation
qui puisse donner lieu à ces réveils
subits du coeur, étonné d' avoir aimé.

p18

Il existait d' ailleurs, entre Oswald et
Corinne, une sympathie singulière et
toute puissante ; leurs goûts n' étaient
point les mêmes, leurs opinions s' accordaient
rarement, et, dans le fond de leur
ame néanmoins, il y avait des
mystères semblables, des émotions
puisées à la même source, enfin je ne

sais quelle ressemblance secrète qui supposait une même nature, bien que toutes les circonstances extérieures l'eussent modifiée différemment. Corinne s'aperçut donc, et ce fut avec effroi, qu'elle avait encore augmenté son sentiment pour Oswald, en l'observant de nouveau, en le jugeant en détail, en luttant vivement contre l'impression qu'il lui faisait. Elle offrit au prince Castel-Forte de revenir à Rome ensemble ; et lord Nelvil sentit qu'elle voulait éviter ainsi d'être seul avec lui ; il en eut de la tristesse ; mais il ne s'y opposa pas ; il ne savait plus si ce qu'il pouvait faire pour

p19

Corinne suffirait à son bonheur, et cette pensée le rendait timide. Corinne cependant aurait voulu qu'il refusât le prince Castel-Forte pour compagnon de voyage ; mais elle ne le dit pas. Leur situation n'était plus simple comme autrefois ; il n'y avait pas encore entre eux de la dissimulation, et néanmoins Corinne proposait ce qu'elle eût souhaité qu'Oswald refusât, et le trouble s'était mis dans une affection qui, pendant six mois, leur avait donné chaque jour un bonheur presque sans mélange.

En retournant par Capoue et par Gaëte, en revoyant ces mêmes lieux qu'elle avait traversés peu de temps auparavant avec tant de délices, Corinne ressentait un amer souvenir. Cette nature si belle, qui maintenant l'appelait en vain au bonheur, redoublait encore sa tristesse. Quand ce beau ciel ne dissipe pas la douleur, son expression riante fait souffrir encore plus

p20

par le contraste. Ils arrivèrent à Terracine, le soir, par une fraîcheur délicieuse, et la même mer brisait ses flots

contre le même rocher. Corinne disparut après le souper ; Oswald, ne la voyant pas revenir, sortit inquiet, et son coeur, comme celui de Corinne, le guida vers l'endroit où ils s'étaient reposés en allant à Naples. Il aperçut de loin Corinne, à genoux devant le rocher sur lequel ils s'étaient assis ; et il vit, en regardant la lune, qu'elle était couverte d'un nuage, comme il y avait deux mois, à la même heure. Corinne, à l'approche d'Oswald, se leva, et lui dit, en lui montrant ce nuage : -
avais-je raison de croire aux présages ? Mais n'est-il pas vrai qu'il y a quelque compassion dans le ciel ? Il m'avertissait de l'avenir, et aujourd'hui, vous le voyez, il porte mon deuil. N'oubliez pas, Oswald, de remarquer si ce même nuage ne passera pas sur la lune quand je mourrai. -Corinne ! Corinne ! S'écria

p21

lord Nelvil, ai-je mérité que vous me fassiez expirer de douleur ? Vous le pouvez facilement, je vous l'assure ; parlez encore une fois ainsi, et vous me verrez tomber sans vie à vos pieds. Mais quel est donc mon crime ? Vous êtes une personne indépendante de l'opinion par votre manière de penser ; vous vivez dans un pays où cette opinion n'est jamais sévère, et quand elle le serait, votre génie vous fait régner sur elle. Je veux, quoi qu'il arrive, passer mes jours près de vous ; je le veux : d'où vient donc votre douleur ? Si je ne pouvais être votre époux, sans offenser un souvenir qui règne à l'égal de vous sur mon âme, ne m'aimeriez-vous donc pas assez pour trouver du bonheur dans ma tendresse dans le dévouement de tous mes instans ? -Oswald, dit Corinne, si je croyais que nous ne nous quitterons jamais, je ne souhaiterais rien de plus ; mais..... - n'avez-vous pas l'anneau, gage sacré ?

p22

-je vous le rendrai, reprit-elle. -
non, jamais, dit-il. -ah ! Je vous le
rendrai, continua-t-elle, quand vous
désirerez de le reprendre ; et si vous
cessez de m' aimer, cet anneau même
m' en instruira. Une ancienne croyance
n' apprend-t-elle pas que le diamant
est plus fidèle que l' homme, et qu' il se
ternit quand celui qui l' a donné nous
trahit ? -Corinne, dit Oswald,
vous osez parler de trahison ? Votre esprit
s' égare ; vous ne me connaissez
plus. -pardon, Oswald, pardon ! S' écria
Corinne ; mais dans les passions
profondes, le coeur est tout à coup
doué d' un instinct miraculeux, et les
souffrances sont des oracles. Que signifie
donc cette palpitation douloureuse
qui soulève mon sein ? Ah ! Mon ami,
je ne la redouterais pas, si elle ne
m' annonçait que la mort. -
en achevant ces mots, Corinne s' éloigna
précipitamment ; elle craignait
de s' entretenir long-temps avec Oswald ;

p23

elle ne se complaisait point dans la douleur,
et cherchait à briser les impressions de
tristesse ; mais elles n' en revenaient
que plus violemment lorsqu' elle
les avait repoussées. Le lendemain,
quand ils traversèrent les marais pontins,
les soins d' Oswald pour Corinne
furent encore plus tendres que la
première fois ; elle les reçut avec douceur
et reconnaissance ; mais il y avait dans
son regard quelque chose qui disait :
*pourquoi ne me laissez-vous pas
mourir ?*

p24

chapitre iii.
Combien Rome semble déserte en revenant
de Naples ! On entre par la
porte de Saint-Jean-De-Latran ; on
traverse de longues rues solitaires ; le

bruit de Naples, sa population, la vivacité de ses habitans, accoutument à un certain degré de mouvement qui d'abord fait paraître Rome singulièrement triste ; l'on s'y plaît de nouveau, après quelque temps de séjour ; mais quand on s'est habitué à une vie de distractions, on éprouve toujours une sensation mélancolique en rentrant en soi-même, dût-on s'y trouver bien. D'ailleurs le séjour de Rome, dans la saison de l'année où l'on était alors, à la fin de juillet, est très-dangereux. Le mauvais air rend plusieurs quartiers

p25

inhabitables, et la contagion s'étend souvent sur la ville entière. Cette année, particulièrement, les inquiétudes étaient encore plus grandes qu'à l'ordinaire, et tous les visages portaient l'empreinte d'une terreur secrète. En arrivant, Corinne trouva, sur le seuil de sa porte, un moine qui lui demanda la permission de bénir sa maison, pour la préserver de la contagion : Corinne y consentit, et le prêtre parcourut toutes les chambres, en y jetant de l'eau bénite, et en prononçant des prières latines, au milieu de chacune d'elles. Lord Nelvil souriait un peu de cette cérémonie ; Corinne en était attendrie. - je trouve un charme indéfinissable, lui dit-elle, dans tout ce qui est religieux, je dirais même superstitieux, quand il n'y a rien d'hostile ni d'intolérant dans cette superstition ; le secours divin est si nécessaire lorsque les pensées et les sentiments sortent du cercle commun de la vie ! C'est pour

p26

les esprits distingués surtout que je conçois le besoin d'une protection surnaturelle. -sans doute ce besoin existe, reprit lord Nelvil ; mais est-ce ainsi qu'il peut être satisfait ? -je ne refuse

jamais, reprit Corinne, une prière en association avec les miennes, de quelque part qu' elle me soit offerte. -vous avez raison, dit lord Nelvil. -et il donna sa bourse pour les pauvres au prêtre vieux et timide, qui s' en alla en les bénissant tous les deux.

Dès que les amis de Corinne la surent arrivée, ils se hâtèrent d' aller chez elle ; aucun ne s' étonna qu' elle revînt sans être la femme de lord Nelvil ; aucun, du moins, ne lui demanda les motifs qui pouvaient avoir empêché cette union ; le plaisir de la revoir était si grand, qu' il effaçait toute autre idée. Corinne s' efforçait de se montrer la même, mais elle ne pouvait y réussir ; elle allait contempler les chefs-d' oeuvre de l' art, qui lui causaient jadis un plaisir

p27

si vif, et il y avait de la douleur au fond de tout ce qu' elle éprouvait. Elle se promenait, tantôt à la villa Borghèse, tantôt près du tombeau de Cécilia Metella, et l' aspect de ces lieux qu' elle aimait tant autrefois lui faisait mal ; elle ne goûtait plus cette douce rêverie, qui, en faisant sentir l' instabilité de toutes les jouissances, leur donne un caractère encore plus touchant. Une pensée fixe et douloureuse l' occupait ; la nature, qui ne dit rien que de vague, ne fait aucun bien, quand une inquiétude positive nous domine.

Enfin, dans les rapports de Corinne et d' Oswald il y avait une contrainte tout-à-fait pénible : ce n' était pas encore le malheur, car dans les profondes émotions qu' il cause, il soulage quelquefois le coeur oppressé, et fait sortir de l' orage un éclair qui peut tout révéler ; c' était une gêne réciproque, c' était de vaines tentatives pour échapper

p28

aux circonstances qui les accablaient
tous les deux, et leur inspiraient un
peu de mécontentement l' un de l' autre :
peut-on souffrir en effet sans en accuser
ce qu' on aime ? Ne suffirait-il pas d' un
regard, d' un accent, pour tout effacer !
Mais ce regard, cet accent ne vient pas
quand il est attendu, ne vient pas quand
il est nécessaire. Rien n' est motivé dans
l' amour ; il semble que ce soit une
puissance divine qui pense et sent en
nous, sans que nous puissions influencer
sur elle.

Une maladie contagieuse, comme
on n' en avait pas vu depuis long-temps,
se développa tout à coup dans Rome ;
une jeune femme en fut atteinte, et
ses amis et sa famille, qui n' avaient
pas voulu la quitter, périrent avec
elle ; la maison voisine de la sienne éprouva
le même sort ; l' on voyait passer, à
chaque heure, dans les rues de Rome,
cette confrérie vêtue de blanc et le visage
voilé, qui accompagne les morts

p29

à l' église : on dirait que ce sont des ombres
qui portent les morts. Ceux-ci sont
placés à visage découvert sur une espèce
de brancard ; on jette seulement
sur leurs pieds un satin jaune ou rose,
et les enfans s' amusent souvent à jouer
avec les mains glacées de celui qui n' est
plus. Ce spectacle, terrible et familier
tout à la fois, est accompagné par le
murmure sombre et monotone de quelques
pseaumes : c' est une musique sans
modulation, où l' accent de l' ame humaine
ne se fait déjà plus sentir.

Un soir que lord Nelvil et Corinne
étaient seuls ensemble, et que lord
Nelvil souffrait beaucoup du sentiment
douloureux et contraint qu' il apercevait
dans Corinne, il entendit sous ses fenêtres
ces sons lents et prolongés qui
annonçaient une cérémonie funèbre ; il
l' écouta quelque temps en silence, puis
dit à Corinne : -peut-être demain
serai-je atteint aussi par cette maladie
contre laquelle il n' y a point de défense,

et vous regretterez de n' avoir pas dit quelques paroles sensibles à votre ami un jour qui pouvait être le dernier de sa vie. Corinne, la mort nous menace de près tous les deux ; n' est-ce donc pas assez des maux de la nature, faut-il encore nous déchirer le coeur mutuellement ? - à l' instant, Corinne fut frappée par l' idée du danger que courait Oswald, au milieu de la contagion, et elle le supplia de quitter Rome. Il s' y refusa de la manière la plus absolue ; alors elle lui proposa d' aller ensemble à Venise ; il y consentit avec bonheur ; car c' était pour Corinne qu' il tremblait, en voyant la contagion prendre chaque jour de nouvelles forces. Leur départ fut fixé au surlendemain ; mais le matin de ce jour, lord Nelvil n' ayant pas vu Corinne, la veille, parce qu' un anglais de ses amis, qui quittait Rome, l' avait retenu, elle lui écrivit qu' une affaire indispensable et subite l' obligeait de partir pour Florence, et

qu' elle irait le rejoindre dans quinze jours à Venise ; elle le priait de passer par Ancone, ville pour laquelle elle lui donnait une commission qui semblait importante ; le style de la lettre était d' ailleurs sensible et calme ; et depuis Naples, Oswald n' avait pas trouvé le langage de Corinne aussi tendre et aussi serein. Il crut donc à ce que cette lettre contenait, et se disposait à partir, lorsqu' il lui vint le désir de voir encore la maison de Corinne avant de quitter Rome. Il y va, la trouve fermée, frappe à la porte ; la vieille femme qui la gardait lui dit que tous les gens de sa maîtresse sont partis avec elle, et ne répond pas un mot de plus à toutes ses questions. Il passe chez le prince Castel-Forte, qui ne savait rien de Corinne, et s' étonnait extrêmement qu' elle fût partie sans lui rien faire dire ; enfin l' inquiétude s' empara de lord

Nelvil, et il imagina d' aller à Tivoli,
pour voir l' homme d' affaires de Corinne,

p32

qui était établi là, et devait avoir
reçu quelque ordre de sa part.
Il monte à cheval, et, avec une
promptitude extraordinaire qui venait
de son agitation, il arrive à la maison
de Corinne ; toutes les portes en étaient
ouvertes ; il entre, parcourt quelques
chambres sans trouver personne, pénètre
enfin jusques à celle de Corinne ;
à travers l' obscurité qui y régnait, il la
voit étendue sur son lit, et Thérésine
seulement à côté d' elle : il jette un cri
en la reconnaissant ; ce cri rappelle Corinne
à elle-même ; elle l' aperçoit, et,
se soulevant elle lui dit : -n' approchez
pas ; je vous le défends ; je meurs,
si vous approchez de moi ! -une terreur
sombre saisit Oswald ; il pensa que
son amie l' accusait de quelque crime
caché qu' elle croyait avoir tout à coup
découvert ; il s' imagina qu' il en était
haï, méprisé, et, tombant à genoux, il
exprima cette crainte avec un désespoir
et un abattement qui suggérèrent

p33

tout à coup à Corinne l' idée de profiter
de son erreur, et elle lui commanda
de s' éloigner d' elle pour jamais,
comme s' il eût été coupable.
Interdit, offensé, il allait sortir, il
allait la quitter, lorsque Thérésine
s' écria : -ah ! Mylord, abandonnez-vous
donc ma bonne maîtresse ?
Elle a écarté tout le monde, et ne
voulait pas même de mes soins, parce
qu' elle a la maladie contagieuse ! -à
ces mots, qui éclairèrent à l' instant Oswald
sur la touchante ruse de Corinne,
il se jeta dans ses bras avec un transport,
avec un attendrissement qu' aucun
moment de sa vie ne lui avait encore
fait éprouver. En vain Corinne le repoussait,

en vain elle se livrait à toute
son indignation contre Thérésine, Oswald
fit signe impérieusement à Thérésine
de s' éloigner, et pressant alors
Corinne contre son coeur, la couvrant
de ses larmes et de ses caresses : -à
présent, s' écria-t-il, à présent tu ne

p34

mourras pas sans moi, et si le fatal
poison coule dans tes veines, du moins,
grâces au ciel, je l' ai respiré sur ton sein.
-cruel et cher Oswald, dit Corinne,
à quel supplice tu me condamnes ! ô
mon dieu ! Puisqu' il ne veut pas vivre
sans moi, vous ne permettez pas que
cet ange de lumière périsse ! Non, vous
ne le permettez pas ! -en achevant
ces mots, les forces de Corinne l' abandonnèrent.
Pendant huit jours elle fut
dans le plus grand danger. Au milieu de
son délire, elle répétait sans cesse :
*qu' on éloigne Oswald de moi ; qu' il
ne m' approche pas ; qu' on lui cache où
je suis !* et quand elle revenait à elle,
et qu' elle le reconnaissait, elle lui disait :
-Oswald ! Oswald ! Vous êtes
là : dans la mort comme dans la vie
nous serons donc réunis ! -et lorsqu' elle
le voyait pâle, un effroi mortel
la saisissait, et elle appelait dans son
trouble, au secours de lord Nelvil, les
médecins qui lui avaient donné la preuve

p35

de dévouement très-rare de ne point la
quitter.
Oswald tenait sans cesse dans ses
mains les mains brûlantes de Corinne ;
il finissait toujours la coupe dont elle
avait bu la moitié ; enfin, c' était avec
une telle avidité, qu' il cherchait à partager
le péril de son amie, qu' elle-même
avait renoncé à combattre ce dévouement
passionné, et laissant tomber sa
tête sur le bras de lord Nelvil, elle se
résignait à sa volonté. Deux êtres qui

s'aiment assez pour sentir qu'ils n'existeraient pas l'un sans l'autre, ne peuvent-ils pas arriver à cette noble et touchante intimité qui met tout en commun, même la mort ? Heureusement lord Nelvil ne prit point la maladie qu'il avait si bien soignée. Corinne s'en guérit ; mais un autre mal pénétra plus avant que jamais dans son cœur. La générosité, l'amour que son ami lui avait témoignés, redoublèrent encore l'attachement qu'elle ressentait pour lui.

p36

Chapitre iv.

Il fut donc convenu que, pour s'éloigner de l'air funeste de Rome, Corinne et lord Nelvil iraient à Venise ensemble. Ils étaient retombés dans leur silence habituel sur leurs projets futurs ; mais ils se parlaient de leur sentiment avec plus de tendresse que jamais, et Corinne évitait aussi soigneusement que lord Nelvil, le sujet de conversation qui troublait la délicieuse paix de leurs rapports mutuels. Un jour passé avec lui était une telle jouissance ; il avait l'air de goûter avec tant de plaisir l'entretien de son amie : il suivait tous ses mouvemens ; il étudiait ses moindres désirs avec un intérêt si constant et si soutenu, qu'il semblait impossible qu'il pût exister autrement

p37

et qu'il donnât tant de bonheur, sans être lui-même heureux. Corinne puisait sa sécurité dans la félicité même qu'elle goûtait. On finit par croire, après quelques mois d'un tel état, qu'il est inséparable de l'existence, et que c'est ainsi que l'on vit. L'agitation de Corinne s'était donc calmée de nouveau, et de nouveau son imprévoyance était venue à son secours. Cependant, à la veille de quitter Rome, elle éprouvait un grand sentiment

de mélancolie. Cette fois elle craignait et désirait que ce fût pour toujours. La nuit qui précédait le jour fixé pour son départ, comme elle ne pouvait dormir, elle entendit passer sous ses fenêtres une troupe de romains et de romaines, qui se promenaient au clair de la lune en chantant. Elle ne put résister au désir de les suivre, et de parcourir ainsi, encore une fois, sa ville chérie ; elle s' habilla, se fit suivre de loin par sa voiture et ses

p38

gens ; et se couvrant d' un voile, pour n' être pas reconnue, rejoignit à quelques pas de distance cette troupe qui s' était arrêtée sur le pont saint-ange, en face du mausolée d' Adrien. On eût dit qu' en cet endroit la musique exprimait la vanité des splendeurs de ce monde. On croyait voir dans les airs la grande ombre d' Adrien, étonné de ne plus trouver sur la terre d' autres traces de sa puissance qu' un tombeau. La troupe continua sa marche, toujours en chantant, pendant le silence de la nuit, à cette heure où les heureux dorment. Cette musique, si douce et si pure, semblait se faire entendre pour consoler ceux qui souffraient. Corinne la suivait, toujours entraînée par cet irrésistible charme de la mélodie, qui ne permet de sentir aucune fatigue, et fait marcher sur la terre avec des ailes. Les musiciens s' arrêtèrent devant la colonne Antonine et devant la colonne Trajane ; ils saluèrent ensuite l' obélisque

p39

de Saint-Jean-De-Latran et chantèrent en présence de chacun de ces édifices : le langage idéal de la musique s' accordait dignement avec l' expression aussi idéale des monumens ; l' enthousiasme régnait seul dans la ville pendant le sommeil de tous les intérêts vulgaires.

Enfin, la troupe des chanteurs
s' éloigna et laissa Corinne seule auprès
du colisée. Elle voulut entrer dans son
enceinte pour y dire adieu à Rome antique.
Ce n' est pas connaître l' impression
du Colisée que de ne l' avoir vu
que de jour ; il y a dans le soleil d' Italie
un éclat qui donne à tout un air
de fête ; mais la lune est l' astre des
ruines. Quelquefois, à travers les ouvertures
de l' amphithéâtre qui semble
s' élever jusqu' aux nues, une partie de
la voûte du ciel paraît comme un rideau
d' un bleu sombre placé derrière
l' édifice. Les plantes qui s' attachent aux
murs dégradés et croissent dans les lieux
solitaires se revêtent des couleurs de

p40

la nuit, l' ame frissonne et s' attendrit
tout à la fois en se trouvant seule avec
la nature.
L' un des côtés de l' édifice est beaucoup
plus dégradé que l' autre, ainsi
deux contemporains luttent inégalement
contre le temps : il abat le plus
faible, l' autre résiste encore et tombe
bientôt après. -lieux solennels, s' écria
Corinne, où dans ce moment nul
être vivant n' existe avec moi, où ma
voix seule répond à ma voix ! Comment
les orages des passions ne sont-ils pas
apaisés par ce calme de la nature,
qui laisse si tranquillement passer les
générations devant elle ? L' univers n' a-t-il
pas un autre but que l' homme, et
toutes ces merveilles sont-elles là seulement
pour se réfléchir dans notre
ame ? Oswald, Oswald, pourquoi donc
vous aimer avec tant d' idolâtrie ? Pourquoi
s' abandonner à ces sentimens d' un
jour, d' un jour en comparaison des
espérances infinies qui nous unissent à

p41

la divinité ? ô mon dieu, s' il est vrai,
comme je le crois, qu' on vous admire

d' autant plus qu' on est plus capable de réfléchir, faites-moi donc trouver dans la pensée un asile contre les tourmens du coeur. Ce noble ami, dont les regards si touchans ne peuvent s' effacer de mon souvenir, n' est-il pas un être passager comme moi ! Mais il y a là parmi ces étoiles un amour éternel qui peut seul suffire à l' immensité de nos vœux. -Corinne resta long-temps plongée dans ses rêveries ; enfin elle s' achemina vers sa demeure à pas lents. Mais avant de rentrer, elle voulut aller à Saint-Pierre pour y attendre le jour, monter sur la coupole et dire adieu de cette hauteur à la ville de Rome. En approchant de Saint-Pierre, sa première pensée fut de se représenter cet édifice comme il serait quand à son tour il deviendrait une ruine, objet de l' admiration des siècles à venir. Elle s' imagina ces colonnes à présent debout,

p42

à demi couchées sur la terre, ce portique brisé, cette voûte découverte ; mais alors même l' obélisque des égyptiens devait encore régner sur les ruines nouvelles ; ce peuple a travaillé pour l' éternité terrestre. Enfin l' aurore parut, et, du sommet de Saint-Pierre, Corinne contempla Rome jetée dans la campagne inculte comme une oasis dans les déserts de la Libye. La dévastation l' environne ; mais cette multitude de clochers, de coupoles, d' obélisques, de colonnes qui la dominant et sur lesquelles cependant Saint-Pierre s' élève encore, donnent à son aspect une beauté toute merveilleuse. Cette ville possède un charme pour ainsi dire individuel. On l' aime comme un être animé ; ses édifices, ses ruines sont des amis auxquels on dit adieu. Corinne adressa ses regrets au colisée, au panthéon, au château saint-ange, à tous les lieux dont la vue avait tant de fois renouvelé les plaisirs

p43

de son imagination. -adieu, terre des souvenirs, s'écria-t-elle, adieu, séjour, où la vie ne dépend ni de la société ni des événements, où l'enthousiasme se ranime par les regards et par l'union intime de l'âme avec les objets extérieurs. Je pars, je vais suivre Oswald, sans savoir seulement quel sort il me destine, lui que je préfère à l'indépendante destinée qui m'a fait passer des jours si heureux ! Je reviendrai peut-être ici, mais le cœur blessé, l'âme flétrie, et vous-mêmes, beaux-arts, antiques monumens, soleil que j'ai tant de fois invoqué dans les contrées nébuleuses où je me trouvais exilée, vous ne pourrez plus rien pour moi ! - Corinne versa des larmes en prononçant ces adieux ; mais elle ne pensa pas un instant à laisser Oswald partir seul. Les résolutions qui viennent du cœur ont cela de particulier, qu'en les prenant on les juge, on les blâme souvent soi-même avec sévérité, sans cependant

p44

hésiter réellement à les prendre. Quand la passion se rend maîtresse d'un esprit supérieur, elle sépare entièrement le raisonnement de l'action, et pour égayer l'une elle n'a pas besoin de troubler l'autre. Les cheveux de Corinne et son voile pittoresquement arrangés par le vent donnaient à sa figure une expression tellement remarquable, qu'en l'apercevant au point du jour, quelques femmes du peuple, furent étonnées de voir une telle femme sortir à cette heure de l'église ; et leur imagination italienne et religieuse croyant voir en elle quelque chose de miraculeux, elles se jetèrent à ses genoux pour l'invoquer. Corinne fut émue de ce témoignage si naïf d'enthousiasme, et soupira de nouveau en quittant un peuple dont les impressions sont si vives. Mais ce n'était pas tout encore, il fallait que Corinne fût mise à l'épreuve des adieux et des regrets de ses amis.

Ils inventèrent des fêtes pour la retenir encore quelques jours. Ils composèrent des vers pour lui répéter de mille manières qu' elle ne devait pas les quitter ; et quand enfin elle partit, ils l' accompagnèrent tous à cheval jusques à vingt milles de Rome. Elle était profondément attendrie ; Oswald baissait les yeux avec confusion, il se reprochait de la ravir à tant de jouissances, et cependant il savait que, lui proposer de rester, eût été plus cruel encore. Il avait l' air personnel en éloignant ainsi Corinne de Rome, et néanmoins il ne l' était pas ; car la crainte de l' affliger en partant seul agissait encore plus sur lui que le bonheur même qu' il goûtait avec elle. Il ne savait pas ce qu' il ferait, il ne voyait rien au-delà de Venise. Il avait écrit en écosse à l' un des amis de son père, pour savoir si son régiment serait bientôt employé activement dans la guerre, et il attendait sa réponse. Quelquefois il formait le

projet d' emmener Corinne avec lui en Angleterre, et il sentait aussitôt qu' il la perdait à jamais de réputation s' il la conduisait avec lui dans ce pays sans qu' elle fût sa femme ; une autre fois il voulait, pour adoucir l' amertume de la séparation, l' épouser secrètement avant de partir, et l' instant d' après il repoussait cette idée. -y a-t-il des secrets pour les morts, se disait-il, et que gagnerai-je à faire un mystère d' une union qui n' est empêchée que par le culte d' un tombeau ? -enfin, il était bien malheureux. Son ame, qui manquait de force dans tout ce qui tenait au sentiment, était cruellement agitée par des affections contraires. Corinne s' en remettait à lui comme une victime résignée ; elle s' exaltait à travers ses peines, par les sacrifices mêmes qu' elle lui faisait, et par la généreuse imprudence de son coeur, tandis qu' Oswald,

responsable du sort d' une autre, prenait
à chaque instant de nouveaux liens,

p47

sans acquérir la possibilité de s' y abandonner,
et ne pouvait jouir ni de son
amour ni de sa conscience, puisqu' il
ne sentait l' un et l' autre que par leurs
combats.

Au moment où tous les amis de Corinne
prirent congé d' elle, ils recommandèrent
avec instance son bonheur
à lord Nelvil. Ils le félicitèrent d' être
aimé par la femme la plus distinguée,
et ce fut encore une peine pour Oswald,
que le reproche secret que semblaient
contenir ces félicitations. Corinne le
sentit, et abrégua ces témoignages d' amitié,
tout aimables qu' ils étaient. Cependant
quand ses amis, qui se retournaient
de distance en distance pour la
saluer encore, furent disparus à ses
yeux, elle dit à lord Nelvil seulement
ces mots : -Oswald, je n' ai plus d' autre
ami que vous. -oh comme dans ce
moment il se sentait le besoin de lui
jurer qu' il serait son époux ! Il fut prêt
à le faire ; mais quand on a souffert

p48

long-temps, une invincible défiance
empêche de se livrer à ses premiers
mouvemens, et tous les partis irrévocables
font trembler, alors même que
le coeur les appelle. Corinne crut entrevoir
ce qui se passait dans l' ame
d' Oswald, et, par un sentiment de délicatesse,
elle se hâta de diriger l' entretien
sur la contrée qu' ils parcouraient
ensemble.

p49

Chapitre v.
Ils voyageaient au commencement de

septembre : le temps était superbe dans la plaine ; mais quand ils entrèrent dans les Apennins, ils éprouvèrent la sensation de l' hiver. Ces hautes montagnes troublent souvent la température du climat, et l' on réunit rarement la douceur de l' air au plaisir causé par l' aspect pittoresque des monts élevés. Un soir que Corinne et lord Nelvil étaient tous les deux dans leur voiture, il s' éleva soudain un ouragan terrible, une obscurité profonde les entourait, et les chevaux qui sont si vifs dans ces contrées, qu' il faut les atteler par surprise, les menaient avec une inconcevable rapidité ; ils sentaient l' un et l' autre une douce émotion, en étant ainsi entraînés

p50

ensemble. -ah ! S' écria lord Nelvil, si l' on nous conduisait loin de tout ce que je connais sur la terre, si l' on pouvait gravir les monts, s' élancer dans une autre vie où nous retrouverions mon père qui nous recevrait, qui nous bénirait ! Le veux-tu, chère amie ? Et il la serrait contre son coeur avec violence. Corinne n' était pas moins attendrie et lui dit : -fais ce que tu voudras de moi, enchaîne-moi comme une esclave à ta destinée ; les esclaves autrefois n' avaient-elles pas des talents qui charmaient la vie de leurs maîtres ? Eh bien, je serai de même pour toi, tu respecteras, Oswald, celle qui se dévoue ainsi à ton sort, et tu ne voudras pas que, condamnée par le monde, elle rougisse jamais à tes yeux. -je le dois, s' écria lord Nelvil, je le veux, il faut tout obtenir ou tout sacrifier : il faut que je sois ton époux ou que je meure d' amour à tes pieds en étouffant les transports que tu m' inspires. Mais je

p51

l' espère, oui, je pourrai m' unir à toi publiquement, me glorifier de ta tendresse.

Ah ! Je t' en conjure, dis-le-moi,
n' ai-je pas perdu dans ton affection, par
les combats qui me déchirent ? Te crois-tu
moins aimée ? -et en disant cela,
son accent était si passionné, qu' il rendit
un moment à Corinne toute sa confiance.
Le sentiment le plus pur et le
plus doux les animait tous les deux.
Cependant les chevaux s' arrêterent ;
lord Nelvil descendit le premier, il sentit
le vent froid qui soufflait avec âpreté,
et dont il ne s' apercevait pas dans la
voiture. Il pouvait se croire arrivé sur
les côtes d' Angleterre ; l' air glacé
qu' il respirait ne s' accordait plus avec
la belle Italie, cet air ne conseillait pas,
comme celui du midi, l' oubli de tout,
hors l' amour. Oswald rentra bientôt
dans ses réflexions douloureuses, et
Corinne, qui connaissait l' inquiète mobilité
de son imagination, ne le devina
que trop facilement.

p52

Le lendemain ils arrivèrent à notre-dame
de Lorette, qui est placée sur
le haut de la montagne, et d' où l' on
découvre la mer Adriatique. Pendant
que lord Nelvil allait donner quelques
ordres pour le voyage, Corinne se rendit
à l' église, où l' image de la vierge est
renfermée au milieu du choeur, dans
une petite chapelle carrée, revêtue de
bas-reliefs assez remarquables. Le pavé
de marbre qui environne ce sanctuaire
est creusé par les pèlerins qui en ont
fait le tour à genoux, Corinne fut attendrie
en contemplant ces traces de la
prière, et se jetant à genoux aussi sur
ce même pavé, qui avait été pressé par
un si grand nombre de malheureux,
elle implora l' image de la bonté, le symbole
de la sensibilité céleste. Oswald
trouva Corinne prosternée devant ce
temple, et baignée de pleurs. Il ne
pouvait comprendre comment une personne
d' un esprit si supérieur suivait
ainsi les pratiques populaires. Elle

p53

aperçut qu' il pensait par ses regards,
et lui dit : -cher Oswald, n' arrive-t-il
pas souvent que l' on n' ose élever ses
voeux jusques à l' être suprême ? Comment
lui confier toutes les peines du
coeur ? N' est-il donc pas doux alors de
pouvoir considérer une femme comme
l' intercesseur des faibles humains ! Elle
a souffert sur cette terre, puisqu' elle
y a vécu ; je l' implorais pour vous avec
moins de rougeur ; la prière directe
m' eût semblé trop imposante. -je ne
la fais pas non plus toujours cette
prière directe, répondit Oswald ; j' ai
aussi mon intercesseur, l' ange gardien
des enfans, c' est leur père ; et depuis
que le mien est dans le ciel, j' ai souvent
éprouvé dans ma vie des secours extraordinaires,
des momens de calme
sans cause, des consolations inattendues ;
c' est aussi dans cette protection
miraculeuse que j' espère, pour sortir
de ma perplexité. -je vous comprends,
dit Corinne, il n' y a personne,

p54

je crois, qui n' ait au fond de son ame
une idée singulière et mystérieuse sur
sa propre destinée. Un événement
qu' on a toujours redouté, sans qu' il fût
vraisemblable, et qui pourtant arrive ;
la punition d' une faute, quoiqu' il soit
impossible de saisir les rapports qui
lient nos malheurs avec elle, frappent
souvent l' imagination. Depuis mon enfance,
j' ai toujours craint de demeurer
en Angleterre ; hé bien ! Le regret de ne
pouvoir y vivre, sera peut-être la cause
de mon désespoir ; et je sens qu' à cet
égard il y a quelque chose d' invincible
dans mon sort, un obstacle contre lequel
je lutte et me brise en vain. Chacun
conçoit sa vie intérieurement toute
autre qu' elle ne paraît. On croit confusément
à une puissance surnaturelle
qui agit à notre insçu, et se cache sous
la forme des circonstances extérieures,
tandis qu' elle seule est l' unique cause
de tout. Cher ami, les ames capables
de réflexion se plongent sans cesse dans

l' abîme d' elles-mêmes, et n' en trouvent jamais la fin ! -Oswald, lorsqu' il entendait parler ainsi Corinne, s' étonnait toujours de ce qu' elle pouvait tout à la fois éprouver des sentimens si passionnés, et planer, en le jugeant, sur ses propres impressions. -non, se disait-il souvent, non, aucune autre société sur la terre ne peut suffire à celui qui goûta l' entretien d' une telle femme. - ils arrivèrent de nuit à Ancone, parce que lord Nelvil craignait d' y être reconnu. Malgré ses précautions, il le fut, et le lendemain matin tous les habitans entourèrent la maison où il était. Corinne fut éveillée par les cris de *vive lord Nelvil ! Vive notre bienfaiteur !* qui retentissaient sous ses fenêtres ; elle tressaillit à ces mots, se leva précipitamment, et alla se mêler à la foule, pour entendre louer celui qu' elle aimait. Lord Nelvil, averti que le peuple le demandait avec véhémence, fut enfin obligé de paraître ; il croyait que

Corinne dormait encore, et qu' elle devait ignorer ce qui se passait. Quel fut son étonnement de la trouver au milieu de la place, déjà connue, déjà chérie par toute cette multitude reconnaissante, qui la suppliait de lui servir d' interprète. L' imagination de Corinne se plaisait un peu dans toutes les circonstances extraordinaires, et cette imagination était son charme, et quelquefois son défaut. Elle remercia lord Nelvil, au nom du peuple, et le fit avec tant de grâce et de noblesse, que tous les habitans d' Ancone en étaient ravis ; elle disait : *nous*, en parlant d' eux. *vous nous avez sauvés, nous vous devons la vie.* et quand elle s' avança pour offrir, en leur nom, à lord Nelvil, la couronne de chêne et de laurier qu' ils avaient tressée pour lui, une émotion indéfinissable la saisit ; elle se sentit intimidée en s' approchant

d' Oswald. à ce moment, tout
le peuple qui, en Italie, est si mobile

p57

et si enthousiaste, se prosterna devant
lui, et Corinne, involontairement, plia
le genou en lui présentant la couronne.
Lord Nelvil, à cette vue, fut
tellement troublé, que, ne pouvant
supporter plus long-temps cette scène
publique et l' hommage que lui rendait
celle qu' il adorait, il l' entraîna loin de
la foule avec lui.

En partant, Corinne, baignée de
larmes, remercia tous les bons habitans
d' Ancone qui les accompagnaient
de leurs bénédictions, tandis qu' Oswald
se cachait dans le fond de la voiture, et
répétait sans cesse : -Corinne à mes
genoux ! Corinne, sur les traces de laquelle
je voudrais me prosterner ! Ai-je
mérité cet outrage ? Me croyez-vous
l' indigne orgueil... -non, sans doute,
interrompit Corinne ; mais j' ai été saisie
tout à coup par ce sentiment de respect
qu' une femme éprouve toujours pour
l' homme qu' elle aime. Les hommages
extérieurs sont dirigés vers nous ; mais,

p58

dans la vérité, dans la nature, c' est la
femme qui révère profondément celui
qu' elle a choisi pour son défenseur. -
oui, je le serai ton défenseur jusqu' au
dernier jour de ma vie, s' écria lord
Nelvil, le ciel m' en est témoin ! Tant
d' ame et tant de génie ne se seront
pas en vain réfugiés à l' abri de mon
amour. -hélas ! Répondit Corinne, je
n' ai besoin de rien que de cet amour,
et quelle promesse pourrait m' en répondre ?
N' importe, je sens que tu
m' aimes à présent plus que jamais, ne
troublons pas ce retour. -ce retour !
Interrompit Oswald. -oui, je ne rétracte
point cette expression, dit Corinne ;
mais ne l' expliquons pas, continua-t-elle,

en faisant signe doucement
à lord Nelvil de se taire.

p59

Chapitre vi.

Ils suivirent pendant deux jours les rivages de la mer Adriatique ; mais cette mer ne produit point, du côté de la Romagne, l' effet de l' océan ni même de la Méditerranée ; le chemin borde ses flots, et il y a du gazon sur ses rives : ce n' est pas ainsi qu' on se représente le redoutable empire des tempêtes. à Rimini et à Césène on quitte la terre classique des événemens de l' histoire romaine ; et le dernier souvenir qui s' offre à la pensée, c' est le Rubicon traversé par César, lorsqu' il résolut de se rendre maître de Rome. Par un rapprochement singulier, non loin de ce Rubicon on voit aujourd' hui la république de saint-Marin, comme si ce dernier faible vestige de la liberté devait subsister à côté des lieux où la

p60

république du monde a été détruite. Depuis Ancone, on s' avance par degrés vers une contrée qui présente un aspect tout différent de celui de l' état ecclésiastique. Le Bolonais, la Lombardie, les environs de Ferrare et de Rovigo, sont remarquables par la beauté et la culture ; ce n' est plus cette dévastation poétique qui annonçait l' approche de Rome et les événemens terribles qui s' y sont passés. On quitte alors *les pins, deuil de l' été, parure des hivers*, les cyprès conifères, image des obélisques, les montagnes et la mer. La nature, comme le voyageur, dit adieu par degrés aux rayons du midi ; d' abord les orangers ne croissent plus en plein air, ils sont remplacés par les oliviers, dont la verdure pâle et légère semble

p61

convenir aux bosquets qu' habitent les
ombres dans l' élysée, et quelques lieues
plus loin les oliviers eux-mêmes
disparaissent.

En entrant dans le Bolonais on voit
une plaine riante, où les vignes, en
forme de guirlandes, unissent les ormeaux
entre eux ; toute la campagne
a l' air paré comme pour un jour de
fête. Corinne se sentit émue par le
contraste de sa disposition intérieure,
et de l' éclat resplendissant de la contrée
qui frappait ses regards. -ah ! Dit-elle
à lord Nelvil en soupirant, la nature
devrait-elle offrir ainsi tant d' images
de bonheur aux amis qui peut-être
vont se séparer ! -non, ils ne se sépareront
pas, dit Oswald, chaque jour
j' en ai moins la force ; votre inaltérable
douceur joint encore le charme de
l' habitude à la passion que vous inspirez.
On est heureux avec vous,
comme si vous n' étiez pas le génie le
plus admirable, ou plutôt parce que

p62

vous l' êtes, car la supériorité véritable
donne une parfaite bonté : on est content
de soi, de la nature, des autres ;
quel sentiment amer pourrait-on
éprouver ? -

ils arrivèrent ensemble à Ferrare,
l' une des villes d' Italie les plus tristes ;
car elle est à la fois vaste et déserte ; le
peu d' habitans qu' on y trouve, de loin
en loin dans les rues, marchent lentement
comme s' ils étaient assurés d' avoir
du temps pour tout. On ne peut concevoir
comment c' est dans ces mêmes
lieux que la cour la plus brillante a
existé, celle qui fut chantée par l' Arioste
et Le Tasse : on y montre encore
des manuscrits de leurs propres mains
et de celle de l' auteur du *pastor fido*.
l' Arioste sut exister paisiblement
au milieu d' une cour ; mais l' on voit
encore à Ferrare la maison où l' on osa
renfermer Le Tasse comme fou ; et

l' on ne peut lire, sans attendrissement,
la foule de lettres où cet infortuné demande

p63

la mort, qu' il a depuis si longtemps
obtenue. Le Tasse avait cette
organisation particulière du talent, qui
le rend si redoutable à ceux qui le possèdent ;
son imagination se retournait
contre lui-même ; il ne connaissait si
bien tous les secrets de l' ame, il n' avait
tant de pensées, que parce qu' il
éprouvait beaucoup de peines. *celui
qui n' a pas souffert*, dit un prophète,
que sait-il ?

Corinne, à quelques égards, avait
une manière d' être semblable ; son esprit
était plus gai, ses impressions plus
variées ; mais son imagination avait de
même besoin d' être extrêmement ménagée ;
car loin de la distraire de ses
chagrins, elle en accroissait la puissance.
Lord Nelvil se trompait, en
croyant, comme il le faisait souvent,
que les facultés brillantes de Corinne
pouvaient lui donner des moyens de
bonheur indépendans de ses affections.
Quand une personne de génie est douée

p64

d' une sensibilité véritable, ses chagrins
se multiplient par ses facultés mêmes :
elle fait des découvertes dans sa propre
peine, comme dans le reste de la nature,
et le malheur du coeur étant inépuisable,
plus on a d' idées, mieux on
le sent.

p65

Chapitre vii.

On s' embarque sur la Brenta pour
arriver à Venise, et des deux côtés du
canal on voit les palais des vénitiens,
grands et un peu délabrés comme la

magnificence italienne. Ils sont ornés d' une manière bizarre et qui ne rappelle en rien le goût antique. L' architecture vénitienne se ressent du commerce avec l' orient ; c' est un mélange du goût moresque et gothique qui attire la curiosité sans plaire à l' imagination. Le peuplier, cet arbre régulier comme l' architecture, borde le canal presque partout. Le ciel est d' un bleu vif qui contraste avec le vert éclatant de la campagne ; ce vert est entretenu par l' abondance excessive des eaux : le ciel et la terre sont ainsi de deux couleurs

p66

si fortement tranchées, que cette nature elle-même à l' air d' être arrangée avec une sorte d' apprêt ; et l' on n' y trouve point le vague mystérieux qui fait aimer le midi de l' Italie. L' aspect de Venise est plus étonnant qu' agréable ; on croit d' abord voir une ville submergée ; et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer, mais Venise étant sur un terrain tout-à-fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d' un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s' empare de l' imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation : on ne voit pas même une mouche en ce séjour ; tous les animaux en sont bannis ; et l' homme seul est là pour lutter contre la mer. Le silence est profond dans cette ville dont les rues sont des canaux, et

p67

le bruit des rames est l' unique interruption à ce silence ; ce n' est pas la campagne, puisqu' on n' y voit pas un arbre ; ce n' est pas la ville, puisqu' on n' y entend pas le moindre mouvement ;

ce n' est pas même un vaisseau, puisqu' on
n' avance pas : c' est une demeure
dont l' orage fait une prison ; car il y a
des momens où l' on ne peut sortir ni
de la ville ni de chez soi. On trouve
des hommes du peuple à Venise qui
n' ont jamais été d' un quartier à l' autre,
qui n' ont pas vu la place Saint-Marc,
et pour qui la vue d' un cheval ou d' un
arbre serait une véritable merveille.
Ces gondoles noires qui glissent sur les
canaux ressemblent à des cercueils ou
à des berceaux, à la dernière et à la
première demeure de l' homme. Le soir
on ne voit passer que le reflet des
lanternes qui éclairent les gondoles ;
car, de nuit, leur couleur noire empêche
de les distinguer. On dirait que ce
sont des ombres qui glissent sur l' eau,

p68

guidées par une petite étoile. Dans ce
séjour tout est mystère, le gouvernement,
les coutumes et l' amour. Sans
doute il y a beaucoup de jouissances
pour le coeur et la raison quand on
parvient à pénétrer dans tous ces secrets ;
mais les étrangers doivent trouver
l' impression du premier moment
singulièrement triste.
Corinne, qui croyait aux pressentimens,
et dont l' imagination ébranlée
faisait de tout des présages, dit à lord
Nelvil : -d' où vient la mélancolie profonde
dont je me sens saisie en entrant dans
cette ville ? N' est-ce pas une
preuve qu' il m' y arrivera quelque grand
malheur ? -comme elle prononçait
ces mots, elle entendit partir trois
coups de canons d' une des îles de la
lagune. Corinne tressaillit à ce bruit,
et demanda à ses gondoliers quelle en
était la cause : *c' est une religieuse qui
prend le voile*, répondirent-ils, *dans
un de ces couvens au milieu de la*

p69

mer. L'usage est chez nous qu'à l'instant où les femmes prononcent les vœux religieux elles jettent derrière elles un bouquet de fleurs qu'elles portaient pendant la cérémonie. C'est le signe du renoncement au monde ; et les coups de canon que vous venez d'entendre annonçaient ce moment comme nous sommes entrés dans Venise. ces paroles firent frissonner Corinne. Oswald sentit ses mains froides dans les siennes, et une pâleur mortelle couvrait son visage. - chère amie, lui dit-il, comment recevez-vous une si vive impression par le hasard le plus simple ? -non, dit Corinne, cela n'est pas simple ; croyez-moi, les fleurs de la vie sont pour toujours jetées derrière moi. -quand je t'aime plus que jamais, interrompit Oswald, quand toute mon âme est à toi... -ces foudres de guerre, continua Corinne, dont le bruit annonce ailleurs ou la victoire ou la mort, sont ici consacrés à célébrer l'obscur sacrifice d'une

p70

jeune fille. C'est un innocent emploi de ces armes terribles qui bouleversent le monde. C'est un avis solennel qu'une femme résignée donne aux femmes qui luttent encore contre le destin. -

p71

chapitre viii.
La puissance du gouvernement de Venise, pendant les dernières années de son existence, consistait presque en entier dans l'empire de l'habitude et de l'imagination. Il avait été terrible, il était devenu très-doux ; il avait été courageux, il était devenu timide ; la haine contre lui s'est facilement réveillée, parce qu'il avait été redoutable ; on l'a facilement renversé, parce qu'il ne l'était plus. C'était une aristocratie qui cherchait beaucoup la faveur populaire, mais qui la cherchait à la manière

du despotisme, en amusant le peuple, mais non en l' éclairant. Cependant, c' est un état assez agréable pour un peuple que d' être amusé, surtout dans les pays où les goûts de l' imagination

p72

sont développés par le climat et les beaux-arts jusques dans la dernière classe de la société. On ne donnait point au peuple les grossiers plaisirs qui l' abrutissent, mais de la musique, des tableaux, des improvisateurs, des fêtes ; et le gouvernement soignait là ses sujets, comme un sultan son sérail. Il leur demandait seulement, comme à des femmes, de ne point se mêler de politique, de ne point juger l' autorité ; mais, à ce prix, il leur promettait beaucoup d' amusemens, et même assez de gloire ; car les dépouilles de Constantinople qui enrichissent les églises, les étendards de Chypre et de Candie qui flottent sur la place publique, les chevaux de Corinthe, réjouissent les regards du peuple, et le lion ailé de Saint-Marc lui paraît l' emblème de sa gloire. Le système du gouvernement interdisant à ses sujets l' occupation des affaires politiques, et la situation de la ville rendant impossible l' agriculture,

p73

les promenades et la chasse, il ne restait aux vénitiens d' autre intérêt que l' amusement : aussi cette ville était-elle une ville de plaisirs. Le dialecte vénitien est doux et léger comme un souffle agréable : on ne conçoit pas comment ceux qui ont résisté à la ligue de Cambrai parlaient une langue si flexible. Ce dialecte est charmant quand on le consacre à la grâce ou à la plaisanterie ; mais quand on s' en sert pour des objets plus graves ; quand on entend des vers sur la mort, avec ces sons délicats et presque enfantins, on

croirait que cet événement, ainsi chanté,
n' est qu' une fiction poétique.
Les hommes en général ont plus
d' esprit encore à Venise que dans le
reste de l' Italie, parce que leur
gouvernement, tel qu' il était, leur a plus
souvent offert des occasions de penser ;
mais leur imagination n' est pas naturellement
aussi ardente que dans le
midi de l' Italie ; et la plupart des femmes ;

p74

quoique très-aimables, ont pris,
par l' habitude de vivre dans le monde,
un langage de *sentimentalité* qui, ne
gênant en rien la liberté des moeurs,
ne fait que mettre de l' affectation dans
la galanterie. Le grand mérite des italiennes,
à travers tous leurs torts, c' est
de n' avoir aucune vanité : ce mérite
est un peu perdu à Venise où il y a
plus de sociétés que dans aucune autre
ville d' Italie ; car la vanité se développe
surtout par la société. On y est
applaudi si vite, si souvent, que tous
les calculs y sont instantanés, et que,
pour le succès, *l' on n' y fait pas crédit
au temps* d' une minute. Néanmoins,
on trouvait encore à Venise beaucoup
de traces de l' originalité et de la facilité
des manières italiennes. Les plus
grandes dames recevaient toutes leurs
visites dans les cafés de la place Saint-Marc,
et cette confusion bizarre empêchait
que les salons ne devinssent trop
sérieusement une arène pour les prétentions
de l' amour-propre.

p75

Il restait encore aussi des moeurs
populaires et des usages antiques. Or,
ces usages supposent toujours du respect
pour les ancêtres, et une certaine
jeunesse de coeur qui ne se lasse point
du passé ni de l' attendrissement qu' il
cause ; l' aspect de la ville est d' ailleurs
à lui seul singulièrement propre à réveiller

une foule de souvenirs et d' idées ;
la place de Saint-Marc, tout
environnée de tentes bleues, sous lesquelles
se repose une foule de turcs,
de grecs et d' arméniens, est terminée
à l' extrémité par l' église, dont l' extérieur
ressemble plutôt à une mosquée
qu' à un temple chrétien : ce lieu donne
l' idée de la vie indolente des orientaux,
qui passent leurs jours dans les cafés à
boire du sorbet et à fumer des parfums ;
on voit quelquefois à Venise des turcs
et des arméniens passer nonchalamment
couchés dans des barques découvertes,
et des pots de fleurs à leurs
pieds.

p76

Les hommes et les femmes de la
première classe ne sortaient jamais que
revêtus d' un domino noir ; souvent
aussi des gondoles toujours noires, car
le système d' égalité se porte à Venise
principalement sur les objets extérieurs,
sont conduites par des bateliers vêtus
de blanc avec des ceintures roses ;
ce contraste a quelque chose de frappant :
on dirait que l' habit de fête est
abandonné au peuple, tandis que les
grands de l' état sont toujours voués au
deuil. Dans la plupart des villes européennes
il faut que l' imagination des
écrivains écarte soigneusement ce qui
se passe tous les jours, parce que nos
usages, et même notre luxe, ne sont
pas poétiques. Mais à Venise rien n' est
vulgaire en ce genre : les canaux et les
barques font un tableau pittoresque des
plus simples événemens de la vie.
Sur le quai des esclavons l' on rencontre
habituellement des marionnettes,
des charlatans ou des conteurs

p77

qui s' adressent de toutes les manières
à l' imagination du peuple ; les conteurs
surtout sont dignes d' attention :

ce sont ordinairement des épisodes du Tasse et de l' Arioste qu' ils récitent en prose, à la grande admiration de ceux qui les écoutent. Les auditeurs, assis en rond autour de celui qui parle, sont pour la plupart à demi vêtus, immobiles par excès d' attention ; on leur apporte de temps en temps des verres d' eau, qu' ils paient comme du vin ailleurs ; et ce simple rafraîchissement est tout ce qu' il faut à ce peuple pendant des heures entières, tant son esprit est occupé. Le raconteur fait des gestes les plus animés du monde ; sa voix est haute, il se fâche, il se passionne, et cependant on voit qu' il est au fond parfaitement tranquille ; et l' on pourrait lui dire comme Sapho à la bacchante qui s' agitait de sang-froid : *bacchante, qui n' es pas ivre, que me veux-tu ?* néanmoins la pantomime

p78

animée des habitants du midi ne donne pas l' idée de l' affection ; c' est une habitude singulière qui leur a été transmise par les romains, aussi grands gesticulateurs ; elle tient à leur disposition vive, brillante et poétique. L' imagination d' un peuple captivé par les plaisirs, était facilement effrayée par le prestige de puissance dont le gouvernement vénitien était environné. L' on ne voyait jamais un soldat à Venise ; on courait au spectacle quand par hasard dans les comédies on en faisait paraître un avec un tambour ; mais il suffisait que le sbire de l' inquisition d' état, portant un ducat sur son bonnet, se montrât, pour faire rentrer dans l' ordre trente mille hommes rassemblés un jour de fête publique. Ce serait une belle chose si ce simple pouvoir venait du respect pour la loi, mais il était fortifié par la terreur des mesures secrètes qu' employait le gouvernement pour maintenir le repos dans

p79

l' état. Les prisons (chose unique) étaient dans le palais même du doge ; il y en avait au-dessus et au-dessous de son appartement ; *la bouche du lion*, où toutes les dénonciations étaient jetées, se trouve aussi dans le palais dont le chef du gouvernement faisait sa demeure : la salle où se tenaient les inquisiteurs d' état était tendue de noir, et le jour n' y venait que d' en haut ; le jugement ressemblait d' avance à la condamnation ; *le pont des soupirs*, c' est ainsi qu' on l' appelait, conduisait du palais du doge à la prison des criminels d' état. En passant sur le canal qui bordait ces prisons on entendait crier : *justice, secours !* et ces voix gémissantes et confuses ne pouvaient pas être reconnues. Enfin quand un criminel d' état était condamné, une barque venait le prendre pendant la nuit ; il sortait par une petite porte qui s' ouvrait sur le canal ; on le conduisait à quelque distance de la ville, et on le

p80

noyait dans un endroit des lagunes où il était défendu de pêcher : horrible idée qui perpétue le secret jusques après la mort, ne laisse pas au malheureux l' espoir que ses restes du moins apprendront à ses amis qu' il a souffert, et qu' il n' est plus ! à l' époque où Corinne et lord Nelvil vinrent à Venise, il y avait près d' un siècle que de telles exécutions n' avaient plus lieu ; mais le mystère qui frappe l' imagination existait encore ; et bien que lord Nelvil fût plus loin que personne de se mêler en aucune manière des intérêts politiques d' un pays étranger, cependant il se sentait oppressé par cet arbitraire sans appel qui planait à Venise sur toutes les têtes.

p81

Chapitre ix.

-il ne faut pas, dit Corinne à lord Nelvil, que vous vous en teniez seulement aux impressions pénibles que ces moyens silencieux du pouvoir ont produites sur vous. Il faut que vous observiez aussi les grandes qualités de ce sénat qui faisait de Venise une république pour les nobles, et leur inspirait autrefois cette énergie, cette grandeur aristocratique, fruit de la liberté, alors même qu' elle est concentrée dans le petit nombre. Vous les verrez sévères les uns pour les autres, établir, du moins dans leur sein, les vertus et les droits qui devaient appartenir à tous ; vous les verrez paternels pour leurs sujets, autant qu' on peut l' être, quand on considère cette classe d' hommes uniquement sous le rapport de son bien-être physique.

p82

Enfin vous leur trouverez un grand orgueil pour leur patrie, pour cette patrie qui est leur propriété, mais qu' ils savent néanmoins faire aimer du peuple même, qui, à tant d' égards, en est exclu. -
Corinne et Oswald allèrent voir ensemble la salle où les deux-cents se rassemblaient alors ; elle est entourée des portraits de tous les doges ; mais à la place du portrait de celui qui fut décapité comme traître à sa patrie, on a peint un rideau noir sur lequel est écrit le jour de sa mort et le genre de son supplice. Les habits royaux et magnifiques dont les images des autres doges sont revêtus ajoutent à l' impression de ce terrible rideau noir. Il y a dans cette salle un tableau qui représente le jugement dernier, et un autre le moment où le plus puissant des empereurs, Frédéric Barberousse, s' humilia devant le sénat de Venise. C' est une belle idée que de réunir ainsi tout

p83

ce qui doit exalter la fierté d' un gouvernement
sur la terre, et courber
cette même fierté devant le ciel. Corinne
et lord Nelvil allèrent voir l' arsenal.
Il y a devant la porte de l' arsenal
deux lions sculptés en Grèce, puis
transportés du port d' Athènes pour
être les gardiens de la puissance vénitienne ;
immobiles gardiens qui ne défendent
que ce qu' on respecte. L' arsenal
est rempli des trophées de la marine ;
la fameuse cérémonie des noces du
doge avec la mer Adriatique, toutes
les institutions de Venise enfin, attestaient
leur reconnaissance pour la mer.
Ils ont, à cet égard, quelques rapports
avec les anglais, et lord Nelvil sentit
vivement l' intérêt que ces rapports devaient
exciter en lui.
Corinne le conduisit au sommet de
la tour appelée le clocher Saint-Marc,
qui est à quelques pas de l' église. C' est
de là que l' on découvre toute la ville
au milieu des flots, et la digue immense

p84

qui la défend de la mer. On
aperçoit dans le lointin les côtes
de l' Istrie et de la Dalmatie. -du
côté de ces nuages, dit Corinne, il y a
la Grèce. Cette idée ne suffit-elle
pas pour émouvoir ! Là, sont encore
des hommes d' une imagination vive,
d' un caractère enthousiaste, avilis par
leur sort, mais destinés peut-être ainsi
que nous à ranimer une fois les cendres
de leurs ancêtres. C' est toujours quelque
chose qu' un pays qui a existé, les
habitans y rougissent au moins de leur
état actuel ; mais dans les contrées que
l' histoire n' a jamais consacrées, l' homme
ne soupçonne pas même qu' il y
ait une autre destinée que la servile
obscurité qui lui a été transmise par
ses aïeux.
Cette Dalmatie que vous apercevez
d' ici, continua Corinne, et qui fut autrefois
habitée par un peuple si guerrier,
conserve encore quelque chose de sauvage.
Les dalmates savent si peu ce qui

s' est passé depuis quinze siècles, qu' ils appellent encore les romains *les tout-puissans*. il est vrai qu' ils montrent des connaissances plus modernes, en vous nommant, vous autres anglais, *les guerriers de la mer*, parce que vous avez souvent abordé dans leurs ports ; mais ils ne savent rien du reste de la terre. Je me plairais à voir, continua Corinne, tous les pays où il y a dans les moeurs, dans les costumes, dans le langage, quelque chose d' original. Le monde civilisé est bien monotone, et l' on en connaît tout en peu de temps ; j' ai déjà assez vécu pour cela. -quand on vit près de vous, interrompit lord Nelvil, voit-on jamais le terme de ce qui fait penser et sentir ! -Dieu veuille, répondit Corinne, que ce charme aussi ne s' épuise pas ! - mais donnons encore, poursuivit-elle, un moment à cette Dalmatie ; quand nous serons descendus de la hauteur où nous sommes, nous n' apercevrons

même plus les lignes incertaines qui nous indiquent ce pays de loin aussi confusément qu' un souvenir dans la mémoire des hommes. Il y a des improvisateurs parmi les dalmates, les sauvages en ont aussi ; on en trouvait chez les anciens grecs : il y en a presque toujours parmi les peuples qui ont de l' imagination et point de vanité sociale ; mais l' esprit naturel se tourne en épigrammes plutôt qu' en poésie dans les pays où la crainte d' être l' objet de la moquerie fait que chacun se hâte de saisir cette arme le premier ; les peuples aussi qui sont restés plus près de la nature, ont conservé pour elle un respect qui sert très-bien l' imagination. *les cavernes sont sacrées*, disent les dalmates : sans doute qu' ils expriment ainsi une terreur vague des secrets de la terre. Leur poésie ressemble un peu à celle d' Ossian, bien qu' ils soient habitans

du midi ; mais il n' y a que deux
manières très-distinctes de sentir la nature ;

p87

l' animer comme les anciens, la
perfectionner sous mille formes brillantes,
ou se laisser aller comme les
bardes écossais à l' effroi du mystère, à
la mélancolie qu' inspire l' incertain et
l' inconnu. Depuis que je vous connais,
Oswald, ce dernier genre me
plaît. Autrefois j' avais assez d' espérance
et de vivacité, pour aimer les
images riantes et jouir de la nature sans
craindre la destinée. -ce serait donc
moi, dit Oswald, moi qui aurais flétri
cette belle imagination à laquelle j' ai
dû les jouissances les plus enivrantes
de ma vie. -ce n' est pas vous qu' il
faut en accuser, répondit Corinne, mais
une passion profonde. Le talent a besoin
d' une indépendance intérieure que
l' amour véritable ne permet jamais. -
ah ! S' il est ainsi, s' écria lord Nelvil,
que ton génie se taise et que ton coeur
soit tout à moi. -il ne put prononcer
ces paroles sans émotion, car elles promettaient
dans sa pensée plus encore

p88

qu' il ne disait. -Corinne le comprit et
n' osa répondre, de peur de rien déranger
à la douce impression qu' elle éprouvait.
Elle se sentait aimée, et, comme elle
était habituée à vivre dans un pays où
les hommes sacrifient tout au sentiment,
elle se rassurait facilement, et se
persuadait que lord Nelvil ne pourrait
pas se séparer d' elle : tout à la fois
indolente et passionnée, elle s' imaginait
qu' il suffisait de gagner des jours, et
que le danger dont on ne parlait plus
était passé. Corinne vivait enfin comme
vivent la plupart des hommes lorsqu' ils
sont menacés long-temps du même
malheur ; ils finissent par croire qu' il
n' arrivera pas, seulement parce qu' il

n' est pas encore arrivé.

L' air de Venise, la vie qu' on y mène est singulièrement propre à bercer l' ame d' espérances : le tranquille balancement des barques porte à la rêverie et à la paresse. On entend quelquefois un gondolier qui, placé sur le pont de

p89

Rialto, se met à chanter une strophe du Tasse, tandis qu' un autre gondolier lui répond par la strophe suivante à l' autre extrémité du canal. La musique très-ancienne de ces strophes ressemble au chant d' église, et de près on s' aperçoit de sa monotonie ; mais en plein air, le soir, lorsque les sons se prolongent sur le canal comme les reflets du soleil couchant, et que les vers du Tasse prêtent aussi leurs beautés de sentiment à tout cet ensemble d' images et d' harmonie, il est impossible que ces chants n' inspirent pas une douce mélancolie. Oswald et Corinne se promenaient sur l' eau de longues heures à côté l' un de l' autre, quelquefois ils disaient un mot, plus souvent se tenant la main, ils se livraient en silence aux pensées vagues que font naître la nature et l' amour.

LIVRE XVI

p90

Chapitre premier.

Dès que l' on sut l' arrivée de Corinne à Venise, chacun eut la plus grande curiosité de la voir. Quand elle se rendait dans un café de St. -Marc, l' on se pressait en foule sous les galeries de la place pour l' apercevoir un moment, et la société tout entière la recherchait avec l' empressement le plus vif. Elle aimait assez autrefois à produire cet effet brillant partout où elle se montrait, et elle avouait naturellement que l' admiration

avait un grand charme pour elle. Le génie inspire le besoin de la gloire, et il n' est d' ailleurs aucun bien

p91

qui ne soit désiré par ceux à qui la nature a donné les moyens de l' obtenir. Néanmoins, dans sa situation actuelle, Corinne redoutait tout ce qui semblait en contraste avec les habitudes de la vie domestique, si chères à lord Nelvil. Corinne avait tort, pour son bonheur, de s' attacher à un homme qui devait contrarier son existence naturelle, et réprimer plutôt qu' exciter ses talents ; mais il est aisé de comprendre comment une femme qui s' est beaucoup occupée des lettres et des beaux-arts, peut aimer dans un homme des qualités et même des goûts qui diffèrent des siens. L' on est si souvent lassé de soi-même, qu' on ne peut être séduit par ce qui nous ressemble : il faut de l' harmonie dans les caractères pour que l' amour naisse tout à la fois de la sympathie et de la diversité. Lord Nelvil possédait au suprême degré ce double charme. On était un avec lui dans l' habitude de la vie, par la

p92

douceur et la facilité de son entretien, et néanmoins, ce qu' il avait d' irritable et d' ombrageux dans l' ame ne permettait jamais de se blaser sur la grace et la complaisance de ses manières. Quoique la profondeur et l' étendue de ses idées le rendissent propre à tout, ses opinions politiques et ses goûts militaires lui inspiraient plus de penchant pour la carrière des actions que pour celle des lettres ; il pensait que les actions sont toujours plus poétiques que la poésie elle-même. Il se montrait supérieur aux succès de son esprit, et parlait de lui, sous ce rapport, avec une grande indifférence. Corinne, pour lui plaire, cherchait à cet égard à

l'imiter, et commençait à dédaigner ses propres succès littéraires, afin de ressembler davantage aux femmes modestes et retirées dont la patrie d'Oswald offrait le modèle.

Cependant les hommages que Corinne reçut à Venise ne firent à lord

p93

Nelvil qu'une impression agréable. Il y avait tant de bienveillance dans l'accueil des vénitiens ; ils exprimaient avec tant de grâce et de vivacité le plaisir qu'ils trouvaient dans l'entretien de Corinne qu'Oswald jouissait vivement d'être aimé par une femme d'un charme si séducteur et si généralement admiré. Il n'était plus jaloux de la gloire de Corinne, certain qu'il était qu'elle le préférerait à tout, et son amour semblait encore augmenté par ce qu'il entendait dire d'elle. Il oubliait même l'Angleterre ; il prenait quelque chose de l'insouciance des italiens sur l'avenir. Corinne s'apercevait de ce changement, et son cœur imprudent en jouissait, comme s'il avait pu durer toujours. L'italien est la seule langue de l'Europe dont les dialectes différens aient un génie à part. On peut faire des vers et écrire des livres dans chacun de ces dialectes, qui s'écartent plus ou moins de l'italien classique ; mais parmi les

p94

différens langages des divers états de l'Italie, il n'y a pourtant que le napolitain, le sicilien et le vénitien qui aient l'honneur d'être comptés ; et c'est le vénitien qui passe pour le plus original et le plus gracieux de tous. Corinne le prononçait avec une douceur charmante, et la manière dont elle chantait quelques *barcaroles*, dans le genre gai, prouvait qu'elle devait jouer la comédie, aussi bien que la tragédie. On la tourmenta beaucoup pour prendre

un rôle dans un opéra comique
qu' on devait représenter en société la
semaine suivante. Corinne, depuis
qu' elle aimait Oswald, n' avait jamais
voulu lui faire connaître son talent en
ce genre ; elle ne s' était pas senti assez
de liberté d' esprit pour cet amusement,
et quelquefois même elle s' était dit
qu' un tel abandon de gaieté pouvait
porter malheur ; mais cette fois, par
une singulière confiance, elle y consentit.
Oswald l' en pressa vivement, et

p95

il fut convenu qu' elle jouerait *la fille
de l' air*, c' est ainsi que s' appelait la
pièce que l' on choisit.
Cette pièce, comme la plupart de
celles de Gozzi, était composée de féeries
extravagantes, très-originales et
très-gaies. Truffaldin et Pantalon
paraissent souvent, dans ces drames
burlesques, à côté des plus grands rois
de la terre. Le merveilleux y sert à la
plaisanterie ; mais le comique y est relevé
par ce merveilleux même qui ne
peut jamais avoir rien de vulgaire ni de
bas. *la fille de l' air* ou *semiramis
dans sa jeunesse*, est la coquette douée
par l' enfer et le ciel pour subjuguier le
monde. élevée dans un antre comme
une sauvage, habile comme une enchanteresse,
impérieuse comme une
reine, elle réunit la vivacité naturelle
à la grâce préméditée, le courage guerrier
à la frivolité d' une femme et l' ambition
à l' étourderie. Ce rôle demande

p96

une verve d' imagination et de gaieté
que l' inspiration seule du moment peut
donner. Toute la société se réunit
pour prier Corinne de s' en charger.

p97

Chapitre ii.

Il y a quelquefois dans la destinée un jeu bizarre et cruel ; on dirait qu' elle est une puissance qui veut inspirer la crainte, et repousse la familiarité confiante ; souvent quand on se livre le plus à l' espérance, et surtout lorsqu' on a l' air de plaisanter avec le sort, et de compter sur le bonheur, il se passe quelque chose de redoutable dans le tissu de notre histoire, et des fatales soeurs viennent y mêler leur fil noir et brouiller l' oeuvre de nos mains.

C' était le dix-sept de novembre que Corinne s' éveilla tout enchantée de jouer le soir la comédie. Elle choisit, pour paraître dans le premier acte en sauvage, un vêtement très-pittoresque. Ses cheveux, qui devaient être épars,

p98

étaient pourtant arrangés avec un soin qui montrait un vif désir de plaire, et son habit élégant, léger et fantasque, donnait à sa noble figure un caractère de coquetterie et de malice singulièrement gracieux. Elle arriva dans le palais où la comédie devait être jouée. Tout le monde y était rassemblé ; Oswald seul n' était pas encore arrivé. Corinne retarda tant qu' elle le put le spectacle, et commençait à s' inquiéter de son absence. Enfin, comme elle entrait sur le théâtre, elle l' aperçut dans un coin très-obscur du salon ; mais enfin elle l' aperçut ; et la peine même que lui avait causée l' attente, redoublant sa joie, elle fut inspirée par la gaieté, comme elle l' était au capitole par l' enthousiasme.

Le chant et les paroles étaient entremêlés, et la pièce était faite de manière qu' il était permis d' improviser le dialogue ; ce qui donnait à Corinne un grand avantage, et rendait la scène plus

p99

animée. Lorsqu' elle chantait, elle faisait sentir l' esprit des airs *bouffes* italiens avec une élégance particulière. Ses gestes, accompagnés par la musique, étaient comiques et nobles tout à la fois ; elle faisait rire sans cesser d' être imposante, et son rôle et son talent dominaient les acteurs et les spectateurs, en se moquant avec grâce des uns et des autres.

Ah ! Qui n' aurait pas eu pitié de ce spectacle, si l' on avait su que ce bonheur si confiant allait attirer la foudre, et que cette gaieté si triomphante ferait bientôt place aux plus amères douleurs !

Les applaudissemens des spectateurs étaient si multipliés et si vrais, que leur plaisir se communiquait à Corinne ; elle éprouvait cette sorte d' émotion que cause l' amusement, quand il donne un sentiment vif de l' existence, quand il inspire l' oubli de la destinée, et dégage pour un moment l' esprit de

p100

tout lien, comme de tout nuage. Oswald avait vu Corinne représenter la plus profonde douleur dans un temps où il se flattait de la rendre heureuse : il la voyait maintenant exprimer une joie sans mélange, quand il venait de recevoir une nouvelle bien fatale pour tous deux. Plusieurs fois il eut la pensée d' arracher Corinne à cette gaieté téméraire ; mais il goûtait un triste plaisir à voir encore quelques instans sur cet aimable visage la brillante expression du bonheur.

à la fin de la pièce Corinne parut élégamment habillée en reine amazone ; elle commandait aux hommes et déjà presque aux élémens, par cette confiance dans ses charmes qu' une belle personne peut avoir quand elle n' est pas sensible ; car il suffit d' aimer pour qu' aucun don de la nature ou du sort ne puisse rassurer entièrement. Mais cette souveraine coquette, cette fée couronnée que représentait Corinne,

p101

mêlant d' une façon toute merveilleuse
la colère à la plaisanterie, l' insouciance
au désir de plaire et la grâce au despotisme,
semblait régner sur la destinée
autant que sur les coeurs ; et
quand elle monta sur le trône, elle sourit
à ses sujets en leur ordonnant la
soumission avec une douce arrogance.
Tous les spectateurs se levèrent pour
applaudir Corinne comme la véritable
reine. Ce moment était peut-être celui
de sa vie où la crainte de la douleur
avait été le plus loin d' elle ; mais tout
à coup elle vit Oswald qui, ne pouvant
plus se contenir, cachait sa tête dans
ses mains pour dérober ses larmes. à
l' instant elle se troubla, et la toile
n' était pas encore baissée, que, descendant
de ce trône déjà funeste, elle se
précipita dans la chambre voisine.
Oswald l' y suivit, et quand elle remarqua
de près sa pâleur, elle fut saisie
d' un tel effroi, qu' elle fut obligée de
s' appuyer contre la muraille pour se soutenir ;

p102

et, tremblante, elle lui dit : -Oswald !
ô mon dieu ! Qu' avez-vous ? -
il faut que je parte cette nuit pour
l' Angleterre, lui répondit-il, sans savoir
ce qu' il faisait ; car il ne devait
pas exposer sa malheureuse amie, en
lui apprenant ainsi cette nouvelle. Elle
s' avança vers lui tout-à-fait hors d' elle-même,
et s' écria : -non ! Il ne se peut
pas que vous me causiez cette douleur !
Qu' ai-je fait pour la mériter ? Vous
m' emmenez donc avec vous ? -quittons
en ce moment cette foule cruelle,
répondit Oswald ; viens avec moi, Corinne. -
elle le suivit, ne comprenant
plus ce qu' on lui disait, répondant au
hasard, chancelante, et le visage déjà
si altéré, que chacun la crut saisie par
quelque mal subit.

Chapitre iii.

Dès qu' ils furent ensemble dans la gondole, Corinne, dans son égarement, dit à lord Nelvil : -hé bien ! Ce que vous venez de m' apprendre est mille fois plus cruel que la mort. Soyez généreux ; jetez-moi dans ces flots, pour que j' y perde le sentiment qui me déchire. Oswald, faites-le avec courage ; il en faut moins pour cela que vous ne venez d' en montrer. -si vous dites un mot de plus, répondit Oswald, je vais me précipiter dans le canal à vos yeux. écoutez-moi, attendez que nous soyons arrivés chez vous, alors vous prononcerez sur mon sort et sur le vôtre. Au nom du ciel, calmez-vous. -il y avait tant de malheur dans l' accent d' Oswald, que Corinne se tut,

et seulement elle tremblait avec une telle violence qu' elle put à peine monter les escaliers qui conduisaient à son appartement. Quand elle y fut arrivée, elle arracha sa parure avec effroi. Lord Nelvil, en la voyant dans cet état, elle qui était si brillante il y avait quelques instans, se jeta sur une chaise en fondant en larmes, et s' écria : -suis-je un barbare, Corinne, juste ciel ! Corinne, le crois-tu ? -non, lui dit-elle, non, je ne puis le croire. N' avez-vous pas encore ce regard qui chaque jour me donnait le bonheur ! Oswald, vous dont la présence était pour moi comme un rayon du ciel, se peut-il que je vous craigne, que je n' ose lever les yeux sur vous, que je sois là devant vous comme devant un assassin, Oswald, Oswald ? -et en achevant ces mots elle tomba suppliante à ses genoux. -que vois-je ? S' écria-t-il en la relevant avec fureur, tu veux que je me

déshonore. Eh bien, je le ferai. Mon régiment s' embarque dans un mois, je viens d' en recevoir la nouvelle. Je resterai, prends-y garde, je resterai si tu me montres cette douleur, cette douleur toute-puissante sur moi ; mais je ne survivrai point à ma honte. -je ne vous demande point de rester, reprit Corinne ; mais quel mal vous fais-je en vous suivant ? -mon régiment part pour les îles, et il n' est permis à aucun officier d' emmener sa femme avec lui. -au moins laissez-moi vous accompagner jusques en Angleterre. - les mêmes lettres que je viens de recevoir, reprit Oswald, m' apprennent que le bruit de notre liaison s' est répandu en Angleterre, que les papiers publics en ont parlé, qu' on a commencé à soupçonner qui vous êtes, et que votre famille, excitée par lady Edgermond, a déclaré qu' elle ne vous reconnaîtrait jamais. Laissez-moi le temps de la ramener, de forcer votre belle-mère à

ce qu' elle vous doit ; mais si j' arrive avec vous et que je sois contraint à vous quitter avant de vous avoir fait rendre votre nom, je vous livre à toute la sévérité de l' opinion, sans être là pour vous défendre. -ainsi vous me refusez tout, dit Corinne ; et en achevant ces mots elle tomba sans connaissance, et sa tête heurtant avec violence contre terre, le sang en rejaillit. Oswald, à ce spectacle, poussa des cris déchirans. Thérésine arriva dans un trouble extrême ; elle rappela sa maîtresse à la vie. Mais quand Corinne revint à elle, elle aperçut dans une glace son visage pâle et défait, ses cheveux épars et teints de sang. -Oswald, dit-elle, Oswald, ce n' est pas ainsi que j' étais lorsque vous m' avez rencontrée

au capitol ; je portais sur mon front la
couronne de l' espérance et de la gloire,
maintenant il est souillé de sang et de
poussière ; mais il ne vous est pas permis
de me mépriser pour cet état dans lequel

p107

vous m' avez mise. Les autres le
peuvent, mais vous, vous ne le pouvez
pas : il faut avoir pitié de l' amour que
vous m' avez inspiré, il le faut. -
-arrête ! S' écria lord Nelvil, c' en est
trop. -et faisant signe à Thérésine de
s' éloigner, il prit Corinne dans ses bras,
et lui dit : -je suis décidé à rester :
tu feras de moi ce que tu voudras. Je
subirai ce que le ciel me destine, mais
je ne t' abandonnerai point dans ce malheur ;
et je ne te conduirai point en
Angleterre, avant d' y avoir assuré ton
sort. Je ne t' y laisserai point exposée
aux insultes d' une femme hautaine. Je
reste ; oui, je reste, car je ne puis te
quitter. -ces paroles rappelèrent Corinne
à elle-même, mais la jetèrent
dans un abattement plus cruel encore
que le désespoir qu' elle venait d' éprouver.
Elle sentit la nécessité qui pesait
sur elle, et, la tête baissée, elle resta
long-temps dans un profond silence.
-parle, chère amie, lui dit Oswald,

p108

fais moi donc entendre le son de ta
voix ; je n' ai plus qu' elle pour me soutenir.
Je veux me laisser guider par
elle. -non, répondit Corinne, non,
vous partirez, il le faut. -et des torrens
de pleurs annoncèrent sa résignation. -mon
amie, s' écria lord Nelvil,
je prends à témoin ce portrait de ton
père, qui est là devant nos yeux ; et tu
sais si le nom d' un père est sacré pour
moi ! Je le prends à témoin que ma vie
est en ta puissance, tant qu' elle sera
nécessaire à ton bonheur. à mon retour
des îles, je verrai si je puis te rendre

ta patrie et t' y faire retrouver le
rang et l' existence qui te sont dus ;
mais si je n' y réussissais pas, je reviendrais
en Italie vivre et mourir à tes
pieds. -hélas ! Reprit Corinne, et ces
dangers de la guerre que vous allez
braver..... -ne les crains pas, reprit
Oswald, j' y échapperai : mais si je périssais
cependant, moi, le plus inconnu
des hommes, mon souvenir resterait

p109

dans ton coeur : tu n' entendrais peut-être
jamais prononcer mon nom, sans
que tes yeux se remplissent de larmes,
n' est-il pas vrai, Corinne ? Tu dirais :
je l' ai connu, il m' a aimée. -ah !
Laisse-moi, laisse-moi, s' écria-t-elle, tu
te trompes à mon calme apparent,
demain, quand le soleil reviendra, et
que je me dirai : *je ne le verrai plus,*
je ne le verrai plus ! il se peut que je
cesse de vivre, et ce serait bien heureux !
-pourquoi, s' écria lord Nelvil,
pourquoi, Corinne ? Crains-tu de ne pas
me revoir ? Cette promesse solennelle
de nous réunir à jamais n' est-elle rien
pour toi ? Ton coeur en peut-il douter ?
-non ; je vous respecte trop pour ne
pas vous croire, dit Corinne ; il m' en
coûterait plus encore de renoncer à
mon admiration pour vous, qu' à mon
amour. Je vous regarde comme un être
angélique, comme le caractère le plus
pur et le plus noble qui ait paru sur
la terre : ce n' est pas seulement votre

p110

charme qui me captive, c' est l' idée que
jamais tant de vertus n' ont été réunies
dans un même objet ; et votre céleste
regard ne vous a été donné que pour
les exprimer toutes : loin de moi donc
un doute sur vos promesses. Je fuirais
à l' aspect de la figure humaine ; elle ne
m' inspirerait plus que de la terreur, si
lord Nelvil pouvait tromper : mais la

séparation livre à tant de hasards, mais ce mot terrible, *adieu !* -jamais, interrompit-il, jamais Oswald ne peut te dire un dernier adieu que sur son lit de mort. -et son émotion était si profonde en prononçant ces mots, que Corinne, commençant à craindre l' effet de cette émotion sur sa santé, essaya de se contenir, elle qui était la plus à plaindre.

Ils commencèrent donc à parler de ce cruel départ, des moyens de s' écrire, et de la certitude de se rejoindre.

Un an fut le terme fixé pour cette absence. Oswald se croyait sûr que

p111

l' expédition ne devait pas durer plus long-temps ; enfin il leur restait encore quelques heures, et Corinne espérait qu' elle aurait de la force. Mais lorsque Oswald lui eut dit que la gondole viendrait le prendre à trois heures du matin, et qu' elle vit à sa pendule que ce moment n' était pas très-éloigné, elle frémit de tous ses membres ; et sûrement l' approche de l' échafaud ne lui aurait pas causé plus d' effroi. Oswald aussi semblait perdre à chaque instant sa résolution, et Corinne, qui l' avait toujours vu maître de lui-même, avait le coeur déchiré par le spectacle de ses angoisses. Pauvre Corinne ! Elle le consolait, tandis qu' elle devait être mille fois plus malheureuse que lui ! -écoutez, dit-elle à lord Nelvil, quand vous serez à Londres, ils vous diront, les hommes légers de cette ville, que des promesses d' amour ne lient pas l' honneur ; que tous les anglais du monde ont aimé des italiennes dans

p112

leurs voyages, et les ont oubliées au retour ; que quelques mois de bonheur n' engagent ni celle qui les reçoit, ni celui qui les donne, et qu' à votre âge la

vie entière ne peut dépendre du charme
que vous avez trouvé pendant quelque
temps dans la société d' une étrangère.
Ils auront l' air d' avoir raison, raison selon
le monde ; mais vous, qui avez
connu ce coeur dont vous vous êtes
rendu le maître, vous, qui savez comme
il vous aime, trouverez-vous des sophismes
pour excuser une blessure
mortelle ? Et les plaisanteries frivoles et
barbares des hommes du jour empêcheront-elles
que votre main ne tremble
en enfonçant un poignard dans mon
sein ? -ah ! Que me dis-tu ? S' écria lord
Nelvil, ce n' est pas ta douleur seule qui
me retient, c' est la mienne. Où trouverais-je
un bonheur semblable à celui
que j' ai goûté près de toi ? Qui, dans
l' univers, m' entendrait comme tu m' as
entendu ? L' amour, Corinne, l' amour,

p113

c' est toi seule qui l' éprouves, c' est toi
seule qui l' inspires : cette harmonie de
l' ame, cette intime intelligence de l' esprit
et du coeur, avec quelle autre
femme peut-elle exister qu' avec toi ?
Corinne, ton ami n' est pas un homme
léger, tu le sais ; il s' en faut qu' il le
soit. Tout est sérieux pour lui dans
la vie ; est-ce donc pour toi seule qu' il
démentirait sa nature ?
-non, non, reprit Corinne, non,
vous ne traiterez pas avec dédain une
ame sincère. Et ce n' est pas vous, Oswald,
ce n' est pas vous que mon désespoir
trouverait insensible. Mais un ennemi
redoutable me menace auprès de
vous, c' est la sévérité despotique, c' est
la dédaigneuse médiocrité de ma belle-mère.
Elle vous dira tout ce qui peut flétrir
ma vie passée. épargnez moi de
vous répéter d' avance ses impitoyables
discours. Loin que les talents que je
puis avoir soient une excuse à ses yeux,
ils seront, je le sais, le plus grand de

p114

mes torts, elle ne comprend point leurs charmes, elle ne voit que leurs dangers. Elle trouve inutile, et peut-être coupable, tout ce qui ne s' accorde pas avec la destinée qu' elle s' est tracée, et toute la poésie du coeur lui semble un caprice importun qui s' arroe le droit de mépriser sa raison. C' est au nom des vertus que je respecte autant que vous, qu' elle condamnera mon caractère et mon sort. Oswald, elle vous dira que je suis indigne de vous. -et comment pourrais-je l' entendre ? Interrompt Oswald ; quelles vertus oserait-on élever plus haut que ta générosité, ta franchise, ta bonté, ta tendresse ? Céleste créature ! Que les femmes communes soient jugées par les règles communes ! Mais honte à celui que tu aurais aimé, et qui ne se respecterait pas autant qu' il t' adore ! Rien, dans l' univers, n' égale ton esprit ni ton coeur. à la source divine où tes sentimens sont puisés, tout est amour et vérité. Corinne, Corinne, ah ! Je ne

p115

puis te quitter. Je sens mon courage défaillir. Si tu ne me soutiens pas, je ne partirai point ; et c' est de toi qu' il faut que je reçoive la force de t' affliger ? -hé bien, dit Corinne, encore quelques instans avant de recommander mon ame à Dieu, pour qu' il me donne la force d' entendre sonner l' heure fixée pour ton départ. Nous nous sommes aimés, Oswald, avec une tendresse profonde. Je t' ai confié les secrets de ma vie : ce n' est rien que les faits ; mais les sentimens les plus intimes de mon être, tu les sais tous. Je n' ai pas une idée qui ne soit unie à toi. Si j' écris quelques lignes où mon ame se répande, c' est toi seul qui m' inspires ; c' est à toi que j' adresse toutes mes pensées, comme mon dernier souffle sera pour toi. Où serait donc mon asile, si tu m' abandonnais ? Les beaux-arts me retracent ton image ; la musique, c' est ta voix ; le ciel, ton regard. Tout ce génie, qui jadis enflammait ma pensée,

p116

n' est plus que de l' amour. Enthousiasme, réflexion, intelligence, je n' ai plus rien qu' en commun avec toi. Dieu puissant qui m' entendez ! Dit-elle, en levant ses regards vers le ciel, Dieu ! Qui n' êtes point impitoyable pour les peines du coeur, les plus nobles de toutes ! ôtez-moi la vie, quand il cessera de m' aimer ; ôtez-moi le déplorable reste d' existence, qui ne me servirait plus qu' à souffrir. Il emporte avec lui ce que j' ai de plus généreux et de plus tendre ; s' il laisse éteindre ce feu déposé dans son sein, que, dans quelque lieu du monde que je sois, ma vie aussi s' éteigne. Grand Dieu ! Vous ne m' avez pas faite pour survivre à tous les nobles sentiments ; et que me resterait-il, quand j' aurais cessé de l' estimer ? Car lui aussi doit m' aimer, il le doit. Je sens au fond de mon coeur une affection qui commande la sienne. Oh, mon dieu ! S' écria-t-elle encore une fois, la mort, ou son amour. -en achevant cette

p117

prière, elle se retourna vers Oswald, et le trouva prosterné devant elle, dans des convulsions effrayantes : l' excès de son émotion avait surpassé ses forces ; il repoussait les secours de Corinne, il voulait mourir, et sa tête semblait absolument perdue. Corinne, avec douceur, serra ses mains dans les siennes, en lui répétant tout ce qu' il lui avait dit lui-même. Elle l' assura qu' elle le croyait, qu' elle se fiait à son retour, et qu' elle se sentait beaucoup plus calme : ces douces paroles firent quelque bien à lord Nelvil. Cependant plus il sentait approcher l' heure de sa séparation, plus il lui semblait impossible de s' y décider. -pourquoi, dit-il à Corinne, pourquoi n' irions-nous pas au temple avant mon départ, pour prononcer le serment d' une union éternelle ? -Corinne tressaillit à ces mots, regarda lord Nelvil,

et le plus grand trouble agita son coeur ;
elle se souvint qu' Oswald, en lui racontant

p118

son histoire, lui avait dit que
la douleur d' une femme était toute-puissante
sur sa conduite ; mais qu' il
avait ajouté que son sentiment se refroidissait
par les sacrifices mêmes que cette
douleur obtenait de lui. Toute la fermeté,
toute la fierté de Corinne se réveillèrent
à cette idée, et après quelques
instans de silence, elle répondit :
-il faut que vous ayez revu vos amis
et votre patrie avant de prendre la résolution
de m' épouser. Je la devrais
dans ce moment, mylord, à l' émotion
du départ, je n' en veux pas ainsi. -
Oswald n' insista plus : au moins, dit-il,
en saisissant la main de Corinne, je
le jure de nouveau, ma foi est attachée
à cet anneau que je vous ai donné.
Tant que vous le conserverez, jamais
une autre n' aura des droits sur mon
sort ; si vous le dédaignez une fois, si
vous me le renvoyez... -cessez, cessez,
interrompit Corinne, d' exprimer
une inquiétude que vous ne pouvez

p119

éprouver. Ah ! Ce n' est pas moi qui romprai
la première l' union sacrée de nos
coeurs, vous le savez bien que ce n' est
pas moi, et je rougirais presque d' assurer
ce qui n' est que trop certain. -
cependant l' heure avançait : Corinne
pâlissait à chaque bruit, et lord Nelvil
restait plongé dans une douleur
profonde, et n' avait plus la force de
prononcer un seul mot. Enfin la lumière
fatale parut dans l' éloignement à
travers sa fenêtre, et bientôt après
la barque noire s' arrêta devant la porte.
Corinne à cette vue fit un cri en reculant
avec effroi, et tomba dans les bras
d' Oswald, en s' écriant : -les voilà,
les voilà ! Adieu, partez, c' en est fait.

-oh mon dieu ! Dit lord Nelvil, oh mon père ! L' exigez-vous de moi ! Et la serrant contre son coeur, il la couvrit de ses larmes. -partez, lui dit-elle, partez, il le faut. -faites venir Thérésine, répondit Oswald, je ne puis vous laisser seule ainsi. -seule, hélas ! Dit Corinne,

p120

ne le suis-je pas jusqu' à votre retour ! -je ne puis sortir de cette chambre, s' écria lord Nelvil, non je ne le puis. -et en prononçant ces paroles, son désespoir était tel, que ses regards et ses voeux appelaient la mort. -hé bien, dit Corinne, je le donnerai ce signal ; j' irai moi-même ouvrir cette porte, mais accordez-moi quelques instans. -oh oui ! S' écria lord Nelvil, restons encore ensemble, restons ; ces cruels combats valent encore mieux que cesser de te voir. - on entendit alors sous les fenêtres de Corinne les bateliers qui appelaient les gens de lord Nelvil ; ils répondirent, et l' un d' eux vint frapper à la porte de Corinne, en annonçant que *tout était prêt*. -oui, tout est prêt, répondit Corinne, et s' éloignant d' Oswald, elle alla prier, la tête appuyée contre le portrait de son père. Sans doute en ce moment sa vie passée s' offrait en entier à elle ; sa conscience exagéra toutes ses

p121

fautes ; elle craignit de ne pas mériter la miséricorde divine, et cependant elle se sentait si malheureuse, qu' elle devait croire à la pitié du ciel. Enfin en se relevant elle tendit la main à lord Nelvil, et lui dit : -partez, je le veux à présent ; et peut-être que dans un instant je ne le pourrai plus : partez, que Dieu bénisse vos pas, et qu' il me protège aussi, car j' en ai bien besoin. - Oswald se précipita encore une fois dans ses bras, et la pressant contre son coeur

avec une passion inexprimable, tremblant et pâle comme un homme qui marche au supplice, il sortit de cette chambre, où pour la dernière fois, peut-être, il avait aimé, il s' était senti aimé comme la destinée n' en offre pas un second exemple.

Quand Oswald disparut aux regards de Corinne, une palpitation horrible qui ne lui laissait plus le pouvoir de respirer la saisit, ses yeux étaient tellement troublés, que les objets qu' elle voyait perdaient

p122

à ses yeux toute réalité, et semblaient errer tantôt près, tantôt loin de ses regards ; elle croyait sentir que la chambre où elle était se balançait comme dans un tremblement de terre, et elle s' appuyait pour résister à ce mouvement. Pendant un quart d' heure encore elle entendit le bruit que faisaient les gens d' Oswald en achevant les préparatifs de son départ. Il était encore là dans la gondole ; elle pouvait encore le revoir ; mais elle se craignait elle-même ; et lui, de son côté, était couché dans cette gondole, presque sans connaissance. Enfin il partit, et dans ce moment Corinne s' élança hors de sa chambre pour le rappeler ; Thérésine l' arrêta. Une pluie terrible commençait alors ; le vent le plus violent se faisait entendre, et la maison où demeurait Corinne était ébranlée presque comme un vaisseau au milieu de la mer. Elle ressentit une vive inquiétude pour Oswald, traversant les lagunes dans ce

p123

temps affreux, et elle descendit sur le bord du canal, dans le dessein de s' embarquer, et de le suivre au moins jusques à la terre ferme. Mais la nuit était si obscure qu' il n' y avait pas une seule barque. Corinne marchait avec une agitation cruelle sur les pierres étroites

qui séparent le canal des maisons. L' orage augmentait toujours, et sa frayeur pour Oswald redoublait à chaque instant. Elle appelait au hasard des bateliers, qui prenaient ses cris pour les cris de détresse des malheureux qui se noyaient pendant la tempête, et néanmoins personne n' osait approcher, tant les ondes agitées du grand canal étaient redoutables.

Corinne attendit le jour dans cette situation. Le temps se calma cependant, et le gondolier qui avait conduit Oswald, lui apporta de sa part, la nouvelle qu' il avait heureusement passé les lagunes. Ce moment encore ressemblait presque au bonheur, et ce ne fut

p125

qu' après quelques heures que l' infortunée Corinne ressentit de nouveau l' absence, et les longues heures, et les tristes jours, et l' inquiète et dévorante peine qui devait seule l' occuper désormais.

Chapitre iv.

Oswald, pendant les premiers jours de son voyage, fut prêt vingt fois à retourner pour rejoindre Corinne ; mais les motifs qui l' entraînaient triomphèrent de ce désir. C' est un pas solennel de fait dans l' amour que de l' avoir vaincu une fois : le prestige de sa toute-puissance est fini.

En approchant de l' Angleterre, tous les souvenirs de la patrie rentrèrent dans l' ame d' Oswald ; l' année qu' il venait de passer en Italie n' était en relation avec aucune autre époque de sa vie. C' était comme une apparition brillante qui avait frappé son imagination, mais n' avait pu changer entièrement les opinions ni les goûts dont son existence s' était composé jusqu' alors. Il se retrouvait

p126

lui-même ; et, bien que le regret

d' être séparé de Corinne l' empêchèt
d' éprouver aucune impression de
bonheur, il reprenait pourtant une
sorte de fixité dans les idées, que le
vague enivrant des beaux-arts et de
l' Italie avait fait disparaître. Dès qu' il
eut mis le pied sur la terre d' Angleterre,
il fut frappé de l' ordre et de l' aisance,
de la richesse et de l' industrie qui s' offraient
à ses regards ; les penchans, les
habitudes, les goûts nés avec lui se
réveillèrent avec plus de force que jamais.
Dans ce pays où les hommes ont tant
de dignité, et les femmes tant de modestie,
où le bonheur domestique est
le lien du bonheur public, Oswald
pensait à l' Italie pour la plaindre. Il
lui semblait que dans sa patrie la raison
humaine était partout noblement
empreinte, tandis qu' en Italie les
institutions et l' état social ne rappelaient,
à beaucoup d' égards, que la confusion,
la faiblesse et l' ignorance. Les tableaux

p127

séduisants, les impressions poétiques
faisaient place dans son coeur au
profond sentiment de la liberté et de la
morale ; et, bien qu' il chérît toujours
Corinne, il la blâmait doucement de
s' être ennuyée de vivre dans une contrée
qu' il trouvait si noble et si sage.
Enfin, s' il avait passé d' un pays où
l' imagination est divinisée dans un pays
aride ou frivole, tous ses souvenirs,
toute son ame l' auraient vivement ramené
vers l' Italie ; mais il échangeait le
désir indéfini d' un bonheur romanesque
contre l' orgueil des vrais biens de la vie,
l' indépendance et la sécurité. Il rentrait
dans l' existence qui convient aux
hommes, l' action avec un but. La rêverie
est plutôt le partage des femmes,
de ces êtres faibles et résignés dès leur
naissance : l' homme veut obtenir ce qu' il
souhaite, et l' habitude du courage, le
sentiment de la force l' irritent contre sa
destinée, s' il ne parvient pas à la diriger
selon son gré.

p128

Oswald, en arrivant à Londres, retrouva ses amis d' enfance. Il entendit parler cette langue forte et serrée qui semble indiquer bien plus de sentimens encore qu' elle n' en exprime ; il revit ces physionomies sérieuses qui se développent tout à coup quand des affections profondes triomphent de leur réserve habituelle ; il retrouva le plaisir de faire des découvertes dans les coeurs qui se révèlent par degrés aux regards observateurs ; enfin il se sentit dans sa patrie, et ceux qui n' en sont jamais sortis ignorent par combien de liens elle nous est chère. Cependant Oswald ne séparait le souvenir de Corinne d' aucune des impressions qu' il recevait, et comme il se rattachait plus que jamais à l' Angleterre, et se sentait beaucoup d' éloignement pour la quitter de nouveau, toutes ses réflexions le ramenaient à la résolution d' épouser Corinne, et de se fixer en écosses avec elle.
Il était impatient de s' embarquer

p129

pour revenir plus vite, lorsque l' ordre arriva de suspendre le départ de l' expédition dont son régiment faisait partie ; mais on annonçait en même temps que d' un jour à l' autre ce retard pourrait cesser, et l' incertitude à cet égard était telle qu' aucun officier ne pouvait disposer de quinze jours. Cette situation rendait lord Nelvil très-malheureux. Il souffrait cruellement d' être séparé de Corinne, et de n' avoir ni le temps ni la liberté nécessaires pour former ou pour suivre aucun plan stable. Il passa six semaines à Londres sans aller dans le monde, uniquement occupé du moment où il pourrait revoir Corinne, et souffrant beaucoup du temps qu' il était obligé de perdre loin d' elle. Enfin il résolut d' employer ces jours d' attente à se rendre dans le Northumberland pour y voir lady Edgermond, et la déterminer à reconnaître

authentiquement que Corinne
était la fille de lord Edgermond, et

p130

que le bruit de sa mort s' était faussement
répandu ; ses amis lui montrèrent les
papiers publics où l' on avait mis des
insinuations très-défavorables sur l' existence
de Corinne, et il se sentit un ardent désir
de lui rendre et le rang et la considération
qui lui étaient dûs.

p131

Chapitre v.

Oswald partit pour la terre de lady
Edgermond. Il pensait avec émotion
qu' il allait voir le séjour où Corinne avait
passé tant d' années. Il sentait aussi
quelque embarras par la nécessité de
faire comprendre à lady Edgermond
qu' il était résolu à renoncer à sa fille ;
et le mélange de ces divers sentimens
l' agitaient et le faisait rêver. Les lieux
qu' il voyait en s' avançant vers le nord
de l' Angleterre lui rappelaient toujours
plus l' écosse ; et le souvenir de
son père, sans cesse présent à sa mémoire,
pénétrait encore plus avant
dans son coeur. Lorsqu' il arriva chez
lady Edgermond, il fut frappé du bon
goût qui régnait dans l' arrangement du
jardin et du château ; et comme la maîtresse

p132

de la maison n' était pas encore
prête pour le recevoir, il se promena
dans le parc et aperçut de loin, à travers
les feuilles, une jeune personne de la
taille la plus élégante, avec des cheveux
blonds d' une admirable beauté, qui
étaient à peine retenus par son chapeau.
Elle lisait avec beaucoup de recueillement.
Oswald la reconnut pour Lucile,
bien qu' il ne l' eût pas vue depuis trois

ans, et qu' ayant passé, dans cet intervalle, de l' enfance à la jeunesse, elle fût étonnamment embellie. Il s' approcha d' elle, la salua, et oubliant qu' il était en Angleterre, il voulut lui prendre la main pour la baiser respectueusement, selon l' usage d' Italie ; la jeune personne recula deux pas, rougit extrêmement, lui fit une profonde révérence, et lui dit : -monsieur, je vais prévenir ma mère que vous désirez la voir-et s' éloigna. Lord Nelvil resta frappé de cet air imposant et modeste, et de cette figure vraiment angélique.

p133

C' était Lucile qui entrait à peine dans sa seizième année. Ses traits étaient d' une délicatesse remarquable : sa taille était presque trop élancée, car un peu de faiblesse se faisait remarquer dans sa démarche ; son teint était d' une admirable beauté, et la pâleur et la rougeur s' y succédaient en un instant. Ses yeux bleus étaient si souvent baissés que sa physionomie consistait surtout dans cette délicatesse de teint qui trahissait à son inçu les émotions que sa profonde réserve cachait de toute autre manière. Oswald, depuis qu' il voyageait dans le midi, avait perdu l' idée d' une telle figure et d' une telle expression. Il fut saisi d' un sentiment de respect, il se reprocha vivement de l' avoir abordée avec une sorte de familiarité ; et regagnant le château, lorsqu' il vit que Lucile y était entrée, il rêvait à la pureté céleste d' une jeune fille qui ne s' est jamais éloignée de sa mère, et ne

p134

connaît de la vie que la tendresse filiale.
Lady Edgermond était seule quand elle reçut lord Nelvil : il l' avait vue deux fois avec son père, quelques années auparavant ; mais il l' avait très-peu

remarquée alors, il l' observa cette fois avec attention, pour la comparer au portrait que Corinne lui en avait fait ; il le trouva vrai, à beaucoup d' égards ; mais cependant il lui sembla qu' il y avait dans les regards de lady Edgermond plus de sensibilité que Corinne ne lui en attribuait, et il pensa qu' elle n' avait pas aussi bien que lui l' habitude de deviner les physionomies contenues. Son premier intérêt auprès de lady Edgermond était de la décider à reconnaître Corinne, en annulant tout ce qu' on avait arrangé pour la faire croire morte. Il commença l' entretien en parlant de l' Italie et du plaisir qu' il y avait trouvé. -c' est un séjour amusant pour un homme, répondit lady Edgermond ;

p135

mais je serais bien fâchée qu' une femme qui m' intéressât pût s' y plaire long-temps. -j' y ai pourtant trouvé, répondit lord Nelvil, déjà blessé de cette insinuation, la femme la plus distinguée que j' aie connue en ma vie. - cela se peut sous les rapports de l' esprit, reprit lady Edgermond ; mais un honnête homme cherche d' autres qualités que celles-là dans la compagne de sa vie. -et il les trouve aussi, interrompit Oswald avec chaleur. -il allait continuer et prononcer clairement ce qui n' était qu' indiqué de part et d' autre, mais Lucile entra et s' approcha de l' oreille de sa mère pour lui parler. -non, ma fille, répondit tout haut lady Edgermond, vous ne pouvez aller chez votre cousine aujourd' hui ; il faut dîner ici avec lord Nelvil. -Lucile, à ces mots, rougit plus vivement encore que dans le jardin, puis s' assit à côté de sa mère, et prit sur la table un ouvrage de broderie dont elle s' occupa,

p136

sans jamais lever les yeux, ni se

mêler de la conversation.

Lord Nelvil fut presque impatienté de cette conduite : car il était vraisemblable que Lucile n'ignorait pas qu'il avait été question de leur union, et quoique la figure ravissante de Lucile le frappât toujours plus, il se rappela tout ce que Corinne lui avait dit sur l'effet probable de l'éducation sévère que lady Edgermond donnait à sa fille. En Angleterre, en général, les jeunes filles ont plus de liberté que les femmes mariées, et la raison comme la morale expliquent cet usage ; mais lady Edgermond y dérogeait, non pour les femmes mariées, mais pour les jeunes personnes : elle était d'avis que dans toutes les situations, la plus rigoureuse réserve convenait aux femmes. Lord Nelvil voulait déclarer à lady Edgermond ses intentions relativement à Corinne dès qu'il se trouverait encore une fois seul avec elle ; mais Lucile ne s'en alla point, et

p137

lady Edgermond soutint, jusqu'au dîner, l'entretien sur divers sujets, avec une raison simple et ferme qui inspira du respect à lord Nelvil. Il aurait voulu combattre des opinions si arrêtées sur tous les points, et qui souvent n'étaient pas d'accord avec les siennes ; mais il sentait que s'il disait un mot à lady Edgermond qui ne fût pas dans le sens de ses idées, il lui donnerait une opinion de lui que rien ne pourrait effacer, et il hésitait à ce premier pas, tout à fait irréparable auprès d'une personne qui n'admettait point de nuances ni d'exceptions, et jugeait tout par des règles générales et positives.

On annonça que le dîner était servi.

Lucile s'approcha de sa mère pour lui donner le bras. Oswald alors observa que lady Edgermond marchait avec une grande difficulté. -j'ai, dit-elle à lord Nelvil, une maladie très-douloureuse, et peut-être mortelle. -Lucile pâlit à ces mots. Lady Edgermond le

remarqua et reprit avec douceur : -
les soins de ma fille, néanmoins, m' ont
déjà sauvé la vie une fois, et me la
sauveront peut-être encore long-temps. -
Lucile baissa la tête pour que son
attendrissement ne fût pas observé.
Quand elle la releva, ses yeux étaient
encore humides de pleurs ; mais elle
n' avait pas osé seulement prendre la
main de sa mère ; tout s' était passé
dans le fond de son coeur, et elle n' avait
songé aux autres que pour leur cacher
ce qu' elle éprouvait. Cependant
Oswald était profondément ému par
cette réserve, par cette contrainte ; et
son imagination, naguères ébranlée par
l' éloquence et la passion, se plaisait à
contempler le tableau de l' innocence,
et croyait voir autour de Lucile je ne
sais quel nuage modeste qui reposait
délicieusement les regards.
Pendant le dîner, Lucile voulant
épargner les moindres fatigues à sa
mère, servait tout avec un soin continu,

et lord Nelvil entendit le son de
sa voix seulement quand elle lui offrait
les différens mets ; mais ces paroles
insignifiantes étaient prononcées avec
une douceur enchanteresse, et lord
Nelvil se demandait comment il était
possible que les mouvements les plus
simples et les mots les plus communs
pussent révéler toute une ame. -il
faut, se répétait-il à lui-même, ou le
génie de Corinne qui dépasse tout ce
que l' imagination peut désirer, ou ces
voiles mystérieux du silence et de la
modestie, qui permettent à chaque
homme de supposer les vertus et les
sentimens qu' il souhaite. -lady Edgermond
et sa fille se levèrent de table,
et lord Nelvil voulut les suivre ; mais
lady Edgermond était si scrupuleusement
fidèle à l' habitude de sortir au
dessert, qu' elle lui dit de rester à table
jusques à ce qu' elle et sa fille eussent

préparé le thé dans le salon, et
lord Nelvil les rejoignit un quart d'heure

p140

après. La soirée se passa sans qu'il pût être un moment seul avec lady Edgermond, car Lucile ne la quitta pas. Il ne savait ce qu'il devait faire, et il allait partir pour la ville voisine, se proposant de revenir le lendemain parler à lady Edgermond, lorsqu'elle lui offrit de demeurer chez elle cette nuit. Il accepta tout de suite, sans y attacher aucune importance, et néanmoins il se repentit ensuite de l'avoir fait, parce qu'il crut remarquer dans les regards de lady Edgermond qu'elle considérait ce consentement comme une raison de croire qu'il pensait encore à sa fille. Ce fut un motif de plus pour le décider à lui demander, dès ce moment, un entretien qu'elle désigna pour la matinée du jour suivant.

Lady Edgermond se fit porter dans son jardin. Oswald s'offrit pour l'aider à faire quelques pas. Lady Edgermond le regarda fixement, puis elle dit : -je le veux bien. -Lucile lui remit le bras

p141

de sa mère, et lui dit à voix très-basse, dans la crainte que sa mère ne l'entendît :
-mylord, marchez doucement.
-lord Nelvil tressaillit à ces mots dits en secret. C'est ainsi qu'une parole sensible aurait pu lui être adressée par cette figure angélique qui ne semblait pas faite pour les affections de la terre. Oswald ne crut point que son émotion en cet instant fût une offense pour Corinne ; il lui sembla que c'était seulement un hommage à la pureté céleste de Lucile. Ils rentrèrent au moment de la prière du soir, que lady Edgermond faisait chaque jour dans sa maison avec tous ses domestiques réunis. Ils étaient rassemblés dans

la grande salle d' en bas. La plupart d' entre eux étaient infirmes et vieux ; ils avaient servi le père de lady Edgermond et celui de son époux. Oswald fut vivement touché par ce spectacle qui lui rappelait ce qu' il avait souvent vu dans la maison paternelle. Tout

p142

le monde se mit à genoux, excepté lady Edgermond que sa maladie en empêchait, mais qui joignit les mains et baissa les yeux avec un recueillement respectable.

Lucile était à genoux à côté de sa mère, et c' était elle qui était chargée de la lecture. Ce fut d' abord un chapitre de l' évangile, et puis une prière adaptée à la vie rurale et domestique. Cette prière était composée par lady Edgermond ; et il y avait dans les expressions une sorte de sévérité qui contrastait avec le son de voix doux et timide de sa fille qui les lisait ; mais cette sévérité même augmenta l' effet des dernières paroles que Lucile prononça en tremblant. Après avoir prié pour les domestiques de la maison, pour les parens, pour le roi, pour la patrie, il y avait : " fais-nous aussi la " grâce, ô mon dieu, que la jeune fille " de cette maison vive et meure sans " que son ame ait été souillée par une

p143

" seule pensée, par un seul sentiment
" qui ne soit pas conforme à ses devoirs ;
" et que sa mère, qui doit bientôt
" retourner près de toi, puisse obtenir
" le pardon de ses propres fautes
" au nom des vertus de son unique
" enfant. "

Lucile répétait tous les jours cette prière. Mais ce soir-là, en présence d' Oswald, elle fut plus touchée que de coutume, et des larmes tombèrent de ses yeux avant qu' elle en eût fini la lecture

et qu' elle pût, couvrant son visage
de ses mains, dérober ses pleurs
à tous les regards. Mais Oswald les
avait vus couler ; et un attendrissement,
mêlé de respect, remplissait son
coeur : il contemplait cet air de jeunesse
qui tenait de si près à l' enfance,
ce regard qui semblait conserver encore
le souvenir récent du ciel. Un visage
aussi charmant, au milieu de ces visages
qui peignaient tous la vieillesse
ou la maladie, semblait l' image de la

p144

pitié divine. Lord Nelvil réfléchissait à
cette vie si austère et si retirée que
Lucile avait menée, à cette beauté sans
pareille, privée ainsi de tous les plaisirs
comme de tous les hommages du
monde, et son ame fut pénétrée de
l' émotion la plus pure. La mère de Lucile
aussi méritait le respect et l' obtenait.
C' était une personne plus sévère encore
pour elle-même que pour les autres.
Les bornes de son esprit devaient être
attribuées plutôt à l' extrême rigueur
de ses principes qu' à un défaut d' intelligence
naturelle ; et au milieu de
tous les liens qu' elle s' était imposés, de
toute sa roideur acquise et naturelle,
il y avait une passion pour sa fille d' autant
plus profonde que l' âpreté de son
caractère venait d' une sensibilité réprimée,
et donnait une nouvelle force à
l' unique affection qu' elle n' avait pas
étouffée.
à dix heures du soir le plus profond
silence régnait dans la maison. Oswald

p145

put réfléchir à son aise sur la journée
qui venait de se passer. Il ne s' avouait
point à lui-même que Lucile avait fait
impression sur son coeur. Peut-être cela
n' était-il pas même encore vrai ; mais,
bien que Corinne enchantât l' imagination
de mille manières, il y avait pourtant

un genre d' idées, un son musical,
s' il est permis de s' exprimer ainsi, qui
ne s' accordait qu' avec Lucile. Les images
du bonheur domestique s' unissaient
plus facilement à la retraite de Northumberland
qu' au char triomphant de
Corinne : enfin Oswald ne pouvait se
dissimuler que Lucile était la femme
que son père aurait choisie pour lui ;
mais il aimait Corinne ; mais il en était
aimé : il avait fait serment de ne jamais
former d' autres liens, c' en était assez
pour persister dans le dessein de déclarer
le lendemain à lady Edgermond
qu' il voulait épouser Corinne. Il s' endormit
en pensant à l' Italie ; et néanmoins,
pendant son sommeil, il crut

p146

voir Lucile qui passait légèrement devant
lui sous la forme d' un ange : il se
réveilla, et voulut écarter ce songe ;
mais le même songe revint encore, et
la dernière fois qu' il s' offrit à lui, cette
figure parut s' envoler ; il se réveilla de
nouveau, regrettant cette fois de ne
pouvoir retenir l' objet qui disparaissait
à ses yeux. Le jour commençait alors
à paraître ; Oswald descendit pour se
promener.

p147

Chapitre vi.

Le soleil venait de se lever, et lord
Nelvil croyait que personne n' était encore
éveillé dans la maison. Il se trompait :
Lucile dessinait déjà sur le balcon.
Ses cheveux, qu' elle n' avait point encore
rattachés, étaient soulevés par le
vent. Elle ressemblait ainsi au songe de
lord Nelvil, et il fut un moment ému
en la voyant, comme par une apparition
surnaturelle. Mais il eut honte
bientôt après d' être troublé à ce point
par une circonstance si simple. Il resta
quelque temps devant ce balcon. Il salua
Lucile ; mais il ne put être remarqué,

car elle ne détournait pas les yeux de son travail. Il continua sa promenade, et il eût alors souhaité, plus que jamais, de voir Corinne, pour qu' elle

p148

dissipât les impressions vagues qu' il ne pouvait s' expliquer : Lucile lui plaisait comme le mystère, comme l' inconnu ; il aurait désiré que l' éclat du génie de Corinne fît disparaître cette image légère qui prenait successivement toutes les formes à ses yeux.

Il revint au salon, et il y trouva Lucile qui plaçait le dessein qu' elle venait de faire, dans un petit cadre brun, en face de la table à thé de sa mère. Oswald vit ce dessein ; ce n' était qu' une rose blanche sur sa tige, mais dessinée avec une grâce parfaite. -vous savez donc peindre, dit Oswald à Lucile. -non, mylord, je ne sais absolument qu' imiter les fleurs, et encore les plus faciles de toutes : il n' y a pas de maître ici, et le peu que j' ai appris, je le dois à une soeur qui m' a donné des leçons. -en prononçant ces mots, elle soupira. Lord Nelvil rougit beaucoup, et lui dit : - et cette soeur qu' est-elle devenue ? - elle ne vit plus, reprit Lucile ; mais

p149

je la regretterai toujours. -Oswald comprit que Lucile était trompée, comme le reste du monde, sur le sort de sa soeur ; mais ce mot, *je la regretterai toujours*, lui parut révéler un aimable caractère, et il en fut attendri.

Lucile allait se retirer, s' apercevant tout à coup qu' elle était seule avec lord Nelvil, lorsque lady Edgermond entra. Elle regarda sa fille avec étonnement et sévérité tout à la fois, et lui fit signe de sortir. Ce regard avertit Oswald de ce qu' il n' avait pas remarqué, c' est que Lucile avait fait quelque chose de fort extraordinaire, selon ses habitudes, en

restant avec lui quelques minutes sans sa mère ; et il en fut touché, comme il l'aurait été d'un témoignage d'intérêt très-marquant donné par une autre. Lady Edgermond s'assit, et renvoya ses gens qui l'avaient soutenue jusques à son fauteuil. Elle était fort pâle, et ses lèvres tremblaient en offrant une tasse de thé à lord Nelvil. Il observa

p150

cette agitation ; et l'embarras qu'il éprouvait lui-même s'en accrut ; cependant, animé par le désir de rendre service à celle qu'il aimait, il commença l'entretien. -madame, dit-il à lady Edgermond, j'ai beaucoup vu, en Italie, une femme qui vous intéresse particulièrement. -je ne le crois pas, répondit lady Edgermond avec sécheresse, car personne ne m'intéresse dans ce pays-là. -j'imaginai cependant, continua lord Nelvil, que la fille de votre époux avait des droits sur votre affection. -si la fille de mon époux, reprit lady Edgermond, était une personne indifférente à ses devoirs, comme à sa considération, je ne lui souhaiterais sûrement pas du mal, mais je serais bien-aise de n'en jamais entendre parler. -et si cette fille abandonnée par vous, madame, reprit Oswald avec chaleur, était la femme du monde la plus justement célèbre par ses admirables talens en tout genre, la dédaigneriez-vous

p151

toujours ? -également, reprit lady Edgermond, je ne fais aucun cas des talens qui détournent une femme de ses véritables devoirs. Il y a des actrices, des musiciens, des artistes enfin, pour amuser le monde ; mais pour des femmes de notre rang, la seule destinée convenable, c'est de se consacrer à son époux et de bien élever ses enfans. -quoi ! Reprit lord Nelvil, ces talens

qui viennent de l' ame, et ne peuvent
exister sans le caractère le plus élevé,
sans le coeur le plus sensible, ces talents
qui sont unis à la bonté la plus touchante,
au coeur le plus généreux, vous
les blâmeriez, parce qu' ils étendent la
pensée, parce qu' ils donnent à la vertu
même un empire plus vaste, une influence
plus générale. -à la vertu ? Reprit
lady Edgermond avec un sourire
amer ; je ne sais pas bien ce que vous
entendez par ce mot ainsi appliqué. La
vertu d' une personne qui s' est enfuie
de la maison paternelle, la vertu d' une

p152

personne qui s' est établie en Italie, menant
la vie la plus indépendante, recevant
tous les hommages, pour ne rien
dire de plus, donnant un exemple plus
pernicieux encore pour les autres que
pour elle-même, abdiquant son rang,
sa famille, le propre nom de père...
-madame, interrompit Oswald, c' est
un sacrifice généreux qu' elle a fait à vos
désirs, à votre fille ; elle a craint de vous
nuire en conservant votre nom... -
elle l' a craint, s' écria lady Edgermond,
elle sentait donc qu' elle le déshonorait.
-c' en est trop, interrompit
Oswald avec violence, Corinne Edgermond
sera bientôt lady Nelvil ; et nous
verrons alors, madame, si vous rougirez
de reconnaître en elle la fille de
votre époux ! Vous confondez dans les
règles vulgaires une personne douée
comme aucune femme ne l' a jamais été,
un ange d' esprit et de bonté ; un génie
admirable, et néanmoins un caractère
sensible et timide ; une imagination

p153

sublime, une générosité sans bornes ;
une personne qui peut avoir eu des
torts, parce qu' une supériorité si étonnante
ne s' accorde pas toujours avec
la vie commune, mais qui possède une

ame si belle, qu' elle est au-dessus de ses fautes, et qu' une seule de ses actions ou de ses paroles les efface toutes. Elle honore celui qu' elle choisit pour son protecteur, plus que ne pourrait le faire la reine du monde en se désignant un époux. -vous pourrez peut-être, mylord, répondit lady Edgermond en faisant effort sur elle-même pour se contenir, accuser les bornes de mon esprit, mais il n' y a rien dans tout ce que vous venez de me dire qui soit à ma portée. Je n' entends par moralité que l' exacte observation des règles établies : hors de là, je ne comprends que des qualités mal employées, qui méritent tout au plus de la pitié. -le monde eût été bien aride, madame, répondit Oswald, si l' on n' avait jamais conçu ni le génie

p154

ni l' enthousiasme, et qu' on eût fait de la nature humaine une chose si réglée et si monotone. Mais, sans continuer davantage une inutile discussion, je viens vous demander formellement si vous ne reconnaîtrez pas pour votre belle-fille miss Edgermond, lorsqu' elle sera lady Nelvil. -encore moins, reprit lady Edgermond ; car je dois à la mémoire de votre père d' empêcher, si je le puis, l' union la plus funeste. -comment, mon père ? Dit Oswald, que ce nom troublait toujours. -ignorez-vous, continua lady Edgermond, qu' il refusa la main de miss Edgermond pour vous, lorsqu' elle n' avait encore fait aucune faute, lorsqu' il prévoyait seulement, avec la sagacité parfaite qui le caractérisait, ce qu' elle serait un jour ? -quoi ! Vous savez... -la lettre de votre père à mylord Edgermond, sur ce sujet, est entre les mains de M Dickson, son ancien ami, interrompit lady Edgermond ; je la lui ai remise, quand

p155

j' ai su vos relations avec Corinne en Italie, afin qu' il vous la fît lire à votre retour ; il ne me convenait pas de m' en charger. -

Oswald se tut quelques instans, puis il reprit : -ce que je vous demande, madame, c' est ce qui est juste, c' est ce que vous vous devez à vous-même : détruisez les bruits que vous avez accrédités sur la mort de votre belle-fille, et reconnaissez-la honorablement pour ce qu' elle est, pour la fille de lord Edgermond. -je ne veux contribuer en aucune manière, répondit lady Edgermond, au malheur de votre vie ; et si l' existence actuelle de Corinne, cette existence sans nom et sans appui peut être cause que vous ne l' épousiez point, Dieu et votre père me préservent d' éloigner cet obstacle ! -madame, répondit lord Nelvil, le malheur de Corinne serait un lien de plus entre elle et moi. -hé bien ! Reprit lady Edgermond avec une vivacité à laquelle elle

p156

ne s' était jamais livrée, et qui venait sans doute du regret qu' elle éprouvait en perdant pour sa fille un époux qui lui convenait à tant d' égards, hé bien, continua-t-elle, rendez-vous donc malheureux tous les deux ; car elle aussi le sera : ce pays lui est odieux ; elle ne peut se plier à nos moeurs, à notre vie sévère. Il lui faut un théâtre où elle puisse montrer tous ces talens que vous prizez tant, et qui rendent la vie si difficile. Vous la verrez s' ennuyer dans ce pays, désirer de retourner en Italie ; elle vous y entraînera : vous quitterez vos amis, votre patrie, celle de votre père, pour une étrangère aimable, j' y consens, mais qui vous oublierait si vous le vouliez ; car il n' y a rien de plus mobile que ces têtes exaltées. Les profondes douleurs ne sont faites que pour ce que vous appelez les femmes médiocres, c' est-à-dire celles qui ne vivent que pour leur époux et leurs enfans. -la violence du mouvement qui

avait fait parler ainsi lady Edgermond, elle qui, toujours habituée à la contrainte, ne s' était peut-être pas une fois dans toute sa vie laissée aller à ce point, ébranla ses nerfs déjà malades, et en finissant de parler elle se trouva mal. Oswald la voyant dans cet état, sonna vivement pour appeler du secours.

Lucile arriva très-effrayée, s' empressa de soulager sa mère, et jeta seulement sur Oswald un regard inquiet qui semblait lui dire : *est-ce vous qui avez fait mal à ma mère ?* ce regard attendrit profondément lord Nelvil.

Lorsque lady Edgermond revint à elle, il cherchait à lui montrer l' intérêt qu' elle lui inspirait ; mais elle le repoussa avec froideur, et rougit en pensant que par son émotion elle avait peut-être manqué de fierté pour sa fille, et trahi le désir qu' elle avait eu de lui donner lord Nelvil pour époux. Elle fit signe à Lucile de s' éloigner, et dit :

-mylord, vous devez, dans tous les cas, vous considérer comme libre de l' espèce d' engagement qui pouvait exister entre nous. Ma fille est si jeune qu' elle n' a pu s' attacher au projet que nous avons formé, votre père et moi. Mais il est plus convenable cependant, ce projet étant changé, que vous ne reveniez pas chez moi, tant que ma fille ne sera pas mariée. -je me bornerai donc, reprit Oswald en s' inclinant devant elle, à vous écrire pour traiter avec vous du sort d' une personne que je n' abandonnerai jamais. -vous en êtes le maître, répondit lady Edgermond avec une voix étouffée ; -et lord Nelvil partit.

En passant à cheval dans l' avenue, il aperçut de loin, dans le bois, l' élégante figure de Lucile. Il ralentit les pas de son cheval pour la voir encore, et il lui parut que Lucile suivait la

même direction que lui, en se cachant
derrière les arbres. Le grand chemin

p159

passait devant un pavillon à l'extrémité
du parc. Oswald remarqua que Lucile
entraît dans ce pavillon : il passa devant
avec émotion, mais sans pouvoir la découvrir.
Il retourna plusieurs fois la
tête après avoir passé, et remarqua
dans un autre endroit d'où l'on pouvait
apercevoir tout le grand chemin, une
légère agitation dans les feuilles d'un
des arbres placés près du pavillon. Il
s'arrêta vis-à-vis de cet arbre, mais il n'y
aperçut plus le moindre mouvement.
Incertain s'il avait bien deviné, il partit ;
puis tout à coup il revint sur ses
pas avec la rapidité de l'éclair, comme
s'il avait laissé tomber quelque chose
sur la route. Alors il vit Lucile sur le
bord du chemin, et la salua respectueusement.
Lucile baissa son voile avec
précipitation et s'enfonça dans le bois,
ne réfléchissant pas que se cacher ainsi,
c'était avouer le motif qui l'avait amenée :
la pauvre enfant n'avait rien
éprouvé de si vif, ni de si coupable en

p160

sa vie, que le sentiment qui l'avait conduite
à désirer de voir passer lord
Nelvil ; et loin de penser à le saluer tout
simplement, elle se croyait perdue
dans son esprit pour avoir été devinée.
Oswald comprit tous ces mouvemens,
et se sentit doucement flatté par cet
innocent intérêt si timidement et si
sincèrement exprimé. -personne, pensait-il,
ne pouvait être plus vraie que
Corinne, mais personne aussi ne connaissait
mieux elle-même et les autres :
il faudrait apprendre à Lucile,
et l'amour qu'elle éprouverait et celui qu'elle
inspirerait. Mais ce charme d'un jour
peut-il suffire à la vie ? Et puisque
cette aimable ignorance de soi-même ne

dure pas, puisqu' il faut enfin pénétrer
dans son ame, et savoir ce que l' on sent,
la candeur qui survit à cette découverte
ne vaut-elle pas mieux encore que la
candeur qui la précède ?
Il comparait ainsi dans ses réflexions
Corinne et Lucile ; mais cette comparaison

p162

n' était encore, du moins il le croyait,
qu' un simple amusement de son esprit,
et il ne supposait pas qu' elle pût jamais
l' occuper davantage.

Chapitre vii.

Après avoir quitté la maison de lady
Edgermond, Oswald se rendit en
écosse. Le trouble que lui avait laissé
la présence de Lucile, le sentiment qu' il
conservait pour Corinne, tout fit place à
l' émotion qu' il ressentit à l' aspect des
lieux où il avait passé sa vie avec son
père : il se reprochait les distractions
auxquels il s' était livré depuis une
année ; il craignait de n' être plus digne
d' entrer dans la demeure qu' il eût voulu
n' avoir jamais quittée. Hélas ! Après la
perte de ce qu' on aimait le plus au
monde, comment être content de soi-même,
si l' on n' est pas resté dans la plus
profonde retraite ! Il suffit de vivre
dans la société pour négliger de quelque
manière le culte de ceux qui ne

p163

sont plus. C' est en vain que leur
souvenir habite au fond du coeur. On se
prête à cette activité des vivans, qui
écarte l' idée de la mort, ou comme pénible,
ou comme inutile, ou seulement
même comme fatigante. Enfin, si la
solitude ne prolonge pas les regrets et
la rêverie, l' existence telle quelle est
s' empare de nouveau des ames les plus
tendres, et leur rend des intérêts, des
désirs et des passions. C' est une misérable
condition de la nature humaine
que cette nécessité de se distraire, et bien

que la providence ait voulu que l' homme
fût ainsi, pour qu' il pût supporter la
mort et pour lui-même et pour les
autres, souvent au milieu de ces distractions,
on se sent saisi par le remords d' en être
capable, et il semble
qu' une voix touchante et résignée nous
dise : *vous que j' aimais, m' avez-vous
donc oublié ?*
ces sentimens occupaient Oswald en
retournant dans sa demeure ; il n' éprouva

p164

pas en y revenant alors le
même désespoir que la première fois,
mais un profond sentiment de tristesse.
Il vit que le temps avait accoutumé
tout le monde à la perte de celui qu' il
pleurait : les domestiques ne croyaient
plus devoir prononcer devant lui le
nom de son père ; chacun était rentré
dans ses occupations habituelles. On
avait serré les rangs, et la génération des
enfans croissait pour remplacer celle
des pères. Oswald alla s' enfermer dans
la chambre de son père, où il retrouvait
son manteau, sa canne, son fauteuil,
tout à la même place : mais qu' était
devenue la voix qui répondait à la
sienne, et le coeur de père qui palpait
en revoyant son fils ! Lord Nelvil resta
plongé dans des méditations profondes.
-ô destinée humaine, s' écria-t-il, le
visage baigné de pleurs, que voulez-vous
de nous ? Tant de vie pour périr,
tant de pensées pour que tout cesse !
Non, non, il m' entend, mon unique

p165

ami, il est présent ici même à mes
larmes, et nos ames immortelles s' attendent.
ô mon père ! ô mon dieu !
Guidez-moi dans la vie. Elles ne connaissent
pas ni les indécisions, ni les
repentirs, ces ames de fer qui semblent
posséder en elles-mêmes les immuables
qualités de la nature physique ; mais les

êtres composés d' imagination, de sensibilité, de conscience, peuvent-ils faire un pas sans craindre de s' égarer ! Ils cherchent le devoir pour guide ; et le devoir lui-même s' obscurcit à leurs regards, si la divinité ne le révèle pas au fond du coeur.

Le soir, Oswald alla se promener dans l' allée favorite de son père ; il suivit son image à travers les arbres. Hélas ! Qui n' a pas espéré quelquefois, dans l' ardeur de ses prières, qu' une ombre chérie nous apparaîtrait ? Qu' un miracle enfin s' obtiendrait à force d' aimer ? Vaine espérance ! Avant le tombeau nous ne saurons rien. Incertitude des incertitudes,

p166

vous n' occupez point le vulgaire. Mais plus la pensée s' ennoblit, plus elle est invinciblement attirée vers les abymes de la réflexion. Pendant qu' Oswald s' y livrait tout entier, il entendit une voiture dans l' avenue, et il en descendit un vieillard qui s' avança lentement vers lui : cet aspect d' un vieillard, à cette heure et dans ce lieu, l' émut profondément. Il reconnut M Dickson, l' ancien ami de son père, et le reçut avec une émotion qu' il n' eût jamais ressentie pour lui dans aucun autre moment.

p167

Chapitre viii.

M Dickson n' égalait en rien le père d' Oswald : il n' avait ni son esprit ni son caractère ; mais au moment de sa mort il était auprès de lui ; et, né la même année, on eût dit qu' il restait encore quelques jours en arrière pour lui porter des nouvelles de ce monde. Oswald lui donna le bras pour monter l' escalier ; il sentait quelque charme dans ces soins donnés à la vieillesse, seule ressemblance avec son père qu' il pût trouver dans M Dickson. Ce vieillard avait vu naître Oswald, et ne tarda

pas à lui parler sans contrainte de tout ce qui le concernait. Il blâma fortement sa liaison avec Corinne ; mais ses faibles argumens auraient eu sur l' esprit d' Oswald bien moins d' ascendant

p168

encore que ceux de lady Edgermond, si M Dickson ne lui avait pas remis la lettre que son père, lord Nelvil, écrivit à lord Edgermond, lorsqu' il voulut rompre le mariage projeté entre son fils et Corinne, alors miss Edgermond. Voici quelle était cette lettre, écrite en 1791, pendant le premier voyage d' Oswald en France. Il la lut en tremblant.

lettre du père d' Oswald à lord Edgermond.

" me pardonneriez-vous, mon ami,
" si je vous propose un changement
" dans les projets d' union entre nos
" deux familles ? Mon fils a dix-huit
" mois de moins que votre fille aînée ; il
" vaut mieux lui destiner Lucile, votre
" seconde fille, qui est plus jeune que
" sa soeur de douze années. Je pourrais
" m' en tenir à ce motif ; mais
" comme je savais l' âge de miss Edgermond

p169

" quand je vous l' ai demandée
" pour Oswald, je croirais
" manquer à la confiance de l' amitié,
" si je ne vous disais pas quelles sont
" les raisons qui me font désirer que
" ce mariage n' ait pas lieu. Nous sommes
" liés depuis vingt ans, nous pouvons
" nous parler avec franchise sur
" nos enfans, d' autant plus qu' ils sont
" assez jeunes pour pouvoir être encore
" modifiés par nos conseils. Votre fille
" est charmante ; mais il me semble
" voir en elle une de ces belles grecques
" qui enchantaient et subjuguèrent
" le monde. Ne vous offensez
" pas de l' idée que cette comparaison

" peut suggérer. Sans doute votre fille
" n' a reçu de vous, n' a trouvé dans son
" coeur que les principes et les sentiments
" les plus purs ; mais elle a besoin
" de plaire, de captiver, de faire effet.
" elle a plus de talens encore que
" d' amour-propre ; mais des talens si rares
" doivent nécessairement exciter le

p170

" désir de les développer ; et je ne sais
" pas quel théâtre peut suffire à cette
" activité d' esprit, à cette impétuosité
" d' imagination, à ce caractère ardent
" enfin qui se fait sentir dans toutes
" ses paroles ; elle entraînerait nécessairement
" mon fils hors de l' Angleterre ;
" car une telle femme ne peut y
" être heureuse ; et l' Italie seule lui
" convient.
" il lui faut cette existence indépendante
" qui n' est soumise qu' à la fantaisie.
" notre vie de campagne, nos
" habitudes domestiques contrarieraient
" nécessairement tous ses goûts.
" un homme né dans notre heureuse
" patrie doit être anglais avant tout :
" il faut qu' il remplisse ses devoirs de
" citoyen, puisqu' il a le bonheur de
" l' être ; et dans les pays où les institutions
" politiques donnent aux hommes
" des occasions honorables d' agir
" et de se montrer, les femmes doivent
" rester dans l' ombre. Comment voulez-vous

p171

" qu' une personne aussi distinguée
" que votre fille se contente d' un
" tel sort ? Croyez-moi, mariez-la en
" Italie : sa religion, ses goûts et ses
" talens l' y appellent. Si mon fils
" épousait miss Edgermond, il l' aimerait
" sûrement beaucoup, car il est impossible
" d' être plus séduisante ; et il
" essaierait, alors, pour lui plaire,
" d' introduire dans sa maison les coutumes
" étrangères. Bientôt il perdrait

" cet esprit national, ces préjugés, si
" vous le voulez, qui nous unissent
" entre nous et font de notre nation
" un corps, une association libre mais
" indissoluble, qui ne peut périr qu' avec
" la dernière de nous. Mon fils se
" trouverait bientôt mal en Angleterre,
" en voyant que sa femme n' y
" serait pas heureuse. Il a, je le sais,
" toute la faiblesse que donne la sensibilité ;
" il irait donc s' établir en Italie,
" et cette expatriation, si je vivais encore,
" me ferait mourir de douleur.

p172

" ce n' est pas seulement parce qu' elle
" me priverait de mon fils, c' est parce
" qu' elle lui ravirait l' honneur de servir
" son pays.
" quel sort pour un habitant de nos
" montagnes, que de traîner une vie
" oisive au sein des plaisirs de l' Italie !
" un écossais *sigisbé* de sa femme, s' il
" ne l' est pas de celle d' un autre ! Inutile
" à sa famille, dont il n' est plus
" ni le guide ni l' appui ! Tel que je
" connais Oswald, votre fille prendrait
" un grand empire sur lui. Je m' applaudis
" donc de ce que son séjour actuel
" en France lui a évité l' occasion
" de voir miss Edgermond ; et j' ose
" vous conjurer, mon ami, si je mourais
" avant le mariage de mon fils, de
" ne pas lui faire connaître votre fille
" aînée avant que votre fille cadette
" soit en âge de le fixer. Je crois notre
" liaison assez ancienne, assez sacrée
" pour attendre de vous cette marque
" d' affection. Dites à mon fils, s' il le

p173

" fallait, mes volontés à cet égard ; je
" suis sûr qu' il les respectera, et plus
" encore si j' avais cessé de vivre.
" donnez aussi, je vous prie, tous
" vos soins à l' union d' Oswald avec
" Lucile. Quoiqu' elle soit bien enfant,

" j' ai démêlé dans ses traits, dans l' expression
" de sa physionomie, dans le
" son de sa voix, la modestie la plus
" touchante. Voilà quelle est la femme
" vraiment anglaise qui fera le bonheur
" de mon fils ; si je ne vis pas
" assez pour être témoin de cette
" union, je m' en réjouirai dans le ciel ;
" quand nous y serons un jour réunis,
" mon cher ami, notre bénédiction et
" nos prières protégeront encore nos
" enfans.
" tout à vous.
" Nelvil. "

après cette lecture, Oswald garda le
plus profond silence, ce qui laissa le

p174

temps à M Dickson de continuer ses
longs discours sans être interrompu. Il
admira la sagacité de son ami, qui
avait si bien jugé miss Edgermond,
quoiqu' il fût loin, disait-il, de pouvoir
s' imaginer encore la conduite condamnable
qu' elle a tenue depuis. Il prononça,
au nom du père d' Oswald, qu' un
tel mariage serait une offense mortelle à
sa mémoire. Oswald apprit par lui que
pendant son fatal séjour en France, un
an après que cette lettre avait été
écrite, en 1792, son père n' avait trouvé
de consolations que chez lady Edgermond
où il avait passé tout un été, et
qu' il s' était occupé de l' éducation de
Lucile qui lui plaisait singulièrement.
Enfin, sans art, mais aussi sans ménagement,
M Dickson attaqua le coeur
d' Oswald par les endroits les plus
sensibles.
C' était ainsi que tout se réunissait
pour renverser le bonheur de Corinne
absente, et n' ayant pour se défendre

p175

que ses lettres qui la rappelaient de temps
en temps au souvenir d' Oswald. Elle
avait à combattre la nature des choses,

l' influence de la patrie, le souvenir d' un père, la conjuration des amis en faveur des résolutions faciles et de la route commune, et le charme naissant d' une jeune fille qui semblait si bien en harmonie avec les espérances pures et calmes de la vie domestique.

LIVRE XVII

p176

Chapitre premier.

Corinne, pendant ce temps, s' était établie près de Venise dans une campagne sur le bord de la Brenta ; elle voulait rester dans les lieux où elle avait vu Oswald pour la dernière fois, et d' ailleurs elle se croyait là plus près qu' à Rome des lettres d' Angleterre. Le prince Castel-Forte lui avait écrit pour lui offrir de venir la voir, et elle s' y était refusée. L' amitié qui régnait entre eux commandait la confiance ; et s' il avait essayé de la détacher d' Oswald, s' il lui avait dit ce qui se dit, c' est que l' absence doit refroidir le sentiment, un tel mot prononcé sans réflexion eût

p177

été pour Corinne comme un coup de poignard : elle aima donc mieux ne voir personne. Mais ce n' est pas une chose facile que de vivre seule, quand l' ame est ardente et la situation malheureuse. Les occupations de la solitude exigent toutes du calme dans l' esprit, et lorsqu' on est agité par l' inquiétude, une distraction forcée, quelque importune qu' elle pût être, vaudrait mieux que la continuité de la même impression. Si l' on peut deviner comment on arrive à la folie, c' est sûrement lorsqu' une seule pensée s' empare de l' esprit, et ne permet plus à la succession des objets de varier les idées. Corinne était d' ailleurs une

personne d' une imagination si vive,
qu' elle se consumait elle-même quand
ses facultés n' avaient plus d' aliment au
dehors.

Quelle vie succédait à celle qu' elle
venait de mener pendant près d' une année !
Oswald était auprès d' elle presque
tout le jour : il suivait tous ses mouvemens ;

p178

il accueillait avidement chacune
de ses paroles ; son esprit excitait
celui de Corinne. Ce qu' il y avait d' analogie,
ce qu' il y avait de différence
entre eux, animait également leur entretien ;
enfin Corinne voyait sans cesse
ce regard si tendre, si doux et si constamment
occupé d' elle. Quand la moindre
inquiétude la troublait, Oswald prenait
sa main, il la serrait contre son
coeur, et le calme, et plus que le
calme, une espérance vague et délicieuse
renaissait dans l' ame de Corinne.
Maintenant rien que d' aride au dehors,
rien que de sombre au fond du
coeur ; elle n' avait d' autre événement,
d' autre variété dans sa vie que les lettres
d' Oswald, et l' irrégularité de la poste
pendant l' hiver excitait chaque jour en
elle le tourment de l' attente ; et souvent
cette attente était trompée. Elle
se promenait tous les matins sur le bord
du canal, dont les eaux sont assoupies
sous le poids des larges feuilles appelées

p179

les lis des eaux. Elle attendait la gondole
noire qui apportait les lettres de
Venise ; elle était parvenue à la distinguer
à une très-grande distance, et
le coeur lui battait avec une affreuse
violence dès qu' elle l' apercevait ; son
messager descendait de la gondole,
quelquefois il disait : *madame, il n' y a point
de lettres*, et continuait ensuite paisiblement
le reste de ses affaires, comme si
rien n' était si simple que de n' avoir point

de lettres. Une autre fois il lui disait :
oui, madame, il y en a. elle les parcourait
toutes d' une main tremblante,
et l' écriture d' Oswald ne s' offrait point
à ses regards ; alors le reste du jour était
affreux ; la nuit se passait sans sommeil,
et le lendemain elle éprouvait la
même anxiété qui absorbait toute sa
journée.

Enfin elle accusa lord Nelvil de ce
qu' elle souffrait : il lui sembla qu' il aurait
pu lui écrire plus souvent, et elle
lui en fit des reproches. Il se justifia,

p180

et déjà ses lettres devinrent moins tendres :
car, au lieu d' exprimer ses propres
inquiétudes, il s' occupait à dissiper celles
de son amie.

Ces nuances n' échappèrent pas à la
triste Corinne, qui étudiait le jour et
la nuit une phrase, un mot des lettres
d' Oswald, et cherchait à découvrir, en
les relisant sans cesse, une réponse à ses
craintes, une interprétation nouvelle
qui pût lui donner quelques jours de
calme.

Cet état ébranlait ses nerfs, affaiblissait
la force de son esprit. Elle devenait
superstitieuse et s' occupait des
présages continuels qu' on peut tirer de
chaque événement, quand on est toujours
poursuivi par la même crainte.

Un jour par semaine elle allait à Venise,
pour avoir ce jour-là ses lettres
quelques heures plutôt. Elle variait
ainsi le tourment de les attendre. Au
bout de quelques semaines, elle avait
pris une sorte d' horreur pour tous les

p181

objets qu' elle voyait en allant et en
revenant : ils étaient tous comme les spectres
de ses pensées, et les retraçaient à
ses yeux sous d' horribles traits.

Une fois, en entrant à l' église de
saint-Marc, elle se rappela qu' en arrivant

à Venise l' idée lui était venue que peut-être, avant de partir, lord Nelvil la conduirait dans ces lieux, et l' y prendrait pour son épouse, à la face du ciel : alors elle se livra tout entière à cette illusion. Elle le vit entrer sous ses portiques, s' approcher de l' autel, et promettre à Dieu d' aimer toujours Corinne. Elle pensa qu' elle se mettait à genoux devant Oswald, et recevait ainsi la couronne nuptiale. L' orgue qui se faisait entendre dans l' église, les flambeaux qui l' éclairaient, animaient sa vision ; et, pour un moment, elle ne sentit plus le vide cruel de l' absence, mais cet attendrissement qui remplit l' ame, et fait entendre au fond du coeur la voix de ce qu' on aime. Tout à

p182

coup un murmure sombre fixa l' attention de Corinne, et comme elle se retournait, elle aperçut un cercueil qu' on apportait dans l' église. à cet aspect elle chancela, ses yeux se troublèrent, et, depuis cet instant elle fut convaincue, par l' imagination, que son sentiment pour Oswald serait la cause de sa mort.

p183

Chapitre ii.

Quand Oswald eut lu la lettre de son père, remise par M Dickson, il fut long-temps le plus malheureux et le plus irrésolu de tous les hommes. Déchirer le coeur de Corinne, ou manquer à la mémoire de son père, c' était une alternative si cruelle, qu' il invoqua mille fois la mort pour y échapper ; enfin il fit encore ce qu' il avait fait tant de fois, il recula l' instant de la décision, et se dit qu' il irait en Italie pour rendre Corinne elle-même juge de ses tourmens et du parti qu' il devait prendre. Il croyait que son devoir l' obligeait à ne pas épouser Corinne.

Il était libre de ne jamais s' unir
à Lucile. Mais de quelle manière pouvait-il

p184

passer sa vie avec son amie ?
Fallait-il lui sacrifier son pays ou l' entraîner
en Angleterre, sans égard pour
sa réputation ni pour son sort ? Dans
cette perplexité douloureuse, il serait
parti pour Venise, si, de mois en mois,
on n' avait pas répandu le bruit que son
régiment allait être embarqué ; il serait
parti pour apprendre à Corinne ce qu' il
ne pouvait encore se résoudre à lui
écrire.

Cependant le ton de ses lettres fut
nécessairement altéré. Il ne voulait pas
écrire ce qui se passait dans son ame ;
mais il ne pouvait plus s' exprimer
avec le même abandon. Il avait résolu
de cacher à Corinne les obstacles qu' il
rencontrait dans le projet de la faire
reconnaître, parce qu' il espérait y réussir
encore avec le temps, et ne voulait
pas l' aigrir inutilement contre sa belle-mère.
Divers genres de réticences rendaient
ses lettres plus courtes : il les
remplissait de sujets étrangers, il ne

p185

disait rien sur ses projets futurs ; enfin,
une autre que Corinne eût été certaine
de ce qui se passait dans le coeur d' Oswald ;
mais un sentiment passionné
rend à la fois plus pénétrante et plus
crédule. Il semble que dans cet état on
ne puisse rien voir que d' une manière
surnaturelle. On découvre ce qui est
caché, et l' on se fait illusion sur ce qui
est clair : car l' on est révolté de l' idée
que l' on souffre à ce point, sans que
rien d' extraordinaire en soit la cause, et
qu' un tel désespoir est produit par des
circonstances très-simples.
Oswald était très-malheureux et de
sa situation personnelle et de la peine
qu' il devait causer à celle qu' il aimait ;

et ses lettres exprimaient de l' irritation,
sans en dire la cause. Il reprochait à
Corinne, par une bizarrerie singulière,
la douleur qu' il éprouvait, comme si
elle n' eût pas été mille fois plus à plaindre
que lui ; enfin il bouleversait entièrement
l' ame de son amie. Elle n' était

p186

plus maîtresse d' elle-même : son esprit
se troublait, ses nuits étaient remplies
par les images les plus funestes ;
le jour elles ne se dissipaient pas, et
l' infortunée Corinne ne pouvait croire
que cet Oswald, qui écrivait des lettres
si dures, si agitées, si amères, fût
celui qu' elle avait connu si généreux
et si tendre : elle ressentait un désir
irrésistible de le revoir encore et de
lui parler. -que je l' entende, s' écriait-elle,
qu' il me dise que c' est lui qui peut
déchirer ainsi sans pitié celle dont la
moindre peine affligeait jadis si vivement
son coeur ; qu' il me le dise, et je
me soumettrai à la destinée. Mais une
puissance infernale inspire sans doute
un tel langage. Ce n' est pas Oswald,
non, ce n' est pas Oswald qui m' écrit.
Om m' a calomniée dans son coeur ; enfin
il y a quelque perfidie, quand il y a
tant de malheur. -
un jour, Corinne prit la résolution
d' aller en écosse, si toutefois l' on peut

p187

appeler une résolution la douleur impétueuse
qui force à changer de situation
à tout prix ; elle n' osait écrire à
personne qu' elle partait ; elle n' avait
pu se déterminer à le dire même à
Thérésine, et elle se flattait toujours
d' obtenir, de sa propre raison, de rester.
Seulement elle soulageait son imagination
par le projet d' un voyage,
par une pensée différente de celle de la
veille, par un peu d' avenir mis à la
place des regrets. Elle était incapable

d' aucune occupation. La lecture lui était devenue impossible, la musique ne lui causait qu' un tressaillement douloureux, et le spectacle de la nature, qui porte à la rêverie, redoublait encore sa peine. Cette personne si vive passait les jours entiers immobile, ou du moins sans aucun mouvement extérieur. Les tourmens de son ame ne se trahissaient plus que par sa mortelle pâleur. Elle regardait sa montre à chaque instant, espérant qu' une heure

p188

était passée, et ne sachant pas cependant pourquoi elle désirait que l' heure changeât de nom, puisqu' elle n' amenait rien de nouveau qu' une nuit sans sommeil, suivie d' un jour plus douloureux encore.

Un soir qu' elle se croyait prête à partir, une femme fit demander à la voir ; elle la reçut, parce qu' on lui dit que cette femme paraissait le désirer vivement. Elle vit entrer dans sa chambre une personne entièrement contrefaite, le visage défiguré par une affreuse maladie, vêtue de noir et couverte d' un voile, pour dérober, s' il était possible, sa vue à ceux dont elle approchait. Cette femme ainsi maltraitée par la nature se chargeait de la collecte des aumônes. Elle demanda noblement et avec une sécurité touchante des secours pour les pauvres ; Corinne lui donna beaucoup d' argent, en lui faisant promettre seulement de prier pour elle. La pauvre femme qui s' était résignée à son sort

p189

regardait avec étonnement cette belle personne si pleine de force et de vie, riche, jeune, admirée, et qui semblait cependant accablée par le malheur. - mon dieu ! Madame, lui dit-elle, je voudrais bien que vous fussiez aussi calme que moi. -quel mot adressé par une

femme, dans cet état, à la plus brillante
personne d' Italie, qui succombait au
désespoir !

Ah ! La puissance d' aimer est trop
grande, elle l' est trop dans les ames
ardentes ! Qu' elles sont heureuses celles
qui consacrent à Dieu seul ce profond
sentiment d' amour dont les habitans de
la terre ne sont pas dignes ! Mais le
temps n' en était pas encore venu pour
Corinne ; il lui fallait encore des illusions,
elle voulait encore du bonheur ;
elle priait, mais elle n' était pas encore
résignée. Ses rares talens, la gloire
qu' elle avait acquise, lui donnaient encore
trop d' intérêt pour elle-même. Ce
n' est qu' en se détachant de tout dans

p190

ce monde qu' on peut renoncer à ce
qu' on aime ; tous les autres sacrifices
précèdent celui-là, et la vie peut être
depuis long-temps un désert, sans que
le feu qui l' a dévastée soit éteint.
Enfin, au milieu des doutes et des
combats qui renversaient et renouvelaient
sans cesse le plan de Corinne,
elle reçut une lettre d' Oswald, qui lui
annonçait que son régiment devait
s' embarquer dans six semaines, et qu' il
ne pouvait profiter de ce temps pour
aller à Venise, parce qu' un colonel qui
s' éloignerait dans un pareil moment se
perdrait de réputation. Il ne restait à
Corinne que le temps d' arriver en Angleterre
avant que lord Nelvil s' éloignât
d' Europe, et peut-être pour toujours.
Cette crainte acheva de décider son départ.
Il faut plaindre Corinne, car elle
n' ignorait pas tout ce qu' il y avait
d' inconsidéré dans sa démarche : elle se jugeait
plus sévèrement que personne ;
mais quelle femme aurait le droit de jeter

p191

la première pierre à l' infortunée qui
ne justifie point sa faute, qui n' en espère

aucune jouissance, mais fuit d' un
malheur à l' autre, comme si des fantômes
effrayans la poursuivaient de
toutes parts ?

Voici les dernières lignes de sa lettre
au prince Castel-Forte : " adieu, mon
" fidèle protecteur, adieu, mes amis
" de Rome, adieu, vous tous avec qui
" j' ai passé des jours si doux et si faciles.
" c' en est fait, la destinée m' a
" frappée ; je sens en moi sa blessure
" mortelle : je me débats encore ; mais
" je succomberai. Il faut que je le revoie,
" croyez-moi, je ne suis pas responsable
" de moi-même ; il y a dans
" mon sein des orages que ma volonté
" ne peut gouverner. Cependant j' approche
" du terme où tout finira pour
" moi ; ce qui se passe à présent est le
" dernier acte de mon histoire, après
" viendra la pénitence et la mort. Bizarre
" confusion du coeur humain !

p192

" dans ce moment même où je me conduis
" comme une personne si passionnée,
" j' aperçois cependant les ombres
" du déclin dans l' éloignement, et je
" crois entendre une voix divine qui
" me dit : - *infortunée, encore ces*
" *jours d' agitation et d' amour, et je*
" *t' attends dans le repos éternel.* -ô
" mon dieu ! Accordez-moi la présence
" d' Oswald encore une fois, une dernière
" fois. Le souvenir de ses traits
" s' est comme obscurci par mon désespoir.
" mais n' avait-il pas quelque chose
" de divin dans le regard ? Ne semblait-il
" pas, quand il entrait, qu' un air brillant
" et pur annonçait son approche ?
" mon ami, vous l' avez vu se placer
" près de moi, m' entourer de ses soins,
" me protéger par le respect qu' il inspirait
" pour son choix. Ah ! Comment
" exister sans lui ? Pardonnez mon
" ingratitude. Dois-je reconnaître ainsi la
" constante et noble affection que vous
" m' avez toujours témoignée ? Mais

p194

" je ne suis plus digne de rien, et je
" passerais pour insensée, si je n' avais
" pas le triste don d' observer
" moi-même ma folie. Adieu donc,
" adieu. "

chapitre iii.

Combien elle est malheureuse la femme
délicate et sensible qui commet une
grande imprudence, qui la commet
pour un objet dont elle se croit moins
aimée, et n' ayant qu' elle-même pour
soutien de ce qu' elle fait ! Si elle hasardait
sa réputation et son repos pour
rendre un grand service à celui qu' elle
aime, elle ne serait point à plaindre. Il
est si doux de se dévouer ; il y a dans
l' ame tant de délices quand on brave
tous les périls pour sauver une vie qui
nous est chère, pour soulager la douleur
qui déchire un coeur ami du nôtre ;
mais traverser ainsi seule des pays inconnus,
arriver sans être attendue,
rougir d' abord, devant ce qu' on aime,
de la preuve même d' amour qu' on lui

p195

donne ; risquer tout parce qu' on le
veut, et non parce qu' un autre vous
le demande, quel pénible sentiment !
Quelle humiliation digne pourtant de
pitié ! Car tout ce qui vient d' aimer en
mérite. Que serait-ce si l' on compromettait
ainsi l' existence des autres, si l' on
manquait à des devoirs envers des liens
sacrés ? Mais Corinne était libre ; elle
ne sacrifiait que sa gloire et son repos.
Il n' y avait point de raison, point de
prudence dans sa conduite, mais rien
qui pût offenser une autre destinée que
la sienne, et son funeste amour ne
perdait qu' elle-même.

En débarquant en Angleterre, Corinne
sut, par les papiers publics, que
le départ du régiment de lord Nelvil
était encore retardé. Elle ne vit à Londres
que la société du banquier auquel
elle était recommandée sous un nom
supposé. Il s' intéressa d' abord à elle,
et s' empressa, ainsi que sa femme et
sa fille, à lui rendre tous les services

imaginables. Elle tomba dangereusement malade en arrivant, et pendant quinze jours ses nouveaux amis la soignèrent avec la bienveillance la plus tendre. Elle apprit que lord Nelvil était en écosse, mais qu' il devait revenir dans peu de jours à Londres où son régiment se trouvait alors. Elle ne savait comment se résoudre à lui annoncer qu' elle était en Angleterre. Elle ne lui avait point écrit son départ ; et son embarras était tel à cet égard, que depuis un mois Oswald n' avait point reçu de ses lettres. Il commençait à s' en inquiéter vivement : il l' accusait de légèreté, comme s' il avait eu le droit de s' en plaindre. En arrivant à Londres, il alla d' abord chez son banquier, où il espérait trouver des lettres d' Italie ; on lui dit qu' il n' y en avait point. Il sortit, et comme il réfléchissait avec peine sur ce silence, il rencontra M Edgermond qu' il avait vu à Rome, et qui lui demanda des nouvelles de Corinne. -

je n' en sais point, répondit lord Nelvil avec humeur. -oh ! Je le crois bien, reprit M Edgermond, ces italiennes oublient toujours les étrangers dès qu' elles ne les voient plus. Il y a mille exemples de cela, et il ne faut pas s' en affliger ; elles seraient trop aimables si elles avaient de la constance unie à tant d' imagination. Il faut bien qu' il reste quelque avantage à nos femmes. -il lui serra la main en parlant ainsi, et prit congé de lui pour retourner dans la principauté de Galles, son séjour habituel ; mais il avait, en peu de mots, pénétré de tristesse le coeur d' Oswald. -j' ai tort, se disait-il à lui-même, j' ai tort de vouloir qu' elle me regrette, puisque je ne puis me consacrer à son bonheur. Mais oublier si

vîte ce qu' on a aimé, c' est flétrir le passé
au moins autant que l' avenir. -
au moment où lord Nelvil avait su la
volonté de son père, il s' était résolu à
ne point épouser Corinne ; mais il avait

p198

aussi formé le dessein de ne pas revoir
Lucile. Il était mécontent de l' impression
trop vive qu' elle avait faite sur lui,
et se disait, qu' étant condamné à faire
tant de mal à son amie, il fallait au
moins lui garder cette fidélité de coeur
qu' aucun devoir ne lui ordonnait de
sacrifier. Il se contenta d' écrire à lady
Edgermond, pour lui renouveler ses
sollicitations relativement à l' existence
de Corinne ; mais elle refusa constamment
de lui répondre à cet égard, et
lord Nelvil comprit par ses entretiens
avec M Dickson, l' ami de lady Edgermond,
que le seul moyen d' obtenir
d' elle ce qu' il désirait serait d' épouser
sa fille ; car elle pensait que Corinne
pouvait nuire au mariage de sa soeur, si
elle reprenait son vrai nom, et si sa
famille la reconnoissait. Corinne ne se
doutait point encore de l' intérêt que
Lucile avait inspiré à lord Nelvil. La
destinée lui avait jusqu' alors épargné
cette douleur. Jamais cependant elle
n' avait été plus digne de lord Nelvil,

p199

que dans le moment même où le sort
la séparait de lui. Elle avait pris, pendant
sa maladie, au milieu des négocians
simples et honnêtes chez qui elle
était, un véritable goût pour les moeurs
et les habitudes anglaises. Le petit nombre
de personnes qu' elle voyait dans la
famille qui l' avait reçue, n' étaient distinguées
d' aucune manière, mais possédaient
une force de raison et une justesse
d' esprit remarquables. On lui témoignait
une affection moins expansive
que celle à laquelle elle était accoutumée,

mais qui se faisait connaître à chaque occasion par de nouveaux services. La sévérité de lady Edgermond, l'ennui d'une petite ville de province lui avaient fait une cruelle illusion sur tout ce qu'il y a de noble et de bon dans le pays auquel elle avait renoncé, et elle s'y rattachait dans une circonstance où, pour son bonheur du moins, il n'était peut-être plus à désirer qu'elle éprouvât ce sentiment.

p200

Chapitre iii.

Un soir, la famille qui comblait Corinne de marques d'amitié et d'intérêt, la pressa vivement de venir voir jouer Madame Siddons, dans *Isabelle ou le fatal mariage*, l'une des pièces du théâtre anglais où cette actrice déploie le plus admirable talent. Corinne s'y refusa long-temps. Mais enfin, se rappelant que lord Nelvil avait souvent comparé sa manière de déclamer avec celle de Madame Siddons, elle eut la curiosité de l'entendre, et se rendit, voilée, dans une petite loge d'où elle pouvait tout voir sans être vue. Elle ne savait pas que lord Nelvil était arrivé la veille à Londres ; mais elle craignait d'être aperçue par un anglais qui l'aurait connue en Italie. La noble figure et

p201

la profonde sensibilité de l'actrice captivèrent tellement l'attention de Corinne, que pendant les premiers actes ses yeux ne se détournèrent pas du théâtre. La déclamation anglaise est plus propre qu'aucune autre à remuer l'âme, quand un beau talent en fait sentir la force et l'originalité. Il y a moins d'art, moins de convenu qu'en France ; l'impression qu'elle produit est plus immédiate ; le désespoir véritable s'exprimerait ainsi ; et la nature des pièces et le genre de la versification, plaçant

l' art dramatique à moins de distance
de la vie réelle, l' effet qu' il produit
est plus déchirant. Il faut d' autant plus
de génie pour être un grand acteur
en France, qu' il y a fort peu de liberté
pour la manière individuelle, tant les
règles générales prennent d' espace.
Mais en Angleterre on peut tout risquer,
si la nature l' inspire. Ces longs gémissens,
qui paraissent ridicules quand
on les raconte, font tressaillir quand

p202

on les entend. L' actrice la plus noble
dans ses manières, Madame Siddons,
ne perd rien de sa dignité quand elle
se prosterne contre terre. Il n' y a rien
qui ne puisse être admirable, quand une
émotion intime y entraîne une émotion
qui part du centre de l' ame et domine
celui qui la ressent plus encore
que celui qui en est témoin. Il y a
chez les diverses nations une façon différente
de jouer la tragédie ; mais l' expression
de la douleur s' entend d' un
bout du monde à l' autre ; et depuis le
sauvage jusqu' au roi, il y a quelque
chose de semblable dans tous les hommes,
lorsqu' ils sont vraiment
malheureux.

Dans l' intervalle du quatrième au
cinquième acte, Corinne remarqua que
tous les regards se tournaient vers une
loge, et dans cette loge elle vit lady
Edgermond et sa fille ; car elle ne douta
pas que ce ne fût Lucile, bien que depuis
sept ans elle fût singulièrement embellie.

p203

La mort d' un parent très-riche de lord
Edgermond avait obligé lady Edgermond
à venir à Londres pour y régler
les affaires de la succession. Lucile s' était
plus parée qu' à l' ordinaire en venant
au spectacle ; et depuis long-temps,
même en Angleterre où les femmes
sont si belles, il n' avait paru une personne

aussi remarquable. Corinne fut douloureusement surprise en la voyant : il lui parut impossible qu' Oswald pût résister à la séduction d' une telle figure. Elle se compara dans sa pensée avec elle, et se trouva tellement inférieure, elle s' exagéra tellement, s' il était possible de se l' exagérer, le charme de cette jeunesse, de cette blancheur, de ces cheveux blonds, de cette innocente image du printemps de la vie, qu' elle se sentit presque humiliée de lutter par le talent, par l' esprit, par les dons acquis enfin, ou du moins perfectionnés, avec ces grâces prodiguées par la nature elle-même.

p204

Tout à coup elle aperçut, dans la loge opposée, lord Nelvil dont les regards étaient fixés sur Lucile. Quel moment pour Corinne ! Elle revoyait, pour la première fois, ces traits qui l' avaient tant occupée ; ce visage qu' elle cherchait dans son souvenir à chaque instant, bien qu' il n' en fût jamais effacé ; elle le revoyait, et c' était lorsque Lucile occupait seule Oswald. Sans doute il ne pouvait soupçonner la présence de Corinne ; mais si ses yeux s' étaient dirigés par hasard sur elle, l' infortunée en aurait tiré quelques présages de bonheur. Enfin Madame Siddons reparut, et lord Nelvil se tourna vers le théâtre pour la considérer. Corinne alors respira plus à l' aise, et se flatta qu' un simple mouvement de curiosité avait attiré l' attention d' Oswald sur Lucile. La pièce devenait à tous les momens plus touchante, et Lucile était baignée de pleurs, qu' elle cherchait à cacher en se retirant dans le fond de sa loge. Alors

p205

Oswald la regarda de nouveau avec plus d' intérêt encore que la première fois. Enfin, il arriva ce moment terrible où

Isabelle, s' étant échappée des mains des femmes qui veulent l' empêcher de se tuer, rit, en se donnant un coup de poignard, de l' inutilité de leurs efforts. Ce rire du désespoir est l' effet le plus difficile et le plus remarquable que le jeu dramatique puisse produire ; il émeut bien plus que les larmes ; cette amère ironie du malheur est son expression la plus déchirante. Qu' elle est terrible la souffrance du coeur, quand elle inspire une si barbare joie, quand elle donne, à l' aspect de son propre sang, le contentement féroce d' un sauvage ennemi qui se serait vengé !

Alors sans doute Lucile fut tellement attendrie que sa mère s' en alarma, car on la vit se retourner avec inquiétude de son côté. Oswald se leva comme s' il voulait aller vers elle ; mais bientôt après il se rassit. Corinne eut quelque

p206

joie de ce second mouvement ; mais elle se dit en soupirant : -Lucile, ma soeur, qui m' était si chère autrefois, est jeune et sensible ; dois-je vouloir lui ravir un bien dont elle pourrait jouir sans obstacle, sans que celui qu' elle aimerait lui fit aucun sacrifice ? -la pièce finie, Corinne voulut laisser sortir tout le monde avant de s' en aller, de peur d' être reconnue, et elle se mit derrière une petite ouverture de sa loge d' où elle pouvait apercevoir ce qui se passait dans le corridor. Au moment où Lucile sortit, la foule se rassembla pour la voir, et l' on entendait de tous les côtés des exclamations sur sa ravissante figure. Lucile se troublait de plus en plus. Lady Edgermond, infirme et malade, avait de la peine à fendre la presse, malgré les soins de sa fille et les égards qu' on leur témoignait ; mais elles ne connaissaient personne, et nul homme par conséquent n' osait les aborder. Lord Nelvil voyant leur embarras

p207

se hâta de s'approcher d'elles. Il offrit un bras à lady Edgermond, et l'autre à Lucile qui le prit timidement en baissant la tête et rougissant à l'excès. Ils passèrent ainsi devant Corinne : Oswald n'imaginait pas que sa pauvre amie fût témoin d'un spectacle si douloureux pour elle ; car il avait une légère nuance d'orgueil en conduisant ainsi la plus belle personne d'Angleterre à travers les admirateurs sans nombre qui suivaient ses pas.

p208

Chapitre v.

Corinne revint chez elle cruellement troublée, et ne sachant point quelle résolution elle prendrait, comment elle ferait connaître à lord Nelvil son arrivée, et ce qu'elle lui dirait pour la motiver ; car à chaque instant elle perdait de sa confiance dans le sentiment de son ami, et il lui semblait quelquefois que c'était un étranger qu'elle allait revoir, un étranger qu'elle aimait avec passion, mais qui ne la reconnaîtrait plus. Elle envoya chez lord Nelvil le lendemain au soir, et elle apprit qu'il était chez lady Edgermond : le jour suivant, la même réponse lui fut rapportée ; mais on lui dit aussi que lady Edgermond était malade, et qu'elle repartirait pour sa terre dès qu'elle serait

p209

guérie. Corinne attendait ce moment pour faire savoir à lord Nelvil qu'elle était en Angleterre ; mais tous les soirs elle sortait, passait devant la maison de lady Edgermond, et voyait à sa porte la voiture d'Oswald. Un inexprimable serrement de cœur l'oppressait ; et retournant chez elle, elle recommençait le lendemain la même course pour éprouver la même douleur. Corinne avait tort cependant, quand elle

se persuadait qu' Oswald allait chez lady Edgermond dans l' intention d' épouser sa fille.

Le jour du spectacle, lady Edgermond lui avait dit, pendant qu' il la conduisait à sa voiture, que la succession du parent de lord Edgermond, qui était mort dans l' Inde, concernait Corinne autant que sa fille, et qu' elle le priait, en conséquence, de passer chez elle pour se charger de faire parvenir en Italie les divers arrangemens qu' elle voulait prendre à cet égard. Oswald

p210

promit d' y aller, et il lui sembla que, dans cet instant, la main de Lucile qu' il tenait avait tremblé. Le silence de Corinne pouvait lui faire croire qu' il n' était plus aimé, et l' émotion de cette jeune fille devait lui donner l' idée qu' il l' intéressait au fond du coeur. Cependant il n' avait pas l' idée de manquer à la promesse qu' il avait donnée à Corinne ; et l' anneau qu' elle possédait était un gage assuré que jamais il n' en épouserait une autre sans son consentement. Il retourna chez lady Edgermond, le lendemain, pour soigner les intérêts de Corinne ; mais lady Edgermond était si malade, et sa fille tellement inquiète de se trouver ainsi seule à Londres, sans aucun parent (M Edgermond n' y étant pas), sans savoir seulement à quel médecin il fallait s' adresser, qu' Oswald crut de son devoir, envers l' amie de son père, de consacrer tout son temps à la soigner.
Lady Edgermond, naturellement

p211

âpre et fière, semblait ne s' adoucir que pour Oswald : elle le laissait venir tous les jours chez elle, sans qu' il prononçât un seul mot qui pût faire supposer l' intention d' épouser sa fille. Le nom et la beauté de Lucile en faisaient l' un

des plus brillans partis de l' Angleterre ;
et depuis qu' elle avait paru au spectacle,
et qu' on la savait à Londres, sa porte
était assiégée par les visites des plus
grands seigneurs du pays. Lady
Edgermond refusait constamment de
recevoir personne ; elle ne sortait jamais
et ne recevait que lord Nelvil.
Comment n' aurait-il pas été flatté d' une
conduite si délicate ? Cette générosité
silencieuse qui s' en remettait à lui
sans rien demander, sans se plaindre
de rien, le touchait vivement, et cependant
chaque fois qu' il allait dans la
maison de lady Edgermond, il craignait
que sa présence ne fût interprétée
comme un engagement. Il aurait cessé
d' y aller, dès que les intérêts de Corinne

p212

ne l' y attiraient plus, si lady Edgermond
avait recouvré sa santé. Mais au moment
où on la croyait mieux, elle retomba
malade de nouveau, plus dangereusement
que la première fois ; et si elle était
morte dans ce moment, Lucile n' aurait
eu à Londres d' autre appui qu' Oswald,
puisque sa mère ne formait de relations
avec personne.

Lucile ne s' était pas permise un seul
mot qui pût faire croire à lord Nelvil
qu' elle le préférait ; mais il pouvait le
supposer quelquefois par une altération
légère et subite dans la couleur de son
teint, par des yeux trop promptement
baissés, par une respiration plus rapide ;
enfin il étudiait le coeur de cette jeune
fille avec un intérêt curieux et tendre, et
sa complète réserve lui laissait toujours
du doute et de l' incertitude sur la nature
de ses sentimens. Le plus haut
point de la passion, et l' éloquence
qu' elle inspire, ne suffisent pas encore
à l' imagination ; on désire toujours quelque

p213

chose de plus, et, ne pouvant l' obtenir,

l' on se refroidit et on se lasse, tandis que la faible lueur qu' on aperçoit à travers les nuages, tient long-temps la curiosité en suspens, et semble promettre dans l' avenir de nouveaux sentimens et des découvertes nouvelles. Cette attente cependant n' est point satisfaite ; et quand on sait à la fin ce que cache tout ce charme du silence et de l' inconnu, le mystère aussi se flétrit, et l' on en revient à regretter l' abandon et le mouvement d' un caractère animé. Hélas ! De quelle manière prolonger cet enchantement du coeur, ces délices de l' ame, que la confiance et le doute, le bonheur et le malheur dissipent également à la longue, tant les jouissances célestes sont étrangères à notre destinée ! Elles traversent notre coeur quelquefois, seulement pour nous rappeler notre origine et notre espoir. Lady Edgermond se trouvant mieux, fixa son départ à deux jours de là, pour

p214

aller en écosse où elle voulait visiter la terre de lord Edgermond, qui était voisine de celle de lord Nelvil. Elle s' attendait qu' il lui proposerait de l' y accompagner, puisqu' il avait annoncé le projet de retourner en écosse avant le départ de son régiment. Mais il n' en dit rien. Lucile le regarda dans ce moment, et néanmoins il se tut. Elle se hâta de se lever, et s' approcha de la fenêtre. Peu de momens après, lord Nelvil prit un prétexte pour aller vers elle, et il lui sembla que ses yeux étaient mouillés de pleurs : il en fut ému, soupira, et l' oubli dont il accusait son amie revenant de nouveau à sa mémoire, il se demanda si cette jeune fille n' était pas plus capable que Corinne d' un sentiment fidèle.

Oswald cherchait à réparer la peine qu' il venait de causer à Lucile. On a tant de plaisir à ramener la joie sur un visage encore enfant ! Le chagrin n' est pas fait pour ces physionomies où la réflexion

p215

même n' a point encore laissé de traces. Le régiment de lord Nelvil devait être passé en revue le lendemain matin, à Hydepark ; il demanda donc à lady Edgermond si elle voulait y aller en calèche, avec sa fille, et si elle lui permettrait, après la revue, de faire une promenade à cheval avec Lucile, à côté de sa voiture. Lucile avait dit une fois qu' elle avait grande envie de monter à cheval. Elle regarda sa mère avec une expression toujours soumise, mais où l' on pouvait remarquer cependant le désir d' obtenir un consentement. Lady Edgermond se recueillit quelques instans ; puis tendant à lord Nelvil sa faible main qui dépérissait chaque jour davantage, elle lui dit :
-si vous le demandez, mylord, j' y consens.
-ces mots firent tant d' impression sur Oswald, qu' il allait renoncer lui-même à ce qu' il avait proposé ! Mais tout à coup Lucile, avec une vivacité qu' elle n' avait pas encore montrée, prit la main de sa mère, et la baisa pour la

p216

remercier. Lord Nelvil alors n' eut pas le courage de priver d' un amusement cette innocente créature qui menait une vie si solitaire et si triste.

p217

Chapitre vi.
Corinne, depuis quinze jours, ressentait l' anxiété la plus cruelle : chaque matin elle hésitait si elle écrivait à lord Nelvil pour lui apprendre où elle était, et chaque soir se passait dans l' inexprimable douleur de le savoir chez Lucile. Ce qu' elle souffrait le soir la rendait plus timide pour le lendemain. Elle rougissait d' apprendre à celui qui ne l' aimait peut-être plus la démarche inconsidérée qu' elle avait faite pour lui.

-peut-être ! Se disait-elle souvent,
tous les souvenirs d' Italie sont-ils effacés
de sa mémoire ! Peut-être n' a-t-il plus
besoin de trouver dans les femmes un
esprit supérieur, un coeur passionné !
Ce qui lui plaît à présent, c' est l' admirable
beauté de seize ans, l' expression

p218

angélique de cet âge, l' ame timide et
neuve qui consacre à l' objet de son
choix les premiers sentimens qu' elle ait
jamais éprouvés. -
l' imagination de Corinne était tellement
frappée des avantages de sa
soeur, qu' elle avait presque honte de
lutter avec de tels charmes. Il lui semblait
que le talent même était une ruse,
l' esprit une tyrannie, la passion une
violence à côté de cette innocence désarmée ;
et bien que Corinne n' eût pas
encore vingt-huit ans, elle pressentait
déjà cette époque de la vie où les femmes
se défient avec tant de douleur de
leurs moyens de plaire. Enfin la jalousie
et une timidité fière se combattaient
dans son ame ; elle renvoyait de
jour en jour le moment tant craint et
tant désiré, où elle devait revoir Oswald.
Elle apprit que son régiment serait
passé en revue le lendemain à Hydepark,
et elle résolut d' y aller. Elle
pensa qu' il était possible que Lucile

p219

s' y trouvât, et elle s' en fiait à ses propres
yeux pour juger des sentimens
d' Oswald. D' abord elle avait l' idée de
se parer avec soin, et de se montrer
ensuite subitement à lui ; mais en commençant
sa toilette, ses cheveux noirs,
son teint un peu bruni par le soleil
d' Italie, ses traits prononcés, mais dont
elle ne pouvait pas juger l' expression
en se regardant, lui inspirèrent du
découragement sur ses charmes. Elle
voyait toujours dans son miroir le visage

aérien de sa soeur, et rejetant loin
d' elle toutes les parures qu' elle avait
essayées, elle se revêtit d' une robe noire
à la vénitienne, couvrit son visage et
sa taille avec la mante qu' on porte dans
ce pays, et se jeta ainsi dans le fond
d' une voiture.

à peine fut-elle dans Hydepark,
qu' elle vit paraître Oswald à la tête de
son régiment. Il avait, dans son uniforme,
la plus belle et la plus imposante
figure du monde ; il conduisait son

p220

cheval avec une grâce et une dextérité
parfaites. La musique qu' on entendait
avait quelque chose de fier et de
doux tout à la fois, qui conseillait noblement
le sacrifice de la vie. Une multitude
d' hommes élégamment et simplement
vêtus, des femmes belles et
modestes portaient sur leur visage, les
uns l' empreinte des vertus mâles, les
autres des vertus timides. Les soldats
du régiment d' Oswald semblaient le
regarder avec confiance et dévouement.
On joua le fameux air, *dieu sauve le
roi*, qui touche si profondément tous les
coeurs en Angleterre. Et Corinne s' écria :
-oh ! Respectable pays qui deviez
être ma patrie, pourquoi vous
ai-je quitté ? Qu' importait plus ou
moins de gloire personnelle, au milieu
de tant de vertus ; et quelle gloire valait
celle, ô Nelvil, d' être ta digne épouse ! -
les instrumens militaires qui se
firent entendre retracèrent à Corinne
les dangers qu' Oswald allait courir. Elle

p221

le regarda long-temps sans qu' il pût
l' apercevoir, et se disait, les yeux
pleins de larmes : -qu' il vive, quand
ce ne serait pas pour moi ! ô mon dieu !
C' est lui qu' il faut conserver. -dans
ce moment, la voiture de lady Edgermond
arriva ; lord Nelvil la salua respectueusement,

en baissant devant elle
la pointe de son épée. Cette voiture
passa et repassa plusieurs fois. Tous
ceux qui voyaient Lucile l' admiraient ;
Oswald la considérait avec des regards
qui perçaient le coeur de Corinne. L' infortunée
les connaissait ces regards :
ils avaient été tournés sur elle.
Les chevaux que lord Nelvil avait
prêtés à Lucile parcouraient avec la
plus brillante vitesse les allées de Hydepark,
tandis que la voiture de Corinne
s' avançait lentement, presque
comme un convoi funèbre, derrière
les coursiers rapides et leur bruit
tumultueux. -ah ! Ce n' était pas ainsi,
pensait Corinne, non, ce n' était pas

p222

ainsi que je me rendais au capitol, la
première fois que je l' ai rencontré : il
m' a précipité du char de triomphe
dans l' abyme des douleurs. Je l' aime,
et toutes les joies de la vie ont disparu.
Je l' aime, et tous les dons de la nature
sont flétris. Pardonnez-lui, mon dieu !
Quand je ne serai plus. -Oswald passait
à cheval, à côté de la voiture où
était Corinne. La forme italienne de
l' habit noir qui l' enveloppait le frappa
singulièrement. Il s' arrêta, fit le tour
de cette voiture, revint sur ses pas
pour la revoir encore, et tâcha d' apercevoir
quelle était la femme qui s' y tenait cachée.
Le coeur de Corinne battait
pendant ce temps avec une extrême
violence, et tout ce qu' elle redoutait,
c' était de s' évanouir et d' être ainsi
découverte ; mais elle résista cependant à
son émotion, et lord Nelvil perdit l' idée
qui l' avait d' abord occupé. Quand
la revue fut finie, Corinne, pour ne
pas attirer davantage l' attention d' Oswald,

p223

descendit de voiture pendant
qu' il ne pouvait la voir, et se plaça derrière

les arbres et la foule, de manière à n' être pas aperçue. Oswald alors s' approcha de la calèche de lady Edgermond, et lui montrant un cheval très-doux que ses gens avaient amené, il demanda pour Lucile la permission de monter ce cheval à côté de la voiture de sa mère. Lady Edgermond y consentit, en lui recommandant beaucoup de veiller sur sa fille. Lord Nelvil était descendu de cheval, il parlait chapeau bas, à la portière de lady Edgermond, avec une expression si respectueuse et si sensible en même-temps, que Corinne n' y voyait que trop un attachement pour la mère, animé par l' attrait qu' inspirait la fille.

Lucile descendit de voiture. Elle avait un habit de cheval qui dessinait à ravir l' élégance de sa taille ; sur sa tête, un chapeau noir orné de plumes blanches, et ses beaux cheveux blonds,

p224

légers comme l' air, tombaient avec grâce sur son charmant visage. Oswald baissa la main de manière que Lucile pût y poser son pied pour monter sur le cheval. Lucile s' attendait que ce serait un de ses gens qui lui rendrait ce service. Elle rougit en le recevant de lord Nelvil. Il insista : Lucile enfin mit sur cette main un pied charmant, et s' élança si légèrement à cheval, que tous ses mouvemens donnaient l' idée d' une de ces sylphides que l' imagination nous peint avec des couleurs si délicates. Elle partit au galop. Oswald la suivit, et ne la perdit pas de vue. Une fois le cheval fit un faux pas. à l' instant lord Nelvil l' arrêta, examina la bride et le mors avec une aimable anxiété. Une autre fois il crut à tort que le cheval s' emportait, il devint pâle comme la mort, et poussant son propre cheval avec une incroyable ardeur, dans une seconde il atteignit celui de Lucile, descendit et se précipita devant elle.

p225

Lucile, ne pouvant plus retenir son cheval, frémissait à son tour de renverser Oswald ; mais d' une main il saisit la bride, et de l' autre il soutint Lucile qui, en sautant, s' appuya légèrement sur lui.

Que fallait-il de plus pour convaincre Corinne du sentiment d' Oswald pour Lucile ? Ne voyait-elle pas tous les signes d' intérêt qu' il lui avait autrefois prodigués ? Et même, pour son éternel désespoir, ne croyait-elle pas apercevoir dans les regards de lord Nelvil plus de timidité, plus de réserve qu' il n' en avait dans le temps de son amour pour elle ? Deux fois elle tira l' anneau de son doigt ; elle était prête à fendre la foule pour le jeter aux pieds d' Oswald ; et l' espoir de mourir à l' instant même l' encourageait dans cette résolution. Mais quelle est la femme, née même sous le soleil du midi, qui peut, sans frissonner, attirer sur ses sentimens l' attention de la multitude. Bientôt

p226

Corinne frémit à la pensée de se montrer à lord Nelvil dans cet instant, et sortit de la foule pour rejoindre sa voiture. Comme elle traversait une allée solitaire, Oswald vit encore de loin cette même figure noire qui l' avait frappé, et l' impression qu' elle produisit sur lui cette fois fut beaucoup plus vive. Cependant il attribua l' émotion qu' il en ressentait au remords d' avoir été dans ce jour, pour la première fois, infidèle au fond de son coeur à l' image de Corinne ; et, rentré chez lui, il prit à l' instant la résolution de repartir pour l' écosse, puisque son régiment ne s' embarquait pas encore de quelque temps.

p227

Chapitre vii.

Corinne retourna chez elle dans un état de douleur qui troublait sa raison, et dès ce moment ses forces furent pour jamais affaiblies. Elle résolut d' écrire à lord Nelvil, pour lui apprendre et son arrivée en Angleterre, et tout ce qu' elle avait souffert depuis qu' elle y était. Elle commença cette lettre d' abord remplie des plus amers reproches, et puis elle la déchira. -que signifient les reproches en amour, s' écria-t-elle ? Ce sentiment serait-il le plus intime, le plus pur, le plus généreux des sentimens, s' il n' était pas en tout involontaire ? Que ferai-je donc avec mes plaintes ? Une autre voix, un autre regard ont le secret de son ame ; tout n' est-il donc pas dit ? -elle recommença sa lettre, et cette fois elle

p228

voulut peindre à lord Nelvil la monotonie qu' il pourrait trouver dans son union avec Lucile. Elle essayait de lui prouver que, sans une parfaite harmonie de l' ame et de l' esprit aucun bonheur de sentiment n' était durable ; et puis elle déchira cette lettre encore plus vivement que la première. -s' il ne sait pas ce que je vau, disait-elle, est-ce moi qui le lui apprendrai ? Et d' ailleurs, dois-je parler ainsi de ma soeur ? Est-il vrai qu' elle me soit inférieure autant que je cherche à me le persuader ? Et quand elle le serait, est-ce à moi qui, comme une mère, l' ai pressée dans son enfance contre mon coeur, est-ce à moi qu' il appartiendrait de le dire ? Ah ! Non, il ne faut pas vouloir ainsi son propre bonheur à tout prix. Elle passe, cette vie pendant laquelle on a tant de désirs ; et, long-temps même avant la mort, quelque chose de doux et de rêveur nous détache par degrés de l' existence. -

p229

elle reprit encore une fois la plume, et ne parla que de son malheur ; mais en l' exprimant elle éprouvait une telle pitié d' elle-même, qu' elle couvrait son papier de ses larmes ! -non, dit-elle encore, il ne faut pas envoyer cette lettre ; s' il y résiste, je le haïrai ; s' il y cède, je ne saurai pas s' il n' a pas fait un sacrifice, s' il ne conserve pas le souvenir d' une autre. Il vaut mieux le voir, lui parler, lui remettre cet anneau, gage de ses promesses ; et elle se hâta de l' envelopper dans une lettre où elle n' écrivit que ces mots : *vous êtes libre.* et mettant la lettre dans son sein, elle attendit que le soir approchât pour aller chez Oswald. Il lui sembla qu' en plein jour elle eût rougi devant tous ceux qui l' auraient regardée, et cependant elle voulait devancer le moment où lord Nelvil avait coutume d' aller chez lady Edgermond. à six heures donc elle partit mais en tremblant comme une esclave condamnée. On a si peur de

p230

ce qu' on aime quand une fois la confiance est perdue ! Ah ! L' objet d' une affection passionnée est à nos yeux ou le protecteur le plus sûr, ou le maître le plus redoutable. Corinne fit arrêter sa voiture devant la porte de lord Nelvil, et demanda, d' une voix tremblante, à l' homme qui ouvrait cette porte s' il était chez lui. *depuis une demi-heure, madame,* répondit-il, *mylord est parti pour l' écosse.* cette nouvelle serra le coeur de Corinne : elle tremblait de voir Oswald ; mais cependant son ame allait au-devant de cette inexprimable émotion. L' effort était fait, elle se croyait près d' entendre sa voix, et il fallait maintenant prendre une nouvelle résolution pour le retrouver, attendre encore plusieurs jours, et condescendre à une démarche de plus. Néanmoins, à tout prix alors, Corinne voulait le revoir. Le lendemain donc, elle partit pour édimbourg.

Chapitre viii.

Avant de quitter Londres, lord Nelvil était retourné chez son banquier, et quand il sut qu' aucune lettre de Corinne n' était arrivée, il se demanda avec amertume s' il devait sacrifier un bonheur domestique, certain et durable, à une personne qui peut-être ne se ressouvenait plus de lui. Cependant il résolut d' écrire encore en Italie, comme il l' avait déjà fait plusieurs fois depuis six semaines, pour demander à Corinne la cause de son silence, et pour lui déclarer encore que, tant qu' elle ne lui renverrait pas son anneau, il ne serait jamais l' époux d' une autre. Il fit son voyage dans des dispositions très-pénibles : il aimait Lucile presque sans la connaître, car il ne

lui avait pas entendu prononcer vingt paroles ; mais il regrettait Corinne, et s' affligeait des circonstances qui les séparaient ; tour à tour le charme timide de l' une le captivait ; et il se retraçait la grâce brillante, l' éloquence sublime de l' autre. Si dans ce moment il avait su que Corinne l' aimait plus que jamais, qu' elle avait tout quitté pour le suivre, il n' aurait jamais revu Lucile ; mais il se croyait oublié ; et réfléchissant sur le caractère de Lucile et de Corinne, il se disait qu' un extérieur froid et réservé cachait souvent les sentimens les plus profonds : il se trompait. Les ames passionnées se trahissent de mille manières, et ce que l' on contient toujours est bien faible.

Une circonstance vint ajouter encore à l' intérêt que Lucile inspirait à lord Nelvil. En retournant dans sa terre il passa si près de celle qui appartenait à lady Edgermond, que la curiosité l' y

conduisit. Il se fit ouvrir le cabinet où Lucile avait coutume de travailler. Ce cabinet était rempli par les souvenirs du temps que le père d' Oswald y avait passé près de Lucile, pendant que son fils était en France. Elle avait élevé un piédestal de marbre à la place même où peu de mois avant sa mort il lui donnait des leçons, et sur ce piédestal était gravé : *à la mémoire de mon second père.* enfin un livre était posé sur la table. Oswald l' ouvrit ; il y reconnut le recueil des pensées de son père, et sur la première page il trouva ces mots écrits par son père lui-même : *à celle qui m' a consolé dans mes peines, à l' ame la plus pure, à la femme angélique qui fera la gloire et le bonheur de son époux.* avec quelle émotion Oswald lut ces lignes où l' opinion de celui qu' il révérait était si vivement exprimée ! Il s' étonna du silence de Lucile envers lui sur les témoignages d' affection qu' elle avait reçus de son père. Il crut voir dans ce

silence la délicatesse la plus rare, la crainte de forcer son choix par l' idée d' un devoir, enfin il fut frappé de ces paroles : *à celle qui m' a consolé dans mes peines,* -c' est donc Lucile, s' écria-t-il, c' est elle qui a adouci le mal que je faisais à mon père, et je l' abandonnerais quand sa mère est mourante ! Quand elle n' aura plus que moi pour consolateur ? Ah ! Corinne, vous si brillante, si recherchée, avez-vous besoin, comme Lucile, d' un ami fidèle et dévoué ? -elle n' était plus brillante, elle n' était plus recherchée, cette Corinne qui errait seule d' auberge en auberge, ne voyant pas même celui pour qui elle avait tout quitté, et n' ayant pas la force de s' en éloigner. Elle était tombée malade dans une petite ville à moitié chemin d' édimbourg, et n' avait pu, malgré ses efforts, continuer sa route. Elle pensait souvent, pendant les

longues nuits de ses souffrances, que,
si elle était morte dans ce lieu, Thérésine

p235

seule aurait su son nom et l'aurait
inscrit sur sa tombe. Quel changement,
quel sort pour une femme qui ne pouvait
faire un pas en Italie sans que la
foule des hommages se précipitât sur ses
pas ! Et faut-il qu'un seul sentiment
dépouille ainsi toute la vie ? Enfin, après
huit jours d'angoisses inexprimables, elle
reprit sa triste route ; car, bien que
l'espérance de voir Oswald en fût le terme,
il y avait tant de pénibles sentimens confondus
avec cette vive attente, que son
coeur n'en éprouvait qu'une inquiétude
douloureuse. Avant d'arriver à la demeure
de lord Nelvil, Corinne eut le
désir de s'arrêter quelques heures dans la
terre de son père qui n'en était pas éloignée,
et où lord Edgermond avait ordonné
que son tombeau fût placé. Elle n'y
avait point été depuis ce temps, et elle
n'avait passé dans cette terre qu'un mois,
seule avec son père. C'était l'époque la
plus heureuse de son séjour en Angleterre.
Ces souvenirs lui inspiraient le

p236

besoin de revoir cette habitation, et elle
ne croyait pas que lady Edgermond dût
y être déjà.
à quelques milles du château, Corinne
aperçut sur le grand chemin une
voiture renversée. Elle fit arrêter la
sienne, et vit sortir de celle qui était
brisée un vieillard très-effrayé de la
chute qu'il venait de faire. Corinne se
hâta de le secourir, et lui offrit de le
conduire elle-même jusqu'à la ville voisine.
Il accepta avec reconnaissance, et
dit qu'il se nommait M Dickson. Corinne
reconnut ce nom qu'elle avait
souvent entendu prononcer à lord Nelvil.
Elle dirigea l'entretien de manière
à faire parler ce bon vieillard sur le

seul objet qui l'intéressait dans la vie. M Dickson était l'homme du monde qui causait le plus volontiers ; et ne se doutant pas que Corinne, dont il ignorait le nom, et qu'il prenait pour une anglaise, eût aucun intérêt particulier dans les questions qu'elle lui faisait, il

p237

se mit à dire tout ce qu'il savait avec le plus grand détail ; et comme il désirait de plaire à Corinne dont les soins l'avaient touché, il fut indiscret pour l'amuser.

Il raconta comment il avait appris lui-même à lord Nelvil que son père s'était opposé d'avance au mariage qu'il voulait contracter maintenant, et fit l'extrait de la lettre qu'il lui avait remise, en répétant plusieurs fois ces mots qui perçaient le coeur de Corinne : *son père lui a défendu d'épouser cette italienne : ce serait outrager sa mémoire que de braver sa volonté.*

M Dickson ne se borna point encore à ses cruelles paroles ; il affirma de plus qu'Oswald aimait Lucile, que Lucile l'aimait ; que lady Edgermond souhaitait vivement ce mariage, mais qu'un engagement pris en Italie empêchait lord Nelvil d'y consentir. -quoi ! Dit Corinne à M Dickson, en tâchant de contenir le trouble affreux qui l'agitait,

p238

vous croyez que c'est seulement à cause de l'engagement qu'il a contracté, que lord Nelvil ne se marie pas avec miss Lucile Edgermond ? -j'en suis bien sûr, reprit M Dickson, charmé d'être interrogé de nouveau ; il y a trois jours encore, j'ai vu lord Nelvil, et bien qu'il ne m'ait pas expliqué la nature des liens qu'il avait formés en Italie, il m'a dit ces propres paroles, que j'ai mandées à lady Edgermond : *si j'étais libre, j'épouserais Lucile.* -s'il était libre ! Répéta

Corinne ; -et dans ce moment sa voiture s'arrêta devant la porte de l'auberge où elle conduisait M Dickson. Il voulut la remercier, lui demander dans quel lieu il pourrait la revoir. Corinne ne l'entendait plus. Elle lui serra la main sans pouvoir lui répondre, et le quitta sans avoir prononcé un seul mot. Il était tard cependant, elle voulut aller encore dans les lieux où reposaient les cendres de son père. Le désordre de son esprit lui rendait ce pèlerinage sacré plus nécessaire que jamais.

p239

Chapitre ix.

Lady Edgermond était depuis deux jours à sa terre, et ce soir là même il y avait un grand bal chez elle. Tous ses voisins, tous ses vassaux lui avaient demandé de se réunir pour célébrer son arrivée ; Lucile l'avait aussi désiré, peut-être dans l'espoir qu'Oswald y viendrait ; en effet, il y était lorsque Corinne arriva. Elle vit beaucoup de voitures dans l'avenue, et fit arrêter la sienne à quelques pas ; elle descendit, et reconnut le séjour où son père lui avait témoigné les sentimens les plus tendres. Quelle différence entre ces temps qu'elle croyait alors malheureux et sa situation actuelle ! C'est ainsi que dans la vie on est puni des peines de l'imagination par les chagrins

p240

réels, qui n'apprennent que trop à connaître le véritable malheur. Corinne fit demander pourquoi le château était illuminé et quelles étaient les personnes qui s'y trouvaient dans ce moment. Le hasard fit que le domestique de Corinne interrogea l'un de ceux que lord Nelvil avait pris à son service en Angleterre, et qui se trouvait là dans ce moment. Corinne entendit sa réponse. - *c'est un bal*, dit-il, *que donne aujourd'hui lady Edgermond ;*

et lord Nelvil mon maître,
ajouta-t-il, *a ouvert ce bal avec miss*
Lucile Edgermond, l' héritière de ce
château. en entendant ces mots, Corinne
frémit, mais elle ne changea point
de résolution. Une âpre curiosité l' entraîna
à se rapprocher des lieux où
tant de douleurs la menaçaient ; elle fit
signe à ses gens de s' éloigner, et elle
entra seule dans le parc qui se trouvait
ouvert, et dans lequel à cette heure
l' obscurité permettait de se promener

p241

long-temps sans être vue. Il était dix
heures ; et depuis que le bal avait commencé,
Oswald dansait avec Lucile ces
contredanses anglaises que l' on recommence
cinq ou six fois dans la soirée ;
mais toujours le même homme danse
avec la même femme, et la plus grande
gravité règne quelquefois dans cette partie
de plaisir.

Lucile dansait noblement, mais sans
vivacité. Le sentiment même qui l' occupait
ajoutait à son sérieux naturel :
comme on était curieux dans le canton
de savoir si elle aimait lord Nelvil, tout
le monde la regardait avec plus d' attention
encore que de coutume, ce qui
l' empêchait de lever les yeux sur Oswald ;
et sa timidité était telle, qu' elle
ne voyait ni n' entendait rien. Ce trouble
et cette réserve touchèrent beaucoup
lord Nelvil dans le premier moment ;
mais comme cette situation ne
variait pas, il commençait un peu à s' en
fatiguer, et comparait cette longue rangée

p242

d' hommes et de femmes, et cette
musique monotone, avec la grâce animée
des airs et des danses d' Italie.
Cette réflexion le fit tomber dans une
profonde rêverie, et Corinne eût encore
goûté quelques instans de bonheur
si elle avait pu connaître alors les

sentimens de lord Nelvil. Mais l' infortunée parcourait au hasard les sombres allées d' une demeure qu' elle pouvait considérer autrefois comme la sienne, étrangère maintenant sur le sol paternel, isolée près de celui qu' elle avait espéré pour époux. La terre manquait sous ses pas, et l' agitation de la douleur lui tenait seule lieu de force ; peut-être pensait-elle qu' elle rencontrerait Oswald dans le jardin ; mais elle ne savait pas elle-même ce qu' elle désirait.

Le château était placé sur une hauteur au pied de laquelle coulait une rivière. Il y avait beaucoup d' arbres sur l' un des bords, mais l' autre n' offrait

p243

que des rochers arides et couverts de bruyère. Corinne en marchant se trouva près de la rivière ; elle entendit là tout à la fois la musique de la fête et le murmure des eaux. La lueur des lampions du bal se réfléchissait d' en haut jusqu' au milieu de la rivière, tandis que le pâle reflet de la lune éclairait seul les campagnes désertes de l' autre rive. On eût dit que dans ces lieux, comme dans la tragédie de Hamlet, les ombres erraient autour du palais où se donnaient les festins.

L' infortunée Corinne, seule, abandonnée, n' avait qu' un pas à faire pour se plonger dans l' éternel oubli. -ah ! S' écria-t-elle, si demain, lorsqu' il se promènera sur ces bords, avec la bande joyeuse de ses amis, ses pas triomphans se heurtaient contre les restes de celle qu' une fois pourtant il a aimée, n' aurait-il pas une émotion qui me vengerait, une douleur qui ressemblerait à ce que je souffre ? Non, non, reprit-elle,

p244

ce n' est pas la vengeance qu' il faut chercher dans la mort, mais le repos. -

elle se tut, et contempla de nouveau cette rivière qui coulait si vite et néanmoins si régulièrement ; cette nature si bien ordonnée, quand l'ame humaine est toute en tumulte ; elle se rappela le jour où lord Nelvil se précipita dans la mer pour sauver un vieillard. -qu' il était bon alors ! S' écria Corinne ; hélas ! Dit-elle en pleurant, peut-être l' est-il encore ! Pourquoi le blâmer, parce que je souffre ? Peut-être ne le sait-il pas ; peut-être s' il me voyait... - et tout à coup elle prit la résolution de faire demander lord Nelvil, au milieu de cette fête, et de lui parler à l' instant. Elle remonta vers le château, avec l' espèce de mouvement que donne une décision nouvellement prise, une décision qui succède à de longues incertitudes ; mais en approchant elle fut saisie d' un tel tremblement, qu' elle fut obligée de s' asseoir sur un banc de

p245

Pierre qui était devant les fenêtres. La foule des paysans rassemblés pour voir danser empêcha qu' elle ne fût remarquée. Lord Nelvil, dans ce moment, s' avança sur le balcon : il respira l' air frais du soir ; quelques rosiers qui se trouvaient là lui rappelèrent le parfum que portait habituellement Corinne, et l' impression qu' il en ressentit le fit tressaillir. Cette fête longue et ennuyeuse le fatiguait ; il se souvint du bon goût de Corinne dans l' arrangement d' une fête, de son intelligence dans tout ce qui tenait aux beaux arts, et il sentit que c' était seulement dans la vie régulière et domestique qu' il se représentait avec plaisir Lucile pour compagne. Tout ce qui appartenait le moins du monde à l' imagination, à la poésie, lui retraçait le souvenir de Corinne, et renouvelait ses regrets. Pendant qu' il était dans cette disposition, un de ses amis s' approcha de lui, et ils s' entretinrent quelques momens

p246

ensemble. Corinne alors entendit la voix d' Oswald.

Inexprimable émotion que la voix de ce qu' on aime ! Mélange confus d' attendrissement et de terreur ! Car il est des impressions si vives que notre pauvre et faible nature se craint elle-même en les éprouvant.

Un des amis d' Oswald lui dit : -ne trouvez-vous pas ce bal charmant ? - oui, répondit-il avec distraction ; oui, en vérité, répéta-t-il en soupirant. - ce soupir et l' accent mélancolique de sa voix causèrent à Corinne une vive joie ; elle se crut certaine de retrouver le coeur d' Oswald, de se faire encore entendre de lui, et se levant avec précipitation, elle s' avança vers un des domestiques de la maison, pour le charger de demander lord Nelvil. Si elle avait suivi ce mouvement, combien sa destinée et celle d' Oswald eût été différente !

Dans cet instant Lucile s' approcha

p247

de la fenêtre, et voyant passer dans le jardin, à travers l' obscurité, une femme vêtue de blanc, mais sans aucun ornement de fête, sa curiosité fut excitée.

Elle avança la tête, et regardant attentivement, elle crut reconnaître les traits de sa soeur ; mais comme elle ne doutait pas qu' elle ne fût morte depuis sept années, la frayeur que lui causa cette vue la fit tomber évanouie. Tout le monde courut à son secours. Corinne ne trouva plus le domestique auquel elle voulait parler, et se retira plus avant dans l' allée, afin de ne pas être remarquée.

Lucile revint à elle, et n' osa point avouer ce qui l' avait émue. Mais, comme dès l' enfance sa mère avait fortement frappé son esprit par toutes les idées qui tiennent à la dévotion, elle se persuada que l' image de sa soeur lui était apparue, marchant vers le tombeau de leur père, pour lui reprocher l' oubli de ce tombeau ; le tort qu' elle

avait eu de recevoir une fête dans ces lieux, sans remplir au moins d' avance un pieux devoir envers des cendres révérees. Au moment donc où Lucile se crut sûre de n' être pas observée, elle sortit du bal. Corinne s' étonna de la voir seule ainsi dans le jardin, et s' imagina que lord Nelvil ne tarderait pas à la rejoindre, et que peut-être il lui avait demandé un entretien secret, pour obtenir d' elle la permission de faire connaître ses voeux à sa mère. Cette idée la rendit immobile ; mais bientôt elle remarqua que Lucile tournait ses pas vers un bosquet qu' elle savait devoir être le lieu où le tombeau de son père avait été élevé, et s' accusant, à son tour, de n' avoir pas commencé par y porter ses regrets et ses larmes, elle suivit sa soeur à quelque distance, se cachant à l' aide des arbres et de l' obscurité. Elle aperçut enfin de loin le sarcophage noir élevé sur la place où les restes de lord Edgermond

étaient ensevelis. Une profonde émotion la força de s' arrêter et de s' appuyer contre un arbre. Lucile aussi s' arrêta et se pencha respectueusement à l' aspect du tombeau.

Dans ce moment Corinne était prête à se découvrir à sa soeur, à lui redemander, au nom de leur père, et son rang et son époux ; mais Lucile fit quelques pas avec précipitation pour s' approcher du monument, et le courage de Corinne défailit. Il y a dans le coeur d' une femme tant de timidité réunie à l' impétuosité des sentimens, qu' un rien peut la retenir comme un rien l' entraîner. Lucile se mit à genoux devant la tombe de son père : elle écarta ses blonds cheveux qu' une guirlande de fleurs tenait rassemblés, et leva les yeux au ciel pour prier avec un regard angélique. Corinne était placée derrière les arbres, et sans pouvoir être découverte,

elle voyait facilement sa soeur qu' un rayon de la lune éclairait doucement ;

p250

elle se sentit tout à coup saisie par un attendrissement purement généreux. Elle contempla cette expression de piété si pure, ce visage si jeune, que les traits de l' enfance s' y faisaient remarquer encore ; elle se retraça le temps où elle avait servi de mère à Lucile ; elle réfléchit sur elle-même ; elle pensa qu' elle n' était pas loin de trente ans, de ce moment où le déclin de la jeunesse commence, tandis que sa soeur avait devant elle un long avenir indéfini, un avenir qui n' était troublé par aucun souvenir, par aucune vie passée dont il fallût répondre ni devant les autres, ni devant sa propre conscience. -si je me montre à Lucile, se dit-elle, si je lui parle, son ame encore paisible sera bientôt troublée, et la paix n' y rentrera peut-être jamais. J' ai déjà tant souffert, je saurai souffrir encore ; mais l' innocente Lucile va passer, dans un instant, du calme à l' agitation la plus cruelle ; et c' est moi, qui l' ai tenue dans mes bras,

p251

qui l' ai fait dormir sur mon sein, c' est moi qui la précipiterais dans le monde des douleurs ! -ainsi pensait Corinne. Cependant l' amour livrait dans son coeur un cruel combat à ce sentiment désintéressé, à cette exaltation de l' ame qui la portait à se sacrifier elle-même. Lucile dit alors tout haut : -ô mon père, priez pour moi. -Corinne l' entendit, et se laissant aussi tomber à genoux, elle demanda la bénédiction paternelle pour les deux soeurs à la fois, et répandit des pleurs qu' arrachaient de son coeur des sentimens plus purs encore que l' amour. Lucile, continuant sa prière, prononça distinctement ces paroles : -oh ! Ma soeur, intercédez pour

moi dans le ciel ; vous m' avez aimée
dans mon enfance, continuez à me
protéger. -ah ! Combien cette prière
attendrit Corinne ! Lucile enfin, d' une
voix pleine de ferveur, dit : -mon père,
pardonnez-moi l' instant d' oubli dont un
sentiment ordonné par vous-même est

p252

la cause. Je ne suis point coupable en
aimant celui que vous m' aviez destiné
pour époux ; mais achevez votre ouvrage,
et faites qu' il me choisisse pour
la compagne de sa vie : je ne puis être
heureuse qu' avec lui ; mais jamais il ne
saura que je l' aime ; jamais ce coeur
tremblant ne trahira son secret. Oh,
mon dieu ! Oh, mon père ! Consolez
votre fille, et rendez-la digne de l' estime
et de la tendresse d' Oswald. -oui, répéta
Corinne, à voix basse, exaucez-la,
mon père, et pour l' autre de vos enfans
une mort douce et tranquille. -
en achevant ce voeu solennel, le
plus grand effort dont l' ame de Corinne
fût capable, elle tira de son sein la lettre
qui contenait l' anneau donné par Oswald,
et s' éloigna rapidement. Elle
sentait bien qu' en envoyant cette lettre
et laissant ignorer à lord Nelvil qu' elle
était en Angleterre, elle brisait leurs
liens et donnait Oswald à Lucile ; mais,
en présence de ce tombeau, les obstacles

p253

qui la séparaient de lui s' étaient offerts
à sa réflexion avec plus de force que
jamais ; elle s' était rappelée les paroles
de M Dickson : *son père lui défend
d' épouser cette italienne*, et il lui sembla
que le sien aussi s' unissait à celui d' Oswald
et que l' autorité paternelle tout
entière condamnait son amour. L' innocence
de Lucile, sa jeunesse, sa pureté
exaltaient son imagination, et elle
était, un moment du moins, fière de
s' immoler pour qu' Oswald fût en paix

avec son pays, avec sa famille, avec
lui-même.
La musique qu' on entendait en approchant
du château soutenait le courage
de Corinne. Elle aperçut un
pauvre vieillard aveugle qui était assis
au pied d' un arbre, écoutant le bruit
de la fête. Elle s' avança vers lui en
le priant de remettre la lettre qu' elle lui
donnait à l' un des gens du château.
Ainsi même elle ne courut pas le risque
que lord Nelvil pût découvrir qu' une

p254

femme l' avait apportée. En effet, qui
eût vu Corinne remettant cette lettre
aurait senti qu' elle contenait le destin
de sa vie. Ses regards, sa main tremblante,
sa voix solennelle et troublée,
tout annonçait un de ces terribles momens
où la destinée s' empare de nous,
où l' être malheureux n' agit plus que
comme l' esclave de la fatalité qui le
poursuit.
Corinne observa de loin le vieillard,
qu' un chien fidelle conduisait : elle le vit
donner sa lettre à l' un des domestiques
de lord Nelvil, qui par hasard, dans
cet instant, en apportait d' autres au
château. Toutes les circonstances se
réunissaient pour ne plus laisser d' espoir.
Corinne fit encore quelques pas
en se retournant pour regarder ce
domestique avancer vers la porte, et
quand elle ne le vit plus, quand elle
fut sur le grand chemin, quand elle
n' entendit plus la musique, et que les
lumières mêmes du château ne se firent

p256

plus apercevoir, une sueur froide mouilla
son front, un frissonnement de mort la
saisit : elle voulut avancer encore, mais
la nature s' y refusa, et elle tomba sans
connaissance sur la route.

LIVRE XVIII

Chapitre premier.

Le comte d' Erfeuil, après avoir passé quelque temps en Suisse, et s' être ennuyé de la nature dans les Alpes, comme il s' était fatigué des beaux arts à Rome, sentit tout à coup le désir d' aller en Angleterre où on l' avait assuré que se trouvait la profondeur de la pensée ; et il s' était persuadé, un matin en s' éveillant, que c' était de cela dont il avait besoin. Ce troisième essai ne lui ayant pas mieux réussi que les deux premiers, son attachement pour lord Nelvil se ranima tout à coup, et s' étant dit, aussi un matin, qu' il n' y avait de bonheur que dans l' amitié véritable, il

p257

partit pour l' écosse. Il alla d' abord chez lord Nelvil, et ne le trouva pas chez lui ; mais ayant appris que c' était chez lady Edgermond qu' on pourrait le rencontrer, il remonta sur-le-champ à cheval pour l' y chercher, tant il se croyait le besoin de le revoir. Comme il passait très-vîte, il aperçut, sur le bord du chemin, une femme étendue sans mouvement, il s' arrêta, descendit de cheval, et se hâta de la secourir. Quelle fut sa surprise en reconnaissant Corinne à travers sa mortelle pâleur ! Une vive pitié le saisit ; avec l' aide de son domestique il arrangea quelques branches pour la transporter, et son dessein était de la conduire ainsi au château de lady Edgermond, lorsque Thérésine qui était restée dans la voiture de Corinne, inquiète de ne pas voir revenir sa maîtresse, arriva dans ce moment, et, croyant que lord Nelvil pouvait seul l' avoir plongée dans cet état, décida qu' il fallait aller à

p258

la ville voisine. Le comte D' Erfeuil suivit Corinne, et pendant huit jours que

l' infortunée eut la fièvre et le délire, il ne la quitta point ; ainsi c' était l' homme frivole qui la soignait, et l' homme sensible qui lui perçait le coeur.

Ce contraste frappa Corinne quand elle reprit ses sens, et elle remercia le comte D' Erfeuil avec une profonde émotion ; il répondit en cherchant vite à la consoler : il était plus capable de nobles actions que de paroles sérieuses, et Corinne devait trouver en lui plutôt des secours qu' un ami. Elle essaya de rappeler sa raison, de se retracer ce qui s' était passé : long-temps elle eut de la peine à se souvenir de ce qu' elle avait fait, et des motifs qui l' avaient décidée. Peut-être commençait-elle à trouver son sacrifice trop grand, et pensait-elle à dire au moins un dernier adieu à lord Nelvil avant de quitter l' Angleterre, lorsque le jour qui suivit celui où elle avait repris connaissance,

p259

elle vit, dans un papier public que le hasard fit tomber sous ses yeux, cet article-ci :

" lady Edgermond vient d' apprendre que sa belle-fille, qu' elle croyait morte en Italie, vit et jouit à Rome, sous le nom de Corinne, d' une très-grande réputation littéraire. Lady Edgermond se fait honneur de la reconnaître et de partager avec elle l' héritage du frère de lord Edgermond qui vient de mourir aux Indes.

" lord Nelvil doit épouser, dimanche prochain, miss Lucile Edgermond, fille cadette de lord Edgermond, et fille unique de lady Edgermond, sa veuve. Le contrat a été signé hier. "

Corinne, pour son malheur, ne perdit point l' usage de ses sens en lisant cette nouvelle : il se fit en elle une révolution subite, tous les intérêts de la vie l' abandonnèrent ; elle se sentit comme une personne condamnée à

p260

mort, mais qui ne sait pas encore quand sa sentence sera exécutée ; et depuis ce moment la résignation du désespoir fut le seul sentiment de son ame.

Le comte D' Erfeuil entra dans sa chambre ; il la trouva plus pâle encore que quand elle était évanouie, et lui demanda de ses nouvelles avec anxiété.

-je ne suis pas plus mal ; je voudrais partir après-demain qui est dimanche, dit-elle avec solennité, j' irai jusqu' à Plymouth, et je m' embarquerai pour l' Italie. -je vous accompagnerai, répondit vivement le comte D' Erfeuil, je n' ai rien qui me retienne en Angleterre. Je serai enchanté de faire ce voyage avec vous. -vous êtes bon, reprit Corinne, vraiment bon ; il ne faut pas juger sur les apparences... puis s' arrêtant, elle reprit : j' accepte, jusqu' à Plymouth, votre appui, car je ne serais pas sûre de me guider jusques-là ; mais quand une fois on est embarqué, le vaisseau vous emmène, dans quelque

p261

état que vous soyez, c' est égal. -elle fit signe au comte D' Erfeuil de la laisser seule, et pleura long-temps devant Dieu, en lui demandant la force de supporter sa douleur. Elle n' avait plus rien de l' impétueuse Corinne, les forces de sa puissante vie étaient épuisées, et cet anéantissement, dont elle ne pouvait elle-même se rendre compte, lui donnait du calme. Le malheur l' avait vaincue : ne faut-il pas tôt ou tard que les plus rebelles courbent la tête sous son joug ?

Le dimanche, Corinne partit d' écosse avec le comte D' Erfeuil. -c' est aujourd' hui, dit-elle en se levant de son lit pour aller dans sa voiture, c' est aujourd' hui ! -le comte D' Erfeuil voulut l' interroger, elle ne répondit point, et retomba dans le silence. Ils passèrent devant une église, et Corinne demanda la permission au comte D' Erfeuil d' y entrer un moment ; elle se mit à genoux devant l' autel, et s' imaginant

qu' elle y voyait Oswald et Lucile, elle pria pour eux ; mais l' émotion qu' elle ressentit fut si forte, qu' en voulant se relever elle chancela, et ne put faire un pas sans être soutenue par Thérésine et le comte D' Erfeuil qui vinrent au-devant d' elle. On se levait dans l' église pour la laisser passer, et l' on lui montrait une grande pitié. -j' ai donc l' air bien malade, dit-elle au comte D' Erfeuil ; il y a des personnes plus jeunes et plus brillante que moi qui sortent à cette heure d' un pas triomphant de l' église. -

le comte D' Erfeuil n' entendit pas la fin de ces paroles ; il était bon, mais il ne pouvait être sensible ; aussi dans la route, tout en aimant Corinne était-il ennuyé de sa tristesse, et il essayait de l' en tirer, comme si, pour oublier tous les chagrins de la vie, il ne fallait que le vouloir. Quelquefois il lui disait : *-je vous l' avois bien dit.* singulière manière de consoler, satisfaction que

la vanité se donne aux dépens de la douleur !

Corinne faisait des efforts inouis pour dissimuler ce qu' elle souffrait ; car on est honteux des affections fortes devant les âmes légères ; un sentiment de pudeur s' attache à tout ce qui n' est pas compris, à tout ce qu' il faut expliquer, à ces secrets de l' âme enfin dont on ne vous soulage qu' en les devinant. Corinne aussi se savait mauvais gré de n' être pas assez reconnaissante des marques de dévouement que lui donnait le comte D' Erfeuil ; mais il y avait dans sa voix, dans son accent, dans ses regards, tant de distraction, tant de besoin de s' amuser, qu' on était sans cesse au moment d' oublier ses actions généreuses comme il les oubliait lui-même.

Il est sans doute très-noble de
mettre peu de prix à ses bonnes actions :
mais il pourrait arriver que
l'indifférence qu' on témoignerait pour ce
qu' on aurait fait de bien, cette indifférence

p264

si belle en elle-même fût néanmoins,
dans de certains caractères, l' effet
de la frivolité.
Corinne pendant son délire avait
trahi presque tous ses secrets, et les
papiers publics avaient appris le reste au
comte D' Erfeuil ; plusieurs fois il aurait
voulu que Corinne s' entretint avec lui
de ce qu' il appelait ses *affaires* : mais il
suffisait de ce mot pour glacer la confiance
de Corinne, et elle le supplia de
ne pas exiger d' elle qu' elle prononçât
le nom de lord Nelvil. Au moment de
quitter le comte D' Erfeuil, Corinne ne
savait comment lui exprimer sa reconnaissance ;
car elle était à la fois
bien aise de se trouver seule, et fâchée
de se séparer d' un homme qui se conduisait
si bien envers elle. Elle essaya
de le remercier : mais il lui dit si
naturellement de n' en plus parler, qu' elle
se tut. Elle le chargea d' annoncer à
lady Edgermond qu' elle refusait en
entier l' héritage de son oncle, et le

p265

pria de s' acquitter de cette commission
comme s' il l' avait reçue d' Italie, sans
apprendre à sa belle-mère qu' elle était
venue en Angleterre.
-et lord Nelvil doit-il le savoir ?
Dit alors le comte D' Erfeuil. -ces mots
firent tressaillir Corinne. Elle se tut
quelque temps ; puis elle reprit :
-vous pourrez le lui dire bientôt ; oui,
bientôt. Mes amis de Rome vous manderont
quand vous le pourrez. -soignez
au moins votre santé, dit le comte
D' Erfeuil ; savez-vous que je suis inquiet
de vous ? -vraiment ? Répondit

Corinne en souriant ; mais je crois en effet que vous avez raison. -le comte D' Erfeuil lui donna le bras pour aller jusqu' à son vaisseau : au moment de s' embarquer, elle se tourna vers l' Angleterre, vers ce pays qu' elle quittait pour toujours, et qu' habitait le seul objet de sa tendresse et de sa douleur : ses yeux se remplirent de larmes, les premières qui lui fussent échappées

p266

en présence du comte D' Erfeuil. -belle Corinne, lui dit-il, oubliez un ingrat ; souvenez-vous des amis qui vous sont si tendrement attachés ; et croyez-moi, pensez avec plaisir à tous les avantages que vous possédez. -Corinne, à ces mots, retira sa main au comte D' Erfeuil, et fit quelques pas loin de lui ; puis se reprochant le mouvement auquel elle s' était livrée, elle revint et lui dit doucement adieu. Le comte D' Erfeuil ne s' aperçut point de ce qui s' était passé dans l' ame de Corinne : il entra dans la chaloupe avec elle, la recommanda vivement au capitaine, s' occupa même, avec le soin le plus aimable, de tous les détails qui pouvaient rendre sa traversée plus agréable, et revenant avec la chaloupe, il salua le vaisseau de son mouchoir, aussi long-temps qu' il le put. Corinne répondit avec reconnaissance au comte D' Erfeuil : mais, hélas ! était-ce donc là l' ami sur lequel elle devait compter ?

p267

Les sentimens légers ont souvent une longue durée, rien ne les brise parce que rien ne les resserre ; ils suivent les circonstances, disparaissent et reviennent avec elles, tandis que les affections profondes se déchirent sans retour, et ne laissent à leur place qu' une douloureuse blessure.

Chapitre ii.

Un vent favorable transporta Corinne à Livourne en moins d' un mois. Elle eut presque toujours la fièvre pendant ce temps ; et son abattement était tel, que la douleur de l' ame se mêlant à la maladie, toutes ses impressions se confondaient ensemble, et ne laissaient en elle aucune trace distincte. Elle hésita, en arrivant, si elle se rendrait d' abord à Rome ; mais bien que ses meilleurs amis l' y attendissent, une répugnance insurmontable l' empêchait d' habiter les lieux où elle avait connu Oswald. Elle se retraçait sa propre demeure, la porte qu' il ouvrait deux fois par jour en venant chez elle, et l' idée de se retrouver là sans lui la faisait frissonner. Elle résolut donc de se rendre à Florence ;

et comme elle avait le sentiment que sa vie ne résisterait pas long-temps à ce qu' elle souffrait, il lui convenait assez de se détacher par degrés de l' existence, et de commencer d' abord par vivre seule loin de ses amis, loin de la ville témoin de ses succès, loin du séjour où l' on essaierait de ranimer son esprit, où on lui demanderait de se montrer ce qu' elle était autrefois, quand un découragement invincible lui rendait tout effort odieux.

En traversant la Toscane, ce pays si fertile, en approchant de cette Florence, si parfumée de fleurs, en retrouvant enfin l' Italie, Corinne n' éprouva que de la tristesse ; toutes ces beautés de la campagne qui l' avaient enivrée dans un autre temps la remplissaient de mélancolie. *combien est terrible, dit Milton, le désespoir que cet air si doux ne calme pas !* il faut l' amour ou la religion pour goûter la nature ; et dans ce moment, la triste Corinne avait

p270

perdu le premier bien de la terre, sans avoir encore retrouvé ce calme que la dévotion seule peut donner aux âmes sensibles et malheureuses.

La Toscane est un pays très-cultivé et très-riant, mais il ne frappe point l'imagination comme les environs de Rome. Les romains ont si bien effacé les institutions primitives du peuple qui habitait jadis la Toscane, qu'il n'y reste presque plus aucune des antiques traces qui inspirent tant d'intérêt pour Rome et pour Naples. Mais on y remarque un autre genre de beautés historiques, ce sont les villes qui portent l'empreinte du génie républicain du moyen âge. à Sienne, la place publique où le peuple se rassemblait, le balcon d'où son magistrat le haranguait, frappent les voyageurs les moins capables de réflexion ; on sent qu'il a existé là un gouvernement démocratique. C'est une jouissance véritable que d'entendre les toscans, de la classe

p271

même la plus inférieure ; leurs expressions, pleines d'imagination et d'élégance, donnent l'idée du plaisir qu'on devait goûter dans la ville d'Athènes, quand le peuple parlait ce grec harmonieux qui était comme une musique continuelle. C'est une sensation très-singulière de se croire au milieu d'une nation dont tous les individus seraient également cultivés, et paraîtraient tous de la classe supérieure ; c'est du moins l'illusion que fait, pour quelques momens, la pureté du langage.

L'aspect de Florence rappelle son histoire avant l'élévation des Médicis à la souveraineté ; les palais des familles principales sont bâtis comme des espèces de forteresses d'où l'on pouvait se défendre ; on voit encore à l'extérieur les anneaux de fer auxquels les étendards de chaque parti devaient être attachés ; enfin tout y était arrangé bien plus

pour maintenir les forces individuelles
que pour les réunir toutes dans l' intérêt

p272

commun. On dirait que la ville
est bâtie pour la guerre civile. Il y a
des tours au palais de justice d' où l' on
pouvait apercevoir l' approche de l' ennemi
et s' en défendre. Les haines entre
les familles étaient telles qu' on voit des
palais bizarrement construits, parce
que leurs possesseurs n' ont pas voulu
qu' ils s' étendissent sur le sol où des
maisons ennemies avaient été rasées. Ici
les Pazzi ont conspiré contre les Médicis ;
là les guelfes ont assassiné les gibelins,
enfin les traces de la lutte et de
la rivalité sont partout ; mais à présent
tout est rentré dans le sommeil et les
pierres des édifices ont seules conservé
quelque physionomie. On ne se hait
plus parce qu' il n' y a plus rien à prétendre,
et qu' un état sans gloire comme
sans puissance n' est plus disputé par
ses habitants. La vie qu' on mène à
Florence de nos jours est singulièrement
monotone ; on va se promener
toutes les après-midi sur les bords de

p273

l' Arno, et de soir l' on se demande les
uns aux autres si l' on y a été.
Corinne s' établit dans une maison
de campagne à peu de distance de la
ville. Elle manda au prince Castel-Forte
qu' elle voulait s' y fixer ; cette lettre fut
la seule que Corinne écrivit, car elle
avait pris une telle horreur pour toutes
les actions communes de la vie, que
la moindre résolution à prendre, le
moindre ordre à donner lui causait un
redoublement de peine. Elle ne pouvait
passer les jours que dans une inactivité
complète ; elle se levait, se couchait,
se relevait, ouvrait un livre sans
pouvoir en comprendre une ligne. Souvent
elle restait des heures entières à

sa fenêtre, puis elle se promenait avec rapidité dans son jardin : une autrefois elle prenait un bouquet de fleurs, cherchant à s' étourdir par leur parfum. Enfin le sentiment de l' existence la poursuivait comme une douleur sans relâche, et elle essayait mille ressources

p274

pour calmer cette dévorante faculté de penser qui ne lui présentait plus, comme jadis, les réflexions les plus variées, mais une seule idée, mais une seule image armée de pointes cruelles qui déchiraient son coeur.

p275

Chapitre iii.

Un jour Corinne résolut d' aller voir à Florence les belles églises qui décorent cette ville ; elle se rappelait qu' à Rome quelques heures passées dans st-Pierre calmaient toujours son ame, et elle espérait le même secours des temples de Florence. Pour se rendre à la ville elle traversa le bois charmant qui est sur les bords de l' Arno : c' était une soirée ravissante du mois de juin, l' air était embaumé par une inconcevable abondance de roses, et les visages de tous ceux qui se promenaient exprimaient le bonheur. Corinne sentit un redoublement de tristesse en se voyant exclue de cette félicité générale que la providence accorde à la plupart des êtres, mais cependant elle la bénit avec douceur de

p276

faire du bien aux hommes. -je suis une exception à l' ordre universel, se disait-elle, il y a du bonheur pour tous, et cette terrible faculté de souffrir, qui me tue, c' est une manière de sentir particulière à moi seule. ô mon dieu !

Cependant, pourquoi m'avez-vous choisie pour supporter cette peine ? Ne pourrais-je pas aussi demander comme votre divin fils *que cette coupe s'éloignât de moi ?* -

l'air actif et occupé des habitants de la ville étonna Corinne. Depuis qu'elle n'avait plus aucun intérêt dans la vie, elle ne concevait pas ce qui faisait avancer, revenir, se hâter, et traînant lentement ses pas sur les larges pierres du pavé de Florence, elle perdait l'idée d'arriver, ne se souvenant plus où elle avait l'intention d'aller : enfin elle se trouva devant les fameuses portes d'airain, sculptées par Ghiberti, pour le baptistère de saint-Jean, qui est à côté de la cathédrale de Florence.

p277

Elle examina quelque temps ce travail immense, où des nations de bronze, dans des proportions très-petites, mais très-distinctes, offrent une multitude de physionomies variées, qui toutes expriment une pensée de l'artiste, une conception de son esprit. -quelle patience, s'écria Corinne, quel respect pour la postérité ! Et cependant combien peu de personnes examinent avec soin ces portes à travers lesquelles la foule passe avec distraction, ignorance ou dédain. Oh qu'il est difficile à l'homme d'échapper à l'oubli, et que la mort est puissante ! -
c'est dans cette cathédrale que Julien De Médicis a été assassiné ; non loin de là, dans l'église de saint-Laurent, on voit la chapelle en marbre, enrichie de pierreries, où sont les tombeaux des Médicis et les statues de Julien et de Laurent, par Michel-Ange. Celle de Laurent De Médicis, méditant la vengeance de l'assassinat de son frère, a

p278

mérité l'honneur d'être appelée *la pensée*

de Michel-Ange. au pied de ces statues sont l' aurore et la nuit ; le réveil de l' une, et surtout le sommeil de l' autre, ont une expression remarquable.

Un poète fit des vers sur la statue de la nuit, qui finissaient par ces mots : *bien qu' elle dorme elle vit, réveille-la si tu ne le crois pas, elle te parlera.* Michel-Ange qui cultivait les lettres, sans lesquelles l' imagination en tout genre se flétrit vite, répondit au nom de la nuit :

grato m' è il sonno e più l' esser di sasso.
Mentre che il danno e la vergogna dura,
non veder, non sentir m' è gran ventura,
pero non mi destar, deh parlar basso.
Michel-Ange est le seul sculpteur des

p279

temps modernes qui ait donné à la figure humaine un caractère qui ne ressemble ni à la beauté antique ni à l' affectation de nos jours. On croit y voir l' esprit du moyen âge, une ame énergique et sombre, une activité constante, des formes très-prononcées, des traits qui portent l' empreinte des passions, mais ne retracent point l' idéal de la beauté. Michel-Ange est le génie de sa propre école, car il n' a rien imité, pas même les anciens.

Son tombeau est dans l' église de *santa croce*. il a voulu qu' il fût placé en face d' une fenêtre, d' où l' on pouvait voir le dôme bâti par Filippo Brunelleschi, comme si ses cendres devaient tressaillir encore sous le marbre, à l' aspect de cette coupole, modèle de celle de saint-Pierre. Cette église de *santa Croce* contient la plus brillante assemblée de morts qui soit peut-être en Europe. Corinne se sentit profondément émue en marchant entre ces deux

p280

rangées de tombeaux. Ici, c' est Galilée qui fut persécuté par les hommes, pour

avoir découvert les secrets du ciel ; plus loin, Machiavel, qui révéla l' art du crime, plutôt en observateur qu' en criminel, mais dont les leçons profitent davantage aux oppresseurs qu' aux opprimés ; l' Aretin, cet homme qui a consacré ses jours à la plaisanterie, et n' a rien éprouvé, sur la terre, de sérieux que la mort ; Bocace, dont l' imagination riante a résisté aux fléaux réunis de la guerre civile et de la peste ; un tableau en honneur du Dante, comme si les florentins, qui l' ont laissé périr dans le supplice de l' exil, pouvaient encore se vanter de sa gloire ; enfin, plusieurs autres noms honorables se font aussi remarquer dans ce lieu ; des noms célèbres pendant leur vie, mais qui retentissent plus faiblement de générations en générations, jusques à ce que leur bruit s' éteigne entièrement.

p281

La vue de cette église, décorée par de si nobles souvenirs, réveilla l' enthousiasme de Corinne : l' aspect des vivans l' avait découragée, la présence silencieuse des morts ranima, pour un moment du moins, cette émulation de gloire dont elle était jadis saisie ; elle marcha d' un pas plus ferme dans l' église, et quelques pensées d' autrefois traversèrent encore son ame ; elle vit venir sous les voûtes des jeunes prêtres qui chantaient à voix basse et se promenaient lentement autour du choeur ; elle demanda à l' un d' eux ce qui signifiait cette cérémonie : *nous prions pour nos morts*, lui répondit-il. -oui, vous avez raison, pensa Corinne, de les appeler *vos morts* ; c' est la seule propriété glorieuse qui vous reste. Oh ! Pourquoi donc Oswald a-t-il étouffé ces dons que j' avais reçus du ciel et que je devais faire servir à exciter l' enthousiasme dans les ames qui s' accordent avec la mienne ? ô mon

p282

Dieu ! S' écria-t-elle, en se mettant à genou, ce n' est point par un vain orgueil que je vous conjure de me rendre les talents que vous m' aviez accordés. Sans doute, ils sont les meilleurs de tous, ces saints obscurs qui ont su vivre et mourir pour vous ; mais il est différentes carrières pour les mortels ; et le génie qui célébrerait les vertus généreuses, le génie qui se consacrerait à tout ce qui est noble, humain et vrai, pourrait être reçu du moins dans les parvis extérieurs du ciel. -les yeux de Corinne étaient baissés en achevant cette prière, et ses regards furent frappés par cette inscription d' un tombeau sur lequel elle s' était mise à genoux : *-seule à mon aurore, seule à mon couchant, je suis seule encore ici.*
-ah ! S' écria Corinne, c' est la réponse à ma prière. Quelle émulation peut-on éprouver, quand on est seule sur la terre ? Qui partagerait mes succès, si j' en pouvais obtenir ? Qui s' intéresse

p283

à mon sort ? Quel sentiment pourrait encourager mon esprit au travail ? Il me fallait son regard pour récompense. -
une autre épitaphe aussi fixa son attention : *ne me plaignez pas*, disait un homme mort dans sa jeunesse, *si vous saviez combien de peines ce tombeau m' a épargnées !* -quel détachement de la vie ces paroles inspirent, dit Corinne, en versant des pleurs ! Tout à côté du tumulte de la ville, il y a cette église qui apprendrait aux hommes le secret de tout, s' ils le voulaient ; mais on passe sans y entrer, et la merveilleuse illusion de l' oubli fait aller le monde. -

p284

chapitre iv.

Le mouvement d'émulation qui avait soulagé Corinne, pendant quelques instans, la conduisit encore le lendemain à la galerie de Florence ; elle se flatta de retrouver son ancien goût pour les arts, et d'y puiser quelque intérêt pour ses occupations d'autrefois. Les beaux-arts sont encore très-républicains à Florence : les statues et les tableaux sont montrés à toutes les heures avec la plus grande facilité. Des hommes instruits, payés par le gouvernement, sont préposés, comme des fonctionnaires publics, à l'explication de tous ces chefs-d'oeuvre. C'est un reste du respect pour les talens en tous genres, qui a toujours existé en Italie, mais plus particulièrement à Florence,

p285

lorsque les Médicis voulaient se faire pardonner leur pouvoir par leur esprit, et leur ascendant sur les actions, par le libre essor qu'ils laissaient du moins à la pensée. Les gens du peuple aiment beaucoup les arts à Florence, et mêlent ce goût à la dévotion, qui est plus régulière en Toscane qu'en tout autre lieu de l'Italie ; il n'est pas rare de les voir confondre les figures mythologiques avec l'histoire chrétienne. Un florentin, homme du peuple, montrait aux étrangers une Minerve qu'il appelait Judith, un Apollon qu'il nommait David, et certifiait, en expliquant un bas-relief qui représentait la prise de Troie, que *Cassandre était une bonne chrétienne.*

C'est une immense collection que la galerie de Florence, et l'on pourrait y passer bien des jours, sans parvenir encore à la connaître. Corinne parcourait tous ces objets, et se sentait avec douleur distraite et indifférente. La

p286

statue de Niobé réveilla son intérêt :

elle fut frappée de ce calme, de cette dignité, à travers la plus profonde douleur. Sans doute dans une semblable situation la figure d' une véritable mère serait entièrement bouleversée ; mais l' idéal des arts conserve la beauté dans le désespoir ; et ce qui touche profondément dans les ouvrages du génie, ce n' est pas le malheur même, c' est la puissance que l' ame conserve sur ce malheur. Non loin de la statue de Niobé est la tête d' Alexandre mourant : ces deux genres de physionomie donnent beaucoup à penser. Il y a dans Alexandre l' étonnement et l' indignation de n' avoir pu vaincre la nature. Les angoisses de l' amour maternel se peignent dans tous les traits de Niobé : elle serre sa fille contre son sein avec une anxiété déchirante ; la douleur exprimée par cette admirable figure porte le caractère de cette fatalité qui ne laissait, chez les anciens, aucun recours à l' ame

p287

religieuse. Niobé lève les yeux au ciel, mais sans espoir : car les dieux mêmes y sont ses ennemis. Corinne, en retournant chez elle, essaya de réfléchir sur ce qu' elle venait de voir, et voulut composer comme elle le faisait jadis ; mais une distraction invincible l' arrêtait à chaque page. Combien elle était loin alors du talent d' improviser ! Chaque mot lui coûtait à trouver, et souvent elle traçait des paroles sans aucun sens, des paroles qui l' effrayaient elle-même, quand elle se mettait à les relire, comme si l' on voyait écrit le délire de la fièvre. Se sentant alors incapable de détourner sa pensée de sa propre situation, elle peignait ce qu' elle souffrait ; mais ce n' étaient plus ces idées générales, ces sentiments universels qui répondent au coeur de tous les hommes ; c' était le cri de la douleur, cri monotone à la longue, comme celui des oiseaux de la nuit ; il y avait trop d' ardeur dans les expressions,

trop d' impétuosité, trop peu de nuances : c' était le malheur, mais ce n' était plus le talent. Sans doute il faut, pour bien écrire, une émotion vraie, mais il ne faut pas qu' elle soit déchirante. Le bonheur est nécessaire à tout, et la poésie la plus mélancolique doit être inspirée par une sorte de verve qui suppose et de la force et des jouissances intellectuelles. La véritable douleur n' a point de fécondité naturelle : ce qu' elle produit n' est qu' une agitation sombre qui ramène sans cesse aux mêmes pensées. Ainsi ce chevalier poursuivi par un sort funeste, parcourait en vain mille détours et se retrouvait toujours à la même place.

Le mauvais état de la santé de Corinne achevait aussi de troubler son talent. L' on a trouvé dans ses papiers quelques-unes des réflexions qu' on va lire, et qu' elle écrivit dans ce temps où elle faisait d' inutiles efforts pour redevenir capable d' un travail suivi.

Chapitre v.

fragmens des pensées de Corinne.

" mon talent n' existe plus ; je le regrette. J' aurais aimé que mon nom lui parvînt avec quelque gloire ; j' aurais voulu qu' en lisant un écrit de moi il y sentît quelque sympathie avec lui.

" j' avais tort d' espérer qu' en rentrant dans son pays, au milieu de ses habitudes, il conserverait les idées et les sentimens qui pouvaient seuls nous réunir. Il y a tant à dire contre une personne telle que moi, et il n' y a qu' une réponse à tout cela, c' est l' esprit et l' ame que j' ai ; mais quelle réponse pour la plupart des hommes !

" on a tort cependant de craindre
la supériorité de l' esprit et de l' ame :
elle est très-morale cette supériorité ;
car tout comprendre rend très-indulgent,
et sentir profondément inspire une grande
bonté.

" comment se fait-il que deux êtres
qui se sont confiés leurs pensées les
plus intimes, qui se sont parlé de
Dieu, de l' immortalité de l' ame, de
la douleur, redeviennent tout à coup
étrangers l' un à l' autre ? étonnant
mystère que l' amour ! Sentiment admirable
ou nul ! Religieux comme
l' étaient les martyrs, ou plus froid
que l' amitié la plus simple. Ce qu' il
y a de plus involontaire au monde
vient-il du ciel ou des passions
terrestres ? Faut-il s' y soumettre ou le
combattre ? Ah ! Qu' il se passe d' orages
au fond du coeur !

" le talent devrait être une ressource ;
quand Le Dominiquin fut
enfermé dans un couvent, il peignit

p291

des tableaux superbes sur les murs
de sa prison, et laissa des chefs-d' oeuvre
pour trace de son séjour ;
mais il souffrait par les circonstances
extérieures ; le mal n' était pas dans
l' ame ; quand il est là rien n' est possible,
la source de tout est tarie.

" je m' examine quelquefois comme
un étranger pourrait le faire, et j' ai
pitié de moi. J' étais spirituelle, vraie,
bonne, généreuse, sensible, pourquoi
tout cela tourne-t-il si fort à mal ?
Le monde est-il vraiment méchant ?
Et de certaines qualités nous ôtent-elles
nos armes au lieu de nous
donner de la force ?

" c' est dommage : j' étais née pour
être une personne distinguée ; je
mourrai sans que l' on ait aucune
idée de moi, bien que je sois célèbre.
Si j' avais été heureuse, si la
fièvre du coeur ne m' avait pas dévorée,
j' aurais contemplé de très-haut
la destinée humaine, j' y aurais

p292

découvert des rapports inconnus
avec la nature et le ciel ; mais la
serre du malheur me tient ; comment
penser librement, quand elle
se fait sentir chaque fois qu' on essaie
de respirer ?

" pourquoi n' a-t-il pas été tenté de
rendre heureuse une personne dont
il avait seul le secret, une personne
qui ne parlait qu' à lui du fond du
coeur ? Ah ! L' on peut se séparer de
ces femmes communes qui aiment
au hasard ; mais celle qui a besoin
d' admirer ce qu' elle aime, celle dont
le jugement est pénétrant, bien que
son imagination soit exaltée, il n' y
a pour elle qu' un objet dans l' univers.
" j' avais appris la vie dans les
poètes ; elle n' est pas ainsi ; il y a
quelque chose d' aride dans la réalité,
que l' on s' efforce en vain de changer.
" quand je me rappelle mes succès,
j' éprouve un sentiment d' irritation.

p293

Pourquoi me dire que j' étais charmante,
si je ne devais pas être aimée ?
Pourquoi m' inspirer de la confiance
pour qu' il me fût plus affreux d' être
détrompée ? Trouvera-t-il dans une
autre plus d' esprit, plus d' ame, plus
de tendresse qu' en moi ? Non, il
trouvera moins et sera satisfait ; il se
sentira d' accord avec la société.
Quelles jouissances, quelles peines
factices elle donne !
" en présence du soleil et des
sphères étoilées, on n' a besoin que de
s' aimer et de se sentir digne l' un de
l' autre. Mais la société, la société !
Comme elle rend le coeur dur et
l' esprit frivole ! Comme elle fait vivre
pour ce que l' on dira de vous ! Si les
hommes se rencontraient un jour,
dégagés chacun de l' influence de

tous, quel air pur entrerait dans
l' ame ! Que d' idées nouvelles, que de
sentiments vrais la rafraîchiraient !
" la nature aussi est cruelle. Cette

p294

figure que j' avais, elle va se flétrir ;
et c' est en vain alors que j' éprouverais
les affections les plus tendres ;
des yeux éteints ne peindraient plus
mon ame, n' attendriraient plus pour
ma prière.
" il y a des peines en moi que je
n' exprimerai jamais, pas même en écrivant ;
je n' en ai pas la force : l' amour
seul pourrait sonder ces abîmes.
" que les hommes sont heureux
d' aller à la guerre, d' exposer leur
vie, de se livrer à l' enthousiasme de
l' honneur et du danger ! Mais il n' y
a rien au dehors qui soulage les femmes ;
leur existence, immobile en
présence du malheur, est un bien
long supplice !
" quelquefois, quand j' entends la
musique, elle me retrace les talents
que j' avais, le chant, la danse et la
poésie ; il me prend alors envie de
me dégager du malheur, de reprendre
à la joie : mais tout à coup un

p295

sentiment intérieur me fait frissonner ;
on dirait que je suis une ombre
qui veut encore rester sur la terre,
quand les rayons du jour, quand
l' approche des vivans, la forcent à
disparaître.
" je voudrais être susceptible des
distractions que donne le monde ;
autrefois je les aimais, elles me faisaient
du bien : les réflexions de la
solitude me menaient trop loin et
trop avant ; mon talent gagnait à la
mobilité de mes impressions. Maintenant
j' ai quelque chose de fixe dans
le regard, comme dans la pensée :

gaieté, grace, imagination, qu' êtes-vous devenus ? Ah ! Je voudrais, ne fût-ce que pour un moment, goûter encore de l' espérance ! Mais c' en est fait, le désert est inexorable, la goutte d' eau comme la rivière sont tarées, et le bonheur d' un jour est aussi difficile que la destinée de la vie entière.

p296

" je le trouve coupable envers moi ; mais quand je le compare aux autres hommes, combien ils me paraissent affectés, bornés, misérables ! Et lui, c' est un ange, mais un ange armé de l' épée flamboyante qui a consumé mon sort. Celui qu' on aime est le vengeur des fautes qu' on a commises sur cette terre, la divinité lui prête son pouvoir.

" ce n' est pas le premier amour qui est ineffaçable, il vient du besoin d' aimer ; mais lorsqu' après avoir connu la vie, et dans toute la force de son jugement, on rencontre l' esprit et l' ame que l' on avait jusqu' alors vainement cherchés, l' imagination est subjuguée par la vérité, et l' on a raison d' être malheureuse.

" que cela est insensé, diront au contraire la plupart des hommes, de mourir pour l' amour, comme s' il n' y avait pas mille autres manières

p297

d' exister ! L' enthousiasme en tout genre est ridicule pour qui ne l' éprouve pas. La poésie, le dévouement, l' amour, la religion, ont la même origine ; et il y a des hommes aux yeux desquels ces sentimens sont de la folie. Tout est folie, si l' on veut, hors le soin que l' on prend de son existence ; il peut y avoir erreur et illusion partout ailleurs.

" ce qui fait mon malheur surtout,

c' est que lui seul me comprenait, et peut-être trouvera-t-il une fois aussi que moi seule je savais l' entendre. Je suis la plus facile et la plus difficile personne du monde ; tous les êtres bienveillans me conviennent comme société de quelques instans ; mais pour l' intimité, pour une affection véritable, il n' y avait au monde qu' Oswald que je pusse aimer. Imagination, esprit, sensibilité, quelle réunion ! Où se trouve-t-elle dans l' univers ? Et le cruel possédait toutes

p298

ces qualités, ou du moins tout leur charme !

" qu' aurais-je à dire aux autres ? à qui pourrais-je parler ? Quel but, quel intérêt me reste-t-il ? Les plus amères douleurs, les plus délicieux sentimens me sont connus, et le pâle avenir n' est plus pour moi que le spectre du passé.

" pourquoi les situations heureuses sont-elles si passagères ? Qu' ont-elles de plus fragile que les autres ? L' ordre naturel est-il la douleur ? C' est une convulsion que la souffrance pour le corps, mais c' est un état habituel pour l' ame.

" ahi ! Null' altro che pianto al mondo dura. Pétrarque.

" ah ! Dans le monde, rien ne dure que les larmes ! "

" une autre vie ! Une autre vie ! Voilà mon espoir ; mais telle est la force de celle-ci qu' on cherche dans le ciel

p299

les mêmes sentimens qui ont occupé sur la terre. On peint dans les mythologies du nord les ombres des chasseurs poursuivant les ombres des cerfs dans les nuages ; mais de quel droit disons-nous que ce sont des ombres ? Où est-elle la réalité ? Il n' y a

de sûr que la peine ; il n' y a qu' elle
qui tienne impitoyablement ce qu' elle
promet.

" je rêve sans cesse à l' immortalité,
non plus à celle que donnent les
hommes ; ceux qui, selon l' expression
du Dante, *appelleront antique*
le temps actuel, ne m' intéressent
plus ; mais je ne crois pas à l' anéantissement
de mon coeur. Non, mon
Dieu, je n' y crois pas. Il est pour
vous ce coeur dont il n' a pas voulu,
et que vous daignerez recevoir après
les dédains d' un mortel.

" je sens que je ne vivrai pas longtemps,
et cette pensée met du calme
dans mon ame. Il est doux de s' affaiblir

p300

dans l' état où je suis, c' est le
sentiment de la peine qui s' émousse.

" je ne sais pourquoi dans le trouble
de la douleur on est plus capable
de superstition que de piété ; je fais
des présages de tout, et je ne sais
point encore placer ma confiance en
rien. Ah ! Que la dévotion est douce
dans le bonheur ! Quelle reconnaissance
envers l' être suprême doit
éprouver la femme d' Oswald !

" sans doute la douleur perfectionne
beaucoup le caractère ; on rattache
dans sa pensée ses fautes à ses malheurs,
et toujours un lien visible, au
moins à nos yeux, semble les réunir ;
mais il est un terme à ce salutaire
effet.

" un profond recueillement m' est
nécessaire avant d' obtenir,

" ... *tranquillo varco*
a più tranquilla vita.

" *un tranquille passage vers une*
vie plus tranquille.

p301

" quand je serai tout-à-fait malade,
le calme doit renaître en mon coeur ;

il y a beaucoup d'innocence dans les pensées de l'être qui va mourir, et j'aime les sentimens qu'inspire cette situation.

"inconcevable énigme de la vie, que la passion, ni la douleur, ni le génie, ne peuvent découvrir, vous révélez-vous à la prière ? Peut-être l'idée la plus simple de toutes explique-t-elle ces mystères ! Peut-être en avons-nous approché mille fois dans nos rêveries ? Mais ce dernier pas est impossible, et nos vains efforts en tout genre donnent une grande fatigue à l'ame. Il est bien temps que la mienne se repose.

"fermossi al fin il cor che balzo tanto.
Hippolito Pindemonte.

p302

Chapitre vi.

Le prince Castel-Forte quitta Rome pour venir s'établir à Florence près de Corinne : elle fut très-reconnaissante de cette preuve d'amitié ; mais elle était un peu honteuse de ne pouvoir plus répandre dans la conversation le charme qu'elle y mettait autrefois. Elle était distraite et silencieuse ; le dépérissement de sa santé lui ôtait la force nécessaire pour triompher, même pour un moment, des sentimens qui l'occupaient. Elle avait encore en parlant l'intérêt qu'inspire la bienveillance ; mais le désir de plaire ne l'animait plus. Quand l'amour est malheureux, il refroidit toutes les autres affections, on ne peut s'expliquer à soi-même ce qui se passe dans l'ame ; mais autant

p303

l'on avait gagné par le bonheur, autant l'on perd par la peine. Le surcroît de vie que donne un sentiment qui fait jouir de la nature entière se reporte sur tous les rapports de la vie et de la société ; mais l'existence est si appauvrie

quand cet immense espoir est détruit,
qu' on devient incapable d' aucun mouvement
spontané. C' est pour cela même
que tant de devoirs commandent aux
femmes, et surtout aux hommes, de
respecter et de craindre l' amour qu' ils
inspirent, car cette passion peut dévaster
à jamais l' esprit comme le coeur.
Le prince Castel-Forte essayait de
parler à Corinne des objets qui l' intéressaient
autrefois ; elle était quelquefois
plusieurs minutes sans lui répondre,
parce qu' elle ne l' entendait pas dans le
premier moment, puis le son et l' idée
lui parvenaient, et elle disait quelque
chose qui n' avait ni la couleur ni le
mouvement que l' on admirait jadis
dans sa manière de parler, mais qui

p304

faisait aller la conversation quelques
instans, et lui permettait de retomber
dans ses rêveries. Enfin, elle faisait
encore un nouvel effort pour ne pas décourager
la bonté du prince Castel-Forte,
et souvent elle prenait un mot
pour l' autre, ou disait le contraire de
ce qu' elle venait de dire ; alors elle
souriait de pitié sur elle-même, et demandait
pardon à son ami de cette sorte de
folie dont elle avait la conscience.
Le prince Castel-Forte voulut se
hasarder à lui parler d' Oswald, et il
semblait même que Corinne prît à cette
conversation un âpre plaisir ; mais elle
était dans un tel état de souffrance en
sortant de cet entretien, que son ami
se crut absolument obligé de se l' interdire.
Le prince Castel-Forte avait une
ame sensible ; mais un homme, et surtout
un homme qui a été vivement occupé
d' une femme, ne sait, quelque généreux
qu' il soit, comment la consoler
du sentiment qu' elle éprouve pour un

p305

autre. Un peu d' amour-propre en lui,

et de timidité dans elle, empêchent que l'intimité de la confiance ne soit parfaite : d'ailleurs à quoi servirait-elle ? Il n'y a de remède qu'aux chagrins qui se guériraient d'eux-mêmes.

Corinne et le prince Castel-Forte se promenaient ensemble chaque jour sur les bords de l'Arno. Il parcourait tous les sujets d'entretien avec un aimable mélange d'intérêt et de ménagement : elle le remerciant et lui serrant la main ; quelquefois elle essayait de parler sur les objets qui tiennent à l'âme : ses yeux se remplissaient de larmes, et son émotion lui faisait mal ; sa pâleur et son tremblement étaient pénibles à voir, et son ami cherchait bien vite à la détourner de ces idées. Une fois elle se mit tout à coup à plaisanter avec sa grâce accoutumée ; le prince Castel-Forte la regarda avec surprise et joie, mais elle s'enfuit aussitôt en fondant en larmes. Elle revint à dîner, tendit la main à

p306

son ami en lui disant : -pardon, je voudrais être aimable, pour vous récompenser de votre bonté, mais cela m'est impossible, soyez assez généreux pour me supporter telle que je suis. - ce qui inquiétait vivement le prince Castel-Forte, c'était l'état de la santé de Corinne. Un danger prochain ne la menaçait pas encore, mais il était impossible qu'elle vécût long-temps, si quelques circonstances heureuses ne ranimaient pas ses forces. Dans ce temps le prince Castel-Forte reçut une lettre de lord Nelvil, et bien qu'elle ne changeât rien à la situation, puisqu'il lui confirmait qu'il était marié, il y avait dans cette lettre des paroles qui auraient ému profondément Corinne. Le prince Castel-Forte réfléchissait des heures entières, pour concerter avec lui-même s'il devait ou non causer à son amie, en lui montrant cette lettre, l'impression la plus vive, et il la voyait si faible qu'il ne l'osait pas. Pendant qu'il délibérait

p307

encore, il reçut une seconde lettre de lord Nelvil, également remplie de sentimens qui auraient attendri Corinne, mais contenant la nouvelle de son départ pour l' Amérique. Alors le prince Castel-Forte se décida tout-à-fait à ne rien dire. Il eut peut-être tort, car une des plus amères douleurs de Corinne, c' était que lord Nelvil ne lui écrivît point ; elle n' osait l' avouer à personne ; mais bien qu' Oswald fût pour jamais séparé d' elle, un souvenir, un regret de sa part lui auraient été bien chers ; et ce qui lui paraissait le plus affreux, c' était ce silence absolu qui ne lui donnait pas même l' occasion de prononcer ou d' entendre prononcer son nom. Une peine dont personne ne vous parle, une peine qui n' éprouve pas le moindre changement ni par les jours, ni par les années, et n' est susceptible d' aucun événement, d' aucune vicissitude, fait encore plus de mal que la diversité des impressions douloureuses.

p308

Le prince Castel-Forte suivit la maxime commune qui conseille de tout faire pour amener l' oubli ; mais il n' y a point d' oubli pour les personnes d' une imagination forte, et il vaut mieux avec elles renouveler sans cesse le même souvenir, fatiguer l' ame de pleurs enfin, que l' obliger à se concentrer en elle-même.

LIVRE XIX

p309

Chapitre premier.
Rappelons maintenant les événemens qui se passèrent en écosse après

le jour de cette triste fête où Corinne fit un si douloureux sacrifice. Le domestique de lord Nelvil lui remit ses lettres au bal : il sortit pour les lire ; il en ouvrit plusieurs que son banquier de Londres lui envoyait, avant de devenir celle qui devait décider de son sort : mais quand il aperçut l'écriture de Corinne, mais quand il vit ces mots : *vous êtes libre*, et qu'il reconnut l'anneau, il sentit tout à la fois une amère douleur, et l'irritation la plus vive. Il y avait deux mois qu'il n'avait reçu de

p310

lettres de Corinne, et ce silence était rompu par des paroles si laconiques, par une action si décisive ! Il ne douta pas de son inconstance ; il se rappela tout ce que lady Edgermond avait pu dire de la légèreté, de la mobilité de Corinne ; il entra dans le sens de l'inimitié contre elle, car il l'aimait assez encore pour être injuste. Il oublia qu'il avait tout-à-fait renoncé depuis plusieurs mois à l'idée d'épouser Corinne ; et que Lucile lui avait inspiré un goût assez vif. Il se crut un homme sensible trahi par une femme infidèle ; il éprouva du trouble, de la colère, du malheur, mais surtout un mouvement de fierté qui dominait toutes les autres impressions, et lui inspirait le désir de se montrer supérieur à celle qui l'abandonnait. Il ne faut pas beaucoup se vanter de la fierté dans les attachemens du coeur ; elle n'existe presque jamais que quand l'amour-propre l'emporte sur l'affection ; et si lord Nelvil eût

p311

aimé Corinne comme dans les jours de Rome et de Naples, le ressentiment contre les torts qu'il lui croyait ne l'eût point encore détaché d'elle. Lady Edgermond s'aperçut du trouble de lord Nelvil : c'était une personne

passionnée sous de froids dehors ;
et la maladie mortelle dont elle
se sentait menacée ajoutait à l' ardeur
de son intérêt pour sa fille. Elle savait
que la pauvre enfant aimait lord Nelvil,
et tremblait d' avoir compromis son
bonheur en le lui faisant connaître. Elle
ne perdait donc pas Oswald un instant
de vue, et pénétrait dans les secrets
de son ame avec une sagacité que l' on
attribue à l' esprit des femmes, mais
qui tient uniquement à l' attention continuelle
qu' inspire un vrai sentiment.
Elle prit le prétexte des affaires de
Corinne, c' est-à-dire de l' héritage de
son oncle qu' elle voulait lui faire passer,
pour avoir le lendemain matin
un entretien avec lord Nelvil ; dans cet

p312

entretien, elle devina bien vite qu' il
était mécontent de Corinne, et flattant
son ressentiment par l' idée d' une noble
vengeance, elle lui proposa de la reconnaître
pour sa belle-fille. Lord Nelvil
fut étonné de ce changement subit
dans les intentions de lady Edgermond ;
mais il comprit cependant, quoique
cette pensée ne fût en aucune manière
exprimée, que cette offre n' aurait son
effet que s' il épousait Lucile ; et dans
l' un de ces momens où l' on agit plus
vite que l' on ne pense, il la demanda
en mariage à sa mère. Lady Edgermond
ravie put à peine se contenir assez pour
ne pas dire oui avec trop de rapidité ; le
consentement fut donné, et lord Nelvil
sortit de cette chambre lié par un
engagement qu' il n' avait pas eu l' idée de
contracter en y entrant.
Pendant que lady Edgermond préparait
Lucile à le recevoir, il se promenait
dans le jardin avec une grande
agitation. Il se disait que Lucile lui

p313

avait plu, précisément parce qu' il la

connaissait peu, et qu' il était bizarre
de fonder tout le bonheur de sa vie sur
le charme d' un mystère qui doit nécessairement
être découvert. Il lui revint
un mouvement d' attendrissement pour
Corinne, et il se rappela les lettres qu' il
lui avait écrites, et qui exprimaient
trop bien les combats de son ame.
-elle a eu raison, s' écria-t-il, de renoncer
à moi, je n' ai pas eu le courage de
la rendre heureuse ; mais il devait lui
en coûter davantage, et cette ligne si
froide... mais qui sait si ses larmes
ne l' ont pas arrosée ; -et en prononçant
ces mots les siennes coulaient malgré
lui. Ces rêveries l' entraînent tellement,
qu' il s' éloigna du château,
et fut long-temps cherché par les domestiques
de lady Edgermond, qu' elle
avait envoyés pour lui faire dire qu' il
était attendu : il s' étonna lui-même de
son peu d' empressement, et se hâta
de revenir.

p314

En entrant dans la chambre il vit
Lucile à genoux, et la tête cachée dans
le sein de sa mère ; elle avait ainsi la
grâce la plus touchante : lorsqu' elle entendit
lord Nelvil, elle releva son visage
baigné de pleurs, et lui dit en lui
tendant la main : -n' est-il pas vrai, mylord,
que vous ne me séparerez pas de
ma mère ? -cette aimable manière
d' annoncer son consentement intéressa
beaucoup Oswald. Il se mit à
genoux à son tour, et pria lady Edgermond
de permettre que le visage
de Lucile se penchât vers le sien ; et
c' est ainsi que cette innocente personne
reçut la première impression qui la faisait
sortir de l' enfance. Une vive rougeur
couvrit son front ; Oswald sentit
en la regardant quel lien pur et sacré
il venait de former, et la beauté de
Lucile, quelque ravissante qu' elle fût
en ce moment, lui fit moins d' impression
encore que sa céleste modestie.
Les jours qui précédèrent le dimanche

qui avait été fixé pour la cérémonie se passèrent en arrangemens nécessaires pour le mariage. Lucile, pendant ce temps, ne parla pas beaucoup plus qu' à l' ordinaire ; mais ce qu' elle disait était noble et simple ; et lord Nelvil aimait et approuvait chacune de ses paroles. Il sentait bien cependant quelque vide auprès d' elle : la conversation consistait toujours dans une question et une réponse ; elle ne s' engageait pas, elle ne se prolongeait pas ; tout était bien, mais il n' y avait pas ce mouvement, cette vie inépuisable, dont il est difficile de se passer quand une fois on en a joui. Lord Nelvil se rappelait alors Corinne ; mais comme il n' entendait plus parler d' elle, il espérait que ce souvenir deviendrait à la fin une chimère, objet seulement de ses vagues regrets. Lucile, en apprenant par sa mère que sa soeur vivait encore, et qu' elle était en Italie, avait eu le plus grand désir d' interroger lord Nelvil à son sujet ;

mais lady Edgermond le lui avait interdit, et Lucile s' était soumise, selon sa coutume, sans demander le motif de cet ordre. Le matin du jour du mariage, l' image de Corinne se retraça dans le coeur d' Oswald plus vivement que jamais, et il fut effrayé lui-même de l' impression qu' il en recevait. Mais il adressa ses prières à son père ; il lui dit au fond de son coeur que c' était pour lui, que c' était pour obtenir sa bénédiction dans le ciel, qu' il accomplissait sa volonté sur la terre. Rafferme par ces sentimens, il arriva chez lady Edgermond, et se reprocha les torts qu' il avait eus dans sa pensée envers Lucile. Quand il l' a vit, elle était si charmante, qu' un ange qui serait descendu sur la terre n' aurait pu choisir une autre figure pour donner aux mortels l' idée des vertus célestes. Ils marchèrent à l' autel. La mère avait une émotion plus profonde

encore que la fille ; car il s' y mêlait
cette crainte que fait éprouver toujours

p317

une grande résolution, quelle
qu' elle soit, à qui connaît la vie. Lucile
n' avait que de l' espoir ; l' enfance se
mêlait en elle à la jeunesse, et la joie
à l' amour. En revenant de l' autel, elle
s' appuyait timidement sur le bras d' Oswald ;
elle s' assurait ainsi de son protecteur.
Oswald la regardait avec attendrissement ;
on eût dit qu' il sentait au
fond de son coeur un ennemi qui menaçait
le bonheur de Lucile, et qu' il se
promettait de l' en défendre.
Lady Edgermond, revenue au château,
dit à son gendre : -je suis tranquille
à présent ; je vous ai confié le
bonheur de Lucile : il me reste si peu
de temps encore à vivre, qu' il m' est
doux de me sentir si bien remplacée.
-lord Nelvil fut très-attendri par ces
paroles, et réfléchit, avec autant d' émotion
que d' inquiétude, aux devoirs
qu' elles lui imposaient. Peu de jours
s' étaient écoulés, et Lucile commençait
à peine à lever ses timides regards sur

p318

son époux, et à prendre la confiance
qui aurait pu lui permettre de se faire
connaître à lui, lorsque des incidens
malheureux vinrent troubler cette
union ; elle s' était annoncée d' abord
sous des auspices plus favorables.

p319

Chapitre ii.
M Dickson arriva pour voir les nouveaux
mariés, et s' excusa de n' avoir
point assisté à la noce, en racontant
qu' il était resté long-temps malade de
l' ébranlement causé par une chute violente.

Comme on lui parlait de cette chute, il dit qu' il avait été secouru par une femme la plus séduisante du monde. Oswald, dans cet instant, jouait au volant avec Lucile. Elle avait beaucoup de grâce à cet exercice ; Oswald la regardait et n' écoutait pas M Dickson, lorsque celui-ci lui cria, d' un bout de la chambre à l' autre : -mylord, elle a sûrement beaucoup entendu parler de vous, la belle inconnue qui m' a secouru, car elle m' a fait bien des questions sur votre sort. -de qui parlez-vous ?

p320

Répondit lord Nelvil en continuant à jouer. -d' une femme charmante, reprit M Dickson, bien qu' elle eût l' air déjà changée par la souffrance, et qui ne pouvait parler de vous sans émotion. -ces mots attirèrent cette fois l' attention de lord Nelvil ; et il se rapprocha de M Dickson, en le priant de les répéter. Lucile, qui ne s' était point occupée de ce qu' on avait dit, alla rejoindre sa mère qui l' avait fait appeler. Oswald se trouva seul avec M Dickson, et lui demanda quelle était cette femme dont il venait de lui parler. -je n' en sais rien, répondit-il ; sa prononciation m' a prouvé qu' elle était anglaise. Mais j' ai rarement vu, parmi nos femmes, une personne si obligeante et d' une conversation si facile ; elle s' est occupée de moi, pauvre vieillard, comme si elle eût été ma fille ; et pendant tout le temps que j' ai passé avec elle, je ne me suis pas aperçu de toutes les contusions que j' avais

p321

reçues. Mais, mon cher Oswald, seriez-vous donc aussi un infidèle en Angleterre, comme vous l' avez été en Italie ? Car ma charmante bienfaitrice pâlisait et tremblait en prononçant votre nom. -juste ciel ! De qui parlez-vous ? Une

anglaise, dites-vous ? -oui, sans doute, répondit M Dickson, vous savez bien que les étrangers ne prononcent jamais notre langue sans accent. -et sa figure ? -oh ! La plus expressive que j' aie vue, quoiqu' elle fût pâle et maigre à faire de la peine. -la brillante Corinne ne ressemblait point à cette description ; mais ne pouvait-elle pas être malade ? Ne devait-elle pas avoir beaucoup souffert, si elle était venue en Angleterre, et si elle n' y avait pas vu celui qu' elle venait chercher ? Ces craintes frappèrent tout à coup Oswald ; et il continua ses questions avec une inquiétude extrême. - M Dickson lui disait toujours que l' inconnue parlait avec une grâce et une

p322

élégance qu' il n' avait rencontrées dans aucune autre femme ; qu' une expression de bonté céleste se peignait dans ses regards, mais qu' elle semblait languissante et triste. Ce n' était pas la manière accoutumée de Corinne ; mais encore une fois, ne pouvait-elle pas être changée par la peine ? -de quelle couleur sont ses yeux et ses cheveux, dit lord Nelvil ? -du plus beau noir du monde. -lord Nelvil pâlit. -est-elle animée en parlant ? -non continua M Dickson ; elle disait quelques paroles de temps en temps pour m' interroger et me répondre ; mais le peu de mots qu' elle prononçait avait beaucoup de charmes. Il allait continuer, quand lady Edgermond et Lucile rentrèrent : il se tut, et lord Nelvil cessa de le questionner, mais tomba dans la plus profonde rêverie, et sortit pour se promener, jusqu' à ce qu' il pût retrouver M Dickson seul. Lady Edgermond, que sa tristesse

p323

avait frappée, renvoya Lucile pour

demander à M Dickson s' il s' était passé quelque chose dans leur conversation qui pût affliger son gendre : il lui raconta naïvement ce qu' il avait dit. Lady Edgermond devina dans l' instant la vérité et frémit de la douleur qu' Oswald ressentirait, s' il savait avec certitude que Corinne était venue le chercher en écosse ; et prévoyant bien qu' il interrogerait de nouveau M Dickson, elle lui dit ce qu' il devait répondre pour détourner lord Nelvil de ses soupçons. En effet, dans un second entretien M Dickson n' accrut pas son inquiétude à cet égard ; mais il ne la dissipa point, et la première idée d' Oswald fut de demander à son domestique si toutes les lettres qu' il lui avait remises depuis environ trois semaines venaient de la poste, et s' il ne se souvenait pas d' en avoir reçu autrement. Le domestique assura que non ; mais comme il sortait de la chambre, il revint

p324

sur ses pas, et dit à lord Nelvil :
il me semble cependant que le jour du bal un aveugle m' a remis une lettre pour votre seigneurie ; mais c' était sans doute pour implorer ses secours. -un aveugle, reprit Oswald ; non, je n' ai point reçu de lettre de lui : pourriez-vous me le retrouver ? -oui, très-facilement, reprit le domestique, il demeure dans le village. -allez le chercher, dit lord Nelvil ; et ne pouvant pas attendre patiemment l' arrivée de l' aveugle, il alla au-devant de lui, et le rencontra au bout de l' avenue.
-mon ami, lui dit-il, on vous a donné une lettre pour moi le jour du bal au château : qui vous l' avait remise ?
-mylord voit que je suis aveugle, comment pourrais-je le lui dire ?
-croyez-vous que ce soit une femme ?
-oui, mylord, car elle avait un son de voix très-doux, autant qu' on pouvait le remarquer, malgré ses larmes, car j' entendais bien qu' elle pleurait.

-elle pleurait, reprit Oswald, et que vous a-t-elle dit ? -vous remettrez cette lettre au domestique d' Oswald, bon vieillard : puis, se reprenant tout de suite elle a ajouté, à lord Nelvil.
-ah, Corinne ! S' écria Oswald, et il fut obligé de s' appuyer sur le vieillard, car il était prêt à s' évanouir.

-mylord, continua le vieillard aveugle, j' étais assis au pied d' un arbre quand elle me donna cette commission ; je voulus m' en acquitter tout de suite ; mais comme j' ai de la peine à me relever à mon âge, elle a daigné m' aider elle-même, m' a donné plus d' argent que je n' en avais eu depuis long-temps, et je sentais sa main qui tremblait en me soutenant, comme la vôtre mylord, à présent. -c' en est assez, dit lord Nelvil, tenez, bon vieillard, voilà aussi de l' argent comme elle vous en a donné, priez pour nous deux.
-et il s' éloigna.

Depuis ce moment un trouble affreux

s' empara de son ame : il faisait de tous les côtés de vaines perquisitions, et ne pouvait concevoir comment il était possible que Corinne fût arrivée en écosse sans demander à le voir ; il se tourmentait de mille manières sur les motifs de sa conduite, et l' affliction qu' il ressentait était si grande, que, malgré ses efforts pour la cacher, il était impossible que lady Edgermond ne la devinât pas, et que Lucile même ne s' aperçût combien il était malheureux : sa tristesse la plongeait elle-même dans une rêverie continuelle, et leur intérieur était très silencieux. Ce fut alors que lord Nelvil écrivit au prince Castel-Forte la première lettre, que celui-ci ne crut pas devoir montrer à Corinne, et qui l' aurait sûrement touchée, par l' inquiétude profonde qu' elle exprimait. Le comte D' Erfeuil revint de Plymouth où il avait conduit Corinne

avant que la réponse du prince Castel-Forte
à la lettre du lord Nelvil fût

p327

arrivée : il ne voulait pas dire à lord
Nelvil tout ce qu' il savait de Corinne,
et cependant il était fâché qu' on ignorât
qu' il savait un secret important,
et qu' il était assez discret pour le
faire. Ses insinuations, qui d' abord
n' avaient pas frappé lord Nelvil,
réveillèrent son attention dès qu' il crut
qu' elles pouvaient avoir quelque rapport
avec Corinne ; alors il interrogea
vivement le comte D' Erfeuil, qui se
défendit assez bien dès qu' il fut parvenu
à se faire questionner.
Néanmoins, à la fin, Oswald lui arracha
l' histoire entière de Corinne, par
le plaisir qu' eut le comte D' Erfeuil à
raconter tout ce qu' il avait fait pour
elle, la reconnaissance qu' elle lui avait
toujours témoignée, l' état affreux d' abandon
et de douleur où il l' avait
trouvée ; enfin il fit ce récit sans
s' apercevoir le moins du monde de l' effet
qu' il produisait sur lord Nelvil, et
n' ayant d' autre but en ce moment que

p328

d' être, comme disent les anglais, *le
héros de sa propre histoire*. quand le
comte D' Erfeuil eut cessé de parler,
il fut vraiment affligé du mal qu' il avait
fait. Oswald s' était contenu jusqu' alors ;
mais tout à coup il devint comme
insensé de douleur : il s' accusait d' être
le plus barbare et le plus perfide des
hommes ; il se représentait le dévouement,
la tendresse de Corinne, sa résignation,
sa générosité dans le moment
même où elle le croyait le plus coupable,
et il y opposait la dureté, la
légèreté dont il l' avait payée. Il se
répétait sans cesse que personne ne l' aimerait
jamais comme elle l' avait aimé,
et qu' il serait puni, de quelque manière,

de la cruauté dont il avait usé
envers elle : il voulait partir pour l' Italie,
la voir, seulement un jour, seulement
une heure ; mais déjà Rome et
Florence étaient occupées par les français ;
son régiment allait s' embarquer,
il ne pouvait s' éloigner sans déshonneur ;

p329

il ne pouvait percer le coeur de sa
femme et réparer les torts par les torts
et les douleurs par les douleurs. Enfin
il espérait les dangers de la guerre, et
cette pensée lui rendit du calme.
Ce fut dans cette disposition qu' il
écrivit au prince Castel-Forte la
seconde lettre, que celui-ci résolut
encore de ne pas montrer à Corinne. Les
réponses de l' ami de Corinne la peignaient
triste, mais résignée ; et comme
il était fier et blessé pour elle, il
adoucit plutôt qu' il n' exagéra l' état de
malheur où elle était tombée. Lord Nelvil
crut donc qu' il fallait ne pas la
tourmenter de ses regrets après l' avoir
rendue si malheureuse par son amour, et
il partit pour les îles avec un sentiment
de douleur et de remords qui lui rendait
la vie insupportable.

p330

Chapitre iii.

Lucile était affligée du départ d' Oswald ;
mais le morne silence qu' il avait
gardé envers elle pendant les derniers
temps de leur séjour ensemble avait
tellement redoublé sa timidité naturelle,
qu' elle ne put se résoudre à lui
dire qu' elle se croyait grosse ; il ne le
sut qu' aux îles par une lettre de lady
Edgermond, à qui sa fille l' avait caché
jusqu' alors. Lord Nelvil trouva donc
les adieux de Lucile très-froids ; il ne
jugea pas bien ce qui se passait dans
son ame, et comparant sa douleur silencieuse
avec les éloquens regrets de
Corinne lorsqu' il se sépara d' elle à

Venise, il n' hésita pas à croire que Lucile l' aimait faiblement. Cependant, durant les quatre années que dura son absence, elle n' eut pas un jour de bonheur.

p331

à peine la naissance de sa fille put-elle la distraire un moment des dangers que courait son époux. Un autre chagrin aussi se joignait à cette inquiétude ; elle découvrit par degrés tout ce qui concernait Corinne et ses relations avec lord Nelvil.

Le comte D' Erfeuil qui passa près d' une année en écosse, et vit souvent Lucile et sa mère, était fortement persuadé qu' il n' avait pas révélé le secret du voyage de Corinne en Angleterre ; mais il dit tant de choses qui en approchaient, il lui était si difficile, quand la conversation languissait, de ne pas ramener le sujet qui intéressait si vivement Lucile, qu' elle parvint à tout savoir. Tout innocente qu' elle était, elle avait encore assez d' art pour faire parler le comte D' Erfeuil, tant il en fallait peu pour cela.

Lady Edgermond, que sa maladie occupait chaque jour davantage, ne s' était pas doutée du travail que faisait

p332

sa fille pour apprendre ce qui devait lui causer tant de douleurs ; mais quand elle la vit si triste, elle obtint d' elle la confiance de ses chagrins. Lady Edgermond s' exprima très-sévèrement sur le voyage de Corinne en Angleterre. Lucile en recevait une autre impression : elle était tour à tour jalouse de Corinne et mécontente d' Oswald, qui avait pu se montrer si cruel envers une femme dont il était tant aimé ; et il lui semblait qu' elle devait craindre, pour son propre bonheur, un homme qui avait ainsi sacrifié le bonheur d' une autre. Elle avait toujours

conservé de l' intérêt et de la reconnaissance pour sa soeur, ce qui ajoutait encore à la pitié qu' elle lui inspirait ; et loin d' être flattée du sacrifice qu' Oswald lui avait fait, elle se tourmentait de l' idée qu' il ne l' avait choisie que parce que sa position dans le monde était meilleure que celle de Corinne ; elle se rappelait son hésitation avant le mariage,

p333

sa tristesse peu de jours après, et toujours elle se confirmait dans la cruelle pensée que son époux ne l' aimait pas. Lady Edgermond aurait pu lui rendre un grand service dans cette disposition d' ame, si elle l' avait calmée ; mais c' était une personne sans indulgence, et qui, ne concevant rien que le devoir et les sentimens qu' il permet, prononçait l' anathème contre tout ce qui s' écartait de cette ligne. Elle ne pensait pas à ramener par des ménagemens, et s' imaginait, au contraire, que le seul moyen d' éveiller les remords était de montrer du ressentiment ; elle partageait trop vivement les inquiétudes de Lucile, s' irritait de la pensée qu' une aussi charmante personne n' était pas appréciée par son époux, et loin de lui faire du bien, en lui persuadant qu' elle était plus aimée qu' elle ne le croyait, elle confirmait ses craintes à cet égard, pour exciter davantage sa fierté. Lucile, plus douce

p334

et plus éclairée que sa mère, ne suivait pas rigoureusement les conseils qu' elle lui donnait, mais il en restait toujours quelques traces : et ses lettres à lord Nelvil étaient bien moins sensibles que le fond de son coeur. Oswald, pendant ce temps, se distingua dans la guerre par des actions d' une bravoure éclatante ; il exposa mille fois sa vie, non-seulement par

l'enthousiasme de l'honneur, mais par goût pour le péril. On remarquait que le danger était un plaisir pour lui ; qu'il paraissait plus gai, plus animé, plus heureux le jour des combats ; il rougissait de joie quand le tumulte des armes commençait, et c'était dans ce moment seul qu'un poids qu'il avait sur le cœur se soulevait et le laissait respirer à l'aise. Adoré de ses soldats, admiré de ses camarades, il avait une existence très-animée, qui, sans lui donner de bonheur, l'étourdissait au moins sur le passé comme sur l'avenir.

p335

Il recevait des lettres de sa femme, qu'il trouvait froides, mais auxquelles cependant il s'accoutumait. Le souvenir de Corinne lui apparaissait souvent dans ces belles nuits des tropiques, où l'on prend une si grande idée de la nature et de son auteur ; mais comme le climat et la guerre menaçaient tous les jours sa vie, il se croyait moins coupable en étant si près de périr ; on pardonne à ses ennemis, lorsque la mort les menace ; on se sent aussi, dans une situation semblable, de l'indulgence pour soi-même. Lord Nelvil pensait seulement aux larmes de Corinne, lorsqu'elle apprendrait qu'il n'était plus, il oubliait celles que ses torts lui avaient fait répandre.

Au milieu des périls qui font si souvent réfléchir sur l'incertitude de la vie, il songeait bien plus à Corinne qu'à Lucile ; ils avaient tant parlé de la mort ensemble, ils avaient si souvent approfondi toutes les pensées les plus

p336

sérieuses, qu'il croyait encore s'entretenir avec Corinne, quand il s'occupait des grandes idées que retrace le spectacle habituel de la guerre et de ses dangers. C'était à elle qu'il s'adressait

quand il était seul, bien qu' il dût la croire irritée contre lui. Il lui semblait qu' ils s' entendaient encore, malgré l' absence, malgré l' infidélité même ; tandis que la douce Lucile, qu' il ne croyait pas offensée contre lui, ne s' offrait à son souvenir que comme une personne digne d' être protégée, mais à laquelle il fallait épargner toutes les réflexions tristes et profondes. Enfin les troupes que lord Nelvil commandait furent rappelées en Angleterre ; il revint : déjà la tranquillité du vaisseau lui plaisait bien moins que l' activité de la guerre. Le mouvement extérieur avait remplacé, pour lui, les plaisirs de l' imagination, qu' autrefois l' entretien de Corinne lui faisait goûter. Il n' avait pas encore essayé du repos

p337

loin d' elle. Il avait su tellement se faire aimer de ses soldats, et leur avait inspiré tant d' attachement et d' enthousiasme, que leurs hommages et leur dévouement renouvelèrent encore pour lui, pendant le passage, l' intérêt de la vie militaire. Cet intérêt ne cessa complètement que quand on fut débarqué.

p338

Chapitre iv.

Lord Nelvil partit alors pour la terre de lady Edgermond dans le Northumberland, il fallait qu' il fit de nouveau connaissance avec sa famille dont il avait perdu l' habitude depuis quatre ans. Lucile lui présenta sa fille, âgée de plus de trois ans, avec autant de timidité qu' une femme coupable en pourrait éprouver. Cette petite ressemblait à Corinne : l' imagination de Lucile avait été fort occupée du souvenir de sa soeur pendant sa grossesse ; et Juliette, c' était ainsi qu' elle se nommait, avait les cheveux et les yeux de Corinne : lord Nelvil le remarqua et en

fut troublé ; il la prit dans ses bras, et
la serra contre son coeur avec tendresse.
Lucile ne vit dans ce mouvement

p339

qu' un souvenir de Corinne, et dès cet
instant elle ne jouit pas, sans mélange,
de l' affection que lord Nelvil témoignait
à Juliette.

Lucile était encore embellie, elle
avait près de vingt ans. Sa beauté avait
pris un caractère imposant, et inspirait
à lord Nelvil un sentiment de respect.
Lady Edgermond n' était plus en état de
sortir de son lit, et sa situation lui
donnait beaucoup d' humeur et de chagrin.
Elle revit pourtant avec plaisir lord
Nelvil, car elle était très-tourmentée
par la crainte de mourir en son absence,
et de laisser sa fille ainsi seule au
monde. Lord Nelvil avait tellement pris
l' habitude d' une vie active, qu' il lui en
coûtait beaucoup de rester presque tout
le jour dans la chambre de sa belle-mère,
qui ne recevait plus personne que son
gendre et sa fille. Lucile aimait toujours
beaucoup lord Nelvil ; mais elle
avait la douleur de ne pas se croire
aimée, et lui cachait par fierté ce

p340

qu' elle savait de ses sentimens pour Corinne
et la jalousie qu' ils lui causaient.
Cette contrainte ajoutait encore à sa
réserve habituelle, et la rendait plus
froide et plus silencieuse qu' elle ne
l' eût été naturellement. Lorsque son
époux voulait lui donner quelques conseils
sur le charme qu' elle aurait pu
répandre dans la conversation, en y
mettant plus d' intérêt ; elle croyait
voir dans ces conseils un souvenir de
Corinne, et se blessait au lieu d' en
profiter. Lucile avait une grande douceur
de caractère, mais sa mère lui avait
donné des idées positives sur tous les
points ; et quand lord Nelvil vantait les

plaisirs de l' imagination et le charme des beaux-arts, elle voyait toujours dans ce qu' il disait les souvenirs de l' Italie, et rabattait assez sèchement l' enthousiasme de lord Nelvil, parce qu' elle pensait que Corinne en était l' unique cause. Dans une autre disposition elle eût recueilli avec soin les

p341

paroles de son époux pour étudier tous les moyens de lui plaire. Lady Edgermond, dont la maladie augmentait les défauts, montrait une antipathie croissante pour tout ce qui sortait de la monotonie et de la règle habituelle de sa vie. Elle voyait du mal à tout, et son imagination irritée par la souffrance, était importunée de tous les bruits au moral comme au physique. Elle eût voulu réduire l' existence aux moindres frais possibles, peut-être pour ne pas regretter aussi vivement ce qu' elle était prête à quitter ; mais comme personne n' avoue le motif personnel de ses opinions, elle les appuyait sur les principes généraux d' une morale exagérée. Elle ne cessait de désenchanter la vie, en faisant un tort des moindres plaisirs, en opposant un devoir à chaque emploi des heures qui pouvait différer un peu de ce qu' on avait fait la veille. Lucile, qui, bien qu' elle fût soumise à sa mère, avait cependant plus

p342

d' esprit qu' elle et plus de flexibilité dans le caractère, se serait réunie à son époux pour combattre doucement l' austérité et l' exigence toujours croissante de lady Edgermond, si celle-ci ne lui avait pas persuadé qu' elle se conduisait ainsi seulement pour s' opposer au penchant de lord Nelvil pour le séjour de l' Italie. -il faut lutter sans cesse, disait-elle, par la puissance du devoir contre le retour possible

d' une inclination si funeste. -lord
Nelvil avait certainement aussi un grand
respect pour le devoir, mais il le considérait
sous des rapports plus étendus
que lady Edgermond. Il aimait à remonter
à sa source, il le croyait parfaitement
en harmonie avec nos véritables
penchans, et pensait qu' il n' exigeait
point de nous des sacrifices et des combats
continuels. Il lui semblait enfin
que la vertu, loin de tourmenter la vie,
contribuait tellement au bonheur durable,
qu' on pouvait la considérer

p343

comme une sorte de prescience accordée
à l' homme sur cette terre.
Quelquefois Oswald en développant
ses idées, se livrait au plaisir d' employer
des expressions de Corinne ;
il s' écoutait avec plaisir quand il empruntait
son langage. Lady Edgermond
montrait de l' humeur dès qu' il se laissait
aller à cette manière de penser et
de parler : les idées nouvelles déplaisent
aux personnes âgées ; elles aiment
à se persuader que le monde n' a fait
que perdre, au lieu d' acquérir depuis
qu' elles ont cessé d' être jeunes. Lucile,
par l' instinct du coeur, reconnaissait,
dans l' intérêt plus vif que lord Nelvil
mettait à ses propres discours, le
retentissement de son affection pour
Corinne ; elle baissait les yeux pour ne pas
laisser voir à son époux ce qui se passait
dans son ame ; et lui, ne se doutant
pas qu' elle fût instruite de ses
rapports avec Corinne, attribuait à la
froideur du caractère de sa femme son

p344

immobile silence pendant qu' il parlait
avec chaleur. Ne sachant donc à qui
s' adresser pour trouver un esprit qui
répondit au sien, les regrets du passé se
renouvelaient plus vivement que jamais
dans son ame, et il tombait dans la plus

profonde mélancolie. Il écrivit au prince Cadstel-Forte pour avoir des nouvelles de Corinne. Sa lettre n'arriva point à cause de la guerre. Sa santé souffrait extrêmement du climat d'Angleterre, et les médecins ne cessaient de lui répéter que sa poitrine serait attaquée de nouveau s'il n'allait pas passer l'hiver en Italie ; mais il était impossible d'y songer, puisque la paix n'était pas faite entre la France et l'Angleterre. Une fois il parla devant sa belle-mère et sa femme des conseils que les médecins lui avaient donnés et de l'obstacle qui s'y opposait. -quand la paix serait faite, lui dit lady Edgermond, je ne pense pas, mylord, que vous vous permissiez à vous-même de revoir l'Italie.

p345

-si la santé de mylord l'exigeait, interrompit Lucile, il ferait très-bien d'y aller. -ce mot parut assez doux à lord Nelvil, et il se hâta d'en témoigner sa reconnaissance à Lucile ; mais cette reconnaissance même la blessa : elle crut y voir le dessein de la préparer au voyage.

La paix se fit au printemps, et le voyage d'Italie devint possible. Chaque fois que lord Nelvil laissait échapper quelques réflexions sur le mauvais état de sa santé, Lucile était combattue entre l'inquiétude qu'elle éprouvait et la crainte que lord Nelvil ne voulût insinuer par-là qu'il devrait passer l'hiver en Italie : et tandis que son sentiment l'aurait portée à s'exagérer la maladie de son époux, la jalousie qui naissait aussi de ce sentiment, l'engageait à chercher des raisons pour atténuer ce que les médecins mêmes disaient du danger qu'il courait en restant en Angleterre. Lord Nelvil attribuait cette

p346

conduite de Lucile à l'indifférence et

à l' égoïsme, et ils se blessaient réciproquement, parce qu' ils ne s' avouaient pas leurs sentimens avec franchise. Enfin lady Edgermond tomba dans un état si dangereux, qu' il n' y eut plus entre Lucile et lord Nelvil d' autre sujet d' entretien que sa maladie ; la pauvre femme perdit l' usage de la parole un mois avant de mourir ; l' on ne devinait plus qu' à ses larmes ou à sa façon de serrer la main ce qu' elle voulait dire. Lucile était au désespoir ; Oswald, sincèrement touché, veillait toutes les nuits auprès d' elle ; et, comme c' était au mois de novembre, il se fit beaucoup de mal par les soins qu' il lui prodigua. Lady Edgermond parut heureuse des témoignages de l' affection de son gendre. Les défauts de son caractère disparaissaient à mesure que son affreux état les eût rendus plus excusables, tant les approches de la mort tranquillisent toutes les agitations de l' ame ; et la plupart des

p347

défauts ne viennent que de cette agitation. La nuit de sa mort elle prit la main de Lucile et celle de lord Nelvil, et les mettant l' une dans l' autre elle les pressa toutes les deux contre son coeur, alors elle leva les yeux au ciel, et ne parut point regretter la parole qui n' eût rien dit de plus que ce regard et ce mouvement. Peu de minutes après elle expira. Lord Nelvil, qui avait fait effort sur lui-même pour être capable de soigner sa belle-mère, devint dangereusement malade ; et l' infortunée Lucile, au moment d' une cruelle douleur, eut à souffrir la plus affreuse inquiétude. Il paraît que dans son délire lord Nelvil prononça plusieurs fois le nom de Corinne et celui de l' Italie. Il demandait souvent dans ses rêveries *du soleil, le midi, un air plus chaud* ; quand le frisson de la fièvre le prenait il disait : *il fait si froid dans ce nord que jamais on ne pourra s' y réchauffer.* quand il revint

p348

à lui il fut bien étonné d' apprendre
que Lucile avait tout disposé pour le
voyage d' Italie ; il s' en étonna : elle lui
donna pour motif le conseil des médecins.
-si vous le permettez, ajouta-t-elle,
ma fille et moi nous vous accompagnerons :
il ne faut pas qu' un enfant
soit séparé de son père ni de sa mère.
-sans doute, reprit lord Nelvil, il
ne faut pas que nous nous séparions :
mais ce voyage vous fait-il de la peine ?
Parlez, j' y renoncerai. -non reprit
Lucile, ce n' est pas cela qui me fait
de la peine... -lord Nelvil la regarda
lui prit la main : elle allait s' expliquer
davantage ; mais le souvenir de sa mère
qui lui avait recommandé de ne jamais
avouer à lord Nelvil la jalousie qu' elle
ressentait, l' arrêta tout à coup, et elle
reprit en disant : -mon premier intérêt,
mylord, vous devez le croire, c' est
le rétablissement de votre santé.
-vous avez une soeur en Italie, continua
lord Nelvil. -je le sais, reprit Lucile ;

p349

en avez-vous des nouvelles ?
-non, dit mylord Nelvil, depuis que je
suis parti pour l' Amérique j' ignore
absolument ce qu' elle est devenue. -hé
bien, mylord, nous le saurons en Italie.
-vous intéresse-t-elle encore ?
-oui, mylord, répondit Lucile, je
n' ai point oublié la tendresse qu' elle
m' a témoignée dans mon enfance.
-oh, il ne faut rien oublier, dit lord
Nelvil en soupirant ; -et le silence de
tous les deux finit l' entretien.
Oswald n' allait point en Italie dans
l' intention de renouveler ses liens avec
Corinne ; il avait trop de délicatesse
pour se laisser approcher par une telle
idée : mais s' il ne devait pas se rétablir
de la maladie de poitrine dont il était
menacé, il trouvait assez doux de mourir
en Italie, et d' obtenir, par un dernier
adieu, le pardon de Corinne. Il ne
croyait pas que Lucile pût savoir la passion
qu' il avait eue pour sa soeur ; encore
moins se doutait-il qu' il eût trahi, dans

p350

son délire, les regrets qui l' agitaient encore. Il ne rendait pas justice à l' esprit de sa femme, parce que cet esprit était stérile, et lui servait plutôt à deviner ce que pensaient les autres, qu' à les intéresser par ce qu' elle pensait elle-même. Oswald s' était donc accoutumé à la considérer comme une belle et froide personne, qui remplissait ses devoirs et l' aimait autant qu' elle pouvait aimer ; mais il ne connaissait pas la sensibilité de Lucile : elle mettait le plus grand soin à la cacher. C' était par fierté qu' elle dissimulait dans cette circonstance ce qui l' affligeait ; mais dans une situation parfaitement heureuse, elle se serait encore fait un reproche de laisser voir une affection vive, même pour son époux. Il lui semblait que la pudeur était blessée par l' expression de tout sentiment passionné ; et, comme elle était cependant capable de ces sentimens, son éducation, en lui imposant la loi de se contraindre, l' avait

p352

rendue triste et silencieuse : on l' avait bien convaincue qu' il ne fallait pas révéler ce qu' elle éprouvait, mais elle ne prenait aucun plaisir à dire autre chose.

Chapitre v.

Lord Nelvil craignait les souvenirs que lui retraçait la France ; il la traversa donc rapidement : car Lucile ne témoignant, dans ce voyage, ni désir ni volonté sur rien, c' était lui seul qui décidait de tout. Ils arrivèrent au pied des montagnes qui séparent le Dauphiné de la Savoie, et montèrent à pied ce qu' on appelle *le pas des échelles* : c' est une route pratiquée dans le roc, et dont l' entrée ressemble à celle d' une profonde caverne ; elle est sombre dans toute sa longueur, même pendant

les plus beaux jours de l' été. On
était alors au commencement de décembre,
il n' y avait point encore de
neige ; mais l' automne, saison de décadence,
touchait elle-même à sa fin, et

p353

faisait place à l' hiver. Toute la route
était couverte de feuilles mortes, que
le vent y avait apportées : car il n' existait
point d' arbres dans ce chemin rocailleux,
et près des débris de la nature
flétrie, on ne voyait point les rameaux,
espoir de l' année suivante. La vue des
montagnes plaisait à lord Nelvil ; il semble,
dans les pays de plaines, que la
terre n' ait d' autre but que de porter
l' homme et de le nourrir ; mais, dans
les contrées pittoresques, on croit
reconnaître l' empreinte du génie du
créateur et de sa toute-puissance. L' homme
cependant s' est familiarisé partout avec
la nature, et les chemins qu' il s' est
frayés gravissent les monts et descendent
dans les abîmes. Il n' y a plus pour
lui rien d' inaccessible, que le grand
mystère de lui-même.
En entrant dans la Maurienne, l' hiver
devint à chaque pas plus rigoureux.
On eût dit qu' on avançait vers
le nord en s' approchant du Mont-Cenis :

p354

Lucile, qui n' avait jamais voyagé, était
épouvantée par ces glaces qui rendent
les pas des chevaux si peu sûrs. Elle
cachait ses craintes aux regards d' Oswald,
mais se reprochait souvent d' avoir
emmené sa petite fille avec elle ;
souvent elle se demandait si la moralité
la plus parfaite avait présidé à cette
résolution, et si le goût très-vif qu' elle
avait pour cette enfant, et l' idée aussi
qu' elle était plus aimée d' Oswald, en se
montrant à lui toujours avec Juliette,
ne l' avait pas distraite des périls d' un
si long voyage. Lucile était une personne

très-timorée, et qui fatiguait
souvent son ame à force de scrupules
et d' interrogations secrètes sur sa conduite.
Plus on est vertueux, plus la délicatesse
s' accroît, et avec elle les inquiétudes
de la conscience ; Lucile n' avait
de refuge contre cette disposition
que dans la piété, et de longues prières
intérieures la tranquillisaient.
Comme ils avançaient vers le Mont-Cenis,

p355

toute la nature semblait prendre
un caractère plus terrible ; la neige tombait
en abondance sur la terre déjà couverte
de neige : on eût dit qu' on entrait
dans l' enfer de glace si bien décrit par
Le Dante. Toutes les productions de
la terre n' offraient plus qu' un aspect
monotone, depuis le fond des précipices
jusqu' au sommet des montagnes ; une
même couleur faisait disparaître toutes
les variétés de la végétation ; les rivières
coulaient encore au pied des
monts ; mais les sapins, devenus tout
blancs, se répétaient dans les eaux
comme des spectres d' arbres. Oswald
et Lucile regardaient ce spectacle en
silence ; la parole semble étrangère à
cette nature glacée, et l' on se tait avec
elle ; lorsque tout à coup ils aperçurent,
sur une vaste plaine de neige, une
longue file d' hommes habillés de noir,
qui portaient un cercueil vers une
église. Ces prêtres, les seuls êtres vivans
qui parussent au milieu de cette campagne

p356

froide et déserte, avaient une
marche lente, que la rigueur du temps
aurait hâtée, si la pensée de la mort
n' eût pas imprimé sa gravité à tous
leurs pas. Le deuil de la nature et de
l' homme, de la végétation et de la vie ;
ces deux couleurs, ce blanc et ce noir,
qui seules frappaient les regards et se
faisaient ressortir l' une par l' autre,

remplissaient l'ame d'effroi. Lucile dit à voix basse : -quel triste présage ! -Lucile, interrompit Oswald, croyez-moi, il n'est pas pour vous. -hélas ? Pensa-t-il en lui-même, ce n'est pas sous de tels auspices que je fis avec Corinne le voyage d'Italie ; qu'est-elle devenue maintenant ? Et tous ces objets lugubres qui m'entourent m'annoncent-ils ce que je vais souffrir ? - Lucile était ébranlée par les inquiétudes qui lui causait le voyage. Oswald ne pensait pas à ce genre de terreur très-étranger à un homme, et surtout à un caractère aussi intrépide que le

p357

sien. Lucile prenait pour de l'indifférence ce qui venait uniquement de ce qu'il ne soupçonnait pas dans cette occasion la possibilité de la crainte. Cependant tout se réunissait pour accroître les inquiétudes de Lucile : les hommes du peuple trouvent une sorte de satisfaction à grossir le danger, c'est leur genre d'imagination ; ils se plaisent dans l'effet qu'ils produisent ainsi sur les personnes d'une autre classe dont ils se font écouter en les effrayant. Lorsqu'on veut traverser le Mont-Cenis pendant l'hiver, les voyageurs, les aubergistes vous donnent à chaque instant de nouvelles du passage du *mont*, c'est ainsi qu'on l'appelle ; et l'on dirait qu'on parle d'un monstre immobile, gardien des vallées qui conduisent à la terre promise. On observe le temps pour savoir s'il n'y a rien à redouter, et lorsqu'on peut craindre le vent nommé *la tourmente*, on conseille fortement aux étrangers de ne pas se risquer sur la

p358

montagne. Ce vent s'annonce dans le ciel par un nuage blanc qui s'étend comme un linceul dans les airs, et peu d'heures après tout l'horizon en est obscurci.

Lucile avait pris secrètement toutes les informations possibles à l'insçu de lord Nelvil ; il ne se doutait pas de ces terreurs et se livrait tout entier aux réflexions que faisait naître en lui le retour en Italie. Lucile, que le but du voyage agitait encore plus que le voyage même, jugeait tout avec une prévention défavorable, et faisait tacitement un tort à lord Nelvil de sa parfaite sécurité sur elle et sur sa fille. Le matin du passage du Mont-Cenis, plusieurs paysans se rassemblèrent autour de Lucile, et lui dirent que le temps menaçait de *la tourmente*. néanmoins ceux qui devaient la porter elle et sa fille assurèrent qu' il n' y avait rien à craindre. Lucile regarda lord Nelvil, elle vit qu' il se moquait de la peur qu' on voulait leur faire, et de nouveau blessée par ce

p359

courage, elle se hâta de déclarer qu' elle voulait partir. Oswald ne s' aperçut pas du sentiment qui avait dicté cette résolution, et suivit à cheval le brancard sur lequel étaient portées sa femme et sa fille. Ils montèrent assez facilement. Mais quand ils furent à la moitié de la plaine qui sépare la montée de la descente un horrible ouragan s' éleva. Des tourbillons de neige aveuglaient les conducteurs, et plusieurs fois Lucile n' apercevait plus Oswald, que la tempête avait comme enveloppé de ses brouillards impétueux. Les respectables religieux qui se consacrent, sur le sommet des Alpes, au salut des voyageurs, commencèrent à sonner leurs cloches d' alarme, et bien que ce signal annonçât la pitié des hommes bienfaisans qui le faisaient entendre, ce son en lui-même avait quelque chose de très-sombre, et les coups précipités de l' airain exprimaient mieux encore l' effroi que le secours.

p360

Lucile espérait qu' Oswald proposerait de s' arrêter dans le couvent et d' y passer la nuit ; mais comme elle ne voulut pas lui dire qu' elle le désirait, il crut qu' il valait mieux se hâter d' arriver avant la fin du jour ; les porteurs de Lucile lui demandèrent avec inquiétude s' il fallait commencer la descente ? -oui, répondit-elle, puisque mylord ne s' y oppose pas. -Lucile avait tort de ne pas exprimer ses craintes, car sa fille était avec elle ; mais quand on aime et qu' on ne se croit pas aimé, on se blesse de tout, et chaque instant de la vie est une douleur et presque une humiliation. Oswald restait à cheval, bien que ce fût la plus dangereuse manière de descendre ; mais il se croyait ainsi plus sûr de ne pas perdre de vue sa femme et sa fille. Au moment où Lucile vit du sommet du mont la route qui en descend, cette route si rapide qu' on la prendrait elle-même pour un précipice, si les

p361

abîmes qui sont à côté n' en faisaient sentir la différence, elle serra sa fille contre son coeur avec une émotion très-vive. Oswald le remarqua, et laissant son cheval, il vint lui-même se joindre aux porteurs pour soutenir le brancard. Oswald avait tant de grâce dans tout ce qu' il faisait, que Lucile, en le voyant s' occuper d' elle et de Juliette avec beaucoup de zèle et d' intérêt, sentit ses yeux mouillés de larmes ; mais à l' instant il s' éleva un coup de vent si terrible que les porteurs eux-mêmes tombèrent à genoux et s' écrièrent : *ô mon Dieu, secourez-nous !* alors Lucile reprit tout son courage, et se soulevant sur le brancard, elle tendit Juliette à lord Nelvil, en lui disant : -mon ami, prenez votre fille. -Oswald la saisit et dit à Lucile : -et vous aussi venez, je pourrai vous porter toutes deux. -non, répondit Lucile, sauvez seulement votre fille. -comment sauver, répéta lord Nelvil, est-il question

de danger ? Et se retournant vers les porteurs il s'écria : malheureux, que ne disiez-vous... -ils m'en avaient avertie, interrompit Lucile... -et vous me l'avez caché, dit lord Nelvil, qu' ai-je fait pour mériter ce cruel silence ? -en prononçant ces mots, il enveloppa sa fille dans son manteau, et baissa les yeux vers la terre dans une anxiété profonde ; mais le ciel, protecteur de Lucile, fit paraître un rayon qui perça les nuages, apaisa la tempête, et découvrit aux regards les fertiles plaines du Piémont. Dans une heure toute la caravane arriva sans accident à la Novalaise, la première ville de l'Italie par-delà le Mont-Cenis. En entrant dans l'auberge, Lucile prit sa fille dans ses bras, monta dans une chambre, se mit à genoux, et remercia Dieu avec ferveur. -Oswald, pendant qu'elle priait, était appuyé sur la cheminée, d'un air pensif, et quand Lucile se fut relevée, il lui tendit

la main et lui dit : -Lucile, vous avez donc eu peur ? -oui, mon ami, répondit-elle : -et pourquoi vous êtes-vous mise en route ? -vous paraissiez impatient de partir. -ne savez-vous pas, répondit lord Nelvil, qu'avant tout je crains pour vous ou le danger ou la peine. -c'est pour Juliette qu'il faut les craindre, dit Lucile. -elle la prit sur ses genoux, pour la réchauffer auprès du feu, et boucler avec ses mains les beaux cheveux noirs de cet enfant, que la neige et la pluie avaient aplatis sur son front. Dans ce moment, la mère et la fille étaient charmantes. Oswald les regarda toutes les deux avec tendresse, mais encore une fois le silence suspendit un entretien qui peut-être aurait conduit à une explication heureuse. Ils arrivèrent à Turin ; cette année là l'hiver était très-rigoureux : les vastes

appartemens de l' Italie sont destinés à recevoir le soleil, ils paraissaient déserts

p364

pendant le froid. Les hommes sont bien petits sous ces grandes voûtes. Elles font plaisir pendant l' été par la fraîcheur qu' elles donnent, mais au milieu de l' hiver on ne sent que le vide de ces palais immenses dont les possesseurs semblent des pygmées dans la demeure des géans.

On venait d' apprendre la mort d' Alfieri, et c' était un deuil général pour tous les italiens qui voulaient s' enorgueillir de leur patrie. Lord Nelvil croyait voir partout l' empreinte de la tristesse ; il ne reconnaissait plus l' impression que l' Italie avait produite jadis sur lui. L' absence de celle qu' il avait tant aimée désenchantait à ses yeux la nature et les arts. Il demanda des nouvelles de Corinne à Turin ; on lui dit que depuis cinq ans elle n' avait rien publié, et vivait dans la retraite la plus profonde ; mais on l' assura qu' elle était à Florence. Il résolut d' y aller, non pour y rester et trahir ainsi l' affection qu' il devait à Lucile, mais pour

p365

expliquer du moins lui-même à Corinne comment il avait ignoré son voyage en écosse. En traversant les plaines de la Lombardie Oswald s' écriait : -ah ! Que cela était beau quand tous les ormeaux étaient couverts de feuilles, et quand les pampres verts les unissaient entre eux ! -Lucile se disait en elle-même : -c' était beau quand Corinne était avec lui. -un brouillard humide, tel qu' il en fait souvent dans ces plaines traversées par un si grand nombre de rivières, obscurcissait la vue de la campagne. On entendait pendant la nuit, dans les auberges, tomber sur les

toits ces pluies abondantes du midi qui ressemblent au déluge. Les maisons en sont pénétrées, et l' eau vous poursuit partout avec l' activité du feu. Lucile cherchait en vain le charme de l' Italie : on eût dit que tout se réunissait pour la couvrir d' un voile sombre à ses regards comme à ceux d' Oswald.

p366

Chapitre vi.

Oswald, depuis qu' il était entré en Italie, n' avait pas prononcé un mot d' italien, il semblait que cette langue lui fît mal, et qu' il évitât de l' entendre comme de la parler. Le soir du jour où lady Nelvil et lui étaient arrivés dans l' auberge à Milan, ils entendirent frapper à leur porte, et virent entrer dans leur chambre un romain d' une figure très-noire, très-marquée, mais cependant sans véritable physionomie : des traits créés pour l' expression, mais auxquels il manquait l' ame qui la donne, et sur cette figure il y avait à perpétuité un sourire gracieux, et un regard qui voulait être poétique. Il se mit dès la porte à improviser des vers tout remplis de louanges sur la

p367

mère, l' enfant et l' époux ; de ces louanges qui convenaient à toutes les mères à tous les enfans, à tous les époux du monde, et dont l' exagération passait par-dessus tous les sujets, comme si les paroles et la vérité ne devaient avoir aucun rapport ensemble. Le romain se servait cependant de ces sons harmonieux qui ont tant de charmes dans l' italien ; il déclamaient avec une force qui faisait encore mieux remarquer l' insignifiance de ce qu' il disait. Rien ne pouvait être plus pénible pour Oswald que d' entendre ainsi pour la première fois, après un long intervalle, une langue chérie ; de revoir ainsi ses

souvenirs travestis, et de sentir une impression de tristesse renouvelée par un objet ridicule. Lucile s'aperçut de la cruelle situation de l'ame d'Oswald, elle voulait faire finir l'improvisateur ; mais il était impossible d'en être écouté, il se promenait dans la chambre à grands pas ; il faisait des exclamations et des

p368

gestes continuels, et ne s'embarrassait pas du tout de l'ennui qu'il causait à ses auditeurs. Son mouvement était comme celui d'une machine montée, qui ne s'arrête qu'après un temps marqué ; enfin ce temps arriva, et lady Nelvil parvint à le congédier.

Quand il fut sorti, Oswald dit :

-le langage poétique est si facile à parodier en Italie, qu'on devrait l'interdire à tous ceux qui ne sont pas dignes de le parler. -il est vrai, reprit Lucile, peut-être un peu trop sèchement ; il est vrai qu'il doit être désagréable de se rappeler ce qu'on admire par ce que nous venons d'entendre.

-ce mot blessa lord Nelvil.

-bien loin de là, dit-il, il me semble qu'un tel contraste fait sentir la puissance du génie. C'est ce même langage si misérablement dégradé qui devenait une poésie céleste, lorsque Corinne, lorsque votre soeur, reprit-il avec affectation, s'en servait pour exprimer ses

p369

pensées. -Lucile fut comme attérée par ces paroles : le nom de Corinne ne lui avait pas encore été prononcé par Oswald pendant tout le voyage, encore moins celui *de votre soeur* qui semblait indiquer un reproche. Les larmes étaient prêtes à la suffoquer, et si elle se fût abandonnée à cette émotion, peut-être ce moment eût-il été le plus doux de sa vie ; mais elle se contint, et la gêne qui existait entre les deux

époux n' en devint que plus pénible.
Le lendemain le soleil parut, et,
malgré les mauvais jours qui avaient
précédé, il se montra brillant et radieux
comme un exilé qui rentre dans
sa patrie. Lucile et lord Nelvil en
profitèrent pour aller voir la cathédrale de
Milan ; c' est le chef-d' oeuvre de
l' architecture gothique en Italie, comme
st-Pierre de l' architecture moderne.
Cette église, bâtie en forme de croix
est une belle image de douleur qui
s' élève au-dessus de la riche et joyeuse

p370

ville de Milan. En montant jusques au
haut du clocher, on est confondu du
travail scrupuleux de chaque détail.
L' édifice entier, dans toute sa hauteur,
est orné, sculpté, découpé, si
l' on peut s' exprimer ainsi, comme le
serait un petit objet d' agrément. Que
de patience et de temps il a fallu pour
accomplir un tel voeu ! La persévérance
vers un même but se transmettait
jadis de génération en génération,
et le genre humain, stable dans
ses pensées, élevait des monumens
inébranlables comme elles. Une église
gothique fait naître des dispositions
très-religieuses. Horace Walpole a dit
*que les papes ont consacré, à bâtir des
temples à la moderne, les richesses que
leur avait valu la dévotion inspirée par
les églises gothiques.* la lumière qui
passe à travers les vitraux colorés, les
formes singulières de l' architecture,
enfin l' aspect entier de l' église est une
image silencieuse de ce mystère de

p371

l' infini qu' on sent au-dedans de soi,
sans pouvoir jamais s' en affranchir, ni
le comprendre.
Lucile et lord Nelvil quittèrent Milan
un jour où la terre était couverte
de neige, et rien n' est plus triste que

la neige en Italie. On n' y est point accoutumé à voir disparaître la nature sous le voile uniforme des frimas ; tous les italiens se désolent du mauvais temps, comme d' une calamité publique. En voyageant avec Lucile, Oswald avait pour l' Italie une sorte de coquetterie qui n' était pas satisfaite ; l' hiver déplaît là plus que partout ailleurs, parce que l' imagination n' y est point préparée. Lord et lady Nelvil traversèrent Plaisance, Parme, Modène. Les églises et les palais en sont trop vastes à proportion du nombre et de la richesse des habitans. On dirait que ces villes sont arrangées pour recevoir de grands seigneurs qui doivent arriver, mais qui se sont fait précéder

p372

seulement par quelques hommes de leur suite. Le matin du jour où Lucile et lord Nelvil se proposaient de traverser le Taro, comme si tout devait contribuer à leur rendre cette fois le voyage d' Italie lugubre, le fleuve s' était débordé la nuit précédente ; et l' inondation de ces fleuves qui descendent des Alpes et des Apenins est très-effrayante. On les entend gronder de loin comme le tonnerre ; et leur course est si rapide, que les flots et le bruit qui les annoncent arrivent presque au même temps. Un pont sur de telles rivières n' est guères possible, parce qu' elles changent de lit sans cesse et s' élèvent bien au-dessus du niveau de la plaine. Oswald et Lucile se trouvèrent tout à coup arrêtés au bord de ce fleuve ; les bateaux avaient été emportés par le courant, et il fallait attendre que les italiens, peuple qui ne se presse pas, les eussent ramenés sur le nouveau rivage que le torrent

p373

avait formé. Lucile, pendant ce temps,

se promenait pensive et glacée ; le brouillard était tel que le fleuve se confondait avec l' horizon, et ce spectacle rappelait bien plutôt les descriptions poétiques des rives du Styx, que ces eaux bienfaisantes qui doivent charmer les regards des habitans brûlés par les rayons du soleil. Lucile craignait pour sa fille le froid rigoureux qu' il faisait, et la mena dans une cabane de pêcheur où le feu était allumé au milieu de la chambre comme en Russie. -où donc est votre belle Italie ? Dit Lucile, en souriant à lord Nelvil. -je ne sais quand je la retrouverai, répondit-il avec tristesse. En approchant de Parme et de toutes les villes qui sont sur cette route, on a de loin le coup-d' oeil pittoresque des toits en forme de terrasse qui donnent aux villes d' Italie un aspect oriental. Les églises, les clochers ressortent singulièrement au milieu de ces plates-formes ;

p374

et quand on revient dans le nord, les toits en pointe, qui sont ainsi faits pour se garantir de la neige, causent une impression très-désagréable. Parme conserve encore quelques chefs-d' oeuvre du Corrège ; lord Nelvil conduisit Lucile dans une église où l' on voit une peinture à fresque de lui, appelée la madone *della scala*. elle est recouverte par un rideau. Lorsque l' on tira ce rideau, Lucile prit Juliette dans ses bras pour lui faire mieux voir le tableau, et dans cet instant l' attitude de la mère et de l' enfant se trouva par hasard presque le même que celle de la vierge et de son fils. La figure de Lucile avait tant de ressemblance avec l' idéal de modestie et de grâce que Le Corrège a peint, qu' Oswald portait alternativement ses regards du tableau vers Lucile, et de Lucile vers le tableau ; elle le remarqua, baissa les yeux, et la ressemblance devint plus frappante encore ; car Le Corrège est peut-être le

p375

seul peintre qui sait donner aux yeux
baissés une expression aussi pénétrante
que s' ils étaient levés vers le ciel. Le
voile qu' il jette sur les regards ne dérobe
en rien le sentiment ni la pensée,
mais leur donne un charme de plus,
celui d' un mystère céleste.

Cette madone est prête à se détacher
du mur, et l' on voit la couleur
presque tremblante qu' un souffle pourrait
faire tomber. Cela donne à ce tableau
le charme mélancolique de tout
ce qui est passager, et l' on y revient
plusieurs fois, comme pour dire à sa
beauté qui va disparaître un sensible et
dernier adieu.

En sortant de l' église, Oswald dit à
Lucile : -ce tableau dans peu de temps
n' existera plus, mais moi j' aurai toujours
sous les yeux son modèle. -ces
paroles aimables attendrirent Lucile ;
elle serra la main d' Oswald : elle était
prête à lui demander si son coeur
pouvait se fier à cette expression de

p376

tendresse ; mais quand un mot d' Oswald
lui semblait froid, sa fierté l' empêchait
de s' en plaindre ; et quand elle
était heureuse d' une expression sensible,
elle craignait de troubler ce moment
de bonheur en voulant le rendre
plus durable. Ainsi son ame et son
esprit trouvaient toujours des raisons
pour le silence. Elle se flattait que le
temps, la résignation et la douceur
amèneraient un jour fortuné qui dissiperait
toutes ses craintes.

p377

Chapitre vii.

La santé de lord Nelvil se remettait
par le climat d' Italie ; mais une inquiétude
cruelle l' agitait sans cesse : il demandait

partout des nouvelles de Corinne,
et on lui répondait partout,
comme à Turin, qu' on la croyait à
Florence, mais qu' on ne savait rien
d' elle, depuis qu' elle ne voyait personne
et n' écrivait plus. Oh ! Ce n' était
pas ainsi que le nom de Corinne s' annonçait
autrefois ; et celui qui avait détruit
son bonheur et son éclat pouvait-il
se le pardonner ?
En approchant de Bologne, on est
frappé de loin par deux tours très-élevées,
dont l' une surtout est penchée
d' une manière qui effraie la vue.
C' est en vain que l' on sait qu' elle est

p378

ainsi bâtie, et que c' est ainsi qu' elle a
vu passer les siècles, cet aspect importune
l' imagination. Bologne est une des
villes où l' on trouve un plus grand
nombre d' hommes instruits dans tous
les genres ; mais le peuple y produit
une impression désagréable. Lucile
s' attendait au langage harmonieux
d' Italie qu' on lui avait annoncé, et le
dialecte bolonais dut la surprendre
péniblement ; il n' en est pas de plus rauque
dans les pays du nord. C' était au milieu
du carnaval qu' Oswald et Lucile arrivèrent
à Bologne ; l' on entendait jour
et nuit des cris de joie tout semblables
à des cris de colère. Une population
pareille à celle des lazzaroni de Naples
couche la nuit sous les arcades nombreuses
qui bordent les rues de Bologne ;
ils portent pendant l' hiver un
peu de feu dans un vase de terre,
mangent dans la rue, et poursuivent
les étrangers par des demandes continuelles.
Lucile espérait en vain ces

p379

voix mélodieuses qui se font entendre
la nuit dans les villes d' Italie ; elles se
taisent toutes quand le temps est froid,
et sont remplacées à Bologne par des

clameurs qui effraient quand on n' y est pas accoutumé. Le jargon des gens du peuple paraît hostile, tant le son en est rude ; et les moeurs de la populace sont beaucoup plus grossières dans quelques contrées méridionales, que dans les pays du nord. La vie sédentaire perfectionne l' ordre social ; mais le soleil qui permet de vivre dans les rues introduit quelque chose de sauvage dans les habitudes des gens du peuple.

Oswald et lady Nelvil ne pouvaient faire un pas sans être assaillis par une quantité de mendiants, qui sont en général le fléau de l' Italie. En passant devant les prisons de Bologne, dont les barreaux donnent sur la rue, les détenus se livraient à la joie la plus déplaisante ; ils s' adressaient aux passans

p380

d' une voix de tonnerre, et demandaient des secours avec des plaisanteries ignobles et des rires immodérés ; enfin tout donnait l' idée dans ce lieu d' un peuple sans dignité. -ce n' est pas ainsi, dit Lucile, que se montre en Angleterre notre peuple concitoyen de ses chefs. Oswald, un tel pays peut-il vous plaire ? -Dieu me préserve, répondit Oswald, de jamais renoncer à ma patrie ; mais quand vous aurez passé les Apennins, vous entendrez parler le toscan ; vous verrez le véritable midi ; vous connaîtrez le peuple spirituel et animé de ces contrées, et vous serez, je le crois, moins sévère pour l' Italie. - on peut juger la nation italienne, suivant les circonstances, d' une manière tout-à-fait différente. Quelquefois le mal qu' on en a dit si souvent s' accorde avec ce que l' on voit ; et d' autres fois il paraît souverainement injuste. Dans un pays où la plupart des gouvernemens étaient sans garantie,

p381

et l' empire de l' opinion presque aussi nul pour les premières classes que pour les dernières ; dans un pays où la religion est plus occupée du culte que de la morale, il y a peu de bien à dire de la nation considérée d' une manière générale, mais on y rencontre beaucoup de qualités privées. C' est donc le hasard des relations individuelles qui inspire aux voyageurs la satire ou la louange ; les personnes que l' on connaît particulièrement décident du jugement qu' on porte sur la nation, jugement qui ne peut trouver de base fixe, ni dans les institutions, ni dans les moeurs, ni dans l' esprit public.

Oswald et Lucile allèrent voir ensemble les belles collections de tableaux qui sont à Bologne. Oswald, en les parcourant, s' arrêta long-temps devant la sibylle peinte par Le Dominiquin. Lucile remarqua l' intérêt qu' excitait en lui ce tableau, et voyant

p382

qu' il s' oubliait long-temps à le contempler, elle osa s' approcher enfin, et lui demanda timidement si la sibylle du Dominiquin parlait plus à son coeur, que la madone du Corrège. Oswald comprit Lucile, et fut étonné de tout ce que ce mot signifiait ; il la regarda quelque temps sans lui répondre, et puis il lui dit : -la sibylle ne rend plus d' oracles ; son génie, son talent, tout est fini : mais l' angélique figure du Corrège n' a rien perdu de ses charmes ; et l' homme malheureux qui fit tant de mal à l' une ne trahira jamais l' autre. -en achevant ces mots, il sortit pour cacher son trouble.

LIVRE XX

p383

Chapitre premier.

Après ce qui s' était passé dans la galerie de Bologne, Oswald comprit que Lucile en savait plus sur ses relations avec Corinne qu' il ne l' avait imaginé, et il eut enfin l' idée que sa froideur et son silence venaient peut-être de quelques peines secrètes ; cette fois néanmoins ce fut lui qui craignit l' explication que jusqu' alors Lucile avait redoutée. Le premier mot étant dit, elle aurait tout révélé si lord Nelvil l' avait voulu ; mais il lui en coûtait de parler de Corinne au moment de la revoir, de s' engager par une promesse, enfin de traiter un sujet si propre à

p384

l' émouvoir, avec une personne qui lui causait toujours un sentiment de gêne, et dont il ne connaissait le caractère qu' imparfaitement.

Ils traversèrent les Apennins, et trouvèrent par delà le beau climat d' Italie. Le vent de mer, qui est si étouffant pendant l' été, répandait alors une douce chaleur ; les gazons étaient verts ; l' automne finissait à peine, et déjà le printemps semblait s' annoncer. On voyait dans les marchés des fruits de toute espèce, des oranges, des grenades. Le langage toscan commençait à se faire entendre ; enfin tous les souvenirs de la belle Italie rentraient dans l' ame d' Oswald ; mais aucune espérance ne venait s' y mêler : il n' y avait que du passé dans toutes ses impressions. L' air suave du midi agissait aussi sur la disposition de Lucile : elle eût été plus confiante, plus animée, si lord Nelvil l' eût encouragée ; mais ils étaient tous les deux retenus

p385

par une timidité pareille, inquiets de leur disposition mutuelle, et n' osant se

communiquer ce qui les occupait. Corinne dans une telle situation, eût bien vite obtenu le secret d' Oswald comme celui de Lucile ; mais ils avaient l' un et l' autre le même genre de réserve, et plus ils se ressemblaient à cet égard, plus il était difficile qu' ils sortissent de la situation contrainte où ils se trouvaient.

p386

Chapitre ii.

En arrivant à Florence, lord Nelvil écrivit au prince Castel-Forte, et peu d' instans après le prince se rendit chez lui. Oswald fut si ému en le voyant, qu' il fut long-temps sans pouvoir lui parler ; enfin il lui demanda des nouvelles de Corinne. -je n' ai rien que de triste à vous dire sur elle, répondit le prince Castel-Forte : sa santé est très-mauvaise et s' affaiblit tous les jours. Elle ne voit personne que moi, l' occupation lui est souvent très-difficile ; cependant je la croyais un peu plus calme lorsque nous avons appris votre arrivée en Italie. Je ne puis vous cacher qu' à cette nouvelle son émotion a été si vive, que la fièvre qui l' avait

p387

quittée l' a reprise. Elle ne m' a point dit quelle était son intention relativement à vous, car j' évite avec grand soin de lui prononcer votre nom. -ayez la bonté, mon prince, reprit Oswald, de lui faire voir la lettre que vous avez reçue de moi, il y a près de cinq ans : elle contient tous les détails des circonstances qui m' ont empêché d' apprendre son voyage en Angleterre, avant que je fusse l' époux de Lucile ; et quand elle l' aura lue, demandez-lui de me recevoir. J' ai besoin de lui parler pour justifier, s' il se peut, ma conduite. Son estime m' est nécessaire, quoique je ne doive plus prétendre à son intérêt. -je remplirai vos désirs,

mylord, dit le prince Castel-Forte : je souhaiterais que vous lui fissiez quelque bien. -

lady Nelvil entra dans ce moment.

Oswald lui présenta le prince Castel-Forte : elle le reçut avec assez de froideur ; il la regarda fort attentivement.

p388

Sa beauté sans doute le frappa, car il soupira en pensant à Corinne, et sortit. Lord Nelvil le suivit. -elle est charmante lady Nelvil, dit le prince Castel-Forte, quelle jeunesse, quelle fraîcheur ! Ma pauvre amie n' a plus rien de cet éclat ; mais il ne faut pas oublier, mylord, qu' elle était bien brillante aussi quand vous l' avez vue pour la première fois. -non, je ne l' oublie pas, s' écria lord Nelvil, non, je ne me pardonnerai jamais... et il s' arrêta sans pouvoir achever ce qu' il voulait dire. -le reste du jour il fut silencieux et sombre. Lucile n' essaya pas de le distraire, et lord Nelvil était blessé de ce qu' elle ne l' essayait pas. Il se disait en lui-même : -si Corinne m' avait vu triste, Corinne m' aurait consolé. - le lendemain matin son inquiétude le conduisit de très-bonne heure chez le prince Castel-Forte. -hé bien, lui dit-il, qu' a-t-elle répondu ? -elle ne veut pas vous voir, répondit le prince

p389

Castel-Forte. -et quels sont ses motifs ? -j' ai été hier chez elle, et je l' ai trouvée dans une agitation qui faisait bien de la peine. Elle marchait à grands pas dans sa chambre, malgré son extrême faiblesse. Sa pâleur était quelquefois remplacée par une vive rougeur qui disparaissait aussitôt. Je lui ai dit que vous souhaitiez de la voir, elle a gardé le silence quelques instans, et m' a dit enfin ces paroles que je vous rendrai fidèlement, puisque

*vous l' exigez. - c' est un homme qui
m' a fait trop de mal. L' ennemi qui
m' aurait jetée dans une prison, qui
m' aurait bannie et proscrite, n' eût pas
déchiré mon coeur à ce point. J' ai
souffert ce que personne n' a jamais
souffert, un mélange d' attendrissement
et d' irritation qui faisait de mes pensées
un supplice continuel. J' avais
pour ce cruel autant d' enthousiasme
que d' amour. Il doit s' en souvenir, je
lui ai dit une fois qu' il m' en coûterait*

p390

*davantage de ne plus l' admirer, que
de ne plus l' aimer. Il a flétri l' objet
de mon culte, il m' a trompée volontairement
ou involontairement, n' importe,
il n' est pas celui que je croyais.
qu' a-t-il fait pour moi ? Il a joui
pendant près d' une année du sentiment
qu' il m' inspirait, du charme que j' avais
dans l' esprit ; et quand il a fallu
me défendre, et quand il a fallu manifester
son coeur par une action, en
a-t-il fait une ? Peut-il se vanter d' un
sacrifice, d' un mouvement généreux ?
il est heureux maintenant, il possède
tous les avantages que le monde apprécie ;
moi je me meurs, qu' il me laisse
en paix. -*

ces paroles sont bien dures, dit
Oswald. -elle est aigrie par la souffrance,
reprit le prince Castel-Forte :
je lui ai vu souvent une disposition
plus douce ; souvent, permettez-moi de
vous le dire, elle vous a défendu contre
moi. -vous me trouvez donc bien

p391

coupable, reprit lord Nelvil. -oserais-je
vous le dire, dit le prince Castel-Forte,
je pense que vous l' êtes. Les
torts qu' on peut avoir avec une femme
ne nuisent point dans l' opinion du
monde ; ces fragiles idoles adorées
aujourd' hui peuvent être brisées demain,

sans que personne prenne leur défense,
et c' est pour cela même que je
les respecte davantage ; car la morale,
à leur égard, n' est défendue que par
notre propre coeur. Aucun inconvénient
ne résulte pour nous de leur
faire du mal, et cependant ce mal est
affreux. Un coup de poignard est puni
par les lois, et le déchirement d' un
coeur sensible n' est l' objet que d' une
plaisanterie ; il vaudrait donc mieux
se permettre le coup de poignard.
-croyez-moi, répondit lord Nelvil, moi
aussi j' ai été bien malheureux, c' est
ma seule justification ; mais autrefois
Corinne eût entendu celle-là. Il se
peut qu' elle ne lui fasse plus rien à

p392

présent. Néanmoins je veux lui écrire.
Je crois encore qu' à travers tout ce
qui nous sépare elle entendra la voix
de son ami. -je lui remettrai votre
lettre, dit le prince Castel-Forte, mais,
je vous en conjure, ménagez-la : vous
ne savez pas ce que vous êtes encore
pour elle. Cinq ans ne font que rendre
une impression plus profonde, quand
aucune autre idée n' en a distraité :
voulez-vous savoir dans quel état elle est
à présent ? Une fantaisie bizarre à laquelle
mes prières n' ont pu la faire renoncer
vous en donnera l' idée. -
en achevant ces mots, le prince
Castel-Forte ouvrit la porte de son
cabinet, et lord Nelvil l' y suivit. Il vit
d' abord le portrait de Corinne, telle
qu' elle avait paru dans le premier acte
de Roméo et Juliette, ce jour, celui de
tous où il s' était senti le plus d' entraînement
pour elle. Un air de confiance
et de bonheur animait tous ses traits.
Les souvenirs de ces temps de fête se

p393

réveillèrent tout entiers dans l' imagination
de lord Nelvil ; et comme il

trouvait du plaisir à s' y livrer, le prince Castel-Forte le prit par la main, et tirant un rideau de crêpe qui couvrait un autre tableau, il lui montra Corinne telle qu' elle avait voulu se faire peindre cette année même en robe noire, d' après le costume qu' elle n' avait point quitté depuis son retour d' Angleterre. Oswald se rappela tout à coup l' impression que lui avait faite une femme vêtue ainsi qu' il avait aperçue à Hydepark ; mais ce qui le frappa surtout, c' est l' inconcevable changement de la figure de Corinne. Elle était là, pâle comme la mort, les yeux à demi-fermés, et ses longues paupières voilaient ses regards et réfléchissaient une ombre sur ses joues sans couleur. Au bas du portrait était écrit ce vers du *pastor Fido* :
a péna si puo dir : questa fu rosa.

p394

Quoi ! Dit lord Nelvil, c' est ainsi qu' elle est maintenant ? -oui, répondit le prince de Castel-Forte, et depuis quinze jours plus mal encore. -à ces mots, lord Nelvil sortit comme un insensé : l' excès de sa peine troublait sa raison.

p395

Chapitre iii.
Rentré chez lui, il s' enferma dans sa chambre tout le jour. Lucile vint à l' heure de dîner frapper doucement à sa porte. Il ouvrit, et lui dit : -ma chère Lucile, permettez que je reste seul aujourd' hui ; ne m' en sachez pas mauvais gré. -Lucile se retourna vers Juliette, qu' elle tenait par la main, l' embrassa et s' éloigna sans prononcer un seul mot. Lord Nelvil referma sa porte, et se rapprocha de sa table sur laquelle était la lettre qu' il écrivait à Corinne. Mais il se dit en versant des pleurs : -serait-il possible

que je fisse aussi souffrir Lucile ?
à quoi sert donc ma vie, si tout ce qui
m' aime est malheureux par moi ? -

p396

lettre de lord Nelvil à Corinne.

" si vous n' étiez pas la plus généreuse
personne du monde, qu' aurais-je
à vous dire ? Vous pouvez
m' accabler de vos reproches, et ce
qui est plus affreux encore, me
déchirer par votre douleur. Suis-je
un monstre, Corinne, puisque j' ai
fait tant de mal à ce que j' aimais ?
Ah ! Je souffre tellement, que je ne
puis me croire tout-à-fait barbare.
Vous savez, quand je vous ai connue,
que j' étais accablé par le chagrin
qui me suivra jusqu' au tombeau.
Je n' espérais pas le bonheur.
J' ai lutté long-temps contre l' attrait
que vous m' inspiriez. Enfin,
quand il a triomphé de moi, j' ai
toujours gardé dans mon ame un
sentiment de tristesse, présage d' un
malheureux sort. Tantôt je croyais
que vous étiez un bienfait de mon
père, qui veillait dans le ciel sur

p397

ma destinée, et voulait que je fusse
encore aimé sur cette terre, comme
il m' avait aimé pendant sa vie. Tantôt
je croyais que je désobéissais à
ses volontés en épousant une étrangère,
en m' écartant de la ligne tracée
par mes devoirs et ma situation. Ce
dernier sentiment prévalut quand
je fus de retour en Angleterre,
quand j' appris que mon père avait
condamné d' avance mon sentiment
pour vous. S' il avait vécu, je me
serais cru le droit de lutter, à cet
égard, contre son autorité ; mais
ceux qui ne sont plus ne peuvent
nous entendre, et leur volonté sans
force porte un caractère touchant et

sacré.

" je me retrouvai au milieu des
habitudes et des liens de la patrie ;
je rencontrai votre soeur, que mon
père m' avait destinée, et qui convenait
si bien au besoin du repos,
au projet d' une vie régulière. J' ai

p398

dans le caractère une sorte de faiblesse
qui me fait redouter ce qui
agite l' existence. Mon esprit est
séduit par des espérances nouvelles ;
mais j' ai tant éprouvé de peines ;
que mon ame malade craint tout ce
qui l' expose à des émotions trop
fortes, à des résolutions pour lesquelles
il faut heurter mes souvenirs
et les affections nées avec moi.
Cependant, Corinne, si je vous avais
sue en Angleterre, jamais je n' aurais
pu me détacher de vous. Cette admirable
preuve de tendresse eût entraîné
mon coeur incertain. Ah !
Pourquoi dire ce que j' aurais fait !
Serions-nous heureux ? Suis-je capable
de l' être ? Incertain comme je
le suis, pouvais-je choisir un sort,
quelque beau qu' il fût, sans en regretter
un autre ?
" quand vous me rendîtes ma liberté,
je fus irrité contre vous. Je
rentraï dans les idées que le commun

p399

des hommes doit prendre en vous
voyant. Je me dis qu' une personne
aussi supérieure se passerait facilement
de moi. Corinne, j' ai déchiré
votre coeur, je le sais ; mais je croyais
n' immoler que moi. Je pensais que
j' étais plus que vous inconsolable, et
que vous m' oublieriez, quand je
vous regretterais toujours. Enfin les
circonstances m' enlacèrent, et je ne
veux point nier que Lucile ne soit
digne et des sentimens qu' elle m' inspire,

et de bien mieux encore. Mais
dès que je sus votre voyage en Angleterre,
et le malheur que je vous avais
causé, il n' y eût plus dans ma vie
qu' une peine continuelle. J' ai cherché
la mort pendant quatre ans, au
milieu de la guerre, certain qu' en
apprenant que je n' étais plus vous
me trouveriez justifié. Sans doute,
vous avez à m' opposer une vie de
regrets et de douleurs, une fidélité
profonde pour un ingrat qui ne la

p400

méritait pas. Mais songez que la
destinée des hommes se complique
de mille rapports divers qui troublent
la constance du coeur. Cependant,
s' il est vrai que je n' ai pu
trouver ni donner le bonheur ; s' il
est vrai que je vis seul depuis que je
vous ai quittée ; que jamais je ne
parle du fond de mon coeur ; que la
mère de mon enfant, que celle que
je dois aimer à tant de titres, reste
étrangère à mes secrets comme à mes
pensées ; s' il est vrai qu' un état
habituel de tristesse m' ait replongé
dans cette maladie dont vos soins,
Corinne, m' avaient autrefois tiré ; si
je suis venu en Italie, non pas pour
me guérir, vous ne croyez pas que
j' aime la vie, mais pour vous dire
adieu si je mourais, refuserez-vous
de me voir une fois, une seule
fois ? Je le souhaite, parce que je
crois que je vous ferais du bien. Ce
n' est pas ma propre souffrance qui

p401

me détermine. Qu' importe que je
sois bien misérable ! Qu' importe
qu' un poids affreux pèse à jamais
sur mon coeur, si je m' en vais d' ici
sans vous avoir parlé, sans avoir
obtenu de vous mon pardon. Il faut
que je sois malheureux, et certainement

je le serai. Mais il me semble
que votre coeur serait soulagé si
vous pouviez penser à moi comme à
votre ami, si vous aviez vu combien
vous m'êtes chère, si vous l' aviez
senti par ces regards, par cet accent
d' Oswald, de ce criminel dont
le sort est plus changé que le coeur.
" je respecte mes liens, j' aime votre
soeur ; mais le coeur humain, bizarre,
inconséquent, tel qu' il l' est, peut
renfermer et cette tendresse, et
celle que j' éprouve pour vous. Je
n' ai rien à dire de moi qui puisse
s' écrire ; tout ce qu' il faut expliquer
me condamne. Néanmoins si vous
me voyiez me prosterner devant

p402

vous, vous pénétreriez à travers
tous mes torts et tous mes devoirs
ce que vous êtes encore pour moi,
et cet entretien vous laisserait un
sentiment doux. Hélas ! Notre santé
est bien faible à tous les deux, et
je ne crois pas que le ciel nous destine
une longue vie. Que celui de
nous deux qui précèdera l' autre se
sente regretté, se sente aimé de l' ami
qu' il laissera dans ce monde !
L' innocent devrait seul avoir cette
jouissance ; mais qu' elle soit aussi
accordée au coupable !
" Corinne, sublime amie, vous qui
lisez dans les coeurs, devinez ce que
je ne puis dire ; entendez-moi comme
vous m' entendiez. Laissez-moi vous
voir ; permettez que mes lèvres pâles
pressent vos mains affaiblies :
ah ! Ce n' est pas moi seul qui ai fait ce
mal, c' est le même sentiment qui
nous a consumé tous les deux ; c' est
la destinée qui a frappé deux êtres

p403

qui s' aimaient : mais elle a dévoué
l' un d' eux au crime, et celui-là,

Corinne, n' est peut-être pas le moins
à plaindre !

réponse de Corinne.

" s' il ne fallait pour vous voir que
vous pardonner, je ne m' y serais
pas un instant refusée. Je ne sais
pourquoi je n' ai point de ressentiment
contre vous, bien que la
douleur que vous m' avez causée me
fasse frissonner d' effroi. Il faut que
je vous aime encore pour n' avoir
aucun mouvement de haine ; la religion
seule ne suffirait pas pour me
désarmer ainsi. J' ai eu des momens
où ma raison était altérée ; d' autres,
et c' étaient les plus doux, où j' ai
cru mourir avant la fin du jour par
le serrement de coeur qui m' oppressait ;
d' autres enfin où j' ai douté
de tout, même de la vertu ; vous

p404

étiez pour moi son image ici-bas,
et je n' avais plus de guide pour mes
pensées comme pour mes sentimens,
quand le même coup frappait en
moi l' admiration et l' amour.

" que serais-je devenue sans le secours
céleste ? Il n' y a rien dans ce
monde qui ne fût empoisonné par
votre souvenir. Un seul asile me
restait au fond de l' ame, Dieu m' y
a reçue. Mes forces physiques vont
en décroissant ; mais il n' en est pas
ainsi de l' enthousiasme qui me soutient.
Se rendre digne de l' immortalité
est, je me plais à le croire, le
seul but de l' existence. Bonheur,
souffrances, tout est moyen pour ce
but ; et vous avez été choisi pour
déraciner ma vie de la terre : j' y
tenais par un lien trop fort.

" quand j' ai appris votre arrivée en
Italie, quand j' ai revu votre écriture,
quand je vous ai su là de l' autre côté
de la rivière, j' ai senti dans mon ame

p405

un tumulte effrayant. Il fallait me rappeler sans cesse que ma soeur était votre femme, pour combattre ce que j' éprouvais. Je ne vous le cache point ; vous revoir me semblait un bonheur, une émotion indéfinissable que mon coeur enivré de nouveau préférait à des siècles de calme ; mais la providence ne m' a point abandonnée dans ce péril. N' êtes-vous pas l' époux d' une autre ? Que pouvais-je donc avoir à vous dire ? M' était-il même permis de mourir entre vos bras ? Et que me restait-il pour ma conscience, si je ne faisais aucun sacrifice, si je voulais encore un dernier jour, une dernière heure ? Maintenant je comparâtrai devant Dieu peut-être avec plus de confiance, puisque j' ai su renoncer à vous voir. Cette grande résolution apaisera mon ame. Le bonheur, tel que je l' ai senti quand vous m' aimiez, n' est pas en harmonie avec notre nature :

p406

il agite, il inquiète, il est si prêt à passer ! Mais une prière habituelle, une rêverie religieuse qui a pour but de se perfectionner soi-même, de se décider dans tout par le sentiment du devoir est un état doux ; et je ne puis savoir quel ravage le seul son de votre voix pourrait produire dans cette vie de repos que je crois avoir obtenue. Vous m' avez fait beaucoup de mal en me disant que votre santé était altérée. Ah ! Ce n' est pas moi qui la soigne ; mais c' est encore moi qui souffre avec vous. Que Dieu bénisse vos jours, mylord ; soyez heureux, mais soyez-le par la piété. Une communication secrète avec la divinité semble placer en nous-mêmes l' être qui se confie et la voix qui lui répond ; elle fait deux amis d' une seule ame. Chercheriez-vous encore ce qu' on appelle le bonheur ? Ah ! Trouverez-vous mieux que ma tendresse ? Savez-vous que dans les déserts

du nouveau monde j' aurais béni mon sort, si vous m' aviez permis de vous y suivre ? Savez-vous que je vous aurais servi comme une esclave ? Savez-vous que je me serais prosternée devant vous comme devant un envoyé du ciel, si vous m' aviez fidèlement aimée ? Hé bien, qu' avez-vous fait de tant d' amour ? Qu' avez-vous fait de cette affection unique en ce monde ? Un malheur unique comme elle. Ne prétendez donc plus au bonheur ; ne m' offensez pas en croyant l' obtenir encore. Priez comme moi, priez ; et que nos pensées se rencontrent dans le ciel.

" cependant quand je me sentirai tout-à-fait près de ma fin, peut-être me placeraï-je dans quelque lieu pour vous voir passer. Pourquoi ne le ferais-je pas ? Certainement, quand mes yeux se troubleront, quand je ne verrai plus rien au dehors, votre image m' apparaîtra. Si je vous avais

revu nouvellement, cette illusion ne serait-elle pas plus distincte ? Les divinités jadis n' étaient jamais présentes à la mort ; je vous éloignerai de la mienne : mais je souhaite qu' un souvenir récent de vos traits puisse encore se retracer dans mon ame défaillante. Oswald, Oswald, qu' est-ce que j' ai dit ? Vous voyez ce que je suis quand je m' abandonne à votre souvenir.

" pourquoi Lucile n' a-t-elle pas désiré de me voir ? C' est votre femme, mais c' est aussi ma soeur. J' ai des paroles douces, j' en ai même de généreuses à lui adresser. Et votre fille, pourquoi ne m' a-t-elle pas été amenée ? Je ne dois pas vous voir : mais ce qui vous entoure est ma famille : en suis-je donc rejetée ? Craint-on que la pauvre petite Juliette ne s' attriste en me voyant ? Il est vrai que

j' ai l' air d' une ombre, mais je saurais
sourire pour votre enfant. Adieu,

p409

mylord, adieu ; pensez-vous que je
pourrais vous appeler mon frère,
mais ce serait parce que vous êtes
l' époux de ma soeur. Ah ! Du moins
vous serez en deuil quand je mourrai,
vous assisterez, comme parent,
à mes funérailles. C' est à Rome que
mes cendres seront d' abord transportées ;
faites passer mon cercueil sur
la route que parcourut jadis mon
char de triomphe, et reposez-vous
dans le lieu même où vous m' avez
rendu ma couronne. Non, Oswald,
non, j' ai tort. Je ne veux rien qui
vous afflige : je veux seulement une
larme et quelques regards vers le
ciel où je vous attendrai. "

p410

chapitre iv.
Plusieurs jours s' écoulèrent sans
qu' Oswald pût retrouver du calme
après l' impression déchirante que lui
avait causée la lettre de Corinne. Il fuyait
la présence de Lucile ; il passait les
heures entières sur le bord de la rivière
qui conduisait à la maison de
Corinne, et souvent il fut tenté de se
jeter dans les flots, pour être au moins
porté, quand il ne serait plus, vers
cette demeure dont l' entrée lui était
refusée pendant sa vie. La lettre de
Corinne lui apprenait qu' elle eût désiré
de voir sa soeur ; et bien qu' il s' étonnât
de ce souhait, il avait envie de le
satisfaire ; mais comment aborder cette
question auprès de Lucile ? Il apercevait
bien qu' elle était blessée de sa

p411

tristesse ; il aurait voulu qu' elle
l' interrogeât, mais il ne pouvait se résoudre
à parler le premier, et Lucile trouvait
toujours le moyen d' amener la conversation
sur des sujets indifférens, de
proposer une promenade, enfin de détourner
un entretien qui aurait pu conduire
à une explication. Elle parlait
quelquefois de son désir de quitter
Florence pour aller voir Rome et Naples.
Lord Nelvil ne la contredisait jamais ;
seulement il demandait encore
quelques jours de retard, et Lucile
alors y consentait avec une expression
de physionomie digne et froide.
Oswald voulut au moins que Corinne
vît sa fille, et il ordonna secrètement
à sa bonne de la conduire chez elle. Il
alla au-devant de l' enfant comme elle
revenait, et lui demanda si elle avait
été contente de sa visite. Juliette lui
répondit par une phrase italienne, et
sa prononciation, qui ressemblait à
celle de Corinne, fit tressaillir Oswald.

p412

-qui vous a appris cela, ma fille ?
Dit-il. -la dame que je viens de voir,
répondit-elle. -et comment vous a-t-elle
reçue ? -elle a beaucoup pleuré
en me voyant, dit Juliette, je ne sais
pourquoi. Elle m' embrassait et pleurait,
et cela lui faisait mal, car elle a
l' air bien malade. -et vous plaît-elle
cette dame, ma fille ? Continua lord
Nelvil. -beaucoup, répondit Juliette,
j' y veux aller tous les jours.
Elle m' a promis de m' apprendre tout
ce qu' elle sait. Elle dit qu' elle veut que
je ressemble à Corinne. Qu' est-ce que
c' est que Corinne, mon père ? Cette
dame n' a pas voulu me le dire. -
lord Nelvil ne répondit plus, et s' éloigna
pour cacher son attendrissement.
Il ordonna que tous les jours,
pendant la promenade de Juliette, on
la menât chez Corinne ; et peut-être
eût-il tort envers Lucile en disposant
ainsi de sa fille sans son consentement.
Mais, en peu de jours, l' enfant fit des

p413

progrès inconcevables dans tous les genres. Son maître d'italien était ravi de sa prononciation. Ses maîtres de musique admiraient déjà ses premiers essais.

Rien de tout ce qui s' était passé n' avait fait autant de peine à Lucile que cette influence donnée à Corinne sur l' éducation de sa fille. Elle savait par Juliette que la pauvre Corinne, dans son état de faiblesse et de dépérissement, se donnait une peine extrême pour l' instruire et lui communiquer tous ses talents, comme un héritage qu' elle se plaisait à lui léguer de son vivant. Lucile en eût été touchée, si elle n' eût pas cru voir dans tous ces soins le projet de détacher d' elle lord Nelvil ; mais elle était combattue entre le désir bien naturel de diriger seule sa fille, et le reproche qu' elle se faisait de lui enlever des leçons qui ajoutaient à ses agrémens d' une manière si remarquable. Un jour lord Nelvil passait

p414

dans la chambre comme Juliette prenait une leçon de musique. Elle tenait une harpe en forme de lyre, proportionnée à sa taille, de la même manière que Corinne ; et ses petits bras et ses jolis regards l' imitaient parfaitement. On croyait voir la miniature d' un beau tableau, avec la grâce de l' enfance de plus, qui mêle à tout un charme innocent. Oswald, à ce spectacle, fut tellement ému, qu' il ne pouvait prononcer un mot, et s' assit en tremblant. Juliette alors exécuta sur sa harpe un air écossais, que Corinne avait fait entendre à lord Nelvil à Tivoli, en présence d' un tableau d' Ossian. Pendant qu' Oswald en l' écoutant respirait à peine, Lucile s' avança derrière lui sans qu' il l' aperçût. Quand Juliette eut fini, son père la prit sur ses genoux, et lui dit : -la dame qui demeure sur le bord de l' Arno vous a donc

appris à jouer ainsi ? -oui, répondit Juliette ; mais il lui en a bien coûté

p415

pour le faire. Elle s' est trouvée mal souvent lorsqu' elle m' enseignait. Je l' ai priée plusieurs fois de cesser, mais elle n' a pas voulu ; et seulement elle m' a fait promettre de vous répéter cet air tous les ans, un certain jour, le dix-sept de novembre, je crois. -ah ! Mon dieu, s' écria lord Nelvil ; -et il embrassa sa fille en versant beaucoup de larmes. Lucile alors se montra, et prenant Juliette par la main, elle dit à son époux en anglais : -c' est trop, mylord, de vouloir aussi détourner de moi l' affection de ma fille ; cette consolation m' était due dans mon malheur. -en achevant ces mots, elle emmena Juliette. Lord Nelvil voulut en vain la suivre, elle s' y refusa ; et seulement, à l' heure du dîné, il apprit qu' elle était sortie pendant plusieurs heures, seule et sans dire où elle allait. Il s' inquiétait mortellement de son absence, lorsqu' il la vit revenir avec une expression de douceur et de calme dans la physionomie,

p416

tout-à-fait différente de ce qu' il attendait. Il voulut enfin lui parler avec confiance, et tâcher d' obtenir d' elle son pardon par la sincérité ; mais elle lui dit : -souffrez, mylord, que cette explication, nécessaire à tous les deux, soit encore retardée. Vous saurez dans peu les motifs de ma prière. - pendant le dîné, elle mit dans la conversation beaucoup plus d' intérêt que de coutume : plusieurs jours se passèrent ainsi, durant lesquels Lucile se montrait constamment plus aimable et plus animée qu' à l' ordinaire. Lord Nelvil ne pouvait rien concevoir à ce changement. Voici quelle en était la cause. Lucile avait été très-blessée des visites

de sa fille chez Corinne, et de l'intérêt que lord Nelvil paraissait prendre aux progrès que les leçons de Corinne faisaient faire à cette enfant. Tout ce qu'elle avait renfermé dans son cœur depuis si long-temps s'était échappé dans ce moment ; et, comme il arrive

p417

aux personnes qui sortent de leur caractère, elle prit tout à coup une résolution très-vive, et partit pour aller voir Corinne, et lui demander si elle était résolue à la troubler toujours dans son sentiment pour son époux. Lucile se parlait à elle-même avec force, jusqu'au moment où elle arriva devant la porte de Corinne. Mais il lui prit alors un tel mouvement de timidité qu'elle n'aurait jamais pu se résoudre à entrer, si Corinne qui l'aperçut de sa fenêtre ne lui avait envoyé Thérésine pour la prier de venir chez elle. Lucile monta dans la chambre de Corinne, et toute son irritation contre elle disparut en la voyant ; elle se sentit au contraire profondément attendrie par l'état déplorable de la santé de sa soeur, et ce fut en pleurant qu'elle l'embrassa. Alors commença entre les deux soeurs un entretien plein de franchise de part et d'autre. Corinne donna la première l'exemple de cette franchise

p418

mais il eût été impossible à Lucile de ne pas la suivre. Corinne exerça sur sa soeur l'ascendant qu'elle avait sur tout le monde. On ne pouvait conserver avec elle ni dissimulation ni contrainte. Corinne ne cacha point à Lucile qu'elle se croyait certaine qu'elle n'avait plus que peu de temps à vivre : et sa pâleur et sa faiblesse ne le prouvaient que trop. Elle aborda simplement avec Lucile les sujets d'entretien les plus délicats ; elle lui parla de son bonheur et

de celui d' Oswald. Elle savait par tout ce que le prince Castel-Forte lui avait raconté, et mieux encore par ce qu' elle avait deviné, que la contrainte et la froideur existaient souvent dans leur intérieur ; et se servant alors de l' ascendant que lui donnaient et son esprit et la fin prochaine dont elle était menacée, elle s' occupa généreusement de rendre Lucile plus heureuse avec lord Nelvil. Connaissant parfaitement le caractère de celui-ci, elle fit comprendre à

p419

Lucile pourquoi il avait besoin de trouver dans celle qu' il aimait une manière d' être à quelques égards différente de la sienne ; une confiance spontanée, parce que sa réserve naturelle l' empêchait de la solliciter ; plus d' intérêt, parce qu' il était susceptible de découragement ; et de la gaieté, précisément parce qu' il souffrait de sa propre tristesse. Corinne se peignit elle-même dans les jours brillans de sa vie ; elle se jugea comme elle aurait pu juger une étrangère, et montra vivement à Lucile combien serait agréable une personne qui, avec la conduite la plus régulière et la moralité la plus rigide, aurait cependant tout le charme, tout l' abandon, tout le désir de plaire qu' inspire quelquefois le besoin de réparer des torts.

-on a vu, dit Corinne à Lucile, des femmes aimées non-seulement malgré leurs erreurs, mais à cause de ces erreurs mêmes. La raison de cette bizarrerie

p420

est peut-être que ces femmes cherchaient à se montrer plus aimables pour se les faire pardonner, et n' imposaient point de gêne parce qu' elles avaient besoin d' indulgence. Ne soyez donc pas, Lucile, fière de votre perfection ; que votre charme consiste à

l' oublier, à ne vous en point prévaloir.
Il faut que vous soyez vous et moi
tout à la fois ; que vos vertus ne vous
autorisent jamais à la plus légère
négligence pour vos agréments, et que vous
ne vous fassiez point un titre de ces
vertus pour vous permettre l' orgueil et
la froideur. Si cet orgueil n' était pas
fondé il blesserait peut-être moins ; car
user de ses droits refroidit le coeur
plus que les prétentions injustes : le
sentiment se plaît surtout à donner ce
qui n' est pas dû. -

Lucile remerciait sa soeur avec tendresse
de la bonté qu' elle lui témoignait,
et Corinne lui disait : -si je
devais vivre, je n' en serais pas capable,

p421

mais puisque je dois bientôt mourir,
mon seul désir personnel est encore
qu' Oswald retrouve dans vous et dans sa
fille quelques traces de mon influence,
et que jamais du moins il ne puisse
avoir une jouissance de sentiment sans
se rappeler Corinne. -Lucile revint
tous les jours chez sa soeur, et s' étudiait
par une modestie bien aimable,
et par une délicatesse de sentiment plus
aimable encore, à ressembler à la personne
qu' Oswald avait le plus aimée.

La curiosité de lord Nelvil s' accroissait
tous les jours en remarquant les grâces
nouvelles de Lucile. Il devina bien vite
qu' elle avait vu Corinne ; mais il ne put
obtenir aucun aveu sur ce sujet. Corinne,
dès son premier entretien avec
Lucile, avait exigé le secret de leurs
rapports ensemble. Elle se proposait
de voir une fois Oswald et Lucile réunis,
mais seulement, à ce qu' il paraît,
quand elle se croirait assurée de n' avoir
plus que peu d' instans à vivre. Elle voulait

p422

tout dire et tout éprouver à la fois ;
et elle enveloppait ce projet d' un tel

mystère, que Lucile elle-même ne savait pas de quelle manière elle avait résolu de l' accomplir.

p423

Chapitre v.

Corinne, se croyant atteinte d' une maladie mortelle, souhaitait de laisser à l' Italie, et surtout à lord Nelvil, un dernier adieu qui rappelât le temps où son génie brillait dans tout son éclat. C' est une faiblesse qu' il faut lui pardonner. L' amour et la gloire s' étaient toujours confondus dans son esprit, et jusqu' au moment où son coeur fit le sacrifice de tous les attachemens de la terre, elle désira que l' ingrat qui l' avait abandonnée sentît encore une fois que c' était à la femme de son temps qui savait le mieux aimer et penser qu' il avait donné la mort. Corinne n' avait plus la force d' improviser ; mais elle composa des vers, et choisit un jour

p424

pour réunir dans une des salles de l' académie de Florence tous ceux qui désiraient de les entendre ; elle confia son dessein à Lucile, et la pria d' amener son époux. -je puis vous le demander, lui dit-elle, dans l' état où je suis. - un trouble affreux saisit Oswald en apprenant la résolution de Corinne. Lirait-elle ses vers elle-même ? Quel sujet voulait-elle traiter ? Enfin il suffisait de la possibilité de la voir pour bouleverser entièrement l' ame d' Oswald. Le matin du jour désigné, l' hiver qui se fait si rarement sentir en Italie, s' y montra pour un moment comme dans les climats du nord. On entendait un vent horrible siffler dans les maisons. La pluie battait avec violence sur les carreaux des fenêtres, et, par une singularité dont il y a cependant plus d' exemples en Italie que partout ailleurs, le tonnerre se faisait entendre au

milieu du mois de janvier, et mêlait un sentiment de terreur à la tristesse du

p425

mauvais temps. Oswald ne prononçait pas un seul mot, mais toutes les sensations extérieures semblaient augmenter le frisson de son âme.

Il arriva dans la salle avec Lucile. Une foule immense y était rassemblée. à l'extrémité, dans un endroit fort obscur, un fauteuil était préparé, et lord Nelvil entendait dire autour de lui que Corinne devait s'y placer, parce qu'elle était si malade, qu'elle ne pourrait pas réciter elle-même ses vers. Craignant de se montrer, tant elle était changée, elle avait choisi ce moyen pour voir Oswald, sans être vue. Dès qu'elle sut qu'il y était, elle alla voilée vers ce fauteuil. Il fallut la soutenir pour qu'elle pût avancer. Sa démarche était chancelante. Elle s'arrêtait de temps en temps pour respirer, et l'on eût dit que ce court espace était un pénible voyage. Ainsi les derniers pas de la vie sont toujours lents et difficiles. Elle s'assit, chercha des yeux à découvrir

p426

Oswald, l'aperçut, et, par un mouvement tout-à-fait involontaire, elle se leva, tendit les bras vers lui, mais retomba l'instant d'après, en détournant son visage, comme Didon lorsqu'elle rencontre énée dans un monde où les passions humaines ne doivent plus pénétrer. Le prince Castel-Forte retint lord Nelvil, qui, tout-à-fait hors de lui, voulait se précipiter à ses pieds ; il le contint par le respect qu'il devait à Corinne en présence de tant de monde. Une jeune fille vêtue de blanc et couronnée de fleurs parut sur une espèce d'amphithéâtre qu'on avait préparé. C'était elle qui devait chanter les vers de Corinne. Il y avait un contraste

touchant entre ce visage si paisible et
si doux, ce visage où les peines de la
vie n'avaient encore laissé aucune trace
et les paroles qu'elle allait prononcer.
Mais ce contraste même avait plu à
Corinne. Il répandait quelque chose
de serein sur les pensées trop sombres

p427

de son ame abattue. Une musique noble
et sensible prépara les auditeurs à
l'impression qu'ils allaient recevoir. Le
malheureux Oswald ne pouvait détacher
ses regards de Corinne, de cette
ombre qui lui semblait une apparition
cruelle dans une nuit de délire ; et ce
fut à travers ses sanglots qu'il entendit
ce chant du cygne, que la femme envers
laquelle il était si coupable lui adressait
encore au fond du coeur.

Dernier chant de Corinne.

" recevez mon salut solennel, ô
mes concitoyens ! Déjà la nuit s'avance
à mes regards ; mais le ciel
n'est-il pas plus beau pendant la
nuit ? Des milliers d'étoiles le décorent.
Il n'est de jour qu'un désert.

Ainsi les ombres éternelles révèlent
d'innombrables pensées que l'éclat

p428

de la prospérité faisait oublier. Mais
la voix qui pourrait en instruire
s'affaiblit par degrés ; l'ame se retire
en elle-même, et cherche à rassembler
sa dernière chaleur.

" dès les premiers jours de ma jeunesse,
je promis d'honorer ce nom
de romaine qui fait encore tressaillir
le coeur. Vous m'avez permis la
gloire, oh ! Vous, nation libérale, qui
ne bannissez point les femmes de
son temple, vous qui ne sacrifiez
point de talents immortels aux jalousies
passagères, vous qui toujours applaudissez
à l'essor du génie : ce
vainqueur sans vaincus, ce conquérant

sans dépouilles qui puise dans
l' éternité pour enrichir le temps.
" quelle confiance m' inspirait jadis
la nature et la vie ! Je croyais que
tous les malheurs venaient de ne pas
assez penser, de ne pas assez sentir,
et que déjà sur la terre on pouvait
goûter d' avance la félicité céleste qui

p429

n' est que la durée dans l' enthousiasme,
et la constance dans l' amour.
" non, je ne me repens point de
cette exaltation généreuse, non, ce
n' est point elle qui m' a fait verser les
pleurs dont la poussière qui m' attend
est arrosée. J' aurais rempli ma destinée,
j' aurais été digne des bienfaits
du ciel, si j' avais consacré ma lyre
retentissante à célébrer la bonté divine
manifestée par l' univers.
" vous ne rejetez point, ô mon
Dieu ! Le tribut des talents. L' hommage
de la poésie est religieux, et les ailes
de la pensée servent à se rapprocher
de vous.
" il n' y a rien d' étroit, rien d' asservi,
rien de limité dans la religion.
Elle est l' immense, l' infini, l' éternel ;
et loin que le génie puisse détourner
d' elle, l' imagination dès son premier
élan dépasse les bornes de la vie, et
le sublime en tout genre est un reflet
de la divinité.

p430

" ah ! Si je n' avais aimé qu' elle, si
j' avais placé ma tête dans le ciel à
l' abri des affections orageuses, je ne
serais pas brisée avant le temps ; des
fantômes n' auraient pas pris la place
de mes brillantes chimères. Malheureuse !
Mon génie, s' il subsiste encore,
se fait sentir seulement par la
force de ma douleur ; c' est sous les
traits d' une puissance ennemie qu' on
peut encore le reconnaître.

" adieu donc, mon pays, adieu donc
la contrée où je reçus le jour.
Souvenirs de l' enfance, adieu.
Qu' avez-vous à faire avec la mort ? Vous qui
dans mes écrits avez trouvé des
sentimens qui répondaient à votre ame,
oh ! Mes amis, dans quelque lieu que
vous soyez, adieu. Ce n' est point pour
une indigne cause que Corinne a tant
souffert. Elle n' a pas du moins perdu
ses droits à la pitié.
" belle Italie ! C' est en vain que vous
me promettez tous vos charmes, que

p431

pourriez-vous pour un coeur délaissé ?
Ranimeriez-vous mes souhaits
pour accroître mes peines ? Me
rappelleriez-vous le bonheur pour me
révolter contre mon sort ?
" c' est avec douceur que je m' y soumets.
ô vous qui me survivrez ! Quand
le printemps reviendra, souvenez-vous
combien j' aimais sa beauté, que
de fois j' ai vanté son air et ses parfums !
Rappelez-vous quelquefois
mes vers, mon ame y est empreinte ;
mais des muses fatales, l' amour et le
malheur, ont inspiré mes derniers
chants.
" quand les desseins de la providence
sont accomplis sur nous, une
musique intérieure nous prépare à
l' arrivée de l' ange de la mort. Il n' a
rien d' effrayant, rien de terrible ; il
porte des ailes blanches, bien qu' il
marche entouré de la nuit ; mais
avant sa venue, mille présages
l' annoncent.

p432

" si le vent murmure, on croit entendre
sa voix. Quand le jour tombe,
il y a de grandes ombres dans la
campagne qui semblent les replis de
sa robe traînante. à midi, quand les
possesseurs de la vie ne voient qu' un

ciel serein, ne sentent qu' un beau
soleil, celui que l' ange de la mort
réclame, aperçoit dans le lointain un
nuage qui va bientôt couvrir la nature
entière à ses yeux.

" espérances, jeunesse, émotions du
coeur, c' en est donc fait. Loin de
moi des regrets trompeurs : si j' obtiens
encore quelques larmes, si je
me crois encore aimée c' est parce
que je vais disparaître ; mais si je
ressaisissais la vie, elle retournerait
bientôt contre moi tous ses poignards.
" et vous, Rome, où mes cendres
seront transportées, pardonnez, vous
qui avez tant vu mourir, si je rejoins
d' un pas tremblant vos ombres illustres,

p433

pardonnez-moi de me plaindre.
Des sentimens, des pensées peut-être
nobles, peut-être fécondes, s' éteignent
avec moi, et, de toutes les
facultés de l' ame que je tiens de la
nature, celle de souffrir est la seule
que j' aie exercée tout entière.

" n' importe, obéissons. Le grand
mystère de la mort, quel qu' il soit,
doit donner du calme. Vous m' en
répondez, tombeaux silencieux ; vous
m' en répondez, divinité bienfaisante !
J' avais choisi sur la terre, et mon
coeur n' a plus d' asile. Vous décidez
pour moi : mon sort en vaudra
mieux. "

ainsi finit le dernier chant de Corinne.
La salle retentit d' un triste et
profond murmure d' applaudissemens.
Lord Nelvil, ne pouvant soutenir la
violence de son émotion, perdit
entièrement connaissance. Corinne en le

p434

voyant dans cet état voulut aller vers
lui ; mais ses forces lui manquèrent au
moment où elle essayait de se lever :
on la rapporta chez elle ; et depuis ce

moment il n' y eut plus d' espoir de la sauver.

Elle fit demander un prêtre respectable en qui elle avait une grande confiance et s' entretint long-temps avec lui. Lucile se rendit auprès d' elle ; la douleur d' Oswald l' avait tellement émue, qu' elle se jeta elle-même aux pieds de sa soeur pour la conjurer de le recevoir. Corinne s' y refusa, sans qu' aucun ressentiment en fût la cause. -je lui pardonne, dit-elle, d' avoir déchiré mon coeur ; les hommes ne savent pas le mal qu' ils font, et la société leur persuade que c' est un jeu de remplir une ame de bonheur et d' y faire ensuite succéder le désespoir. Mais, au moment de mourir, Dieu m' a fait la grâce de retrouver du calme, et je sens que la vue d' Oswald remplirait mon ame de

p435

sentimens qui ne s' accordent point avec les angoisses de la mort. La religion seule a des secrets pour ce terrible passage. Je pardonne à celui que j' ai tant aimé, continua-t-elle d' une voix affaiblie, qu' il vive heureux avec vous. Mais quand le temps viendra qu' à son tour il sera prêt à quitter la vie, qu' il se souvienne alors de la pauvre Corinne. Elle veillera sur lui, si Dieu le permet ; car on ne cesse point d' aimer, quand ce sentiment est assez fort pour coûter la vie. -

Oswald était sur le seuil de la porte, quelquefois voulant entrer malgré la défense positive de Corinne, quelquefois anéanti par la douleur. Lucile allait de l' un à l' autre : ange de paix entre le désespoir et l' agonie.

Un soir on crut que Corinne était mieux, et Lucile obtint d' Oswald qu' ils iraient ensemble passer quelques instans auprès de leur fille ; ils ne l' avaient pas vue depuis trois jours. Corinne

p436

pendant ce temps se trouva plus mal
et remplit tous les devoirs de sa
religion. On assure qu' elle dit au vieillard
vénérable qui reçut ses aveux solennels :
-mon père, vous connaissez
maintenant ma triste destinée, jugez-moi.
Je ne me suis jamais vengée du
mal qu' on m' a fait ; jamais une douleur
vraie ne m' a trouvée insensible ;
mes fautes ont été celles des passions,
qui n' auraient pas été condamnables en
elles-mêmes, si l' orgueil et la faiblesse
humaine n' y avaient pas mêlé l' erreur
et l' excès. Croyez-vous, ô mon père,
vous que la vie a plus long-temps
éprouvé que moi, croyez-vous que
Dieu me pardonnera ? -oui, ma
fille, lui dit le vieillard, je l' espère ;
votre coeur est-il maintenant tout à lui ?
-je le crois, mon père, répondit-elle,
écartez loin de moi ce portrait
(c' était celui d' Oswald), et mettez
sur mon coeur l' image de celui qui descendit
sur la terre, non pour la puissance,
non pour le génie, mais pour la

p437

souffrance et la mort, elles en avaient
grand besoin. -Corinne aperçut alors
le prince Castel-Forte qui pleurait
auprès de son lit. -mon ami, lui dit-elle,
en lui tendant la main, il n' y a
que vous près de moi dans ce moment.
J' ai vécu pour aimer, et sans vous je
mourrais seule. -et ses larmes coulèrent
à ce mot ; puis elle dit encore :
-au reste ce moment se passe de secours ;
nos amis ne peuvent nous suivre que
jusqu' au seuil de la vie. Là commencent
des pensées dont le trouble et la
profondeur ne sauraient se confier. -
elle se fit transporter sur un fauteuil,
près de la fenêtre, pour voir encore le
ciel. Lucile revint alors, et le malheureux
Oswald, ne pouvant plus se contenir,
la suivit, et tomba sur ses genoux
en approchant de Corinne. Elle voulut
lui parler, et n' en eut pas la force. Elle
leva ses regards vers le ciel, et vit la
lune qui se couvrait du même nuage

qu' elle avait fait remarquer à lord Nelvil

p438

quand ils s' arrêterent sur le bord de la mer en allant à Naples. Alors elle le lui montra de sa main mourante, et son dernier soupir fit retomber cette main. Que devint Oswald ? Il fut dans un tel égarement, qu' on craignit d' abord pour sa raison et pour sa vie. Il suivit à Rome la pompe funèbre de Corinne. Il s' enferma long-temps à Tivoli, sans vouloir que sa femme ni sa fille l' y accompagnassent. Enfin l' attachement et le devoir le ramenèrent auprès d' elles. Ils retournèrent ensemble en Angleterre. Lord Nelvil donna l' exemple de la vie domestique la plus régulière et la plus pure. Mais se pardonna-t-il sa conduite passée ? Le monde qui l' approuva le consola-t-il ? Se contenta-t-il d' un sort commun, après ce qu' il avait perdu ? Je l' ignore, et ne veux, à cet égard, ni le blâmer, ni l' absoudre.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)